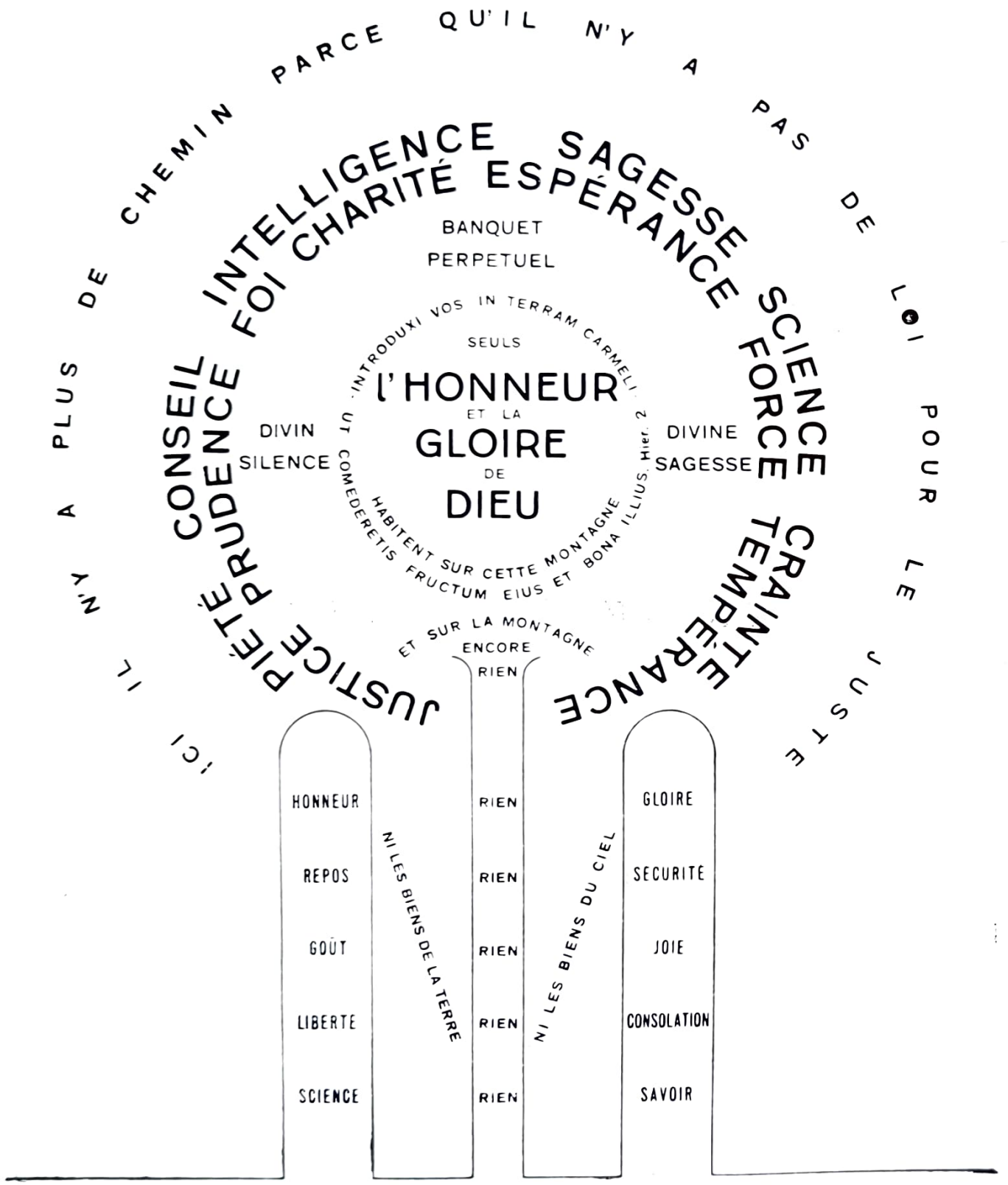
INTIMITE DIVINE



POUR PARVENIR À GOÛTER, À SAVOIR, À POSSÉDER, À ÊTRE „TOUT",
NE GOÛTE, NE SACHE, NE POSSÈDE, NE SOIS „RIEN".
TU DOIS CONTINUER TON CHEMIN SANS „GOÛTER", SANS „SAVOIR", SANS „POSSÉDER";
TU DOIS ALLER PAR OÙ TU N'ES RIEN

MONT DE PERFECTION

DE SAINT JEAN DE LA CROIX

VOIR MEDITATION PAGE 26

P. GABRIEL de Ste MARIE-MADELEINE, O. C. D.

Professeur de théologie spirituelle à la Faculté de théologie
des Carmes Déchaussés, à Rome

Consulteur de la Sacrée Congrégation des Rites

INTIMITÉ DIVINE

MÉDITATIONS SUR LA VIE INTÉRIEURE POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

*

PREMIER VOLUME
Décembre à Mai

*

Traduit de l'Italien
35e mille

Dépôt à Paris: LIBRAIRIE DU CARMEL
27, rue Madame (VIe)

MONASTÈRE DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES
Rue de Nazareth, 19, Alost (Belgique)

UNIQUE TRADUCTION FRANÇAISE AUTORISÉE.
TITRE ORIGINAL: „INTIMITÀ DIVINA".

NIHIL OBSTAT
Gandae, 4 aprilis 1963
L. De Vos
can. libr. cens.

IMPRIMATUR
Gandae, 4 aprilis 1963
O. Schelfhout,
vic. gén.

Secrétairerie d'Etat
de Sa Sainteté
N. 63314

Du Vatican, le 7 juillet 1961.

Révérende Mère,

Vous désirez offrir en hommage, au Pontife Régnant, un exemplaire de la cinquième édition de l'« Intimité divine », méditations pour l'année liturgique, issues du cœur et de la plume du regretté Père Gabriel de Ste Marie-Madeleine. Quelques Religieuses de votre Monastère ont eu le rare mérite de recueillir diligemment et d'ordonner les thèmes fournis par l'Auteur lui-même, qui n'eut cependant pas la consolation de voir publiée cette œuvre, précis substantiel de la spiritualité carmélitaine.

L'ouvrage est, en effet, adapté à tous les degrés de la vie spirituelle et mis à la portée de toutes les âmes de bonne volonté. Prêtres, séminaristes, contemplatifs, personnes vouées à l'apostolat, laïcs, enfin, appartenant à toutes les classes sociales, ont médité ces pages et se sont sentis stimulés à devenir meilleurs. Il est encore permis d'affirmer que ces effets heureux ont été ressentis non seulement en Italie mais partout, grâce aux traductions faites en diverses langues mondiales.

Le Saint-Père, en agréant cet hommage, a appris avec satisfaction qu'une nouvelle édition italienne est en voie de préparation. Sa Sainteté se réjouit du succès de l'œuvre

et forme des vœux pour sa diffusion de plus en plus étendue, afin que d'innombrables âmes, indépendamment de leurs états de vie, cherchant Dieu, aspirant à la vie d'intimité avec Lui, y puisent lumière et force, pour mieux travailler à leur sanctification.

Sa Sainteté est heureuse d'accorder à Vous et aux Religieuses de votre Monastère, Sa bénédiction Apostolique, comme gage de la grâce divine.

Avec l'assurance de mes sentiments de religieuse estime, je demeure

de Votre Révérence,
le serviteur dévoué, dans le Seigneur,

† Angelo Dell' Acqua
Substitut

A la Révérende Mère Prieure
du Monastère de St Joseph
des Carmélites Déchaussées,
Rome.

LETTRE DU TRES REVEREND PERE PROVINCIAL DES CARMES DECHAUSSES DE LA PROVINCE DES FLANDRES

J. + M.

Pax Christi !

Gand, le 8 novembre 1953

A la Révérende Mère Prieure,
Carmel

ALOST

Révérende Mère Prieure,

De tout cœur, je bénis la traduction de l'ouvrage : « Intimité divine » du regretté P. Gabriel de Ste Marie-Madeleine ; la publication de cette série de méditations prolongera la mission providentielle que ce Carme Déchaussé a remplie, avec tant de maîtrise et de zèle, auprès d'innombrables âmes, tant en Italie qu'en France et en Belgique.

Fils authentique de Ste Thérèse d'Avila et de St Jean de la Croix, le R. P. Gabriel ne poursuivait qu'un seul idéal : l'union amoureuse à Dieu ; il l'a réalisé avec une générosité tout exemplaire et s'en est fait l'ardent apôtre, entraînant les âmes vers les cimes de la vie chrétienne.

A l'école des maîtres de la spiritualité carmélitaine, il avait appris que l'intimité avec Dieu est le moyen par excellence pour arriver à la perfection de l'amour. Il a exposé, de façon magistrale, cette doctrine de la vie d'oraison dans une multitude de publications. — Dans l'« Intimité divine », il initie les âmes, avec une simplicité toute pratique, à cet art de la conversation avec Dieu.

Je suis convaincu que le R.P. Gabriel implorera de Dieu, pour tous ses lecteurs, la grâce de cette incomparable intimité.

Je vous bénis paternellement, Révérende Mère Prieure, ainsi que toutes vos filles, et vous prie de croire à mon très sincère dévouement en J.-C. N. S.

P. Camille de Ste Thérèse O.C.D.
Provincial des Flandres.

PREFACE

L'oraison mentale, moyen indispensable pour parvenir à la vie intérieure, en est, pour ainsi dire, la respiration, le rythme. Mais ce résultat ne s'acquiert, en général, que si l'âme s'applique à la méditation, pendant un certain temps, par un effort personnel. En d'autres termes, il faut apprendre à faire oraison.

C'est précisément pour enseigner aux âmes cette pieuse pratique, qu'ont vu le jour des méthodes de méditation.

Il en existe plusieurs — toutes ont leur valeur propre — et parmi elles figure la méthode thérésienne, ainsi appelée parce qu'elle trouve sa source dans les enseignements de Ste Thérèse de Jésus, fondatrice des Carmélites Déchaussées et grande maîtresse de vie spirituelle.

Il y a une dizaine d'années, nous avons exposé cette méthode dans un opuscule : « Petit catéchisme de la vie d'oraison », traduit dans les principales langues européennes et même dans quelques idiomes asiatiques. (1) Ce n'est que l'exposé de la méthode thérésienne d'après les œuvres des nombreux auteurs carmélitains qui ont traité de cette matière, mais sa large diffusion atteste clairement que cette méthode répond à une nécessité, ainsi qu'aux vœux de bien des âmes d'oraison. Voilà pourquoi, faisant un pas de plus, nous avons cru opportun de leur offrir un recueil de sujets de méditation pour chaque jour de l'année. La base et le ton général du recueil doivent se chercher dans la conception thérésienne de l'oraison mentale, ainsi que dans la méthode qui en découle.

---

(1) P. Gabriel de Ste M.-M. : Piccolo catechismo della vita di orazione. Traduit en français, flamand, anglais, allemand, espagnol, portugais, chinois, japonais, coréen.

La notion même de l'oraison mentale, telle que nous l'a laissée Sainte Thérèse, est bien connue. Dans son *Autobiographie*, elle la définit comme « un commerce d'amitié dans lequel l'âme s'entretient souvent intimement avec Celui dont elle se sait aimée. » (Chap. VIII). La Sainte met donc en lumière le caractère spécial, la tonalité affective de l'oraison mentale. C'est un « commerce d'amitié », un échange de « mutuelle bienveillance » entre l'âme et Dieu, durant lequel on « s'entretient intimement » avec Dieu — l'intimité, on le sait, est le fruit de l'amour — et l'on parle avec Celui dont on connaît l'amour. Chaque élément de la définition contient l'idée de l'amour, mais dans les derniers termes, la Sainte rappelle que l'âme doit aussi « connaître », être consciente de l'existence de l'amour de Dieu pour elle. C'est là, précisément, selon Sainte Thérèse, le rôle de l'intelligence dans l'oraison. C'est pourquoi, toujours d'après Sainte Thérèse, l'intelligence et la volonté doivent intervenir dans l'oraison mentale : l'une cherche à se rendre compte que Dieu aime sa créature et veut être aimé d'elle, l'autre, répondant à cette invitation divine, aime. C'est tout. Il ne peut y avoir de conception plus limpide.

Comment la mettre en pratique ? Telle est la tâche que se propose la *méthode*.

*
* *

Pour bien comprendre la structure de la méthode thérésienne, il faut avoir présente à l'esprit la définition de l'oraison exposée ci-dessus ; il est aisé de voir alors qu'elle se réalise pleinement grâce à une telle méthode. Il s'agit, en somme, de parler affectueusement avec le Seigneur, après avoir compris qu'Il nous aime.

Pour parler intimement avec Dieu, il faut être en contact

avec Lui. C'est à cela que servira la « préparation », qui consiste à se mettre en *présence de Dieu,* en s'orientant vers Lui par une pensée élevée.

Pour se convaincre de l'amour que Dieu lui porte, l'âme choisit comme thème de réflexion une vérité de foi capable de rendre cet amour évident ; c'est pourquoi elle s'applique à la *lecture* d'un passage approprié.

Mais il ne suffit pas de lire, il faut approfondir. Et comment approfondir, sinon par la réflexion, la *méditation ?*

Toutes les vérités révélées peuvent manifester l'amour de Dieu à mon égard, mais, aujourd'hui, je cherche à le comprendre en réfléchissant sur le thème que j'ai choisi dans la *lecture.* Je m'aide des belles pensées contenues dans le « sujet » de la méditation, pour m'en persuader effectivement, si bien que naissent spontanément dans mon cœur, et peut-être aussi sur mes lèvres, des paroles d'amour.

Et c'est ainsi que commence mon *colloque* avec Dieu ; je Lui dis de toutes les manières possibles (en usant de celles qui me viennent le plus spontanément) que je L'aime, que je veux L'aimer, progresser dans son saint amour, et le Lui prouver par mes actes, en faisant sa sainte volonté.

Et nous voici au centre, au *cœur de l'oraison.*

Pour beaucoup d'âmes, il ne faut pas davantage.

D'autres, cependant, préfèrent plus de variété, et c'est pour faciliter la prolongation du colloque avec Dieu que la méthode leur offre trois parties facultatives.

L'*action de grâces :* après avoir répété notre amour au Seigneur, exprimons-Lui notre gratitude pour tous les bienfaits dont Il nous a comblés.

L'*offrande :* conscients d'avoir tant reçu, cherchons autant que possible à payer notre dette en prenant quelque bonne résolution. Il est, du reste, toujours utile d'agir ainsi en terminant l'oraison.

La *demande :* persuadés de notre petitesse et de notre fragilité, implorons l'aide de Dieu.

Voici donc toute la méthode thérésienne, répartie en sept points :

Deux d'*introduction :* la *préparation* (présence de Dieu) et la *lecture.*

Deux *essentiels :* la *méditation* et le *colloque.*

Trois *facultatifs,* pour aider à prolonger le colloque : l'*action de grâces,* l'*offrande* et la *demande.*

*
* *

Les méditations publiées ici sont basées sur cette méthode.

On commence par la *présence de Dieu* c'est-à-dire par une belle pensée qui met l'âme en contact avec le Créateur et l'oriente vers Lui.

La *lecture* consiste dans le thème de la méditation. Et comme beaucoup de personnes ayant une vie intérieure s'adonnent à la méditation deux fois par jour, chaque méditation présentera deux points.

L'âme se met ensuite à *réfléchir,* en s'aidant librement du texte déjà lu. C'est ainsi qu'elle passera spontanément au *colloque* qui, selon le concept thérésien, représente le « *cœur* », le centre de l'oraison mentale.

Et voilà pourquoi nos méditations veulent, tout spécialement sur ce point-ci, venir en aide aux âmes. Nous avons voulu donner aux colloques une forme suffisamment amplifiée ; néanmoins, l'âme s'en servira d'une manière très libre, en choisissant ce qui correspond à ses besoins actuels. — Pour rendre les colloques plus efficaces, nous les avons composés en choisissant, de préférence, des pensées très belles et des élévations enflammées d'âmes saintes et ardentes. Toutefois, il nous a fallu, très souvent, modifier légèrement

ces textes, précisément pour mieux les adapter à la forme très intime du colloque. Nous en indiquons d'ailleurs toujours la source entre parenthèses.

Dans ces colloques il n'y a pas que des expressions amoureuses ; celles-ci alternent avec les demandes, les actions de grâces, et aussi les élans de l'âme vers Dieu, concrétisés dans les résolutions.

Souhaitons qu'ainsi composées, ces méditations aident efficacement les âmes à s'appliquer à l'oraison mentale selon le concept thérésien et la méthode qui en découle.

*
* *

La spiritualité thérésienne est celle de l'intimité divine (1) : elle tend à éveiller dans les âmes l'idéal de l'intimité avec Dieu et à les acheminer vers ce but. Or, l'oraison mentale est un des principaux moyens pour y atteindre. Il faut donc la baser sur cette grande et sublime aspiration.

C'est là justement le « ton » que nous avons cherché à donner à nos méditations et le titre : « Intimité divine », indique précisément l'intention d'aider le plus possible les âmes à atteindre cette grande fin.

D'autre part, la spiritualité thérésienne est aussi doctrinale. Thérèse de Jésus, la grande « maîtresse de vie spirituelle », a toujours voulu, — et elle s'est efforcée de mettre son désir en pratique —, que la vie ascétique et mystique des âmes qui lui étaient si chères, fût basée sur une solide doctrine. Voilà pourquoi la Sainte aimait tant la théologie. Voilà aussi pourquoi nous avons désiré élaborer ces méditations sur un fond sérieusement théologique. Nous avons cherché à les

---

(1) Voir notre opuscule « La spiritualità carmelitana ». Rome, Collegio S. Teresa, 1943.

ordonner de manière que, dans le cours d'une année, soient passés en revue les problèmes les plus essentiels de la vie spirituelle, ainsi que toutes les réalités surnaturelles avec lesquelles la vie intérieure nous met en contact.

La série des méditations commence avec le début de l'année liturgique. En voici l'ordre :

Décembre — L'idéal : la sainteté, l'intimité avec Dieu, l'apostolat.

Janvier — Jésus : sa Personne, son Œuvre, nos rapports avec Lui. L'Eglise - Les Sacrements - La vocation.

Février et mars — La purification intérieure et l'exercice de l'abnégation - La Passion de Jésus.

Avril — La vie d'oraison.

Mai — La très sainte Vierge - L'Esprit Saint.

Juin — L'Eucharistie - Le Sacré-Cœur - La Très Sainte Trinité.

Juillet — Les perfections divines - Les vertus théologales.

Août et septembre — Les vertus morales. Les dons du St. Esprit - Les béatitudes.

Octobre et novembre — L'apostolat. L'union à Dieu.

*
* *

Nous voudrions attirer l'attention sur un dernier point.

C'est précisément parce que la spiritualité thérésienne est celle de l'intimité divine, que l'esprit qui doit imprégner les exercices destinés à l'atteindre, est l'*esprit d'amour*. Nous avons voulu tenir compte de cette nuance particulière de l'esprit du Carmel. Les recueils de méditations ne sont pas tous adaptés à des âmes assoiffées d'intimité divine, parce que justement ils sont trop imprégnés de l'esprit de crainte. Non que la crainte ne soit profitable et salutaire à certaines âmes ; mais vu qu'il existe déjà tant de livres de ce

genre, nous avons cru opportun de publier un recueil de méditations dans lequel se joindrait, à l'amour, la crainte filiale et révérentielle plutôt que celle du châtiment dû au péché, tout en ne niant pas, nous le répétons, que ce dernier point puisse être très salutaire. Telle est aussi la raison pour laquelle nous nous arrêtons de préférence aux aspects positifs de la vertu et du progrès spirituel plutôt qu'aux arguments négatifs du vice et du péché.

Puisse l'Esprit Saint, — cet Esprit d'amour, qui daigne habiter dans nos âmes pour les soumettre progressivement à son emprise totale — puisse l'Esprit Saint allumer en nous, « avec une abondante effusion » de grâce, l'amour de charité qui nous fera pénétrer dans l'intimité divine ! Puisse la Très Sainte Vierge Marie, Mère du bel amour, dont l'âme, pleine de grâce, fut toujours mue par l'Esprit Saint, nous obtenir de ce divin Esprit la faveur d'être, nous aussi, dociles à ses motions, afin que nous réalisions, à l'aide d'une pratique assidue et efficace de l'oraison mentale, le bel idéal de l'union intime avec Dieu.

P. Gabriel de Ste Marie-Madeleine, O.C.D.

Rome, fête du Sacré-Cœur, 1952.

TABLE DES MATIERES

Préface XI
Abréviations XXIX

DECEMBRE

1. — **LE SEIGNEUR VIENT DE LOIN**
(1r Dim. de l'Avent) 3
2. — Invitation à la sainteté 6
3. — La sainteté, plénitude de la grâce 10
4. — La charité, essence de la sainteté 14
5. — Sainteté et volonté de Dieu 18
6. — La sainteté et le devoir 22
7. — La montagne de la perfection 26
8. — **LE SEIGNEUR NE TARDERA PAS**
(2e Dim. de l'Avent) 30
9. — L'Immaculée Conception 34
10. — Invitation à l'intimité divine 38
11. — A la recherche de Dieu 42
12. — Chercher Dieu dans l'oraison 46
13. — La recherche de Dieu et les devoirs quotidiens . . 50
14. — La Vierge de l'Incarnation 53
15. — **LE SEIGNEUR EST PROCHE**
(3e Dim. de l'Avent) 57
16. — La garde des sens 61
17. — Le silence intérieur 65

18. — Chercher Dieu dans la foi 68
19. — Chercher Dieu dans l'amour 72
20. — Chercher Dieu dans les créatures 76
21. — Chercher Dieu dans l'activité 80
22. — **VOICI QU'APPROCHE L'HEURE DU SAUVEUR** *(4e Dim. de l'Avent)* 84
23. — Invitation à l'apostolat 87
24. — L'apostolat intérieur 91
25. — L'action apostolique 95
26. — Le mystère de l'Incarnation *(22 décembre)* . . . 99
27. — Le Verbe s'est fait chair *(23 décembre)* 103
28. — Le grand Mystère s'accomplit *(24 décembre)* . . 106
29. — **LE SAUVEUR EST APPARU** *(Noël)* 110
30. — Croire à l'Amour *(26 décembre)* 114
31. — Rendre amour pour amour *(27 décembre)* . . . 118
32. — Gloire à Dieu *(28 décembre)* 122
33. — Paix aux hommes *(29 décembre)* 125
34. — **SIGNE DE CONTRADICTION** *(Dim. dans l'Octave de la Nativité)* 129
35. — Faisons fructifier le temps *(31 décembre)* . . . 133

JANVIER

1. — La circoncision du Seigneur *(1 janvier)* 139
2. — Le Nom de Jésus *(2 janvier)* 142
3. — Jésus Médiateur *(3 janvier)* 146
4. — Jésus, le Premier-Né de toutes les créatures *(4 janvier)* 150
5. — Jésus, Roi universel *(5 janvier)* 153
6. — Epiphanie *(6 janvier)* 157
7. — **LA SAINTE FAMILLE** *(Dim. après l'Epiphanie)* 161

8. — Jésus, vraie vigne 164
9. — Le Corps Mystique du Christ 168
10. — « Je suis la Vie » 172
11. — L'influence de Jésus 175
12. — L'Esprit de Jésus 179
13. — Vivre dans le Christ 182
14. — **LE PREMIER MIRACLE DE JESUS** *(2e Dim. après l'Epiphanie)* 186
15. — « Je suis la vérité » 189
16. — La doctrine de Jésus 193
17. — Jésus nous révèle le Père 196
18. — Jésus, Maître de sainteté 200
19. — Les exigences de l'enseignement de Jésus . . . 204
20. — La puissance du divin Maître 207
21. — **L'ACCUEIL DE JESUS S'ETEND A TOUS** *(3e Dim. après l'Epiphanie)* 211
22. — « Je suis la voie » 214
23. — « Dans le sein du Père » 218
24. — La prière de Jésus 222
25. — Jésus et la volonté du Père 225
26. — Les œuvres de Jésus 229
27. — Jésus et la gloire du Père 233
28. — **LA TEMPETE APAISEE** *(4e Dim. après l'Epiphanie)* 236
29. — Jésus et les hommes 240
30. — Vivre le Christ 243
31. — Jésus notre Tout 247
32. — L'église 250
33. — Le Sacerdoce 254
34. — Les Sacrements 257
35. — **LE LIEN DE LA PERFECTION** *(5e Dim. après l'Epiphanie)* 261

36. — Le baptême 265
37. — La confirmation 269
38. — La pénitence 273
39. — L'extrême-onction 277
40. — La vocation 281
41. — Comment correspondre à la grâce de la vocation . 284

FEVRIER

1. — **UN PROGRAMME NOUVEAU**
(Dimanche de la Septuagésime) 291
2. — Nécessité de la purification intérieure 294
3. — Les attachements volontaires 298
4. — L'essence du détachement 302
5. — La voie du « rien » 306
6. — Lois du dépouillement 310
7. — La nuit des sens 314
8. — **LA DIVINE SEMENCE**
(Dimanche de la Sexagésime) 318
9. — La pauvreté évangélique 321
10. — La pauvreté volontaire 325
11. — L'esprit de pauvreté 328
12. — La chasteté 332
13. — La modestie 336
14. — Bienheureux ceux qui ont le cœur pur 339
15. — **LA PREDICTION DE LA PASSION**
(Dimanche de la Quinquagésime) 344
16. — La mortification corporelle 347
17. — Avec Jésus Crucifié 351
18. — Les cendres 354
19. — La mort 358
20. — La preuve de l'amour 362

21. — L'esprit de mortification 366
22. — **LE GRAND COMBAT**
(Premier Dimanche de Carême) 369
23. — La conversion 373
24. — Le péché 377
25. — Le péché véniel 381
26. — L'imperfection 384
27. — L'examen de conscience 388
28. — La confession 392

Fête fixe

29. — La Purification de la T. S. Vierge Marie 396

MARS

1. — **LA TRANSFIGURATION**
(2e Dimanche de Carême) 403
2. — L'humilité 407
3. — Notre place 410
4. — Humilité et confiance 414
5. — Humilité dans les chutes 418
6. — Les humiliations. 422
7. — L'humilité du cœur 426
8. — **LA FORCE DE JESUS**
(3e Dimanche de Carême) 430
9. — La dernière place 434
10. — La vie cachée 437
11. — Se cacher à soi-même 441
12. — Se cacher avec le Christ en Dieu 445
13. — La vraie gloire 449
14. — Ne pas s'excuser 453
15. — **LA MULTIPLICATION DES PAINS**
(4e Dimanche de Carême) 457

16. — La valeur de l'obéissance 461
17. — « Viens, suis-Moi » 465
18. — Libre immolation de la liberté 468
19. — Obéissance surnaturelle 472
20. — Obéissance aveugle 476
21. — Difficultés de l'obéissance 480
22. — **JESUS PERSECUTE**
(Dimanche de la Passion) 484
23. — La valeur de la souffrance 488
24. — La patience 492
25. — La croix quotidienne 496
26. — Souffrance et abandon 500
27. — Les sept Douleurs de Marie
(Vendredi de la Passion) 504
28. — L'amour de la croix 508
29. — **LE TRIOMPHE DE JESUS**
(Dimanche des Rameaux) 512
30. — Le souper à Béthanie *(Lundi Saint)* 516
31. — Le très doux Agneau *(Mardi Saint)* 520
32. — L'Homme des Douleurs *(Mercredi Saint)* . . . 524
33. — Le don de l'amour *(Jeudi Saint)* 528
34. — Le mystère de la Croix *(Vendredi Saint)* 532
35. — La victoire de la Croix *(Samedi Saint)* 537

Fêtes fixes

36. — Vie de foi de Saint Joseph *(19 mars)* 541
37. — L'Annonciation *(25 mars)* 545

AVRIL

1. — **LA PAQUE DU SEIGNEUR**
(Dimanche de la Résurrection 553
2. — Restez avec nous *(Lundi de Pâques)* 557

3. — Qui cherchez-vous ? *(Mardi de Pâques)* 560
4. — L'eau vive 564
5. — Dieu invite toutes les âmes 568
6. — Notre préparation 572
7. — La prière 576
8. — **RECOLTES PASCALES**
(Dimanche de Quasimodo) 579
9. — La prière vocale 583
10. — La lecture méditée 587
11. — La méditation 591
12. — Le commerce intime avec Dieu 595
13. — Oraison de recueillement 599
14. — L'aridité 603
15. — **LE BON PASTEUR**
(2e Dimanche après Pâques) 607
16. — Aridité et progrès 611
17. — Résolution énergique 615
18. — Patronage de Saint Joseph 619
(Mercredi de la 3e semaine après Pâques) . . . 619
19. — Aridité et contemplation 623
20. — Attention amoureuse à Dieu 627
21. — Conduite pratique 631
22. — **PELERINS DE DIEU**
(3e Dimanche après Pâques) 635
23. — Vie d'oraison 639
24. — Exercice de la présence de Dieu 643
25. — Esprit de foi 647
26. — La prière liturgique 651
27. — La sainte Messe 654
28. — Participer à la sainte Messe 658
29. — **LA GRANDE PROMESSE**
(4e Dimanche après Pâques) 662

30. — L'Office divin 666

MAI

1. — Marie, guide et modèle 673
2. — La servante du Seigneur 676
3. — L'Epouse du Saint-Esprit 680
4. — Mère de Dieu 684
5. — Notre Mère 687
6. — **LA PRIERE EFFICACE**
(5e Dimanche après Pâques) 691
7. — Vie Mariale 695
8. — L'humilité de Marie 698
9. — La foi de Marie 702
10. — L'Ascension du Seigneur 705
11. — L'espérance de Marie 709
12. — Le développement de la charité en Marie 713
13. — **DANS L'ATTENTE**
(Dimanche après l'Ascension) 716
14. — Marie et la charité fraternelle 721
15. — La prière de Marie 724
16. — L'apostolat de Marie 728
17. — L'Esprit Saint 732
18. — L'Esprit du Christ 736
19. — Le doux Hôte de l'âme 740
20. — **LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT**
(Dimanche de Pentecôte) 743
21. — L'action du Saint-Esprit 747
22. — Les initiatives de l'Esprit Saint 751
23. — Notre collaboration 755
24. — Conformité au Christ par l'action de l'Esprit Saint 758

25. — Le chemin de la Croix 762
26. — Les dons du Saint-Esprit 766
27. — **FETE DE LA T. S. TRINITE**
(Premier Dimanche après la Pentecôte) 770
28. — Les vertus et les dons 773
29. — L'Esprit Saint et la prière 777
30. — L'Esprit Saint et l'activité 781
31. — Marie Médiatrice de toutes les grâces 784

AVERTISSEMENT

Les textes de la Sainte Ecriture et des principaux auteurs carmélitains ont été tirés des Œuvres suivantes :

LA SAINTE BIBLE traduite en français sous la direction de l'Ecole Biblique de Jérusalem, Editions du Cerf, Paris, 1956.

SAINT JEAN DE LA CROIX, *Œuvres Spirituelles,* traduction du R.P. Grégoire de Saint Joseph, Carme Déchaussé, Edition du Seuil, 27, Rue Jacob, Paris VIe (1954). En un volume.

Le Cantique Spirituel, traduction nouvelle faite sur l'édition de Séville de 1702, publiée par les soins des Carmélites de Paris, Maison Mame et Fils, 6, Rue Madame, Paris, 1928.

SAINTE THERESE DE JESUS, *Œuvres Complètes,* traduction du R.P. Grégoire de Saint Joseph, Carme Déchaussé, Editions du Seuil, 27, Rue Jacob, Paris.

SAINTE THERESE DE L'ENFANT JESUS, *Manuscrits autobiographiques,* Carmel de Lisieux, 1957.

Novissima Verba (Derniers entretiens de la Sainte mai-septembre 1897). Carmel de Lisieux, édition 1926.

Lettres. Carmel de Lisieux. 1948.

ABREVIATIONS

Pour simplifier les nombreuses citations des auteurs carmélitains, nous avons usé de sigles dont nous donnons ci-dessous le tableau explicatif.

J.C. = *Saint Jean de la Croix*

- M.C. = Montée du Carmel
- N.O. = Nuit Obscure
- C. = Cantique Spirituel
- C.G. = Cantique Spirituel, traduction du P. Grégoire, dans « Œuvres spirituelles »
- V.F. = Vive Flamme d'Amour
- A.M. = Avis et Maximes
- A.R. = Avis à un Religieux
- L. = Lettres

T.J. = *Sainte Thérèse de Jésus*

- V. = Vie
- C. = Chemin de la Perfection
- Dem. = Le Château de l'âme ou Le Livre des Demeures
- Fd. = Fondations
- Ex. = Exclamations
- P. = Pensées sur l'amour de Dieu
- Av. = Avis aux Moniales
- R.S. = Relations Spirituelles

T.M. = *Sainte Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus*

- Sp = La Spiritualità di Santa Teresa-Margherita Redi del Cuor di Gesù

T.E.J. = *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*

- H.A. = Manuscrits Autobiographiques de l'« Histoire d'une Ame »
- N.V. = Novissima Verba
- C.S. = Conseils et Souvenirs

E.T. = *Sœur Elisabeth de la Trinité*

- I. = Première Retraite : le Paradis sur terre
- II. = Dernière Retraite : (les jours sont indiqués en chiffres arabes)
- El. = Elévation à la Très Sainte Trinité

Diverses

- Ep. = Epître
- Ev. = Evangile
- B.R. = Bréviaire Romain
- M.R. = Missel Romain

N.B. Les chiffres romains indiquent les Livres ou les Demeures (Château de l'âme), ainsi que les chapitres. Les chiffres arabes, les versets et les pages.

DÉCEMBRE

Comme l'Avent commence souvent à la fin de novembre, nous ajoutons quatre méditations au mois de décembre qui, selon le calendrier de l'année, pourront être anticipées à la fin de novembre ou omises. En ce dernier cas, nous indiquons les méditations 23, 24, 25 qui peuvent être supprimées sans interrompre le sujet du mois, d'autant plus que le thème développé, est traité plus amplement en octobre.

1

LE SEIGNEUR VIENT DE LOIN

1er Dimanche de l'Avent

PRESENCE DE DIEU. — Le Seigneur va venir : je me mets en sa présence pour aller à son rencontre avec tout l'élan de ma volonté.

Méditation

1. — « Voici que du lointain des âges retentit le nom du Seigneur... Regardant au loin, voici que je vois la puissance de Dieu qui vient... Allez à sa rencontre et dites-Lui : « Faites que nous sachions si Vous êtes Celui qui doit régner... » Ainsi parle la liturgie du jour ; et, en guise de réponse, elle nous invite : « Venez, adorons le Roi, le Seigneur qui va venir !... ». (BR).

Cette venue a été attendue pendant des siècles et des siècles, elle a été annoncée par les prophètes, désirée par les justes qui n'ont pu en contempler l'aurore. L'Eglise commémore et renouvelle cette attente à chaque retour de l'Avent en exprimant cette aspiration vers le Sauveur qui doit venir. Mais pour nous, le désir antique, soutenu uniquement par l'espérance, est devenu le désir confiant qui repose sur la réalité consolante de la rédemption déjà accomplie. Historiquement révolue depuis 19 siècles, elle doit cependant se réaliser chaque jour, se renouveler en une réalité toujours plus profonde et plus effective pour chaque âme chrétienne. L'esprit liturgique de l'Avent, qui commémore la grande attente des siècles appelant le Rédempteur, veut nous préparer à célébrer le mystère du Verbe fait chair par une attente intime, personnelle, celle de la nouvelle venue du

Christ en chacune de nos âmes. Cette venue se réalise par le canal de la grâce ; au fur et à mesure que celle-ci se développe et mûrit en nous, elle devient plus efficace, plus envahissante, jusqu'à transformer l'âme en un « autre Christ ». L'Avent est un temps d'attente et d'aspiration fervente vers le Rédempteur : « O cieux envoyez de là-haut votre rosée et les nues pleuvront le Juste ! » (BR).

2. — Dans l'épître d'aujourd'hui (Rom. XIII, 11-14), St Paul nous exhorte à secouer notre torpeur : « Frères, c'est l'heure désormais de vous arracher au sommeil ». Au cours de l'Avent, « printemps » de l'Eglise, nous devons nous réveiller pour produire de nouveaux fruits de sainteté. Dès maintenant, l'Apôtre nous indique le grand fruit de l'Avent : « laissons là les œuvres de ténèbres et revêtons les armes de lumière... Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ ». Si nos âmes s'étaient un peu endormies ou alanguies au service du Seigneur, voici le moment de nous réveiller à une vie nouvelle, de nous dépouiller avec générosité de nos misères et faiblesses pour « nous revêtir de Jésus-Christ » c'est-à-dire de sa sainteté. Pour nous aider à atteindre ce but, Jésus nous stimule par le souvenir de sa douce venue de Rédempteur, il vient à notre rencontre avec sa grâce : la Miséricorde infinie s'incline vers nous.

D'autre part, l'Eglise, précisément dans l'Evangile de ce jour (Lc. XXI, 25-33), nous place aussi devant l'ultime « venue » de Jésus en tant que Juge suprême : « Et alors on verra le Fils de l'homme venir dans une nuée avec puissance et grande gloire ». Venue d'amour à Bethléem, venue de grâce dans nos âmes, venue de justice à la fin des siècles : triple venue du Christ, synthèse du Christianisme, invitation à l'attente vigilante et confiante : « Redressez-vous et relevez la tête, car votre délivrance est proche ».

Colloque

Mon Dieu, Verbe du Père, qui vous êtes fait chair pour notre amour, qui avez assumé un corps mortel afin de pouvoir souffrir et vous immoler pour nous, je voudrais me préparer à votre venue avec les ardents désirs des prophètes et des justes qui, dans l'Ancien Testament, ont soupiré après vous, l'unique Sauveur et Rédempteur. « Oh ! Seigneur, envoyez Celui que vous devez envoyer... Comme vous l'avez promis, venez et délivrez-nous ! » Je voudrais entretenir dans mon âme comme un Avent, c.à.d. une aspiration continuelle, une continuelle attente de ce grand Mystère dans lequel le Verbe s'incarne pour nous montrer les abîmes de votre miséricorde rédemptrice, sanctificatrice.

O mon très doux Sauveur, vous venez à ma rencontre avec un amour infini, avec l'abondance de votre grâce ; vous voulez envahir mon âme avec des torrents de miséricorde et de charité afin de l'attirer à vous. Venez, ô Seigneur, venez ! Moi aussi je veux courir avec amour à votre rencontre mais, malheureusement, mon amour est si limité, si faible, si imparfait ; rendez-le fort et généreux, rendez-moi capable de me surmonter moi-même pour me donner totalement à vous. Oui, mon amour peut devenir fort parce qu'il « a pour fondement la certitude si intime d'être payé de retour par un autre amour dont on ne peut plus douter. Ce dernier, en effet, ne s'est-il pas manifesté dans un incomparable éclat... comme preuve qui ne laisse subsister aucun doute... ? Voici donc qu'appuyé sur le vôtre, mon faible amour devient fort de votre force. Ce sera pour nous un bienfait ineffable à l'heure de la mort, de considérer que nous allons être jugées par Celui que nous aurons aimé au-dessus de tout. Assurées que nos dettes sont payées, nous nous présenterons pleines de confiance à son tribunal » (TJ. Ch. XLII, p. 794).

Accordez-moi, ô Seigneur, un tel amour ! Je le désire

ardemment, non seulement pour échapper, un jour, à votre regard sévère de juge, mais aussi et surtout pour payer de retour, en quelque manière, votre charité infinie.

O Seigneur, ne permettez pas, je Vous prie, que cet amour excessif, qui Vous a conduit à Vous incarner pour mon salut, m'ait été donné en vain ! Ma pauvre âme a tant besoin de vous ! Elle soupire après vous comme après le médecin très compatissant qui, seul, peut guérir ses blessures, la tirer de la langueur et de la tiédeur où elle git, et lui infuser enfin une vigueur nouvelle, un nouvel élan, une nouvelle vie. Venez, Seigneur, venez ! Je me prépare à accueillir votre œuvre d'un cœur humble et docile, prêt à se laisser guérir, purifier, pétrir par Vous. Oui, avec votre aide, je veux faire n'importe quel sacrifice, je veux renoncer à tout ce qui pourrait retarder en moi votre œuvre rédemptrice.

Déployez, Seigneur, votre puissance et venez ! Venez, sans plus tarder !

2

INVITATION A LA SAINTETE

PRESENCE DE DIEU. — Je me mets en la présence de Jésus au Très Saint Sacrement, en Le considérant comme Rédempteur et Sanctificateur de mon âme.

Méditation

1. — « Où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé » (Rom. V, 20).

Par la chute d'Adam, le péché a détruit le plan divin édifié pour la sanctification de l'homme. Nos premiers parents, créés à l'image et la ressemblance de Dieu, établis dans un état de grâce et de justice, élevés à la dignité de fils de Dieu, ont été précipités dans un abîme de misère,

entraînant avec eux tout le genre humain. Durant des siècles et des siècles, l'homme gémit dans son péché ; il ne peut plus appeler Dieu du doux nom de Père, il n'ose même pas prononcer son nom et regarde vers le Très-Haut avec terreur. Il est, Lui, le Dieu fort et terrible, le Dieu juste et vengeur. Le péché a creusé un abîme insondable entre l'homme et Dieu, et l'homme gémit au-delà de l'abîme, absolument incapable de se relever.

Cependant, pour obvier à cette incapacité de l'homme, détruire le péché et rendre la grâce au genre humain, un Sauveur lui est promis. Le Dieu de toute miséricorde « a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique » (Jean, III, 16) pour son salut. Le Verbe, splendeur du Père et signe de sa substance, se fera chair pour détruire le péché, pour nous rendre la grâce, afin que nous puissions encore nous appeler et redevenir en réalité les enfants de Dieu (cfr. I Jean, III, 1).

Dieu veut que nous soyons « tous sauvés » ; c'est à cette fin qu'Il nous a donné son Fils et par Lui tous les moyens nécessaires à notre salut. Si, donc, une âme ne se sauve pas, elle sera uniquement responsable de cet échec.

2. — Jésus ne se contente pas de détruire le péché et de nous mériter une mesure de grâce suffisante pour nous sauver ; Il a fait beaucoup plus et Il l'a déclaré Lui-même : « Je suis venu pour que les brebis aient la vie et l'aient en abondance » (Jean, X, 10).

Cette plénitude de vie est la plénitude de la grâce, de la vie surnaturelle qui fait épanouir la sainteté.

La sainteté n'est pas réservée à un petit nombre d'âmes : le bon Seigneur Jésus, par son Incarnation, par sa mort sur la Croix, a mérité non seulement les moyens de salut, mais également les moyens de sanctification pour tous ceux qui

croient en Lui. Lui, le Saint par excellence, est venu nous sanctifier et nous a prescrit : « Vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait ». (Mt. V, 48).

Ce n'est pas à un groupe choisi de personnes que Jésus a adressé cette recommandation, Il ne l'a pas réservée à ses Apôtres, à ses intimes, mais Il l'a proclamée à la multitude qui Le suivait. St Paul l'a recueillie sur ses lèvres et l'a annoncée aux Gentils : « Voici quelle est la volonté de Dieu : c'est votre sanctification » (I Thess. IV, 3). Et de nos temps, l'Eglise, par la bouche du grand Pape Pie XI, l'a répétée avec force à diverses reprises au monde moderne : le Christ « a appelé toute l'humanité aux fins les plus élevées de la sanctification... Il en est qui disent que la sainteté n'est pas une vocation commune; elle est, au contraire, une vocation commune à tous, tous y sont appelés... et Jésus-Christ s'est proposé à tous comme exemple à imiter ». Ou encore : « Que personne ne croie donc que... (la sainteté) ne concerne qu'un petit nombre d'hommes choisis, tandis que les autres peuvent se confiner dans un degré inférieur de vertu. Absolument tous, c'est évident, sont englobés dans cette loi, personne n'en est excepté ».

Donc, Jésus ne vient pas seulement pour me sauver, mais aussi pour me sanctifier; Jésus m'appelle, moi aussi, à la sainteté et Il m'a mérité toutes les grâces nécessaires pour y arriver.

Colloque

« Je suis confuse, ô mon Dieu, d'être si imparfaite et si peu capable de travailler à votre gloire. Si vous ne m'accordez pas les mêmes grâces qu'à mes devanciers, la faute, je le sais, en est à moi » (Fd. IV, 1096-1097). « Quand je considère, ô mon Dieu, la gloire que vous avez préparée à ceux qui persévèrent dans l'accomplissement de votre volonté;

quand je vois au prix de quelles souffrances et de quelles douleurs votre Fils nous l'a méritée, et combien nous nous en étions rendus indignes; quand je constate combien il est juste de ne pas payer par l'ingratitude un amour si grand qui a fait tant de sacrifices pour nous enseigner à l'aimer, mon âme tombe dans une affliction profonde. Comment est-il possible, Seigneur, qu'on perde le souvenir de tant de bienfaits, et que les mortels vous oublient jusqu'à vous offenser ? O mon Rédempteur, comment encore peuvent-ils à ce point oublier leurs propres intérêts ? Comment votre bonté est-elle si grande, que même alors vous vous souveniez encore de nous ? Nous sommes tombés parce que nous avons voulu vous blesser d'un coup mortel; et vous, oubliant notre malice, vous venez de nouveau nous tendre la main et nous réveiller de cette frénésie si incurable pour que nous recherchions notre guérison et que nous vous la demandions. Béni soit un tel Seigneur ! Bénie soit une si grande miséricorde ! Louanges sans fin à une compassion si pleine de tendresse ! O mon âme, bénis à jamais un Dieu si grand ! Comment peut-on s'insurger contre lui ? » (TJ. Ex. p. 1458).

Et cependant, Seigneur, bien que je sache combien ma pauvre âme Vous a coûté cher, que de fois Vous ai-je offensé, ai-je résisté à votre grâce, été infidèle à votre amour, sourd à votre invitation à une vie plus parfaite, à la sainteté !

Vous, qui êtes mon Dieu, Vous avez tout donné, Vous Vous êtes donné tout entier pour moi; ce n'est donc pas trop si, en retour, Vous me demandez de me donner tout entier à Vous, de tout Vous donner pour correspondre à votre amour. Oui, je le comprends, il ne Vous suffit pas que je songe uniquement à sauver mon âme... pas plus que Vous-même ne Vous êtes contenté de m'acquérir les moyens nécessaires pour me sauver; Vous y avez ajouté ceux qui

étaient nécessaires à ma sanctification. Vous avez déjà tout acquis, tout payé; si donc je ne me sanctifie pas, ce sera uniquement de ma faute.

Mais, Seigneur, une âme aussi faible et misérable que la mienne, pétrie de défauts, d'égoïsme, de mesquineries, comment peut-elle aspirer à un idéal aussi élevé que celui de la sainteté ? Oh ! oui, mes prétentions seraient certainement téméraires, si Vous ne m'aviez manifesté Vous-même que telle est précisément votre volonté. Vous m'en avez fait, à proprement parler, un précepte : « Vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait ! » (Mt. V, 48).

Seigneur, je Vous en prie, répétez très fort et instamment cette invitation sublime à ma pauvre âme afin que, sous l'emprise de cet idéal, elle s'éveille enfin à une générosité plus grande, à des résolutions plus fermes, à une confiance plus entière en votre œuvre miséricordieuse, rédemptrice, sanctificatrice.

3

LA SAINTETE, PLENITUDE DE LA GRACE

PRESENCE DE DIEU. — Je m'approche de Jésus « fons vitæ et sanctitatis », avec le désir ardent de boire à cette source intarissable.

Méditation

1. — Si Jésus est venu pour nous sanctifier « tous », si la volonté de Dieu est que « tous soient saints », la sainteté ne pourra pas consister en dons extraordinaires de nature et de grâce, qui dépendent uniquement de la libéralité de Dieu.

La sainteté doit consister en un état que toutes les âmes de bonne volonté, même les plus humbles et les plus simples,

peuvent réaliser à condition d'être soutenues par l'assistance divine. La sainteté est la perfection de la vie chrétienne. Elle consiste dans le plein développement en nous de la vie surnaturelle, dont les principes sont la grâce sanctifiante, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit.

Le saint Baptême a déposé en nous ce germe de sainteté qui est précisément la grâce, germe capable de s'épanouir en fruits précieux de vie surnaturelle, de vie éternelle pour l'âme qui en seconde avec zèle le développement.

La grâce nous élève d'emblée à l'état surnaturel; par là même, elle nous rend capables d'entrer en relation avec la très sainte Trinité, c'est-à-dire de connaître et d'aimer Dieu tel qu'Il est en Lui-même, tel qu'il se connaît et s'aime Lui-même. C'est donc une nouvelle vie de connaissance et d'amour que la grâce fait naître et alimente en nous, vie qui est une participation à la vie divine. Que peut-il y avoir de plus saint et de plus sanctifiant que ces relations intimes avec la très sainte Trinité ? C'est à de semblables hauteurs que nous porte la grâce, et ce don est accordé à tous les baptisés.

2. — Il est nécessaire que la vie surnaturelle, issue de la grâce, envahisse toute notre vie humaine, de manière que cette vie soit surnaturalisée en toutes ses activités, tant pour les détails, que pour l'ensemble. Au fur et à mesure que la grâce croît et mûrit dans notre âme, elle y exerce une influence toujours plus ample et plus profonde; et lorsque cette influence se sera effectivement étendue à toutes nos activités, en les orientant toutes vers la gloire de Dieu et en nous unissant totalement à Lui par la charité, alors nous serons arrivés à la plénitude de la vie chrétienne, c'est-à-dire à la sainteté.

La grâce est un don entièrement gratuit que Dieu nous

a octroyés par les mérites infinis de Jésus. En mourant sur la croix, Jésus nous l'a méritée, non pas dans une mesure restreinte, mais en surabondance. St Jean dit de Lui qu'Il est « plein de grâce... de sa plénitude nous avons tous reçu et grâce pour grâce » (Jean, I, 14 et 16). Telle est justement la raison pour laquelle nous pouvons tous devenir des Saints.

Cela ne signifie pas, cependant, que nous soyons tous appelés à la même élévation et à la même forme de sainteté. A côté de ce qu'on appelle les « grands » saints, c'est-à-dire ceux qui ont eu une grande mission à accomplir et ont par conséquent reçu des dons particuliers de nature et de grâce, Il y aura toujours les saints plus humbles, plus cachés, qui se sont sanctifiés dans l'ombre et dans le silence.

La sainteté ne consiste pas dans la grandeur des œuvres accomplies ou des dons reçus, mais dans le capital d'amour et de grâce que l'âme accumule, en correspondant fidèlement aux invitations divines.

A cette sainteté-là, je puis aspirer, moi aussi, sans aucune crainte de témérité ou d'illusion.

Colloque

O mon très doux Sauveur, ce n'est donc pas seulement pour certaines âmes privilégiées, mais aussi pour moi, que Vous avez voulu mériter cette plénitude de la vie de la grâce qui est la sainteté. Je le comprends : cet amour infini qui Vous a porté à Vous incarner pour nous, à Vous faire l'un de nous, Vous qui êtes Dieu, à souffrir jusqu'à mourir sur la croix en répandant tout votre Sang précieux, ces mérites infinis que, de la sorte, Vous avez acquis pour nous, sont plus que suffisants pour mériter non seulement le salut mais aussi la sanctification de tout le genre humain.

Alors, pourquoi sont-ils si peu nombreux ceux qui se sanctifient réellement ? Pourquoi suis-je tellement en retard

dans la voie de la sainteté, moi qui, ayant reçu de Vous non seulement le don du Saint Baptême, mais aussi celui de si multiples confessions et Communions, devrais déjà avoir augmenté, dans une très grande mesure, mon capital de grâce, moi, qui ai reçu tant de grâces actuelles, tant d'inspirations, de sollicitations, moi que votre amour infini a appelé à l'état d'une âme consacrée ?

O mon Seigneur, Vous me le faites comprendre : Vous, qui m'avez créé sans moi, Vous ne me sauverez pas, ne me sanctifierez pas sans moi. Vous avez déjà mérité tout ce qui est utile à ma sanctification; vos dons, par le passé, sont innombrables, mais je ne me sanctifierai pas sans coopérer à votre œuvre.

Vous seul êtes saint et Vous seul pouvez me sanctifier. Toutefois, Vous exigez ma libre coopération et Vous l'exigez au point que si je la refusais, Vous ne me sanctifieriez pas, malgré votre toute-puissance et votre amour infini.

O Jésus, par mon indolence, mon peu d'amour, ma froideur, je peux donc rendre vains, pour mon âme, tous vos mérites infinis, tout votre Sang répandu sur la Croix ? Comment une pauvre créature, qui doit tout à son Dieu, peut-elle avoir l'effronterie de contrarier et d'empêcher Son action dans son âme ? Aurais-je l'audace d'en faire autant, moi, petite fourmi ? Ne le permettez pas, ô Seigneur, ne le permettez jamais; et poursuivez-moi, poursuivez-moi par votre grâce jusqu'à ce que je me rende totalement à Vous.

Pour Vous prouver la sincérité de mes sentiments, je veux avec votre aide, être généreux, me vaincre en ce point qui me coûte le plus et Vous dire « oui », même lorsque cette acceptation répugne le plus à ma mauvaise nature. Assistez-moi de votre aide toute-puissante, secourez et soutenez mes pauvres efforts, car Vous savez que je suis la faiblesse même. Donnez-moi, Seigneur, d'approcher les lèvres de cette

source d'eau vive qui jaillit de Vous, source de vie et de grâce, de force et de sainteté, afin qu'ainsi désaltéré, je puisse reprendre, avec une nouvelle ardeur, le chemin que Vous me montrez.

4

LA CHARITE, ESSENCE DE LA SAINTETE

PRESENCE DE DIEU. — Je me mets en la présence de Dieu en considérant qu'Il est la charité infinie : « Deus caritas est ».

Méditation

1. — « Vous serez parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (Mt. V, 48). Pour imiter Dieu, il faut savoir qui est Dieu, quelle est sa plus grande perfection. La sainte Ecriture nous le dit : « Deus caritas est » (I Jean, IV, 16). Elle ne dit pas : en Dieu il y *a* la charité, mais Dieu *est* charité, c'est-à-dire que tout ce qui est en Dieu est amour, que Dieu est essentiellement amour. L'amour, même l'amour humain, est une volonté qui tend vers le bien; aimer, c'est « vouloir du bien », c'est l'acte par lequel la volonté se porte vers le bien. Lorsqu'il s'agit de Dieu, l'Etre infini, l'amour en Lui est une volonté infinie du bien qui se porte vers un bien infini, l'essence même de Dieu, dans laquelle Il se complaît. Cet amour, qui est Dieu, est donc un amour infini de complaisance pour son Bien infini. Toutefois, son étreinte s'étend jusqu'aux créatures qu'il crée afin de leur communiquer son Bien, sa félicité. C'est pourquoi la charité infinie, qui est Dieu, se tourne aussi vers les créatures en les appelant à l'existence en un acte d'amour, non cependant pour s'arrêter au bien limité qui est en elles, mais pour les rapporter au Bien infini, à la Trinité. C'est dire qu'Il les crée et les aime pour sa gloire.

Nous aussi, pauvres créatures, sommes appelées à participer à cette sublime vie d'amour qui est Dieu et c'est précisément dans ce but que la grâce nous a été donnée. « Cherchez à imiter Dieu, comme des enfants bien-aimés, et suivez la voie de l'amour », nous conseille St Paul (Eph. V, 1 et 2).

A l'image de Dieu, notre vie surnaturelle doit être essentiellement amour, c'est-à-dire volonté tendue vers le Bien, amour de bienveillance pour Dieu, aimant ce Bien infini qu'Il est Lui-même et aimant pour Lui et en Lui toutes les créatures.

2. — La charité est si essentielle dans la vie surnaturelle, que de sa présence ou de son absence dépend pour le chrétien un état de vie ou de mort. Celui qui ne possède pas la charité, ne possède pas non plus la grâce sanctifiante qui en est absolument inséparable : « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort » (I Jean, III, 14). D'autre part, celui qui possède la charité, possède la grâce, donc participe à la vie de Dieu : « Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui » (ib. IV, 16); et, comme l'enseigne St Thomas, « la charité... unit l'homme à Dieu à tel point que l'homme ne vit plus pour lui-même, mais pour Dieu » (IIa IIae, q. 17, a.6, ad 3).

En même temps que la grâce sanctifiante, il y a en nous trois vertus théologales infuses, à savoir : la foi, l'espérance et la charité. Toutes trois ont Dieu pour objet, mais parmi elles « la plus grande est la charité » (I Cor. XIII, 13). Elle est la plus grande, parce que sans charité il ne peut y avoir de vie chrétienne; la plus grande, parce qu'elle ne disparaîtra jamais. N'est-elle pas, en effet, la force unitive qui nous lie à Dieu ? Bien plus, elle est une participation de cette charité infinie, qui est Dieu même. Au pharisien qui L'interrogeait sur le plus grand précepte de la

loi, Jésus n'a-t-Il pas répondu : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit. Voilà le plus grand et le premier commandement » (Mt. XXII, 37 et 38) ?

Lorsque la charité sera parfaite en nous, elle nous maintiendra pleinement unis à Dieu et orientera vers Lui toutes nos activités. Ainsi, dans la mesure où une âme est dominée par la charité, elle atteint la maturité de la vie surnaturelle et est de ce fait, plus ou moins sainte.

Colloque

O mon Dieu, faites-moi comprendre, ne fût-ce qu'un peu, votre charité infinie. Vous êtes tout entier charité et tout en Vous est charité. La charité est votre être, votre essence, votre vie. Vous êtes cette charité souveraine par laquelle *ab aeterno* Vous Vous aimez Vous-même, Vous Vous complaisez en Vous-même. O Père, Vous aimez le Verbe qui est la forme de votre substance. O Verbe, Vous aimez le Père dont Vous procédez, et cette charité réciproque par laquelle Vous Vous aimez est si parfaite qu'elle constitue une personne : la troisième de la très sainte Trinité, l'Esprit Saint.

O mon âme, considère avec quelle joie et quel amour le Père connaît son Fils, et le Fils connaît son Père; contemple avec quelle ardeur le Saint-Esprit s'unit à eux, et comment aucune de ces trois Personnes ne peut se départir de cet amour ni de cette connaissance, parce qu'elles ne sont toutes les trois qu'une seule et même chose. Ces trois Personnes souveraines se connaissent, elles s'aiment et elles sont les unes pour les autres une source de délices. Quelle nécessité ont-elles donc de mon amour ? Pourquoi le désirez-vous, ô mon Dieu ? Quel intérêt vous en revient-il ? (T.J. Ex. VII p. 1465).

Et cependant, ô très sainte Trinité, Vous qui êtes tout, puisque Vous êtes la charité infinie et jouissez « ab aeterno » de l'amour réciproque de vos divines Personnes, Vous avez voulu, à un moment du temps, répandre votre amour, nous communiquer, à nous, infimes créatures, votre bien infini. Par un effet de votre amour, Vous nous avez tirés du néant; votre amour est notre premier principe, le principe initial de toutes choses. Par lui, tout reçoit la vie, il est la cause de notre existence; et nous, pareils à de petits poissons, nous nageons et vivons dans l'océan de votre amour infini.

Mais, ô Seigneur, que pouvez-Vous bien faire de nous, pauvres créatures, Vous qui possédez en Vous-même tout l'amour, toute la félicité, toute la gloire ? Je le comprends : Vous nous avez créés pour nous communiquer votre bien infini, pour nous ramener au sein de cette charité infinie que Vous êtes Vous-même, Vous de qui nous avons reçu la vie; Vous nous avez créés pour la gloire de la très sainte Trinité, pour nous communiquer votre vie d'amour infini et nous y associer.

« O mon Dieu, ô ma miséricorde ! que ferai-je pour ne point défaire les magnificences que vous opérez en moi ? O Seigneur ! comme vos voies sont pleines de douceur ! Mais qui donc oserait y marcher sans crainte ? Je redoute de vivre sans vous servir, et quand je travaille à vous servir, je ne trouve rien qui soit capable de me satisfaire et de vous payer quelque chose de ce que je vous dois. Il semble que je voudrais me consacrer tout entière à vous glorifier, et lorsque je considère bien ma misère, je vois que je ne puis rien de bon, si vous ne me donnez de l'accomplir. » (T.J. Ex. I, § 2 et 1, p. 1455).

En effet, sans votre secours, comment ferais-je pour conquérir un trésor aussi précieux que la charité ? Mon Dieu,

si Vous voulez que toute ma vie devienne charité, il est absolument nécessaire que Vous transformiez ma pauvre âme, Vous, qui êtes la charité même. Mes misères : égoïsme, amour-propre, sensualité, froideur, avarice, indolence,... autant d'obstacles à votre charité qui doit triompher en moi. Accordez-moi la grâce de les écarter avec générosité, afin que votre charité infinie puisse complètement envahir ma pauvre nullité.

5

SAINTETE ET VOLONTE DE DIEU

PRESENCE DE DIEU. — Je me mets en la présence de Jésus-Eucharistie en Lui demandant la grâce de faire pénétrer en mon âme sa parole : « Celui qui fait la volonté de mon Père entrera dans le royaume des cieux » (cfr. Mt. VII, 21).

Méditation

1. — La voie qui conduit à la sainteté, donc à Dieu, ne peut être tracée que par Dieu Lui-même, par *sa volonté.* Jésus l'a proclamé avec force : « Ce n'est pas en me disant : „Seigneur, Seigneur", qu'on entrera dans le Royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (Mt VII, 21). Et pour montrer que les âmes qui Lui sont le plus unies et qu'Il aime le plus, sont précisément celles qui font la volonté de Dieu, Il n'hésite pas à dire : « Quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là m'est un frère, et une sœur, et une mère » (Mt. XII, 50).

Les Saints se sont mis à l'école de Jésus. Après avoir expérimenté les plus sublimes communications mystiques, Ste Thérèse n'hésite pas à déclarer : « La souveraine perfection ne consiste pas évidemment dans les joies intérieures,

ni dans les grandes extases, ni dans les visions, ni dans l'esprit de prophétie. Elle consiste à rendre notre volonté tellement conforme à celle de Dieu que nous embrassions de tout notre cœur ce que nous croyons qu'il veut, et que nous acceptions avec la même allégresse ce qui est amer et ce qui est doux, dès que nous comprenons que Sa Majesté le veut » (Fd. V. p. 1103). Ste Thérèse de l'Enfant Jésus lui fait écho : « La perfection consiste à faire sa volonté (du bon Dieu), à être ce qu'Il veut que nous soyons » (T.E.J., H.A. p. 6). Le véritable amour de Dieu consiste à adhérer parfaitement à sa sainte volonté, voulant faire et être dans la vie uniquement ce que le Seigneur veut de chacun de nous, au point de devenir, pour ainsi dire, « une vivante volonté de Dieu ».

Vue sous cet angle, la sainteté est possible à chaque âme de bonne volonté, bien plus, il est exact d'affirmer que l'âme humble et cachée puisse adhérer à la volonté divine aussi bien et peut-être mieux encore, que le « grand » saint qui a reçu de Dieu une mission extérieure et a été enrichi de grâces mystiques. Les âmes sont d'autant plus parfaites qu'elles accomplissent mieux et se réjouissent davantage de faire la volonté de Dieu.

2. — Pour devenir saint, il est nécessaire que la conformité de notre volonté à celle de Dieu soit vraiment totale. Pour atteindre ce résultat, il est nécessaire qu'il n'y ait plus rien de discordant entre l'âme et la volonté divine et que, dans ses actions, elle ne soit mue que par cette seule volonté. « L'état de divine union consiste en ce que la volonté de l'âme est complètement en la volonté divine; il n'y a plus rien en elle qui soit opposé à la volonté divine; aussi elle ne se meut en tout et pour tout que d'après la volonté divine. (JC, MC, I, XI, 72).

Dans toutes nos actions, nous sommes toujours poussés par l'amour, qui peut être soit l'amour de nous-mêmes, soit l'amour des créatures, soit enfin l'amour de Dieu. Tant qu'il reste en elle quelque parcelle contraire à la volonté de Dieu, c'est-à-dire quelque attachement désordonné au propre moi ou aux créatures, l'âme agira très souvent, non pas sous l'impulsion de l'amour de Dieu, mais par un désir de satisfaction personnelle ou un amour désordonné des créatures. Ainsi, elle cheminera en dehors de la volonté de Dieu. Ce n'est pas seulement le péché qui est contraire à la volonté de Dieu, mais encore la plus petite imperfection ou attache délibérée, empêche l'âme d'agir sous l'unique motion du vouloir divin.

Lorsque l'âme n'a plus aucune attache, parce que totalement libérée de son amour-propre et des créatures, elle adhère uniquement à Dieu, agit selon Sa volonté et vit, moment par moment, selon le bon plaisir divin. Cette âme a vu sa volonté se transformer, se fusionner à celle de Dieu, c'est pourquoi elle Lui est désormais parfaitement unie : telle est l'essence et le sommet de la sainteté.

Colloque

O mon Dieu. Vous me faites comprendre que votre sainte volonté est la seule chose nécessaire, qu'elle est mon unique, mon plus grand trésor. Que peut-il y avoir en cette vie de plus beau et de plus sûr, de plus parfait et de plus saint que de faire votre volonté ? Vous m'avez donné le libre arbitre, quel meilleur usage puis-je en faire que de l'employer à adhérer à votre vouloir divin ? Quand bien même je pourrais accomplir les plus grandes œuvres, exécuter les plus belles entreprises, si elles ne coïncidaient pas pleinement avec votre volonté, elles n'auraient aucune valeur éternelle et seraient, par conséquent, destinées à périr; tandis que les

plus petites actions accomplies selon votre vouloir divin ont une valeur éternelle.

Je sens que je ne suis rien, ô Seigneur, je sens la faiblesse de ma pauvre volonté qui se tourne tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, tenant pour vrai bien ce qui, en réalité, n'est qu'imperfection, défaut, mal. Mais votre volonté est indéfectible, Vous ne pouvez vouloir que le vrai, le souverain bien; ainsi, Vous ne voulez que mon bien, mon salut, ma sanctification. Rien ne peut donc m'être plus avantageux que de consacrer ma volonté à la vôtre, mon Dieu.

« En ce moment, je vous donne librement la mienne... Que votre volonté, Seigneur s'accomplisse en moi ! Que ce soit de toutes les façons et de toutes les manières qu'il vous plaira, ô mon Seigneur. Si vous voulez que ce soit au milieu des travaux, accordez-moi la force de les supporter, et qu'ils viennent. Si vous voulez que ce soit au milieu des persécutions, des infirmités, des opprobres, de l'indigence, me voici devant vous, ô mon Père; je ne les refuse point. » (TJ., Ch. XXXIV, pp. 748 et 751).

Je Vous ai si souvent fait l'offrande de ma volonté en protestant que je ne voulais plus rien en dehors de votre divine volonté. Mais bien des fois, hélas, j'ai renié mon offrande dans mes actions, dans mes travaux, dans mes œuvres d'apostolat; au lieu de me laisser diriger uniquement par Vous, je me suis laissé guider plus ou moins par mon amour-propre, par ma satisfaction personnelle... Comme je suis encore éloigné, Seigneur, de cet idéal : perdre ma volonté dans la vôtre ! Comme je suis encore attaché à mes vues, à mes goûts... Que de choses en moi qui sont en opposition avec votre volonté ! Donnez-moi la lumière pour les reconnaître et la force pour m'en libérer ! Je le confesse : toutes les fois que je m'éloigne, ne fût-ce qu'un peu, de votre Vouloir pour faire ma volonté, je sens monter en moi le

remords, je sens diminuer la paix de mon âme. Ce n'est donc qu'en votre volonté que se trouvent mon bien, ma paix, mon salut, ma sanctification.

O Seigneur, écoutez ma pauvre prière : une nouvelle fois, je Vous offre ma volonté, prenez-la, gardez-la prisonnière, afin que je ne puisse plus jamais reprendre mon offrande.

Avec Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, je Vous redis : « Je ne veux pas être une sainte à moitié, cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté, prenez-la, car je choisis tout ce que Vous voulez » (HA, p. 26).

6

LA SAINTETE ET LE DEVOIR

PRESENCE DE DIEU. — Je me mets en la présence de Dieu avec le désir ardent qu'Il m'aide à connaître et à accomplir sa sainte volonté.

Méditation

1. — Jésus a dit : « Si vous M'aimez, vous garderez mes commandements... Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, comme Moi J'ai gardé les commandements de mon Père et Je demeure en son amour ». (Jean, XIV, 15 ; XV, 10).

La perfection de la charité consiste dans la parfaite conformité de notre volonté au vouloir divin; ce dernier s'exprime avant tout dans les commandements de Dieu et les préceptes de l'Eglise; en outre, d'une façon plus concrète et détaillée, dans les devoirs de mon état et les diverses circonstances de la vie. Mes *devoirs d'état* déterminent particulièrement la façon dont il faut que je me comporte dans l'existence quotidienne pour être continuellement conforme

au vouloir divin : ces devoirs sont indiqués par la Règle, les lois de mon Institut, les ordres des Supérieurs, le travail que l'obéissance m'impose, si je suis religieux; le ministère des âmes, si je suis prêtre; les exigences concrètes de ma vie de famille, de ma profession, de mon milieu social, de mes devoirs de bon citoyen, si je suis simple laïc.

La volonté de Dieu m'est indiquée, en outre, par les *circonstances de la vie,* importantes ou non, jusqu'aux plus infimes : santé ou maladie, pauvreté ou richesse, aridités ou consolations intérieures, succès ou contradictions, disgrâces, détachements, luttes. De temps en temps, selon les circonstances, Dieu me demande d'accomplir des devoirs particuliers de charité, de patience, d'activité ou de renoncement, de détachement, de soumission, de générosité, de sacrifice. Tout est permis par Dieu, tout est ordonné par Lui en vue de ma sanctification : « Avec ceux qui l'aiment, Dieu collabore en tout pour leur bien » (Rom. VIII, 28) car « tout est grâce ! »... (TEJ, NV, 5 juin).

2. — « La sainteté consiste réellement dans la *seule* conformité au vouloir divin, exprimée en un constant et exact accomplissement de ses devoirs d'état » (Benoît XV). Cette formule est pour moi la confirmation de ce que la sainteté ne consiste pas en choses extraordinaires, mais qu'elle est *essentiellement* réduite *à ma ligne de conduite dans l'accomplissement de mon devoir* : elle est donc à ma portée.

C'est la raison pour laquelle il faut être ponctuel et persévérant dans l'accomplissement du devoir d'état. ***Ponctuel,*** c'est-à-dire sans négligence, soucieux de plaire à Dieu en chaque action pour aller à la rencontre de sa sainte et sanctifiante volonté. C'est pourquoi il est nécessaire que je m'habitue à voir en chacun de mes devoirs l'expression de la volonté divine; tout me sera alors occasion de plonger dans

l'amour de Dieu et de m'unir à Lui. *Persévérant,* c'est-à-dire accomplissement fidèle de mes devoirs, non seulement lorsque je suis en pleine ferveur, mais aussi quand je suis triste, fatigué, dans la sécheresse : la constance requiert la générosité. « Il faut une vertu peu commune pour accomplir avec une exactitude non commune — ou plutôt, pour accomplir sans inexactitude, négligence, laisser-aller, hélas si habituels, si fréquents, mais avec attention, piété, ferveur intime de l'esprit, — tout l'ensemble des choses communes qui remplissent notre vie quotidienne ! » (1).

Cette incessante et généreuse fidélité ne me sera pas toujours facile mais, sans me laisser décourager par mes chutes, je « recommencerai » chaque jour, avec la pleine confiance que le Seigneur rendra finalement mes pauvres efforts efficaces.

Colloque

Malgré ma misère, Seigneur, je sens renaître en moi, toujours plus vivement, le désir de tendre vers la sainteté. Je veux devenir saint, non pour ma satisfaction personnelle, ni pour recueillir l'estime ou les louanges des autres, mais uniquement parce que Vous le voulez, Vous qui nous avez dit : « Soyez saints, car moi, Yahvé, votre Dieu, je suis saint » (Lev. XIX, 2). Mon but : uniquement me conformer à votre volonté, à votre désir, Vous faire plaisir, Vous procurer de la gloire, correspondre à votre amour infini, Vous donner tout l'amour que Vous attendez de moi et dont Vous voulez me rendre capable. Et, avec toujours plus d'insistance, Vous me faites comprendre que la sainteté ne requiert pas de moi de grandes choses extérieures, mais

---

(1) Pie XI, Osservatore Romano, 7-8 janvier 1928.

seulement un amour fort et généreux qui me permette d'accomplir parfaitement votre sainte volonté.

Lorsque je pense, ô mon Dieu, que Vous, Créateur et Seigneur de l'univers, avez daigné me manifester votre volonté, à moi qui, par rapport à Vous, suis moins qu'un vermisseau, je demeure rempli de confusion. Un Roi si grand et si puissant qui parle au dernier de ses esclaves avec la même bonté que s'il s'adressait à un fils bien-aimé ! Oui, mon Dieu, Vous me parlez et me manifestez votre volonté par vos commandements, mes devoirs d'état et toutes les circonstances de ma vie. Tout ce qui m'entoure : incident, événement, peine, joie... tout est expression de votre volonté et m'indique, moment par moment, ce que Vous voulez de moi.

Comme je voudrais, Seigneur, avoir ce profond esprit de foi qui m'aiderait à reconnaître, en chaque circonstance, une messagère de votre vouloir divin !

Oui, même en ces moments difficiles, en ces situations pénibles, c'est Vous qui venez à ma rencontre et me demandez un exercice particulier de charité, de patience, de douceur, d'humilité, de renoncement à moi-même. Mon Dieu, comme de cette manière l'aspect de ma vie change ! Les créatures, les circonstances, les causes, les motifs humains disparaissent et je ne vois plus que Vous, que votre sainte volonté qui m'entoure incessamment et m'invite à une plus grande générosité. Vus sous cet angle, même les devoirs les plus difficiles et les plus pénibles à la nature, même ce « terrible quotidien », tout me devient aimable et doux, tout me paraît facile et suave; à chaque instant, en chaque occasion, je n'ai qu'à dire un « oui » généreux à votre très douce et très aimable volonté.

Je vous en supplie, Seigneur, accordez-moi la fidélité nécessaire pour persévérer, avec une humble constance, dans cette voie de continuelle adhésion à votre volonté; avec

votre aide, je veux faire de cet exercice le centre de ma vie intérieure.

Tomberai-je encore, ô mon Dieu ? Oui, car je suis la faiblesse même; mais je sais que Vous serez encore plus empressé à me relever que je ne serai prompt à tomber. Ma résolution et ma constance consisteront à « recommencer » chaque jour, à chaque instant, avec une profonde humilité, à cause de ma misère, mais avec une entière confiance en votre volonté, puisqu'elle poursuit la sanctification de mon âme.

7

LA MONTAGNE DE LA PERFECTION

PRESENCE DE DIEU. — « Qui montera sur la montagne de Yahvé ? » (Ps. XXIV, 3). Je prie mon Dieu qu'Il me permette de m'approcher de la montagne sainte où Il habite, où règnent, en toute plénitude, son honneur et sa gloire.

Méditation

1. — St Jean de la Croix nous a laissé un graphique qui résume et exprime synthétiquement toute la vie spirituelle (1). C'est l'ébauche d'une montagne dont la cime, représentant l'état de perfection, est figurée par un cercle; la montée est symbolisée par trois voies qui se dirigent vers le centre du cercle, mais dont une seule, la plus étroite, y aboutit : c'est la voie du « NADA », c'est-à-dire de l'abnégation totale; elle conduit directement au centre du cercle où se trouve l'inscription : « Seuls l'honneur et la gloire de Dieu habitent sur cette montagne ».

L'âme atteint cette cime suprême lorsqu'elle est dominée

(1) Voir l'esquisse hors-texte en tête du présent volume.

par une charité parfaite, qu'elle adhère totalement à la volonté divine, n'est mue que par elle, et tend donc uniquement à la gloire de la Trinité sacro-sainte. A la périphérie du cercle il est écrit : « Ici il n'y a plus de chemin, parce qu'il n'y a pas de loi pour le juste... ». En effet, l'âme totalement dominée par l'amour de Dieu peut se passer, pour l'accomplissement de son devoir, du stimulant d'une loi extérieure qui la contraigne à demeurer dans la bonne voie; la volonté divine est devenue spirituellement l'unique « principe d'activité » qui la meut et la dirige en toutes ses actions. C'est pourquoi le Saint dit qu'en cet état, les deux volontés — divine et humaine — ont fusionné; cette unique volonté est la volonté divine devenue volonté de l'âme qui, en s'y perdant, a abandonné tout autre choix.

Toutes les vertus infuses, les dons et les fruits de l'Esprit Saint, fleurissent abondamment en cette âme et lui font goûter l'intimité de Dieu dans un « banquet perpétuel, un divin silence, une divine sagesse ».

Ainsi, à travers l'âpre voie du « NADA », l'âme arrive au « tout » immense de son Dieu, trésor unique dans lequel elle se perd.

2. — L'unique voie capable de conduire à la cime de la perfection est l'âpre sentier du « rien » qui abandonne les deux routes commodes « de l'esprit imparfait » se terminant à mi-chemin de la montagne, et empêchant donc de monter plus haut. L'esprit imparfait est celui qui est « attaché » aux biens de la terre, ou même aux biens spirituels aimés d'une manière désordonnée, en vue de la satisfaction personnelle.

Pour sortir « du chemin de l'esprit imparfait » il faut donc ne plus rien aimer, si ce n'est en pleine conformité avec la volonté de Dieu. En effet, chaque objet aimé pour lui-

même et non selon le vouloir divin, devient en nous une source de préoccupation, de désirs, d'agitation, de recherches; il émeut notre cœur et nous pousse à agir en quête de notre satisfaction. Combien les « mobiles d'action » différents de la volonté de Dieu sont nombreux dans une âme attachée aux choses créées ! Une telle âme se trouve précisément sur ces « chemins de l'imperfection » qui ne la conduiront jamais au terme. C'est pourquoi, à côté de ces biens se trouve écrit : « ni les biens de la terre, ni les biens du ciel » donc *rien*. Quelques versets, inscrits à la base du mont, insistent sur cette idée fondamentale : — « Pour parvenir à goûter, à savoir, à posséder, à être « tout », ne goûte, ne sache, ne possède, ne sois « rien ». Tu dois continuer ton chemin sans « goûter », sans « savoir », sans « posséder »; tu dois aller par où tu n'es rien. — C'est le chemin aride et désolé de la purification des sens et de l'esprit, qui anéantit l'âme pour la préparer à la rencontre profonde avec Dieu, avec ce « tout » de la pleine conformité de sa volonté avec la volonté divine.

Colloque

Mon Dieu, me voici au pied de la montagne sublime de la perfection ! Comment pourrai-je cheminer sur un sentier si long et si âpre ?

Pour encourager ma pusillanimité, j'ai besoin de songer que votre Fils bien-aimé est descendu sur terre précisément pour nous montrer cette voie unique qui conduit à Vous et pour nous y précéder. Le premier, Il nous a dit : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive » (Mt. XVI, 24) ; ne serait-ce pas là le chemin du « rien » ? Et par ses paroles. « Vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt. V, 48), ne m'invite-t-Il pas, moi aussi, à arriver à cette

souveraine perfection où l'on ne cherche que l'honneur et la gloire de Dieu ?

Si Vous-même, Seigneur, m'appelez à la sainteté, Vous êtes prêt à me donner les grâces nécessaires pour y arriver ou plutôt, c'est toujours votre divine assistance qui me précède ou me pousse doucement. Voici donc qu'avec Vous toutes choses, même les plus difficiles, deviennent faciles et douces.

« O mon Dieu, comme vous savez bien montrer votre puissance !... En dépassant toutes les lumières de la raison, vous montrez que toutes les choses vous sont possibles et vous donnez bien à entendre par là, ô mon Dieu, qu'il suffit de vous aimer sincèrement et de renoncer généreusement à tout par amour pour vous, pour que vous nous rendiez tout facile. C'est bien le cas de répéter ici que vous feignez de mettre de la difficulté dans vos lois. Pour moi, du moins, je ne le vois pas, ô mon Dieu, et je ne comprends pas comment peut être étroit le chemin qui conduit à vous ! Je le vois, c'est un chemin royal, et non un vulgaire sentier. Quand on y entre courageusement, on marche avec plus de sécurité ; c'est bien loin de là que sont les passes dangereuses et les récifs, car on y est à l'abri des occasions de vous offenser... Celui qui vous aime sincèrement, ô mon Bien, s'avance avec sécurité par un chemin large et royal, loin de tout précipice. S'il vient à chanceler tant soit peu, vous vous empressez, ô Seigneur, de lui tendre la main. Il pourra tomber une fois et même plusieurs fois, mais s'il vous aime, et s'il est détaché de toutes les choses du monde, il ne se perdra pas, car il marche dans la vallée de l'humilité.

Pour moi, je ne puis comprendre ce que redoutent ceux qui craignent d'entrer dans le chemin de la perfection... Fixons le regard sur lui. Ne craignons pas que ce Soleil de justice vienne à se cacher et nous laisse marcher dans les ténèbres où

notre perte serait assurée, si nous-mêmes nous ne l'abandonnons point. On n'a plus à redouter de se trouver au milieu des lions qui semblent prêts à nous mettre en pièces, c'est-à-dire au milieu de ce que le monde appelle honneurs, plaisirs et autres satisfactions de ce genre ; et quand il s'agit de la vertu, le démon, ce semble, nous effraie avec des riens. Quel spectacle lamentable ! Que de larmes il faudrait verser à cette vue ! Qu'il daigne dans sa bonté nous ouvrir les yeux, Celui qui le peut ! Qu'Il ne permette pas que je retombe moi-même dans l'aveuglement où j'étais ! Amen ! » (T.J., V. XXXV, pp. 392-393).

8

LE SEIGNEUR NE TARDERA PAS

2e Dimanche de l'Avent

PRESENCE DE DIEU. — Je me mets devant Jésus au T. S. Sacrement pour recevoir de Lui la double invitation à la confiance et à la pénitence, contenue dans la liturgie de ce jour.

Méditation

1. — Après avoir vu le sublime programme de sanctification auquel tous nous devons tendre, qu'il est consolant de considérer les textes magnifiques de la liturgie d'aujourd'hui ! Ils constituent une invitation à la pleine confiance en l'aide divine. « Bientôt viendra ton salut, pourquoi te consumer dans l'inquiétude ?... Je te sauverai, Je te délivrerai, ne crains pas... Comme une mère console ses enfants, ainsi Je te consolerai, dit le Seigneur » (BR). Le Seigneur ne désire jeter en nous ni anxiété ni découragement. S'il nous propose une sublime voie de sainteté, Il ne nous laisse pas seuls, mais vient à notre secours pour nous aider, nous soutenir.

La Messe du jour met en évidence le but de Jésus : non seulement sauver le peuple d'Israël, un petit nombre d'élus, mais aussi les gentils, plus encore, tous les hommes. « Voici que le Seigneur vient pour sauver les nations ». (Introït). Ayons donc confiance et réjouissons-nous selon le souhait de St Paul : « Que le Dieu de l'espérance vous donne en plénitude dans votre acte de foi la joie et la paix, afin que l'espérance surabonde en vous par la vertu de l'Esprit Saint » (Ep. Rom. XV, 4-13). Et afin que notre espoir dans le Christ soit stimulé aussi par des faits concrets, l'Evangile (Mt. XI, 2-10) nous fait voir la grandeur de ses œuvres : » ...les aveugles voient et les boîteux marchent, les lépreux sont guéris et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres ».

Il n'est misère matérielle ou morale que Jésus ne puisse guérir ; Il demande seulement que nous allions à Lui dans la foi, avec un cœur dilaté, pleinement confiants en son amour tout-puissant et miséricordieux.

2. — Dans l'Evangile d'aujourd'hui, Jésus nous propose la figure puissante et austère du Baptiste : « Qu'êtes-vous allés contempler au désert ? Un roseau agité par le vent ?... Un homme vêtu de façon délicate ?... »

Si nous voulons préparer nos cœurs à la venue du Sauveur, nous devons, comme St Jean-Baptiste, nous détacher des biens terrestres ; Jean avait tout quitté et s'était retiré au désert, y menant une vie de pénitence. Son exemple nous invite à nous retirer dans le désert intérieur de notre cœur, loin des créatures, pour attendre la venue de Jésus dans un recueillement intense, le silence et la solitude — pour autant que le permettent nos devoirs d'état. Et nous devons persévérer dans cette attente, même dans l'aridité, dans l'abattement : « Voici qu'apparaîtra le Seigneur — chante l'office

du jour — et Il ne manquera pas à sa promesse : *s'Il y met un délai, attendons-Le*, car Il viendra et sans tarder » (BR).

Au recueillement intérieur, joignons un plus grand esprit de pénitence, de mortification. Examinons avec quelle générosité nous pratiquons les pénitences et les mortifications prescrites par nos Règles, ou que nous nous sommes imposées personnellement, avec l'approbation de nos confesseurs ou Supérieurs. Et si, dans ce domaine, nous devons reconnaître que nous faisons peu de chose, il sera bon de nous exciter à accomplir quelque acte supplémentaire : quelque mortification dans la nourriture, dans le repos ou le vêtement, quelque travail pénible ou peu agréable à la nature...

Si nous voulons goûter les douces joies de Noël, nous devons savoir nous y préparer au moyen de ces dispositions, qu'aujourd'hui justement, l'Eglise nous invite à demander : « nous Vous supplions, Seigneur, de nous apprendre... à mépriser les choses terrestres et à aimer les choses célestes. » (MR).

Colloque

O Verbe, ô mon Sauveur, comment pourrais-je douter que Vous venez sur cette terre pour me sauver, pour me sanctifier ? Comment ne viendrais-je pas à Vous avec une pleine et intime confiance, alors que Vous n'avez rien épargné pour me témoigner votre amour infiniment miséricordieux ? Votre Incarnation, vos vagissements de nouveau-né, votre vie humble et cachée, votre apostolat, vos miracles, votre si douloureuse Passion et votre mort, tout votre Sang répandu, ne suffiront-ils donc pas pour me faire croire à votre amour et ouvrir mon cœur à la confiance la plus entière ?

« O Jésus, je répète, remplie de confiance, l'humble prière du publicain ; mais surtout j'imite la conduite de Madeleine, son étonnante ou plutôt son amoureuse audace qui charme

votre Cœur... Oui, je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans vos bras, ô Jésus, car je sais combien vous chérissez l'enfant prodigue qui revient à vous » (TEJ. HA. p. 313).

Avec cette confiance, ô mon Jésus, je veux reprendre mon chemin et recommencer mes pauvres efforts.

Vous m'invitez, en cet Avent, à un plus grand recueillement, à un plus grand silence intérieur et extérieur pour écouter votre voix, pour me préparer à votre venue. Daignez donc faire taire en moi le bavardage continuel des choses vaines, les voix discordantes de la nature, de l'amour-propre, de la susceptibilité, le babillage distrayant de l'imagination, de la fantaisie, des pensées, des préoccupations inutiles.

Je le reconnais, mon esprit et mon cœur ressemblent souvent à une mer déchaînée où les lames déferlent sans discontinuer avec un bruit assourdissant ; et cependant, si Vous le voulez, un signe de votre part suffira pour faire revenir le calme, pour faire taire toutes choses.

Certes, Vous me faites comprendre que le silence intérieur exige le détachement de soi-même et des créatures, commande la mortification tant interne qu'externe. Oui, pour votre amour, je veux mortifier ma curiosité tant des yeux, que de l'ouïe, des pensées, de l'imagination.

Je veux aussi faire taire mes passions ; je me propose, à cette fin, de mortifier mon corps avec une plus grande générosité.

O Verbe éternel, mon Sauveur, attirez à Vous toutes mes puissances, fixez en Vous mon regard intérieur, afin que je puisse ne chercher et n'écouter que Vous seul, Parole éternelle de mon Dieu éternel !

9

L'IMMACULEE CONCEPTION (1)

PRESENCE DE DIEU. — Je me mets en la présence de Marie Immaculée, ma douce Mère, et j'écoute son invitation : « Venez à moi, vous tous qui m'aimez, et je vous raconterai ce que le Seigneur a fait à mon âme » (BR).

Méditation

1. — La fête de l'Immaculée s'harmonise parfaitement avec l'esprit de l'Avent ; tandis que l'âme se prépare à la venue du Rédempteur, il est bien juste de penser à Celle qui fut sa Mère, « la toute pure ».

La promesse même du Sauveur est jointe, ou plutôt est incluse dans la promesse de cette Vierge sans pareille ; après avoir maudit le perfide serpent, Dieu dit : « Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. Il t'écrasera la tête » (Gen. III, 15). Et voici que la Vierge annoncée s'avance « blanche comme la neige, resplendissante comme le soleil, pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes » (BR).

En prévision du sublime privilège qui fera d'elle la Mère du Verbe Incarné, Marie, seule entre toutes les créatures, fut préservée du péché originel. Cependant, dans l'Immaculée, nous n'admirons pas seulement cette préservation du péché originel, l'absence absolue de la moindre ombre d'imperfection, mais nous voyons également le côté positif de ce mystère qui la rendit, dès le premier moment, « pleine de grâce ».

Les théologiens enseignent que la T.S. Vierge Marie commença sa « carrière spirituelle » avec une somme de grâce

---

(1) Déplacer cette méditation selon le calendrier de l'année.

beaucoup plus grande et plus parfaite que celle que possèdent les grands Saints au terme de leur vie. Si l'on considère ensuite que, tout au long de sa vie, la Vierge bénie correspondit de la façon la plus pleine et la plus totale à chaque mouvement de la grâce, à chaque invitation divine, l'on peut comprendre combien la croissance en elle de la charité et de la grâce connut un progrès incessant et rapide, jusqu'à en faire la créature la plus sainte, la plus totalement unie et perdue en Dieu.

2. — St. Jean de la Croix, pour décrire les merveilles de l'état de parfaite union avec Dieu, nous présente comme prototype et modèle la Vierge Immaculée : « Dès le premier instant de son existence l'auguste Mère de Dieu fut élevée à cet état suprême. Elle n'eut jamais dans son âme l'impression quelconque d'une créature qui pût la détourner de Dieu ; elle ne se dirigea jamais d'après une impression de cette sorte, et l'Esprit Saint fut son guide » (JC, MC. III, I, p. 310).

Nous voyons donc se réaliser pleinement en Marie, les deux conditions essentielles de l'état d'union. La première — préalable et négative — exige que dans la volonté humaine il n'y ait rien de contraire à la volonté divine : rien, c'est-à-dire aucun attachement qui la rende prisonnière de la créature, au point que celle-ci puisse dominer, de quelque manière, en son affection et la pousser à agir, par amour de cette créature même. Toutes ces attaches doivent être éliminées. La seconde condition — positive et constructive, conséquence de la première — consiste en ce que la volonté humaine ne soit mue, en tout et pour tout, que par la seule volonté de Dieu. Cette dernière se réalisa si bien dans l'âme très pure de l'Immaculée qu'il n'y eut jamais, en elle, la moindre ombre d'attache, même minime, à la créature, donc « il n'y eut jamais, dans son âme, l'impression d'une créa-

ture » qui pût la pousser à agir mais, toute prise par l'amour divin, elle n'agissait que sous l'impulsion et la motion du Saint-Esprit.

L'Immaculée se présente ainsi à nous comme la très pure Epouse de l'Esprit Saint, non seulement par rapport à sa Maternité divine, mais encore par rapport à toute sa vie mue uniquement par son impulsion.

Colloque

O Marie, Mère de Dieu et ma Mère, quelle lumière, quel réconfort m'apportent votre douce image ! Vous, la plus belle, la plus sainte et la plus pure parmi toutes les créatures, Vous, la « pleine de grâce », qui en étiez tellement pleine, que vous avez mérité de porter en Vous l'Auteur et la source de toute grâce, vous ne dédaignez pas de vous offrir à moi, pauvre créature, qui connais le péché et ses misères, comme modèle de pureté, d'amour, de sainteté !

Si les privilèges de votre Conception immaculée et de votre Maternité divine sont inimitables, vous les cachez cependant sous une vie tellement simple, tellement humble, qu'elle enlève toute crainte de m'approcher de vous, de vous demander de me prendre par la main, pour m'aider à gravir avec vous, la montagne de la perfection. Oui, vous êtes la Reine du ciel et de la terre, mais vous êtes plus Mère que Reine, c'est pourquoi vous m'encouragez vous-même à recourir à vous en me disant : « O mon fils, écoutez-moi ; heureux ceux qui gardent mes voies... Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie et il puisera le salut dans le Seigneur » (MR). Et moi, j'emprunte le cri de l'Eglise pour vous répondre : « Attirez-moi à votre suite, ô Vierge Immaculée, je courrai à l'odeur de vos parfums » (BR).

Oui, attirez-moi, Mère Immaculée, attirez-moi surtout par le charme lumineux de votre pureté sans tache ! Comme

je me sens impur et souillé par les poussières du monde, devant vous, toute pure, si détachée de tout, si oublieuse de vous-même que rien ne s'interpose entre vous et le vouloir divin ou la motion du Saint-Esprit !

Si je vous vois toujours docile et prête à répondre aux moindres invitations divines, même à celles qui sont voilées par les circonstances les plus humaines et les plus communes, si je vous entends toujours répéter votre « oui », « ecce ancilla Domini... fiat ! » dans tous les événements de votre vie, les grands comme les petits, les heureux comme les pénibles, c'est bien parce que vous êtes la toute pure. Aucune ombre de créature, d'intérêt ou d'affection humaine, n'effleure votre cœur et rien donc ne peut retarder votre course rapide vers Dieu.

O Vierge Immaculée, faites-moi comprendre, à moi qui suis si indocile, si lent et avare dans le don de moi-même, si plongé dans les choses terrestres, combien mon cœur doit être pur pour ne jamais rien refuser au Seigneur, pour pouvoir répéter toujours avec vous le « fiat » d'une âme docile et pleinement disponible.

Que mon esprit soit éclairé par la lumière qui émane de votre pureté resplendissante, afin qu'aucun attachement, aucune affection terrestre ne demeure ancrée en moi et m'empêche de mener une vie de réelle et pleine consécration à mon Dieu.

Je vous confie, d'une façon toute particulière, mon vœu de chasteté ; gardez-le ; faites que je sois pur, non seulement de corps, mais aussi d'esprit et de cœur. Avec votre aide, ô Mère, je suis prêt à renoncer à n'importe quelle affection, aussi minime soit-elle, qui puisse encore me lier aux créatures; je veux que mon cœur soit tout entier à Dieu, que toutes ses palpitations se rapportent à Lui dans un esprit de chasteté totale.

10

INVITATION A L'INTIMITE DIVINE

PRESENCE DE DIEU. — Je me recueille en la présence de mon Dieu vivant en moi par la grâce, avec le vif désir de me mettre en contact avec Lui.

Méditation

1. — « Si quelqu'un M'aime, il gardera ma parole : et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure » (Jean, XIV, 23).

Tel est le grand mystère de l'« inhabitation » divine qui nous assure, par les paroles mêmes de Jésus, que Dieu, un et trine, n'est pas éloigné de l'âme qui L'aime, au contraire, qu'Il vit en elle et qu'Il y fixe sa demeure.

La doctrine catholique nous enseigne que Dieu est nécessairement présent dans toutes ses créatures. En effet, pour exister, elles ont besoin, non seulement d'être créées par Dieu, mais aussi d'être conservées par Lui dans l'existence ; et de fait, Dieu les y conserve en opérant en elles, c'est-à-dire en leur communiquant continuellement l'être. Or comme Il opère au moyen de sa substance, Il est présent où Il opère, donc en toutes ses créatures. De cette manière, Dieu est partout, même dans l'âme des païens et des pécheurs.

Cependant, pour l'âme revêtue de la grâce sanctifiante et de la charité, il y a une présence de Dieu toute particulière, celle qui a été précisément promise par Jésus et qui s'appelle « *inhabitation* ». « On dit que les Personnes divines « *inhabitent* », parce qu'elles sont présentes, d'une manière insondable, dans les créatures douées d'intelligence et que celles-ci peuvent entrer en contact avec Elles au moyen de la connaissance et de l'amour, mais d'une façon qui transcende toute nature créée et est toute intime et singulière ».

(Encycl. sur le Corps Myst.). En d'autres termes, les trois Personnes divines sont présentes dans l'âme en état de grâce, afin que celle-ci Les connaisse par la foi, Les aime par la charité et aussi pour se manifester à elle à travers l'intime illumination des dons de l'Esprit Saint.

2. — La T.S. Trinité est présente dans l'âme en état de grâce, pour l'inviter à vivre avec Elle, dans une intime amitié avec les Trois Personnes divines. C'est toujours Jésus qui nous le dit très clairement et avec autorité : « Demeurez en Moi comme Moi en vous » (Jean, XV, 4) ; « Moi en vous et le Père en Moi, afin que vous soyez parfaitement un » (cfr. ib. XVII, 23) ; « comme Vous êtes en Moi, ô Père, et Moi en Vous, qu'eux aussi soient un en Nous » (ib. XVII, 21) mais là où est le Père et le Fils, ne peut manquer d'être l'Esprit Saint et Jésus a dit expressément : « l'Esprit de vérité... demeure avec vous et Il est en vous » (ib. XIV, 17).

A chaque âme en état de grâce, l'on peut donc affirmer, en toute certitude, la grande vérité qui frappa particulièrement Sœur Elisabeth de la Trinité : « Le Père est en toi, le Fils est en toi, l'Esprit Saint est en toi ».

Dieu est en toi comme Père et comme doux Hôte de ton âme pour t'inviter à vivre non seulement pour Lui, mais *avec* Lui, *en* Lui ; Il est en toi pour se manifester à ton âme, comme l'ami se fait connaître à son ami, selon la parole de Jésus : « celui qui M'aime,... Je l'aimerai et Me manifesterai à lui. Je ne vous appelle plus serviteurs... mais Je vous appelle amis » (Jean, XIV, 21 ; XV, 15). Dieu Lui-même, — Père, Fils et Esprit Saint t'adresse donc l'invitation à vivre avec Lui ; Il t'offre son amitié.

Quel don immense ! « Si tu savais le don de Dieu ! » (Jean, IV, 10).

Colloque

O mon Dieu, Trinité que j'adore, faites-moi connaître votre don, ce don immense par lequel Vous habitez dans ma pauvre âme, Vous, Un et Trine ; Vous, l'immense, le tout-puissant !

« O Déité éternelle, ô très haute et éternelle Déité, ô Père souverain et éternel, ô Feu qui brûlez toujours !... Qu'est-ce qui manifeste votre bonté et votre grandeur ? Le don que Vous avez fait à l'homme. Et quel don lui avez-Vous fait ? Vous Vous êtes donné Vous-même tout entier, ô Dieu, éternelle Trinité. Et où Vous êtes-Vous donné à lui ? Dans l'étable de notre humanité devenue réceptacle d'animaux, c'est-à-dire de péchés mortels... » (Ste Cath. de Sienne).

« O mon Seigneur et mon Bien ! Je ne puis parler de la sorte sans verser des larmes et sentir mon âme inondée de bonheur. Vous voulez, Seigneur, demeurer avec nous comme vous demeurez au Sacrement de l'autel ; je puis le croire en toute vérité, puisque c'est un point de notre foi, et c'est à bon droit que je puis me servir de cette comparaison. Et si nous n'y mettons obstacle par notre faute, nous pouvons mettre en vous notre bonheur ; vous-même vous mettez votre bonheur à demeurer en nous, puisque vous nous l'assurez en disant : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes !* O mon Seigneur, quelle parole que celle-là ! Chaque fois que je l'ai entendue, elle a toujours été pour moi, même au milieu de mes grandes infidélités, la source des consolations les plus vives. Mais, ô mon Dieu, serait-il possible de trouver une âme qui, après avoir reçu de Vous des faveurs si élevées, des joies si intimes, et compris que vous mettiez en elle vos délices, vous ait offensé de nouveau, et ait oublié tant de faveurs et tant de marques de votre amour dont elle ne pouvait douter puisqu'elle en voyait les effets merveilleux ? Oui, cela est possible, je l'affirme. Il y a une âme qui vous

a offensé, non pas une fois seulement, mais souvent, et cette coupable, c'est moi, ô mon Dieu ! » (TJ. V. XIV, p. 143).

« ...Je comprenais fort bien que j'avais une âme ; mais qu'était cette âme ? qu'était l'hôte qui l'habitait ? voilà ce que je ne comprenais pas... Je ne comprenais pas comme aujourd'hui que dans ce petit palais de mon âme habite un Roi d'une telle Majesté. Sans cela il me semble que je ne l'aurais pas laissé si souvent seul. De temps en temps au moins, je serais restée en sa compagnie, et j'aurais veillé avec plus de soin à ce que ce palais fût moins souillé.

Mais quoi de plus admirable que de voir Celui qui remplirait mille et mille mondes de sa grandeur se renfermer dans une demeure aussi étroite ! A la vérité, il est le Maître tout-puissant ! N'a-t-il pas la liberté avec lui ? or, comme il nous aime, il se met à notre portée » (TJ. Ch. XXX, p. 726).

O mon Dieu, très sainte Trinité, je ne veux plus fermer l'oreille à votre invitation pleine d'amour ; je ne veux plus que Vous soyez en moi le « grand Abandonné » ; aidez-moi à fixer en Vous toutes mes puissances : mon intelligence et plus encore ma volonté, afin que je puisse vivre en une union continuelle et intime avec Vous. Que je Vous cherche, Vous seul ; que mon regard soit toujours tourné vers Vous ; qu'avec Vous et en Vous je souffre, je prie, je travaille.

O trinité éternelle, mon doux amour ! O Père, attirez-moi par la force de votre toute-puissance ; ô Fils, illuminez-moi par la splendeur de votre sagesse ; ô Esprit Saint, enflammez-moi par l'ardeur de votre charité !

11

A LA RECHERCHE DE DIEU

PRESENCE DE DIEU. — Je me recueille dans l'intime sanctuaire de mon âme pour y chercher Dieu, vivant en moi par la grâce.

Méditation

1. — « Le Royaume de Dieu est parmi vous » (Lc. XVII, 21), nous a enseigné Jésus, et Ste Thérèse d'Avila commente : « L'âme n'a pas besoin de monter au ciel pour parler à son Père éternel, et trouver ses délices auprès de lui... A quoi bon avoir des ailes pour aller à sa recherche ? elle n'a qu'à se mettre dans la solitude et à le considérer au-dedans d'elle-même » (Ch. XXX, p. 721).

Mais si Dieu est en nous, pourquoi avons-nous tant de peine à Le trouver, à reconnaître sa présence ? St Jean de la Croix nous répond : « Remarquons que le Verbe, Fils de Dieu, réside essentiellement avec le Père et le Saint-Esprit, dans le fond le plus intime de l'âme, où il se cache. Aussi celle qui veut le trouver doit-elle sortir de tout le créé par l'affection et la volonté, et rentrer en elle-même, dans un recueillement si profond que toutes les créatures soient pour elle comme si elles n'étaient pas... Dieu est donc caché dans l'âme ; c'est là qu'un bon contemplatif le doit chercher avec amour » (C. I, p. 26).

La réponse est claire : Dieu est en nous, mais Il y est *caché. Pour Le chercher, il faut sortir de toutes choses, selon l'affection de la volonté.* « Sortir », d'après la terminologie du Saint, signifie *se détacher, se priver, se renoncer, s'annihiler, mourir* spirituellement à soi-même et à toutes choses. C'est le chemin du « Rien », du détachement total ; c'est la mort du vieil homme, condition indispensable à la vie en Dieu. St Paul a dit également : « vous êtes morts

et votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu » (Col. III, 3).

La recherche amoureuse du Dieu caché en nous va de pair avec cette mort au monde et à soi-même. Plus on meurt, plus on trouve Dieu.

2. — St Jean de la Croix continue : « Celui qui veut découvrir une chose très profondément cachée doit pénétrer jusqu'à sa plus mystérieuse retraite ; et lorsqu'il l'atteint, il est aussi caché qu'elle l'est elle-même. Votre Bien-Aimé est le trésor enfoui dans le champ de votre âme, ce trésor pour l'acquisition duquel le sage marchand a sacrifié tous ses biens. Il faudra donc, pour le trouver, vous oublier entièrement vous-même, vous éloigner de toutes les créatures, et vous cacher dans la retraite intérieure de votre esprit ». (C. I, pp. 28-29). C'est une invitation nouvelle au détachement — *oublier, s'éloigner* de toutes choses — *pour pénétrer* dans les profondeurs de l'âme, dans la cachette où Dieu se trouve.

Nous vivons trop à l'extérieur. Trop souvent, il y a, en nous, tout un monde de tendances, d'impressions, de passions très vives, qui nous poussent vers les créatures et nous portent à leur donner notre cœur, à mettre notre espérance en elles, à chercher notre réconfort dans leur souvenir. Nous vivons dans ce monde superficiel qui nous occupe au point de nous faire oublier la vie plus profonde, la vie vraiment intérieure, où l'âme pourrait demeurer dans une union intime avec son Dieu. Le Seigneur nous attend, pour ainsi dire, dans le fond de notre âme, mais nous n'entrons pas dans ce fond, pris, que nous sommes, par « nos affaires » auxquelles nous consacrons tout notre intérêt (1).

(1) Cfr. notre livre « L'unione con Dio secondo S. Giovanni della Croce ». Carmelo S. Giuseppe, Via della Nocetta, 35, Roma (646). Traduction néerlandaise : « Op zoek naar God », Carmelitana, Rue de Bruges, 46, Gand, Belgique.

Il faut donc *sortir* de soi-même et de toutes choses, s'*oublier* soi-même et toutes choses, il faut s'évader du monde extérieur, de la vie superficielle, pour « se cacher » avec le Dieu « caché ».

Colloque

« O mon Dieu, faites-moi bien comprendre que je suis moi-même le lieu où Vous habitez, la retraite où Vous Vous cachez. Courage, réjouis-toi, mon âme, en sachant que tout ton bien, l'objet de ton espérance, se trouve si près de toi qu'il habite en toi et que tu ne peux même pas être sans Lui. Que voudrais-je davantage, et que vais-je chercher en dehors de moi, ô mon Seigneur et mon Dieu, lorsque Vous daignez placer votre règne, votre demeure dans mon âme elle-même ? C'est donc ici, dans l'intime sanctuaire de mon cœur, que je veux Vous aimer, désirer et adorer ; non, je n'irai plus Vous chercher en dehors de moi (cfr. JC, C. 1, pp. 29-30).

Les choses extérieures, les créatures, leurs discours, peuvent peut-être me parler de Vous, mais elles ne sont pas Vous-même, donc elles me fatiguent, me distraient, tandis qu'ici, dans le petit ciel de mon âme, je veux Vous trouver tel que Vous êtes, selon toute votre essence, votre substance, votre charité.

Mais, je le comprends, ô mon Dieu, pour Vous trouver, il m'est nécessaire de *sortir* de toutes choses ; sortir du fracas et du tourbillon de la vie extérieure, du bruit du monde, de la curiosité qui m'entraîne au dehors pour voir, entendre, savoir. *Sortir*, par la volonté, de tout cet extérieur qui tente continuellement d'attirer mon attention, mes pensées, mes affections. Aidez-moi à faire taire ma curiosité inutile, ma trop grande loquacité ; aidez-moi à passer au milieu des vicissitudes de la vie terrestre, de ses attraits visibles, de

ses affaires, de sa vertigineuse activité, sans que mon regard et mon cœur ne s'arrêtent à ces choses en y cherchant satisfaction, réconfort ou intérêt personnel.

Sortir de toutes choses veut dire mourir un peu, mourir à la vie superficielle, à la vie purement humaine, au vieil homme avec toutes ses passions. Sortir, c'est se dégager, se détacher de tout pour Vous chercher, Vous seul ; cette « sortie » ne s'identifie-t-elle pas avec la « montée », si rude à gravir, de la montagne de la perfection, avec l'étroit chemin du « rien » qui conduit au « tout » de la vie de parfaite union avec Vous ?

Quelle lumière nouvelle, ô mon Dieu ! Comme je vois bien que cette montée, ce mont de perfection, est la cime splendide où l'âme s'unit parfaitement à Vous ! Or, elle se trouve, non au dehors, mais au-dedans de moi-même. Elle est cette retraite où Vous Vous cachez et, pour Vous trouver, je dois me cacher avec Vous en marchant toujours dans la voie du « rien », du détachement total.

Sera-ce donc trop de me détacher ainsi de tout, de tout quitter pour Vous trouver, ô mon Dieu ? Quel réconfort pour ma faiblesse de savoir qu'en cet âpre chemin je ne suis pas seul : Vous êtes toujours avec moi. O Père, soyez ma force ; ô Verbe, soyez ma lumière ; ô Esprit Saint, soyez mon amour.

O Très Sainte Trinité, soyez mon unique trésor. Pour Vous trouver, c'est bien peu que de vendre tous les biens de cette terre !

12

CHERCHER DIEU DANS L'ORAISON

PRESENCE DE DIEU. — J'abandonne toute occupation, tout soin terrestre, et je me recueille dans le petit ciel de mon âme pour me mettre en contact intime avec Dieu.

Méditation

1. — « Quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte, et prie ton Père qui est là, dans le secret » (Mt. VI, 6). Etre dans la solitude extérieure, se retirer matériellement du tapage, des occupations et préoccupations de cette vie, voilà un grand moyen, ou plutôt, au moins jusqu'à un certain point, un moyen indispensable pour mener une vie intérieure sérieuse.

Chaque Règle de vie religieuse, même celle d'un simple Institut séculier, prescrit des heures déterminées de prière, pendant lesquelles il faut savoir supprimer avec décision toute occupation et se retirer dans la solitude afin de se retremper l'esprit par un contact plus direct et plus intense avec Dieu.

Sans cette « halte », ce serait une véritable illusion que de prétendre vivre, non seulement une vie intérieure sérieuse, mais même la vie intérieure la plus élémentaire.

Toute activité, aussi importante et urgente soit-elle, doit donc être laissée en suspens, en temps voulu, pour concentrer toutes les forces dans l'activité suprême qu'est la prière. Ces heures sont sacrées. Une âme vouée à Dieu, ne peut, de sa propre initiative, en soustraire la moindre parcelle sous peine de voir s'étioler sa vie spirituelle. C'est le moment d'appliquer intégralement le grand précepte de Jésus : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice »

(Mt. VI, 33) ; or, ce royaume, nous le savons désormais, est au-dedans de nous. Pour le trouver, nous avons absolument besoin de ces moments de retraite, de solitude, d'évasion totale loin des créatures, des affaires, des occupations. En ces instants bénis, nous pouvons et devons effectivement « sortir » de toutes choses, « nous éloigner » des créatures pour chercher Dieu caché en nous.

2. — Jésus répondit à la Samaritaine, qui Lui demandait en quel lieu il fallait adorer le Seigneur : « Dieu est esprit et ceux qui adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils doivent adorer » (Jean, IV, 24). Le divin Maître nous fait comprendre que, plus que le « lieu » dans lequel on prie, il faut l'esprit intérieur, car lui seul peut produire « l'adoration véritable » de Dieu qui est « esprit » et vérité. Bien que la retraite et la solitude matérielle soient d'une grande importance pour la prière, elles ne suffiraient cependant pas, si l'on n'y joignait le recueillement intérieur.

St Jean de la Croix dit : « Il faudra vous éloigner de toutes les créatures, puis... fermant la porte derrière vous, c'est-à-dire *renonçant volontairement à tout,* priez votre Père dans le secret » (C. 1, p. 29).

Il ne s'agit pas seulement de fermer la porte matérielle de sa chambre, il faut encore *fermer la volonté à tout,* ou bien, dit encore le Saint, fermer toutes ses facultés à n'importe quelle créature.

Pour trouver Dieu dans la prière, il est nécessaire de la commencer avec cette décision bien arrêtée de la volonté : écarter tout souci, toute préoccupation humaine pour concentrer en Dieu seul les puissances de l'âme.

Ste Thérèse de Jésus nous propose le conseil suivant : « Puisque nous voulons donner à Dieu quelques instants d'oraison, donnons-les lui donc avec un esprit bien libre et

dégagé de toutes pensées terrestres. Donnons-lui ce temps avec la résolution ferme de ne plus le reprendre jamais, quelles que soient les épreuves, les contradictions ou les sécheresses » (T.J., Ch. XXV, p. 701).

Nous donnons bien souvent à la prière le temps matériel fixé, mais nous n'y prêtons pas notre cœur, qui demeure pris tout entier par les préoccupations terrestres ; nous nous retirons à la chapelle, au chœur ou dans notre chambre, mais nous ne savons pas nous retirer des pensées et des soucis de la vie, c'est pourquoi nous ne pouvons arriver à cette intime cachette intérieure où Dieu se blottit.

Colloque

Mon Dieu, apprenez-moi à Vous chercher dans la prière, à mettre mon cœur en contact avec le vôtre, à savoir me retirer, non seulement matériellement mais aussi spirituellement, de tous les attraits de cette terre. Que de fois je suis à genoux, tandis que mon esprit erre sur les routes du monde !

Et Vous êtes ici, ô Très Sainte Trinité, dans le fond de mon âme, pour Vous manifester à moi dans l'intimité de l'oraison ; Vous y êtes pour m'attirer dans la cachette secrète où Vous Vous trouvez, mais vos efforts sont vains parce que mon esprit demeure au dehors, plongé dans les préoccupations humaines.

Si, par suite de ma faiblesse native et des lacunes de ma pauvre nature humaine, il ne m'est pas toujours possible d'arrêter le mouvement de ma pensée, il m'est cependant toujours possible de Vous chercher par le cœur, par la volonté. Or c'est précisément ce que Vous me demandez.

Faites-moi bien comprendre que, dans l'oraison, « l'important n'est pas de penser beaucoup, mais d'aimer beaucoup » (T.J. Dem. IV, I, p. 868). Aidez-moi à dégager

mon cœur des créatures, afin qu'alors je puisse librement l'employer à ne chercher, n'aimer que Vous seul. Seigneur, faites que ma volonté soit bien résolue à tout quitter pour s'appliquer uniquement à Vous ; donnez-moi la force de résister, de continuer à Vous chercher malgré les divagations pénibles de la pensée, les aridités, les impuissances... « Le royaume des cieux souffre violence » (Mt. XI, 12) et, par cette maxime, Vous m'affirmez, ô mon Dieu, que même pour conquérir ce royaume des cieux qui est au-dedans de moi, c'est-à-dire pour Vous trouver en moi, il est nécessaire que je me fasse violence.

Lorsque Vous m'attirez, Seigneur, toute difficulté disparaît ; mais quand Vous Vous cachez, ma pauvre âme erre inquiète, ne sachant où s'attacher, et le plus léger rappel ou souvenir des créatures suffit pour la distraire. O mon Dieu, puissiez-Vous Vous-même fixer en Vous mon esprit et mon cœur !

« O mon Dieu, Trinité que j'adore, aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en Vous, immobile et paisible, comme si déjà mon âme était dans l'éternité. Que rien ne puisse troubler ma paix, ni me faire sortir de Vous, ô mon Immuable, mais que chaque minute m'emporte plus loin dans la profondeur de votre mystère ! Pacifiez mon âme, faites-en votre ciel, votre demeure aimée et le lieu de votre repos ! Que je ne Vous y laisse jamais seul, mais que je sois là tout entière, tout éveillée en ma foi, tout adorante, toute livrée à votre action créatrice ! » (ET. El.).

13

LA RECHERCHE DE DIEU ET LES DEVOIRS QUOTIDIENS

PRESENCE DE DIEU. — O mon âme, retire-toi en toi-même et là, persévère dans l'oubli de toutes choses, en cherchant Dieu par l'affection du cœur.

Méditation

1. — « Quoi que vous puissiez dire ou faire, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus, rendant par lui grâces au Dieu Père » (Col. III, 17). Non seulement durant les heures consacrées à la prière, mais toujours, en toutes les actions et occupations de la vie, il faut chercher Dieu ; et c'est d'ailleurs en ce sens que Jésus a dit : « il faut toujours prier » (Lc. XVIII, 1). Il y a des occupations et des contacts avec les créatures qui sont requis par les devoirs d'état ; ce sont des expressions de la volonté de Dieu et il ne faut donc pas croire que pour chercher Dieu l'on doive s'y soustraire. Si l'on se règle d'après l'exacte mesure requise par le divin vouloir, ces contacts humains ne pourront jamais, par eux-mêmes, constituer un obstacle à l'union de l'âme avec Dieu. Cependant, il faut demeurer uniquement dans la sphère de la volonté de Dieu, c'est-à-dire que dans le contact avec les créatures et les diverses activités, il faut n'avoir qu'un seul but : l'accomplissement de son devoir. Si, au contraire, « l'affection » de la volonté s'arrête en telle ou telle chose, y cherchant un peu de satisfaction personnelle : assouvir la curiosité ou le besoin naturel d'affection, se faire valoir, s'attirer l'estime des autres, etc., elle sort alors de la voie de la volonté de Dieu, le cœur s'attache aux créatures et y trouve ainsi un réel obstacle — le plus grand ! — à la recherche continuelle de Dieu. St Jean de la Croix demande

expressément de sortir de toutes choses *selon l'affection de la volonté*. Beaucoup plus qu'un détachement, qu'un éloignement matériel du monde, il exige le détachement du cœur.

2. — « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous parliez, soit que vous traitiez avec les séculiers, recherchez toujours Dieu et que les affections de votre cœur soient pour lui. C'est là une condition absolument nécessaire pour garder la *solitude intérieure*, où vous ne permettrez pas à votre âme de ne s'arrêter à aucune pensée qui ne soit pour Dieu » (J.C., AR, p. 1173). Pour qu'il soit possible de chercher Dieu et de vivre en union avec Lui, même parmi les agitations et en dépit du contact avec le monde, il faut la « solitude intérieure », il faut se créer cette « cellule intérieure », dont parle Ste Catherine de Sienne. Sans cette pierre fondamentale, la solitude elle-même, comme la vraie cellule, seraient inutiles. Elle consiste uniquement dans le détachement. Un cœur qui n'est pas totalement détaché trouvera toujours et partout quelque objet capable de le détourner de sa recherche de Dieu, de l'enchaîner, le rendre plus ou moins prisonnier des créatures, le remplir d'affections et de désirs terrestres. Mais dès que l'âme est détachée, elle acquiert la grande, la suprême liberté de pouvoir chercher Dieu et de ne tendre que vers Lui seul à travers tout le créé ; elle devient susceptible, dans n'importe quelle occupation, à travers chaque activité, de ne *désirer que Dieu et d'unir à Lui toutes les affections du cœur*.

Sur cette terre, la recherche de Dieu et l'union se font beaucoup plus par la volonté que par l'intelligence. Même lorsque le devoir — étude, travail, enseignement, apostolat — requiert une application intense de l'esprit ou un grand dévouement, l'âme peut demeurer orientée vers Dieu par l'affection du cœur ou le « désir de la charité », qui la

pousse incessamment à chercher en tout la volonté, la gloire de Dieu. Si la charité du Christ nous presse, rien ne pourra nous séparer du Christ.

Colloque

Comme le cerf altéré soupire après la source d'eau vive, ainsi mon âme Vous désire, ô mon Dieu. Mon âme a soif de Vous ; elle ne désire, ne cherche et ne veut que Vous seul.

« O Seigneur de mon âme ! vous qui êtes la miséricorde et l'amour ! vous avez dit : Venez à moi, vous tous qui avez soif, et je vous donnerai à boire... O vie, qui donnez la vie à tous les hommes, ne me refusez pas, à moi, cette eau si douce, que vous promettez à ceux qui la désirent. Pour moi, Seigneur, je la désire, je la demande, et je viens à vous. Ne vous cachez pas de moi, Seigneur. Vous connaissez ma nécessité, et vous savez que cette eau est le vrai remède de l'âme que vous avez blessée... O fontaines vivifiantes qui jaillissez des plaies de mon Dieu, qui pourra dire comme vous coulerez toujours en flots abondants pour nous soutenir ! Oh ! comme elle triomphera sûrement des périls de cette triste existence, l'âme qui s'appliquera à se soutenir avec cette divine liqueur ! » (TJ., Ex. IX, p. 1468).

Vous seul, Seigneur, pouvez désaltérer mon âme assoiffée de Vérité suprême, de Charité infinie, de Beauté éternelle. Lorsque mon cœur s'arrête à un objet créé en y cherchant quelque satisfaction, lorsqu'il se laisse prendre, ne fût-ce que partiellement, par quelque affection terrestre ou se plonge sans mesure dans les embarras et les préoccupations de la vie, bien vite il doit s'en retirer lassé et fatigué, vide et oppressé. O Seigneur, créez en moi un cœur pur et droit qui Vous cherche en tout et toujours ; augmentez en moi la charité afin que mon affection et mes désirs soient constamment orientés vers Vous !

« Qui pourra se délivrer des manières basses et limitées où il est, si vous ne l'élevez jusqu'à vous dans la pureté de votre amour, ô mon Dieu ?

Comment pourra-t-il s'élever jusqu'à vous, l'homme qui a été engendré et formé dans la bassesse, si vous ne l'élevez vous-même, ô Seigneur, de cette même main qui l'a créé ?

Vous ne m'ôterez pas, ô mon Dieu, ce que vous m'avez donné une fois en votre Fils unique Jésus-Christ, en qui vous m'avez donné tout ce que je désire ; aussi je me réjouirai à la pensée que vous ne tarderez pas, si je vous attends.

Que tardes-tu, ô mon âme, puisque dès à présent, tu peux aimer Dieu dans ton cœur ?

Les cieux sont à moi, la terre est à moi ; les nations à moi ; les justes à moi ; les pécheurs à moi ; les anges à moi ; la Mère de Dieu et toutes les créatures, à moi ; Dieu lui-même est à moi et pour moi, puisque le Christ est à moi et tout entier pour moi. Que demandes-tu, et que recherches-tu encore, ô mon âme ? Tout cela est à toi et tout cela est pour toi.

Ne te rabaisse pas au-dessous de cela ; ne t'arrête pas aux miettes qui tombent de la table de ton Père ! Lève-toi et glorifie-toi de ce qui fait ta gloire. Cache-toi en elle et réjouis-toi ; et les désirs de ton cœur seront exaucés » (J.C., Prière de l'âme embrasée d'amour, pp. 1182-1183).

14

LA VIERGE DE L'INCARNATION

PRESENCE DE DIEU. — Je m'approche de Toi, ô Vierge Marie, avec un désir ardent de pénétrer dans le secret de ta vie intérieure, afin que Tu sois ma lumière et mon modèle.

Méditation

1. — « Il me semble que l'attitude de la Vierge, durant

les mois qui s'écoulèrent entre l'Annonciation et la Nativité, est le modèle des âmes intérieures, des êtres que Dieu a choisis pour vivre au-dedans, au fond de l'abîme sans fond ». (ET. I, 9e jour).

Si la vie de la T.S. Vierge Marie fut toute recueillie et concentrée en Dieu, elle dut l'être certainement d'une manière particulière en cette période durant laquelle, à l'ombre de la vertu du Très-Haut, le Verbe s'incarna dans son sein.

L'Archange Gabriel avait trouvé Marie dans la solitude, dans le recueillement. « Il *entra* chez elle », dit l'Evangile (Lc. I, 28), et ce mot « entra » fait supposer que Marie était « enfermée » dans sa maison. Au nom de Dieu, l'Ange lui révèle ce qui s'accomplira en elle : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi l'enfant sera saint et sera appelé Fils de Dieu » (Lc. I, 35). A partir de ce moment, Dieu est présent dans Marie d'une façon toute particulière ; c'est une présence non seulement par essence, science et puissance comme dans toutes les créatures ; non seulement par grâce, comme dans l'âme des justes ; c'est bien plus : le Verbe de Dieu est en Marie par « présence corporelle » comme s'exprime St Albert le Grand.

Tout en demeurant dans son humilité, Marie est parfaitement consciente des « grandes choses » qui s'accomplissent en elle ; son sublime cantique du « Magnificat » l'atteste. Toutefois, elle tient caché en son âme le grand mystère, que même Joseph ignore ; elle vit recueillie dans l'intimité de Dieu, en L'adorant en esprit et en méditant : « Quant à Marie, elle conservait avec soin tous ces souvenirs et les méditait en son cœur » (Lc. II, 19).

2. — Dieu ne se « donna » à aucune créature plus qu'à Marie, mais personne ne comprit mieux que Marie la gran-

deur du « don » divin et n'en fut la gardienne et l'adoratrice plus amoureuse et plus fidèle. Sœur Elisabeth de la Trinité nous la présente ainsi : « Si tu savais le don de Dieu ! Il est une créature qui connut ce don de Dieu, qui n'en perdit pas une parcelle... c'est la Vierge fidèle, « celle qui gardait toutes choses en son cœur »... Le Père, se penchant vers cette créature si belle, si ignorante de sa beauté, voulut qu'elle fût la Mère, dans le temps, de Celui dont Il est le Père dans l'éternité. Alors l'Esprit d'amour qui préside à toutes les opérations de Dieu survint, la Vierge dit son *fiat :* « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole », et le plus grand des mystères fut accompli, et par la descente du Verbe en elle, Marie fut pour toujours la proie de Dieu.

« Dans quelle paix, quel recueillement Marie se rendait et se prêtait à toutes choses ! Comme celles qui étaient les plus banales étaient divinisées par elle, car à travers tout, la Vierge restait l'adorante du don de Dieu ! Cela ne l'empêchait pas de se dépenser au dehors lorsqu'il s'agissait d'exercer la charité ; l'évangile nous dit que Marie parcourut en toute diligence les montagnes de Judée pour se rendre chez sa cousine Elisabeth. Jamais la vision ineffable qu'elle contemplait en elle-même ne diminua sa charité extérieure, car „ si la contemplation s'en va vers la louange et vers l'éternité de son Seigneur, elle possède l'unité et ne la perdra pas " ». (ET. I, 9e jour).

Colloque

O Marie, que j'aime à vous contempler ainsi, toute recueillie, dans une adoration profonde du grand mystère qui s'accomplit en vous. Vous êtes le premier temple de la T.S. Trinité, vous êtes la première adoratrice du Verbe In-

carné, vous êtes le premier tabernacle de sa sainte Humanité.

« O Marie, Temple de la Trinité ! Marie, qui portez le feu divin, Mère de miséricorde, Jésus, le fruit de vie a germé en vous ! Vous, ô Mère, êtes cette plante nouvelle grâce à laquelle nous avons la fleur parfumée du Verbe, Fils unique de Dieu, parce que ce Verbe fut semé en vous, terre fertile... O Marie, char de feu, vous portiez le feu caché et voilé sous la cendre de votre humanité. Si je regarde en vous, Marie, je vois que la main de l'Esprit Saint a écrit en vous la Trinité, en formant en vous le Verbe Incarné, Fils unique de Dieu. O Marie, je vois que ce Verbe qui vous est donné est en vous » (Ste Cath. de Sienne).

« O Marie, après Jésus-Christ, sans doute à la distance qu'il y a de l'infini au fini, vous êtes la grande louange de gloire de la Sainte Trinité. Vous avez été toujours pure, immaculée, irrépréhensible aux yeux du Dieu trois fois saint. Votre âme est si simple, les mouvements en sont si profonds que l'on ne peut les surprendre. Votre vie peut se résumer en ces mots de l'évangile : « elle conservait toutes ces choses en son cœur » ; c'est en votre cœur que vous avez vécu, et en une telle profondeur que le regard humain ne peut vous suivre. Quand je lis dans l'évangile que vous *parcouriez* en toute diligence les montagnes de Judée pour aller remplir un devoir de charité auprès de votre cousine Elisabeth, je vous vois passer si belle, si calme, si majestueuse, si recueillie au-dedans avec le Verbe de Dieu. Comme Lui, votre prière fut toujours celle-ci : Ecce ! Me voici ! — Qui ? — La servante du Seigneur, la dernière de ses créatures, disiez-vous, vous, sa Mère !

« Vous étiez si sincère en votre humilité ! C'est que vous étiez toujours oublieuse, ignorante, délivrée de vous-même ; aussi pouviez-vous chanter :

« Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses ;

désormais les générations m'appelleront bienheureuse ». (cfr. ET. II, 15e jour).

O Mère, enseignez-moi le secret de votre vie intérieure, enseignez-moi à vivre recueillie avec Dieu présent dans mon âme. Enseignez-moi votre silence, communiquez-moi votre esprit d'adoration ; près de vous, à votre école, je veux être, moi aussi, le petit temple de la Trinité. Aidez-moi à me détacher des créatures pour vivre dans une silencieuse et amoureuse adoration de la Trinité, dans l'intime cachette de mon âme.

15

LE SEIGNEUR EST PROCHE

3e Dimanche de l'Avent

PRESENCE DE DIEU. — Le Seigneur se rapproche toujours davantage de mon âme par l'invitation de sa grâce et par sa venue prochaine à Noël. Moi aussi, je veux me rapprocher de Lui en ravivant mes désirs et ma foi.

Méditation

1. — « Nous Vous attendons, Seigneur ; votre nom et votre souvenir sont le désir de l'âme. Mon âme Vous a désiré pendant la nuit, et dans le plus intime de mon esprit, dès le matin, je soupire après Vous » (BR. 2e leç. de Matines).

Si toi aussi, âme consacrée, tu te prépares à commémorer l'Incarnation du Verbe dans cette attente amoureuse et vigilante, aujourd'hui l'heureuse annonce résonnera plus joyeuse que jamais à ton oreille : « Tout près déjà est le Seigneur, venez, adorons-Le ! » Toute la Liturgie de ce jour t'invite à te réjouir de ce que la venue du Rédempteur est proche : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ! Je

le dis encore, réjouissez-vous... le Seigneur est proche ». Tel est le commencement de la Messe du jour et l'épître le répète. Le motif de la joie est unique : « Le Seigneur est proche ! Pour l'âme qui, avec sincérité et ardeur, avec un vif désir et avec amour, ne cherche que Jésus, il ne peut y avoir qu'un seul motif d'allégresse : savoir que Jésus est proche, toujours plus proche. St Paul aussi nous recommande de ne pas désirer autre chose : « Le Seigneur est proche. N'entretenez aucun souci... Alors la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, prendra sous sa garde vos cœurs et vos pensées » (Ep., Phil IV, 4-7).

Plus l'âme concentre en Dieu ses désirs et ses affections, plus elle se libère des sollicitudes terrestres ; elle ne se tourmente plus pour rien puisqu'elle sait qu'une seule chose est nécessaire : « chercher Dieu » et qu'en Dieu elle trouvera tout ce dont elle a besoin. S'approcher du Seigneur est donc pour elle une source, non seulement de vive joie, mais aussi de paix : en Lui, elle a tout, Dieu lui suffit.

2. — « Le Seigneur est au milieu de vous » : tel est le second joyeux message de la liturgie du jour. Il nous est adressé, dans l'évangile d'aujourd'hui, (Jo. I, 19-28) par Saint Jean-Baptiste : « Au milieu de vous, il est quelqu'un que vous ne connaissez pas ». Jean adressait ces mots aux Juifs qui ne connaissaient pas Jésus, puisqu'Il ne s'était pas encore manifesté par les miracles. Toutefois, depuis environ trente ans, Notre Seigneur vivait au milieu d'eux. Jean-Baptiste — homme de foi — le leur désigna avec une pleine assurance.

Ses paroles valent également pour nous ; en effet, Jésus est aussi présent au milieu de nous : présent dans ses tabernacles par l'Eucharistie, présent dans nos âmes par la grâce. Mais qui Le connaît ? Seul, celui qui croit. Ravive donc ta foi : tu trouveras Jésus, tu Le connaîtras dans la

mesure même de ta foi en Lui. Quelquefois, Jésus se cache à ton regard intérieur, il semble qu'Il ne se laissera plus trouver, plus sentir ; c'est alors le moment de redoubler de foi, de marcher « dans la foi nue ». « Heureux ceux qui croiront sans avoir vu » (Jean, XX, 29). Telle fut la foi de Jean-Baptiste qui n'avait pas vu les miracles de Jésus et cependant croyait. Telle fut la foi de la Très Sainte Vierge à laquelle fait allusion l'antienne des Vêpres de ce jour : « Bienheureuse êtes-vous, ô Marie, qui avez cru au Seigneur, car en vous s'accomplira ce qui vous a été dit ! » Même la Vierge a vécu de foi, elle a dû *croire* aux paroles de l'Ange et, en acceptant de devenir Mère de Dieu, elle a dû aller à la rencontre d'un mystère qu'elle ne comprenait pas. Mais Marie a cru et, grâce à sa foi, les paroles de Dieu se sont accomplies en elle. Ainsi en sera-t-il de toi : tu verras s'accomplir tes espérances, tu pourras réaliser ton idéal d'union intime avec Dieu, si tu as foi en Lui et en ses promesses.

Colloque

« Mon âme soupire après Vous, mon Dieu, Dieu fort, Dieu vivant. Je veille et aspire après Vous dès l'aurore. Comme une terre assoiffée et sans eau, mon âme a soif de Vous, ma chair Vous désire. C'est Vous que je cherche, ô Seigneur ; sans Vous, ce monde est un désert brûlé par le soleil et par la soif, où rien ne peut me satisfaire. Vous seul êtes mon salut, mon refuge, mon Sauveur et mon Rédempteur. Jour et nuit, je soupire après Vous, vers Vous je dirige constamment mes désirs et mes affections. Comme les yeux de l'esclave sont tournés vers les mains de sa maîtresse, ainsi mes yeux cherchent toujours votre face. Montrez-moi votre face, ô Seigneur, et que votre regard illumine ma route ; soyez ma lumière et ma force.

« Venez, Seigneur, et ne tardez pas ; réveillez votre puissance et venez pour nous sauver. Venez, comme Vous l'avez promis, et soyez notre salut ! Vous êtes notre Sauveur, Vous nous déchargerez de toutes nos iniquités et jetterez tous nos péchés dans les profondeurs de la mer. Vous descendrez comme la pluie sur la toison et nous apporterez la justice et la paix... Vous êtes mon guide et mon pasteur, Vous m'enseignerez vos voies et je marcherai dans vos sentiers. Votre venue prochaine me comble de joie et mon âme exulte en Vous, mon Dieu et mon Sauveur. O Seigneur, Vous me réjouissez par tout ce que Vous faites et j'exulte à cause de votre œuvre. Que vos œuvres sont admirables, qu'elle est grande votre miséricorde ! » (BR).

Je crois en Vous, j'ai confiance en Vous, mon Dieu et mon Sauveur. Je Vous cherche, mais je sais que Vous êtes déjà près de moi, en moi. Près de moi, caché sous les voiles eucharistiques, en moi par votre grâce. O Seigneur, faites que je Vous connaisse ! Ne permettez pas que se réalise pour moi ce qui est arrivé aux juifs: Vous viviez au milieu d'eux et ils ne Vous connurent pas. Faites que mon âme soit toujours éveillée en sa foi ; augmentez ma foi, car la foi est la lumière à travers laquelle je puis Vous connaître sur cette terre. Vous êtes en moi, Seigneur, je le sais, je le crois, même si je ne Vous sens pas. Mais, si Vous le voulez, Vous pouvez illuminer mon âme de votre lumière et me faire reconnaître votre divine et mystérieuse présence.

« Vous êtes cette Lumière qui surpasse toute lumière, et par laquelle Vous illuminez d'une manière surnaturelle l'œil de l'intelligence avec tant d'abondance et de perfection que Vous intensifiez la lumière de la foi. Mon âme trouve la vie dans la foi ; c'est en cette foi qu'elle Vous reçoit et Vous connaît. Grâce à cette lumière de la foi, j'acquiers la sagesse

dans la sagesse du Verbe. Par elle, je suis forte, constante et persévérante. Cette lumière ne me manquera pas sur mon chemin ; elle me montre la voie ; sans elle, je serais dans les ténèbres. C'est pourquoi je Vous demande, ô Seigneur, que Vous m'illuminiez de la lumière de la très sainte foi » (Ste Cath. de Sienne).

16

LA GARDE DES SENS

PRESENCE DE DIEU. — En votre présence, mon Dieu, je recueille mes sens et mes facultés, les éloignant de toute occupation extérieure pour les fixer en Vous.

Méditation

1. — Pour vivre une vie intérieure sérieuse, toute concentrée dans la recherche de Dieu, il faut empêcher le monde extérieur de pénétrer dans l'âme, la remplissant de distractions et de tapage ; il faut donc en surveiller attentivement les portes. Les sens sont précisément des portes ouvertes sur les choses terrestres ; la vue en fait entrer les images : l'ouïe, les bruits, etc. si bien que, sans une sage mortification des sens, l'âme, temple vivant de la T.S. Trinité, devient semblable à un marché ouvert à tout espèce de trafic, carrefour de nouvelles et de rumeurs. Jésus pourrait alors nous répéter les paroles qu'Il adressa jadis aux profanateurs du temple : « Ne faites plus de la maison de mon Père une maison de commerce ». (Jean, II, 16). Devenue temple de la Trinité par le baptême, l'âme consacrée l'est doublement en vertu de ses vœux ou de ses promesses ; elle est donc doublement tenue de garder le recueillement de son esprit pour en faire réellement une « maison de prière ». Il suffit de tenir bien fermées les portes du dehors (c.-à-d. les sens),

disait Ste Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus, pour que l'âme et le cœur ne puissent se diriger ailleurs que vers leur centre, qui est Dieu ». Son programme était : « Je fixerai mon regard dans mon cœur, puis j'élèverai mon cœur vers Dieu » (1). La mortification des sens ne convient pas aux gens à l'esprit mesquin ou qui ont peur de la vie. Elle n'est cependant pas réservée aux Chartreux ni aux cloîtrés, c'est un exercice indispensable à tous, pour permettre à l'âme de se recueillir, de se concentrer sur Dieu.

2. — St Jean de la Croix enseigne à employer les sens externes de manière à ce qu'ils ne troublent pas le recueillement de l'âme. « Nos sens et nos puissances ne doivent pas être appliqués tous aux objets créés, si ce n'est dans la mesure indispensable, et il faut les désoccuper de tout le reste pour Dieu » (J.C., AM, p. 1217, n° 252). Ce qui est « nécessaire » est indiqué par ce que requiert le devoir, et lorsque nous ne faisons usage des sens que dans cette mesure — qui est exactement celle qui est fixée par la volonté de Dieu — notre âme ne pourra en retirer aucun dommage. Mais, dit le Saint, « s'il se présente une occasion d'entendre avec plaisir des choses qui n'intéressent pas le service de Dieu, je refuserai d'y chercher mon plaisir et même de les entendre.

(1) Ste Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus, jeune Carmélite morte au Carmel de Florence le 7 mars 1770, eut une vie intérieure profonde et extraordinaire ; celle-ci peut se synthétiser tout entière dans la devise : « abscondita cum Christo in Deo ». Vraie contemplative, elle unissait parfaitement l'office de Marthe à celui de Marie en déployant une activité surprenante pour le soin des infirmes dont elle fut presque toujours chargée. Voir à ce propos : « La spiritualità di S. Teresa Margherita Redi del Cuore di Gesù », par le P. Gabriel de Ste Marie-Madeleine, Libreria Fiorentina, 1950. — « S. Teresa-Margherita Redi », par Giorgio Papàsogli, Postulazione O.C.D. - Roma 1958.

« Si j'éprouve du plaisir à regarder des choses qui ne me portent pas directement vers Dieu, je ne rechercherai pas ce plaisir et je ne regarderai même pas ces objets » (J.C., MC, I, XIII, p. 83). Ce qui signifie qu'il faut s'abstenir de l'usage des sens en tout ce qui n'est pas requis par le devoir ou ne peut servir à élever l'esprit vers le Seigneur. Il ne sera cependant pas toujours possible, surtout pour ceux qui doivent avoir un contact continuel avec le monde, d'observer strictement cette ligne de conduite, tant pour ne pas se rendre désagréable aux autres que pour éviter des excentricités. Le Saint ajoute donc : « Nous devons... mortifier tous nos sens, quand nous le pouvons bonnement, et si nous ne le pouvons pas, il suffit de ne pas se complaire dans l'attrait naturel que l'on éprouve et de le désavouer » (ib. p. 84). En d'autres mots, il faut apprendre à négliger ces satisfactions des sens — images, nouvelles, etc. — sans s'arrêter au plaisir qu'on y trouve, en évitant leur emprise totale sur les sens et en maintenant toujours cette liberté intérieure qui permet à l'âme de s'élever vers Dieu à travers tout le créé. Ne faites usage des sens que pour autant qu'il est nécessaire et « désoccupez-les de tout le reste pour Dieu ».

Colloque

O Seigneur, gardez mes sens afin que je ne me sépare jamais de Vous. Avec votre aide, je surveillerai attentivement les portes de mon âme, m'appliquant avec plus d'ardeur à observer ces règles de modestie inhérentes à mon état. Je mettrai, comme garde à mes sens, l'esprit de mortification, en m'exerçant à ne vouloir voir, entendre et traiter que de ce qui est nécessaire pour l'accomplissement de mes devoirs. Mais si Vous-même, Seigneur, ne gardez pas la maison, c'est en vain que je veillerai (cfr. Ps. 126), et c'est pourquoi je Vous prie de tout mon cœur : « Refrénez et modérez ma

langue, gardez mes yeux afin qu'ils ne se nourrissent pas de vanité. Daignez, Seigneur Dieu, Roi du ciel et de la terre, diriger et sanctifier, régir et gouverner mon cœur et mon corps, mes sentiments, mes paroles et mes actes, selon votre loi et dans l'accomplissement de vos commandements, afin qu'avec votre secours, ici-bas et pour l'éternité, je mérite d'être sauvé et délivré de tout mal » (BR).

Mettez, mon Dieu, une garde à mes yeux, à mes oreilles, à mes lèvres, à tous mes sens, et que celle-ci soit votre amour. Puisse votre amour ne pas permettre que mes sens soient volontairement occupés à des choses inutiles, superflues, frivoles ; qu'il ne laisse pas entrer dans le sanctuaire de mon âme le bruit, les images, les vaines nouvelles des choses terrestres.

Je supplie votre amour d'être le poids qui m'entraîne continuellement vers Vous. Ainsi, mon regard cherchera toujours votre Face ; mes oreilles, votre Parole ; et tous mes sens iront continuellement à Vous pour ne chercher, ne goûter, ne posséder que Vous seul. Que cet amour soit l'aimant qui attire toujours vers Vous mes sens et mes facultés ; Seigneur, remplissez-les si bien de votre beauté, de votre parole, de la connaissance de vos mystères que lorsqu'ils devront nécessairement se tourner vers les créatures, ils en éprouvent du malaise et soient désireux de se recueillir au plus vite pour se fixer en Vous.

Mais si, à cause de ma faiblesse et de ma misère, je devais relâcher la garde de mes sens, les laissant errer loin de Vous parmi les contingences du monde, alors, Seigneur, je Vous en prie, venez bien vite à mon aide ! Ne permettez pas qu'ils s'égarent, daignez les rappeler Vous-même ainsi que le bon pasteur rappelle, par un coup de sifflet, les brebis dispersées dans la vallée. Votre coup de sifflet est tellement plus suave que celui de tout autre pasteur, et si fort que les sens, dès

qu'ils l'entendent, ne peuvent pas y résister. Alors, abandonnant les choses extérieures parmi lesquelles ils étaient dispersés, ils rentrent immédiatement dans le sanctuaire de l'âme où Vous les attendez. O doux Pasteur de mon âme, ne me refusez jamais cette miséricorde si nécessaire à ma faiblesse (Cfr. TJ. Dem. IV, III, p. 881).

17

LE SILENCE INTERIEUR

PRESENCE DE DIEU. — O Seigneur, faites taire en moi toutes les voix du monde, des créatures, de mon propre moi, afin que je puisse n'écouter que votre unique voix.

Méditation

1. — La Sainte Ecriture nous dit : « Abondance de paroles ne va pas sans faute. Qui veille sur sa bouche garde sa vie, qui parle trop se perd » (Prov. X, 19 ; XIII, 3). Le règlement de vie d'une âme consacrée, même si elle vit dans le monde, doit toujours faire place à la pratique du silence ; et si, à cause des exigences des devoirs d'état, il était absolument impossible d'en fixer des heures déterminées, il est indispensable de s'en tenir au principe : parler le moins possible avec les créatures pour parler le plus possible avec Dieu. Il est donc nécessaire de s'habituer à garder le contrôle de ses paroles, afin d'éviter la trop grande loquacité, les bavardages inutiles, les conversations facilement prolongées et l'excès de confidences. La norme qui régit l'usage des sens, règle aussi celui de la parole : ne s'en servir que dans la mesure requise par le devoir, par la charité ; et s'il est certainement licite de s'en servir pour une juste récréation, il faut toujours le faire avec un sens de modération et dans des limites raisonnables.

Cependant, le silence extérieur ne suffit pas, il faut arriver au silence intérieur, c'est-à-dire au silence des sens internes. Faire taire la mémoire, l'imagination, la sensibilité, les souvenirs, les pensées, les prévisions inutiles.

« Si quelqu'un s'imagine être dévot sans mettre un frein à sa langue, sa dévotion est vaine » (Ep. S. Jac. I, 26), ce qui doit s'entendre, dit St Jean de la Croix, « non moins de la langue intérieure que de la langue extérieure » (Précautions, p. 1163).

2. — Dieu même dit à l'âme désireuse d'intimité divine : « Ecoute, ma fille, regarde et tends l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père » (Ps. XLIV, 11). Sœur Elisabeth de la Trinité commente ce verset : « Pour entendre (Dieu), il faut oublier la maison de son père, c'est-à-dire tout ce qui tient à la vie naturelle... Oublier son peuple, c'est plus difficile, car ce peuple, c'est tout ce monde qui fait pour ainsi dire partie de nous-mêmes : c'est la sensibilité, les souvenirs, les impressions, etc., le *moi* en un mot ; il faut l'oublier, le quitter ; et quand l'âme a fait cette rupture, quand elle est libre de tout cela, le Roi est épris de sa beauté » (II, 10).

La beauté de l'âme recueillie, c'est l'unité de son esprit, qui n'est plus divisé et dissipé par les créatures, mais entièrement concentré en Dieu. Alors Il se complaît en elle et, souvent, se communique à elle, en transformant son recueillement, c'est-à-dire son « silence », en le rendant divin car Dieu se révèle « dans le silence divin » (JC. Av. 26, p. 1183).

Ce silence total — externe et interne — met donc l'âme dans les conditions voulues pour connaître et écouter Dieu qui habite en elle : « Le Père céleste a dit une seule parole : c'est son Fils. Il l'a dit éternellement et dans un éternel

silence » (J.C., AM., p. 1226), et Sœur Elisabeth de la Trinité s'exclame : « O Verbe éternel, Parole de mon Dieu, je veux passer ma vie à Vous écouter ! » Telle est l'occupation fondamentale de l'âme qui désire être « une parfaite louange de gloire » de la T.S. Trinité : intérieurement, vivre dans un continuel silence pour écouter et adorer Dieu présent en elle ; extérieurement, être et exécuter uniquement ce que la parole divine lui souffle à chaque instant.

Colloque

Mon Dieu, enseignez-moi le secret de ce silence qui va jusqu'au silence intérieur.

Bien des fois je l'ai expérimenté : lorsque je me répands dans les créatures, et me perds dans des conversations inutilement prolongées, mon esprit devient aride, se dissipe, se vide ; si, ensuite, je veux me recueillir dans la prière, je suis incapable de rassembler mes facultés intérieures pour les fixer en Vous, incapable de faire taire ce petit monde d'impressions, de bavardages, d'imaginations, de pensées inutiles qui me reportent continuellement vers les créatures.

Je le sens, Seigneur, Vous me demandez une plus grande fidélité au silence, plus de soin à éviter de me disperser dans les créatures. Oui, mon Dieu, je veux me taire pour pouvoir écouter votre voix qui parle dans le silence.

« Mais quand je discute avec mon *moi*, que je m'occupe de ma sensibilité, que je poursuis une pensée inutile, un désir quelconque, je disperse mes forces, je ne suis pas tout ordonnée à Vous, Seigneur. Ma lyre ne vibre pas à l'unisson ; aussi, quand Vous la touchez, Vous ne pouvez en faire sortir des harmonies divines. Il y a encore trop d'humain, c'est une dissonance. Si je garde quelque chose en mon royaume intérieur, dont toutes les puissances ne sont pas « encloses » en Vous... je ne suis pas en état de chanter sans interruption

le *canticum magnum*, parce que l'unité ne règne pas en moi. Et au lieu de poursuivre ma louange à travers toutes choses, dans la simplicité, je suis sans cesse obligée de réunir les cordes de mon instrument (c.à.d. les puissances de mon esprit) un peu perdues de tous côtés » (ET. II, 2).

Aidez-moi, ô Seigneur, à réaliser cette belle unité intérieure qui recueille dans le silence toutes mes facultés pour les concentrer en Vous ; ce silence qui rend l'âme attentive à chacune de vos paroles, capable de percevoir la moindre inspiration et motion de l'Esprit Saint.

Vous me réveillez dès le matin, Seigneur, Vous m'ouvrez les oreilles afin que je Vous écoute comme les disciples (cfr. Is. L, 4), mais votre parole est légère comme un murmure, elle résonne sans bruit ; pour l'entendre, il faut créer en moi un profond silence. O Verbe Incarné, qui, un jour, d'un seul signe de la main, avez fait taire les vents et s'apaiser les flots du lac de Génésareth, daignez répéter ce geste dans mon âme et il y règnera un grand calme, un grand silence.

« O Verbe éternel, Parole de mon Dieu, je veux passer ma vie à Vous écouter, je veux me faire tout « enseignable » afin d'apprendre tout de Vous » (ET. El).

18

CHERCHER DIEU DANS LA FOI

PRESENCE DE DIEU. — Je me recueille en la présence de Dieu, vivant en mon âme, pour apprendre à Le chercher à travers la lumière de la foi.

Méditation

1. — « Celui qui s'approche de Dieu doit croire » (Hebr. XI, 6), nous enseigne St Paul et il définit ainsi la foi :

« la garantie des biens que l'on espère, la preuve des réalités qu'on ne voit pas » (ib. XI, 1). Au ciel, nous verrons Dieu à travers la lumière de gloire ; en cette vie, nous Le connaissons par la lumière de la foi.

Il ne faut pas que nous basions notre vie intérieure, notre recherche de Dieu, sur le sentiment, sur les consolations spirituelles, mais sur un exercice intense des vertus théologales. A l'âme qui cherche le Seigneur, St Jean de la Croix conseille : « Ecoutez une parole substantielle et pleine d'une vérité inaccessible aux sens. Cherchez-le dans la foi, dans l'amour, sans vouloir trouver ni satisfaction, ni jouissance en aucune chose créée » (JC, C., I, p. 31). Il faut donc apprendre à chercher Dieu en faisant abstraction de tout goût, de toute consolation, de toute satisfaction, même spirituelle ; il faut apprendre à marcher dans le chemin de la « foi nue ». La foi, plus que n'importe quelle connaissance ou raisonnement, met l'âme en contact direct avec Dieu. « Elle seule est le moyen prochain et proportionné pour l'union de l'âme à Dieu, car la ressemblance qu'il y a entre elle et Dieu est si grande qu'il n'y a pas d'autre différence qu'entre voir Dieu et croire en Dieu » (JC. M.C., II, VIII, p. 132). La foi nous met devant Dieu tel qu'Il est ; elle ne nous Le fait pas voir, mais nous y fait croire, elle met ainsi notre intelligence en contact avec Lui. « La foi est le seul moyen par lequel Dieu se manifeste à l'âme dans cette divine lumière qui surpasse tout entendement. Aussi plus une âme a de foi, plus elle est unie à Dieu » (ib.) La foi unit l'âme à Dieu, même si l'âme n'en goûte aucune expérience consolante ; au contraire, Dieu prive souvent l'âme de tout goût spirituel afin qu'elle s'exerce davantage dans la foi et y croisse.

2. — « La foi et l'amour remplaceront à votre égard les conducteurs de l'aveugle ; ils vous guideront, par des sentiers

inconnus, jusqu'à la retraite que Dieu habite » (J.C., C., I, p. 31). La foi est l'adhésion obscure mais certaine à la parole divine qui nous révèle la grandeur suprême de notre Dieu, à la fois sublime, tout-puissant, bon et miséricordieux. La foi dit à l'âme chrétienne : « tu es le temple du Dieu vivant » ; — et plus sa foi est vive, plus elle croira à la parole de Jésus : « Si quelqu'un M'aime... mon Père l'aimera et Nous viendrons à lui et Nous ferons chez lui notre demeure » (Jean, XIV, 23). Par la foi, l'âme croit à l'amour infini de Dieu qui daigne se pencher sur sa créature jusqu'à faire en elle sa demeure, pour l'inviter à vivre dans une union intime avec Lui. « Et nous, nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru » (I Jean, IV, 16). Tel est le grand acte de notre foi par lequel, tout en ne voyant ni n'expérimentant pas par les sens, nous avançons avec la sécurité de celui qui voit. Lorsque l'âme parvient à croire à cet « amour excessif » de Dieu, on peut dire d'elle comme de Moïse, « qu'elle tient ferme, comme si elle avait vu l'Invisible » (cfr. Hébr. XI, 27). « Qu'importe à l'âme qui s'est recueillie sous la lumière créée en elle par cette parole, de sentir ou de ne pas sentir, d'être dans la nuit ou dans la lumière, de jouir ou de ne pas jouir ! Elle croit à son amour et cela lui suffit » (ET. II, 4). « Je sais en Qui j'ai mis ma foi et j'ai la conviction qu'Il est capable de garder mon dépôt ! » (II Tim. I, 12) : tel est le cri de l'âme de foi qui persévère dans la recherche de Dieu malgré les obscurités, les aridités. Mais pour arriver à cette « foi inébranlable », il faut s'y exercer, il faut prier : « Je crois, Seigneur, viens en aide à mon peu de foi, augmente en nous la foi » (Mc. IX, 23 ; Lc. XVII, 5).

Colloque

Donnez-moi, Seigneur, une foi pure, ardente, forte, qui

me soutienne et me guide dans cette recherche continuelle et me fasse adhérer à Vous avec une sécurité entière, bien que Vous demeuriez caché à mes regards.

Ce n'est que par la foi que mon esprit peut adhérer à Vous, tel que Vous êtes : infini, tout-puissant, miséricordieux ; Vous êtes un et trine, ainsi que la foi Vous manifeste à mon âme. La foi Vous embrasse tel que Vous êtes, avec votre divinité, vos mystères, vos œuvres et tout m'invite à croire ; si bien que dans la foi je Vous trouve tout entier. Dans l'acte de foi, tout en ne Vous voyant pas, je Vous possède tel que Vous êtes. Si la foi Vous tient caché et voilé, si elle ne me permet de Vous voir que « dans un miroir d'une manière confuse » (I Cor. XIII, 12), il est cependant certain qu'elle ne me trompe pas, puisqu'elle me propose de croire en Vous tel que Vous Vous êtes manifesté Vous-même. Comment ne croirais-je pas à votre parole, Seigneur, puisque Vous nous avez parlé non seulement par la bouche des prophètes, mais par la bouche de Jésus, votre Verbe incarné ? Si la foi me propose des mystères et des merveilles que mon pauvre esprit ne peut comprendre, vais-je m'égarer ? Certes non. Quel mystère plus grand que celui de votre charité infinie qui m'a aimé de toute éternité, m'a créé dans un acte d'amour, m'a racheté par le Sang de votre Fils unique, a fait de ma pauvre âme le temple de la Très Sainte Trinité ? « Sur votre seule parole, je crois avec pleine assurance. Je crois tout ce qu'a dit le Fils de Dieu, rien n'est plus vrai que ce Verbe de vérité » (St Thomas).

O Seigneur, « bien loin de m'étonner de vos œuvres, je n'y trouve que des motifs de chanter vos louanges. Si elles sont difficiles à comprendre, elles m'inspirent même de la dévotion ; et plus elles le sont, plus elles m'en inspirent... Il me semble, au contraire, que plus les vérités de la foi dépassent l'ordre naturel, plus ma foi est vive... Dans votre

toute-puissance, Seigneur, j'embrasse toutes les merveilles que vous pourriez accomplir ; je n'ai pas le moindre doute à ce sujet ! » (cfr. TJ. V. XXVIII, XIX, pp. 291, 187).

Je veux Vous chercher, Seigneur, dans cette foi vive, et adhérer constamment à Vous, même si cette foi se fait « nue » et dépouillée de toute consolation. « Rien ne pourra m'effrayer : ni le vent, ni la pluie ; et, si de gros nuages viennent à cacher l'astre d'amour, s'il me semble ne pas croire qu'il existe autre chose que la nuit de cette vie, ce sera alors le moment de la *joie parfaite*, le moment de pousser ma confiance jusqu'aux limites extrêmes, me gardant bien de changer de place, sachant que par delà les tristes nuages, mon doux Soleil brille encore » (cfr. TEJ. HA., p. 234).

19

CHERCHER DIEU DANS L'AMOUR

PRESENCE DE DIEU. — Aidez-moi, ô Seigneur, à concentrer en Vous toutes mes affections, afin que mon cœur ne cherche jamais que Vous seul.

Méditation

1. — La foi « représente les pieds qui conduisent l'âme à Dieu et l'amour est le guide qui l'accompagne le long de sa route » (JC. C. I, p. 31). La foi précède la charité ; en cette vie, foi et charité vont, pour ainsi dire, de pair : l'une s'appuie sur l'autre, l'une progresse par l'avancement de l'autre et toutes deux plongent toujours davantage l'âme en Dieu. L'âme qui croit de toutes ses forces que Dieu est vraiment Dieu, qu'Il est l'Etre suprême auquel nous appartenons tous et qui mérite tout notre amour, L'aimera ardemment ; en elle s'accomplira ce que dit St Jean de la Croix : « L'âme méritera que l'amour lui découvre ce que la foi renferme »

(cfr. C. I, p. 31). Ou encore : la foi nous fait croire à la grandeur, la miséricorde, la charité infinie de Dieu, mais l'amour nous les fait goûter et quasi expérimenter. Cela se réalise surtout dans l'oraison contemplative où Dieu attire l'âme à Lui. Même en faisant abstraction de cet effet, nous devons nous exercer dans la charité pour aller à Dieu « à pas d'amour ».

Jésus Lui-même nous a demandé d'exercer cette vertu au plus haut degré : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force » (Mc. XII, 30). St Paul nous exhorte à « suivre la voie de l'amour » (Eph. V, 2) et St Thomas nous dit que « l'amour est la vie de l'âme ». Cependant, l'amour qui s'apparente à la vertu de charité, est pure bienveillance envers Dieu ; sa pureté est la condition de son intensité, c'est-à-dire que cet amour doit consister dans l'Unique désir de plaire à Dieu et de faire sa volonté, sans recherche de satisfactions personnelles (1).

2. — L'amour avec lequel nous devons aller à Dieu, ne consiste pas dans le sentiment ; c'est un acte de la volonté. Aimer, c'est « vouloir le bien » ; aimer Dieu, c'est « vouloir du bien à Dieu ». Et quel est-il, ce bien, sinon celui que Jésus Lui-même nous a appris à demander au Père céleste : « Que votre nom soit sanctifié ; que votre volonté soit faite ». Puisque Dieu est le bien infini dont tout dépend, le bien qu'Il désire et qui Lui est agréable n'est autre que Sa gloire et l'accomplissement de Sa sainte volonté.

Nous aimons Dieu dans la mesure où nous nous appliquons à faire sa volonté, sans aucune préoccupation personnelle ou recherche de nous-mêmes. St Jean de la Croix enseigne

(1) Cfr. notre livre : « L'unione a Dio ».

que si l'âme cherche en Dieu goût et suavité, « elle n'aime pas Dieu d'une manière pure, au-dessus de tout » (Lt. XII, p. 1070). De fait, elle recherche en même temps sa satisfaction personnelle, c'est pourquoi elle a le cœur partagé entre l'amour de Dieu et l'amour de soi. Dès lors, elle est incapable de « mettre en Lui toute la force de sa volonté ». Donc, conclut le Saint, « elle doit n'avoir faim et soif que de Dieu, sans vouloir d'autre satisfaction en quoi que ce soit... » (J.C., L. XII, p. 1071). L'âme qui, moment par moment, en chacune de ses actions, ne cherche qu'à faire la volonté de Dieu, cherche réellement Dieu dans l'amour et s'unit effectivement à Lui, tout en ne goûtant aucune suavité. Mais puisqu'il est toujours vrai que « si l'âme cherche Dieu, son Bien-Aimé, qui est Dieu, la cherche elle-même avec infiniment plus d'amour » (JC. VF. III, p. 992), Il pourra quelquefois l'attirer à Lui, en lui faisant goûter la suavité de son amour, la joie d'être toute sienne ; toutefois, même alors, l'âme ne pourra s'arrêter à des consolations pour se satisfaire, mais les acceptant humblement, elle devra s'en servir pour se donner plus résolument et plus généreusement à Dieu.

Colloque

Accordez-moi, Seigneur, cet amour pur et fort qui ne cherche que Vous dans une continuelle et généreuse adhésion à votre sainte volonté ! Que votre divin vouloir soit ma nourriture et mon breuvage, comme ils l'étaient pour Jésus, et puissé-je, comme Lui, n'avoir faim et soif que de satisfaire votre volonté divine ! Par votre grâce, je mettrai toute ma foi à reconnaître cette divine volonté, et tout mon amour à l'accomplir, en chaque circonstance de ma vie.

Si j'apprends à regarder mes devoirs sous l'angle de la foi, mes occupations journalières s'offriront à moi, moment par moment et sous leurs divers aspects, comme l'expression

de votre volonté. Cette volonté me demande en cet instant tel travail, tel service, telle pratique de piété, tel acte de charité... Si je m'exerce à y répondre avec fidélité et constance, je saurai réellement « Vous chercher dans l'amour », et alors Vous ne tarderez pas à Vous laisser découvrir par mon âme.

Mais, Seigneur, que mon amour est faible et débile, comme il s'arrête facilement devant les difficultés, s'évanouit devant l'épreuve et se déconcerte dans l'aridité !

« Mais comment, ô mon Dieu, pourrons-nous avoir un amour digne de Vous, si Vous ne l'unissez à celui que Vous avez pour nous ?... L'amour seul donne de la valeur à toutes choses... il doit être assez fort pour surmonter tout ce qui l'empêche de s'exercer ; c'est là la chose la plus nécessaire » (T.J., Ex. V, p. 1462). « Mais, hélas !... je n'ai que des paroles. Que mes désirs du moins, ô mon Dieu, aient quelque valeur en votre adorable présence, et ne considérez pas mon peu de mérite. Que tous nous méritions de vous aimer, Seigneur ; mais puisque nous devons vivre, que nous vivions pour vous, et qu'il n'y ait plus en nous de désirs et d'intérêts personnels ! quel plus précieux trésor peut-on se procurer, que celui de vous contenter ! O vous qui êtes ma joie, ô mon Dieu, que ferai-je pour vous plaire ? » (Ex. XV, p. 1479). « Mon désir, Seigneur, est de vous contenter ; mais mon contentement, je le sais bien, ne se trouve dans aucun des mortels ; aussi vous ne blâmerez pas mon désir. Me voici à vos pieds, Seigneur. S'il est nécessaire que je vive pour vous rendre quelque gloire, je ne refuse aucun des travaux d'ici bas ; » (Ex. XV, pp. 1478-1479). « Il faut bien que je cherche ma consolation en quelque chose, puisque je ne vous sers en rien. Je ne ferais aucun cas de ces bagatelles (petits actes de vertu), si j'accomplissais de grandes œuvres à votre service. Heureuses les âmes qui vous glorifient par des

actions magnifiques ! S'il m'était tenu compte de l'envie que je leur porte et du désir que j'ai de les imiter, je ne serais pas des dernières à vous plaire. Mais je ne vaux rien, ô mon Dieu. Mettez donc en moi la valeur qui me manque, puisque vous me portez tant d'amour » (T.J., V, XXXIX, p. 452).

O Seigneur, dans ma faiblesse, je ne peux Vous demander d'accomplir de grandes choses, je ne veux pas davantage Vous demander des consolations ou des suavités. Je n'ai qu'un désir : accordez-moi de Vous prouver mon amour, de savoir Vous « chercher dans l'amour », en accomplissant, minute par minute, votre volonté.

20

CHERCHER DIEU DANS LES CREATURES

PRESENCE DE DIEU. — Je me mets aux pieds de Jésus-Eucharistie afin qu'Il m'apprenne à Le chercher et à Le trouver, en mes frères.

Méditation

1. — Les rapports nécessaires avec le prochain ne peuvent distraire l'âme de la recherche de Dieu si celle-ci a appris à regarder les créatures d'une façon toute surnaturelle, c'est-à-dire dans un profond esprit de foi. L'œil illuminé par la lumière de la foi, l'âme cherche et découvre Dieu non seulement présent en elle, mais également dans toutes les créatures et particulièrement dans le prochain.

« Toutes les créatures portent une empreinte du passage de Dieu qui révèle quelque chose de sa grandeur, de sa puissance, de sa sagesse et de ses autres perfections ». Chacune d'elle, en effet, a été créée par Dieu, « par sa Sagesse, qui est le Verbe éternel » (J.C., C., V, p. 69). S'il en est ainsi de toutes les créatures, même de celles qui

sont inanimées, on peut en dire autant, mais d'une façon toute particulière de l'homme que Dieu a créé expressément « à son image, comme à sa ressemblance » (Gen. I, 26). Lorsque l'âme qui vit de foi traite avec son prochain, elle le fait toujours en relation avec Dieu et, au lieu de s'arrêter aux apparences extérieures, c'est Dieu seul qu'elle voit, sert, aime, en tous indistinctement. Pour elle, les hommes, quels que soient leur race, leur nationalité, leur parti ou leur classe sociale, n'ont qu'un seul aspect : l'image de Dieu ; un seul nom : celui de fils de Dieu.

Malheureusement, le vice, le péché, les défauts plus ou moins apparents, peuvent défigurer, en tout ou en partie, l'empreinte divine dans l'homme ; mais l'image reste et l'esprit de foi sait la retrouver. Du reste, même ceux qui vivent loin de Dieu, sont néanmoins toujours fils de Dieu, sinon effectivement par la grâce, au moins par vocation à la grâce. C'est dire qu'ils sont toujours capables d'être élevés, eux aussi, à l'état surnaturel. Lorsque l'âme voit Dieu en toutes choses, il n'y a aucune créature qui puisse la distraire du recueillement, de la recherche de Dieu.

2. — C'est seulement lorsqu'elles s'arrêtent au plan purement humain que les relations avec le prochain troublent de diverses manières le recueillement intérieur. Tout d'abord, parce que l'âme s'attache facilement aux créatures et, ne sachant voir Dieu en elles, s'arrête à leurs qualités humaines, aux sentiments de sympathie et d'affection qu'elles lui font éprouver ; elle y cherche le réconfort et la satisfaction de ce besoin naturel d'aimer et d'être aimée, de telle sorte que les créatures envahissent plus ou moins l'intelligence et le cœur, en ôtant à l'esprit la précieuse liberté de rester orienté et recueilli en Dieu. Même lorsque les rapports avec le prochain cessent, l'âme en reste préoccupée, comme prison-

nière, et dès lors incapable — même aux heures de prière — de se recueillir en Dieu.

Ensuite, si nous voyons uniquement, dans les créatures, les personnes humaines qui nous troublent plus ou moins par leurs requêtes ou leurs exigences, nous importunent souvent du matin au soir sans nous laisser un moment de trêve, nous agacent par leurs défauts, etc., les relations avec elles, même si elles sont exigées par le devoir, nous fatigueront, nous ennuyeront et nous serons souvent tentés de nous en libérer, au besoin sous prétexte de défendre notre recueillement intérieur. Par contre, si l'âme est fixée en Dieu par un simple regard de foi, chaque créature est pour elle une messagère de Dieu : elle lui porte Dieu et la conduit vers Lui. Et ainsi, à travers les créatures visibles, elle va vers le Dieu invisible et entre en relation avec Lui.

Colloque

Comme je voudrais, Seigneur, apprendre à Vous découvrir et reconnaître en chaque créature ! Vous avez créé tous les hommes à votre image et ressemblance, tous doivent donc porter votre empreinte. Apprenez-moi à ne pas m'arrêter aux apparences humaines, qui peuvent attirer mon cœur en faisant dévier vers une simple créature cet amour qui, en vertu de ma consécration, doit Vous être réservé, ô mon Dieu ! Quand mon regard et mon cœur s'arrêtent aux créatures en y cherchant de la satisfaction, du contentement, de la compréhension, ils s'égarent, se distraient, se tourmentent et se retirent toujours plus las et harassés, car après avoir beaucoup cherché et beaucoup aimé, ils ne trouvent rien qui puisse satisfaire leur besoin infini d'amour.

Oui, je le comprends, tant que je ne regarderai pas mon prochain de ce regard de foi unique, simple, profond, qui me fait Vous découvrir partout, ô mon Dieu, les relations

avec les créatures — même celles qui sont exigées par le devoir — seront toujours un obstacle, un empêchement à mon recueillement intérieur.

Donnez-moi, ô mon Dieu, cet œil limpide et pur dont parle l'Evangile, capable de dépasser l'enveloppe opaque de la chair, pour se fixer sur cette empreinte divine que Vous avez imprimée en chaque homme. Alors je ne ferai plus de distinction entre les apparences plus ou moins sympathiques, attirantes, ou bien mesquines, antipathiques, rebutantes : tout cela disparaîtra ; en chaque personne je reconnaîtrai Votre face et c'est Vous que je servirai et aimerai, mon Dieu. Dès lors, comment pourrais-je me plaindre de ce que mes relations nécessaires avec le prochain, les services que je dois lui rendre, me distraient de Vous ? La foi ne me dit-elle pas qu'en traitant avec mes frères, c'est avec Vous-même que je traite, qu'en les servant je Vous sers ? Jésus n'a-t-Il pas dit : « Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à Moi que vous l'avez fait » (Mt. XXV, 40) ? Vous établissez votre demeure en chaque âme en état de grâce comme en la mienne, et si, malheureusement, tous les hommes ne vivent pas en état de grâce, ils sont cependant tous capables de la recevoir : tous, ils sont l'objet de votre amour miséricordieux, tous ils sont appelés, par vocation, à être des temples de la T.S. Trinité. Alors, Seigneur, si je désire Vous rencontrer en moi, pourquoi ne Vous chercherais-je pas aussi en mes frères ?

Purifiez, mon Dieu, ce regard si voilé par les apparences humaines et rendez-le capable de Vous découvrir et de Vous trouver en chaque créature.

21

CHERCHER DIEU DANS L'ACTIVITE

PRESENCE DE DIEU. — J'abandonne toute activité extérieure pour me recueillir aux pieds de Jésus et je Lui demande de m'enseigner à me maintenir dans cette attitude intérieure, même au milieu de mes occupations.

Méditation

1. — St Jean de la Croix donne à l'âme qui veut arriver rapidement au saint recueillement le conseil suivant: « La première (précaution), c'est de ne faire, en dehors de ce que prescrit la religion, aucune chose si bonne et si charitable qu'elle paraisse..., sans en avoir reçu l'ordre de l'autorité » (J.C., AM, p. 1164). De cette manière, l'âme est certaine de se mouvoir uniquement selon la volonté de Dieu ; or la volonté de Dieu ne peut permettre que les occupations imposées par la nécessité — tout en étant absorbantes et obsédantes — fassent obstacle au recueillement de l'âme ou même le diminuent. « Si nous ne travaillons que par obéissance et avec obéissance, dans laquelle nous devons voir le commandement de Dieu, il ne me semble pas qu'Il puisse détruire son œuvre », à savoir l'union intime entre Lui et l'âme, affirme Ste Thérèse-Marguerite (1). Quand donc l'activité extérieure est réglée en tout par l'obéissance, non seulement le péril d'agir par amour-propre diminue, mais encore celui de s'exposer témérairement à des distractions, puisque, en chaque occupation, l'âme peut être certaine d'embrasser la sainte volonté de Dieu. Dès lors, en embrassant la volonté divine, il ne peut y avoir danger de se séparer de Dieu, de détacher son esprit de l'orientation continuelle vers Lui.

(1) Spiritualità... p. 237.

L'union de l'âme avec Dieu ne se fait pas tant dans la douceur de l'oraison que dans l'accomplissement parfait de la sainte volonté de Dieu.

2. — « Nous devrons veiller avec soin sur nous-mêmes et ne point oublier, au milieu même des œuvres commandées par l'obéissance et la charité, de recourir souvent à Dieu au plus intime de notre âme » (T.J., Fd, p. 1108). Telle est la seconde condition nécessaire pour que l'activité extérieure ne trouble pas le recueillement intérieur.

« Je ne ferai rien avec précipitation ni trouble », telle fut la résolution constante de Ste Thérèse-Marguerite qui, au milieu d'une activité prodigieuse, maintint « une attitude toujours paisible et tranquille, laquelle prouvait qu'elle s'était rendue maîtresse d'elle-même dans chacun de ses actes » (Sp. pp. 273, 277). Cette condition implique donc la pleine maîtrîse de soi et de son activité ; dès lors, il est facile d'éviter le danger de se laisser dominer et entraîner par l'action. Le téméraire qui se jette tête baissée dans l'action, sans prendre aucune précaution préalable, verra bientôt son âme lui échapper d'entre les mains : il perdra le calme, s'agitera, deviendra incapable de se recueillir — et ce d'autant plus que l'action devient plus obsédante et exigeante.

Jésus a blâmé Marthe, non parce qu'elle s'adonnait à l'action, mais parce qu'elle se tracassait : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses » (Lc. X, 41). Le Seigneur commande l'action, mais non l'agitation, car même dans l'action, l'âme doit s'occuper de « l'unique chose nécessaire », à savoir son union avec Lui. C'est pourquoi, dès que l'âme s'aperçoit qu'elle commence à perdre son calme intérieur, il faut qu'elle interrompe son activité au moins pour un instant, si elle le peut, et se retire en elle-même avec Dieu. Ces brefs moments de pause, sou-

vent répétés, l'habitueront peu à peu à se maintenir calme et recueillie en Dieu, même au sein du travail le plus absorbant.

Colloque

O Seigneur, je veux, assis à vos pieds, à la lumière de votre divine présence, examiner avec sincérité mes occupations pour me rendre compte si toutes sont réellement réglées par la sainte obéissance.

Vous me faites comprendre que, lorsque j'agis selon mon initiative personnelle sans un véritable motif d'obéissance ou de charité, mes actes me séparent aisément de Vous, soit parce que j'y consacre un temps que je devrais employer à la prière, soit parce que, travaillant à ma guise, je ne fais souvent que suivre mon amour-propre, ma tendance naturelle, mes vues, ma volonté propre. En ces cas, je ne suis pas uni à votre volonté mais à la mienne ; non à Vous, Seigneur, mais à mon amour-propre. Je Vous en prie, mon Dieu, délivrez-moi d'un semblable écueil. O Seigneur, s'il faut me fatiguer, souffrir pour accomplir votre volonté et m'unir à Vous, je le ferai toujours avec votre aide ; mais me fatiguer, ou souffrir pour suivre ma volonté, les tendances de mon amour-propre, serait faire preuve d'une vanité ridicule, d'autant plus que mon âme le payerait cher ! Faites, Seigneur, que je ne sois pas à ce point insensé, ne permettez pas que je sois assez aveugle pour gaspiller mes forces dans un but aussi vain, au détriment de ma vie intérieure.

Donnez-moi, Seigneur, la « passion » de votre volonté, au point que je ne sache vouloir et faire que ce que Vous voulez, ce que Vous me demandez par les ordres et les désirs de mes supérieurs ou les conseils de celui qui guide mon âme. Tout le reste ne doit plus exister pour moi, car je ne veux que Vous seul, votre seule volonté.

Cependant, mon Dieu, aidez-moi également à ne pas me laisser dominer et entraîner par l'action. Aidez-moi, ô Pacifique, à me maintenir toujours calme, recueilli, toujours paisible en votre présence, même en pleine activité. Seuls ce calme constant et cette paix intérieure me permettront de rassembler, en un seul faisceau, les puissances de mon âme pour les tenir fixées en Vous, en dépit des exigences multiples de l'activité extérieure. O mon Jésus, n'est-ce pas la signification de vos paroles lorsque Vous parliez à Madeleine de *l'unum necessarium ?* « Comme la grande Sainte l'avait bien compris ! Eclairée par la lumière de la foi, elle avait reconnu son Dieu sous le voile de l'humanité, et dans le silence, dans l'unité des puissances, elle écoutait (Lc. X, 39) la parole que Vous lui disiez, et elle pouvait chanter : « Mon âme est toujours entre mes mains », et encore : « *Nescivi !* » Oui, elle ne savait plus rien sinon Vous, mon Dieu ! On pouvait faire du bruit, s'agiter autour d'elle : « *Nescivi !* » On pouvait l'accuser : « *Nescivi !* » (ET. II, I). Et lorsqu'il lui fallait nécessairement quitter vos pieds adorables pour s'occuper des choses de la vie, son cœur demeurait fixé en Vous. Lorsqu'enfin elle Vous retrouva glorifié, il fallut qu'elle aille immédiatement, sur votre ordre, annoncer aux apôtres votre résurrection. Mais son âme resta fixée dans une attitude de calme profond, recueillie et concentrée en Vous.

Aidez-moi, Seigneur, à vivre de la sorte !

22

VOICI QU'APPROCHE L'HEURE DU SAUVEUR

4e Dimanche de l'Avent

PRESENCE DE DIEU. — Je me place aux pieds de Jésus, mon Sauveur, afin de Le prier de préparer Lui-même mon cœur à sa venue imminente.

Méditation

1. — « Convoquez les nations, portez le message aux peuples et dites-leur : Voici que Dieu, notre Sauveur, arrive » (BR.) Le message se fait toujours plus pressant : dans peu de jours le Verbe de Dieu fait chair se montrera au monde. Il faut donc hâter les préparatifs, préparer un cœur digne de Lui.

L'incarnation du Verbe est la plus grande preuve de l'amour infini de Dieu pour les hommes ; aussi est-ce d'une manière bien opportune que la liturgie d'aujourd'hui nous rappelle la grande parole : « D'un amour éternel, je t'ai aimée aussi t'ai je conservé ma faveur » (Jer. 31, 3). Oui, Dieu a aimé l'homme de toute éternité et, pour l'attirer à Lui, Il n'a pas hésité à Lui envoyer « son propre Fils avec une chair semblable à celle du péché » (Rom. VIII, 3). Il faut aller à la rencontre de l'Amour, sur le point de s'« incarner » dans le doux Enfant Jésus, avec un cœur rempli d'amour, dilaté par l'amour : amour fidèle dans les grandes comme dans les petites choses, amour ingénieux qui cherche en tout occasion à payer en retour l'amour infini de Dieu. «L'amour se paie par l'amour ! » tel est le « leitmotiv » qui a fait les saints, et stimulé une multitude d'âmes à devenir plus généreuses.

Puisses-tu, dans un tel amour, te préparer à fêter Noël et puisses-tu y rester fidèle car, comme dit St Paul dans

l'épître (I Cor. IV, 1-5). « Tout ce qu'on demande... c'est que chacun soit trouvé fidèle ».

2. — « Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers. Tout ravin sera comblé, toute montagne ou colline sera abaissée ». Dans l'Evangile de ce jour (Lc III, 1-6) s'élève encore la voix du Baptiste, le grand prédicateur de l'Avent, celui qui nous invite à préparer « le chemin du Seigneur ».

C'est surtout une invitation à l'humilité, dont Jean n'est pas seulement le héraut, mais le modèle. Bien qu'il soit, selon le témoignage de Jésus, « plus qu'un prophète » (Mt. XI, 9), et que « parmi les enfants des femmes, il n'en a pas surgi de plus grand » (ib. XI, 11), Jean s'attribue seulement le rôle d'une simple *voix,* la « voix qui crie : préparez le Chemin du Seigneur ». Il déclare qu'il baptise uniquement dans l'eau, mais qu'un Autre viendra qui baptisera dans l'Esprit Saint, un Autre dont il se déclare indigne de « délier la courroie de sandale » (Jean, I, 23 et 27). Même, à propos de la venue du Sauveur, il ajoute : « il faut que lui grandisse et que moi, je décroisse » (Jean, III, 30). L'Office d'aujourd'hui rassemble tous ces magnifiques témoignages du Baptiste, comme pour nous donner une idée concrète des sentiments d'humilité profonde avec lesquels nous devons aplanir, dans nos cœurs, «le chemin du Seigneur». Si les ravins, c'est-à-dire nos déficiences, peuvent être comblées par l'amour, les montagnes et les collines, à savoir les vaines prétentions de l'orgueil, doivent être abaissées par l'humilité.

Un cœur où trouvent place l'amour-propre, l'orgueil, ne peut recevoir pleinement Dieu et la place réservée au doux Enfant de Bethléem y sera par trop exiguë.

Colloque

O Dieu immense, tout-puissant et éternel, quelle plus grande preuve d'amour infini pouviez-Vous donner à vos pauvres créatures que celle de leur envoyer votre Verbe, votre Fils unique ? Vous L'avez revêtu, pour nous, d'une chair humaine semblable à celle du péché, alors qu'Il est l'éternelle splendeur, l'image parfaite de votre substance !

« Dieu de bonté, supérieur à toute bonté, Vous seul êtes souverainement bon ! Vous nous avez donné le Verbe, votre Fils unique, afin qu'Il vécût avec nous, qu'Il prît contact avec notre être de corruption et de ténèbres. Quelle est la raison de ce don ? L'Amour. Parce que Vous nous avez aimés avant même que nous fussions.

« O Grandeur éternelle, ô insondable Bonté, Vous Vous êtes abaissée, afin que l'homme soit grand ! De quelque côté que je me tourne, je ne vois que l'abîme, je ne trouve que le feu de votre charité » (Ste Cath. de Sienne).

« Chaque fois que nous pensons au Christ, rappelons-nous... la charité excessive de son Père qui le pousse à nous donner en lui un tel gage de sa tendresse pour nous. Car l'amour appelle l'amour. Bien que le nôtre ne soit qu'au début et que nous soyons très misérables, ne négligeons rien pour avoir cette pensée toujours présente et nous exciter à aimer. Et si un jour le Seigneur daigne dans sa miséricorde imprimer cet amour dans nos cœurs, tout nous sera facile ; nous réaliserons les plus grands progrès en très peu de temps et sans la moindre fatigue.

Plaise au divin Maître de nous accorder cet amour, puisqu'il sait jusqu'à quel point il nous convient. Je le lui demande au nom de ce même amour qu'il a eu pour nous et au nom de son glorieux Fils qui nous a montré le sien au prix de tant de sacrifices. Ainsi soit-il ! » (T. J., V, pp. 229-230).

L'amour comblera les ravins de mon cœur, l'humilité en abaissera les collines et les montagnes. Détruisez, ô Seigneur, par la puissante flamme de votre amour, mon orgueil, ma superbe, ma vanité. Arrachez, par la force de votre bras tout-puissant, chaque fibre de mon cœur qui, n'étant pas encore à Vous, est infectée du venin de l'amour-propre. Je veux diminuer moi aussi, ô Seigneur, afin que Vous croissiez en moi ; ainsi, au jour de votre Naissance, Vous trouverez mon cœur tout à fait vide, libre et donc prêt à l'invasion totale de votre amour.

23

INVITATION A L'APOSTOLAT

PRESENCE DE DIEU. — Je me mets en la présence de Jésus-Eucharistie, Chef du Corps Mystique de l'Eglise, afin qu'Il m'apprenne à collaborer avec Lui au salut des âmes.

Méditation

1. — « Préparez le chemin du Seigneur » (Lc. III, 4). Cette parole de Jean-Baptiste comprend une invitation à l'apostolat, à cet apostolat que Jean lui-même exerçait, en disposant les cœurs de ses frères à la venue et à l'œuvre du Messie.

Cette invitation nous est adressée, non seulement par Jean, mais encore par Jésus, qui a voulu faire de chaque chrétien, un collaborateur à son œuvre rédemptrice.

Il est évident que Jésus seul, par ses mérites infinis, nous a mérité l'immense et précieux capital de grâce nécessaire, pour racheter et sanctifier le genre humain tout entier. Il n'a toutefois pas dédaigné notre humble collaboration, bien plus, il a voulu positivement « *avoir besoin de nous* ». Dans l'Encyclique sur le « Corps Mystique du Christ », Pie XII

nous dit : « Il est tout à fait évident que les fidèles ont absolument besoin de l'aide du divin Rédempteur... Il faut pourtant maintenir... que le Christ requiert le secours de ses membres... En vérité, cela ne provient pas de son indigence et de sa faiblesse, mais plutôt de ce que Lui-même a pris cette disposition pour le plus grand honneur de son Epouse sans tache ».

L'Epouse du Christ, c'est l'Eglise, et l'Eglise, la « société » de ses fidèles, donc nous, nos âmes. Jésus n'avait pas du tout besoin de nous. Comme Il a mérité la grâce à Lui seul, Il pouvait de même l'appliquer directement à chaque âme : « Il aurait pu la concéder Lui-même à tout le genre humain ; mais Il voulut agir, au contraire, au moyen d'une Eglise visible dans laquelle les hommes se réuniraient afin de coopérer tous avec Lui... pour se communiquer mutuellement les fruits divins de la Rédemption (ib.) ». Dans sa divine bonté, Jésus a donc voulu nous associer à Lui, pour nous donner l'honneur et la joie d'être ses collaborateurs dans l'œuvre la plus magnanime qui puisse s'accomplir en ce monde : le salut des âmes.

2. — Puisque, dans son amour infini pour nous, Jésus a voulu nous associer à son œuvre rédemptrice en y réservant une place à notre activité, nous pouvons affirmer que, dans l'économie actuelle de la Rédemption, notre collaboration est nécessaire. Pour conduire son œuvre à bon terme, *Jésus à désormais besoin de nous*. Nous devons en être saintement fiers, mais il ne faut pas oublier qu'il en résulte pour nous une lourde responsabilité : le salut de nos frères dépend aussi de la générosité avec laquelle nous collaborerons à l'œuvre du Christ. « Mystère redoutable, certes, et qu'on ne méditera jamais assez : le salut d'un grand nombre d'âmes *dépend* des prières et des mortifications volontaires,

supportées à cette fin, par les membres du Corps mystique du Christ, et de la collaboration des pasteurs et des fidèles... » (Enc. Myst. Corp.). Mystère « redoutable », précisément à cause de la responsabilité qui nous incombe, et « sera-t-il jamais assez médité » ? Chacun de nous doit être profondément convaincu que « le salut d'un grand nombre d'âmes dépend » aussi de notre collaboration. Si cette réalité doit inciter chaque fidèle à un apostolat généreux, combien davantage encore elle doit stimuler une âme consacrée à Dieu ! Cette âme a tout quitté pour se donner à Lui ; ses intérêts doivent donc être, d'une façon particulière, les intérêts de Dieu. Cette âme est épouse du Christ et, comme telle, elle est tenue à collaborer à l'œuvre de son Epoux divin : le salut des âmes, la gloire du Père céleste.

Les âmes sont le « patrimoine » de l'épouse du Christ, leur salut est sa « passion », le bien et le développement de l'Eglise sont ses « intérêts » ; elle ne vit que pour Jésus et pour son Œuvre.

Colloque

« O Seigneur, Vous m'inspirez un désir tellement vif de ne pas Vous offenser même dans les plus petites choses, d'éviter autant que possible, la plus légère imperfection, que, pour ce seul motif, s'il n'en était pas d'autres, je voudrais fuir les hommes et jalouser le bonheur de ceux qui vivent ou ont vécu dans les déserts. Cependant, je voudrais également me lancer au milieu du monde pour contribuer, au moins en partie, à ce que, ne fût-ce qu'une seule âme, Vous loue davantage. Je regrette ma faiblesse qui m'empêche de le faire et je regarde d'un œil d'envie ceux qui peuvent élever la voix pour dire à tous « qui » Vous êtes.

« Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, ordonnez les choses de manière que je réalise, au moins en partie, ce que je

désire tant pour votre honneur et votre gloire. Ne regardez pas mon peu de mérite, ni la misère de ma nature : Vous êtes si puissant, Seigneur, Vous avez commandé à la mer immense de se diviser, et au Jourdain de retenir ses eaux pour laisser libre passage aux enfants d'Israël...

« Etendez donc sur moi, Seigneur, votre bras tout-puissant ; que votre grandeur resplendisse en un être aussi... fragile, afin que le monde, sachant que je ne puis rien par moi-même, élève ses louanges vers Vous. Quoi qu'il puisse m'en coûter, je ne veux qu'une chose : donner mille vies — si j'en avais autant — pour obtenir qu'une seule âme Vous loue un peu plus par mon entremise ; je les considérerais alors comme bien employées. Mais je reconnais avec évidence que je ne suis pas digne de souffrir pour Vous la plus petite peine et, à plus forte raison, la mort. (Cfr. TJ. Dem. VI, pp. 975-976).

« Considérez, Seigneur, que vous êtes désormais le Dieu de miséricorde ; répandez votre miséricorde sur cette pauvre pécheresse, sur ce misérable ver de terre qui se laisse aller à tant d'audace devant vous. Voyez, ô mon Dieu, mes désirs et mes larmes qui accompagnent ma supplique. Oubliez mes œuvres, je vous en conjure au nom de votre Bonté ; ayez pitié de tant d'âmes qui se perdent et venez au secours de votre Eglise. Ne permettez plus, ô Seigneur, de tels maux dans la chrétienté et que votre lumière vienne dissiper ces ténèbres ! » (TJ. Ch. III, p. 598).

O Seigneur, accordez-moi également un ardent amour pour les âmes, allumez en moi une soif inextinguible de leur salut et faites que je dépense mes pauvres forces à collaborer à votre grande œuvre rédemptrice.

24

L'APOSTOLAT INTERIEUR

PRESENCE DE DIEU. — Je me mets aux pieds de Jésus, notre doux Sauveur et Rédempteur, afin qu'Il m'enseigne à collaborer avec Lui au salut des âmes.

Méditation

1. — L'apostolat, considéré dans sa totalité, comprend tout ce que nous pouvons faire en collaboration avec le Christ pour répandre la vie surnaturelle dans les âmes. L'apostolat est toujours une collaboration en vue de conférer et développer la grâce divine dans les âmes. La doctrine catholique indique comme moyens fondamentaux de cette collaboration avec le Christ, la prière et le sacrifice, l'Encyclique « *Mystici corporis* » met d'abord l'accent sur les « prières et mortifications volontaires », puis parle de l'activité extérieure des pasteurs et des fidèles. La collaboration avec Jésus pour le salut des âmes, trouve son accord le plus profond dans la prière et le sacrifice, précisément parce que Jésus Lui-même a racheté le monde, essentiellement, par la prière et le sacrifice.

En effet, Jésus nous a sauvés non seulement par l'activité extérieure de la prédication, de l'enseignement, de l'institution et de l'administration des sacrements, mais encore par l'obéissance et le silence de sa vie cachée, par la prière dont il est question si souvent et à tant de reprises dans l'Evangile, surtout par le sacrifice de la Croix dans lequel toute son œuvre rédemptrice parvient à son point culminant. Saint Jean de la Croix nous dit que c'est à cette heure « qu'Il opérait la plus grande œuvre de sa vie... la réconciliation du genre humain et son union à Dieu par la grâce » (MC, II, VI, p. 124). L'« apostolat intérieur » de la prière et de

l'immolation se trouve donc en première ligne : il sert de base à l'apostolat extérieur de l'action qui en tire sa force et son efficacité.

2. — L'apostolat ne consiste pas à faire « en petit » tout ce que Jésus a fait « en grand » pour le salut du monde, mais à « prendre part à son œuvre ». Plus notre action apostolique participera à ce qu'il y a d'intensément profond et fécond dans l'œuvre du Christ, plus elle sera efficace, ce qui se réalisera précisément par la jonction de la prière et du sacrifice embrassés avec générosité et constance, en union avec le sacrifice du Christ. Voilà pourquoi l'Eglise — tout en reconnaissant l'urgence de l'apostolat extérieur — continue à vouloir et à soutenir les formes de vie contemplative qui se consacrent à l'apostolat intérieur : « les Ordres religieux, voués à la contemplation, sont d'une certaine manière *nécessaires* à l'Eglise », a affirmé récemment Pie XII. (1).

Mais afin que l'apostolat intérieur soit réellement très fécond, l'âme qui s'y consacre, doit entretenir en elle une vive flamme apostolique, comme le voulait Ste Thérèse d'Avila qui n'hésitait pas à dire à ses Filles : « Le jour où vos prières, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes, ne tendraient pas à la fin dont je viens de parler (le salut des âmes), sachez que vous ne faites pas, et que vous n'accomplissez pas le but pour lequel le Seigneur vous a réunies ici ». (Ch. III, p. 599). L'idéal apostolique doit pousser l'âme à embrasser, avec une générosité totale, une vie de continuelle immolation cachée qui fera d'elle un puissant moyen de salut pour ses frères, comme, d'autre part, il doit la stimuler à progresser rapidement dans la voie de la sainteté pour devenir, aussi vite que possible, « telle qu'elle mérite d'obtenir de

(1) Allocution de S.S. Pie XII au Congrès international pour la mise à jour des Etats de perfection, 8 décembre 1950.

Dieu » (cfr ib.) toutes ces grâces qu'elle désire pour l'Eglise. « Pour eux je me consacre Moi-même, afin qu'ils soient eux aussi consacrés » (Jean, XVII, 19) (1), telle doit être, d'une façon particulière, la devise de l'âme intérieure. Plus une âme est sainte, plus profonde est l'influence qu'elle exerce dans l'Eglise.

Colloque

« Etre ton épouse, ô Jésus... être par mon union avec toi la mère des âmes, cela devrait me suffire... Cependant, je sens en moi d'autres vocations, je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr ; enfin, je sens le besoin, le désir d'accomplir... toutes les œuvres les plus héroïques... Je sens en mon âme le courage d'un croisé... je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Eglise... Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs... je voudrais parcourir la terre, prêcher ton nom et planter sur le sol infidèle ta Croix glorieuse. Mais je voudrais par-dessus tout, ô mon Bien-Aimé Sauveur, je voudrais verser mon sang pour toi jusqu'à la dernière goutte... Le martyre, voilà le rêve de ma jeunesse. Mais là encore, je sens que mon rêve est une folie, car je ne saurais me borner à désirer *un* genre de martyre... Pour me satisfaire, il me les faudrait *tous*.

« O mon Jésus ! à toutes mes folies que vas-tu répondre ?... Y a-t-il une âme plus petite, plus impuissante que la mienne !... Cependant, à cause même de ma faiblesse, tu t'es plu, Seigneur, à combler mes petits désirs enfantins, et tu veux aujourd'hui, combler d'autres désirs plus grands que l'univers...

(1) Note de la Bible de Jérusalem : « Jésus s'offre en sacrifice pour les siens ».

« Je compris que l'amour seul faisait agir les membres de l'Eglise, que si l'amour venait à s'éteindre, les Apôtres n'annonceraient plus l'Evangile, les martyrs refuseraient de verser leur sang. Je compris que l'amour renfermait toutes les vocations, que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux, en un mot, qu'il est éternel ! O Jésus, mon amour ! ma vocation, enfin je l'ai trouvée ! ma vocation c'est l'amour ! Oui, j'ai trouvé ma place dans l'Eglise, et cette place, ô mon Dieu, c'est Vous qui me l'avez donnée : dans le cœur de l'Eglise ma Mère, je serai l'amour !... Ainsi je serai tout ; ainsi mon rêve sera réalisé ! (TEJ., HA, pp. 226 à 229).

« Mes frères travaillent à ma place, et moi, petit enfant, je me tiens tout près du trône royal, j'aime pour ceux qui combattent » (cfr. TEJ. HA., p. 231).

O Seigneur, l'amour seul donnera de la valeur à mes prières, de l'efficacité à mes pauvres œuvres ; c'est lui qui me fera embrasser avec générosité toutes les mortifications, les pénitences que la fidèle observance de ma règle exige sans discontinuer, et aussi chaque occasion de sacrifice que les circonstances de la vie m'offriront. Donnez-moi cet amour, je Vous en prie, ô Seigneur, afin qu'au sein de l'Eglise et en union avec Vous j'exerce un apostolat fécond et efficace. « Le plus petit acte de pur amour a plus de prix aux yeux de Dieu, il est plus profitable à l'Eglise et à l'âme elle-même, que toutes les autres œuvres réunies » (JC. C. XXIX, p. 317). Comme je voudrais, Seigneur, avoir cet « amour pur » ! Comme je désire me dépouiller généreusement de tout égoïsme, de tout amour-propre, comme j'aspire à m'oublier totalement pour arriver à posséder un amour si efficace pour l'Eglise et pour les âmes !

25

L'ACTION APOSTOLIQUE

PRESENCE DE DIEU. — Je me mets en présence de Jésus pour apprendre de Lui, premier et unique Apôtre, quelles sont les qualités requises pour que mon action soit réellement utile aux âmes.

Méditation

1. — Durant les trois années de sa vie publique, Jésus a exercé l'apostolat extérieur sur une vaste échelle, mais son activité n'a jamais été séparée de son union intime avec le Père. Au contraire, elle s'y épanouissait. Cette union n'était pas réduite aux seules heures de prière, elle était permanente, indissoluble et embrassait chaque instant de sa vie. Si une union semblable, substantielle, avec Dieu, ne peut exister que dans le Christ, en raison de l'union hypostatique et de la vision béatifique dont Il jouissait, nous devons cependant, pour autant qu'il est possible à de simples créatures, nous efforcer d'imiter cette attitude de Jésus : vivre continuellement unis à Dieu, tout en travaillant pour nos frères. En ce sens, la vie intérieure sera l'âme de l'apostolat. Une action réellement efficace et qui, de ce fait, communique la grâce aux âmes, peut se réaliser uniquement par celui qui vit intimement uni à Dieu. Jésus Lui-même l'a proclamé : « De même que le sarment ne peut pas de lui-même porter du fruit, sans demeurer sur le cep, ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en Moi » (Joan. XV, 4).

L'union à Dieu, l'union à Jésus, est la condition préliminaire et indispensable pour rendre efficace n'importe quelle activité apostolique. Cette union s'effectue au moyen de la grâce sanctifiante, elle croît par l'usage fervent des Sacrements, par la pratique généreuse de la vertu, elle

s'établit plus directement et se renforce par la prière, se consolide et se conserve par le recueillement et le détachement. Plus l'union avec Dieu augmente, plus l'action qui en dérive gagnera les âmes. Une activité apostolique purement extérieure, qui prétendrait — en raison même de l'urgence des œuvres — négliger les exercices de la vie intérieure, la prière et la recherche de l'union à Dieu, se condamnerait elle-même à demeurer stérile.

2. — L'œuvre apostolique de Jésus, toute imprégnée de l'esprit d'immolation, atteignit son point culminant dans le sacrifice suprême de la Croix. Ainsi, il faut, pour que notre activité apostolique soit féconde, qu'elle plonge ses racines dans ce terrain fertile de l'immolation. L'action apostolique en elle-même, exige de l'apôtre des sacrifices perpétuels, soit simplement à cause de la vie fatigante qu'elle lui impose, soit en raison des contacts continuels avec des personnes de mentalité, d'habitudes, de goûts différents, soit également parce qu'elle l'expose aux insuccès et fait de lui un objet de dérision. L'apôtre doit accepter toutes ces difficultés d'un cœur généreux, convaincu que c'est précisément du sacrifice, embrassé en union avec Jésus Crucifié, que jaillira la force fécondante de ses œuvres. En outre, pour être vraiment surnaturel, l'apostolat extérieur exige la *droiture d'intention :* autrement dit, ces œuvres doivent être entreprises *uniquement* pour la gloire de Dieu, d'une manière conforme à la volonté divine, dépendamment des Supérieurs de l'Institut auquel nous appartenons et de la Hiérarchie ecclésiastique. Pour arriver à cette pureté d'intention, l'apôtre doit faire mourir en lui, petit à petit, l'amour-propre, la vaine gloire, la tendance à s'attirer les louanges d'autrui ou à se complaire dans ses succès, ses vues, ses initiatives, ses intérêts personnels. Il s'agit, par conséquent, d'une véritable immolation

du *moi* qui portera des fruits en proportion de sa profondeur. « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean, XII, 24).

Colloque

O Jésus, faites-moi bien comprendre que les plus belles œuvres d'apostolat ne sont que vaine agitation, si elles ne dérivent pas d'une vie intérieure profonde. Vous seul êtes la vraie vigne où circule la sève divine de la grâce, donc seul le sarment greffé sur Vous peut la communiquer aux âmes en produisant pour elles des fruits de grâce. Quelle illusion si, me laissant prendre par des œuvres urgentes, je m'y lance tête baissée, en négligeant d'alimenter, de consolider mon union avec Vous ! Cependant, par ces doux avertissements que Vous avez imprimés au plus profond de mon âme, Vous ne cessez de me rappeler : « Sans Moi, vous ne pouvez rien faire... Celui qui demeure en Moi, porte seul des fruits ». O folle agitation, ô vanité de tant de mes œuvres, entreprises d'une façon trop humaine, comme si leur fruit ne dépendait que de mon industrie et de mes capacités ! O mon Dieu, préservez-moi de tant de stupidité ! Non, je ne veux pas gaspiller ainsi mes énergies, perdre mon temps. Il ne valait pas la peine de Vous être consacré, de me vouer à une vie d'apostolat, pour me borner ensuite à une activité purement humaine qui, en somme, pourrait être exercée par n'importe quel travailleur intellectuel ou manuel. Même ceux qui ne croient pas en Vous, se consacrent à des œuvres sociales : ils ouvrent des écoles, des hôpitaux, ils impriment des livres et des journaux, font de la propagande... Ce qui doit distinguer mon activité de la leur, c'est l'esprit intérieur dont elle provient : esprit d'union avec Vous, esprit de prière, de sacrifice. Seul cet esprit a le grand pouvoir de transformer la pauvre action humaine en action surnaturelle, en apostolat.

Faites, ô Seigneur, que mon action sorte d'un vigoureux sarment, solidement enté sur Vous ; faites qu'elle soit imprégnée de prière et de sacrifice.

Faites-moi comprendre, ô mon Jésus, combien il est nécessaire de mourir à moi-même pour arriver à cette entière pureté d'intention qui doit animer un véritable apostolat ! Que de fois je crois être mu par le zèle de votre gloire et le bien des âmes et peut-être — au moins pour une bonne part — ne le suis-je, au contraire, que par mon orgueil qui veut prendre telle initiative, commencer telle œuvre parce qu'il y trouve un champ libre à sa tendance naturelle à l'action, à ce désir secret de se faire remarquer, de se faire valoir, au désir de recueillir des applaudissements, des succès. N'est-ce pas exactement pour ce motif que je résiste souvent à l'obéissance, aux désirs et même à la volonté expresse de mes supérieurs, m'estimant incompris d'eux et donc autorisé à suivre mon opinion de préférence à la leur ?

O Seigneur, vues sous cet angle, combien toutes ces déviations possibles de mon moi me semblent laides, mesquines, détestables, profondément indignes d'une âme consacrée ! Pourtant, si elles éveillent en moi un sentiment d'horreur, je ne Vous demande pas, ô mon Dieu, d'atténuer votre lumière. Je Vous supplie, au contraire, de l'aviver davantage afin que je voie clair dans mon âme ; alors aidé de votre grâce toute puissante, je combattrai avec énergie ces basses tendances de mon mauvais moi qui, semblables à des vers rongeurs, menacent de ravager, de détruire mon apostolat. Donnez-moi la pureté d'intention, donnez-moi l'humilité du cœur, donnez-moi la vérité de l'amour ! Attirez-moi à Vous, mon Dieu, et je ne chercherai que Vous !

26

LE MYSTERE DE L'INCARNATION

22 Décembre

PRESENCE DE DIEU. — Je me mets en présence de Jésus avec le vif désir de pénétrer ce mystère infini de l'amour divin qui L'a poussé, Lui qui est Dieu, à se faire « l'un des nôtres ».

Méditation

1. — Dieu est amour : toutes ses œuvres, en Lui-même et en dehors de Lui-même, sont œuvres d'amour. Comme Il est le Bien infini, Il ne peut rien aimer en dehors de Lui-même avec le désir, comme c'est le cas pour nous, d'augmenter sa félicité : en Lui-même, Il possède tout. Il en découle que pour Dieu, aimer c'est-à-dire « vouloir le bien de ses créatures », consiste simplement à étendre hors de Lui-même son bien infini, ses perfections, à communiquer à d'autres son être, sa félicité : « *Bonum diffusivum sui* », comme dit St Thomas. Ainsi, Dieu a aimé l'homme d'un amour éternel et, en l'aimant, l'a appelé à l'existence, en lui donnant la vie naturelle et la vie surnaturelle. Par son amour, Dieu nous a non seulement tirés du néant, mais élus et élevés à l'état d'enfants, destinés à participer à sa vie intime, à sa béatitude éternelle. Tel était le premier plan de l'infinie charité divine vis-à-vis de l'homme. Mais après la chute originelle, Dieu, qui avait créé l'homme par un acte d'amour, a voulu le racheter par un acte d'amour plus grand encore. Si bien que le mystère de l'Incarnation se présente à nous comme la suprême manifestation de l'*excessive* charité de Dieu envers l'homme : « En ceci s'est manifesté l'amour de Dieu pour nous : Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par Lui. En ceci consiste Son amour : ...c'est Lui qui nous a aimés

et qui a envoyé son Fils en victime de propitiation pour nos péchés » (I Jean, IV, 9 et 10). Après avoir donné à l'homme la vie naturelle, après l'avoir destiné à la vie surnaturelle, que pouvait-Il faire de plus que se donner Lui-même, Verbe fait chair, pour le salut du genre humain ?

2. — Dieu est amour. Il n'est donc pas étonnant que l'histoire de son action bienfaisante envers l'homme soit un poème d'amour, et d'amour miséricordieux. Le premier chant de ce poème avait été notre destination éternelle à la vision et à la fruition de la vie intime divine. Le second chant exprime, d'une manière plus émouvante encore la sublimité de sa miséricorde : c'est le mystère de l'Incarnation.

Le péché de nos premiers parents avait détruit le premier plan de notre élévation à l'état surnaturel : nous étions déchus de cet ordre, sans qu'il nous soit désormais possible de réparer la faute. Dieu pouvait tout pardonner, mais il convenait à sa sainteté, à sa justice infinies, d'exiger une satisfaction adéquate à l'étendue de la faute, ce dont l'homme était absolument incapable. Alors s'accomplit l'œuvre la plus sublime de la miséricorde de Dieu : une Personne de la T. S. Trinité, la seconde, vint accomplir pour nous ce que nous ne pouvions faire. Voici le Verbe, le Fils unique de Dieu, « qui, pour nous, hommes, et pour notre salut, est descendu du ciel et s'est incarné » (Credo). L'amour miséricordieux de Dieu atteint ainsi au comble de sa manifestation : s'il n'existe pas d'ingratitude et de misère plus grandes que celle du péché, il ne peut y avoir de plus grand amour que celui qui se penche sur tant d'ingratitude et d'abjection, afin de les ramener à leur primitive splendeur. Dieu le fait, non par l'entremise d'un prophète ou du plus sublime des anges, mais personnellement : toute la T. S. Trinité opère l'Incarnation dont le terme est la conjonction d'une nature

humaine avec la Personne du Verbe. Toute l'immensité de l'amour, de la miséricorde de Dieu pour l'homme éclate et resplendit dans ce mystère.

Colloque

« O mon Dieu ! rendez-moi digne de connaître quelque chose du mystère de la charité très ardente qui Vous anime, c'est-à-dire de l'acte sublime de l'Incarnation, principe et source de notre salut. O Incarnation ineffable ! c'est elle qui apporte à l'homme, avec le rassasiement de l'amour, la certitude du salut. Cette charité est au-dessus des paroles ; mais au-dessus d'elle, il n'y a rien : le Verbe s'est fait chair, afin de me faire devenir semblable à Dieu ! Vous Vous êtes anéanti et dépouillé pour faire de moi quelque chose ; Vous avez pris l'habit du dernier des esclaves pour me donner le manteau d'un roi et d'un Dieu ! Et, prenant la forme de l'esclave, Vous n'avez en rien diminué votre substance, Vous n'avez fait tort en rien à votre divinité. Mais l'abîme de votre humilité m'ouvre les entrailles et m'arrache ces cris : « O incompréhensible, fait compréhensible à cause de moi ! O incréé, Vous voilà créé ! O inaccessible aux esprits et aux corps, Vous voilà, par un prodige de puissance, Vous voilà palpable aux pensées et aux doigts !...

O heureuse faute ! non pas en elle-même, mais par la vertu de la miséricorde divine. Heureuse faute qui a découvert les profondeurs sacrées et cachées des abîmes de l'amour ! En vérité, une charité plus haute ne peut pas être conçue... O amour ineffable ! amour sublime et transformé ! Soyez béni, Seigneur, qui me faites comprendre que Vous êtes né pour moi. Oh ! quelle gloire de voir et de sentir, comme je le crois, comme je le sens, que Vous êtes né pour moi ! Sentir cela en vérité, voilà la délectation, voilà la joie des joies !... O Admirable, que vos miséricordes sont misé-

ricordieuses... O Dieu incréé, faites-moi digne de connaître la profondeur de cet amour et l'abîme de cette miséricorde ! Faites-moi digne de comprendre cette charité ineffable, dont la communication nous a été faite quand le Père nous a manifesté Jésus-Christ » (B. Angèle de Foligno : « Le Livre des Visions et Instructions », traduit par E. Hello).

Permettez-moi de Vous dire, ô Seigneur, que mon esprit et mon cœur s'abîment devant la profondeur de votre charité ! C'est un mystère où je me perds, sans parvenir à en apercevoir le fond. Donnez-moi, Seigneur, d'adhérer inébranlablement à votre charité excessive ; faites que moi aussi je puisse dire, en toute conviction : j'ai connu la charité de Dieu pour moi et j'y ai cru ! Plus ma conviction sera forte, plus je me confierai totalement à votre charité, à votre amour infini et miséricordieux.

Grâce à votre Verbe incarné, votre charité immense, votre miséricorde ineffable se penchent indistinctement sur tous les hommes. Elles s'inclinent aussi vers moi : votre amour m'environne, me nourrit, me donne la vie, me porte vers Vous, mon Dieu ! O Seigneur, que votre amour envahisse mon âme ou, mieux encore, donnez-moi la grâce de reconnaître et de croire à cet amour qui, dès le premier instant de mon existence, m'a environné de toutes parts.

27

LE VERBE S'EST FAIT CHAIR

23 Décembre

PRESENCE DE DIEU. — O Jésus, Verbe éternel, permettez-moi de pénétrer plus avant dans le sublime mystère de votre Incarnation, afin que mon cœur soit toujours davantage sous l'emprise de votre amour infini.

Méditation

1. — Le Verbe est la deuxième Personne de la T. S. Trinité. Au sein de la nature divine unique, il y a trois Personnes, trois termes subsistants. Nous aussi, nous sommes « subsistants » ; la « subsistance » est ce qui permet de dire « moi », et d'attribuer à ce moi les diverses actions que nous faisons. En Dieu, dans la nature divine, il y a trois *Termes* qui peuvent dire « moi » par rapport aux opérations divines, opérations communes à tous trois, parce que procédant d'une nature unique en possession des trois Personnes divines. Le Verbe possède la nature divine comme le Père et l'Esprit Saint ; comme eux, Il possède les mêmes propriétés divines d'infinité, d'éternité, de toute-puissance, d'omniscience, etc. : toutes les grandeurs et perfections divines appartiennent au Verbe comme aux autres Personnes. Le Verbe opère les mêmes actions divines que le Père et l'Esprit Saint : actions intimes de connaissance et d'amour qui constituent la vie même de la T. S. Trinité ; actions extérieures de création, de conservation des créatures, etc. Le Verbe est Dieu ! Au début de son Evangile, avant de nous parler de la naissance temporelle de Jésus, St Jean nous présente la génération éternelle du Verbe existant « *ab aeterno* » dans le sein du Père, en tout égal au Père, mais distinct de Lui. « Au com-

mencement le Verbe était, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu » (I, 1). Le Verbe est l'unique parole du Père qui exprime le Père *tout entier ;* le Père, en Lui donnant son essence et sa nature divine, Lui communique aussi toute l'action divine. Voici donc le Verbe en tant que *cause* efficiente et principe de toute vie naturelle et surnaturelle : « Tout fut par Lui, et sans Lui rien ne fut ». Mais le Verbe, splendeur du Père, n'est pas seulement vie, mais également lumière, *lumière* qui révèle aux hommes les grandeurs et les mystères de Dieu : « de tout être il était la vie, et la vie était la lumière des hommes » (Jean, I, 3 et 4). Vie naturelle, vie de grâce, lumière, connaissance de Dieu : tout cela vient du Verbe qui est Dieu, avec le Père et l'Esprit Saint.

2. — « Le Verbe s'est fait chair ». Comme Dieu, le Verbe est éternel et immuable, parce qu'Il demeure nécessairement toujours ce qu'Il était « *manet quod erat* » ! Mais rien n'empêche qu'avec le Père et l'Esprit Saint, Il ait créé, dans le temps, une nature humaine qui, au lieu d'avoir un « *moi* » limité et faible comme le nôtre, se trouve totalement sous la gouverne de son *moi* divin. Il en fut ainsi : la nature humaine, assumée par Lui, est la même que la nôtre ; toutefois, au lieu d'appartenir à un *moi humain,* elle appartient au *moi* divin, à la Personne subsistante du Verbe. Les opérations et les passions de cette nature humaine sont par conséquent celles du Verbe. Après l'Incarnation, le Verbe a une *double nature :* la nature divine, unique, qu'Il possède en commun avec le Père et l'Esprit Saint ; la nature humaine, qui est de même qualité et a les mêmes propriétés que la nôtre.

Le Verbe demeure ce qu'Il était. Toutefois, bien qu'étant Dieu, Il ne dédaigne pas d'assumer la pauvre nature humaine déchue par le péché et, au contraire, « s'anéantit Lui-même,

prenant condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes s'étant comporté comme un homme » (Phil. II, 7). Telle est l'œuvre de l'immense charité de Dieu qui, plein de miséricorde pour sa pauvre créature tombée dans l'abîme du péché, n'a pas hésité à décréter l'Incarnation rédemptrice de son Fils unique. De cette manière, le Verbe éternel vient à nous comme le bon Pasteur qui abandonne tout pour descendre dans la vallée, en quête de la brebis perdue. Voilà le fruit de l'excessive charité avec laquelle Dieu nous a aimés !

Colloque

« O Verbe, ô mon Sauveur ! c'est Toi l'Aigle que j'aime et qui m'attires : c'est Toi qui, T'élançant vers la terre d'exil, as voulu souffrir et mourir afin d'enlever toutes les âmes et de les plonger jusqu'au centre de la Trinité sainte, éternel foyer de l'amour ! C'est Toi, qui, remontant vers l'inaccessible lumière, restes caché dans notre vallée de larmes sous l'apparence d'une blanche hostie, et cela pour me nourrir de ta propre substance. O Jésus ! laisse-moi Te dire que ton amour va jusqu'à la folie... Comment veux-Tu, devant cette folie, que mon cœur ne s'élance pas vers Toi ? Comment ma confiance aurait-elle des bornes ?

Ah ! pour Toi, je le sais, les Saints ont fait aussi des folies, ils ont fait de grandes choses, puisqu'ils étaient des aigles ! Moi, je suis trop petite pour faire de grandes choses, et ma folie (...) c'est de compter sur les Anges et les Saints pour voler jusqu'à Toi avec tes propres ailes, ô mon Aigle adoré ! Aussi longtemps que Tu le voudras, je demeurerai les yeux fixés sur Toi, je veux être fascinée par ton regard divin, je veux devenir la proie de ton amour » (cfr. TEJ. HA. pp. 236-237).

Oui, mon Jésus, je désire ardemment devenir la proie de votre amour, je désire qu'il m'envahisse tout entier, me

purifie et me transforme, afin que Vous ayez la joie d'accomplir pleinement en moi votre miséricordieuse œuvre rédemptrice et sanctificatrice.

Vous venez à nous pour nous guérir de notre misère, pour faire de nous, fils du péché, des enfants de Dieu. Mais que de fois, hélas ! votre charité infinie est forcée de s'arrêter devant des cœurs ingrats, qui Vous ferment les portes ! « Vous êtes venu au milieu de nous et les vôtres ne Vous ont pas reçu » (cfr. Jean, I, 11). Ceux qui ne croient pas à votre amour, ceux qui doutent de votre miséricorde infinie, ceux qui n'ont pas confiance en Vous, ne Vous reçoivent pas. Cette excessive charité Vous a porté du ciel jusqu'à nous, elle n'a pas considéré comme déplacé que Vous, Verbe éternel, Vous Vous revêtiez de notre pauvre nature humaine, et pourtant elle est entravée dans son mouvement en cette même créature, votre créature, que Vous êtes venu combler de vos faveurs !

O Verbe éternel, mon Sauveur, ne permettez pas que je mette jamais d'obstacle à votre œuvre ! Que mon âme soit toujours ouverte à votre amour infiniment miséricordieux, pour que Vous puissiez accomplir entièrement en moi votre office de Sauveur, de Sanctificateur.

28

LE GRAND MYSTERE S'ACCOMPLIT

24 Décembre

PRESENCE DE DIEU. — O Verbe incarné, mon Sauveur, enseignez-moi les sages leçons renfermées dans le mystère de votre Incarnation.

Méditation

1. — Parmi toutes les œuvres que Dieu a accomplies,

dans le temps et en dehors de Lui-même, l'Incarnation rédemptrice du Verbe est la plus grande. La plus grande, parce qu'elle a pour fin, non une simple créature, aussi sublime soit-elle, mais Dieu même, le Verbe éternel, qui se charge dans le temps d'une nature humaine. La plus grande, parce qu'étant la suprême manifestation de l'amour miséricordieux de Dieu, elle est l'œuvre qui Le glorifie plus que tout autre, et Le glorifie précisément par rapport à la charité, essence même de Dieu. La plus grande, enfin, à cause du bien immense qu'elle procure aux hommes. En effet, le salut, la sanctification, la félicité éternelle de tout le genre humain dépendent complètement de l'Incarnation de Jésus, le Verbe Incarné. Dieu le Père « nous a élus en lui, dès avant la création du monde, pour être saints et immaculés en sa présence... En lui, nous trouvons la rédemption..., la rémission des fautes, selon la richesse de sa grâce... En lui, nous avons été mis à part... Dieu nous a fait revivre avec le Christ. Avec lui, il nous a ressuscités, et fait asseoir aux cieux dans le Christ Jésus » (Eph. I, 4-11 ; II, 5-6). Jésus, le Verbe Incarné, est l'unique source de notre salut et de notre sainteté. Sans Lui, l'homme ne pourrait appeler Dieu du doux nom de Père, il ne pourrait L'aimer comme un fils, il ne pourrait jamais espérer être admis en son intimité. Il n'y aurait ni grâce, ni vision béatifique de Dieu. Sans Jésus, l'homme serait emprisonné dans les limites d'une vie purement humaine et privé de tout horizon surnaturel, tant dans le temps que pour l'éternité.

2. — L'Incarnation du Verbe, la plus grande œuvre de Dieu — destinée à illuminer et à sauver le monde entier — s'accomplit dans l'obscurité, dans le silence, dans les circonstances les plus humbles et les plus humaines. L'édit de César oblige Marie et Joseph à quitter la petite maison

de Nazareth, et les voilà en chemin ; ils vont à pied comme les plus pauvres, malgré l'inconvénient de la délivrance imminente de Marie. Ils ne se sont pas crus autorisés à remettre le voyage, ils n'ont fait aucune objection, et ont obéi avec promptitude et simplicité. Celui qui commande est un homme, mais leur profond esprit de foi découvre dans le commandement de l'empereur païen, la volonté de Dieu. Et ils cheminent se confiant en la Providence : Dieu sait, Dieu pourvoira : « avec ceux qui l'aiment, Dieu collabore en tout pour leur bien » (Rom. VIII, 28). A Bethléem, il n'y a pas de place pour eux et il ne leur reste qu'à s'abriter dans une grotte rustique. La misère de ce refuge d'animaux, ne les déconcerte pas, ne les scandalise nullement: ils savent que l'Enfant qui doit naître, est le Fils de Dieu, mais ils savent aussi que les œuvres de Dieu diffèrent totalement de celles des hommes ! Or, si Dieu veut que sa plus grande œuvre s'accomplisse là, dans cette misérable étable, dans le dénuement le plus extrême, Marie et Joseph n'ont rien à répliquer ! Un brin d'esprit humain aurait suffi à les désorienter, les déconcerter, faire jaillir un doute... Marie et Joseph sont profondément humbles, c'est pourquoi ils sont dociles et pleins de foi en Dieu. Selon sa coutume, Dieu se sert de tout ce qui est humble et méprisable aux yeux du monde, pour accomplir la plus magnifique de ses œuvres : l'Incarnation du Verbe.

Colloque

O mon Dieu, quel contraste lumineux et sublime ! Vous, Verbe éternel, Verbe incarné, source de vie, de salut, de grâce et de sainteté ; Vous, lumière et rédemption de l'humanité entière, êtes sur le point de Vous montrer au monde ! Tout le créé devrait exulter, toute la nature devrait frémir de joie, tous les hommes devraient accourir à la

rencontre de leur Dieu, de leur Roi, de leur Sauveur ! Vous choisissez, au contraire, de naître dans le secret, la solitude, le silence et tout est prédisposé à cette fin. « Alors qu'un silence paisible enveloppait toutes choses et que la nuit parvenait au milieu de sa course rapide, du haut des cieux, ta Parole toute-puissante s'élança du trône royal » (Sag. XVIII, 14). O mon Dieu, Vous venez du ciel pour sauver le monde et ce monde qui est vôtre, qui est l'œuvre de vos mains, n'a pas même de logement à Vous offrir ! Où trouver l'enfant, si pauvre et misérable soit-il, qui n'a pas de logis pour naître ? L'humble petite maison de Nazareth était prête à Vous accueillir : Marie l'avait préparée avec tant d'amour, mais Vous n'avez même pas voulu cette humble demeure et Vous avez tout disposé de manière à n'avoir rien où reposer la tête. Bethléem est plein de visiteurs, il y a un coin pour tous ; mais pour Vous, le Visiteur royal, le Créateur, le Roi de l'univers, il n'y a pas de place. Voici que Vous venez à nous comme un misérable pèlerin qui bat le pavé sans savoir où passer la nuit. Personne ne connaît votre passage, personne n'est au courant de votre apparition imminente, personne ne peut supposer que cette humble femme de Nazareth est sur le point de donner au monde son Sauveur, son Roi, son Dieu. Seuls Marie et Joseph savent et adorent en silence ! Rien ne les trouble ; leur cœur est inébranlable dans leur foi, il est ancré en pleine confiance : ils sont sûrs de Vous et de vos promesses.

O Verbe incarné, imprimez profondément dans mon cœur cette leçon et faites que je comprenne les voies mystérieuses de votre amour. Vous venez pour me sauver, me sanctifier, mais Vous voulez aussi accomplir en moi votre œuvre par l'intermédiaire des circonstances, des événements les plus humbles, les plus communs, les plus insignifiants. Donnez-moi l'humilité, la foi, la confiance aveugle de Marie et de Joseph,

afin que je sache reconnaître et adorer votre œuvre en y adhérant avec docilité et amour... Faites-moi comprendre que Vous aimez à envelopper vos œuvres d'humilité, de silence, de secret.

29

LE SAUVEUR EST APPARU

25 Décembre

PRESENCE DE DIEU. — Me voici aux pieds de mon Dieu fait chair, devenu enfant par amour pour moi ! J'adore, je remercie, j'aime !

Méditation

1. — Dieu est charité, Dieu nous a aimés d'un amour éternel !

« Il me semble que le Seigneur s'est dit : l'homme ne M'aime pas, parce qu'il ne Me voit pas ; Je Me montrerai à lui et ainsi Je me ferai aimer. L'amour divin envers l'homme était trop grand et il avait été tel de toute éternité, mais cet amour ne s'était pas encore manifesté... Il n'apparut vraiment que lorsque le Fils de Dieu se fit voir comme petit enfant dans une étable, sur de la paille » (St Alphonse-Marie de Liguori). Voilà le mystère de la Nativité ; voici le cri d'exultation de St Paul : « La grâce de Dieu, source de salut pour tous les hommes, s'est manifestée... le jour où apparurent la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes » (Ep. 1e et 2e Messes, Tit. II, 11-15 ; III, 4-7). Voici la bienheureuse annonce « de la grande allégresse » que l'Ange apporte aux pasteurs : « Aujourd'hui un Sauveur vous est né, qui est le Christ Seigneur ! » (Ev. 1e Messe, Lc II, 1-11). Dans la liturgie de ce jour, les textes se succèdent sur

un ton d'exultation croissante pour célébrer le doux Enfant Jésus, le Verbe fait homme, vivant, palpitant au milieu de nous : « Qui avez-vous vu, pasteurs ? dites, annoncez-nous qui, sur terre, est apparu ? Le nouveau-né, nous l'avons vu, et les chœurs des anges louant le Seigneur » (BR). « Que les cieux se réjouissent, que toute la terre exulte en présence du Seigneur ! » (MR). Notre Dieu est ici, au milieu de nous, Il s'est fait l'un des nôtres : « Un Enfant nous est né, un Fils nous a été donné... son nom est : Admirable, Dieu, Prince de la paix, Père du siècle futur !... Exultez, fille de Sion, chantez, fille de Jérusalem... Réjouissez-vous, habitants de la terre ! Venez, peuples, adorez le Seigneur » (BR).

Allons ! Venez, adorez, écoutez, réjouissez-vous ! Jésus, le Verbe du Père, révèle une parole admirable : Dieu vous aime !

2. — Les trois Messes de Noël nous placent devant un tableau majestueux : l'émouvante description de la venue au monde de Jésus, en tant qu'homme, alterne avec la naissance éternelle et sublime du Verbe dans le sein du Père, et les allusions à la naissance du Christ dans les âmes par la grâce, sont nombreuses. Cependant, cette triple naissance n'est qu'une manifestation unique du Dieu-Amour. Personne, sur cette terre, ne pouvait connaître l'amour de Dieu, mais le Verbe vivant dans le sein du Père, le connaît et peut nous le révéler. Le Verbe s'étant fait chair, nous a fait connaître l'amour de Dieu ; son incompréhensible et invisible charité s'est rendue évidente et palpable en ce doux Petit qui, de son berceau, nous tend les bras. La Préface du jour le déclare solennellement : « O Dieu éternel, par le mystère de l'Incarnation du Verbe, un nouveau rayon de votre splendeur a brillé aux yeux de notre âme afin que, tandis que nous connaissons Dieu sous une forme visible,

nous soyons ravis par Lui en l'amour des choses invisibles ». Oui, « cet Enfant emmailloté et couché dans une mangeoire » est notre Dieu, qui, pour nous, s'est rendu visible, notre Dieu, qui nous prouve, de la manière la plus concrète, sa charité infinie. Quel est le mortel qui pourrait contempler le petit Jésus sans se sentir pris, ravi par cet amour infini qui nous l'a donné ? Jésus Enfant nous révèle l'amour de Dieu, Il nous le manifeste sous sa forme la plus claire et la plus émouvante.

Dans l'épître de la 3e Messe de Noël (Hebr. I, 1-11), St Paul nous dit : « Dieu, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils... resplendissement de sa gloire, effigie de sa substance ». Jésus, Verbe incarné, dans son silence d'enfant impuissant, nous parle et nous révèle la substance de Dieu : la charité de Dieu !

Colloque

« O puissante et éternelle Trinité ! O très douce et ineffable charité ! Qui ne s'enflammerait au contact de tant d'amour ? Quel cœur pourrait se défendre de se consumer pour Vous ?

« O abîme de charité ! Vous Vous êtes attaché si éperdument aux créatures qu'il semble que Vous ne puissiez vivre sans elles ! Et cependant, Vous êtes notre Dieu ! Vous n'avez nullement besoin de nous. Notre bonheur n'ajoute rien à votre grandeur, puisque Vous êtes immuable. Nos maux ne pourraient Vous occasionner aucun dommage, ô Dieu qui êtes la souveraine et éternelle bonté ! Qui donc Vous pousse à tant de miséricorde ? L'amour ; en effet, Vous n'avez aucune obligation envers nous et nul besoin de notre pauvre humanité. Qui Vous porte, ô Dieu infini, vers moi, petite créature ? Personne, si ce n'est Vous-même, ô Feu d'amour ! C'est toujours et uniquement l'Amour qui Vous a poussé et Vous pousse encore !

« O Vous, souveraine douceur, Vous avez daigné Vous unir à notre amertume ; Vous, splendeur, à nos ténèbres ; Vous, sagesse, à notre stupidité ; Vous, vie, à la mort ; Vous, infini, à nous, si limités ! » (Ste Cath. de Sienne).

O doux Verbe incarné, ô très aimable Enfant Jésus, me voici enfin à vos pieds, laissez-moi Vous contempler, permettez-moi de m'abreuver à votre beauté, votre bonté, votre immense charité ! En ce tendre Enfant qui me sourit et me tend ses petits bras, je découvre votre amour infini, vivant et palpitant — car cet Enfant, c'est Vous, ô mon Dieu ! Comment pourrais-je assez Vous remercier de votre amour excessif ? Comment pourrais-je Vous payer de retour ?

« Vous Vous êtes fait petit et pauvre pour nous, Vous, si grand, si riche ! Vous avez choisi de naître hors de chez Vous dans une étable, d'être enveloppé de langes, de sucer le lait virginal, d'être déposé dans la crèche entre l'âne et le bœuf. — Aujourd'hui brille pour moi le jour de la rédemption nouvelle, de la restauration ancienne, de la félicité éternelle ; aujourd'hui, les cieux ont distillé le miel pour le monde entier ! — Baise donc, ô mon âme, cette divine crèche, colle tes lèvres sur les petits pieds de l'Enfant, embrasse-les tous deux. Médite, en outre, la veillée des pasteurs, contemple les phalanges angéliques, prépare-toi à prendre part à la céleste mélodie, chantant de bouche et de cœur : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » (St Bonaventure).

30

CROIRE A L'AMOUR

26 Décembre

PRESENCE DE DIEU. — O très doux Enfant Jésus, faites-moi pénétrer dans l'abîme de votre amour infini, afin que j'y croie de toutes mes forces.

Méditation

1. — Au moment de la création, Dieu nous a tant aimés qu'Il nous a faits à son image et à sa ressemblance ; en nous rachetant, Il nous a aimés jusqu'à se faire Lui-même à notre image ! Noël est donc par excellence la fête de l'amour, de cet amour qui se révèle non dans les souffrances de la Croix, mais dans l'amabilité d'un petit Enfant, notre Dieu, nous tendant les bras pour nous faire comprendre qu'Il nous aime.

Si la considération de la justice infinie peut nous exciter à une plus grande fidélité dans le service de Dieu, combien celle de son amour infini nous y stimule davantage encore ! Ste Thérèse de l'Enfant Jésus disait : « Je suis d'une nature telle que la crainte me fait reculer ; avec l'amour, non seulement j'avance, mais je vole ! » (HA., p. 201). Jésus, le Dieu-Enfant, est ici, au milieu de nous, pour substituer à l'ancienne loi de la crainte, la loi nouvelle de l'amour.

Pour parcourir la voie des commandements divins, nos âmes ont besoin de se dilater dans cette conviction de la charité infinie de Dieu pour nous ; or, c'est justement à cette fin que nous voulons nous plonger dans la contemplation du mystère de la Nativité. En effet, lorsque nous voyons Jésus, le Verbe éternel, se faire Enfant pour nous et, dès le premier instant de sa vie terrestre, embrasser de tout cœur nos

misères, au point d'avoir pour berceau une mangeoire, pour couchette un peu de foin, pour couverture de misérables chiffons... oh ! nous ne pouvons plus douter de son amour. Dieu nous aime ! Jésus nous aime ! Oui, répétons-le sans fin : « Nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru » (I Jean, IV, 16). Seigneur, je crois à votre amour pour moi ! Seigneur, augmentez ma foi !

2. — « Dieu est amour ! » Le trésor contenu dans cette parole est immense : c'est celui que Dieu entr'ouvre et révèle à l'âme toute centrée dans la contemplation du Verbe incarné. Tant que nous n'avons pas découvert que Dieu est l'amour infini, l'infinie bienveillance qui se donne et s'étend à tous les hommes pour leur communiquer son bien et sa félicité, la vie spirituelle est en germe, elle ne s'est ni développée, ni approfondie. C'est seulement quand l'âme, illuminée par l'Esprit Saint, a pénétré le mystère de la divine charité, qu'elle atteint sa plénitude et sa maturité.

Nous ne pouvons mieux comprendre l'amour infini de Dieu à notre égard qu'en nous approchant de cette pauvre mangeoire où Il repose, fait chair. « Les grands mystères de l'Homme-Dieu sont profondément incompréhensibles, cachés qu'ils sont dans les abîmes de la Divinité » enseigne Saint Jean de la Croix (cfr. C. XXXVII, p. 398). Or, parmi ces mystères, le premier est sans conteste celui de la charité, qui constitue l'Etre même de Dieu. La *perception* de cet amour infini, plus profonde et plus pénétrante que jamais, naît facilement en nous par la contemplation amoureuse et silencieuse de Jésus-Enfant : ce n'est plus uniquement croire, c'est, d'une certaine manière, expérimenter que Dieu nous aime. Alors, la volonté accepte la plénitude de ce que la foi enseigne ; elle l'accepte avec amour, de toutes ses forces, et l'âme se met à croire sans réserve à l'amour infini. Dieu est

amour : cette vérité fondamentale de toute vie chrétienne, a pénétré dans les profondeurs de l'âme ; elle la sent, la vit, car elle l'a pour ainsi dire palpée dans son Dieu incarné. Qui croit ainsi à l'amour infini, saura se donner à lui sans mesure : le don sera total.

Colloque

Seigneur, je crois à votre amour pour moi ! Comment pourrais-je encore en douter ?

« Vous êtes descendu de la hauteur de votre divinité jusqu'à la fange de notre humanité, car la bassesse de mon intelligence ne pouvait ni comprendre ni regarder votre élévation. Afin que ma petitesse puisse voir votre grandeur, Vous Vous êtes fait tout petit, renfermant la grandeur de votre Déité dans la petitesse de notre humanité. Ainsi Vous êtes-Vous manifesté à nous dans le Verbe, votre Fils unique ; ainsi Vous ai-je connu, abîme de charité ! Rougis de honte, nature aveugle, tant exaltée et honorée par ton Dieu, de ne pas savoir que Dieu, dans sa charité infinie, est descendu de la hauteur de sa Déité jusqu'à la bassesse de la fange de ton humanité. O amour inénarrable, ô amour inestimable, que lui dis-tu, mon âme ? Je Vous dis, Père éternel, je Vous supplie, Dieu très bon, de nous faire part, à nous et à tous vos serviteurs, du feu de votre charité » (Ste Cath. de Sienne).

O Dieu, comme j'ai besoin de connaître votre amour infini ! Connaître pour croire, croire pour aimer, aimer pour me donner entièrement à Vous, sans réserve aucune, comme Vous Vous êtes donné tout à moi.

Comme je voudrais, ô mon Dieu, Vous payer de retour pour ce don inestimable ! Hélas ! Vous qui êtes tout, m'avez tout donné, tandis que moi, qui ne suis rien, je ne puis Vous donner que ce rien ! Et même, comme je suis

lent et avare à Vous donner ce rien, comme je cherche à m'épargner, comme je suis parcimonieux et prudent !... Votre amour, lui, n'a connu aucune mesure, il n'a pas calculé la distance infinie qui sépare le Créateur de la créature, il l'a au contraire dépassée et comblée, en unissant, d'une manière indissoluble, la pauvre nature humaine à la Personne divine du Verbe. Il est bien vrai que l'amour ne connaît pas d'obstacles, qu'il surmonte tout, s'accommode de tout, pourvu qu'il atteigne son but. O doux Jésus-Enfant, mon Dieu, mon Sauveur, faites-moi la grâce de comprendre toujours davantage la grandeur et la profondeur de votre amour ; faites-moi pénétrer dans cet abîme sans bornes dont aucune créature ne pourra jamais toucher le fond ! Au fur et à mesure que je m'y enfonce, je sens naître en moi une force nouvelle, un nouvel élan qui me pousse irrésistiblement à me donner tout entier à Vous. Vous savez combien il m'est nécessaire que cette force, cet élan se décuplent, se consolident pour que je sois vraiment généreux et prêt à tout sacrifice, à toute donation. O Seigneur, puissé-je comprendre votre charité infinie ! Que ma foi en votre amour devienne inébranlable, et que je ne refuse jamais rien à votre amour ! Tel est, ô mon Jésus, le présent que je Vous supplie de m'accorder en ce jour de votre Nativité.

31

RENDRE AMOUR POUR AMOUR

27 Décembre

PRESENCE DE DIEU. — Je me recueille devant la pauvre crèche : je contemple Jésus-Enfant avec le désir de pouvoir Lui rendre, comme Il me le demande, amour pour amour.

Méditation

1. — Pour assumer la nature humaine et dès lors pour s'y unir, le Verbe éternel a voilé sa divinité, sa majesté, sa puissance, sa sagesse infinie : en effet, l'Enfant divin ne peut ni parler, ni se mouvoir ; Il dépend tout à fait de sa Mère, sa créature, et attend tout d'elle.

Comprenons ce mystère pour l'appliquer à notre pauvre vie ! Le véritable amour surmonte tout obstacle, accepte n'importe quelle condition, n'importe quel renoncement, pourvu qu'il s'unisse à celui qu'il aime. Si nous voulons nous unir à Dieu, nous devons suivre une voie semblable à celle qu'a parcourue le Verbe pour s'unir à la nature humaine : voie de prodigieux abaissements, d'infinie humilité ! Or, voici que devant nous s'ouvre le sentier du « rien », de l'abnégation totale. « Tout, rien ; tout, rien ! » C'est la berceuse que chante St Jean de la Croix à son Dieu fait Homme : « Pour arriver à posséder tout, veillez à ne posséder quoi que ce soit de rien » (MC. I, XIII, p. 86). Devant les abaissements infinis du Verbe éternel fait chair, cette voie ne doit pas nous paraître trop austère, ni trop aride. Pour payer de retour son amour infini, Lui prouver notre pauvre amour, décidons-nous à nous dépouiller généreusement de tout ce qui peut retarder notre union avec Lui : dépouillons-nous surtout de notre amour-propre, de l'orgueil, la vanité, la prétention

de faire valoir nos droits, de notre point d'honneur. Quel contraste frappant entre ces vaines exigences de notre « moi » et l'émouvante humilité du Verbe incarné ! « Sic nos amantem, quis non redamaret ? » Qui n'aimerait de retour Celui qui nous aime tant ? » (*Adeste fideles*).

2. — Jésus, par amour pour nous, ne s'est pas seulement « dépouillé », pour ainsi dire, de sa grandeur et de sa majesté, mais Il a embrassé, dès le premier moment de sa vie terrestre, toutes les privations possibles. Nous aussi, « dépouillons-nous » volontiers, par amour pour Lui. Dépouillons-nous de l'amour des richesses et de l'attachement à notre bien-être matériel, des commodités et du superflu. Le vœu ou la promesse de pauvreté, nous oblige déjà à ce dépouillement mais, même en dehors de cette obligation, comment pourrions-nous mener tranquillement une vie facile quand notre Dieu s'est choisi tant de pauvreté et de gêne ? Examinons le cadre et les conditions de vie de Jésus nouveau-né : pour maison, une étable ; pour berceau, une mangeoire, de la paille piquante, des langes insuffisants. Devant la crèche, l'âme comprend bien que la voie du « rien » n'est pas trop austère : « Ne recherchez pas ce qu'il y a de meilleur dans les choses, mais ce qu'il y a de pire, et désirez entrer pour l'amour du Christ dans un dénûment total, un parfait détachement et une pauvreté absolue par rapport à tout ce qu'il y a en ce monde » (MC. I, XIII, p. 84).

Si nous voulons donc payer de retour l'amour infini de Jésus, dépouillons-nous généreusement de tout pour Lui, non seulement des biens matériels, mais encore de toute attache à la créature car, enseigne St Jean de la Croix, aimer c'est « se dépouiller (pour Dieu) de tout le créé » (MC. II, V, p. 116). La voie du « rien » conduit rapidement à Bethléem, le lieu où Dieu s'unit un jour à l'humanité de la manière la

plus intime et la plus personnelle, et où Il nous attend pour unir nos âmes à Lui.

Colloque

Accordez-moi, très doux Jésus, de pouvoir, ne fût-ce qu'un peu, Vous payer de retour pour votre amour infini. C'est par amour pour moi que Vous, mon Dieu, Vous êtes fait Homme ; que le Seigneur s'est fait esclave ; le riche, pauvre ; le tout-puissant, un tout petit enfant, faible et dépendant... Oh ! faites que, par amour pour Vous, je suive avec courage et générosité, la voie du rien, du dépouillement total.

Par amour pour moi, Vous Vous êtes dépouillé de votre majesté et de votre grandeur, Vous avez voilé toutes les marques de votre divinité, Vous êtes devenu très petit et très humble. Vous l'avez fait pour devenir « mien », afin que non seulement je Vous connaisse, mais aussi Vous possède tout entier auprès de moi, puisque Vous me donnez, tant à Bethléem que chaque jour dans l'Eucharistie, toute votre divinité, toute votre humanité ! Et moi, misérable créature, tant aimée et favorisée par Vous, je ne pourrais, par amour pour Vous, devenir totalement vôtre, me dépouiller de mon amour-propre ?

« Oh ! quel immense amour Vous me témoignez dans cet état de petit enfant, Vous condamnant au silence et à toutes les nécessités des enfants ordinaires ! car le premier cri, qui sortit de votre poitrine, fut un cri de douleur, suivant cette parole du Sage : « Comme tous les autres, j'ai commencé par pleurer en venant au monde ». Et Vous avez voulu par là me faire reconnaître ma propre misère. Vous ne voulez accepter que le lait qui vient du Père éternel... Ainsi l'âme qui veut Vous ressembler doit se nourrir exclusivement du lait qui provient de Vous. Mais, avant de prendre ce lait, Vous voulez, par votre exemple, me nourrir

moi-même. Et quelle nourriture me donnez-Vous ? En reposant vos petits membres sur la paille d'une crèche, et en plaçant votre tête sur une pierre, Vous me donnez la nourriture si utile et si nécessaire de votre humilité et de votre pauvreté » (Œuvres de Ste M.-Mad. de'Pazzi, recueillies par le R.P. Brancaccio, O.C., trad. par Dom Anselme Bruniaux. 1873).

O Dieu, richesse éternelle, richesse infinie, à quoi Vous êtes-Vous réduit par amour pour moi ! Comme je suis encore éloigné de la réelle pauvreté, de la pratique fervente de cette vertu que Vous aimez tant, moi qui me suis voué à Vous par le vœu de pauvreté !

Seigneur, doux Verbe incarné, je désire payer par mon amour, votre amour infini ; je veux, moi aussi, Vous prouver par des faits que je Vous aime vraiment. Que ferai-je pour Vous, très doux Jésus ? Je me dépouillerai, par amour pour Vous, de tout ce qui n'est pas Vous, car je ne désire que Vous, mais ardement, et voudrais me rendre semblable à Vous ! O Dieu, Vous Vous êtes fait chair, détruisez mon orgueil, qu'il fasse place à l'humilité ; Vous, Maître et Seigneur de tout l'univers, Vous Vous êtes fait pauvre et miséreux, remplacez en moi l'amour des commodités par celui de la vraie pauvreté. L'humilité et la pauvreté m'introduiront dans la voie du rien et ainsi, vide de moi-même et de tout le créé, je pourrai finalement Vous aimer de toutes mes forces, Vous dire avec une sincérité parfaite : Seigneur, je Vous aime plus que moi-même et que toutes les créatures !

32

GLOIRE A DIEU

PRESENCE DE DIEU. — Je m'unis, en esprit, au chœur des Anges qui, par dessus les campagnes de Bethléem, chantent la gloire du Seigneur.

Méditation

1. — Le Verbe s'est incarné pour notre salut, pour notre félicité. Toutefois, la fin première de l'Incarnation, comme de toutes les œuvres de Dieu, est sa gloire. Lui, le Bien unique et absolu, ne peut rien vouloir en dehors de sa gloire. En envoyant son Fils unique pour sauver les hommes, Il a voulu glorifier sa bonté infinie, se glorifier par notre salut opéré au moyen de l'acte suprême de son amour infiniment miséricordieux. L'œuvre de la création glorifie Dieu dans sa sagesse et sa toute-puissance, celle de l'Incarnation Le glorifie dans sa charité. Comme Dieu ne pouvait manifester une miséricorde et une charité plus grandes qu'en donnant son Fils unique pour le salut des hommes, ainsi, aucune œuvre ne parvient à Le glorifier davantage que l'Incarnation du Verbe. Et voici qu'à la naissance du Rédempteur les Anges chantent : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ». L'Eglise recueille ce cantique et l'amplifie dans ce « Gloria » qui s'entonne à chaque Messe lors d'une fête : « Nous Vous louons, nous Vous bénissons, nous Vous glorifions, nous Vous rendons grâces à cause de votre gloire infinie ». Jamais autant qu'à la Noël, l'âme ne ressent le besoin de répéter ce cantique, bien plus du cœur que des lèvres. Elle se sent alors portée à louer son Dieu si immense, si grand, si beau mais aussi si bon, si miséricordieux, si plein de charité, Il ne lui suffit pas de chanter : elle voudrait se transformer en une « incessante louange de sa gloire ».

2. — « En Lui, nous avons été mis à part... pour être, à la louange de sa gloire, ceux qui ont par avance espéré dans le Christ » (Eph. I, 11-12). Chaque chrétien est par lui-même un témoin de la gloire du Christ : son élévation à l'état surnaturel, sa sanctification, sa félicité éternelle, ont comme fin suprême la gloire de Celui qui l'a racheté. Le chrétien, à fortiori l'âme consacrée, doit se comporter de manière à ce que toutes ses œuvres et sa vie entière soient une louange de gloire à la T. S. Trinité, au Christ, notre Seigneur. Durant ces jours, l'Eglise nous présente les « prémices » de ces « vrais chrétiens » qui, par les œuvres, et même par la mort, ont chanté la gloire du Rédempteur : nous les voyons à la suite du Dieu-Enfant, tels des Anges de la terre, unissant leur mélodie à celle des Anges du ciel. St Etienne, le protomartyr, nous montre que l'âme fidèle et aimante doit être disposée à tout donner, don de soi et de la vie, pour la gloire de son Dieu. St Jean l'Evangéliste, « le bienheureux apôtre à qui furent révélés les secrets célestes » et qui pénétra, plus que tout autre, le mystère de Dieu-charité infinie, nous dit que l'amour du prochain « est le précepte du Seigneur et que, s'il est observé, il suffit » (BR) pour rendre gloire à l'Amour infini.

Les Saints Innocents, « premières et tendres fleurs de l'Eglise » prouvent que la voix de l'innocence, est un hymne de gloire à Dieu, fort semblable à celui des Anges : « De la bouche des enfants, même de ceux qui sont à la mamelle, Vous avez fait éclater votre louange, ô Dieu ! » Uni au sacrifice du sang, cet hymne devient beaucoup plus puissant et plus éloquent : « Les Innocents Martyrs ont confessé la gloire de Dieu, non en parlant, mais en mourant » (BR). C'est pourquoi notre vie également devrait être un hymne de louange à Dieu, « non par les paroles, mais par les œuvres ».

Colloque

« Que ma voix se fasse sonore, que d'un esprit attentif je Vous contemple, mon Dieu, et que mes paroles célèbrent vos louanges : il est juste que la créature loue son Créateur, puisque Vous nous avez créés et rachetés afin que nous Vous louions, bien que Vous n'ayez nul besoin de louanges. Vous êtes une force incompréhensible qui n'a besoin de personne, mais se suffit à elle-même. Vous êtes grand, ô Seigneur mon Dieu, puissante est votre force et innombrables les œuvres de votre sagesse. Vous êtes grand, Seigneur mon Dieu, et digne de toute louange. Que mon âme Vous aime, que ma langue Vous chante, que ma main Vous écrive et qu'en ces saints exercices s'emploie toute mon âme. Que cette nourriture très suave me rassasie continuellement, afin que je chante d'une voix puissante, que je chante de tout mon cœur et de toutes mes forces, que je chante, dans une douce allégresse et d'une âme très fervente, que je Vous chante et Vous loue, mon Dieu !

Bénis, ô mon âme, le Seigneur, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint Nom. Bénis le Seigneur, ô mon âme, et n'oublie jamais ses bienfaits innombrables ! Louons ce Dieu que les Anges louent, que les Dominations adorent en se prosternant, que les Puissances craignent et à l'honneur duquel les Chérubins et les Séraphins chantent sans cesse : Saint ! Saint ! Saint ! Unissons nos voix aux voix des Anges et des Saints, et louons le Seigneur autant que nous le pouvons » (St Augustin).

Oui, mon Dieu, mon Rédempteur et mon Sauveur, je veux Vous louer éternellement et, en attendant d'aller exalter votre gloire avec les Anges et les Saints du Ciel, je veux commencer à la chanter dès ici-bas, non pas seulement avec ma langue, mais par mes œuvres et toute ma vie. Pour être « une louange

de gloire... je dois Vous aimer d'un amour pur et désintéressé, sans me rechercher dans la douceur de votre amour ; je dois Vous aimer par-dessus tous vos dons », je dois Vous aimer pour Vous-même. « Je dois accomplir votre volonté, puisque cette volonté ordonne toutes choses pour votre plus grande gloire. Je dois donc m'y livrer éperdument, jusqu'à l'impossibilité de vouloir autre chose que ce que Vous voulez » (ET. I, 10). Et lorsque votre volonté, votre loi, me demanderont de me sacrifier moi-même pour votre amour, et pour votre gloire, faites que je ne recule jamais, mais sois toujours prêt à me donner totalement, jusqu'au sacrifice suprême de ma vie.

33

PAIX AUX HOMMES

29 Décembre

PRESENCE DE DIEU. — Je me mets aux pieds de Jésus-Enfant pour méditer dans le recueillement, le chant des Anges : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ». (BR).

Méditation

1. — A Bethléem, les Anges annoncent deux choses : gloire à Dieu et paix aux hommes : la seconde découle de la première. Personne ne glorifie Dieu autant que ce petit Enfant couché sur le foin : Lui seul, le Verbe, peut Le louer d'une manière parfaite, infinie, digne de Lui. Mais aussi personne, plus que Jésus Sauveur, n'apporte aux hommes la paix : réparant l'offense du péché, Il établit cette paix entre l'homme et son Créateur, par un pacte nouveau : le Créateur deviendra Père, et l'homme, son fils.

Quelque chose d'identique se vérifie dans notre vie quo-

tidienne : celui qui observe la loi divine jouit de la paix ; mais nous pouvons ajouter : celui qui observe la loi divine, glorifie Dieu. La gloire de Dieu correspond parfaitement à la paix des hommes. Il s'agit toutefois de cette paix qui vient uniquement de Jésus, de sa grâce, et que nous chercherions vainement ailleurs.

« La paix est la tranquillité de l'ordre ». L'ordre est établi par la loi, par la volonté divine ; qui respecte pleinement cet ordre, possède la plénitude de la paix intérieure ; qui s'écarte, même légèrement, de cet ordre, perd la paix en proportion de son écart. La paix est le rafraîchissement, le repos de l'âme au milieu des luttes et des douleurs de la vie ; pourtant, telle n'est pas l'unique raison pour laquelle nous devrions nous efforcer de la conquérir et de la posséder. Nous devons la vouloir surtout parce qu'elle procure la gloire de Dieu.

2. — Les Anges promettent la paix « aux hommes de bonne volonté ». La volonté est « bonne » quand elle est droite, docile, résolue. *Droite,* c'est-à-dire orientée sincèrement et totalement vers le bien. *Docile,* autrement dit, toujours disposée à suivre chaque indication de la volonté divine. *Résolue,* signifie prompte à adhérer à la volonté de Dieu, même quand cette conformité entraîne des difficultés, des obstacles et exige des sacrifices. Le Seigneur nous sollicite continuellement à la générosité, à l'abnégation, par les circonstances de la vie, même les plus minimes. Nous devons nous donner à Dieu sans hésiter, persuadés que, s'Il demande, Il donnera aussi la force d'exécuter ses désirs. Telle a été la conduite des bergers : dès qu'ils eurent entendu l'annonce de l'Ange, ils quittèrent tout, troupeau et repos, « ils vinrent donc en hâte (à Bethléem) et trouvèrent... le nouveau-né couché dans la crèche » (Lc. II, 16). Les premiers, ils trouvèrent Jésus et goûtèrent sa paix.

Ste Thérèse de Jésus dit : « La sainte paix consiste en ce que l'âme s'unit d'une manière si étroite à la volonté de Dieu, qu'il n'y a pas de division entre Lui et elle. Il n'y a plus qu'une seule et même volonté, manifestée non par des paroles ou par des désirs seulement, mais par des œuvres. Aussi, dès qu'elle comprend qu'elle sert mieux son Epoux en quelque chose, elle éprouve un tel amour pour lui, elle brûle d'un si grand désir de le contenter, qu'elle n'écoute point les raisons que l'entendement lui fournit pour l'en détourner ni les craintes qu'il lui suggère ; elle laisse seulement agir la foi sans considérer ni son intérêt ni son repos » (P. III, p. 1418). Telle est la « bonne volonté » parfaite. Marie et Joseph en sont les modèles incomparables : malgré l'obscurité du mystère et les grands sacrifices qui l'accompagnaient, ils adhérèrent au plan divin, dans un abandon total, et eurent la joie suprême de recevoir le Roi du ciel dans leurs bras. A la plus grande bonne volonté correspond la plus grande union avec Dieu, la paix et la joie la plus profonde.

Colloque

Comme je Vous rends grâces, ô Jésus, pour la gloire infinie que Vous procurez à votre Père céleste, suppléant ainsi à toute l'incapacité et l'insuffisance des pauvres hommes que nous sommes ! Vous êtes la louange parfaite de la Très Sainte Trinité, la splendeur de sa gloire : louange et action de grâces à Vous ô Seigneur ! Vous pouviez glorifier votre Père sans Vous occuper de nous qui L'avions offensé : quel besoin Dieu a-t-Il de notre bien, de notre félicité ? Mais, ô très Miséricordieux, Vous avez voulu glorifier votre Père précisément en nous procurant le salut, en nous donnant la paix. O ! comme j'aspire à cette paix que Vous êtes venu apporter au monde ! Vous seul pouvez me la donner, Vous seul pouvez pacifier pleinement mon pauvre cœur, tiraillé

trop souvent entre les exigences de votre divin amour et la violence de mes passions ou les attraits du monde.

Donnez-moi, ô Seigneur, votre paix ; qu'elle établisse en moi votre règne et fasse de moi une louange de gloire de votre saint Nom. Mais Vous voulez que, bien qu'attendant tout de votre grâce et de votre miséricorde, je ne manque pas de travailler assidûment pour obtenir votre si grand don.

Vous me donnerez la paix à condition que je sois de « bonne volonté ». Volonté sincère qui adhère avec rectitude au bien, sans duplicité, sans artifice, sans envisager des fins secondaires ou des compromis. O Seigneur, donnez-moi cette volonté droite qui ne se sépare à aucun prix du bien, du vrai ; même si la vérité est cinglante et met à nu mes misères, donnez-moi le courage de l'aimer, de l'accepter tout entière, telle qu'elle est, et d'agir en conséquence. Je voudrais aussi, ô mon Seigneur, avoir une volonté très docile au moindre signe de votre part, telle une légère embarcation à voile qui suit docilement chaque souffle du vent. Hélas, ma volonté est encore si tenace, si obstinée, si difficile à faire plier, si ancrée dans ses positions ! Rendez-la souple, très doux Jésus, Vous qui, du ciel, Vous êtes penché sur la terre pour exécuter la volonté de votre Père.

Fortifiez, ensuite, ma volonté afin que je parvienne à vaincre toute répugnance, tout tâtonnement ou toute hésitation, surtout lorsqu'il me faudra surmonter des difficultés ou faire face au sacrifice. O Seigneur, je voudrais avoir une volonté droite, résolue, pour aller droit à Vous, avec la rapidité de la flèche ; une volonté souple comme l'onde qui obéit au vent, afin de suivre fidèlement les indices de votre divin vouloir. Alors, il n'y aurait plus aucune division entre ma volonté et la vôtre, il y aurait union parfaite, paix inaltérable. Quel idéal élevé, ô Jésus, Vous avez fixé à l'homme que Vous avez racheté ! Lui qui

croupissait dans le péché et, par conséquent, était aussi éloigné de Dieu que ne l'est la coulpe de la perfection infinie, Vous l'avez, par vos mérites inestimables, non seulement tiré de l'abîme où il gisait, mais appelé à s'unir à Dieu. Que par votre médiation, le Maître et le Juge devienne Père, Ami, Epoux de l'âme de bonne volonté !

O Jésus, comme Vous nous avez comblés, comme Vous m'avez comblé ! A Vous, louange éternelle !

34

SIGNE DE CONTRADICTION (1)

Dimanche dans l'Octave de la Nativité

PRESENCE DE DIEU. — Par rapport à Jésus, le monde se partage en amis et ennemis. O Seigneur, que je sois parmi les premiers et les plus aimants !

Méditation

1. — La Messe de ce jour est un écho de celle de Noël, mais tandis qu'elle en commémore la suavité et la joie, elle revêt aussi un cachet de profonde tristesse. L'Evangile (Lc. II, 33-40) nous transporte, sans transition, à quarante jours après la naissance de Jésus lors de sa présentation au temple. Il nous rapporte la prophétie de Siméon : « Vois, cet Enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction ».

Le Fils de Dieu se fait homme pour tous les hommes, Il apporte et offre à tous le salut, mais beaucoup d'entre eux ne l'accueilleront pas : c'est le grand mystère de la liberté humaine. Dieu place devant soi sa créature intelligente et libre : Il lui offre tous les trésors de salut et de sainteté

(1) Déplacer cette méditation selon le calendrier de l'année.

renfermés dans les mérites infinis de Jésus-Christ ; l'homme est libre d'accepter ou de refuser. Telle est notre redoutable responsabilité. Jésus est venu pour nous sauver, nous sanctifier, se donner tout entier à nos âmes : Il est prêt à le faire, Il veut le faire ; Il n'agira cependant que si nous acceptons *librement* son don infini, si nous répondons à ses sollicitations amoureuses par le petit don *libre* de notre volonté. « Dieu ne force pas notre volonté ; Il prend ce que nous Lui donnons. Mais Il ne se donne pas complètement, tant que nous ne nous sommes pas donnés à Lui d'une manière absolue ». (TJ. Ch. XXX, p. 727).

La prophétie de Siméon s'adresse ensuite directement à la Vierge Mère : « et toi-même, un glaive te transpercera l'âme ». La vision sanglante de la Croix s'entrelace d'une manière imprévue à la vision de la Nativité et elle nous rappelle que le doux Enfant de Bethléem est l'Agneau divin qui doit être immolé pour le salut du monde.

2. — Parmi tous ceux qui se trouvaient au temple lorsque Jésus Enfant y fut présenté, deux personnes seulement reconnurent en Lui le Sauveur : le vieillard Siméon et la prophétesse Anne. De Siméon, il est dit : « cet homme était juste et pieux, il attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit Saint reposait sur lui » (Lc. II, 25) ; et d'Anne : « elle ne quittait pas le temple, servant Dieu nuit et jour dans le jeûne et la prière » (Ib. 37). Voici les caractéristiques des âmes bien disposées à accepter l'œuvre rédemptrice de Jésus : droiture d'esprit et de volonté, désir sincère de Dieu, recueillement, prière, mortification. L'âme s'ouvre d'autant plus à l'action divine que ces dispositions sont profondes : la lumière de l'Esprit Saint lui fait reconnaître en Jésus son Sauveur, son Sanctificateur, et Jésus peut parfaire en elle son œuvre. Les magnifiques paroles de St Paul, dans l'épître

d'aujourd'hui (Gal. IV, 1-7), s'appliquent à ces âmes d'une manière particulière : « La preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Abba ! Père ! » L'Apôtre dit à chaque chrétien, à chaque âme rachetée par le Sang de Jésus : « Vous n'êtes plus esclave, mais fils ; fils, et donc héritier de par Dieu » ; malheureusement, tous les chrétiens ne vivent pas en vrais fils de Dieu : le baptême leur a conféré le privilège de « l'adoption filiale », mais ils ne savent pas correspondre par les œuvres à cet immense don gratuit, fruit des mérites de Jésus.

Lorsqu'au contraire, l'âme seconde avec générosité l'action divine, celle-ci l'envahit totalement et l'Esprit Saint, l'Esprit de Jésus, crie du fond de son cœur : « Abba ! Père ! »

Colloque

Mon Dieu, quelle est grande la responsabilité des hommes vis-à-vis de vos bienfaits immenses, surtout vis-à-vis de l'Incarnation de votre Fils unique fait homme pour leur salut !

« Oh ! de quelle infortune sera aux ingrats la grandeur même du bienfait ! Apportez-y un remède, vous-même, ô mon Dieu. O enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur endurci, et vous en servirez-vous pour lutter contre ce très doux Jésus ? Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que, par hasard, notre malice prévaudrait contre lui ? Non certes ; la vie de l'homme passe comme la fleur des champs, et le Fils de la Vierge doit venir un jour prononcer la terrible sentence... Bienheureux ceux qui, en ce moment terrible, se réjouiront avec vous, ô mon Dieu !... (TJ., Ex. III, pp. 1458-1459).

« O mon Seigneur, comment ose-t-elle vous demander des faveurs, l'âme qui vous a si mal servi et qui a si mal gardé

les trésors que vous lui aviez donnés ? Comment pouvez-vous avoir confiance en elle, dès lors qu'elle vous a déjà souvent trahi ? Que ferai-je donc, ô consolation des affligés, ô remède de ceux qui vous demandent la guérison ? Ne vaudrait-il pas mieux, par hasard, de taire mes nécessités et d'attendre que vous y apportiez un remède ? Non certes, car vous, mon Seigneur et ma jubilation, sachant combien elles devaient être nombreuses, et la consolation que nous aurions à vous les exposer, vous nous avez dit de demander, car vous ne manqueriez pas de donner...

Mais alors, que pourra donc vous demander une créature aussi vile que moi ? Je vous dirai comme saint Augustin : Donnez-moi, mon Dieu, de quoi vous donner, afin que je paye quelque chose de ma dette immense envers vous. Souvenez-vous que je suis l'œuvre de vos mains; mais puissé-je bien connaître ce qu'est mon Créateur, afin que je l'aime ! » (TJ. Ex. pp. 1461 et 1462).

Malheureusement, Seigneur, c'est moi qui oublie et qui ne corresponds pas suffisamment à vos dons infinis !

Doux pèlerin d'amour, Vous restez à la porte et attendez ! Tant de portes, à Bethléem, se sont fermées sur votre passage : il n'y avait pas de place pour Vous et seule une misérable étable s'est ouverte devant Vous. Mon cœur n'est-il pas plus misérable, plus désolé, plus indigne que ce refuge d'animaux ? Toutefois, si je Vous l'ouvre, Vous daignerez en faire votre demeure et y trouver votre repos, comme Vous fîtes jadis dans votre grotte natale. O mon Jésus, donnez-moi la grâce de Vous ouvrir tout grand mon cœur, d'adhérer de toute la force de ma volonté à votre grâce, de Vous donner toute ma liberté, car désormais je ne désire et ne veux qu'une seule liberté : celle de Vous aimer de toutes mes forces, de me donner totalement à Vous. O Seigneur, Vous nous avez tant aimés et néanmoins, qu'ils sont peu nombreux ceux qui Vous

aiment ! Faites qu'au moins ce petit nombre d'âmes, qui Vous sont attachées, Vous soient vraiment fidèles et gardez-moi une place parmi elles.

35

FAISONS FRUCTIFIER LE TEMPS

31 Décembre

PRESENCE DE DIEU. — En ce dernier jour de l'an, je me recueille aux pieds de Jésus Enfant pour examiner, à la lumière de l'éternité, la valeur du temps.

Méditation

1. — Le temps passe et ne revient pas. Dieu a assigné à chacun de nous un temps déterminé pour réaliser son plan divin sur notre âme ; nous avons uniquement ce temps, nous n'en avons pas d'autre ! Le temps mal employé est perdu pour toujours. Notre vie est faite de cette course ininterrompue du temps, de ce flux continuel, qui ne connaît pas de reflux. Dans l'éternité, au contraire, nous serons fixés, stabilisés à jamais, dans le degré d'amour que nous aurons atteint ici-bas, dans le temps. Si ce degré est grand, nous serons éternellement établis dans ce grand degré d'amour et de gloire, mais si nous ne possédons qu'un petit degré, nous n'en aurons pas davantage pendant toute l'éternité. Lorsque le temps sera écoulé, le progrès ne sera plus possible. « Ainsi donc, tant que nous en avons l'occasion, pratiquons le bien à l'égard de tous ». (Gal. VI, 10). « Il s'agit de donner à chaque instant le maximum d'amour, de rendre éternel l'instant qui fuit, lui donnant valeur d'éternité » (Sr Car-

mela d. Sp. S.) [1] : voilà la meilleure manière d'employer le temps que Dieu nous a accordé. La charité nous permet d'adhérer avec soumission et amour à la volonté de Dieu. Ainsi, au soir de la vie, aurons-nous réalisé le plan divin sur notre âme. En effet, nous serons parvenus alors au degré d'amour que Dieu attend de chacun de nous, pour L'aimer et Le glorifier éternellement.

2. — L'augmentation de la charité en nous dépend donc de nos actes méritoires, c'est-à-dire de nos bonnes œuvres accomplies sous la propulsion de la charité. Tout acte bon mérite un accroissement de charité ; celui-ci peut être accordé soit immédiatement, soit seulement à la fin de notre vie, selon que notre âme met dans ses actes tout l'amour dont elle est capable ou, au contraire, les pose nonchalamment, avec mollesse et négligence. Dans le premier cas, l'augmentation de la charité se produit à la manière des intérêts immédiatement incorporés au capital et qui, par conséquent, fructifient avec lui. Dans le second cas, elle est pareille à ces intérêts indépendants du capital, ne croissant pas avec lui, tout en demeurant la propriété du bénéficiaire.

Certes, pour que le mérite de nos bonnes œuvres — c'est-à-dire l'augmentation de charité méritée — soit immédiatement accordé à l'âme, il lui faut remplir une condition : agir avec tout l'amour dont elle est capable, déployer totalement sa bonne volonté et sa générosité. Il semble que l'âme s'ouvre pour recevoir un accroissement d'amour dont l'effet s'ajoute

(1) Sœur Carmela du Saint-Esprit (fille aînée du marquis Amedeo di Rovasenda), Carmélite Déchaussée du Monastère de la Via Ancillotto, à Rome, mourut le 23 juillet 1949. Ancienne Directrice Nationale de l'Action Catholique Italienne et âme d'une vie intérieure éminente, certains de ses écrits furent publiés par le R. P. Gabriel de Ste Marie-Madeleine, dès 1950, dans la « Rivista di vita spirituale ». Sa biographie, munie de quelques notes de direction du R. P. Gabriel, qui fut son maître spirituel au Carmel, a été publiée par le Carmel de Rome en 1954. (N. de la trad.)

immédiatement au capital de charité qu'elle possède, en augmentant le degré et l'intensité.

Pour accroître notre amour, nous n'avons ici-bas que la brève journée de notre vie terrestre. Or, si nous voulons en retirer le plus de fruit possible, nous devons surmonter notre inertie naturelle et accomplir nos bonnes œuvres « de tout notre cœur ». Alors notre amour croîtra démesurément et notre âme pourra dire au Seigneur, comme Ste Thérèse de l'Enfant Jésus : « Votre amour m'a prévenue dès mon enfance, il a grandi avec moi, et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur » (HA. p. 300). Il convient donc de nous presser, tant que nous en avons encore le temps, car « la nuit vient où nul ne peut travailler » (Jean, IX, 4).

Colloque

Seigneur, si je parcours du regard cette année écoulée, année que votre divine providence m'avait accordée pour augmenter en moi votre amour, je ne puis que me lamenter quand je constate une nouvelle fois combien je Vous ai peu aimé, ô mon Dieu ! Comme j'ai mal employé mon temps !

« Oh ! comme mes désirs ont tardé à s'enflammer, et comme Vous avez commencé de bonne heure, ô Seigneur, à m'amener à Vous et à m'appeler, pour que je me consacre à Vous tout entière ! Est-ce que, par hasard, ô Seigneur, vous abandonneriez le misérable, ou bien éloigneriez-Vous le pauvre mendiant quand il veut se rapprocher de Vous ? Est-ce que, par hasard, ô Seigneur, il y aurait des limites à vos grandeurs et à la magnificence de vos œuvres ? O mon Dieu et ma Miséricorde, comme il Vous serait facile de manifester aujourd'hui en votre servante les trésors de votre amour ! Vous êtes tout-puissant, ô grand Dieu ! Montrez donc maintenant si mon âme se comprend bien, quand elle considère le temps qu'elle a perdu, et affirme que vous pouvez

en un instant le lui faire regagner. Mais il semble que je déraisonne, car le temps perdu ne saurait, dit-on, se recouvrer.

« Mais béni soit mon Dieu ! O Seigneur, je confesse votre grand pouvoir. Si Vous êtes tout-puissant et Vous l'êtes certainement, qu'y a-t-il d'impossible à Celui qui peut tout ? »

« Vous le savez bien, ô mon Dieu, malgré toutes mes misères, je n'ai jamais cessé de reconnaître la grandeur de votre pouvoir et de votre miséricorde. En cela, je ne Vous ai point offensé ; ô Seigneur, que ce me soit un titre auprès de votre bonté ! Réparez donc, mon Dieu, le temps que j'ai perdu, donnez-moi votre grâce pour le présent et pour l'avenir, afin que je paraisse devant Vous revêtue de la robe nuptiale. Si Vous le voulez, Vous le pouvez » (TJ. Ex. IV, pp. 1460-1461).

De mon côté, Seigneur, je ne trouve comme moyen efficace de regagner le temps perdu que de m'exercer de toutes mes forces à augmenter mon amour. Oui, mon amour croîtra, si je réussis à accomplir pour Vous « de tout mon cœur » ou « de toute ma bonne volonté » chacun de mes devoirs, chaque œuvre bonne. Hélas ! je suis si faible, si lâche, si indolent, je fuis si facilement l'effort, j'évite ou, du moins, diminue la portée de mes sacrifices ! Ma nature tend toujours au plus facile, au moins fatigant, elle tombe aisément dans le laisser-aller ou l'ennui. Aidez-moi, Seigneur, renflouez mon amour par la force toute-puissance du Vôtre. Ce que j'exécute pour Vous est si minime, si ténu ; faites au moins, ô mon Dieu, que je l'accomplisse avec le maximum d'amour dont Vous m'avez rendu capable.

JANVIER

1

LA CIRCONCISION DU SEIGNEUR

1er Janvier

PRESENCE DE DIEU. — Je m'approche de Vous, divin Enfantelet, désireux de recevoir dans mon âme les premières gouttes de votre Sang très précieux.

Méditation

1. — L'antienne du « Magnificat » des premières Vêpres, synthétise excellemment l'esprit de la fête du jour : « Dans l'excès de la charité avec laquelle Dieu nous a aimés, Il a envoyé son Fils dans une chair semblable à celle du péché ». Cette solennité liturgique joint à la considération de l'immense charité de Dieu, qui illumine et domine toutes les fêtes de la Nativité, la vision du Fils de Dieu incarné : c'en est la note caractéristique. Pour nous transformer, de pécheurs que nous sommes, en fils de Dieu, le Fils unique du Père a accepté de revêtir la nature humaine, jusqu'à assumer notre chair déchue par le péché et à en subir les conséquences les plus humiliantes. La loi de la circoncision ne pouvait, d'aucune manière, toucher Jésus, le Fils de Dieu, le Saint par excellence ; mais Jésus voulut s'y soumettre comme le dernier des fils d'Abraham car, comme l'enseigne St Paul, « Il a dû devenir en tout semblable à ses frères... pour expier les péchés du peuple » (Hébr. II, 17). Le rite, accompli peut-être par Joseph, dans l'intimité familiale, fit jaillir des chairs immaculées de Jésus, les premières gouttes de son Sang précieux. Il commence de cette manière, huit jours après sa naissance, sa mission sanglante de Rédempteur ; Il ne parle pas encore, le monde L'ignore, mais Jésus verse déjà son Sang pour le salut de l'humanité.

Contemplons-Le et apprenons, par son exemple, que les œuvres prévalent sur les paroles, et que plus elles requièrent de sacrifices, plus elles font preuve d'amour véritable ; d'ailleurs, pour être féconde, toute entreprise doit recevoir son baptême de sang.

2. — La fête de la Circoncision coïncide avec le début de l'année civile ; les premières gouttes du Sang de Jésus devraient sceller et consacrer chaque année nouvelle, de manière qu'elle devienne vraiment l'« annus Domini », l'année du Seigneur. Le temps appartient à Dieu, notre vie est à Dieu et au Christ qui nous a rachetés et sanctifiés par son Sang.

Commençons donc l'année en circoncisant nos cœurs car, comme l'enseigne St Ambroise, « celui qui a été circoncis de tout vice sera jugé digne des regards du Seigneur... Voyez comme tous les événements qui se succèdent dans l'Ancien Testament préfigurent ce qui doit arriver, car la circoncision représente aussi la remise des péchés » (BR).

Année nouvelle, vie nouvelle. Vie nouvelle ; en effet, si nous circoncisons en nous le « vieil homme » avec ses vices et ses passions, le « chrétien » croîtra en nous : créature nouvelle, purifiée par le Sang du Christ, vivifiée, nourrie par sa grâce, et qui, morte à elle-même, laissera vivre le Christ en elle. L'année nouvelle acquiert uniquement de la valeur quand elle est vécue sous cette lumière qui, de jour en jour, doit intensifier en nous l'action de la grâce, afin de faire croître dans nos âmes, la vie du Christ.

L'humble soumission de Jésus à la volonté de son Père, manifestée par l'obéissance à la loi, est une autre leçon à dégager de la fête du jour : c'est pour nous une invitation à adhérer docilement à la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit. Tous, nous ignorons ce qui nous attend au cours de

l'année nouvelle ; Dieu le sait : sa volonté a préparé notre route, chaque détail de notre vie est déjà arrêté dans sa pensée. Disposons-nous à accepter, mieux, à embrasser avec courage et célérité tout ce que Dieu veut ou permet, sûrs que dans Sa sainte volonté, nous trouverons paix et sanctification.

Colloque

« Vous me donnez déjà votre Sang, ô Verbe, alors que votre sainte Humanité ne compte que huit jours. Que m'enseigne votre Sang ?... L'obéissance. Dans votre Circoncision Vous me révélez trois vertus : obéissance envers Dieu, mansuétude à l'égard de Marie, justice envers notre prochain » (Ste M. Mad. de' Pazzi).

Que les premières gouttes de votre Sang très pur, ô Jésus, purifient, enivrent mon âme ! Oh ! comme je Vous comprends : dès les premiers jours de votre existence, Vous Vous empressez de verser votre Sang pour nous prouver que Vous êtes notre Sauveur et notre Rédempteur. Si cette effusion de Sang ne Vous était pas nécessaire, à Vous, Fils de Dieu, qui êtes saint de la sainteté de votre Père, elle m'était nécessaire à moi, pauvre créature née dans le péché. Vous avez voulu Vous humilier, jusqu'à Vous soumettre à la loi faite pour les pécheurs. O mon Seigneur, enseignez-moi à être humble et obéissant. Vous n'avez pas décliné la Circoncision, innocent Agneau, qui ôtez les péchés du monde... et moi, pécheur, je me ferais passer pour « juste », j'éprouverais du ressentiment quand je suis jugé imparfait, je chercherais à cacher mes défauts sous un manteau de fausses excuses ? Faites-moi comprendre, ô très Humble, que je ne pourrai jamais Vous suivre d'aucune façon, encore moins Vous ressembler, si je n'accepte pas de m'humilier avec Vous !

Vous m'enseignez aussi à obéir, à me soumettre à la volonté de notre Père céleste, quelle qu'elle soit et quel que soit le sacrifice imposé. « Je considère cette année nouvelle comme une page blanche que votre Père me présente et sur laquelle Il écrira, jour par jour, ce que son divin bon plaisir a disposé. Dès maintenant, j'écris au haut de la page, avec une confiance totale : « Domine, fac de me sicut vis », Seigneur, faites de moi ce qui Vous plaît, et dans le bas j'appose déjà mon « Amen » à toutes les dispositions de votre divine volonté. Oui, Seigneur, « oui » à toutes les joies, les douleurs, les grâces, les fatigues préparées pour moi et que Vous me révélerez jour par jour. Faites que mon « amen » soit l'« amen » pascal, toujours suivi de l'« alleluia », c'est-à-dire prononcé de tout cœur, dans la joie d'une donation complète. Donnez-moi votre amour et votre grâce et je serai assez riche » (Sr. Carmela du St Esprit).

2

LE NOM DE JESUS (1)

2 Janvier

PRESENCE DE DIEU. — Donnez-moi, ô Jésus, de saisir les mystères et les trésors renfermés dans votre très doux Nom.

Méditation

1. — Cette fête complète la Circoncision, puisque c'est au cours de cette cérémonie que le nom de Jésus fut imposé à l'Enfant. Mais, alors que le rite de la Circoncision met davantage l'accent sur l'humiliation du Fils de Dieu, aujourd'hui l'Eglise nous invite à méditer et à célébrer les gloires de son Nom.

(1) Déplacer cette méditation selon le calendrier de l'année.

Ces dernières découlent surtout de ses prodigieux abaissements. St Paul nous en avertit : Frères, le Christ « s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort et à la mort sur une croix ! Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom, pour que *tout,* au nom de Jésus, s'*agenouille,* au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers » (Phil. II, 8-9-10). C'est le thème chanté par l'Eglise dans l'Office du jour, invitant tous ses fils à rendre un hommage reconnaissant et pieux à Celui qui s'est si profondément humilié pour nous.

Le cœur de chaque chrétien se doit de répondre à cette invitation et d'exalter le très saint nom de son Sauveur, autrement dit sa personne elle-même, car le nom de Jésus exprime son être : c'est le Sauveur, le Rédempteur. Ce nom béni Lui fut imposé par Dieu même. Par la bouche de l'Ange, Il l'annonça à Marie et à Joseph : « Tu (lui) donneras le nom de Jésus : car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés » (Mt. I, 21). Ce nom exprime, mieux : synthétise les grands mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, il se trouve au centre de l'univers comme un point d'intersection, comme un pont jeté entre Dieu et l'humanité entière. L'homme ne peut arriver à Dieu que par l'entremise de Jésus et en son nom : « car il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvés » (Ep., Actes, IV, 8-12).

2. — La Messe, reprenant la pensée de St Paul, brosse devant nos yeux un tableau majestueux de la gloire due au Nom béni de Jésus : « Qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père (Introït). L'Eglise triomphante, militante, souffrante, sont prosternées en adoration ; il semble

que le monde entier se taise et arrête un moment sa course pour entendre énoncer ce Nom très saint qui renferme toute la gloire de Dieu et tout le salut de l'humanité. Vraiment, « ni la langue ne peut dire, ni l'écriture exprimer » les inestimables trésors que renferme le nom de Jésus. « Il ne se chante rien de plus suave, rien ne s'entend de plus agréable, rien ne se pense de plus doux, que Jésus, le Fils de Dieu » (BR). « Ton nom est une huile qui s'épanche » (Cant. I, 3) dit l'Ecriture Sainte, ce que St Bernard commente : « L'huile donne la lumière, la nourriture et l'onction... Voyez maintenant comme cela s'applique bien à l'Epoux : par sa prédication, Il est notre lumière ; quand nous méditons ses mystères, Il devient notre nourriture et quand nous L'invoquons, Il se fait pour nous douce onction...

Toute nourriture qui n'est pas arrosée de cette huile, est sèche pour l'âme et sans goût, si elle n'est pas assaisonnée de ce sel. Si vous m'écrivez, votre lettre m'est insipide, si je n'y lis le nom de Jésus ; à vos discussions ou entretiens, je ne prends aucun goût, si je n'y entends pas le nom de Jésus. Jésus est miel pour la bouche, mélodie pour l'oreille, jubilation pour le cœur. Mais Il est aussi remède. » (BR). Bénissons et invoquons avec amour ce très doux nom dans lequel se trouvent notre espérance et notre salut, notre vie et notre gloire. Seul celui qui aime peut pénétrer les mystérieuses douceurs qui y sont renfermées, le louer comme il convient, non seulement par la parole mais aussi par les œuvres et lui rendre témoignage par sa vie entière. « Que votre Nom, Jésus, résonne en notre voix ! Que nos mœurs expriment votre vie, que nos cœurs Vous aiment maintenant et à jamais ! » (BR).

Colloque

« O Nom glorieux ! Nom gracieux ! Nom amoureux et

vertueux ! Par Vous, les péchés sont remis, les ennemis vaincus, les infirmes guéris, les souffrants réconfortés dans l'adversité ! Vous êtes la gloire des croyants, le Maître des prédicateurs, la force des travailleurs, le soutien des faibles. Les saints désirs s'alimentent par l'ardeur de votre feu ; c'est par lui que les suffrages nécessaires s'obtiennent, que les âmes contemplatives s'enivrent et que ceux qui triomphent sont glorifiés dans la gloire céleste ! Par votre Nom très saint, ô doux Jésus, Vous nous faites régner, nous aussi, avec les bienheureux, Vous, leur gloire, Vous, le glorieux Vainqueur, qui vivez avec le Père et l'Esprit Saint, en unité et trinité parfaite, dans tous les siècles des siècles.

« O Nom de Jésus, exalté au-dessus de tout autre Nom ! O Nom triomphant ! O joie des Anges ! O terreur de l'enfer ! Toute espérance de pardon, de grâce, de gloire se trouve en Vous ! O Nom très doux, Vous accordez le pardon aux coupables, Vous réformez les mœurs, Vous remplissez les craintifs de divine douceur et éloignez les visions effrayantes ! O Nom glorieux ! Par Vous, les mystères de l'éternelle vie se dévoilent, les âmes s'enflamment d'amour divin, se fortifient dans les combats et sont délivrées de tous périls. O Nom désirable ! Nom délicieux ! Nom admirable ! Nom vénérable ! Vous élevez, peu à peu, les âmes des fidèles, par vos dons et vos grâces, à la hauteur des cieux. Tous ceux auxquels Vous communiquez votre grandeur ineffable, acquièrent par votre vertu, le salut et la gloire ! » (St Bernardin de Sienne).

Combien votre Nom est bon, ô Seigneur ! Faites que sa bonté me rende capable, moi, indigne créature, de Vous aimer et de Vous louer de tout mon cœur. C'est par l'invocation de votre Nom que je commencerai et terminerai chacune de mes œuvres. Toutes mes affections, mes désirs, mes entreprises, mes joies et mes douleurs seront marqués de

ce sceau béni ; mais, ô Seigneur, je Vous supplie surtout d'imprimer votre Nom dans mon cœur et dans mon esprit, afin que Vous soyez mon seul amour et ma seule pensée.

3

JESUS MEDIATEUR

3 Janvier

PRESENCE DE DIEU. — Accordez-moi, ô Jésus, de pénétrer davantage ce mystère grandiose caché dans votre Incarnation.

Méditation

1. — Les fêtes de Noël ont concentré nos regards sur Jésus, nous révélant un peu « l'insondable richesse du Christ..., la dispensation du Mystère... tenu caché depuis des siècles en Dieu » (Eph. III, 8-9), mystère que nous allons synthétiser, à présent, pour mieux en admirer les « richesses insondables ».

Après la chute d'Adam, la distance entre Dieu et l'homme s'est faite infinie, l'abîme, infranchissable. Les liens d'amitié sont rompus ; telle est l'effroyable conséquence du péché. Mais voici qu'apparaît, entre Dieu et l'homme, le doux Enfant de Bethléem et aussitôt la situation change complètement d'aspect : la distance se comble et, au-dessus de l'abîme, se dresse un pont admirable qui, réunissant la terre au ciel, rétablit les rapports d'intimité entre Dieu et les hommes. Ce pont est Jésus, l'« unique Médiateur entre Dieu et les hommes, réunissant d'une manière vraiment admirable la terre au ciel » (Encycl. Mystici Corporis). Jésus se trouve vraiment « au centre », point d'intersection entre la Divinité et l'humanité : sa médiation possède tous les titres requis pour être parfaitement agréable à Dieu, puisqu'Il est Dieu

Lui-même ; elle possède aussi toutes les conditions nécessaires pour payer pleinement les dettes de l'humanité pécheresse, puisqu'Il est également homme et comme tel, représente tout le genre humain.

La Divinité que Jésus possède comme Verbe, rejoint, dans sa Personne, l'humanité qu'Il possède comme homme. Ces deux natures, non seulement, se juxtaposent, mais s'embrassent, ou plutôt s'unissent en une Personne unique, la Personne du Verbe Incarné : Jésus-Christ, Notre Seigneur. En Lui et par Lui, tous les hommes sont réadmis à l'amitié avec le Père céleste. Tous peuvent retrouver, en Lui, la voie pour atteindre l'union avec la Trinité.

Le Père éternel a daigné révéler cet admirable mystère à Ste Catherine de Sienne : « Je désire que tu regardes le pont que J'ai construit en la personne de mon Fils Unique et que tu observes sa grandeur qui va de la terre au ciel, car en Lui, la grandeur de la Divinité est unie à la terre de votre humanité. Cette construction était nécessaire pour réparer le chemin rendu impraticable et permettre de parvenir, à travers l'amertume de ce monde, à la vie éternelle » (Dialogue).

2. — « Dieu s'est plu à faire habiter en lui (Jésus) toute la Plénitude et par lui à réconcilier tous les êtres pour lui, aussi bien sur la terre que dans les cieux, en faisant la paix par le Sang de sa Croix » (Col. I, 19 et 20). L'œuvre de Jésus Médiateur s'accomplit au Calvaire, où Il verse tout son Sang comme prix de notre rachat. Cette œuvre débute à Bethléem, où, si l'on peut dire, le Verbe accomplit cet ineffable « pas de géant » qui Lui permet de descendre du ciel sur la terre, faisant de Lui, à la fois, un vrai Dieu et un vrai homme.

L'abîme épouvantable que le péché avait creusé entre

Dieu et les hommes, est déjà comblé par l'Enfant qui, de sa crèche, nous tend ses petits bras. Par la volonté de Dieu, tout ce que le péché avait ruiné et détruit en l'homme est, de cette façon, sauvé et « ramené... sous un seul Chef, le Christ » (Eph. I, 10). Lorsque nous contemplons, dans cette lumière, Jésus Enfant, nous sentons spontanément naître en nous une immense admiration mêlée de tendresse ainsi que le besoin de Le louer et de L'adorer.

Cette grâce qu'Adam avait reçue directement de Dieu, nous la recevons à présent par l'entremise unique de Jésus-Médiateur ; toute la vie surnaturelle de nos âmes nous vient toujours par Ses mains. Si nous voulons atteindre Dieu, nous n'avons d'autre ressource que de nous attacher à Jésus, de passer par Lui, notre Médiateur, notre pont, notre vie. Jésus l'a dit : « Je suis le Chemin » (Jean, XIV, 6) ; « Je suis la porte. Qui entrera par Moi sera sauvé » (ib. X, 9). Il est l'unique condition, l'unique voie de salut, de sainteté.

Colloque

« O Déité éternelle, ô Père éternel infini, en Vous je découvre un amour inestimable... cet amour Vous oblige à ouvrir l'œil de votre pitié sur nous, misères misérables. C'est pourquoi Vous nous envoyez le Verbe, votre Fils unique, le Verbe, — parole incarnée, — voilé par la misère de notre chair, revêtu de notre mortalité. Et Vous, Jésus-Christ, pacificateur, réformateur et Rédempteur, Vous Vous êtes fait médiateur, Verbe, amour, et avez signé la paix de la grande offensive que l'homme avait déclenchée contre Dieu. C'est par l'offrande de votre propre corps, obéissant jusqu'à l'ignominieuse mort de la croix, que Vous avez puni nos iniquités et la désobéissance d'Adam.

« De quelque côté que je me tourne, je ne rencontre qu'ineffable amour. Je ne puis m'excuser de ne pas Vous

aimer car Vous seul, Dieu et homme, m'aimez sans être aimé de moi, parce que je n'étais pas et Vous m'avez créé. Je trouve en Vous tout ce qui est aimable, tout, sauf le péché... Si je veux aimer Dieu, j'ai à ma disposition votre ineffable Déité; si je veux aimer l'homme, Vous êtes Homme...; si je veux le Seigneur, Vous avez payé ma rançon du prix de votre Sang, et m'avez tirée de la servitude du péché. Vous êtes notre Seigneur, notre Père, notre Frère, par votre bénignité et votre incommensurable charité... Vous, Dieu, êtes la suprême sagesse ; je ne suis qu'une misérable créature ignorante. Vous êtes la souveraine et éternelle bonté ; je suis une faible pécheresse qui ne Vous a jamais aimé. Vous êtes la vie et moi, la mort; la lumière et moi, les ténèbres; la sagesse et moi, la stupidité ; l'infini, tandis que je suis bornée. Vous êtes le médecin et moi, l'infirme ; la beauté très pure et moi, la vile créature. Dans votre ineffable amour, Vous m'avez attirée à Vous, Vous nous attirez tous à Vous par grâce et non par obligation, si nous voulons nous laisser attirer à Vous, c'est-à-dire si notre volonté ne se rebelle pas contre la vôtre » (Ste Cath. de Sienne).

« O Christ Dieu, doux amant des hommes, Je Vous invoque, je Vous prie et supplie afin que je chemine par Vous, arrive à Vous, me repose en Vous, la voie, la vérité et la vie. Sans Vous, personne n'arrive au Père » (St Augustin).

4

JESUS, LE PREMIER-NE DE TOUTES LES CREATURES

4 Janvier

PRESENCE DE DIEU. — Eclairez-moi, Seigneur Jésus, afin qu'à travers la très humble apparence de l'Enfant, je découvre vos inénarrables grandeurs de Fils de Dieu.

Méditation

1. — « Il (Jésus) est l'image du Dieu invisible, Premier-Né de toute créature ; car c'est en Lui qu'ont été créées toutes choses, dans les cieux et sur la terre, les visibles, et les invisibles... Tout a été créé par Lui et pour Lui. Il est avant toutes choses, et tout subsiste en Lui » (Col. I, 15-17). Ce texte de St Paul synthétise la grandeur infinie de Jésus. Comme Verbe, Il est l'image substantielle et très parfaite du Père, ayant la même nature que Lui et procédant de Lui par génération éternelle. Comme Verbe, Il est aussi le premier-né, parce qu'Il a été engendré par le Père avant toute création ; de plus, le Père a tout créé par Lui, son Verbe, sa sagesse infinie. « Dieu n'a regardé toutes choses, dit St Jean de la Croix, que par la « figure » de son Fils ; cela a suffi pour leur donner, avec l'être, les grâces et les dons naturels qui les rendent accomplies et parfaites... Les regarder ainsi, c'était les faire très bonnes dans le Verbe son Fils » (C., V, p. 70). Mais le Verbe n'est pas seulement le premier-né : par sa divinité, Il est aussi, comme le Père, Créateur, car « sans Lui, rien ne fut » (Jean, I, 3).

Toutes ces grandeurs, appartenant par nature au Verbe, deviennent en raison même de son Incarnation et par conséquent de son union hypostatique, les grandeurs de Jésus, vrai Dieu et vrai homme. St Paul affirme, en effet, que

dans le Christ « habite corporellement toute la Plénitude de la Divinité » (Col. II, 9).

Jésus s'est plu à voiler ce resplendissement infini de sa divinité dans l'obscurité de la crèche, mais, guidés par l'amour et la foi, nous ne tardons pas à les reconnaître et à les exalter.

2. — Jésus est le premier-né, la source de notre être, non seulement dans l'ordre naturel ou celui de la création, mais aussi et particulièrement dans l'ordre surnaturel, de la grâce ; en effet, par la « seule figure de son Fils », Dieu revêtit les créatures « d'une nouvelle beauté, puisqu'elle leur a communiqué l'être surnaturel. Quand il s'est uni, dans l'Incarnation, à l'homme... il a élevé l'humanité jusqu'à une beauté divine » (JC. C., V, p. 71).

Le Verbe s'est incarné précisément pour nous conférer l'être surnaturel ; Jésus est venu sur la terre pour faire de nous des fils de Dieu : Lui, le Fils unique de Dieu par nature, devient ainsi le premier-né d'entre beaucoup de frères qui, en Lui et par Lui, sont devenus fils de Dieu par la grâce. Tel est le plan admirable et mystérieux de notre élévation à l'état surnaturel : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis par toutes sortes de bénédictions spirituelles... déterminant d'avance que nous serions pour Lui des fils adoptifs par Jésus-Christ » (Eph. I, 3-4-5).

De toute éternité, Dieu le Père a voulu élever les hommes à la dignité de fils, c'est pourquoi Il donna à nos premiers parents, en même temps que la vie naturelle, la vie surnaturelle qu'ils perdirent par le péché. Dieu avait prévu cette chute, même l'avait permise en vue d'un plan bien plus grandiose que le premier ; ce nouveau dessein devait manifester d'une manière incomparable sa charité et sa miséricorde infinies envers les hommes; il s'agit en l'occurence

de l'Incarnation de son Fils unique qui nous permettait d'accéder à « l'adoption filiale » (Gal. IV, 5).

Ce plan merveilleux nous incite donc à contempler deux sublimes mystères : Jésus est le premier-né de toutes les créatures, dans l'ordre surnaturel, et aussi dans l'échelle humaine. Nous, fils du péché, sommes devenus en Lui et par Lui, les fils adoptifs de Dieu.

Colloque

« Combien tu as fait, toi, Yahvé mon Dieu, de merveilles, de projets pour nous : rien ne se mesure à toi. Je veux le publier, le redire... (Ps. XXXIX, 6)... publier au matin ton amour, ta fidélité au long des nuits... Tu m'as réjoui, Yahvé, par tes œuvres, devant l'ouvrage de tes mains je m'écrie : Que tes œuvres sont grandes, Yahvé, combien profonds tes pensers ! » (Ps. XCI, 3-5-6).

Y a-t-il une œuvre plus splendide que celle de l'Incarnation de votre Fils unique ? Un chef-d'œuvre plus sublime que le Christ Jésus, vrai homme « dans lequel se trouvent, cachés, tous les trésors de la sagesse et de la connaissance » ? (Col. II, 3)

O Jésus, Vous me faites saisir que Vous êtes vraiment l'Homme-Dieu. Vous Vous manifestez à mon âme nimbé d'une telle majesté, qu'il ne m'est plus possible de douter de votre grandeur infinie. O Seigneur, qui pourrait comprendre à fond votre majestueuse grandeur, Vous, le Maître absolu du ciel et de la terre ?

« O Christ Dieu, mon espérance, doux amant des hommes, lumière, voie, vie, salut, honneur et gloire de tous vos serviteurs, Vous vivez éternellement, régnez maintenant et dans les siècles des siècles... Vous êtes mon Dieu vivant et véritable, mon Père saint, mon charitable Seigneur, le grand Roi, le bon Pasteur, mon unique Maître, mon aide incom-

parable, mon guide vers la patrie, ma voie droite... ma victime immaculée, ma sainte rédemption, ma ferme espérance, ma charité parfaite, ma vraie résurrection, ma vie éternelle. Je Vous désire, très doux et très beau Seigneur !...

« O splendeur de la gloire paternelle, qui siégez sur les Chérubins et scrutez les abîmes, vraie lumière, lumière qui illumine, lumière indéfectible, sur laquelle les Anges désirent ardemment fixer leur regard, voici que mon cœur se trouve devant Vous ; dissipez-en les ténèbres afin qu'il soit plus abondamment inondé des splendeurs de votre saint amour.

« Donnez-Vous Vous-même à moi, ô mon Dieu, donnez-Vous Vous-même, afin que je Vous aime ; et si mon amour est peu fervent, accordez-moi de Vous aimer davantage.

« Je ne peux mesurer ce qui manque à mon amour pour qu'il soit tel qu'il doive être, pour que ma vie coure à la rencontre de votre étreinte et ne s'en dégage plus jusqu'à ce qu'elle se cache dans la lumière de votre face. Tout m'est néfaste en dehors de Vous, Seigneur, je le sais, et non seulement au dehors, mais même au-dedans de moi. Toute abondance qui n'est pas mon Dieu, est pour moi indigence et misère » (St Augustin).

5

JESUS, ROI UNIVERSEL

5 Janvier

PRESENCE DE DIEU. — O Seigneur, vos grandeurs sont inépuisables ; rendez-moi capable de Vous adorer et de Vous aimer d'une manière digne de votre majesté infinie.

Méditation

1. — Jésus est notre tout ; il est bien juste, dès lors,

qu'Il soit aussi notre Roi. Lui-même l'a proclamé : « Je suis Roi » (Jean, XVIII, 37) ; « tout pouvoir M'a été donné au ciel et sur la terre » (Mt. XXVIII, 18).

Pie XI enseigne, dans l'Encyclique « Quas primas » que « Jésus est Roi par droit de nature et de conquête ». Par droit de nature : « Il possède... la puissance sur toutes les créatures, non pour l'avoir usurpée par violence, ou par un autre moyen, mais par essence et par nature ; son pouvoir dérive de l'admirable union que les théologiens appellent hypostatique. C'est pourquoi, le Christ ne doit pas seulement être adoré comme Dieu par les Anges et les hommes, mais encore les Anges et les hommes doivent-ils obéir avec soumission à la puissance de l'Homme ». En effet, le Christ-Homme participe pleinement à la royauté et à la souveraine majesté du Christ-Dieu, puisque, homme et Dieu, le Christ est une Personne unique, la seconde Personne de la T. S. Trinité. Il se trouve au sommet de la création : principe, fin, roi de tout ce qui existe, « Il obtient en tout la primauté » (Cfr. Col. I, 18).

« Combien il nous est agréable et doux de savoir que le Christ nous commande non seulement par droit de nature, mais par un droit acquis en vertu de la Rédemption ! Les hommes oublieux doivent tous se rappeler combien ils ont coûté à leur Sauveur. Hommes, vous n'avez pas été rachetés au prix de matières périssables, comme l'or ou l'argent, mais par le Sang précieux du Christ... Nous ne nous appartenons plus puisque le Christ a donné pour nous une rançon précieuse » (Quas primas). Jésus a tous les droits de régner sur nous ; c'est pourquoi il faut qu'Il règne : « oportet Illum regnare ! » (I Cor. XV, 25).

2. — Dieu le Père, de toute éternité, a vu dans le Christ — son Fils unique fait homme pour la rédemption de l'hu-

manité pécheresse — le chef-d'œuvre de ses mains ; c'est pourquoi Il a décrété que toute la création serait faite par Lui, et Lui serait donnée en apanage royal. St Paul affirme que Dieu le Père a fait « siéger (le Christ) à sa droite, dans les cieux, bien au-dessus de toute Principauté, Puissance, Vertu, Seigneurie, et de tout autre nom qui se pourra nommer, non seulement dans ce siècle-ci, mais encore dans le siècle à venir » (Sph. I, 20-21). Le Christ-Roi est donc placé au-dessus des Anges, créés eux aussi pour sa gloire.

En ce qui concerne les hommes, il faut répéter avec l'Apôtre que nous avons été élus et prédestinés dans le Christ « pour être à la louange de sa gloire » (ib. I, 12). Nous avons été créés, comme les Anges, pour servir à la gloire du Christ, Roi universel. Nous devons Le glorifier sur la terre comme, au ciel, les Anges chantent ses louanges.

Glorifier Jésus comme notre Roi, signifie reconnaître ses souverains droits sur nous, vivre dans une docile soumission à son suave empire.

Son règne est un règne d'amour : par amour, c'est-à-dire, pour nous sauver, Il est descendu des cieux et s'est fait l'un de nous. Pour la même raison, Il est mort sur la croix, répandant pour nous tout son Sang. Jésus règne de la crèche, Jésus règne du haut de la croix : voilà à quel prix Lui, qui était déjà par sa nature divine notre maître absolu, a voulu conquérir nos pauvres cœurs. Ne résistons pas à la douce violence de son amour infini : donnons-nous entièrement à Lui, afin qu'Il règne sur notre esprit, notre volonté, nos cœurs.

Colloque

« O mon Seigneur et mon Roi ! Que ne puis-je décrire, en ce moment, la majesté qui est votre apanage ! Il est impossible de ne pas reconnaître que Vous êtes par Vous-même le Maître souverain. On est saisi d'effroi à la vue d'une telle

Majesté. Mais l'effroi grandit et grandit encore, ô mon Seigneur, quand on voit en même temps votre humilité et l'amour que Vous portez à une créature comme moi.

Une fois passé le premier sentiment de frayeur qui naît à la vue de votre Majesté, je puis m'entretenir avec Vous et Vous parler librement de mes intérêts... Quoique Vous soyez Dieu, je puis traiter avec Vous comme avec un ami, car Vous n'êtes pas comme les seigneurs de la terre qui mettent toute leur grandeur dans les insignes de leur autorité. Votre royaume, ô Roi de gloire et Seigneur de tous les rois, est sans fin. Combien inutiles sont les intermédiaires pour Vous aborder ! Il suffit de Vous voir pour reconnaître que Vous seul méritez le nom de Seigneur, Vous déployez une telle majesté que Vous n'avez besoin ni de garde ni d'escorte pour manifester en Vous le Roi » (cfr. TJ. V., XXXVII, pp. 418-419-420).

O Seigneur, faites que mon âme Vous reconnaisse toujours comme son Roi et son souverain Maître. J'ai tout reçu de Vous, comment ne pas admettre que Vous avez sur moi tous les droits ? Cependant, Vous êtes un Roi qui paraît ne pas tenir compte de ses droits souverains. Quel besoin aviez-Vous de Vous abaisser jusqu'à l'obscurité de Bethléem, de Vous humilier jusqu'à la Croix, de verser tout votre Sang, pour conquérir mon cœur ? Mon cœur, mon être et toute ma vie Vous appartenaient déjà, puisque Vous êtes mon Créateur et que j'ai été créé pour votre gloire. Mais Vous avez voulu oublier tous vos droits et Vous êtes venu à moi comme un mendiant, en quête de mon pauvre cœur.

O Jésus, comment pourrais-je encore résister à votre amour infini ? Prenez mon cœur, prenez tout mon être et faites de moi une vivante louange de votre gloire.

6

EPIPHANIE

6 Janvier

PRESENCE DE DIEU. — O petit Jésus, je reconnais en Vous le Roi du ciel et de la terre ; faites que je Vous adore avec la foi et l'amour des Mages.

Méditation

1. — « Aujourd'hui, Celui que la Vierge enfanta, est reconnu par le monde... aujourd'hui resplendit, toute lumineuse, la fête de sa *manifestation* » (BR). Aujourd'hui, Jésus se manifeste au monde comme Dieu.

L'introït de la Messe nous introduit immédiatement dans cet esprit, Il nous présente Jésus dans la majesté royale de sa Divinité : « Il est venu, le souverain Seigneur ; il tient dans sa main le règne, la puissance et l'empire ». L'épître, (Is. LX, 1-6) annonçant la vocation des Gentils à la foi, éclate en une hymne de joie. Eux aussi reconnaîtront et adoreront en Jésus leur Dieu : « Debout ! Royaume (de Jérusalem), car voici ta lumière... Les nations marchent vers ta lumière et les rois vers ta clarté naissante... Tous ceux de Saba viendront, apportant de l'or et de l'encens et chantant les louanges de Yahvé ». Ce n'est plus l'humble scène des pasteurs autour de la crèche, mais le fastueux cortège des Mages d'Orient, venus comme représentants des peuples païens et de tous les rois de la terre, pour rendre hommage à l'Enfant-Dieu.

Epiphanie (ou Théophanie) signifie « Apparition de Dieu ». C'est en effet aujourd'hui l'apparition de Jésus en tant que Dieu et Seigneur du monde. Un premier prodige avait révélé sa Divinité : cette étoile extraordinaire apparue en Orient.

Au souvenir de ce miracle, qui occupe la première place dans la liturgie du jour, l'Eglise en ajoute synthétiquement, deux autres : l'eau changée en vin aux noces de Cana et le Baptême de Jésus dans le Jourdain, alors que, du ciel, une voix atteste : Celui-ci est mon Fils bien-aimé. « Trois miracles embellissent ce saint jour que nous vénérons » chante l'antienne du Magnificat, trois miracles qui doivent nous disposer à reconnaître et adorer, avec une foi vive, en Jésus Enfant, notre Dieu, notre Roi.

2. — Le verset, au graduel de la Messe, résume la conduite des Mages : « Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus adorer le Seigneur avec des présents ». Voir l'étoile et se mettre en route ne font qu'un. Ils n'ont pas douté : leur foi était forte, sûre, totale. Ils n'ont pas hésité devant les fatigues d'un long voyage : leur cœur était généreux. Ils n'ont rien remis à plus tard : leur âme était prête.

Dans le ciel de notre âme aussi, une étoile apparaît souvent : c'est une inspiration de Dieu, claire, intime, qui nous invite soit à la générosité dans une action déterminée, soit à une vie d'union plus intime avec Lui. Il faudrait que nous puissions toujours suivre notre étoile avec la foi, la générosité, la promptitude des Mages. Si nous nous laissons guider par elle, elle nous conduira, sans aucun doute, à la rencontre du Seigneur, elle nous fera trouver Celui que nous cherchons.

Les Mages ont persévéré dans leur recherche, même quand l'étoile eut disparu à leurs yeux. A leur exemple, nous devons persévérer dans le bien, même parmi les ténèbres intérieures : c'est l'épreuve de la foi, dont on ne sort que par un exercice de foi pure et nue. Je sais que Dieu le veut, je sais que Dieu m'appelle, cela me suffit : « Scio cui credidi et certus sum » (II Tim. I, 12) ; je sais en Qui j'ai

mis ma foi ; quoiqu'il m'arrive, je ne douterai pas de Lui.

Dans de pareilles dispositions, rendons-nous avec les Mages à la crèche. « Et, comme les Rois firent de leurs trésors des offrandes mystiques au Seigneur, nous, tirons de nos cœurs des hommages dignes de Dieu »(BR).

Colloque

O Jésus, je Vous adore, car Vous êtes le Seigneur, mon Dieu.

« C'est un Dieu grand que Yahvé,
un Roi grand par-dessus tous les dieux ;
en sa main sont les creux de la terre
et les hauts des montagnes sont à lui ;
à lui la mer, c'est lui qui l'a faite,
la terre ferme, ses mains l'ont façonnée...
C'est lui notre Dieu,
et nous le peuple de son bercail,
le troupeau de sa main » (Ps. 94).

Oui, ô Jésus, je suis l'une de vos brebis, l'une de vos créatures et je suis heureux de reconnaître mon néant devant Vous, plus heureux encore de reconnaître et d'adorer en Vous, aimable Enfant, mon Dieu et mon Créateur. Comme je voudrais voir tous les peuples Vous reconnaître pour ce que Vous êtes, et se prosterner devant Vous, Vous adorer comme leur Dieu et leur Seigneur !

O Seigneur, Vous le pouvez : manifestez à tous votre Divinité et comme, un jour, Vous avez conduit vers Vous les Mages, réunissez de même, à présent, autour de votre crèche, tous les peuples, toutes les nations.

Vous me faites comprendre que Vous voulez ma pauvre collaboration pour l'avènement de votre règne. Vous voulez que je prie, souffre et travaille pour la conversion de mes proches et pour celle de ceux qui me sont inconnus. Vous

voulez que, moi aussi, je dépose devant votre crèche les dons des Mages : l'encens de la prière, la myrrhe de la mortification et de la souffrance généreusement embrassée par amour pour Vous, enfin l'or de la charité ; c'est elle qui me poussera au don total et exclusif de mon cœur, c'est elle qui me stimulera à travailler, à me donner pour la conversion des pécheurs, des infidèles, et pour la sanctification plus complète de vos élus.

O mon très doux Roi, créez en moi un cœur d'apôtre. Combien je voudrais, en ce jour, déposer à vos pieds les louanges et les adorations sincères de tous les hommes de la terre !

Entretemps, ô Jésus, je Vous prie de Vous manifester au monde, je Vous supplie également de Vous manifester toujours davantage à ma pauvre âme. Faites que votre étoile brille aujourd'hui pour moi, et m'indique la route qui mène directement à Vous ! Faites que ce jour soit pour moi une véritable Epiphanie, une nouvelle manifestation de votre Majesté à mon esprit et à mon cœur. Plus on Vous connaît, plus on Vous aime, ô Seigneur. Je désire Vous connaître uniquement pour Vous aimer, pour me donner à Vous dans une générosité toujours croissante.

7

LA SAINTE FAMILLE (1)

1er Dimanche après l'Epiphanie

PRESENCE DE DIEU. — Je supplie la Très Sainte Vierge Marie de m'admettre, en esprit, dans l'humble maison de Nazareth pour contempler la vie admirable qu'y mène Jésus.

Méditation

1. — Pour la dernière fois, dans le cycle de l'année liturgique, l'Eglise nous ramène aujourd'hui à la contemplation du mystère de la vie humble et cachée de Jésus. Un sentiment de profonde intimité et de tendresse mutuelle caractérise cette fête et s'exprime dans la liturgie du jour : « ...il nous est doux de rappeler la petite maison de Nazareth et l'humble existence que ses habitants y ont menée... Là, Jésus apprend l'humble métier de Joseph et, dans l'ombre, Il croît en âge, et se montre heureux de partager le travail d'un charpentier. Que la sueur, disait-Il, baigne mes membres, avant qu'ils ne soient baignés par l'effusion de mon Sang ; que ce travail pénible serve aussi d'expiation pour le genre humain » (BR). Nous voici, d'emblée, introduits dans la maisonnette ; devant tant d'humilité qui voile la grandeur infinie de Jésus, répétons, nous aussi, avec le texte sacré : « Vous êtes vraiment un Roi caché, ô Dieu sauveur, roi d'Israël » (BR).

La liturgie du jour met particulièrement en relief un aspect typique de l'humble vie de ce Dieu voilé : l'obéissance. « Bien qu'Il fût Fils de Dieu... Il apprit à obéir » ; « Il s'humilia Lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort » (BR) : l'obéissance a donc accompagné Jésus depuis Bethléem jusqu'au Calvaire. L'Evangile de la fête (Lc. II,

(1) Déplacer cette méditation selon le calendrier de l'année.

42-52) souligne tout particulièrement cette obéissance de Jésus Enfant et il le fait avec des paroles d'une beauté sculpturale : « Il leur était soumis ». Demandons-nous avec St Bernard : Qui obéit ? à qui obéit-Il ? Le Saint nous répond : « Dieu, à des hommes ! Oui, le Dieu à qui les Anges sont soumis,... était soumis à Marie, et non seulement à Marie, mais aussi à Joseph... Que Dieu obéisse à une femme, humilité sans exemple... Apprends, homme, à obéir ; terre, apprends à te soumettre. Dieu se soumet à des hommes, et toi, cherchant à dominer les autres, tu te mets au-dessus de ton Créateur ? ».

2. — « Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ? » Jésus, si humble, si soumis, n'hésite pas à donner cette réponse à Marie qui Le réprimande doucement ; ne s'était-Il pas attardé au temple, à l'insu de sa mère et de Joseph, alors que, dans l'angoisse, ils Le cherchaient depuis trois jours ?

Telles sont les premières paroles de Jésus rapportées dans l'Evangile. Il les a prononcées pour proclamer sa mission et affirmer le primat des droits de Dieu. A peine adolescent, Jésus nous enseigne que nous devons nous occuper avant tout de Dieu et des choses de Dieu ; toujours Lui donner la première place et la première obéissance, par-delà toute autre considération, fallût-il même sacrifier les droits de la nature et du sang. Il n'est pas de vertu, bien plus, il y a souvent péché dans notre condescendance envers parents et amis, qui nous font transgresser la volonté de Dieu ou seulement en retarder l'accomplissement.

Donner le primat à nos devoirs envers Dieu, ne veut cependant pas dire négliger nos obligations envers le prochain : la fête de ce jour attire notre attention sur ces dernières, particulièrement sur celles qui concernent la famille, soit

famille naturelle, soit famille religieuse ou n'importe quel autre groupement, à l'instar de la Famille de Nazareth. L'épître (Col. III, 12-17) nous met sous les yeux les vertus que nous devons pratiquer à cette fin : « Revêtez-vous des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience ; supportez-vous les uns les autres et pardonnez-vous mutuellement ».

Colloque

O Jésus, comme j'aime à Vous contempler Enfant, dans la pauvre maison de Nazareth, auprès de Marie et de Joseph ! Comme votre vie, si simple, si humble, ressemble à celle de n'importe quel autre enfant de votre âge ! Vous, Splendeur du Père, n'avez rien voulu qui Vous distinguât des enfants des hommes ; Vous, Sagesse incréée, avez voulu apprendre de Marie et de Joseph, vos créatures, les humbles petits détails de la vie. Joseph Vous apprenait le maniement de ses outils et Vous, avec attention, Vous le regardiez, Vous appreniez, Vous obéissiez. Marie Vous enseignait les hymnes sacrés, Vous narrait les Saintes Ecritures, et Vous l'écoutiez dans l'attitude d'un humble disciple, Vous, l'unique vrai « maître », Vous, la Vérité même. Personne, — ni les familiers, ni les compatriotes, — ne pouvait supposer « Qui » Vous étiez réellement. Tous croyaient que Vous étiez le fils du charpentier, et ils ne faisaient pas plus de cas de Vous que d'un petit artisan.

Seuls, Marie et Joseph savaient ; ils savaient, par révélation divine, que Vous étiez le Fils du Très-Haut, le Sauveur du monde. Toutefois, ils le savaient plus par la foi que par expérience. Votre manière d'agir quotidienne leur voilait, à eux aussi, vos grandeurs, votre divinité, si bien que, lorsqu'à leur insu Vous Vous étiez attardé dans le temple parmi les docteurs, ils ne comprirent pas le motif de votre conduite

insolite. Mais ce ne fut qu'un éclair ; Vous avez voulu rentrer immédiatement dans l'oubli et l'humilité. Vous êtes reparti avec eux et leur êtes demeuré soumis, jour par jour, jusqu'à l'âge de trente ans.

O mon très doux Seigneur, faites que j'imite, au moins un peu, votre humilité infinie ! Créateur, Vous avez obéi à vos créatures ; enseignez-moi à courber la tête et à obéir volontiers à mes supérieurs. Vous Vous êtes abaissé du ciel jusqu'à la terre : faites-moi la grâce de m'abaisser, de descendre une bonne fois du piédestal de mon orgueil ! Comment puis-je supporter la vue de votre effacement et de votre humilité, ô mon Dieu et mon Créateur, alors que moi, hélas ! créature de péché, je me sers des dons reçus de votre main libérale pour m'élever au-dessus des autres, et me préférer même à ceux qui me sont supérieurs !

8

JESUS, VRAIE VIGNE

PRESENCE DE DIEU. — Faites-moi comprendre, Seigneur, quels rapports intimes et profonds Vous avez voulu établir entre Vous, le Rédempteur, et nous, les rachetés.

Méditation

1. — Jésus est l'« unique Médiateur entre Dieu et les hommes » (I Tim. II, 5) ; toutefois, Il ne s'est pas contenté de nous racheter, en demeurant séparé de nous, ses rachetés ; il a voulu que notre rédemption s'opérât en Lui, moyennant une union très étroite établie entre Lui et nous. Tel est le grand mystère de notre incorporation au Christ, mystère que Notre-Seigneur a révélé Lui-même aux Apôtres, le soir précédant sa passion. « Je suis le vrai cep et mon Père est le

vigneron... Demeurez en moi, comme moi en vous. De même que le sarment ne peut pas de lui-même porter du fruit, sans demeurer sur le cep, ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en Moi » (Jean, XV, 1-4).

Jésus l'affirme avec force : il n'existe pas de rédemption, il n'est pas de vie surnaturelle, de vie de grâce, sinon pour celui qui vit en Lui, greffé sur Lui. Il en va dans ce domaine exactement comme pour le sarment : aucune vie possible, pas de fruits s'il ne reste uni au tronc. C'est là, la connexion très étroite que Jésus a voulu établir entre Lui et nous, connexion indispensable à notre salut, à notre sanctification. Le moindre degré de grâce ne peut nous être octroyé sans la médiation du Christ, de même que la plus petite goutte de suc ne peut arriver au rameau, s'il est détaché de l'arbre.

En outre, Jésus déclare que si nous demeurons en Lui, nous aurons non seulement la vie surnaturelle, mais nous deviendrons l'objet des soins particuliers de notre Père céleste, le « Vigneron » de la vigne mystique. En effet, le Père céleste nous reconnaît uniquement comme ses fils adoptifs et comme tels nous aime, Il prend soin de nous, pour autant qu'Il voie en nous son Christ, son Fils unique et bien-aimé. La grâce d'adoption embrasse seulement ceux que le Père trouve si étroitement unis à son Fils unique, qu'ils en constituent une « partie vivante », comme le sarment fait partie intégrante de la vigne.

2. — « Demeurez en Moi ». On ne peut demeurer que là où l'on se trouve déjà. Jésus nous dit de « demeurer » en Lui, précisément parce que nous sommes greffés sur Lui, que c'est là un fait accompli, mérité pour tous les hommes par sa mort sur la Croix et opéré individuellement pour chacun de nous au moment du saint baptême. C'est au prix de son Sang, que le Christ nous a greffés sur Lui.

Nous « sommes » donc en Lui, mais il tient à nous d'y « demeurer » de la manière la plus féconde.

Si le baptême suffit pour être greffés sur le Christ et s'il ne faut qu'un seul degré de grâce pour demeurer en Lui comme des rameaux vivants, nous ne devons pas cependant en rester là. Il nous faut être conscients de l'immense don reçu et chercher à être toujours plus profondément greffés sur le Christ ; nous devons « vivre » de cette union avec le Christ, en faire le centre, le soleil de notre vie intérieure. Ce n'est pas par hasard que Jésus nous a dit : « Demeurez en Moi ». Il a voulu nous indiquer ainsi que notre vie en Lui requiert notre collaboration personnelle ; nous devons appliquer toutes nos forces, notre esprit, notre volonté, notre cœur à vouloir vivre en Lui et par Lui. Et plus nous nous appliquerons à demeurer dans le Christ, plus notre petit rameau plongera en Lui, se nourrissant d'autant plus abondamment du suc de la grâce.

« Demeurez en Moi et Moi en vous ». A mesure que, par la foi, la charité, les bonnes œuvres, nous nous unirons plus étroitement au Christ, il vivra aussi plus intensément en nous, nous communiquant sans cesse un accroissement de grâce. Ainsi nous serons non seulement des rameaux vivants, mais des branches chargées de fruits, fruits de sainteté, destinés à réjouir le Cœur de Dieu. Jésus n'a-t-il pas dit : « C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruits » (Jean, XV, 8) ?

Colloque

« O très haute et éternelle Trinité, Déité, Amour, nous sommes des arbres de mort et Vous êtes l'arbre de vie. Dieu infini, quel spectacle que de voir dans votre lumière l'arbre pur de votre créature ! Pureté suprême, Vous l'avez doté de rameaux, à savoir les facultés de l'âme : mémoire,

intelligence, volonté... La mémoire devait Vous retenir ; l'intelligence, Vous connaître ; la volonté, Vous aimer... Mais cet arbre tomba, s'étant départi de l'innocence par la désobéissance. D'arbre de vie, il devint arbre de mort, ne produisant que des fruits de mort.

« C'est pourquoi, Vous, ô Trinité éternelle et très haute, dans un élan sublime d'amour pour votre créature, voyant que cet arbre ne pouvait porter que des fruits de mort, parce qu'il s'était séparé de Vous, la Vie, Vous lui avez apporté le remède, greffant votre Déité sur l'arbre de mort de notre humanité. O greffe douce et suave, grâce à laquelle la mort fut détruite !... Après tant d'injures de la part de votre créature, qui a pu Vous contraindre à lui rendre la vie ? Uniquement l'Amour.

« Suffisait-il à votre charité d'avoir contracté cette union avec votre créature ? Non, Verbe éternel, Vous avez encore arrosé cet arbre de votre Sang, ce Sang qui, par son ardeur, le fait germer à condition que l'homme se greffe librement sur Vous, s'unisse à Vous avec amour et suive votre doctrine en rattachant tout par le lien de la charité. C'est donc grâce à Vous, ô Vie, que nous produisons des fruits de vie. C'est seulement lorsque nous sommes entés sur Vous, que les rameaux de l'arbre portent leurs fruits » (Ste Catherine de Sienne).

Qu'il m'est réconfortant de penser, ô Jésus, que mon désir d'union avec Vous n'est pas une vaine chimère, mais dès à présent une réalité ! Et il en est bien ainsi, puisque Vous avez voulu me greffer sur Vous comme le sarment sur le cep, au point que je vive uniquement de cette union avec Vous. Oh ! faites que mon âme Vous soit toujours plus étroitement unie et s'ouvre toujours davantage pour accueillir le suc vital de la grâce que Vous produisez en moi, votre rameau !

9

LE CORPS MYSTIQUE DU CHRIST

PRESENCE DE DIEU. — Esprit Saint, accordez-moi de parvenir « au plein épanouissement de l'intelligence pour pénétrer le mystère... » du Christ Jésus (Col. II, 2).

Méditation

1. — « Je suis le cep ; vous êtes les sarments » (Jean, XV, 5). C'est sur ces mots de Jésus, marquant notre union avec Lui, que se base toute la doctrine du Corps Mystique du Christ ; mais la comparaison se transforme : au lieu d'un unique cep de vigne, il est question d'un Corps unique dont Jésus est la tête, et nous les membres. C'est l'exemple génial de St Paul, répétant sous une autre forme ce que Jésus avait dit auparavant. « De même en effet que le corps est un tout en ayant plusieurs membres, et que tous les membres du corps, en dépit de leur pluralité, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ... Vous êtes le Corps du Christ, et membres chacun pour sa part » (I Cor. XII, 12-27).

L'identité de pensée est évidente. Tout comme les rameaux font partie du cep, dont ils naissent, et vivent du même suc ; tout comme les membres du corps humain forment un seul corps et vivent une vie unique ; ainsi, incorporés au Christ, nous ne formons qu'un seul corps avec Lui et vivons de sa vie. Voilà le Corps mystique du Christ « qui — comme l'enseigne St Paul — est l'Eglise » (Col. I, 24).

Le Christ est la Tête de ce corps : « Le Christ est le Chef de l'Eglise, lui le sauveur du Corps » (Eph. V, 23). Le Père L'a « constitué au sommet de tout, Tête pour l'Eglise, laquelle est son Corps, la Plénitude de Celui qui est rempli, tout en tout » (ib. I, 22). Corps unique, vie unique, et cette

vie va de la tête à chacun des membres : « Jésus-Christ fait vivre l'Eglise de sa vie surnaturelle, Il pénètre tout ce Corps de sa vertu divine et Il alimente, Il entretient chaque membre... comme la vigne nourrit les sarments qui lui sont attachés et les rend féconds » (Mystici Corporis).

Voici une nouvelle fois encore affirmé le fait que chaque chrétien vit dans le Christ et de la vie du Christ.

2. — Notre union avec le Christ, Chef du Corps Mystique, ne doit certes pas être entendue dans un sens identique à l'union qui existe entre les divers membres d'un corps physique. Bien qu'incorporés à Lui, en effet, chacun de nous garde « intégralement sa propre personnalité » (Myst. Corp.). Mais cette union ne doit pas non plus être entendue dans le sens d'une simple union morale comme, par exemple, celle qui existe entre les membres d'une même société. C'est bien plus profond, c'est une union mystérieuse et, en ce sens, elle est dite *mystique,* mais elle est *réelle* et *vitale.* Cette union provient de ce « principe intérieur qui, existant vraiment dans tout l'organisme aussi bien que dans chacune des parties et y exerçant son activité, est d'une telle excellence que, par lui-même, il l'emporte immensément sur tous les liens d'unité... Ce principe n'est pas de l'ordre naturel, mais surnaturel ; bien mieux, il est, en lui-même, absolument infini et incréé, puisqu'il s'agit de l'Esprit Saint qui, selon St. Thomas, « unique et identique pour un grand nombre, remplit toute l'Eglise et en fait l'unité » (ib.).

L'Esprit Saint, « âme de l'Eglise » (ib.), est le lien qui unit et vivifie, intimement et réellement, tous les membres du Christ, répandant en eux la grâce et la charité. Il a été « communiqué à l'Eglise avec profusion, pour qu'elle-même et chacun de ses membres soient de plus en plus conformes au Rédempteur » (ib.). Il ne s'agit donc pas d'une union

symbolique, métaphorique, mais réelle, et d'une réalité qui surpasse toutes les autres « comme la grâce surpasse la nature et que les réalités immortelles l'emportent sur ce qui est périssable » (ib.). Réalité si grande que, non seulement, elle embrasse la vie terrestre du chrétien, mais encore, à condition d'être conservée par lui, demeure pour toute l'éternité l'unique source de sa béatitude. En effet, « la grâce est le germe de la gloire ».

Nous sommes membres du Christ : c'est là notre grandeur, notre gloire, surpassant infiniment toute dignité et grandeur terrestres.

Colloque

« O Epoux bien-aimé et Verbe plein d'amour, Vous engendrez le Corps de la Sainte Eglise d'une manière que Vous seul connaissez et comprenez... De votre Sang, Vous formez un corps bien organisé, bien composé, dont Vous êtes le Chef. Les Anges se complaisent dans sa beauté, les Archanges l'admirent, les Séraphins en sont épris, tous les esprits angéliques s'en émerveillent et toutes les âmes bienheureuses de la céleste Patrie s'en nourrissent. La T.S. Trinité enfin s'y complaît d'une manière qui dépasse notre compréhension » (Ste Marie-Madeleine de' Pazzi).

Voici à vos pieds, Seigneur, une très pauvre créature : fragile, faible, portée au mal, capable de tout péché ; créature sans valeur, semblable à l'herbe des champs qui est aujourd'hui et n'existera plus demain : créature misérable, n'ayant rien de bon par elle-même et incapable de tout bien. Cependant, ô Jésus, vrai Fils de Dieu, image du Père principe et fin de tout, Roi de l'univers, Sauveur du monde, Vous Vous penchez jusqu'à moi, Vous prenez la misérable créature que je suis et l'unissez si intimement à Vous que Vous en faites un de vos membres. Et comme tel, Vous me

communiquez votre vie, Vous me faites vivre votre propre vie. O Seigneur, beauté et sainteté infinies, comment pouvez-Vous supporter d'avoir pour membre une créature si misérable, si indigne ? Et non seulement Vous le supportez, mais Vous le voulez, puisque Vous m'ordonnez : « Demeure en moi ».

Comment n'accepterais-je pas votre invitation et votre commandement, Seigneur, alors que Vous avez voulu m'intégrer Vous-même dans votre Corps mystique ? O Seigneur, puissé-je un jour comprendre la grandeur, la valeur du don infini que Vous m'offrez, et la signification de cette réalité sublime : vivre en Vous et de Vous, comme le sarment vit dans la vigne, comme le membre vit dans le corps ! Que me manque-t-il, ô Seigneur, pour ma sanctification, pour ma vie d'union avec Vous ? Vous m'avez donné beaucoup plus que ce que j'aurais jamais pu rêver !

O Seigneur, faites-moi sentir la réalité profonde de ce grand mystère qui m'unit si intimement à Vous. Faites que cette réalité domine, illumine, dirige toute ma vie, que tout le reste s'estompe devant elle, que je ne cherche et ne désire rien en dehors d'elle, que les vanités trompeuses de ce monde ne m'attirent plus. Faites que je sente vivement, profondément, le devoir et la douce nécessité d'être un membre digne de Vous, que mes actions et ma vie soient tels qu'ils Vous honorent, Vous, mon très doux Chef.

10

« JE SUIS LA VIE »

PRESENCE DE DIEU. — O Jésus, source de vie, répandez toujours davantage votre vie dans mon âme. ...

Méditation

1. — « Je suis venu pour que les brebis aient la vie et l'aient en abondance (Jean, X, 10). Ce fut en ces termes que Jésus annonça sa mission. Quelle est cette vie qu'Il nous donne ? C'est la vie de la grâce, participation à la vie divine.

Jésus est le Verbe incarné et, en tant que Verbe, Il possède par nature la vie divine d'une manière identique et dans la même mesure que le Père : « Comme le Père en effet dispose de la vie, ainsi a-t-il donné au Fils d'en disposer lui aussi » (Jean, V, 26).

Cette plénitude de vie divine, en raison de l'union hypostatique, se reflète sur l'Humanité du Christ. Mise en contact direct avec la Divinité, à laquelle elle est personnellement unie, l'Humanité très sainte de Jésus est inondée de vie divine, c'est-à-dire qu'elle en reçoit la plus grande participation au moyen d'une « telle plénitude de grâce qu'il ne peut s'en concevoir de plus grande » (Mystici Corporis). La grâce sanctifiante qui envahit l'Ame de Jésus est si pleine, si parfaite, si intense, si surabondante, que les théologiens n'hésitent pas à l'appeler « grâce infinie ». « Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la Plénitude » (Col. I, 19), affirme St Paul, et St Jean nous Le présente « plein de grâce et de vérité » (Jean, I, 14). Mais Jésus ne veut pas garder pour Lui seul ces immenses richesses. Il veut avoir des frères avec lesquels Il puisse les partager, c'est pourquoi Il embrasse sa très douloureuse Passion et, mourant sur la Croix, mérite

pour nous, ses membres, cette grâce qu'Il possède dans une si grande plénitude. Le Christ devient ainsi pour nous la source, l'unique source de grâce et de vie surnaturelle : Il est tellement « plein de grâce et de vérité » que tous les baptisés puisent à son inépuisable plénitude. Voici donc comment nous arrive la vie divine : du Père au Verbe, du Verbe à l'Humanité qu'Il a assumée dans son Incarnation ; et enfin de l'Humanité Sainte du Christ à nos âmes.

2. — Comme tout le créé, la grâce est œuvre du Créateur. En tant que Dieu, c'est-à-dire comme Verbe, Jésus est, avec le Père et l'Esprit Saint, le créateur de la grâce. Mais à présent, nous considérons Jésus comme notre Rédempteur, par conséquent comme Homme, et comme tel Il est le Médiateur de la grâce, ou Celui qui nous l'a méritée et qui nous la dispense. Jésus, en effet, possède un tel trésor de grâce qu'Il a pu la mériter aussi pour nous. Il l'a méritée, non seulement une fois pour toutes, en mourant pour nous sur la Croix, mais Il l'applique continuellement à nos âmes et la produit en nous : la grâce est infusée et se développe en nous par son action vivante et actuelle. C'est ainsi que Jésus nous donne la vie, qu'Il est pour nous la vie, l'unique source de notre vie surnaturelle. C'est pour cette raison que la grâce de Jésus s'appelle « grâce capitale » c'est-à-dire grâce du Chef qui la mérite et la dispense à ses membres.

Il en découle deux conséquences pratiques très précieuses. Celui qui veut posséder la grâce, la vie surnaturelle, doit aller au Christ, Lui être incorporé et vivre en Lui : « Qui a le Fils de Dieu, a la vie — enseigne l'Evangéliste. — Qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie » (Jean, V. 12).

La grâce qui sanctifie nos âmes est, dans son essence, identique à celle qui orne la très sainte Ame de Jésus (cfr. St. Thomas IIIa, q. 8, a.5). Sans doute, la mesure et la

perfection en diffèrent immensément, mais la nature est la même. Dès lors, la grâce a en nous la même puissance sanctificatrice, les mêmes tendances que dans l'âme de Jésus : elle tend à nous sanctifier, nous faisant vivre en union avec Dieu et pour sa gloire. En nous donnant la grâce, Jésus nous a donc vraiment communiqué sa vie, Il a placé en nous le germe de sa sainteté et nous pouvons vivre une vie semblable à la sienne.

Colloque

O Jésus, qu'il m'est doux de contempler votre très sainte Humanité, comblée de tous les trésors de la vie divine ! Il m'est bien difficile de fixer directement le regard sur votre Divinité de Verbe éternel, mais la contempler dans votre Humanité m'est plus aisé : ici, la pensée se repose et n'en finit pas d'admirer votre grandeur. O Jésus, votre Ame est tellement riche de grâce, tellement lumineuse et remplie de vie divine, que votre gloire, comme Fils unique du Père, s'y reflète pleinement et votre Humanité m'apparaît comme l'unique médiatrice et comme la source de toute la grâce, de toute la vie divine communicables aux hommes. Mais cette Humanité si sainte, si glorieuse, unie à Dieu, je la contemple ensuite lacérée par le dur tourment de la Croix ; tout ce qui est gloire est caché, je n'aperçois plus que douleur, mort, anéantissement total. Mais voici que, des blessures sanglantes, jaillit une riche source de vie : par votre mort, ô Jésus, Vous avez mérité de nous communiquer la grâce et Vous en êtes devenu notre source unique.

Je cours vers Vous, ô Jésus, je m'approche de Vous, comme celui qui a soif court et s'approche de la source. « Donnez-moi, ô Seigneur, de votre eau, et je n'aurai plus jamais soif, parce que l'eau que Vous me donnerez deviendra en moi une source qui jaillira jusqu'à la vie éternelle » (cfr. Jean, IV,

13-14). Un jour, ô Jésus, les Apôtres, ne voulant Vous quitter d'aucune façon, disaient : « Tu as les paroles de la vie éternelle » (ib. VI, 68). Bien plus que des paroles de vie, Vous avez, ou plutôt Vous êtes la vie même, et Vous nous la dispensez.

Cependant, ô Jésus, permettez-moi une question. Si cette grâce sanctifiante qui me vient de Vous et vivifie mon âme est, de par sa nature, pareille à celle qui remplit votre très Sainte Ame, pourquoi suis-je toujours si différent de Vous, si éloigné de tout ombre de sainteté ?

Je le comprends : si Vous me donnez gratuitement votre grâce, Vous ne la faites pas croître en moi sans le concours de ma libre et bonne volonté. Très souvent, il y a en moi une lutte acharnée entre les exigences de votre grâce et celles de ma mauvaise nature. Que de fois, hélas ! la nature a le dessus ! O Seigneur, Je Vous en supplie, faites-moi la grâce de me vaincre et de me renoncer à tout prix. Que votre grâce, que votre vie triomphent en moi pour votre gloire, pour la gloire de votre Œuvre rédemptrice.

« Que mon esprit, mon cœur, mon corps, ma vie s'animent entièrement pour Vous, ô ma douce Vie. Je Vous aimerai Seigneur, Vous qui êtes ma force ; Je Vous aimerai et je vivrai non plus par moi, mais par Vous » (St Augustin).

11

L'INFLUENCE DE JESUS

PRESENCE DE DIEU. — O Jésus, faites-moi la grâce de comprendre comment mon âme se trouve toujours sous l'influence puissante, sanctifiante, de votre très Sainte Humanité.

Méditation

1. — « De Lui sortait une force qui les guérissait tous »

(Lc. VI, 19), nous affirme l'Evangile, parlant de Jésus et de ses miracles éclatants. Au contact de sa main, les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les muets parlaient. La puissance qui émanait de Lui était si grande qu'il suffit à la pauvre hémorroïsse de toucher le bord de son vêtement pour se sentir guérie à l'instant. Il lui était aussi facile de purifier et de sanctifier les âmes, leur remettant les péchés, que de guérir les corps. « Quel est le plus facile de dire : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi et marche ? Eh bien ! pour que vous sachiez — déclarait Jésus aux pharisiens incrédules — que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, je te l'ordonne, dit-il au paralysé, lève-toi, prends ta civière et retourne chez toi » (Lc. V, 23-24). Dieu seul peut remettre les péchés. Notons que Jésus dit expressément : « le Fils de l'homme ». Il veut nous faire entendre qu'Il possédait ce pouvoir non seulement en tant que Dieu, mais même en tant qu'Homme. Sa très sainte Humanité, pleine de grâce et de force, est, en effet, l'instrument dont se sert la Divinité pour répandre toute grâce et toute vie.

Comme autrefois dans les régions de la Palestine, de la très sainte Humanité de Jésus continue, maintenant qu'elle est glorieuse au ciel, à émaner la même puissance, la même force. Cette puissance atteint nos âmes, les influence intérieurement, les purifie, les transforme, les sanctifie. « L'influence intérieure d'où provient la grâce appartient... au Christ dont l'Humanité, précisément parce que jointe à la Divinité, a la vertu de justifier » (St Thomas, IIIa, q. 8, a. 6).

2. — Nous distinguons deux phases dans l'œuvre rédemptrice, sanctificatrice de Jésus. La première, douloureuse, qu'Il a vécue ici, sur terre, et qui se termina par sa mort sur la Croix ; c'est par elle qu'Il nous a mérité la grâce. La seconde,

glorieuse, commencée à sa résurrection et qui dure toujours, puisque Jésus Lui-même continue à distribuer à nos âmes cette grâce qu'Il nous a méritée sur le Calvaire. « Cependant chacun de nous a reçu sa part de la grâce divine selon que le Christ a mesuré ses dons » (Eph. IV, 7). Jour après jour, Jésus applique à chacun de nous la grâce ; il la fait croître et se développer ; nous vivons continuellement sous son influence. « Comme la tête commande aux membres, dit le Concile de Trente, comme la vigne fait couler son suc dans tous les sarments, ainsi Jésus-Christ exerce à chaque instant son influence sur tous les justes. Cette influence précède, accompagne et couronne leurs bonnes œuvres et les rend agréables à Dieu et méritoires devant Lui » (Sess. VI, can. 16).

Jésus « est toujours vivant afin d'intercéder pour nous » déclare St Paul (cfr. Hébr. VII, 25). Vivant dans le très saint Sacrement de l'Autel, vivant au ciel où Il siège, glorieux à la droite de son Père, Lui montrant les sanglants stigmates de sa Passion, non seulement Il intercède continuellement pour nous « mais encore choisit Lui-même, détermine et distribue à chacun les grâces selon la mesure de son don » (Myst. Corp.). Il est donc, non seulement dans le sens le plus plénier mais aussi dans le sens le plus actuel, la source de toute notre vie. « Le Christ est notre vie » (cfr. Col. III, 4), s'exclame St Paul car, comme l'explique St Thomas, « Il est le mobile de notre vie ».

Colloque

Comme j'aime, ô Seigneur, votre très sainte Humanité ! O Verbe éternel, ne Vous êtes-Vous pas fait homme pour être plus proche de nous, pour nous encourager à aller à Vous sans crainte, pour nous conduire à votre Père ? Comment pourrais-je donc, ô Jésus, Vous abandonner volontaire-

ment ou Vous oublier, ne fût-ce que pour peu de temps ?

« O Seigneur de mon âme, mon Bien, mon très doux Crucifié, n'est-ce pas par Vous que me sont venus tous les biens ? En compagnie d'un Ami si bon et d'un si valeureux Capitaine, qui, le premier, a affronté toutes sortes de souffrances, je puis vraiment tout supporter ! Vous êtes mon soutien, la force qui ne fait jamais défaut, l'Ami dans le vrai sens du mot. Je reconnais avec évidence que je ne puis plaire à Dieu et que Dieu n'a l'habitude de nous accorder ses grâces que par votre très sainte Humanité, puisqu'en Vous, ô mon Christ, le Père, comme Il l'a dit jadis, trouve toutes ses complaisances. Bienheureuse l'âme qui Vous aime vraiment et qui Vous porte toujours en elle-même ! Depuis que je me sens avec Vous, j'ai trouvé toutes sortes de biens » (cfr. TJ. V, XXII, pp. 223-224).

O Jésus, mon doux Rédempteur, si je n'ai pu Vous suivre par les routes de la Palestine, si je ne peux Vous voir au ciel où Vous êtes assis, glorieux, à la droite de votre Père, intercédant toujours pour moi, je puis cependant, chaque fois que je le désire, Vous trouver vivant et palpitant dans le très saint Sacrement de l'autel. Qu'il est immense le don que Vous m'avez fait en me laissant dans l'Eucharistie votre très sainte Humanité ! Comme Dieu, je puis Vous trouver partout, il est vrai, mais comme Homme, comme mon Rédempteur, je Vous trouve dans l'Hostie consacrée. Ma pauvre nature a besoin de Vous trouver ainsi dans l'intégrité de votre Personne d'Homme-Dieu, elle a besoin de s'approcher de Vous et de Vous posséder, non seulement spirituellement, mais même en tant que réalité physique. Je pense surtout à ces moments précieux pendant lesquels, Vous ayant reçu dans la sainte Communion, votre Humanité se trouve en contact physique, direct avec mon âme. Alors, je ne touche plus seulement le bord de votre vêtement, comme la pauvre

hémorroïsse, mais mon humanité touche la Vôtre, et non seulement elle la touche, mais elle s'en nourrit puisque Vous venez à moi comme nourriture. O Jésus, si l'influence de votre Humanité était si puissante qu'elle guérissait et justifiait tous ceux qui s'en approchaient, que ne pourra-t-elle opérer dans mon âme en ces moments de contact si intime et profond ? O Jésus, remettez mes péchés, guérissez, purifiez, sanctifiez mon âme ; accordez-moi ces dispositions d'humilité profonde, de foi vive, d'amour ardent qui me rendent capable de recevoir la plénitude de votre influence divine.

12

L'ESPRIT DE JESUS

PRESENCE DE DIEU. — Accordez-moi, ô Jésus, de contempler votre Ame, le temple préféré de l'Esprit Saint, et faites qu'à votre exemple je sois, moi aussi, un temple digne de Lui.

Méditation

1. — Bien que la grâce soit également créée par les trois Personnes de la Très Sainte Trinité, sans aucune différence ou distinction, sa diffusion dans les âmes, toutefois, est particulièrement attribuée à la troisième Personne, à savoir l'Esprit Saint, auquel est référé, par appropriation, tout ce qui concerne l'œuvre de la sanctification. C'est en ce sens aussi que l'immense don de grâce, remplissant l'Ame de Jésus, doit être attribué à l'œuvre de l'Esprit Saint. L'Ame de Jésus est ornée de tous les dons surnaturels, précisément parce que « l'Esprit Saint habite dans le Christ avec une telle plénitude de grâce qu'on ne peut en concevoir de plus grande » (Myst. Corp.). La plénitude de la grâce, don créé, correspond à la plénitude de l'Esprit Saint, Don Incréé. Jésus, l'unique ayant « reçu cet Esprit sans mesure » (ib.),

tient de Lui cet immense capital de grâce qui Lui permet de mériter la grâce pour nous tous.

L'Ame de Jésus est si belle, si sainte, si intimement unie à la Divinité, que le Saint-Esprit « fait ses délices d'habiter en elle comme dans son temple préféré » (ib.). Il y habite avec une telle plénitude et souveraineté qu'Il inspire, dirige, guide toutes les actions de Jésus ; c'est la raison pour laquelle le Saint-Esprit « est appelé à proprement parler l'Esprit du Christ ou l'Esprit du Fils » (ib.). Il est dit à plusieurs reprises, dans l'Evangile, que Jésus agissait « sous la poussée de l'Esprit » (cfr. Lc. IV, 1) ; ce fait ne se présentait pas dans quelques circonstances déterminées, mais toujours ; la très sainte Ame de Jésus ne connaissait d'autre mobile, d'autre impulsion que l'Esprit Saint.

2. — Par sa Passion et sa mort, Jésus ne nous a pas mérité seulement la grâce, mais aussi l'Auteur de la grâce, le Saint-Esprit, qu'Il avait déjà promis aux Apôtres et qu'Il leur envoya à la Pentecôte, après son Ascension. Maintenant encore, nous recevons l'Esprit Saint en dépendance de Jésus ; c'est toujours Lui qui, avec le Père, nous l'envoie du ciel. Ce divin Esprit « n'est départi aux membres du Corps mystique, en participation de la plénitude du Christ, que suivant la mesure du don du Christ » (Myst. Corp.). Nous ne recevons l'Esprit Saint que dans la mesure où nous sommes unis au Christ et, à son tour, l'Esprit Saint nous unit au Christ. En effet, comme l'affirme St Paul, « qui n'a pas l'Esprit du Christ ne lui appartient pas ; mais si le Christ est en vous... l'esprit est vie en raison de la justice » (Rom. VIII, 9-10).

Vivre dans le Christ, c'est vivre dans l'Esprit Saint ; être membre de son Corps mystique, c'est être le temple de l'Esprit Saint. La grâce que le Christ nous a méritée et qu'Il dispense à nos âmes est, en même temps, répandue en nous

par le Saint-Esprit. Toute augmentation de la grâce en nous provient simultanément de l'action créatrice de l'Esprit Saint et de l'action médiatrice du Christ. « Le Christ est en nous par son Esprit qu'Il nous communique et au moyen duquel Il agit en nous de telle manière qu'on peut dire que tout ce qui est divin est opéré en nous par le Saint-Esprit et aussi par le Christ (Myst. Corp.).

Colloque

O Jésus, Vous êtes si riche, si divin et tout-puissant que vos dons ne se limitent pas à des objets créés, aussi sublimes soient-ils, mais parviennent à leur point culminant dans le Don incréé, dans le don de l'Esprit Saint.

Il convient à votre dignité d'Homme-Dieu, Seigneur Jésus, que l'Esprit d'amour, l'Amour substantiel qui procède du Père et du Fils, soit votre Esprit. Mais que Vous ayez voulu me donner ce divin Esprit, à moi, pauvre créature, voilà un mystère tellement sublime que je m'y perds. Ce que je parviens à comprendre, ô mon très doux Rédempteur, c'est que je Vous dois également ce don-là !

Que ferai-je, ô Jésus, pour payer en retour votre Don infini ? Oh ! si, au moins, je pouvais faire en sorte que votre Esprit, l'Esprit Saint, ne trouve pas, dans ma pauvre âme, un temple trop indigne de Lui !

Votre Esprit est en moi, je le sais, parce que Vous me l'avez donné, mais Il ne peut m'envahir pleinement, ni me conduire rapidement à la sainteté, Il ne peut me lancer en Dieu, parce qu'au lieu de docilité, Il ne trouve souvent en moi que résistance. O mon Jésus, ne permettez pas que je résiste à votre Esprit, ne souffrez pas que je Le contriste par ma cécité et ma dureté !

« O puissance du Père éternel, aidez-moi ; sagesse du Fils, illuminez l'œil de mon intelligence ; douce clémence du Saint-

Esprit, enflammez et unissez mon cœur à Vous. Je le confesse, douce, éternelle bonté de Dieu : la clémence de l'Esprit Saint et votre charité embrasée veulent unir et enflammer mon cœur en Vous, ainsi que les cœurs de toutes les créatures raisonnables... Brûlez du feu de votre esprit, consumez et arrachez jusqu'aux racines tout amour et affection de la chair, dans les cœurs des plantes nouvelles que Vous avez daigné greffer dans le corps mystique de la sainte Eglise. Veuillez, ô Dieu, nous transporter, loin des affections mondaines, dans le jardin de votre amour ; créez en nous un cœur nouveau avec une claire notion de votre volonté, afin que, méprisant le monde, nous-mêmes et l'amour-propre, et remplis de la vraie ferveur de votre amour... nous Vous suivions uniquement pour Vous-Même, dans une pureté très chaste et une très fervente charité !...

« O Esprit Saint, venez dans mon cœur, aspirez-le à Vous par votre puissance, ô Dieu de vérité ; accordez-moi l'amour avec la crainte... réchauffez, enflammez-moi de votre très doux amour » (Ste Cath. de Sienne).

13

VIVRE DANS LE CHRIST

PRESENCE DE DIEU. — O Seigneur, accordez-moi de comprendre la douceur et la responsabilité du grand devoir que Vous m'imposez en me communiquant votre vie : mourir à moi-même pour vivre uniquement en Vous.

Méditation

1. — « A moins de naître d'eau et d'Esprit nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (Jean, III, 5). Nous ne pouvons arriver à Dieu et à son règne qu'au moyen du

Christ, en étant incorporés à Lui. Cette incorporation s'effectue en nous « par l'eau et l'Esprit Saint », au jour béni de notre baptême. Jésus disait à Nicodème : « Il vous faut naître d'en-haut » ; il s'agit bien d'une naissance nouvelle, puisque par le baptême nous avons reçu un nouveau germe de vie. Avant la réception du Sacrement, notre vie est purement humaine ; après, il y a en nous une participation à la vie divine. Incorporés au Christ comme ses membres, nous recevons l'Esprit Saint qui répand en nous la grâce du Christ. « Vous tous en effet baptisés dans le Christ, écrivait St Paul aux Galates, vous avez revêtu le Christ » (III, 27). Au jour de notre baptême, nous sommes nés dans le Christ et, en Lui, nous sommes devenus ces « créatures nouvelles » nées, non pas de la volonté de la chair, mais de l'Esprit, « que ni sang, ni vouloir d'homme, mais Dieu a engendrées » (cfr. Jean, I, 13).

Nés dans le Christ, nous devons vivre dans le Christ, marcher dans le Christ, selon le conseil de l'Apôtre : « c'est en lui qu'il vous faut marcher, enracinés et édifiés en lui » (Col. II, 6). Le saint Baptême nous a fait naître dans le Christ ; les autres Sacrements sont destinés non seulement à restaurer, mais encore à fortifier, enraciner et édifier notre vie dans le Christ.

2. — « O Dieu... accordez-nous d'*avoir part à la divinité* de Celui qui a daigné revêtir notre humanité ». Nous pouvons dire que cette prière, répétée par l'Eglise à l'Offrande de chaque Messe, a été exaucée par anticipation, puisque, dès le jour de notre baptême, nous avons été rendus participants de la divinité du Christ. Mais le don qui nous a été fait, sans aucun mérite de notre part, requiert notre adhésion. « Reconnais, ô chrétien, ta dignité, s'exclame St Léon, et, devenu participant de la nature divine, garde-toi de retourner

à ton ancienne vilenie par une conduite indigne. Souviens-toi de quel chef et de quel corps tu es membre ».

Tout ce qui est péché, défaut ou négligence volontaire, déshonore le Christ, notre Chef, contriste l'Esprit Saint qui habite en nous. Mais l'âme consacrée ne peut se contenter d'éviter le péché, il faut qu'elle se préoccupe de faire croître en elle la vie du Christ. Dans la vie naturelle, nous grandissons sans le concours de notre volonté. Il n'en va pas de même dans la vie de la grâce. Celle-ci peut rester stationnaire durant vingt, trente, cinquante ans depuis notre baptême, après des centaines de confessions et de Communions. Quelle monstrueuse disproportion ! Adultes, et peut-être vieillards selon la nature, au berceau selon la grâce !

Nous devons croître dans le Christ, il faut que le Christ croisse en nous. La parole du Baptiste devient notre programme : « Il faut que lui grandisse et que moi, je décroisse » (Jean, III, 30). Les exigences du développement de la grâce en nous se résument en quelques mots : faire mourir le « vieil homme » avec ses mauvaises habitudes, ses défauts, ses imperfections, afin que la vie du Christ croisse en nous jusqu'à l'âge parfait.

Colloque

« O mon Seigneur, que nous profitons mal de tous les biens que vous nous avez accordés ! Votre Majesté cherche mille moyens, mille voies, mille inventions pour nous montrer l'amour qu'elle nous porte. Et nous, si peu exercés à vous aimer, nous en faisons peu de cas. Peu habitués à cet exercice de l'amour, nos pensées s'envolent là où elles sont toujours, et nous omettons de méditer les profonds mystères » de votre amour infini » (TJ. P., I, p. 1391).

« Qu'elle est misérable la sagesse des mortels, et combien incertaine leur prévoyance ! Disposez Vous-même dans votre

providence les moyens qui sont nécessaires pour que mon âme travaille à votre gloire comme vous les voulez, et non comme je le veux... Qu'il meure donc enfin, ce moi, et qu'un autre qui est plus puissant que moi et meilleur pour moi que moi-même, vive en moi, afin que je puisse le servir ! Que celui-là vive et me donne la vie ! Qu'il règne et que je sois sa captive ! Mon âme n'ambitionne aucune autre liberté. Comment en effet serait-il libre celui qui est étranger au souverain Maître? Quel esclavage plus affreux pour une âme que de n'être plus dans la dépendance de son Créateur ! Heureux ceux qui, liés et enchaînés fortement par les bienfaits de la miséricorde divine, se voient captifs et impuissants à recouvrer leur indépendance ! » (TJ. Ex. XVII, p. 1483).

« O libre arbitre, comme tu es esclave de ta liberté, si tu ne veux pas vivre enchaîné par la crainte et l'amour de celui qui t'a créé ! » (ib. p. 1484).

Lorsque je pense, ô Seigneur, que je dispose du pouvoir redoutable de paralyser en moi l'action de la grâce, l'action de l'Esprit Saint, je sens que la suprême miséricorde que Vous puissiez me faire est précisément celle de captiver ma liberté par l'amour, afin d'en faire pour toujours votre prisonnière. Je Vous en supplie, mon Jésus, enlevez-moi la liberté d'abuser de vos grâces, de vivre d'une manière purement humaine, comme si aucun germe de vie divine ne palpitait en moi. Oh ! j'en suis convaincu : je suis un grand distrait, un grand oublieux ; je suis superficiel, je me laisse prendre par une multitude d'affaires, de préoccupations matérielles extérieures et j'oublie les réalités surnaturelles que je ne vois pas, qui ne frappent pas mes sens alors qu'elles sont, cependant, les plus belles et les plus vraies.

Seul Votre amour, Seigneur, a la puissance de vaincre la grande mobilité de mon esprit et de mon cœur pour les fixer en Vous, si bien que je vive plus intérieurement

qu'extérieurement, plus de Vous et de Votre grâce que de mon moi et de tout ce qui est terrestre.

14

LE PREMIER MIRACLE DE JESUS

PRESENCE DE DIEU. — O Jésus, je Vous supplie de renouveler aujourd'hui en moi le grand miracle que Vous avez opéré un jour en faveur des époux de Cana.

Méditation

1. — La liturgie commence à nous parler de la vie publique de Jésus, à présent que le cycle de son Enfance est clos. Après l'Epiphanie, elle a rappelé le Baptême du Sauveur dans les eaux du Jourdain, fait qui a marqué le début de son apostolat ; aujourd'hui, elle nous parle de son premier miracle destiné, comme l'Epiphanie et le Baptême, à manifester au monde sa gloire de Fils de Dieu.

En ce temps-là, « il y eut des noces à Cana de Galilée. La mère de Jésus y était. Jésus aussi fut invité à ces noces... » rapporte l'Evangile du jour (Jean, II, 1-11). Immédiatement et au premier plan à côté du Sauveur, nous trouvons la Très Sainte Vierge, dans sa maternelle fonction de médiatrice de toutes les grâces. Le miracle de Cana, le premier miracle de Jésus, s'opère par son intercession puissante jusqu'à faire anticiper l'heure du Christ. « Mon heure n'est pas encore venue », avait répondu le Sauveur à sa Mère. Mais cette réponse apparemment négative ne trouble pas Marie. Elle n'insiste pas. Sûre de son Fils et pleine d'une amoureuse confiance en Lui, elle dit aux serviteurs : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le ». Jésus est vaincu par l'humilité, la délicatesse, la foi, l'abandon confiant de sa Mère. Pour nous prouver

combien elle est puissante sur son divin Cœur, Il condescend à son désir : le miracle est accompli.

A côté de la foi de Marie, nous pouvons admirer celle des serviteurs, ainsi que leur prompte obéissance. Suivant le conseil de Marie, ils exécutent immédiatement les ordres de Jésus : ils remplissent d'eau les urnes et vont y puiser ensuite. Pas un seul moment de doute, pas une seule protestation, mais une obéissance simple comme celle des enfants. Apprenons à croire, à obéir, à avoir recours à la puissante intercession de Marie.

2. — « L'eau était changée en vin ». Le miracle que Jésus opéra à Cana continue à se renouveler sur nos autels d'une manière encore beaucoup plus admirable : un peu de pain et un peu de vin deviennent le Corps et le Sang du Christ. Ce Corps et ce Sang sont offerts comme nourriture à nos âmes. Voilà pourquoi, dans la Messe de ce jour, l'antienne de la Communion rapporte le passage de l'Evangile relatant la transformation de l'eau en vin. Pour nous aussi, Jésus a « gardé le bon vin jusque maintenant » : c'est le vin précieux de la très sainte Eucharistie qui enivre nos âmes de son Corps et de son Sang.

Nous pourrions penser encore à une autre transformation merveilleuse que Jésus accomplit dans nos âmes au moyen de la grâce : l'eau de notre pauvre nature humaine est rendue participante de la nature divine, elle est transformée dans le vin très noble de la vie du Christ Lui-même. L'homme devient membre du Christ, fils adoptif de Dieu, temple de l'Esprit Saint. La Très Sainte Vierge nous enseigne précisément aujourd'hui comment nous pouvons et devons favoriser en nous cette très précieuse transformation : « Tout ce que Jésus vous dira, faites-le », nous répète-t-elle, comme jadis aux serviteurs du banquet de Cana. Marie nous invite à suivre

et à mettre en pratique tous les enseignements, tous les préceptes de Jésus nous indiquant la voie pour arriver à une transformation totale en Lui. D'un cœur humble et docile, avec une foi vive et un parfait abandon, confions-nous donc à Jésus par les mains de Marie.

Colloque

Quel encouragement pour moi, ô Seigneur, de trouver aujourd'hui, à vos côtés, votre Mère ! Près de Marie, sous son regard maternel, protégé par sa puissante intercession, tout devient facile et simple. Comme Vous avez bien fait, ô Jésus, de nous donner votre douce Mère, de nous donner aussi une maman pour notre vie spirituelle ! Oui, Seigneur, je veux suivre le précieux conseil de Marie et faire tout ce que Vous me direz, tout ce que Vous voudrez de moi.

Je voudrais imiter l'obéissance prompte et aveugle des serviteurs du festin : obéir ainsi, toujours, en tout, à vos enseignements, conseils, préceptes ; Vous obéir aussi dans la personne de mes supérieurs, même lorsque je ne vois pas l'opportunité de leurs ordres, de leurs dispositions, même lorsqu'ils me demandent des choses difficiles ou qui me semblent absurdes. Je voudrais, plus encore, imiter l'abandon de votre Mère qui, avec tant de délicatesse, Vous confie et son désir d'aider les époux et la nécessité où ils se trouvent. Votre refus apparent ne la trouble pas, elle n'insiste pas, ne demande rien, mais est certaine, profondément certaine, que votre Cœur, infiniment bon et tendre vis-à-vis de n'importe quelle misère, y pourvoira abondamment.

O Seigneur, c'est avec une confiance semblable et un pareil abandon, qu'aujourd'hui je veux Vous exposer, moi aussi, mon indigence. La voyez-Vous ? Mon âme, comme les urnes du banquet, est remplie d'eau, l'eau froide et

insipide de ma misère, des faiblesses que je ne parviens pas à vaincre complètement. Avec le Psalmiste, je dis : « les eaux me sont entrées jusqu'à l'âme » (Ps. LXVIII, 1) et la tiennent submergée, presque noyée dans l'incapacité, l'impuissance. Je crois, Seigneur, je crois que, si Vous le voulez, Vous pourrez changer toute cette eau en ce vin très précieux de votre amour, de votre grâce, de votre vie. Vous êtes si puissant, si miséricordieux, que ma misère, si grande soit-elle, ne Vous épouvante pas, parce que devant Vous, l'infini, elle est toujours bien peu de chose. De même que pendant la sainte Messe, les gouttes d'eau versées dans le calice, sont changées au même titre que le vin, ainsi, dans votre Sang, ô Seigneur, noyez ma misère, plongez-la dans votre Cœur et faites-la disparaître en Vous.

15

« JE SUIS LA VERITE »

PRESENCE DE DIEU. — O Jésus, Verbe Incarné, splendeur et lumière du Père, instruisez et illuminez mon âme.

Méditation

1. — Jésus est venu pour nous donner la vie et nous enseigner le chemin qui y conduit. Source de vie, Il est aussi le Maître de vie.

C'est en cette qualité que le Père céleste l'a présenté au monde, dès le début de son apostolat; l'Esprit Saint qui, immédiatement après le Baptême de Jésus, descendit sur Lui sous la forme d'une colombe, et la voix qui se fit entendre du ciel : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur » (Mt. III, 17) sont, pour ainsi dire, les lettres de créance qui garantissent son enseignement et en sont la raison profonde. Qui refusera de croire à sa parole, s'Il est Fils de

Dieu et si l'Esprit Saint est avec Lui ? Cette même présentation se renouvelle, deux ans plus tard, sur le Thabor : même voix, mêmes paroles. De plus, nous est faite la recommandation explicite : « Ecoutez-Le ! » (Mt. XVII, 5), ce qui met dans une lumière encore plus manifeste sa fonction de Maître.

Jésus Lui-même s'est révélé comme Maître, ou plutôt comme l'unique Maître : « Vous M'appelez Maître... et vous dites bien, car Je le suis » (Jean, XIII, 13) ; « Ne vous faites pas appeler Rabbi, car vous n'avez qu'un Maître... vous n'avez qu'un Docteur, le Christ » (Mt. XXIII, 8-10). Quand Jésus a affirmé être la Vie, Il a affirmé aussi être la « Vérité ». Même devant Pilate, L'interrogeant sur son origine et sa mission, Il a déclaré : « Je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité » (Jean, XVII, 37). Qui écoute sa parole, écoute la vérité : « Si vous demeurez dans ma parole... vous connaîtrez alors la vérité, et la vérité vous fera libres » (Jean, VIII, 31-32).

2. — L'homme peut être maître, mais il peut aussi ne pas l'être ; cependant, il demeure toujours homme. Jésus, au contraire, est Maître par nature précisément parce qu'Il est le Verbe Incarné. Dieu est vérité ; toute la vérité qui est dans le Père est communiquée au Verbe et nous parvient grâce au Christ. Jésus est Maître en tant que Verbe, parole substantielle du Père qui, pour cette raison, contient et manifeste toute la vérité, la sagesse, la science ; ou plutôt, Il est Lui-même la vérité, la sagesse, la science, la splendeur, la lumière du Père. Voilà pourquoi Jésus a pu dire qu'Il est l'unique maître. Les autres maîtres connaissent seulement une partie de la vérité. Jésus connaît non seulement toute la vérité, mais comme Verbe Il est *la* vérité. Les autres maîtres enseignent des vérités qui les dépassent, qui existent en dehors d'eux et que, dès lors, ils connaissent

toujours imparfaitement ; Jésus, au contraire, enseigne la vérité qu'Il *est* Lui-même par nature. Son enseignement est, par conséquent, absolument unique et infaillible. Tel est le motif qui Lui a fait dire : « Je suis venu dans le monde afin que quiconque croit en Moi, ne demeure pas dans les ténèbres » (Jean, XII, 46), et encore plus explicitement : « Je suis la lumière du monde » (ib. VIII, 12). Seul Jésus peut se déclarer lumière du monde, parce que seul le Verbe est la lumière, la parole de Dieu.

L'enseignement de Jésus n'est donc pas fait uniquement de paroles humaines, aussi sublimes et élevées soient-elles, mais Il reflète la parole de Dieu même. C'est à cette parole qu'Il nous invite à ouvrir nos esprits et nos cœurs.

Colloque

« O Père divin, devant nous, vos enfants, Vous avez posé et ouvert ce livre de vie qu'est Jésus-Christ, Homme-Dieu, dans lequel nous trouvons abondamment tout ce que nous désirons savoir. Lisant en Lui, nous serons remplis de la science bénie, qui n'enorgueillit point, et trouverons toute doctrine nécessaire à nous-mêmes et aux autres. Cependant, ô mon âme, si tu veux être illuminée et instruite, tu ne dois lire en ce livre de vie, ni avec rapidité, ni superficiellement, mais posément, avec attention, et alors tu seras enflammée d'amour divin et tu connaîtras la vérité.

« Avant tout, ô mon âme, efforce-toi de connaître vraiment Dieu et toi-même ; tu n'y arriveras qu'en lisant, méditant et œuvrant dans le livre de vie, le Christ, Notre Seigneur » (Bse Angèle de Foligno).

O Jésus, vraie lumière, dissipez les ténèbres de mon ignorance, celles qui naissent de ma malice, et donnez-moi la grâce de chercher la vérité d'un cœur sincère, et de l'aimer, car la vérité, c'est Vous, Verbe Incarné.

Soyez l'unique Lumière qui illumine ma route, le seul Maître qui guide mes pas. J'ai besoin de Vous, Vérité éternelle, pour être libre de la servitude de tant de faiblesse, de misères, de passions aveuglant plus ou moins ma conscience et m'empêchant d'adhérer totalement au Bien, au Vrai.

Votre vérité m'enseigne que Vous êtes Celui qui est, et moi, celui qui n'est pas ; que Vous seul êtes estimable et que je n'ai aucune valeur ; que Vous êtes le tout, moi, le rien, et que s'il est quelque chose de bon en moi, c'est un don absolument gratuit de Vous.

O Jésus, donnez-moi de chercher et d'aimer la vérité, même lorsqu'elle est cinglante, ou lorsque, épée à deux tranchants, elle met à nu mes misères, mes défauts, mes torts. Que Votre vérité pénètre tout mon être et tous mes actes ! Puissé-je rejeter avec courage toute lumière qui ne vienne pas de vous !

O mon unique Maître, donnez-moi de comprendre la vanité de toute science, de toute pensée qui ne soient pas un reflet de votre vérité. Submergez mon âme, Seigneur, de votre lumière, remplissez mon esprit et mon cœur de votre Vérité ; unissez-moi à Vous, vérité éternelle ! O Jésus, Verbe Incarné, Parole Incarnée de mon Dieu, instruisez mon âme ; je veux tout apprendre de Vous, « je veux passer ma vie à Vous écouter » (ET. El.).

16

LA DOCTRINE DE JESUS

PRESENCE DE DIEU. — Me voici à vos pieds, Seigneur, désireux d'écouter votre doctrine, celle de la vie éternelle.

Méditation

1. — Les vérités enseignées par Jésus sont si importantes, si essentielles, que c'est question de vie ou de mort que de les connaître ou de les ignorer, d'y croire ou de les rejeter. Sa doctrine n'est pas facultative, mais tellement nécessaire que, sans elle, nous ne pouvons arriver à la vie éternelle. Quiconque « croit en Lui a la vie éternelle... qui ne croit pas est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au Nom du Fils unique de Dieu » (Jean, III, 16-18). Comparées aux vérités que Jésus enseigne, toutes les autres sont déficientes.

Et précisément parce que sa doctrine est absolument indispensable, Jésus, pour aider la faiblesse de notre foi à y adhérer, en a prouvé la véracité par des miracles. Il déclarait aux juifs obstinés et aveugles qui refusaient de croire en Lui : « Les œuvres que le Père M'a donné d'accomplir, ces œuvres mêmes que je fais me rendent témoignage que le Père m'a envoyé » (Jean, V, 36). Et quand les disciples de Jean-Baptiste Lui demandèrent s'Il était le Messie auquel ils devaient croire, Jésus répondit simplement : « Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez... les aveugles voient et les boiteux marchent, les lépreux sont guéris et les sourds, entendent, les morts ressuscitent » (Mt. XI, 4-5). En narrant les prodiges opérés par Jésus, l'Evangile conclut presque toujours par des expressions comme celles-ci: « et ses disciples crurent en lui » (Jean, II, 11), « tous étaient hors d'eux-mêmes et glorifiaient Dieu » (Mc. II, 12). Jésus est l'unique

Maître qui garantisse par des miracles la vérité de sa doctrine.

2. — Jésus veut que sa doctrine soit comprise par tous, même par des simples et des ignorants ; Il tient d'ailleurs à dire qu'Il est venu évangéliser particulièrement les pauvres. Jésus n'est pas un Maître qui cherche la gloire et les applaudissements, mais uniquement le bien de ses disciples ; Il parle un langage simple que tous peuvent comprendre et se sert des choses les plus humbles et communes pour enseigner les vérités les plus sublimes. Ainsi, par exemple, Il prend comme point de départ l'eau du puits, pour parler de l'eau vive de la grâce, ou les vignes des champs pour expliquer le mystère de notre union avec Lui, la vraie Vigne. Jésus n'attend pas qu'on aille Le chercher, c'est un Maître qui va Lui-même en quête de ses disciples et Il les cherche partout : au banc des employés d'octroi, dans les maisons et les cercles de publicains, sur les routes et les places, dans les campagnes. Il enseigne tout aussi bien dans les synagogues et sous le portique du Temple que de la barque de Pierre ou des versants verdoyants des montagnes. Il accueille Nicodème de nuit et s'arrête expressément au puits de Sichem pour attendre la Samaritaine.

Jésus expose sa doctrine d'une manière adaptée non seulement à la mentalité et aux besoins des foules de la Palestine, mais encore à ceux de toutes les générations futures ; c'est pourquoi sa parole est toujours vivante, actuelle, correspondant aux nécessités de chaque temps et de chaque personne.

Son enseignement divise l'auditoire en deux camps : celui des cœurs superbes et obstinés qui ont refusé de croire, même devant les miracles les plus éclatants, et dont Jésus a dit : « Si Je n'étais pas venu, si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils n'ont pas

d'excuse à leur péché » (Jean, XV, 22) — et, d'autre part, les cœurs droits, sincèrement avides de vérité, qui ont accueilli sa parole avec foi et amour. Jésus s'en est réjoui, disant : « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout petits » (Mt. XI, 25).

Colloque

« O Seigneur, ô mon Dieu ! qu'il est bien vrai que vous possédez les paroles de vie, où tous les mortels trouveraient, s'ils voulaient l'y chercher, le bonheur auquel ils aspirent ! Mais quoi d'étonnant, ô mon Dieu, que par suite de la folie et de l'infirmité que nous causent nos œuvres coupables, nous venions à oublier vos paroles ?... O grand Dieu,... quel profond aveuglement que de chercher le bonheur là où il est impossible de le trouver ! O Créateur, ayez compassion de vos créatures ! Considérez que nous ne nous comprenons pas nous-mêmes ; nous ne savons pas ce que nous désirons et nous n'arrivons pas à trouver ce que nous demandons. Donnez-nous, ô Seigneur, votre lumière. Considérez qu'elle nous est plus nécessaire encore qu'à l'aveuglené. Celui-ci désirait voir la lumière et il ne le pouvait pas ; et maintenant, Seigneur, on ne veut pas voir.

« O infortunés que nous sommes, ô mon Seigneur ! Toutes ces vérités, nous les connaissons, nous les croyons ; mais nous sommes si habitués à en détourner les yeux, et par suite elles sont devenues si étrangères à nos âmes, que nous ne les connaissons plus et que nous ne voulons point les connaître. » (TJ., Ex. VIII, p. 1466, et XIII, p. 1475)

Faites donc, Seigneur, que vos paroles ne s'effacent jamais de mon esprit.

Ne permettez pas, ô Jésus, que je me laisse attirer par des maximes, des doctrines, qui ne viennent pas de Vous.

A quoi me servirait-il de connaître toutes les sciences, si je ne Vous connais pas, Vous, Seigneur, et les vérités que Vous êtes venu nous enseigner ? Faites, ô Jésus, que je ne me contente pas d'une connaissance superficielle, mais donnez-moi la lumière et l'intelligence nécessaires pour pénétrer la signification profonde de vos enseignements. Plus que par le raisonnement et les recherches subtiles, votre parole se laisse comprendre par l'humilité, l'amour, le désir ardent de Vous posséder. Créez en moi, Seigneur, un cœur droit, humble, sincère, capable d'aimer, de pénétrer le sens de vos divines paroles.

Voici, mon doux Maître, que je mets mon âme devant Vous, comme si j'exposais une toile aux rayons du soleil. Agenouillé devant votre Tabernacle, je sais que Vous m'instruisez beaucoup plus dans la prière et le recueillement que par tant de doctes livres. Mais votre livre, Seigneur, votre Evangile, je ne veux jamais m'en séparer : « en lui je trouve tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. J'y découvre toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux » (TEJ, HA, VIII, p. 208).

Donnez-moi, ô Seigneur, l'intelligence de votre Evangile, de votre parole, et la sagesse sera mon partage !

17

JESUS NOUS REVELE LE PERE

PRESENCE DE DIEU. — O Jésus, Vous êtes le Verbe qui nous faites connaître le Père. Seul, Vous pouvez donc m'enseigner qui est mon Dieu. Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute !

Méditation

1. — « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu » (Jean, XVII, 3), affirma Jésus.

St Jean l'Evangéliste fait observer : « Nul n'a jamais vu Dieu, le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (I, 18). Seul Jésus, le Fils de Dieu, peut nous faire connaître le Père : Lui seul, en sa qualité de Verbe, est, par nature le « Révélateur » de Dieu.

De même que notre parole exprime notre pensée, ainsi le Verbe, Parole substantielle du Père, exprime le Père, révèle la nature de Dieu. Lorsque le Verbe s'incarne, Il demeure ce qu'Il est, et continue, dès lors, à être la Parole, la splendeur de Dieu, Celui qui nous Le dévoile. En s'incarnant, il ne fait autre chose que se rendre sensible aux hommes, accessible à leur capacité humaine, mais Il ne diminue d'aucune manière sa qualité de Verbe.

Même lorsqu'Il ne parle pas, uniquement par sa Présence et par n'importe lequel de ses actes, Jésus montre, révèle Dieu. Bien des fois, avec un certain regret parce qu'Il n'était pas compris, Jésus a répété : « Si vous Me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père » (Jean. VIII, 19 ; XIV, 7). Et à Philippe qui, pendant la dernière Cène, Lui demandait encore de lui faire voir le Père, ne répondit-Il pas, d'un ton de doux reproche : « Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu, a vu le Père... Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? » (ib. XIV, 9-10).

Jésus « est l'Image du Dieu invisible » (Col. I, 15) : il suffit de Le regarder avec foi et amour pour connaître Dieu. Nous ne pourrions apprendre d'aucun autre maître, d'aucune autre manière, cette connaissance indispensable à la vie éternelle. « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler » (Mt. XI, 27).

2. — L'homme peut connaître l'existence de Dieu, comme Créateur et Maître de l'univers, par sa raison, en remontant

des créatures à leur cause première. Il s'agit cependant toujours d'une connaissance médiate, indirecte, très imparfaite, à laquelle on parvient avec beaucoup de fatigue et souvent à travers nombre d'erreurs.

Mais il y a d'autres vérités divines auxquelles l'intelligence humaine ne peut absolument pas atteindre par elle-même, par exemple : la Trinité de Dieu, l'Incarnation du Verbe, la Paternité divine à notre égard, notre incorporation au Christ et notre élévation à l'état surnaturel. Ces vérités, les plus profondes, les plus révélatrices de Dieu et de sa vie intime, et qui, par conséquent, concernent nos suprêmes destinées, jamais nous n'aurions pu les connaître, si Jésus n'était venu nous les révéler. Et Il nous les révèle avec la plus grande autorité qui puisse exister : « Je parle de ce que Je connais et J'atteste ce que J'ai vu... Je dis ce que J'ai vu chez mon Père... Vous ne Le connaissez point (le Père) ; mais Moi, Je Le connais, parce que Je suis de Lui » (cfr. Jean, III, 11 ; VIII, 38 ; VII, 28-29). C'est par la parabole de l'Enfant prodigue et celle de la brebis perdue, où abondent les expressions émouvantes sur la bonté du Père céleste qui « fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons » (Mt V, 45), qui « nourrit les oiseaux du ciel et habille les lis des champs » (cfr. Mt. 26-30), que Jésus nous révèle la miséricorde infinie, la providence paternelle de Dieu, qui nous accueille et nous nourrit comme ses enfants. Il nous la révèle encore davantage par ses œuvres : sa sollicitude pour toutes les misères matérielles et spirituelles, l'amour qui Le met continuellement en quête d'âmes à sauver, jusqu'à donner sa vie pour elles. La bonne nouvelle, apportée par Jésus au monde, consiste avant tout dans cette révélation de Dieu, charité infinie ; de Dieu, notre Père très aimant, et le Nouveau Testament, ainsi que toute la vie chrétienne, sont basés entièrement sur cette révélation.

Colloque

« O Jésus-Christ, Fils de Dieu, Verbe et Sagesse du Père, Vous êtes le livre de vie ; Vous êtes apparu en ce monde pour nous instruire par votre vie, votre mort et votre doctrine... O Dieu incréé, rendez-moi digne de comprendre comment votre Fils Vous révéla à nous. Vous, son Père » (B. Ang. de Foligno).

O Jésus, moi aussi je Vous demande avec Philippe : « Montrez-nous le Père », mais j'ajoute immédiatement : montrez-Le moi en Vous, car le Père est en Vous et Vous en Lui, de façon que si je Vous regarde, je verrai et trouverai votre Père. Votre très sainte Humanité est un voile qui cache la divinité du Père, qui est aussi la vôtre, parce que Vous êtes Dieu comme le Père et comme l'Esprit Saint. Vous êtes le Verbe, ô Jésus, mais le Verbe Incarné, et la Parole du Père est, pour ainsi dire, écrite dans votre chair afin que je puisse la lire en Vous, l'unique vrai Livre de vie. Vous me révélez Dieu par tout votre Etre, toute votre Personne, vos actions, vos paroles. Toujours et de toutes les manières, Vous me répétez une grande vérité : Dieu est amour. La vie éternelle consiste à Vous connaître, ô Jésus, et à connaître Dieu par Vous. Seul, Vous pouvez me donner cette connaissance, je ne puis l'apprendre que de Vous. Comme il est donc nécessaire et comme je désire que Vous m'instruisiez ! « O Seigneur, ô mon vrai Dieu ! Celui qui ne vous connaît pas ne vous aime pas. Ah ! quelle grande vérité que celle-là ! Mais quelle infortune..., Seigneur, pour ceux qui ne veulent pas Vous connaître ! » (TJ. Ex. XIV, p. 1476). O Jésus, il est certes déplorable que le monde ne se préoccupe pas de Vous connaître, ni de connaître votre Père, mais combien l'indifférence serait inadmissible si une âme consacrée à Vous agissait ainsi, ou se contentait de Vous connaître superficiellement !

O Seigneur, révélez-Vous à mon âme, car je désire Vous connaître ; Vous connaître pour Vous aimer, Vous servir et régler ma vie selon vos désirs. « O Dieu, quand on se marie ici-bas, le premier souci n'est-il pas de connaître la personne avec laquelle on se marie, ses qualités et sa fortune ? Et nous qui sommes déjà fiancées, nous ne pourrions pas songer à notre Epoux... ni savoir quel est son Père, quel est le pays où il doit nous conduire, quels sont les biens qu'il nous promet, quel est son caractère, par quel moyen nous pourrions le contenter davantage, ou lui faire plaisir et nous conformer à ses goûts ?... Mais, ô mon Epoux, sera-t-il vrai qu'en toutes choses on fera moins de cas de vous que des hommes ? » (TJ. Ch. XXIV, pp. 698-699).

18

JESUS, MAITRE DE SAINTETE

PRESENCE DE DIEU. — O mon divin Maître, j'ai toujours besoin de Vous parce que, étant seul Saint, Vous pouvez m'enseigner la vraie voie de la sainteté.

Méditation

1. — La connaissance de Dieu en laquelle, comme l'a dit Jésus, consiste la vie éternelle, n'est pas celle qui se borne à éclairer l'intelligence, mais bien celle qui, excitant notre volonté à aimer le Dieu connu, règle toute notre vie de manière qu'elle Lui plaise. Voici qu'après nous avoir fait connaître le Père céleste, Jésus nous enseigne ce que nous devons faire pour Lui être agréables : « Vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt. V, 48). Dans cette brève formule, le divin Maître nous révèle deux grandes vérités : le modèle de toute sainteté est Dieu, parce que Dieu seul est la plénitude de la perfection, sans aucune

ombre de défaut ou de manquement ; la volonté de Dieu, en ce qui nous concerne, est que, nous aussi, soyons parfaits, ce que nous serons dans la mesure où nous chercherons à imiter la perfection même de Dieu.

Mais comment une pauvre créature pourrait-elle imiter la perfection divine ? Jésus, notre vie et notre Maître, nous en fournit la possibilité. La grâce, avec les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit, que Jésus nous a mérités et nous donne continuellement, nous élève du plan humain au plan surnaturel, divin, où nous sommes rendus participants de la nature divine. La foi nous rend participants de la vérité de Dieu, de la connaissance que Dieu a de Lui-même et de tout le créé ; la charité nous fait participer à l'amour infini avec lequel Dieu S'aime Lui-même et aime ses créatures.

Toutefois, nous ne pouvons voir la perfection, la sainteté de Dieu, parce que Dieu « habite une lumière inaccessible... que nul d'entre les hommes n'a vu ni ne peut voir » (I Tim. VI, 16). Mais Jésus nous révèle Dieu, Il nous Le dévoile en Lui-même, en ses œuvres, en ses paroles.

Jésus est donc le parfait Maître de sainteté : Il nous apprend que Dieu veut que nous soyons saints, nous offre en Lui l'idéal suprême et infini de la sainteté, et nous met en mesure de nous acheminer vers cet idéal sublime..

2. — En nous disant « Vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait », Jésus nous propose un modèle de perfection que nous ne pourrons jamais épuiser. Confrontée avec la perfection de Dieu, celle des plus grands saints n'est rien. Jésus nous enseigne à ne pas nous complaire dans la perfection atteinte, à ne pas nous contenter de nos progrès ni de nos efforts, toujours simples néants par rapport à l'idéal très élevé qu'Il nous propose. C'est pourquoi Il nous enseigne à ne nous arrêter jamais, à ne jamais dire : cela suffit. Tant que nous pourrons progresser, nous n'avancerons

jamais assez. Qui pourrait, en effet, arriver à être juste comme l'est Dieu, miséricordieux comme Lui ? Tant que nous sommes sur terre, notre sainteté consiste précisément à tendre continuellement vers la perfection divine. « Tendez-y sans paresse, sans interruption » nous dit St. Augustin.

Parmi les perfections infinies de Dieu, Jésus nous a révélé d'une façon particulière la charité. Telle est la raison pour laquelle, en nous invitant à imiter Dieu, Il nous demande avant tout une pratique intense de la charité envers Dieu et le prochain. Ce précepte, comme celui de tendre à la perfection, ne connaît pas de limites : nous ne parviendrons jamais à aimer Dieu autant qu'Il est aimable, ni qu'Il le mérite ; nous n'aimerons jamais le prochain comme Dieu l'aime.

C'est ainsi que Jésus nous invite à monter vers une perfection, une sainteté sans limites, et requiert de nous un avancement, un progrès, une ascèse continuels. Ce que nous pouvons faire sera toujours peu de chose et même rien devant un idéal aussi élevé, mais le Seigneur se contente de ce peu, pourvu que nous y mettions toute notre bonne volonté.

Colloque

O mon divin Maître, qu'il est sublime l'idéal de perfection que Vous présentez à mon âme ! Avec votre aide, je désire marcher dans cette voie à seule fin de suivre vos enseignements, d'accomplir la volonté de Dieu, de faire plaisir à notre Père céleste. Mais si, me comparant aux saints, je me trouve tellement imparfait, qu'en sera-t-il si je mets ma misère devant l'infinie perfection de Dieu ? Il n'y a cependant aucun doute, ô Jésus, vos paroles résonnent avec clarté dans mon esprit : « Vous serez parfaits, comme votre Père céleste est parfait ! »

Je ne trouve rien de mieux, alors, que d'imiter le geste génial et audacieux de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Au lieu de me décourager, je dirai comme elle : « O Seigneur, Vous ne pourriez m'inspirer des désirs irréalisables : je puis donc, malgré ma petitesse, aspirer à la sainteté. Me grandir, c'est impossible ! Je dois me supporter telle que je suis, avec toutes mes imperfections ; mais je veux chercher le moyen d'aller au ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions : maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier ; chez les riches, un ascenseur le remplace avantageusement. Moi, je voudrais aussi trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus ; car je suis trop petite pour monter le rude escalier de la perfection... L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au ciel, ce sont vos bras, ô Jésus ! Pour cela je n'ai pas besoin de grandir, au contraire il faut que je reste *petite,* que je le devienne de plus en plus » (TEJ. HA. pp. 244-245).

Vos bras, ô Jésus, c'est l'Esprit Saint que Vous m'avez envoyé, c'est la grâce que Vous m'avez donnée : grâce sanctifiante, mais aussi grâce actuelle par laquelle Vous soutenez continuellement les pas de celui qui se repose sur Vous. Je l'avoue : si je me décourage si souvent, si je trouve trop difficile, trop malaisé le chemin de la perfection, si je m'arrête, enfin, pensant que tel effort, tel acte généreux dépasse mes forces, c'est justement parce que j'oublie de recourir à Vous, de me jeter dans vos bras, d'implorer votre secours. O doux Maître, Vous qui ne nous abandonnez jamais, mais êtes toujours prêt à nous secourir dans la mesure où nous recourons à Vous, apprenez-moi à me réfugier sans cesse en Vous avec une confiance totale, et à implorer votre assistance en chaque difficulté.

19

LES EXIGENCES DE L'ENSEIGNEMENT DE JESUS

PRESENCE DE DIEU. — Jésus, je Vous en supplie, faites-moi comprendre tous vos enseignements, et ensuite, donnez-moi la force de les mettre en pratique.

Méditation

1. — En nous invitant à imiter la sainteté du Père céleste, Jésus nous engage dans une lutte acharnée contre le péché, qui s'oppose directement à la perfection infinie de Dieu et en est la plus grande offense. Dans tout son enseignement, Il nous inculque une haine profonde du péché et surtout de l'orgueil, de l'hypocrisie, de la malice volontaire et obstinée, qui constituent un état d'opposition complète à Dieu ; voilà pourquoi Celui qui est si miséricordieux envers les pécheurs, lance des paroles de feu contre les pharisiens : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui ressemblez à des sépulcres blanchis... Serpents, engeance de vipères ! comment pourrez-vous échapper à la condamnation de la géhenne ? » (Mt. XXIII, 27-33). Il nous décrit ensuite la laideur du péché et met en lumière les effets désastreux qu'il produit dans l'homme, le réduisant à un état d'extrême misère morale, tel le fils prodigue qui, pour avoir abandonné son père, est réduit à « garder les cochons » (Lc. XV, 15).

« Tout homme qui commet le péché, dit Jésus, est un esclave » (Jean, VIII, 34) ; l'esclave du péché ne peut être le serviteur de Dieu, c'est pourquoi le Maître insiste : « Nul ne peut servir deux maîtres : ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre » (Mt. VI, 24).

Jésus, notre Sauveur, est venu détruire le péché par sa

mort, et c'est précisément par sa mort qu'Il nous fait comprendre, de la façon la plus manifeste, l'énorme malice du péché. Le péché est à tel point l'ennemi de Dieu, sa force destructrice est si redoutable, qu'il détermine la mort du divin Maître.

2. — Seul le péché mortel est en opposition complète avec Dieu et cette opposition est si grande qu'elle L'éloigne de l'âme du pécheur ; mais par lui-même, chaque péché, même véniel, chaque manquement ou imperfection s'oppose à la sainteté infinie de Dieu.

D'autre part, notre nature, blessée par les conséquences du péché originel, porte en elle-même le germe du péché sous forme de tendances ou d'habitudes mauvaises. Si nous voulons suivre Jésus, qui nous met devant les yeux la perfection du Père céleste comme norme de vie, nous devons nous engager dans une lutte acharnée contre le péché pour le détruire jusqu'en ses dernières racines et sous tous ses aspects, même les plus anodins. Tel est le sens du commandement de Jésus : « Renonce-toi toi-même ». Il s'agit de renoncer à notre « moi », à toutes ses inclinations et habitudes défectueuses, de le renier continuellement. Ce travail est fatigant et pénible, mais indispensable pour arriver à la sainteté. Jésus a dit : « Etroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la vie, et il en est peu qui le trouvent » (Mt. VII, 14). Nous nous rapprocherons de la perfection infinie de Dieu dans la mesure où nous nous engagerons dans cette voie de renoncement total à nous-mêmes. Telle est la raison pour laquelle tous les maîtres de la vie spirituelle insistent énergiquement sur le détachement, le dépouillement, le renoncement à soi-même, et posent ce travail comme base indispensable à toute vie spirituelle. Telle est encore la raison pour laquelle St Jean de la Croix propose à l'âme

qui veut arriver à l'union avec Dieu, l'âpre chemin du « NADA ».

Jésus, le Maître divin, nous a indiqué avant tout la nécessité absolue de passer par cette voie : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même » (Mt. XVI, 24).

Colloque

O Jésus, je Vous supplie de répandre dans mon âme une haine profonde et sincère du péché, sous toutes ses formes, afin que je sois réellement disposé à préférer n'importe quelle souffrance, et même la mort, à tout offense envers Dieu. Donnez-moi de comprendre, ô divin Maître, que le mal, l'unique mal véritable qui puisse m'arriver et dont je doive prier sans cesse d'être délivré, est le péché, car c'est lui qui est votre ennemi au point de Vous avoir flagellé, couronné d'épines, cloué sur la Croix ; c'est lui qui Vous a fait répandre tout votre Sang et mourir dans d'atroces tourments. O Jésus, Vous qui nous avez appris à demander au Père céleste : « délivrez-nous du mal », faites usage de votre pouvoir d'intercession, montrez à votre Père, qui est aussi le nôtre, les stigmates toujours sanglants de votre Passion et obtenez-moi, ainsi qu'à tous vos fidèles, d'être délivré du terrible mal du péché. O Jésus, comment pourrais-je faire des distinctions entre ce qui est péché grave et péché véniel, péché et imperfection ?

« Songeons... que ce n'est pas peu de chose que d'offenser une si haute Majesté, quand nous savons que ses regards sont fixés sur nous. C'est là, à mon avis, un péché qui n'est que trop prémédité. Nous semblons dire : Seigneur, je veux commettre ce péché, malgré tout le déplaisir que vous en concevrez ; je comprends bien que vous le voyez ; je sais que vous ne le voulez pas ; j'en ai une pleine connaissance ;

mais j'aime mieux suivre mon caprice et mon propre penchant que votre volonté. » (TJ. Ch. XLIII, p. 798). O Seigneur, de ces péchés consciemment voulus, daignez me préserver.

Avec votre secours, ô Jésus, je veux pousser plus à fond la lutte contre le péché, cherchant à vaincre en moi toutes les tendances, les inclinations, les habitudes mauvaises. Il y faudra un continuel renoncement à moi-même, mais avec votre aide, je suis prêt à l'entreprendre. Il s'agit, il est vrai, de renoncer à mon moi, mais le but est de plaire à Dieu ; de dire non à ma mauvaise nature, et préférer la sainte volonté du Père céleste, ses inspirations, ses désirs. Il s'agit de mourir à moi-même pour vivre avec Vous, ô Jésus ! Si je Vous aime vraiment, comment pourrai-je trouver trop dur ce renoncement total ? Oh ! faites que je puisse dire avec St Paul : « Tous ces avantages dont j'étais pourvu, je les ai tenus pour un désavantage... Je regarde tout comme déchets, afin de gagner le Christ et d'être trouvé en lui » (Phil. III, 7-9).

20

LA PUISSANCE DU DIVIN MAITRE

PRESENCE DE DIEU. — O Jésus, je Vous supplie, non seulement de m'instruire, mais de porter mon âme à accepter votre parole et à la mettre en pratique.

Méditation

1. — Non seulement Jésus nous communique la vérité, mais Il nous aide à l'accepter. Cette tâche revient à chaque maître, mais il ne peut l'accomplir que de l'extérieur, cherchant à déblayer l'esprit de son élève des erreurs qui l'obscurcissent, et à lui présenter la vérité d'une manière à la lui rendre aisée et convaincante. Jésus, au contraire, fait bien davantage : son action est beaucoup plus intime et

profonde. Il est l'unique Maître capable d'agir directement sur l'âme de ses disciples, sur leur esprit, sur leur volonté. Jésus incite intérieurement notre âme à accepter ses enseignements et à les mettre en pratique.

Les vérités qu'Il nous enseigne sont des mystères divins, c'est pourquoi nous ne pouvons les contrôler par la voie du raisonnement humain. Pour que notre esprit les accepte, il lui faut une lumière et une force nouvelles, surnaturelles : la lumière et la force de la foi. La foi nous vient précisément par Jésus : Il nous l'a méritée avec la grâce, les autres vertus infuses et les dons. De plus, Il nous l'obtient continuellement et la produit en nous. « Il est l'auteur de la foi... Il infuse dans les fidèles la lumière de la foi » (Encycl. Myst. Corp.). Ainsi, tandis que Jésus nous révèle les vérités éternelles, Il répand dans nos âmes la lumière de la foi, jusqu'à produire en nous, au moyen des dons du Saint-Esprit, une science profonde, mystérieuse qui nous donne l'intuition, le sens des choses divines. Jésus agit de même sur notre volonté, au moyen de la vertu de charité, par laquelle Il nous porte à L'aimer, à aimer le Père céleste, à mettre en pratique ses enseignements. Tandis qu'Il nous instruit, Jésus allume en nous le feu de l'amour divin, comme il arriva jadis aux disciples d'Emmaüs. Après avoir écouté ses explications, ils se disaient : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, quand il nous parlait en chemin ? » (Lc. XXIV, 32).

2. — « Jésus, écrit Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, n'a pas besoin de livres, ni de docteurs, pour instruire les âmes ; Lui le Docteur des docteurs, il enseigne sans bruit de paroles. Jamais je ne L'ai entendu parler ; mais je sens qu'Il est en moi. A chaque instant, Il me guide et m'inspire ; je découvre, juste au moment où j'en ai besoin, des lumières que je

n'avais pas encore vues » (HA., pp. 208-209). Jésus instruit intérieurement les âmes qui savent L'écouter, Il les instruit surtout au moyen de son Esprit, l'Esprit Saint, selon ce qu'Il a promis aux Apôtres : « L'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que Je vous ai dit » (Jean, XIV, 26). Avec son Père, Jésus continue à envoyer du ciel l'Esprit Saint à nos âmes, et ce divin Esprit nous fait comprendre la signification profonde de la doctrine du Sauveur et nous en suggère les applications pratiques aux cas concrets de notre vie quotidienne.

En outre, Jésus nous instruit par le magistère de l'Eglise à laquelle Il a confié la tâche de garder sa doctrine et de la transmettre intégralement à tous les fidèles.

Lorsque nous acceptons Jésus comme notre Maître, nous devons accepter avec Lui son enseignement total : la parole écrite du saint Evangile, la parole vivante de l'Eglise, la parole intérieure, mystérieuse et cachée, par laquelle Il instruit individuellement nos âmes, nous faisant comprendre la manière de nous comporter dans la vie. Mais pour que la parole de Jésus soit vraiment un trésor, il ne suffit pas de l'écouter, il faut l'approfondir, ce qui exige le silence et le recueillement intérieur. Il nous faut imiter la très sainte Vierge « qui conservait avec soin tous ces souvenirs et les méditait dans son cœur » (Lc. II, 19).

Colloque

J'ai tant besoin, Seigneur Jésus, que Vous exerciez sur moi tout votre pouvoir de Maître divin ! J'aime avec ardeur votre enseignement, votre parole ; trop souvent, cependant, cette parole divine ne produit pas en moi le fruit désiré. Pourquoi, Seigneur ? Serait-ce parce qu'après Vous avoir écouté dans la prière et pris la résolution de mettre en pratique ce que Vous avez daigné me faire comprendre, je

l'oublie au moment opportun et me laisse entraîner par ma faiblesse habituelle ? Peut-être, Seigneur, est-ce parce que je ne sais garder et approfondir votre parole dans le recueillement intérieur, et que je permets à tant de distractions et préoccupations inutiles de l'assourdir, comme le campagnard négligent laisse étouffer la bonne semence par les herbes folles ? Oh ! si, dans les cas difficiles, lorsqu'il me faut mettre en pratique vos enseignements, je savais me tourner vers Vous, Maître divin, Vous qui êtes toujours présent et opérant en moi par votre grâce ! Si je pouvais me mettre, ne fût-ce qu'un seul instant, à vos pieds et implorer votre secours, quel avantage immense n'en retirerais-je pas ! Car, je le sais bien, Vous êtes toujours prêt à m'accueillir et à répandre en moi un plus grand esprit de foi, afin que je puisse tout considérer à votre lumière et estimer les choses et les circonstances selon leur valeur éternelle. Vous êtes toujours prêt à allumer en mon cœur une plus ardente flamme de charité et à me conduire ainsi, suavement, vers la pratique de ce bien que Vous m'enseignez.

Les hommes se fatiguent tant pour aller à la recherche de maîtres savants, ils font de grands frais, des voyages, des sacrifices pour les consulter pendant quelques brefs moments ; et moi, qui ai toujours avec moi, à ma portée, le Maître divin, je ne saurais pas en profiter ? O Jésus, science et sagesse infinies, qui ne dédaignez pas de Vous abaisser jusqu'à moi pour être mon Guide et mon Maître, ne permettez pas que je sois assez insensé pour Vous oublier ! Puissé-je écouter toujours votre parole et chercher sans trêve votre lumière et votre force !

21

L'ACCUEIL DE JESUS S'ETEND A TOUS

3e Dimanche après l'Epiphanie

PRESENCE DE DIEU. — O divin Sauveur, moi aussi, je suis un pauvre lépreux ; accueillez-moi : « Si vous le voulez, Vous pouvez me guérir ! »

Méditation

1. — L'Evangile de ce dimanche (Mt. VIII, 1-13), nous met sous les yeux deux miracles de Jésus : profondes leçons d'humilité, de foi, de charité.

Voici l'humble foi du lépreux : « Seigneur, si tu le veux, tu peux me guérir ». Il est certain que Jésus peut le guérir, qu'il ne voit d'autre condition à sa guérison que la volonté du Sauveur. La foi chrétienne ne se perd pas en raisonnements subtils ; sa logique est très simple : Dieu peut faire tout ce qu'Il veut ; il suffit donc qu'Il veuille. Le lépreux n'insiste pourtant pas : qui vit de foi sait que la volonté de Dieu est toujours ce qu'il y a de meilleur pour nous, même si elle nous laisse dans la souffrance ; c'est pourquoi, plutôt que d'insister, il préfère s'abandonner au divin bon plaisir du Seigneur.

Vient ensuite le centurion. Le superbe et puissant soldat romain n'a pas honte d'aller personnellement supplier Jésus, un Galiléen, en faveur de son serviteur paralysé. Emu par cet acte humble et charitable, Jésus dit aussitôt : « Je vais aller le guérir ». Mais le centurion reprend : « Seigneur, je ne mérite pas que tu entres sous mon toit ; mais dis seulement un mot et mon serviteur sera guéri ». L'humilité se fait encore plus profonde ici et la foi atteint son apogée : il ne faut pas que le Seigneur se dérange : sa puissance est

si grande qu'un mot prononcé à distance suffit pour opérer n'importe quel miracle. Jésus même « fut dans l'admiration et dit à ceux qui Le suivaient : En vérité, Je vous le dis, Je n'ai pas trouvé pareille foi en Israël ! » N'est-ce pas une plainte du Sauveur à l'adresse de ceux qui vivent si près de Lui, dans sa maison peut-être, recevant de Lui de continuels bienfaits, mais dont la foi demeure souvent languissante et dès lors inefficace ?

2. — Selon la loi juive, les lépreux étaient retranchés de la société et personne ne pouvait s'approcher d'eux ; il fallait fuir aussi les païens parce qu'ils n'appartenaient pas au peuple élu. Jésus enfreint l'antique loi et au nom de la charité universelle, accueille et guérit le lépreux, écoute le centurion étranger, guérit son serviteur païen. Il nous enseigne ainsi à ne pas faire de distinction de personnes, à ne pas mépriser les pécheurs et les infidèles, mais à les accueillir tous avec une amoureuse bienveillance. Jésus enseigne aux bons à ne pas s'enfermer dans un cercle restreint, mais à ouvrir largement les portes à tous, à leur faire du bien sans s'occuper de tendances ou de partis : ne sont-ils pas, comme nous, les enfants de Dieu ? Notre charité doit s'étendre à tous, à l'instar de la miséricorde du Père céleste. C'est la pensée dominante de l'épître de ce jour (Rom. XII, 17-21) où St Paul nous exhorte à la pratique de la charité, particulièrement envers ceux qui nous sont hostiles : « Sans rendre à personne le mal pour le mal, en paix avec tous si possible, autant qu'il dépend de vous, sans vous faire justice à vous-mêmes, mes bien-aimés... Bien plutôt, si ton ennemi a faim, donne-lui à manger. Ne te laisse pas vaincre par le mal, sois vainqueur du mal par le bien ».

Jésus a vaincu le mal physique autant que moral, par la miséricorde, l'amour. Telle doit être notre tactique. Quel

que soit le mal qui nous entoure et nous fait souffrir, nous ne le vaincrons jamais par les discussions, les contestations, les positions prises et soutenues de force ; mais seulement par une délicate charité capable de saisir par intuition la mentalité, les goûts, les besoins d'autrui, d'intervenir au moment opportun, de condescendre et de se sacrifier toujours pour le bien de n'importe quelle personne, même si celle-ci nous est hostile.

Colloque

« Grand Dieu ! comment notre foi est-elle si endormie... ? Nous sommes ainsi faits, que si l'on ne nous donne pas ce que nous voulons, notre libre arbitre refuse ce que le Seigneur voudrait nous donner, alors même que ce serait meilleur pour nous... » (TJ. Ch. XXXII, p. 733).

« Non, mon Dieu, non, je ne mettrai plus la moindre confiance dans une chose que je pourrais désirer pour moi. Daignez vouloir vous-même pour moi, comme bon vous semblera ; voilà ce que je veux, dès lors que tout mon bien consiste à vous contenter. Et si vous, ô mon Dieu, vous vouliez me contenter en accomplissant tout ce que je vous demande, je vois que je serais perdue » (TJ. Ex. XVII, pp. 1482-1483).

O mon Jésus, je me confie à Vous, je m'abandonne à Vous, disposez de ma personne, de ma santé et de tout ce qui me concerne selon ce qui convient le mieux à mon avancement spirituel. Je ne Vous demande avec insistance qu'une seule chose : guérissez ma pauvre âme. Moralement, je suis un peu lépreux, un peu paralytique : mon amour-propre, ma vanité tentent toujours d'entamer, de ronger le peu de bien que je fais ; la paresse et l'inertie cherchent à paralyser mes efforts vers la perfection. Me voici devant Vous, Seigneur, j'ai besoin de votre intervention, comme le lépreux et le

serviteur paralytique. Moi aussi, Seigneur, je crois que, si Vous le voulez, Vous pourrez me guérir.

« Toute misérable que je suis, je crois fermement que vous pouvez tout ce que vous voulez ; et plus les merveilles que j'entends dire de vous sont grandes, plus je considère que vous pouvez les surpasser encore, et par suite plus ma foi se fortifie, et plus je crois fermement que vous ferez tout ce que je demande » (TJ. Ex. IV, p. 1461).

O très doux Jésus, je Vous demande encore un peu de votre inépuisable charité si universelle, si bienveillante envers tous. Vous connaissez les difficultés que je rencontre si souvent dans l'exercice de cette vertu, surtout à l'égard de telles personnes dont les manières de penser et d'agir diffèrent tant des miennes. O Seigneur, remplissez mon cœur de bonté cordiale et sincère envers elles. Seule la charité qui vient de Vous me donnera la force de surmonter tous les obstacles qui proviennent de la diversité de tempérament, d'éducation, d'opinions ; c'est elle seule qui me permettra de me sacrifier avec générosité pour ceux qui me font souffrir, et de continuer à entourer de bienveillance ceux qui me repoussent.

O Jésus, qui êtes venu sur la terre afin d'y allumer le feu de la charité, allumez en moi un ardent amour pour mon prochain.

22

« JE SUIS LA VOIE »

PRESENCE DE DIEU. — O Jésus, mon doux Maître, prenez-moi par la main et guidez-moi vers le Père : Vous seul êtes la voie du salut et de la sainteté.

Méditation

1. — Jésus n'est pas seulement le Maître qui nous enseigne à tendre vers la perfection du Père céleste, Il en est le modèle

vivant. Les hommes, quelque saints qu'ils soient, sont toujours, par nature, si limités et imparfaits, qu'ils ne peuvent nous servir totalement de modèle. Quant à Dieu, la sainteté même, nous ne pouvons Le voir. Or, voici que le Fils de Dieu, sa vivante image, incarne en sa Personne la perfection divine. En Jésus, nous voyons, connaissons, touchons, pour ainsi dire, la sainteté de Dieu ; cette perfection divine, échappant à notre expérience, inaccessible à nos sens, nous la trouvons vivante, concrète, tangible dans le Christ Notre Seigneur. Le Père L'a présenté au monde comme son Fils bien-aimé dans lequel Il se complaît, précisément parce qu'Il retrouve en Lui sa parfaite image et celle de toutes ses perfections infinies. Le Père nous donne le Christ, non seulement comme Maître, mais encore comme Modèle, car de toute éternité Il nous « a prédestinés à reproduire l'image de son Fils » (Rom. VIII, 29).

Jésus Lui-même s'est déclaré notre unique Modèle : « Je suis le Chemin... nul ne va au Père que par Moi » (Jean, XIV, 6). Il nous montre, par son exemple, comment, sur cette terre, nous pouvons nous rapprocher de la perfection divine. Et il nous a dit expressément que nous devons L'imiter : « Je vous ai donné l'exemple, pour que vous agissiez comme j'ai agi envers vous » (Jean, XIII, 15). « Apprenez de Moi que Je suis doux et humble de cœur » (Mt. XI, 29). En imitant Jésus, nous imitons le Père céleste ; en nous efforçant de pratiquer les vertus comme Il les a pratiquées, nous nous rapprochons de l'infinie perfection divine ; en nous conformant à l'image du Christ, nous nous conformons à l'image de Dieu.

2. — Il est parlé, dans les « Actes des Apôtres », de tout ce que « Jésus a fait et enseigné » (I, 1) : toutes ses actions doivent être le modèle des nôtres ; quant aux vertus que

Jésus nous propose, Il les a pratiquées le premier, au plus haut degré et de la manière la plus parfaite. Et après avoir agi, Il nous a enseigné à faire comme Lui. Sa doctrine nous apprend donc quelle doit être au juste notre conduite pour ressembler à la sienne. C'est pourquoi toute la tradition chrétienne proclame que la voie de la sainteté est l'imitation du Christ. St Jean de la Croix donne le Conseil suivant : « Tout d'abord il faut avoir le désir habituel d'imiter le Christ en tout, de se conformer à sa vie qu'il faut bien considérer, afin de savoir l'imiter et agir en tout comme lui-même l'aurait fait » (MC. I, XIII, p. 83).

Toutefois, il ne s'agit pas d'une imitation purement extérieure, matérielle ; il faut arriver à pénétrer les dispositions intimes de l'Ame de Jésus pour les faire nôtres, selon le conseil de St Paul : « Ayez entre vous les mêmes sentiments qui furent dans le Christ Jésus » (Phil. II, 5). De cette manière, l'imitation de Jésus saisit en Lui ce qu'il y a de profondément vital, à savoir les dispositions intimes, qui constituent le principe intérieur de toutes ses actions. Cette imitation est accessible à tous, quel que soit l'état ou les conditions de vie, tandis que celle qui vise les actions de Jésus ne peut jamais être complète et varie toujours selon les circonstances dans lesquelles on se trouve.

Colloque

« O Christ, vérité éternelle, quelle est votre doctrine ? Et quelle est la voie par laquelle Vous nous conviez à aller au Père ? Je ne puis trouver d'autre route que celle que Vous avez dallée avec les vertus vraies et réelles du feu de votre charité, celle, Verbe éternel, que Vous avez frayée avec votre Sang.

« O Verbe doux et tendre, Vous me dites : « Voici que Je t'ai frayé la voie et ouvert la porte avec mon Sang ; ne

néglige donc pas de la suivre, engage-toi dans la route que Je t'ai tracée, Moi, l'éternelle Vérité, et que Je t'ai frayée avec mon Sang. — Debout donc, mon âme, lève-toi et suis ton Rédempteur, car nul ne peut aller au Père que par Lui. O doux Christ, Christ Amour, Tu es la voie et la porte par où il convient d'entrer pour arriver au Père » (Ste Cath. de Sienne).

O Jésus, soyez vraiment mon modèle, ma voie ! Tout ce que Vous nous avez révélé de la sainteté infinie du Père, tout ce que Vous avez enseigné, je le vois incarné dans votre vie, vos actions. Quel bon Maître Vous êtes et comme Vous Vous adaptez à ma faiblesse qui n'a pas uniquement besoin de comprendre, mais aussi de voir concrètement ce qu'elle doit faire ! S'il me coûte de m'humilier, Vous Vous présentez à moi dans l'état d'Enfant impuissant et pauvre, couché dans une crèche, dans une étable ; ou bien Vous me faites voir les longues années passées dans l'atelier de Nazareth, les humiliations des tribunaux et sur la Croix. Me répugne-t-il d'obéir ? Je Vous vois, Vous, mon Dieu, obéissant à Marie et à Joseph, vos créatures, et plein de soumission, tel un doux Agneau, devant les juges et les bourreaux. Lorsqu'il m'est difficile de pratiquer la charité fraternelle, je n'ai qu'à Vous contempler entourant des soins les plus affectueux les pécheurs les plus obstinés et vos ennemis les plus acharnés. Je trouve tout en Vous, ô Jésus : la vie, l'enseignement, l'exemple. En Vous, je possède et je vois mon Dieu, le Médiateur qui me conduit au Père, le Maître et le Modèle de la sainteté.

O Jésus, permettez-moi de Vous dire que, de même que le Père se complaît en Vous, ainsi Vous êtes pour moi, misérable créature, l'unique objet de mes complaisances. Tout ce que je cherche, je le trouve en Vous, Vous seul me rassasiez.

Faites, ô Seigneur, que votre douce image soit toujours imprimée dans mon esprit et dans mon cœur, que mon regard intérieur soit toujours tourné vers Vous, afin qu'en tout je me conforme à Vous, mon Maître, mon Modèle, ma Voie !

23

« DANS LE SEIN DU PERE »

PRESENCE DE DIEU. — Accordez-moi, ô Jésus, de pénétrer dans les intimes dispositions de votre Ame, dans une union personnelle ininterrompue avec le Père.

Méditation

1. — Ce qui nous intéresse surtout en Jésus, ce sont ses dispositions intimes envers Dieu, ses rapports avec Lui. Jésus est le Fils de Dieu : c'est ce qui constitue toute sa grandeur. sa sainteté. Par nature, Il est l'unique Fils de Dieu, mais, à son image et par sa médiation, nous sommes devenus enfants de Dieu. C'est par la grâce, qu'Il nous a communiqué cette filiation divine Lui appartenant en propre par nature ; c'est pourquoi, à son exemple, toute notre grandeur et notre sainteté consistent à vivre pleinement en enfants de Dieu. Par conséquent, nous devons chercher à reproduire en nous, autant qu'Il est possible à notre condition de créature, l'attitude intérieure de Jésus envers son Père céleste.

Avant tout, nous constatons une attitude, mieux encore, un état d'intime union. Jésus l'affirme : « Le Père est en Moi et Moi dans le Père » (Jean, X, 38). Cette parole est proférée en sa qualité de Verbe : nous avons ici l'union substantielle, incommunicable du Verbe avec le Père, que nul ne pourra jamais imiter. Mais Il l'a dite aussi en tant

qu'homme : comme tel, en effet, toute son affection est concentrée dans le Père et dominée par Lui, toute son Ame est tendue vers Lui, cherchant à Lui plaire. Cette union de Jésus-Homme avec son Père doit servir de modèle à la nôtre, précisément parce qu'en Lui aussi, elle est union de grâce. En Jésus, la grâce est « infinie » selon le langage qu'affectionnent les théologiens, et par là elle se distingue de la nôtre ; cependant, la grâce que nous possédons, nous rend capables, nous aussi, de vivre l'âme tendue vers le Père et l'affection concentrée en Lui. Jésus-Homme nous en donne l'exemple et demande pour nous cette intime union : « Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous » (Jean, XVII, 21).

2. — L'Ame de Jésus est plongée entièrement dans la très sainte Trinité. Son intelligence humaine jouit de la vision béatifique dans laquelle Il voit Dieu dont Il possède la nature : Il connaît la Personne du Verbe, sujet de toute son activité humaine, Il voit le Père dont Il se sent le Fils, Il voit l'Esprit Saint qui habite en Lui. Dans son Cœur, il y a une charité créée aussi immense que la grâce qui orne son Ame, et c'est cet amour qui monte incessamment, d'un mouvement très rapide, vers le Père céleste, pour se déverser ensuite sur nos âmes. Que Jésus travaille dans l'atelier de Nazareth, qu'Il passe sur les routes de Palestine, qu'Il prêche, instruise, discute avec les Pharisiens ou bien guérisse les malades, s'entretienne avec les foules, toujours plein de sollicitude pour tous, Il n'en continue pas moins, dans l'intime de son Ame, à vivre cette merveilleuse union avec les Personnes divines.

Par la grâce, notre âme est devenue le temple de la Trinité. Les trois Personnes divines sont réellement présentes en nous ; bien plus, Elles s'offrent et se donnent pour que,

dès cette vie terrestre, nous commencions à les connaître, les aimer, les posséder. C'est par la foi que nous pouvons les connaître, par la charité que nous les aimons et vivons en union avec Elles. Et c'est précisément pour nous rendre capables de cette vie d'intime union avec Dieu que Jésus nous a mérité la grâce et la charité et qu'Il nous les dispense continuellement, dans une mesure et avec une perfection infiniment inférieures, mais de nature identique à la grâce et à la charité qui inondent son Ame. Tandis que Jésus voit Dieu face à face, par la vision béatifique, nous Le connaissons par la foi, mais tel qu'Il est.

De cette manière, nous pouvons participer, nous aussi, à la vie intérieure du Christ, tout immergée dans la Trinité. St Paul ne dit-il pas : « votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu » (Col. III, 3) ? De même que Ste Thérèse-Marguerite, nous pouvons donc aspirer, à « égaler par la foi — pour autant qu'il est possible à une créature, — la vie et les actions intérieures et cachées de l'intelligence et de la volonté, c'est-à-dire les sublimes connaissances et affections de l'Humanité très sainte de Jésus-Christ, unie hypostatiquement au Verbe » (Sp.).

Colloque

O Jésus, qu'il est immense le trésor caché dans vos paroles : « Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous ». Vous ne Vous contentez pas de nous proposer comme modèle votre vie extérieure, Vous voulez davantage ; Vous voulez — pour autant qu'il est possible à de simples créatures, — que nous cherchions aussi à imiter votre vie intérieure, vos rapports intimes avec le Père, votre incessante union avec Lui ! Si Vous ne l'aviez commandé, rien que d'y songer serait folie et témérité orgueilleuse. Mais Vous l'avez dit, et ces paroles revêtent

un caractère particulièrement sacré, parce qu'elles font partie de votre dernière prière au Père, cette prière qui est comme votre testament spirituel.

Vous êtes, Homme-Dieu, indissolublement uni au Père, par nature, — moi, faible créature, je me sens toujours unie à Dieu par la grâce ; votre Sainte Ame baigne sans interruption dans la vision béatifique de la très sainte Trinité, — c'est la foi qui me dit que la sainte Trinité habite en moi ; sous la motion du Saint-Esprit, un amour infini de charité monte continuellement de votre Cœur vers le Père, — en moi, la flamme de la charité, allumée et diffusée par le divin Paraclet, ne désire que croître, se répandre, être absorbée dans le brasier d'amour de l'Esprit Saint pour remonter vers le Père, vers la Sainte Trinité.

Avec votre grâce, ô Jésus, je puis vivre en Vous et Vous vivez en moi. Mais je ne vis pas seulement en Vous, car là où Vous êtes, ô Verbe, se trouvent aussi le Père et l'Esprit Saint. Ainsi, ô Christ, Vous m'incitez à vivre dans la Trinité, et ma pauvre vie humaine demeure cachée avec Vous en Dieu. O Seigneur, ne permettez pas que je me laisse absorber par les activités extérieures, — même si elles sont bonnes, — au point d'oublier, de négliger cette merveilleuse vie d'union avec Dieu, à laquelle Vous m'appelez et m'invitez. Dans le secret de mon cœur, cachée à tous regards humains, vit la Trinité ; puissé-je vivre avec Elle ! Puissé-je me taire, me recueillir, me cacher avec le Dieu caché en moi ! Qu'en véritable enfant de Dieu, je vive toujours en union avec mon Père, toujours à ses pieds pour aimer, adorer, écouter sa divine Parole.

24

LA PRIERE DE JESUS

PRESENCE DE DIEU. — O Jésus, accordez-moi de pénétrer dans le sanctuaire de votre très sainte Ame et dévoilez-moi le secret de votre prière.

Méditation

1. — Bien que Jésus, par la vision béatifique et la plénitude de la charité, fût toujours indissolublement uni au Père, Il a pourtant voulu Lui consacrer, de manière exclusive, une partie du temps dans lequel se déroulait son activité humaine : le temps de la prière. Les longues années passées à Nazareth et les quarante jours au désert furent particulièrement voués à la prière ; durant sa vie apostolique, Jésus priait généralement la nuit. L'Evangile le note en termes précis lors des moments les plus solennels de la vie du Christ : avant le choix des douze Apôtres, Jésus « s'en alla dans la montagne pour prier et il passa toute la nuit à prier Dieu » (Lc. VI, 12) ; de même, avant la confession de Pierre et la Transfiguration (Lc. IX, 18 et 28), à la dernière Cène, à Gethsémani, sur le Calvaire, etc. En outre, Il interrompait souvent son activité apostolique, « se retirait dans les solitudes et priait » (Lc. V, 16). Très souvent, avant d'accomplir un miracle, Il levait les yeux au ciel, invoquant le Père, et le soir « quand Il les eut renvoyées (les foules), il gravit la montagne, à l'écart, pour prier » (Mt. XIV, 23).

Nous ne pouvons imaginer prière plus intime et profonde que celle de Jésus. Au ciel seulement, où il nous sera donné, à nous aussi, de voir Dieu face à face, nous pourrons la comprendre et y participer réellement. En attendant, sur cette terre, nous pouvons imiter l'attitude de Jésus : savoir

interrompre n'importe quelle activité, même apostolique, pour consacrer à la prière le temps qui lui revient, et, durant ce temps, quitter tout pour nous concentrer uniquement en Dieu.

2. — Seule la prière de Jésus est parfaite louange et adoration de la Trinité, parfaite action de grâces et imploration toujours efficace, car Lui seul est en mesure d'offrir à la Trinité un hommage infini. Notre prière ne vaut qu'en tant qu'elle est unie à celle de Jésus, qu'elle est l'écho, le prolongement de la Sienne.

La prière de Jésus se parachève dans le sacrifice, jonction où elle trouve son point culminant ; sacrifice des nuits de veille, du jeûne et de la pénitence qui, pendant quarante jours, accompagna la prière au désert, sacrifice d'une vie fatigante, sans même un coin où reposer la tête. Progressivement, le sacrifice croît, jusqu'à atteindre son maximum dans l'Agonie du jardin et sur la Croix ; ici, la prière devient offrande totale et sanglante pour la gloire du Père et le bien des âmes.

Notre prière aussi doit être imprégnée de sacrifice, fondée sur l'offrande réelle et généreuse de tout notre être avec le Christ, au point de devenir, avec Lui et en Lui, des hosties de louange et de propitiation. Tant que nous sommes sur terre, la prière, même contemplative, ne peut être uniquement jouissance de Dieu ; il faut qu'elle soit toujours jointe au sacrifice ; à cette condition seulement, elle sera vraie. La prière, la contemplation authentiques excitent l'âme à la générosité, la disposant à embrasser pour Dieu n'importe quel travail ou fatigue, à se donner totalement à Lui : sur cette terre, le don de soi se réalise toujours dans le sacrifice.

Ste Thérèse de Jésus indique le but des grâces contemplatives : « fortifier notre faiblesse, afin de pouvoir endurer

beaucoup de souffrances à l'exemple de Notre-Seigneur » (Dem. VII, 4, p. 1052).

Colloque

O Jésus, quelle différence entre votre prière et la mienne ! La vôtre est si profonde, si intense ; la mienne, si superficielle, distraite, hâtive. Que de fois, hélas ! je me laisse prendre par le goût du travail et absorber par l'activité jusqu'à ne plus être capable de l'interrompre ! Mais Vous me faites comprendre que mon agitation est vaine, que mes œuvres sont stériles quand elles ne sont pas imprégnées, imbibées de prière, d'union à Dieu.

Votre exemple m'apprend aussi que si je veux vraiment vivre uni à Dieu et alimenter cette union, j'ai absolument besoin de ces haltes qui, interrompant toute autre occupation, concentrent toutes mes puissances en Dieu. O Seigneur, pour suivre votre exemple, je veux fidèlement tout quitter, en temps voulu, pour me recueillir dans la prière. Vous montiez de préférence sur les hauteurs pour faire oraison, m'enseignant ainsi que, pour bien prier, il convient de se détacher des choses basses et terrestres, de s'élever au-dessus des préoccupations et des pensées humaines. Et lorsque l'âme se recueille ainsi dans la solitude, sur un sommet qui l'éloigne des créatures et d'elle-même, uniquement désireuse de se rencontrer avec Vous, ô Seigneur, Vous ne tardez pas à Vous manifester à elle.

O mon Dieu, Très Sainte Trinité, faites qu'au moins aux heures de prière je prenne conscience de votre présence dans mon âme et que je parvienne à rendre actuelle mon union avec Vous. Qu'au moins en ces heures, je ne Vous laisse pas seul au fond de mon cœur, mais sache rentrer en moi-même, « retourner à la maison », m'enfermer dans le temple de mon âme où Vous m'attendez !

O Jésus, enseignez-moi cette prière profonde, immergeant l'âme en Dieu, l'enflammant et la fortifiant au contact immédiat de la divinité. Je désire aussi participer à votre prière, l'unique adoration digne de Dieu ; c'est pourquoi, ô doux Seigneur, prenez ma pauvre prière, unissez-la à la vôtre et offrez-la ainsi Vous-même à la Très Sainte Trinité. De cette manière seulement, je pourrai devenir, moi aussi, un de ces « vrais adorateurs... de ceux qui adorent en esprit et vérité » (Jean, IV, 23) que le Père cherche et désire.

Afin que ma prière soit vraiment semblable à la vôtre, enseignez-moi encore à la nourrir de sacrifice réel et généreux : renoncement à quelques heures de repos, détachement des créatures, silence, recueillement intérieur ; accordez-moi d'être fidèle dans l'accomplissement de mes devoirs, de prouver mon amour par de petites mortifications volontaires et d'accepter avec une intense joie votre volonté en chaque circonstance permise par Vous.

Donnez-moi, ô Seigneur, de terminer chaque jour mon oraison dans des dispositions de générosité toujours accrue, prêt à embrasser, pour votre amour, tout sacrifice que je rencontrerai sur ma route.

25

JESUS ET LA VOLONTE DU PERE

PRESENCE DE DIEU. — O Jésus, enseignez-moi à Vous suivre dans votre vie de totale, de parfaite adhésion à la volonté du Père.

Méditation

1. — « En entrant dans le monde, le Christ dit : Tu n'as voulu ni sacrifice, ni oblation ; mais tu m'as façonné un corps... Voici que je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté »

(Hebr. X, 5-7). Telle est la disposition intime, constante de Jésus vis-à-vis de la volonté du Père. Le Maître divin répondit aux Apôtres qui Le sollicitaient de prendre un peu de nourriture : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas... Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui M'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jean, IV, 32-34). Ce que Jésus désire, ce qui Le restaure, c'est uniquement d'accomplir la volonté de son Père .Son regard intérieur est toujours fixé sur Lui. La volonté humaine de Jésus est si parfaitement transformée, si totalement perdue dans la volonté de Dieu, qu'Il agit uniquement sous son influence. « Je suis descendu du ciel pour faire, non pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui M'a envoyé. — Car ce n'est pas ma volonté que je cherche, mais la volonté de celui qui M'a envoyé » (Jean, VI, 38 ; V, 30). C'est ainsi que Jésus nous révèle Lui-même les dispositions de son Ame, la raison profonde de ses actions, la règle qui Le guide au cours de toute sa vie et jusqu'à sa très douloureuse Passion où Il répéta, en dépit des répugnances de sa nature humaine : « Père... que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne » (Lc. XXII, 42).

2. — Enfants adoptifs de Dieu, pour nous aussi la voie de la sainteté, la règle de notre conduite doivent être la volonté du Père céleste. Comme Jésus, nous devons nous « nourrir » de cette sainte et sanctifiante volonté, nous en nourrir à chaque moment, cherchant et désirant uniquement d'en vivre et d'en faire le seul grand mobile d'action de notre vie. Il faut arriver à la pleine conformité de notre volonté avec celle de Dieu de manière que, ainsi que l'enseigne St Jean de la Croix, il n'y ait rien, en nos pensées ou nos actions, qui soit contraire à la volonté divine. (cfr. MC. I, 11, p. 72).

La conformité à la volonté de Dieu et le développement en nous de la grâce, sont les deux éléments constitutifs de la sainteté, de la vie d'union avec Dieu. Ces éléments vont de pair, car l'un conditionne l'autre : à plus grande conformité de volonté correspond plus de grâce. Jésus a dit : « Si quelqu'un M'aime, il gardera ma parole... et Nous viendrons à lui et Nous ferons chez lui notre demeure » (Jean, XIV, 23). « Garder la parole », ou observer la volonté de Dieu, manifestée dans les commandements, est la condition pour vivre en état de grâce et donc pour jouir de la présence de la Trinité dans notre âme. A mesure que la conformité au vouloir divin se fait plus totale, au point d'observer, non plus seulement les préceptes essentiels, mais jusqu'aux plus menues particularités de la loi divine, et d'exclure non seulement les péchés mortels, mais même les véniels et jusqu'à la plus petite imperfection volontaire ; à mesure qu'on arrive à chercher le bon plaisir divin en toutes choses et à embrasser tout ce que Dieu veut ou permet pour nous en quelque circonstance que ce soit, la vie de la grâce croît et se développe proportionnellement en nous puisque, en échange, la très sainte Trinité se donne toujours davantage à l'âme et y établit sa demeure plus profondément, lui rendant ainsi possible une plus grande union avec Elle.

Jésus disait encore : « Celui qui m'a envoyé est avec Moi, Il ne M'a pas laissé seul, parce que Je fais toujours ce qui Lui plaît » (Jean, VIII, 29).

Colloque

O Jésus, comme je voudrais comprendre, ne fût-ce qu'un peu, votre très intime union avec la volonté du Père !

Union non seulement profonde, mais inaltérable, parce que, je le sais, étant Dieu, Vous ne pouvez avoir d'autre volonté que celle du Père. Comme Homme, votre volonté

ne dépend pas d'un « moi » humain, mais appartient directement à votre Personne divine. Une union semblable peut se vérifier uniquement en Vous, Verbe Incarné ; cependant, plus je la contemple, plus je me sens poussé à en reproduire en moi au moins quelques traits. C'est Vous, ô Jésus, qui m'inspirez ce désir, Vous qui Vous êtes fait notre Frère, notre Modèle, pour que nous soyons semblables à Vous. Ne nous avez-Vous pas enseigné à dire au Père céleste : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel » ? Tout comme cette volonté divine s'est parfaitement réalisée dans le ciel de votre très sainte Ame, puisse-t-elle aussi s'accomplir dans le petit ciel de la mienne !

« O bon Maître, Vous savez que rien ne m'est plus avantageux que de consacrer ma volonté à Dieu. Sachant que par ce moyen je puis gagner le cœur de votre Père, Vous me l'enseignez, et m'apprenez la manière de Le servir. Vous Vous êtes fait mon interprête et avez dit également en mon nom : Que votre volonté soit faite.

« O divin Père, après que votre Fils, au nom de tous, Vous a remis ma volonté en même temps que celles des autres humains, il ne serait pas raisonnable que je ne tienne pas sa parole...

« O Seigneur, quelle force renferme, à vos yeux, ce don de la volonté ! S'il était fait avec une générosité adéquate, il ne pourrait manquer de Vous attirer, ô Tout-Puissant, à ne faire qu'un avec notre faiblesse, nous transformant en Vous, absorbant la créature dans le Créateur... O mon Dieu, plus Vous voyez que le don de notre volonté se manifeste, non par des paroles flatteuses, mais par des actes, plus aussi Vous nous attirez à Vous, élevant notre âme au-dessus d'elle-même et de tout ce qu'il y a de terrestre. Et non content d'unir notre âme intimement à Vous, Vous commencez à lui faire goûter vos délices, à lui découvrir vos

secrets... » (TJ. Ch. XXXIV, pp. 748 à 752).

Sur-le-champ, ô Seigneur, je Vous consacre ma volonté, librement et sans aucune réserve !

26

LES ŒUVRES DE JESUS

PRESENCE DE DIEU. — Accordez-moi, très doux Jésus, d'apprendre à agir comme Vous, c'est-à-dire dans le seul but d'accomplir la mission reçue de votre Père et en Vous faisant diriger par Lui en tout.

Méditation

1. — « Les œuvres que le Père M'a donné d'accomplir, ces œuvres mêmes... Je les fais. — Il me faut travailler aux œuvres de Celui qui M'a envoyé » (Jean, V, 36 ; IX, 4). Jésus n'a d'autre but que d'accomplir la mission qui Lui est confiée par le Père, d'abord pour la gloire du Père Lui-même, puis pour la rédemption de l'humanité. Il brûle du désir — « *desiderio desideravi* » (Lc. XXII, 15) — d'accomplir à fond cette œuvre, et c'est dans cette disposition qu'Il va à la rencontre de la Passion et embrasse la Croix.

Dieu a confié à chacun de nous une part dans la grande œuvre rédemptrice de Jésus ; âmes consacrées à Dieu, nous sommes expressément appelées à collaborer à l'œuvre du Christ. Nous devons collaborer avant tout avec la grâce, afin que les fruits de la rédemption soient appliqués pleinement à nos âmes : elle est l'œuvre de notre sanctification personnelle. Mais cela ne suffit pas ; nous sommes appelés à nous sanctifier pour sanctifier à notre tour : chacun de nous a une mission plus ou moins directe en vue du bien et de la sanctification des autres âmes ; il s'agit de collaborer avec le Christ pour étendre au plus grand nombre d'âmes

les fruits de la Rédemption. Telle est donc l'œuvre que le Père céleste nous confie, et nous devons nous y appliquer avec les sentiments mêmes qui animaient Jésus : donation totale, généreuse, exclusive, capable d'embrasser même les plus grands sacrifices. Chacune de nos actions a de la valeur pour autant qu'elle nous porte à la réalisation de cette œuvre. Tout ce qui ne sert pas à notre sanctification ou à celle d'autrui, est inutile ; c'est une perte de temps qui doit être, de ce fait, courageusement éliminée.

Répétons avec Jésus : il convient que j'accomplisse l'œuvre que le Père m'a confiée.

2. — « Je ne suis pas seul : le Père est avec Moi... Mon Père travaille toujours avec moi et moi aussi je travaille... Je ne fais rien de moi-même; ce que le Père m'a enseigné, je le dis » (Jean, XVI, 32 ; V, 17-30 ; VIII, 28).

Non seulement Jésus se consacre complètement à la mission que le Père Lui a confiée, mais encore dans l'accomplissement même de cette mission, dans chacun de ses détails, Il agit toujours en union avec le Père, dans une parfaite harmonie avec Lui, toujours sous sa dépendance et uniquement sous sa motion, Le regardant et l'écoutant. Les actions de Jésus ne font que traduire en langage humain, de manière à la rendre tangible, l'œuvre invisible et incessante du Père : « Le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'il ne voie faire au Père » (Jean, V, 19). « Les paroles que je dis — affirme Jésus — c'est donc comme le Père me les a dites que je les redis » (ib. XII, 50).

Toute âme en état de grâce peut se dire : Je ne suis pas seule, car la Trinité est en moi : le Père, le Fils, l'Esprit Saint. Notre attitude doit être analogue à celle de Jésus : travailler sous la dépendance continuelle de Dieu présent en nous. Ecouter sa voix intime, le mouvement intérieur

de la grâce, et agir en conséquence ; chercher à conformer notre jugement à celui de Dieu ; voir tout dans la lumière divine et travailler ensuite de manière que nos actions soient toujours en harmonie avec les vues, les desseins, le bon plaisir de Dieu. En songeant à chacun de nos actes, nous devrions pouvoir dire, nous aussi : je ne fais rien par moi-même, j'agis selon l'inspiration intérieure de Dieu, selon ce qui Lui plaît davantage. Toutes les œuvres, même les plus grandes, qui s'écartent de cette ligne de conduite, sont surnaturellement vaines et stériles.

Colloque

O Jésus, je mets ma pauvre âme devant Vous. Daignez répandre en moi vos sentiments de zèle pour les œuvres du Père, de dévouement total, inconditionnel pour la mission qu'Il m'a confiée. Comme je voudrais accomplir avec votre propre zèle, avec un amour semblable au vôtre, la petite part qui m'a été assignée dans votre grande œuvre rédemptrice ! Mais j'ai besoin que Vous m'enseigniez en quoi doit consister ce zèle pour être vrai et fécond !

Vous me faites comprendre que je dois m'employer avant tout à me sanctifier moi-même, à corriger mes défauts, à vaincre mes mauvaises tendances : là se trouve le premier champ d'action que Vous indiquez à mon zèle. Vous m'enseignez ensuite à me donner avec générosité pour le bien des âmes ; la prière et le sacrifice sont les grandes armes que Vous me montrez, celles que Vous avez employées Vous-même. Il ne Vous suffit pas que je songe, un peu dans le vague, à secourir des âmes éloignées, Vous voulez avant tout que je m'occupe d'une manière concrète du bien de celles qui m'entourent. O Jésus, donnez-moi assez de zèle et de force pour me sacrifier généreusement en faveur de mon prochain, donnez-moi l'ardeur nécessaire pour renoncer

à mes goûts, à mes aises, afin de m'adapter à ceux d'autrui et de me mettre à la disposition, au service des autres. O Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre car je ne pourrai accomplir d'apostolat véritable sans l'humilité, la douceur et la patience.

Vous me dites encore que votre zèle ne veut pas des œuvres purement humaines, entreprises plutôt par activité naturelle que sous la motion de la grâce. O Jésus, de même qu'en toutes vos œuvres Vous dépendiez du Père et agissiez selon ce que Vous entendiez ou voyiez en Lui, faites que toutes mes œuvres dépendent de la lumière et de l'inspiration divines. C'est Vous qui me donnez cette lumière, cette inspiration, Vous qui, étant le Verbe, êtes en moi avec le Père et l'Esprit Saint. Puisque Vous êtes le Verbe, Parole du Père, Vous ne pouvez rester muet : Vous êtes en moi, afin que je Vous écoute. « O Verbe éternel, parole de mon Dieu, je veux passer ma vie à Vous écouter ! » (ET. El.) : Vous écouter pour agir selon vos enseignements. O Verbe, Vous êtes la lumière qui doit éclairer tous mes jugements et dans laquelle je dois tout considérer ; Vous êtes la parole qui doit diriger chacune de mes actions. Vous êtes le Maître intérieur, toujours prêt à m'instruire, pourvu que je Vous écoute ! Oh ! je Vous en supplie, faites que même au milieu de l'activité, je sache écouter votre voix intérieure. Je ne suis pas seul, car Vous êtes toujours avec moi, en moi ; faites que je n'agisse pas comme si j'étais seul, mais aidez-moi à agir toujours avec Vous, toujours sous la dépendance de votre lumière, de votre parole.

De même que Vous regardiez et écoutiez toujours le Père, ô Jésus, ainsi je veux, à mon tour, toujours Vous regarder, Vous écouter et agir selon ce que je vois et entends de Vous.

27

JESUS ET LA GLOIRE DU PERE

PRESENCE DE DIEU. — O Jésus, répandez en moi votre amour et votre zèle pour la gloire du Père et enseignez-moi à mépriser et à fuir toute gloire personnelle.

Méditation

1. — « J'honore mon Père... Je ne cherche pas ma gloire... La gloire, je ne la tiens pas des hommes » (Jean, VIII, 49 et 50 ; V, 41).

Il est évident que Jésus cherche uniquement la gloire du Père. Pour glorifier le Père, Il a choisi pour Lui-même l'humiliation la plus profonde, jusqu'à devenir « la honte du genre humain, le rebut du peuple (Ps. XXI, 7). Bethléem, Nazareth, le Calvaire sont les trois grandes étapes de la vie humble et cachée de Jésus, voilant à tous les regards humains sa gloire de Fils de Dieu. Mais même au cours de sa vie publique, dans laquelle se manifeste davantage sa divinité, Jésus cherche le plus possible à fuir la gloire des hommes. Que de fois, après avoir opéré un miracle, Il impose silence ; aux trois apôtres, témoins de sa transfiguration, Il défend « de raconter à personne ce qu'ils avaient vu, si ce n'est quand le Fils de l'homme sera ressuscité d'entre les morts » (Mc. IX, 9) ; et après la première multiplication des pains, « Jésus se rendit compte qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi ; alors il s'enfuit à nouveau dans la montagne, tous seul » (Jean, VI, 15).

La gloire de Jésus est d'être Fils de Dieu ; Il n'en veut point d'autre. Ce serait, pour ainsi dire, renoncer à cette gloire essentielle que d'en accepter une autre, c'est pourquoi Il déclare : « S'i Je Me glorifiais Moi-même, ma gloire ne

serait rien ; c'est mon Père qui Me glorifie » (Jean, VIII, 54). Jésus sait qu'après sa mort Il devra être glorifié, reconnu comme Fils de Dieu et Sauveur du monde, mais Il veut que cette gloire elle-même serve à la glorification du Père : « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie » (Jean, XVII, 1).

2. — A l'exemple du Christ, le chrétien doit chercher uniquement la gloire de Dieu. Pour lui-même, il ne doit vouloir d'autre gloire que celle d'enfant de Dieu, de frère de Jésus-Christ et de membre de son Corps Mystique.

Il faut veiller avec soin sur l'instinct de l'orgueil qui nous porte à chercher un peu de satisfaction, de louange, de gloire personnelle dans nos actions, même les plus spirituelles et les plus saintes. Si nous visons notre propre gloire, ne fût-ce que dans les choses insignifiantes, cette gloire est vaine : elle nous élève devant les hommes, mais nous abaisse devant Dieu, diminue et peut même mettre en péril notre gloire d'enfants de Dieu.

La complaisance dans la gloire humaine et sa recherche entravent et aveuglent les voies de l'esprit. Jésus disait aux pharisiens superbes et orgueilleux : « Comment pourriez-vous croire, vous qui tirez les uns des autres votre gloire, et de la gloire qui vient de Dieu seul n'avez nul souci ? » (Jean, V, 44). Seule une profonde humilité nous permettra de vaincre les flatteries de l'orgueil, fera taire en nous-mêmes les voix intérieures de louange et de vaine complaisance, et nous incitera à rechercher uniquement, et en tout, la gloire de Dieu. Dirigeant notre regard sur l'attitude intérieure de Jésus, St Jean de la Croix nous stimule à renoncer à quoi que ce soit « qui ne soit purement pour l'honneur et la gloire de Dieu » et cela « par amour pour Jésus-Christ qui, durant sa vie sur la terre, n'a jamais eu d'autre goût ni d'autre

désir que de faire la volonté de son Père » (MC. I, XIII, p. 83).

Colloque

O Seigneur, donnez-moi votre amour pour la gloire du Père, afin que moi aussi, toute misérable et pauvre créature que je sois, je puisse au moins en quelque chose servir mon Dieu et Lui procurer de la gloire.

« Faites, je vous en prie, ô mon Bien, que je puisse un jour payer de quelque obole les grandes dettes que j'ai contractées envers vous. Daignez, ô mon Dieu, disposer les choses de telle sorte que votre servante puisse vous rendre quelque gloire. Il y a eu des femmes qui ont accompli des actions héroïques par amour pour vous. Moi, je ne suis bonne qu'à babiller ; c'est pourquoi vous ne voulez pas, ô mon Dieu, m'employer à des œuvres. Tout le service que je puis vous rendre consiste en paroles et en désirs, et encore n'ai-je pas sur ce point ma liberté ; car, sans doute, j'en abuserais en tout. Fortifiez vous-même mon âme, ornez-la tout d'abord des dispositions requises, ô Bien de tous les biens, ô mon Jésus, ménagez-lui de suite les moyens de travailler un peu pour votre gloire, car personne ne voudrait consentir à tant recevoir, sans jamais rien donner. Coûte que coûte, ô Seigneur, ne permettez pas que je me présente devant vous les mains si vides, puisque c'est aux œuvres que doit correspondre la récompense. Voici ma vie, voici mon honneur et ma volonté, je vous ai tout donné, je suis à vous ; disposez de moi selon votre bon plaisir. Je vois bien, ô mon Dieu, le peu que je puis. Mais gardez-moi près de vous, sur ce sommet d'où l'on découvre la vérité ; ne vous séparez pas de moi, et alors je pourrai tout ; car si vous vous éloignez tant soit peu, je retournerai à mon premier état et je serai sur le chemin de l'enfer » (TJ. V, XXI, pp. 213-214).

Vous me faites comprendre, Seigneur, que pour travailler à votre gloire, à la gloire du Père, il est nécessaire que je sois entièrement détaché de tout désir de gloire personnelle, sinon je m'imaginerais travailler pour Dieu, alors qu'en réalité je ne ferais que servir mon « moi ».

Vous savez, ô Jésus, que là se trouve pour moi le plus grand danger, celui que je redoute le plus dans mes bonnes œuvres et surtout dans l'apostolat. C'est pourquoi je Vous supplie, Seigneur, d'user de tous les moyens pour m'en tenir éloigné et s'il y fallait l'humiliation, l'insuccès, la critique, oh ! ne tenez pas compte des répugnances de mon orgueil, ne prêtez aucune attention à mes larmes, mais usez largement de ces moyens, car je ne veux sous aucun prétexte ravir votre gloire, ni ruiner vos œuvres, par ma superbe.

28

LA TEMPETE APAISEE

4e Dimanche après l'Epiphanie

PRESENCE DE DIEU. — O Seigneur, je Vous adore caché dans la petite barque de mon âme. Si Vous êtes avec moi, je ne craindrai rien.

Méditation

1. — La liturgie de ce jour, et particulièrement l'Evangile (Mt. VIII, 24-27) nous montre Jésus dominant les éléments.

« Survint alors dans la mer une agitation si violente que la barque était couverte par les vagues ». Nous pouvons penser aux persécutions qui, depuis tant de siècles, s'abattent sur la barque de Pierre, l'Eglise ; ou bien aux épreuves que Dieu permet pour certaines âmes. Quoi qu'il en soit, l'esprit de foi nous dit que les luttes, les épreuves de tout genre

sont voulues, permises ou, tout au moins, non empêchées par Dieu : « tout est grâce » (TEJ. NV. 5 juin), tout est fruit de son amour infini. Dieu n'est pas le tyran qui nous écrase, mais le Père qui nous éprouve, justement parce qu'Il nous aime. S'Il permet la douleur, les tempêtes intérieures ou extérieures, individuelles ou sociales, c'est uniquement pour en retirer un plus grand bien. La vertu, les qualités s'affermissent dans les difficultés ; l'effort fourni pour réagir nous amène à nous surpasser, ce qui n'aurait pas été le cas en période de calme.

Jésus dort tranquillement au fond de la barque ; les apôtres, épouvantés, Le réveillent : « Au secours, Seigneur, nous périssons ! » C'est d'un ton de reproche qu'Il leur répond : « Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi ? »

Si, dans les épreuves, nous nous laissons déconcerter, désorienter, c'est, au fond, toujours par manque de foi. Même quand Dieu se cache, que tout semble s'écrouler et que nous nous sentons terriblement seuls, il est absolument certain qu'Il ne nous abandonne jamais, si nous Lui faisons confiance. Au lieu de nous aigrir ou de désespérer, c'est le moment d'intensifier notre foi, de baser sur elle des actes énergiques. « Je compte sur Lui, disait Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. La souffrance pourra atteindre les limites extrêmes, mais je suis sûre qu'Il ne m'abandonnera jamais ». (HA. XII).

2. — Les apôtres ne furent sauvés que lorsqu'ils eurent recours à Jésus ; tant qu'ils s'étaient fatigués et avaient lutté seuls, ils n'avaient obtenu aucun résultat. Bien souvent, nous ne réussissons pas à surmonter certaines luttes intérieures précisément parce que nous travaillons seuls. Le Seigneur veut nous faire expérimenter que notre effort est insuffisant sans l'aide divine ; c'est pour ce motif qu'Il

nous laisse dans la tempête jusqu'à ce que nous recourrions à Lui en pleine confiance. Certes, Dieu veut nos efforts, mais Il ne veut pas que nous mettions en eux tout notre espoir. La raison de tant de tâtonnements dans la voie de la sainteté réside précisément dans le fait que l'on compte trop sur ses ressources personnelles et trop peu sur le secours divin. Il faut être bien convaincu que « c'est Dieu qui nous a donné qualité » (II Cor. III, 5) ; il faut avoir moins confiance en soi-même et davantage en Dieu. Jésus peut tout et la confiance suscite des miracles. « On obtient de Dieu autant qu'on en espère » (JC. NO. II, XXI, p. 649).

Mais il y a d'autres genres de tempêtes, celles provoquées par les difficultés que nous rencontrons si souvent dans nos rapports avec le prochain. St Paul nous en indique le remède dans l'Epître (Rom. XIII, 8-10) : « N'ayez de dettes envers personne, sinon celle de l'amour mutuel ». L'amour vainc tout : l'amour de Dieu, prouvé par notre pleine confiance en Lui, a raison des angoisses intérieures : l'amour du prochain, en qui nous voyons le Christ Lui-même, triomphe des luttes issues des divisions, des incompréhensions, des heurts de tempéraments. Si certaines personnes nous abreuvent d'amertume ou nous causent préjudice, suivons le précieux conseil de St Jean de la Croix : « là où il n'y a pas d'amour, mettez de l'amour et vous recueillerez de l'amour » (L. 22, p. 1086).

Colloque

« O mon Dieu, comme Vous êtes bien l'ami véritable ! Vous, le Tout-Puissant, vous pouvez tout, dès que vous voulez ! Non, jamais vous ne cessez d'aimer ceux qui vous aiment ! O Maître du monde, que toutes les créatures vous louent ! Qui donc aura la voix assez puissante pour proclamer en tous lieux combien vous êtes fidèle à vos amis ? Toutes les créatures d'ici-bas peuvent nous manquer, mais Vous, le

Maître de tout l'univers, vous ne nous manquez jamais ! Que vous laissez peu souffrir vos amis ! O mon Dieu, quelle délicatesse, quelle attention, quelle tendresse vous leur témoignez ! Oui, heureux, celui qui n'a jamais aimé que vous ! Vous semblez, ô Seigneur, traiter avec rigueur ceux qui vous aiment, afin que l'excès de la souffrance fasse mieux comprendre l'excès plus grand encore de votre amour. O mon Dieu, que n'ai-je assez de talent, assez de science et un langage nouveau pour exalter vos œuvres, aussi bien que je les comprends ! Tout cela me manque, ô mon Dieu. Mais si, du moins, vous ne cessez pas de me protéger, je ne vous abandonnerai jamais. Que tous les savants s'élèvent contre moi, que toutes les créatures me persécutent, que tous les démons me tourmentent, mais, vous, ô mon Dieu, ne m'abandonnez pas. Je sais maintenant par ma propre expérience quels avantages retirent des combats ceux qui mettent leur confiance en vous seul » (TJ. V. XXV, p. 263-264).

Enlevez-moi, Seigneur, toute confiance en mes propres forces. Faites-moi bien comprendre que je ne puis rien faire sans Vous. Faites-le moi comprendre d'une manière pratique, même s'il en résulte peines et humiliations. Non, Seigneur, je ne veux plus me fier à moi-même, c'est uniquement en Vous que je place toute ma confiance. Je continuerai, avec votre aide, à m'efforcer de pratiquer la vertu, pour avancer dans vos voies, le regard toujours fixé sur Vous, Soleil divin qui seul pouvez féconder mes pauvres efforts et porter à maturité les fruits de la vertu. Si la tempête s'élève, je me réfugierai en Vous, je Vous invoquerai de toute la force de mon cœur et de ma foi, certain que Vous me donnerez cette paix et cette victoire que je chercherais en vain loin de Vous.

29

JESUS ET LES HOMMES

PRESENCE DE DIEU. — O Jésus, enseignez-moi à aimer mes frères comme Vous les aimez.

Méditation

1. — Bien que la très sainte Ame de Jésus soit toujours plongée dans l'union la plus intime avec la T.S. Trinité et dès lors dans la contemplation la plus profonde, rien de ce qui concerne les choses terrestres ou les besoins humains ne la laisse indifférente. Au contraire, c'est précisément pour les hommes que Jésus est venu, pour les sauver, les conduire au Père, et Il se donne à eux avec la plus grande sollicitude et le plus total dévouement. La même charité qui l'unit au Père descend, à travers Lui, jusqu'aux hommes que Jésus aime tendrement et qu'Il veut racheter, justement parce qu'ils sont les créatures de son Père, parce qu'Il veut restaurer en eux cette image et cette ressemblance originelles du Père. Jésus a exprimé de la manière la plus émouvante sa tendre sollicitude envers les hommes, se comparant au bon Pasteur : « Je suis le bon Pasteur. Je connais mes brebis et mes brebis Me connaissent, comme mon Père Me connaît et que Je connais mon Père, et Je donne ma vie pour mes brebis ». (Jean, X, 14 et 15). Jésus compare l'union qu'Il a avec nous par l'intelligence et le cœur, à son union avec le Père. Il s'agit, certes, d'une simple similitude ; toutefois, Il aime à en parler. Il voit et connaît le Père dans la splendeur de sa gloire, mais Il voit et connaît aussi chacun de nous dans la réalité de notre indigence, de nos douleurs, de nos désirs. Il aime le Père et s'offre totalement pour sa gloire, mais en même temps Il aime chacun de nous et s'offre

entièrement pour notre salut ; ou plutôt, Jésus nous voit et nous aime uniquement dans le Père et en rapport avec Lui. Telle est la raison pour laquelle Il nous a tant aimés et a tant fait pour nous, c'est son amour infini pour le Père qui a fait de Lui le bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis.

2. — Le recueillement, le désir d'union intime avec Dieu, l'amour et la contemplation de Dieu ne doivent pas faire de nous des étrangers pour nos frères, nous empêcher d'être sensibles à leurs besoins, à leurs souffrances, et de nous donner à eux avec une vraie charité surnaturelle dans la mesure requise par nos devoirs d'état. Aucun genre de vie, même la plus contemplative, ne peut exclure le devoir et la nécessité de s'occuper du prochain. Si les œuvres extérieures sont réduites au minimum, il faut concentrer ses forces dans la prière et l'immolation apostolique.

Lorsque l'amour de Dieu est vrai et profond, il ne renferme pas l'âme en elle-même, mais la porte toujours, d'une manière ou d'une autre, à embrasser tous ceux qui appartiennent à Dieu, parce qu'ils sont ses créatures, ses enfants, l'objet de son amour.

Bien qu'Il fût Dieu, Jésus ne s'est pas tenu à distance des hommes. Il s'est approché d'eux au point de vouloir sentir, expérimenter en Lui-même toute leur indigence, jusqu'à la tentation, « à l'exception du péché » (Hebr. IV, 15). Il a voulu partager avec eux une vie de privations, de fatigues, de cruelle pauvreté, de douleurs. De même si nous voulons arriver à une charité fraternelle vraiment effective, nous devons ressentir les douleurs, la pauvreté, les nécessités matérielles et spirituelles de notre prochain, les sentir pour y compatir, pour les secourir et même pour les partager. Nous devons nous sacrifier nous-mêmes, renoncer à nos aises, à notre bien-être, pour nous donner aux autres. Mais

nous n'en serons capables que lorsque notre amour pour le prochain sera semblable à celui de Jésus, c'est-à-dire lorsqu'il dérivera de notre amour pour Dieu. Seul celui qui aime pour l'amour de Dieu, peut avoir une charité fraternelle forte et constante.

Colloque

O Jésus, comment ne serais-je pas touché de votre sollicitude, de votre tendre amour pour nous, pauvres créatures ? Vous, qui jouissez de la vision continuelle de la T.S. Trinité et trouvez en Elle toute votre béatitude et votre gloire, n'avez pas voulu que cette béatitude et cette gloire soient votre apanage exclusif, mais qu'elles deviennent aussi notre partage. Et je comprends que Vous ayez voulu partager notre pauvre vie humaine, pleine de misères et de souffrances, afin que, Vous étant assimilé à nous dans la douleur, à notre tour nous puissions devenir semblables à Vous dans la gloire.

Les hommes ne Vous ont pas compris ; non seulement ils ne Vous ont pas aimé en retour, mais ils Vous ont crucifié ! Et cependant, Vous continuez à les aimer, car cet amour, Vous ne l'éprouvez pas dans un but personnel, mais uniquement pour la gloire de la T.S. Trinité. O Jésus, qui par amour pour votre Père nous aimez au point de Vous être livré tout entier pour nous, faites que, pour votre amour, pour votre gloire, je sache aimer mes frères et me donner à eux avec une générosité totale.

« O mon Jésus, comme il est grand l'amour que Vous portez aux enfants des hommes ! Le plus signalé service que l'on puisse vous rendre est de vous abandonner par amour pour eux et de travailler à leur bien spirituel. Et alors nous vous possédons d'une manière plus parfaite. Notre cœur, il est vrai, ressent moins la satisfaction de la jouissance, mais

l'âme met son bonheur à vous contenter ; car elle le voit, les joies d'ici-bas, alors même qu'elles sembleraient venir de votre main, sont incertaines, tant que nous vivons sur cette misérable terre, si elles ne sont accompagnées de l'amour du prochain. Celui qui ne l'aime pas, ne vous aime pas, ô mon Seigneur, puisque, comme nous le voyons, vous montrez par l'effusion de tout votre sang l'amour si grand que vous portez aux enfants d'Adam » (TJ. Ex. II, p. 1457).

O Jésus, faites qu'à votre exemple je puisse vivre en continuelle union avec Dieu, tout en demeurant uni à mes frères ; que je parvienne à équilibrer une vie de recueillement ininterrompu, de prière et de contemplation, avec une vie toute vouée au service de mon prochain.

30

VIVRE LE CHRIST

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, daignez imprimer dans ma pauvre âme les traits de votre ressemblance, afin que ma vie soit un reflet de la vôtre.

Méditation

1. — L'imitation de Jésus ne doit pas être limitée à tel ou tel aspect particulier de sa vie ; elle doit nous porter à vivre le Christ, à nous assimiler totalement à Lui. Le principe vital de notre ressemblance avec Jésus est la grâce : plus nous en recevons, plus nous devenons semblables à Lui. La tendance principale de l'âme du Christ est une immense charité qui Le porte à se consacrer entièrement à la gloire de son Père et à la rédemption des hommes. Cette même tendance se développe dans nos âmes à mesure que la grâce croît en nous et que nous vivons sous l'influence de Jésus, dont, précisément, dérive la grâce. C'est d'autant

plus effectif que nos âmes sont dirigées par cette même Impulsion divine, à savoir l'Esprit Saint, qui dirigeait l'Ame de Jésus. Chaque âme sera donc un « *alter Christus* » dans la mesure où elle subit l'influence du Christ, reçoit sa grâce, ses vertus, les dons et surtout la motion de l'Esprit Saint qui l'incite au don total de soi pour la gloire de Dieu et le bien du prochain. Mais afin que tout cela se réalise pleinement, nous devons continuellement mourir à nous-mêmes, « portant partout et toujours en notre corps les souffrances de mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée en notre corps » (II Cor. IV, 10). Jésus a vécu de mortification pour nous sauver ; faisons de même pour que le Christ vive en nous et nous en Lui. « Pour moi, la vie c'est le Christ » (Phil. I, 21) s'écrie l'Apôtre qui a tellement vécu de Lui qu'il pouvait dire : « Si je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi » (Gal. II, 20).

2. — « Mon Dieu, je veux m'occuper d'une seule chose : devenir votre parfaite copie et comme Vous avez vécu une vie cachée d'humiliation, d'amour et de sacrifice, je veux que dorénavant la mienne soit pareille » (T.M. Sp.). Chaque âme, réellement désireuse de « vivre le Christ », doit faire siennes l'aspiration et la résolution de Ste Thérèse-Marguerite. Mais la Sainte n'entend pas être une copie du Christ détachée de Lui, le divin Modèle ; elle veut vivre Sa propre vie avec Lui, par Lui et en Lui. Il faut imiter Jésus jusqu'à se conformer, s'identifier à Lui au moyen de la grâce et de l'amour, jusqu'à devenir, comme l'exprime Sr Elisabeth de la Trinité, « une humanité de surcroît en laquelle Il renouvelle tout son Mystère » (El.).

Puisque le mot « chrétien » est une extension du nom « Christ », ainsi la vie du chrétien doit être un prolongement de Sa vie. Déjà St Paul disait : « Je complète en ma chair

ce qui manque aux épreuves du Christ » (Col. I, 24). La passion de Jésus et sa vie sont parfaites en elles-mêmes, il n'y a rien à ajouter à ses mérites infinis. Cependant, Il veut continuer à vivre, à souffrir en nous, membres de son Corps mystique, pour perpétuer jusqu'à la fin des siècles sa mission rédemptrice, c'est-à-dire appliquer à chaque âme nouvelle qui vient sur la terre les fruits de sa rédemption. Mais il y a peu d'âmes dont Jésus puisse librement disposer en vue de ses desseins les plus élevés. Ainsi donc, donnons-nous totalement à Lui, afin que dans notre humanité Il puisse continuer à s'immoler pour la gloire du Père et le salut des âmes, et ne pas cesser d'adorer le Père, d'aimer les hommes, de faire éprouver à tous, les sollicitudes de son Cœur plein de miséricorde. Donnons-nous à Lui « afin que la vie de Jésus se manifeste dans notre chair mortelle ».

Colloque

« O mon Christ aimé, crucifié par amour, je voudrais être une épouse pour votre Cœur ; je voudrais Vous couvrir de gloire, je voudrais Vous aimer... jusqu'à en mourir ! Mais je sens mon impuissance et je Vous demande de me revêtir de Vous-même, d'identifier mon âme à tous les mouvements de votre Ame, de me submerger, de m'envahir, de Vous substituer à moi, afin que ma vie ne soit qu'un rayonnement de votre vie. Venez en moi comme Adorateur, comme Réparateur, et comme Sauveur.

« O Feu consumant, Esprit d'amour, survenez en moi, afin qu'il se fasse en mon âme comme une Incarnation du Verbe ; que je Lui sois une humanité de surcroît, en laquelle Il renouvelle tout son mystère » (E. T. El.).

O Jésus, tel est aussi mon grand désir : être un prolongement de votre Humanité, afin que Vous daigniez Vous servir de moi avec cette même liberté dont Vous disposiez

de votre Personne sur terre. Maintenant que Vous êtes glorieux dans le ciel, Vous pouvez continuer à adorer le Père, à L'implorer pour nous, à dispenser la grâce à nos âmes et aussi à aimer, à offrir pour nous les mérites de votre Passion, mais Vous ne pouvez plus souffrir. C'est l'unique chose qui Vous soit impossible, à Vous qui êtes glorieux et tout-puissant, l'unique chose que Vous n'ayez pas et que je puisse Vous donner. Eh bien ! ô Jésus, je Vous offre ma pauvre humanité, afin que Vous puissiez continuer en moi votre Passion pour la gloire du Père et le salut des hommes. Oui, ô Jésus, renouvelez en moi votre mystère d'amour et de douleur, continuez à vivre en moi avec votre grâce, votre charité, votre Esprit. Comme je voudrais que mon humble vie soit un rayonnement de la vôtre, qu'il en émane le parfum de vos vertus et surtout la douceur de votre charité.

Plus que de discours, Vous le savez, le monde, pour se convertir, a besoin de saints en qui il reconnaisse et expérimente votre amour, votre bonté infinie ; de saints en qui il Vous retrouve, ô Jésus. O Seigneur, bien que je sois si misérable, je désire, moi aussi, être compté parmi vos fidèles disciples afin que, par mon entremise, Vous continuiez à conquérir les âmes pour la gloire de la T. S. Trinité. O Jésus, donnez-nous beaucoup de ces saints et faites surtout que vos Prêtres soient de ce nombre.

31

JESUS NOTRE TOUT

PRESENCE DE DIEU. — O Jésus, mon Dieu et mon Rédempteur, faites-moi comprendre comment Vous êtes mon tout et comment je trouve en Vous tout ce dont mon âme a besoin.

Méditation

1. — Jésus est, à la fois, vrai Homme et vrai Dieu. En tant qu'Homme, Jésus est notre *Voie :* Celui qui est venu nous prendre par la main pour nous reconduire à la maison paternelle. Il est la source de notre vie, parce qu'Il nous a mérité la grâce et continue toujours à nous la dispenser ; Il est le Maître qui nous enseigne le chemin pour aller à Dieu, le Modèle qui nous montre, par Son exemple, comment nous devons vivre en tant qu'enfants de Dieu. Puisque, par ses mérites, Il nous a rendus participants de cette vie divine qu'Il possède dans toute sa plénitude en tant que Verbe, Il nous a rendus dignes d'être admis à nouveau dans l'intimité de la famille divine. Dans sa dernière prière, comme s'Il résumait son œuvre de Rédempteur, Jésus disait au Père : « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme Nous sommes un » (Jean, XVII, 22). Oui, Il nous a donné sa grâce, son Esprit et ainsi nous a communiqué sa gloire de Fils de Dieu, faisant de nous de vrais enfants de Dieu et des temples de l'Esprit Saint. C'est en Jésus-Homme, Médiateur unique et parfait entre Dieu et les hommes, que nous trouvons tout ce dont nous avons besoin pour notre sanctification, notre vie d'union à Dieu-Trinité.

Nous sommes du Christ, nous vivons en Lui « qui, de par

Dieu, est devenu pour nous sagesse, justice et sanctification, rédemption » (I Cor. I, 30).

2. — Comme Dieu, Jésus est notre *Fin*. Jésus est le Verbe Incarné et, en tant que Verbe, Il est en tout égal au Père et à l'Esprit Saint. De même que le Père, Il est donc notre principe, le Créateur de qui provient toute vie naturelle et surnaturelle. Etant notre principe, Il est aussi notre fin dernière, le Terme vers lequel nous devons tendre en cette vie avec foi, amour, générosité et constance pour jouir ensuite éternellement de Lui au ciel, ainsi que du Père et du Saint-Esprit. Si Jésus nous a mérité et nous dispense la grâce en tant qu'Homme, comme Verbe, Il la crée de concert avec les deux autres Personnes de la T.S. Trinité. Si, en tant qu'Homme, Il a mérité, et obtient encore que nous soit envoyé l'Esprit Saint, comme Verbe, avec le Père, Il l'envoie réellement à nos âmes, puisque l'Esprit Saint procède de Lui comme du Père.

En Jésus, nous trouvons donc notre Médiateur et notre Dieu. S'Il nous prend par la main comme Médiateur, Il nous attire également à Lui comme Dieu, et lorsque nous nous unissons à Lui en tant qu'Homme, nous nous unissons en même temps au Verbe-Dieu. Nous pouvons, il est vrai, fixer de préférence le regard soit sur l'Humanité de Jésus, soit sur sa Divinité, mais nous les regardons toujours, tant l'une que l'autre, dans le Verbe. Aller à Jésus, c'est aller au Verbe, et aller au Verbe, au Fils, c'est aller aussi au Père, à la Très Sainte Trinité. Voilà pourquoi Ste Thérèse de Jésus soutient avec tant d'ardeur qu'il ne faut jamais se séparer du Christ : « Telle est la porte (Jésus)... par laquelle nous devons entrer... Ne cherchez point d'autre chemin, alors même que vous seriez au sommet de la contemplation. En le suivant, on marche avec sécurité. Ce maître qui est nôtre est pour nous la source de tous les

biens » (Vie XXII, p. 224). St Paul le répète : « En lui habite corporellement toute la Plénitude de la Divinité... Le Christ est tout et en tout » (Col. II, 9 ; III, 11).

Colloque

O Jésus, mon Dieu, mon Tout ! Vous êtes tout pour moi et je veux être entièrement vôtre et me consacrer totalement à votre amour, à votre service.

« O mon Epoux, je vois bien que vous êtes tout à moi ; je ne saurais le méconnaître. Pour moi, vous êtes venu en ce monde ; pour moi, vous avez enduré les plus grands travaux ; pour moi, vous avez souffert les coups nombreux de la flagellation ; pour moi, vous avez voulu demeurer dans le très saint Sacrement... » (TJ. P. IV, p. 1432).

« Je l'ai vu clairement : si nous voulons que la souveraine Majesté nous dévoile de grands secrets, nous devons passer par vous, ô Jésus, l'unique porte, le seul guide... Celui qui vous abandonne, ne trouvera pas la voie » (cfr. TJ, V. XXII, p. 224).

« Sans Vous, que suis-je, Seigneur ? Que puis-je valoir, si je ne Vous suis pas unie ? Et où vais-je finir si je m'éloigne, même un tant soit peu, de Vous ?

Bienheureuse l'âme qui Vous possède et Vous porte toujours en elle-même. Que pouvons-nous désirer de plus quand nous avons en Vous un ami si affectionné, qui ne nous abandonne jamais ? Mon Seigneur, ma Miséricorde et mon Trésor, quel plus grand bien pourrais-je jamais désirer ici-bas que d'être si près de Vous qu'aucune séparation ne soit plus possible ? Que peut-il y avoir de difficile pour qui est en votre compagnie ? Y a-t-il chose que je ne puisse faire pour Vous, lorsque Vous êtes si près de moi ? Aidée et protégée par Vous, je ne Vous abandonnerai jamais plus ».

« Que pourrai-je jamais faire pour mon Bien-Aimé ? Oui,

mon Dieu, en quoi pourrais-je Vous être utile ? Que pourra jamais faire pour Vous cette âme qui eut l'affreuse capacité de Vous offenser, si ce n'est gaspiller les grâces que Vous lui avez données ? Que pouvez-Vous espérer de ses services ? Supposé même qu'aidée de votre grâce elle puisse faire quelque chose, ce ne sera jamais que l'œuvre d'un vermisseau. Quel intérêt y pourra trouver un Dieu aussi puissant ? L'amour seul peut donner le droit de penser que ce véritable Amant, mon Epoux et mon Bien, ait besoin de nous...

Mais si Vous venez à moi, Seigneur, pourrais-je douter que je sois capable de grandes choses à votre service ? Dès à présent, Seigneur, je veux m'oublier moi-même, pour ne penser qu'à la manière dont je pourrai mieux Vous servir et n'avoir d'autre volonté que la vôtre. Mais ma volonté est inefficace ; Vous seul pouvez tout, ô mon Dieu ! Toutefois, ce que je peux, c'est-à-dire prendre une détermination de me mettre à l'œuvre, je le fais dès ce moment. (Cfr. aussi Dem. VI, chap. 7).

32

L'EGLISE

PRESENCE DE DIEU — Seigneur Jésus, qui m'avez donné l'Eglise pour mère, donnez-moi de l'aimer avec un véritable cœur d'enfant.

Méditation

Jésus nous a tant aimés qu'Il a voulu demeurer au milieu de nous jusqu'à la fin des siècles ; Il est resté avec nous dans l'Eucharistie pour être le compagnon de notre pèlerinage, la nourriture de nos âmes. Il est demeuré avec nous dans son Eglise pour être notre guide, notre pasteur et maître. Jésus

a préparé le premier noyau de l'Eglise par sa prédication, par le choix et la formation des Apôtres ; enfin, Il lui a donné la vie en mourant pour elle sur la croix. « L'Eglise est sortie — observent les saints Pères — du flanc déchiré du Sauveur, comme une nouvelle Eve, mère de tous les vivants » *(Myst. Corp.)*. Jésus l'a sanctifiée en versant son Sang pour elle ; Il lui a communiqué ses pouvoirs, l'a élevée au rang d'épouse, de collaboratrice ; Il l'a constituée sa continuatrice dans l'œuvre de sanctification et du gouvernement des âmes. Aujourd'hui, Jésus ne vit plus parmi nous dans son *Corps matériel,* qui siège glorieux au ciel, à la droite du Père, mais Il demeure avec nous dans son *Corps mystique,* l'Eglise, son épouse et notre mère. Jésus est le Chef vivant de l'Eglise ; en effet, c'est toujours Lui qui la gouverne invisiblement par son Esprit, l'Esprit Saint. Il la soutient et la vivifie, en dispensant sans arrêt la vie, choisit et répartit à chacun de ses membres les grâces « selon la mesure de ses dons » (Cfr. Eph. IV, 7). L'Eglise vit uniquement par le Christ, elle est sainte de Sa sainteté, et mère des âmes par son union avec Lui. Cette union du Christ et de son Eglise est si intime et profonde que l'Eglise peut être considérée comme un prolongement du Christ : « Le Christ, enseigne Pie XII, soutient l'Eglise, Il vit en elle, si bien que celle-ci est comme un autre Christ » (Myst. Corp.). De même que nous nous approchons de Jésus dans l'Eucharistie pour nous unir à Lui et nous nourrir de sa Chair immaculée, ainsi faut-il que nous découvrions Jésus dans son Eglise pour nous laisser guider et gouverner par Lui, être vivifiés par sa grâce et nourris de sa doctrine. Or, comme ici-bas nous ne pouvons être unis plus intimement à Jésus que par l'Eucharistie, ainsi ne pouvons-nous avoir de plus grande certitude de vivre selon son esprit et suivre son enseignement, qu'en nous attachant à son Eglise et obéissant à ses directives.

2. — Etre « fils de l'Eglise », voilà le titre le plus glorieux d'un chrétien, après celui de « fils de Dieu ». Ces deux titres ne peuvent se séparer, l'un dérive de l'autre car, comme le dit Saint Cyprien : « celui qui n'a pas l'Eglise pour mère, ne peut avoir Dieu pour Père ». Jésus veut nous sauver et nous sanctifier, mais Il veut que ce soit par l'Eglise. Il a donné sa vie et versé son Sang pour nous, Il a mis à notre disposition ses mérites infinis, Il a institué l'Eucharistie, nous a laissé sa doctrine, mais Il a voulu que l'Eglise fût l'unique dépositaire, la seule dispensatrice de ces biens inestimables ; aussi tous ceux qui veulent en jouir, doivent-ils recourir à elle. Allons donc à l'Eglise avec une confiance absolue, celle des enfants. Nous y trouverons Jésus qui nous sanctifiera, nous nourrira, nous instruira, nous gouvernera, nous dirigera par la voix autorisée de ses représentants. Si cette pensée d'être fils de l'Eglise ne fait pas vibrer nos cœurs, si notre amour pour Elle est languissant et notre recours à Elle, peu chaleureux, il faut en accuser notre manque d'esprit de foi : sans doute n'avons-nous pas suffisamment compris que l'Eglise est Jésus, continuant à vivre au milieu de nous, pour nous sanctifier, nous soutenir, nous conduire à la béatitude éternelle. « On ne peut rien concevoir, écrit Pie XII, de plus glorieux, de plus noble, de plus honorable, que d'appartenir à l'Eglise sainte, catholique, apostolique et romaine, par laquelle nous devenons les membres d'un Corps si saint (le Corps mystique du Christ), dirigés par un Chef si éminent (Jésus-Christ), imprégnés d'un même Esprit divin (l'Esprit Saint) ; enfin nourris en ce terrestre exil d'une seule doctrine et d'un seul Pain céleste jusqu'à ce que, finalement, nous puissions prendre part à la seule et éternelle béatitude, celle des cieux » (Myst. Corp.). Aimons l'Eglise, « image très parfaite du Christ » (ib.), son épouse très pure et notre mère, comme Il l'a aimée et « acquise au prix de son propre

Sang » (Act. XX, 28). Ainsi nous l'estimerons selon le véritable esprit d'obéissance et de dévotion filiale, et nous mettrons à son service, à sa gloire et sa défense notre dévouement le plus total.

Colloque

« O Christ, Notre-Seigneur, Vous avez transmis à votre Eglise la puissance souveraine que Vous aviez reçue. En vertu de votre dignité, Vous l'avez constituée reine et épouse. Vous avez soumis l'univers entier à son pouvoir suprême. Au ciel, Vous avez ordonné que les hommes reconnaissent son jugement. Elle est la mère de tous les vivants, et sa dignité s'accroît par la multitude de ses membres.

« Chaque jour, elle Vous enfante de nouveaux enfants par les opérations de l'Esprit Saint. Les pampres de sa vigne recouvrent l'univers entier. Ses rameaux, soutenus par le bois de la croix, montent jusqu'au royaume des cieux.

« Votre Eglise, ô Christ, est la ville forte, bâtie sur la montagne, visible à tous les regards ; elle éclaire chacun de nous. Vous êtes son fondateur et son premier citadin, ô Jésus-Christ, Fils de Dieu, Notre-Seigneur.

« Nous Vous en prions, Roi éternel du royaume des âmes, notre Seigneur, étendez vos mains puissantes sur votre sainte Eglise et sur le peuple saint qui Vous appartient ; défendez-les, gardez-les, conservez-les. Combattez, écrasez tous leurs ennemis, dispersez leurs adversaires...

« Puisse votre Eglise demeurer à jamais pure et vivante ! Puisse-t-elle chanter vos louanges d'un esprit pur, sous la garde des saints Anges ! Nous Vous prions pour tous ses membres ; accordez-leur le pardon et la rémission de leurs péchés, afin qu'ils se réconcilient avec Vous et ne commettent plus de péchés. Soyez leur rempart, éloignez d'eux toute tentation. Ayez pitié des hommes, des femmes et des enfants ;

révélez-Vous à tous, et que votre connaissance soit écrite dans leurs cœurs » (de la Liturgie ancienne).

33

LE SACERDOCE

PRESENCE DE DIEU — Accordez, Seigneur, de saints Prêtres à votre Eglise !

Méditation

1. — L'Eglise, Corps Mystique du Christ, ne doit pas être considérée comme une institution purement spirituelle, impossible de toucher ou de voir ; elle est un organisme concret, visible par ses membres ; les fidèles réunis sous le gouvernement de leurs pasteurs. « De même que notre corps en son unité possède plus d'un membre et que ces membres n'ont pas tous la même fonction » (Rom. XII, 4), ainsi il existe, dans l'Eglise, des membres divers, à cause de leurs fonctions différentes : il y a les fidèles et les pasteurs, c'est-à-dire les prêtres, préposés par le Christ au gouvernement des âmes. Affirmer que Jésus nous sanctifie et nous gouverne par l'Eglise, c'est dire qu'Il agit sur nous par le sacerdoce lié aux évêques et au Pape. Tous les pouvoirs accordés par Jésus à son Eglise, Il les a placés dans les mains des prêtres, choisis par Lui, tirés du sein même du peuple pour en constituer ses ministres. « Comme mon Père M'a envoyé, Moi aussi Je vous envoie » (Jean, XX, 21)... « Qui vous écoute M'écoute, qui vous rejette, Me rejette » (Lc. X, 16). Toute la valeur et le prix du sacerdoce sont contenus dans cette investiture du Christ, cette charge conférée à son représentant, son ministre. Les élus du Seigneur doivent en être profondément convaincus pour se situer à la hauteur de leur

vocation. « Les Prêtres, dit Saint Pie X, doivent être saints en leur qualité d'amis, de représentants d'un Dieu saint ». Les fidèles doivent, à leur tour, considérer et vénérer consciemment dans leurs prêtres la personne même du Christ. « Nous sommes donc en ambassade pour le Christ, c'est comme si Dieu exhortait par nous », écrivait Saint Paul aux chrétiens de Corinthe (II, V, 20), en leur donnant le sens exact de son autorité sacerdotale. Et Sainte Catherine de Sienne conseillait à ses disciples de considérer uniquement dans les prêtres leur qualité de « dispensateurs du Sang de l'Agneau humble et immaculé », en dépassant les défauts qu'ils pourraient rencontrer en eux. Le prêtre reste toujours un homme faillible, capable d'errer, mais cela n'enlève rien au fait d'être l'Oint du Seigneur, marqué pour l'éternité de son signe indéfectible, ayant le pouvoir de consacrer le Corps du Christ, d'administrer les sacrements, de parler au peuple, au nom de Dieu.

2. — Sans le sacerdoce, nous serions privés de l'Eucharistie ; de l'ineffable consolation de nous entendre dire, au nom de Dieu : « Tes péchés sont remis » (Mt. IX, 2). Sans prêtres, les églises seraient désertes, les écoles laïcisées, les époux privés de la bénédiction divine et les mourants, des ultimes réconforts. Les enfants seraient abandonnés au mal ; toute l'humanité serait replongée dans sa misère, sans avoir quelqu'un pour l'en retirer, l'élever, la conduire à Dieu, L'implorer en son nom et à son profit. Mais Jésus, l'unique Médiateur entre Dieu et les hommes, a voulu instituer le sacerdoce précisément pour perpétuer, parmi nous, d'une manière visible, Son œuvre de salut, de médiation, de sanctification. Le prêtre nous accompagne dans toutes les étapes de notre vie : à notre naissance, il nous accueille aux fonts baptismaux, il nous administre les sacrements, nous initie à

la compréhension des réalités divines. Il nous montre la voie du bien, bénit notre idéal, soutient nos pas, nous réconforte à l'heure suprême de l'agonie. Il travaille souvent dans l'ombre, souvent méconnu, peu apprécié, quelquefois méprisé, aussi précieuse et indispensable que soit pourtant son œuvre d'apôtre. Un devoir de reconnaissance envers le don sacerdotal s'impose à tout chrétien : en premier lieu, gratitude allant à Jésus qui l'a institué, mais s'étendant aussi à ceux qui en accomplissent les sublimes fonctions. Cette reconnaissance doit s'exprimer non seulement par le respect et la filiale docilité envers le ministre de Dieu, mais aussi par la prière et le dévouement aux œuvres en faveur des vocations sacerdotales. Jésus Lui-même nous l'a enseigné : « Priez le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson » (Mt. IX, 38). « Quelle prière, commente Pie XI, pourrait être plus agréable au Cœur sacré du Rédempteur ?... Demandez, et il vous sera donné : demandez de bons et saints prêtres, et le Seigneur ne les refusera pas à son Eglise » *(Ad Catholici Sacerdotii)*. A la prière, il nous faut joindre aussi les œuvres « visant à nourrir, à susciter, à aider cet appel au sacerdoce » (ib.). Heureuses les familles à qui Dieu réserve l'honneur de Lui donner un prêtre ! Bénis tous ceux qui, par la prière, le sacrifice et les œuvres contribuent à la formation de saints prêtres !

Colloque

« Seigneur, ne regardez pas mes péchés, mais exaucez votre servante par la clémence de votre inestimable charité. Vous ne nous avez pas laissés orphelins en nous quittant, mais Vous nous avez donné votre Vicaire et vos ministres qui nous donnent le baptême de l'Esprit Saint. Ils lavent nos âmes de nos péchés, non seulement une fois, mais toujours, par votre sainte puissance.

« Faites donc, ô Bonté éternelle, que votre Vicaire et vos ministres aient cette faim des âmes, brûlent du saint désir de votre gloire et ne visent que Vous seul, très haute et éternelle Bonté.

« Sanctifiez vos serviteurs, Dieu éternel, afin qu'ils marchent uniquement à votre suite, avec un cœur simple et une volonté parfaite. Ne regardez pas ma misère, mais fixez-les dans votre volonté.

« Je reconnais, Dieu éternel, que votre bras est puissant et fort pour délivrer l'Eglise et votre peuple, pour le retirer des mains du démon et faire cesser les persécutions contre Elle. Je confesse que la sagesse de votre Fils, un avec Vous, peut illuminer mon intelligence, celle de votre peuple et dissiper les ténèbres environnant votre douce Epouse.

« Or donc, Père éternel, je supplie et conjure votre puissance, j'implore la sagesse de votre Fils unique et la clémence de l'Esprit Saint, feu et abîme de charité, afin qu'il soit fait miséricorde au monde et que la chaleur de la charité lui étant rendue, la paix et l'union règnent dans la sainte Eglise. Ne tardez pas davantage, Je Vous en prie, et que votre bonté infinie Vous contraigne à jeter vos regards miséricordieux sur votre sainte Epouse. Doux Jésus, Jésus amour » (Ste Cath. de Sienne).

34

LES SACREMENTS

PRESENCE DE DIEU — Faites, Seigneur, que la grâce que Vous m'accordez si généreusement, ne demeure pas vaine en moi.

Méditation

« De même que le corps humain est muni d'organes propres

à se garder en vie, en santé, et développer chacun de ses membres, ainsi le Sauveur du genre humain, dans son infinie bonté, a, d'une manière admirable, pourvu son Corps mystique de moyens merveilleux en l'enrichissant de sacrements, qui doivent soutenir les membres, comme par des degrés de grâce ininterrompus, depuis le berceau jusqu'au dernier soupir » *(Myst. Corp.)*. L'Eglise Corps mystique du Christ, est un organisme vivant, pourvu d'éléments capables de propager, conserver et alimenter la vie dans toutes ses parties. Cette force vitale émane de son divin Chef ; elle résulte de la grâce que le Rédempteur lui a méritée en mourant sur la croix, et qu'Il répartit encore, actuellement, par ses sacrements. En effet, « lorsque l'Eglise administre les sacrements, au moyen de rites extérieurs, c'est Lui qui produit l'effet intérieur » (ib.). Jésus, auteur et maître de la grâce, l'a comme Dieu, créée, comme homme, méritée. Il peut donc la dispenser comme Il veut et à qui Il veut, même sans l'intermédiaire de ces signes sensibles. Toutefois, c'est par les sacrements qu'Il veut la communiquer normalement. Il a institué précisément ces gestes et paroles pour nous donner une assurance plus grande de les avoir reçus. Cependant, il ne faut pas oublier que si le rite extérieur est indispensable pour recevoir la grâce correspondante au sacrement, celle-ci est toujours produite par Jésus qui, en coopérant avec ses ministres, intervient par sa puissance sanctificatrice chaque fois qu'ils les administrent. C'est une nouvelle preuve de la profonde et indivisible union de Jésus avec son Eglise. Il veut se servir de son action extérieure pour la sanctification des âmes, mais Il se réserve le pouvoir de vivifier et de rendre cette action efficace. Lorsque nous recevons un sacrement, ce n'est pas uniquement le prêtre qui pourvoit à nos besoins spirituels, mais Jésus avec lui, et son action toute-puissante pénètre et vivifie les fibres les

plus intimes de notre âme. Voilà pourquoi les sacrements, administrés à des sujets susceptibles de les recevoir ont, par eux-mêmes, une efficacité infaillible : l'action même de Dieu, latente en eux.

2. — Les sacrements agissent « *ex opere operato* », c'est-à-dire produisent toujours la grâce dont ils portent le signe, à cause de l'intervention toute-puissante du Christ. Tel est le motif réel de la profonde estime et du souverain respect qu'il nous faut nourrir à leur égard. La fréquence et la facilité avec laquelle certains sacrements peuvent se recevoir nous incitent souvent à nous en approcher avec négligence et peu d'attention ; quelquefois même avec cette désinvolture avec laquelle nous traitons les affaires de médiocre valeur. Cette attitude provient d'un manque de juste compréhension, d'une appréciation peu judicieuse et d'un esprit de foi mal affermi. Il est par conséquent nécessaire de le réveiller, le raviver, nous replacer actuellement et sincèrement en la présence du Seigneur, afin d'ouvrir largement notre âme à son action ! S'approcher d'un sacrement signifie en réalité s'approcher du Christ, se mettre en contact avec Lui pour recevoir l'effusion de sa grâce, la communication nouvelle de sa vie divine. « Il est vrai, enseigne Pie XII, que les sacrements possèdent une vertu intrinsèque ; en tant qu'actions du Christ Lui-même, ils communiquent et répandent la grâce du Chef divin dans les membres du Corps mystique. Mais ils exigent les dispositions adéquates de notre âme pour être véritablement efficaces » (*Mediator Dei*). En d'autres termes, Jésus nous offre infailliblement sa grâce, chaque fois que nous nous approchons d'un sacrement, mais ce don produit son effet sanctifiant en proportion du degré de nos dispositions intérieures. La semence la meilleure et la plus féconde, jetée dans une terre inculte, produit peu ou même

pas de fruit ; ainsi la grâce divine, sanctifiante en elle-même, fructifie en nous dans la mesure de notre bonne volonté. Oh ! combien Jésus désire que sa grâce, qu'Il nous distribue avec une si grande largesse par ses sacrements, trouve en nous des cœurs bien disposés, ouvert à son invasion, dociles à sa motion !

Chaque sacrement nous fait un présent de la grâce sanctifiante, soit la grâce initiale, soit son augmentation : il nous offre, en outre, la « grâce sacramentelle » qui lui est propre. Dieu met ainsi à notre disposition ses immenses richesses, incommensurables possibilités d'aide et de sainteté. Concentrons tous nos efforts à ce que pareils dons ne soient pas perdus !

Colloque

« O Verbe fait Homme, Vous nous avez donné les sacrements qui ont toute la vigueur de votre Sang et de votre Passion. Par eux, notre âme est lavée dans le Sang, nourrie dans le Sang.

« Votre Côté sacré est la source de l'eau et du Sang, d'où jaillissent l'eau du baptême et le sang des sacrements. Nous nous baignons dans l'eau de cette source lorsque nous recevons le saint baptême, et ce bain nous donne la capacité de glorifier Dieu, de recevoir ses dons. Nous buvons le Sang de cette source par les saints sacrements, en particulier par la confession et le Saint Sacrement de l'autel, par lesquels l'âme se nourrit en se réfugiant, ô Christ, dans la source de votre sacré Côté.

« Oh ! qu'elle est grande, la dignité des prêtres ! Ils sont les ministres de cette source, ils nous baignent dans l'eau du baptême et nous nourrissent, ensuite, de votre Sang ! Oh ! qu'elle est grande, leur dignité ! Ils sont, Seigneur, vos secrétaires et vos trésoriers, puisque, en nous transmettant

votre parole, ils nous manifestent vos secrets et, en nous administrant les sacrements, ils nous donnent vos trésors » (Ste M. Madeleine de' Pazzi).

« O très doux et bon Jésus ! Père des lumières, d'où procède tout don parfait, regardez-nous avec miséricorde, nous qui Vous louons, nous qui reconnaissons vraiment que nous ne pouvons rien sans Vous. Vous, qui Vous êtes offert comme rançon de notre rachat, accordez-nous, bien que nous soyons indignes d'un prix si élevé, de répondre à votre grâce, entièrement, parfaitement et toujours, de manière que, conformés à l'image de votre Passion, nous récupérions aussi celle que nous avons perdue par le péché, l'image de votre divinité » (St. Bonaventure).

35

LE LIEN DE LA PERFECTION

5e Dimanche après l'Epiphanie

PRESENCE DE DIEU — **Mon Dieu, faites-moi désirer et chercher par-dessus tout, la perfection de l'amour.**

Méditation

1. — L'Epître de ce dimanche (Col. III, 12-17), nous rappelle le devoir fondamental du chrétien : la charité. Tous les programmes et les résolutions de vie spirituelle sont valeur nulle s'ils ne sont animés par la charité et ne conduisent à la perfection de l'amour. Que valent le détachement, la mortification, l'humilité et toutes les autres vertus, s'ils ne disposent pas le cœur à une charité plus profonde, plus entière, plus expansive ? « Par-dessus tout, recommande Saint Paul, revêtez la charité, en laquelle se noue la perfection » ; non seulement l'amour pour Dieu, mais aussi à l'égard du

prochain. Bien plus, c'est sous cet aspect particulier que l'Apôtre parle aujourd'hui de la charité, relevant très finement comment tous nos rapports avec le prochain doivent être inspirés par l'amour : « Vous donc, les élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés, revêtez des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience ; supportez-vous les uns les autres et pardonnez-vous mutuellement, si l'un a contre l'autre quelque sujet de plainte ». La caractéristique des élus de Dieu, de ses saints et bien-aimés, est la charité fraternelle ; sans cette marque distinctive, Jésus ne nous reconnaît pas pour ses disciples, le Père céleste ne nous aime pas comme ses enfants, et ne nous introduira pas dans son royaume. La vie spirituelle requiert l'emploi de tant de moyens, elle comporte l'exercice de nombreuses vertus; mais il faut veiller à ne pas s'y perdre, ni à s'arrêter à des détails, et perdre de vue l'essentiel, c'est-à-dire oublier l'amour qui doit être le fondement et la fin de tout. A quoi servirait la vie spirituelle et la consécration à Dieu et même les vœux de religion, s'ils n'aidaient pas les âmes à tendre à l'amour parfait ?

L'amour parfait que l'Apôtre nous demande de nourrir envers le prochain est fait de miséricorde, de compassion, de pardon mutuel, de cordialité qui excluent les divisions, les froissements, qui surmontent les oppositions, oublient les offenses. Charité longanime, qui s'impose tous les sacrifices et vainc n'importe quelle difficulté, pourvu qu'elle soit d'accord avec tous, parce que tous forment dans le Christ « un seul corps », et sont fils du même Père céleste.

Une charité fraternelle de cette qualité est la garantie la plus certaine d'une vie spirituelle en marche vers la sainteté.

2. — L'Epître nous a brossé l'idéal de la vie chrétienne, idéal d'amour qui doit unir tous les fidèles en un seul cœur ;

l'Evangile (Mt. XIII, 24-30) nous découvre le terrain pratique où cet idéal doit être vécu.

« Il en va du Royaume des Cieux comme d'un homme qui a semé du bon grain dans son champ. Or... son ennemi est venu, il a semé à son tour de l'ivraie, au beau milieu du blé ». Dieu a semé le bien à pleines mains dans le monde, son champ : Il a semé grâce et amour, désir de donation totale, idéaux de vie apostolique, religieuse, sainte. Mais au milieu de tant de bien, l'ennemi est venu semer le mal. Pourquoi Dieu le permet-Il ? Pour passer ses serviteurs au crible, comme on crible le grain, pour les mettre à l'épreuve.

Nous nous scandalisons quelquefois en voyant le mal s'insinuer jusque dans les meilleurs milieux ; en constatant que même parmi les amis de Dieu, parmi ceux qui devraient édifier les autres, il en est qui se comportent indignement. Alors, pleins de zèle, comme les serviteurs de la parabole, nous voudrions y porter remède et enlever cette ivraie : « Veux-tu donc que nous allions la ramasser ? » Mais Dieu nous répond : « Non, vous risqueriez, en ramassant l'ivraie, d'arracher en même temps le blé » (ib., 39). L'ivraie est épargnée, non parce qu'elle est bonne, mais par égard au froment ; de même, Dieu épargne les mauvais et ne les enlève pas, pour le bien de ses élus. En nous demandant de supporter patiemment cette situation, aussi déplorable qu'inévitable, Dieu nous propose un des plus grands exercices de charité, de compassion, de miséricorde. Il ne nous demande pas de fraterniser avec le mal, de pactiser avec l'ivraie, mais de la supporter avec la longanimité avec laquelle Il la supporte Lui-même. N'y eut-il pas de traître dans le collège apostolique ? Et cependant, Jésus l'a voulu parmi ses intimes. Que d'amour ne lui a-t-il pas témoigné ! La plus grande charité est celle qu'on exerce à l'égard de ceux qui, par leur mauvaise conduite, nous donnent tant d'occasions de par-

donner, de rendre le bien pour le mal, de souffrir des injustices pour l'amour de Dieu. Il nous faut considérer, en outre, que s'il est impossible que l'ivraie se change en froment, il est au contraire toujours possible que les mauvais se convertissent et deviennent bons. La Madeleine, le bon larron et Pierre lui-même, qui avait renié Jésus, ne se sont-ils pas convertis ? C'est l'un des motifs les plus puissants pour nous porter à la bonté envers tous. Quand l'amour est parfait, il nous permet de vivre à côté des méchants sans âpreté, sans querelle, et sans en subir l'influence, mais au contraire, en leur faisant du bien.

Colloque

« O Seigneur, Vous, le très noble, très beau, très innocent, m'avez aimé, moi, très vil, très laid et tout difforme à cause de mes péchés ; enseignez-moi à imiter votre immense charité, afin que j'aime d'un amour sincère et cordial mon prochain, fût-il imparfait et coupable, n'excluant même pas ceux qui mènent une vie blâmable.

« Enseignez-moi à aimer tous les hommes pour votre amour, et les raisons de grande bienveillance ne me manqueront jamais, dussé-je traiter avec des gens grossiers, stupides, et pleins d'imperfections. En fixant le regard sur Vous, Seigneur Dieu, objet d'amour infini, je pourrai surmonter tous les ennuis et les difficultés que je rencontre dans mon contact avec le prochain.

« O Jésus, qui Vous êtes adapté à ma misère en devenant homme et en revêtant ma nature fragile, apprenez-moi à m'adapter à mon prochain en supportant patiemment ses défauts et m'appliquant à corriger les miens, et à rayer de ma conduite tout ce qui peut déplaire aux autres » (Vén. Jean de Jésus-Marie, O.C.D.).

« Voyez, Seigneur, combien je suis encore loin de la vraie

charité et de l'humilité ! Vous m'enseignez que ce n'est pas merveille de vivre en paix avec des personnes douces et bonnes, il n'y a rien de plus naturel : chacun aime la paix et préfère ceux qui sont du même sentiment. Mais il faut avoir beaucoup de vertu pour vivre en paix avec des esprits durs, pervers, intraitables et qui nous sont opposés.

« Accordez-moi, je Vous en prie, Seigneur, cette grâce sans laquelle je ne pourrai conserver longtemps la paix avec le prochain, mais serai toujours prêt à m'irriter et à m'indigner. Comme il vaudrait mieux que je me corrige moi-même, plutôt que de montrer du ressentiment envers les autres ! Si je veux que les autres supportent mes défauts, il faut qu'à mon tour je supporte les leurs » (cfr. Imit. de J.-C. II, 3, 2).

36

LE BAPTEME

PRESENCE DE DIEU — O Dieu qui, sans aucun mérite de ma part, avez fait de moi votre enfant, accordez-moi de vivre d'une manière qui soit digne de cette filiation divine.

Méditation

1. — L'Eglise, en mère soucieuse du salut de ses enfants, et empressée de les arracher à l'esclavage de Satan pour en faire les temples vivants du Très-Haut, n'attend pas que le néophyte soit en mesure de comprendre la valeur du baptême pour le lui administrer, mais elle se hâte de le lui conférer dès les premiers jours de son existence. Ainsi, le baptême est l'unique sacrement conféré sans l'intervention de la volonté personnelle et sans tenir compte des dispositions de l'enfant. L'Eglise veut, toutefois, des témoins respon-

sables s'engageant à la place du nouveau-né, afin que le don de Dieu ne soit pas perdu, en raison même de son inconscience. Dès que les enfants auront atteint l'âge de raison, ces « garants » ont le devoir sacré de leur faire connaître, apprécier ce grand sacrement et d'en vivre. Cette prise de conscience, ces dispositions que tu ne pouvais apporter aux fonts baptismaux, tu es tenu à les cultiver au cours de toute ta vie, afin d'être digne du caractère reçu, de ne pas élever d'obstacle au développement de la grâce baptismale, et de lui permettre au contraire de s'épanouir pleinement. Il te faut vivre consciemment les engagements pris pour toi à ton baptême, c'est-à-dire il faut conformer ta vie aux demandes, aux renonciations, aux promesses que ton parrain et ta marraine ont formulées en ton nom. Pour toi, ils ont demandé la foi ; ils ont renoncé en ton nom à Satan, à toutes ses œuvres et ses séductions ; en ton nom, ils ont déclaré vouloir recevoir le baptême, afin que tu puisses entrer dans la grande et sainte famille de Dieu. Dieu t'a libéré, par l'Eglise, des liens du péché, Il t'a accueilli dans ses bras, t'a marqué du signe indélébile de ses enfants. Les années écoulées, les vicissitudes de la vie, le peu de correspondance de ta part à la grâce, les péchés les plus graves — si tu as eu le malheur de les commettre — n'auront jamais le pouvoir de détruire en toi ce caractère d'enfant de Dieu. Quel honneur, quelle grandeur, quelle félicité d'être, pour l'éternité, l'enfant de Dieu ! « Voyez quel grand amour nous a donné le Père, pour que nous soyons appelés enfants de Dieu — car nous le sommes » (I Jean, III, 1), et cela, non seulement sans aucun mérite de ta part, mais uniquement par sa bonté infinie, en devançant toutes tes demandes et tes désirs.

2. — Le baptême est le principe et la cause de toute ta vie chrétienne, de toutes les autres grâces que tu as reçues et

recevras jusqu'à la mort. Bien plus : dépassant les limites de cette vie terrestre, le baptême est la cause et le principe de ta gloire éternelle. La robe blanche et le cierge allumé que l'Eglise t'a remis aux fonts baptismaux, en ont été le symbole : « Reçois cette robe blanche et porte-la sans tache jusqu'au tribunal de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour avoir la vie éternelle. Reçois ce flambeau ardent et conserve inviolable la grâce de ton baptême... afin que, lorsque le Seigneur viendra te convier aux noces éternelles, tu puisses aller à sa rencontre, avec tous les saints de la cour céleste, et que tu vives de la vie éternelle » *(Rituel romain)*. Ces paroles, si profondes et significatives, devraient être gravées dans ton esprit et dans ton cœur pour te rappeler continuellement le devoir de conserver la grâce baptismale. Avec les années, d'autres obligations et d'autres engagements se sont présentés à toi, réclamant ton temps et ton attention. Ils sont sacrés parce qu'en relation étroite avec ton état de vie, et dès lors voulus par Dieu ; toutefois, tu ne dois pas oublier que ton devoir primordial est toujours celui que t'a imposé le saint baptême ; conserver intacte la robe de la grâce. Même si d'autres prestations pressantes te liaient : obligations familiales, apostoliques, sacerdotales ou religieuses, souviens-toi qu'avant et par-dessus tout, il te faut vivre ton baptême.

Sans le baptême, à l'aurore de ta vie, tu ne pourrais te nourrir, aujourd'hui, du Corps du Seigneur, tu ne pourrais être apôtre, ni consacré à Dieu dans la vie religieuse, tu ne pourrais être son ministre : tout se rattache à ce premier anneau de la grâce sanctifiante. Et si tu ne te préoccupais pas, aujourd'hui, de vivre ton baptême selon la perfection requise par ton état actuel, ta piété serait vaine, vaines tes communions, ton activité apostolique, même ta consécration à Dieu ; ton ministère même serait vain.

Souviens-toi des paroles que l'Eglise a prononcées sur toi en ce jour lointain : « Esprit immonde, retire-toi de cette créature de Dieu, que Notre-Seigneur a daigné appeler à son saint temple, afin qu'elle devienne le temple du Dieu vivant et que l'Esprit Saint habite en elle. Que ta conduite soit telle que tu puisses toujours être le temple de Dieu ». *(Rit. Rom.)*.

Colloque

« Je Vous en supplie, Seigneur, gardez pur l'hommage de ma foi et faites que, jusqu'à mon dernier soupir, je puisse m'en rapporter au témoignage irrécusable de ma conscience. Puissé-je posséder pour toujours, moi, baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ce que j'ai professé dans le symbole de ma régénération, à savoir, que Vous êtes notre Père ! Puissé-je Vous adorer, Vous et votre Fils et votre Esprit Saint qui procède de Vous par votre Fils unique. J'ai vraiment un témoin digne de foi pour garantir ce que je crois, Celui-là même qui a dit : « Père, tout ce qui est à Moi est à Vous, et tout ce qui est à Vous est à Moi », Jésus-Christ, mon Seigneur, qui demeure en Vous et qui, Dieu éternel, procède de Vous, est toujours près de Vous, et est béni dans les siècles des siècles » (St. Hilaire).

« Je renonce à Satan ! Telle fut, ô Dieu, la promesse de mon baptême, promesse solennelle faite en présence de l'Eglise, promesse tellement catégorique que personne ne peut m'en dispenser, promesse écrite par la main des anges et sur laquelle je serai jugé à l'heure de la mort.

« Je veux renouveler aujourd'hui cette promesse, mon Dieu, avec la plus grande ferveur. C'est pourquoi, de tout mon cœur, de toutes mes forces, je renonce à vous, Satan ; je renonce à l'abominable péché ; je renonce au monde détestable !

« Je me donne à Vous, ô mon Seigneur Jésus-Christ, entièrement et pour toujours. Je veux adhérer à votre sainte doctrine par la foi ; à vos saintes promesses, par l'espérance ; à vos divins commandements et conseils, par l'amour et la charité. Je veux Vous suivre dans l'exercice de toutes vos vertus. Je veux Vous suivre, Vous, mon Chef, comme un membre vivant de votre vie » (St. Jean Eudes).

37

LA CONFIRMATION

PRESENCE DE DIEU — O Esprit Saint, confirmez de nouveau ce que Vous avez opéré en moi, et rendez-moi capable de vivre en véritable soldat du Christ.

Méditation

1. — Le baptême est le sacrement de l'*initiation* chrétienne, puisqu'il nous introduit dans l'Eglise, la grande famille de Dieu, et nous confère la grâce sanctifiante par laquelle nous devenons enfants du Très-Haut et frères de Jésus-Christ. La confirmation *confirme* et renforce en nous cette vie chrétienne à laquelle le baptême nous avait engendrés. Le baptême est, en quelque sorte, l'acte de naissance à la vie chrétienne, la confirmation marque notre passage à l'état de chrétien adulte. « La confirmation, dit le catéchisme (1), fortifie en nous la vie surnaturelle et augmente les dons du Saint-Esprit ; elle nous procure les grâces actuelles nécessaires pour professer et défendre la foi ; elle imprime dans notre âme une marque ineffaçable et nous fait soldats de Jésus-Christ ».

(1) Catéchisme à l'usage de tous les diocèses de Belgique, no 380.

Le baptême fait de nous les temples de l'Esprit Saint, mais par la confirmation, ce divin Esprit survient en nous avec une plus grande plénitude et nous sacre *chevaliers* du Christ, capables de combattre et défendre notre foi et l'Eglise. Nous avons un besoin impérieux de ce sacrement, surtout de nos jours. Les ennemis de Dieu, les pièges et les séductions du mal se multiplient au point qu'il faut souvent un grand courage et quelquefois même de l'héroïsme, pour professer fermement sa foi et la morale catholiques. La confirmation marque nos âmes d'un signe indélébile, elle y imprime ce caractère glorieux de « soldat » de Jésus-Christ. Elle nous confère la force nécessaire pour y correspondre et le droit de recevoir, au moment opportun, les grâces actuelles pour maintenir notre fidélité à Dieu, malgré les difficultés et les luttes que nous pourrions rencontrer. Telle est précisément la « grâce sacramentelle » de la confirmation.

On peut donc affirmer que, au moins virtuellement, ce sacrement consacre les héros du devoir et les martyrs, parce qu'il confère à l'homme la force de vivre et de professer ouvertement sa foi, même au prix de grands sacrifices, y compris, lorsqu'il y a lieu, celui de sa vie.

Lorsque la pusillanimité ou le respect humain tente de t'arrêter, répète-toi les paroles intrépides de Saint François d'Assise : « Chevalier du Christ, as-tu peur ? ! », et au souvenir du jour béni de ta confirmation où tu fus sacré solennellement chevalier du Christ, tu trouveras la force de réagir et de vaincre.

2. — Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus écrivait, au sujet de sa confirmation : « Je m'étais préparée avec beaucoup de soin à recevoir la visite de l'Esprit Saint, je ne comprenais pas qu'on ne fasse pas une grande attention à la réception de ce sacrement d'amour... Comme les apôtres j'attendais

avec bonheur la visite de l'Esprit Saint... Je me réjouissais à la pensée d'être bientôt parfaite chrétienne » (H.A. p. 87). Les âmes qui, à l'instar de cette jeune sainte, peuvent se rendre le témoignage de s'être préparées à recevoir la confirmation avec toute l'intelligence requise, sont malheureusement trop rares. Bien peu pensent à l'Esprit Saint, le grand Don incréé, qui se donne à l'âme pour en être le Paraclet, c'est-à-dire le réconfort, le soutien, le guide ; ou s'ils y pensent, c'est vaguement, superficiellement, aussi est-il matériellement impossible — question de temps — d'approfondir cet ineffable mystère auprès des futurs jeunes confirmés. Tâchons de suppléer, maintenant, au manque de préparation avec lequel nous avons reçu jadis ce sacrement. Méditons la belle prière que l'évêque a récitée en nous imposant les mains : « O Dieu... envoyez-leur du haut du ciel l'Auteur des sept Dons, votre Esprit Saint Consolateur, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété. Remplissez-les de l'Esprit de votre crainte et marquez-les du signe de la croix du Christ pour la vie éternelle. » *(Rit. Rom.)*. L'Esprit Saint est descendu en nous pour y déposer l'abondance de ses dons. Il nous a confirmés c'est-à-dire affermis dans la foi, Il nous a délégué la force nécessaire pour vivre en parfaits chrétiens, en pleine harmonie avec les saintes exigences de la loi de Dieu. Jésus a dit aux Apôtres : « Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins à Jérusalem... et jusqu'aux confins de la terre » (Act. I, 8), Il leur prédisait, par ces mots, la venue du divin Paraclet. Nous aussi, nous avons reçu cette force au jour de notre confirmation, mais si, de fait, nous n'avons pas toujours rendu témoignage au Christ par notre conduite, il ne faut pas s'en prendre au sacrement, mais à l'indifférence avec laquelle nous avons correspondu à la

grâce. Si nous avons été faibles dans la lutte contre nos passions, le monde, Satan, c'est parce que nous n'avons pas su mettre à profit ce don de force octroyé par l'Esprit Saint au jour de notre confirmation.

Supplions ce divin Esprit de pardonner nos négligences et de nous aider désormais à suppléer à nos oublis passés.

Colloque

« Je Vous connus, Dieu vrai et un, Esprit Saint, procédant du Père et du Fils, qui leur êtes consubstantiel et coéternel. En tant que Paraclet et Avocat, Vous êtes descendu sous la forme d'une colombe sur Notre-Seigneur Jésus-Christ et Vous êtes posé, telles des langues de feu, sur la tête des Apôtres réunis au Cénacle. Dès l'origine, Vous avez instruit tous les Saints par le don de votre grâce. Vous avez ouvert la bouche des prophètes, afin qu'ils racontent les merveilles du royaume de Dieu. Avec le Père et le Fils, Vous êtes adoré et glorifié par tous les élus de Dieu. Et moi, fils indigne de votre servante, je glorifie votre nom de tout mon cœur, parce que Vous m'avez éclairé. Vous êtes la vraie lumière, le feu de Dieu, le maître des esprits, qui enseignez toute vérité par votre onction. Sans vous, il est impossible de plaire à Dieu, puisque Vous êtes Dieu de Dieu, lumière procédant de la lumière, c'est-à-dire procédant d'une manière ineffable du Père des lumières et de son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel Vous êtes glorifié. Vous régnez à jamais, leur étant égal, dans l'essence d'une invisible Trinité !

« O Esprit Saint, abreuvez-moi au torrent de votre douceur, afin que je ne veuille plus rien goûter des douceurs empoisonnées du monde » (St. Augustin).

« O Esprit Saint, amour infini, qui procédez du Père et du Fils, donnez-moi l'esprit d'adoption, enseignez-moi à agir toujours en véritable enfant de Dieu. Demeurez en moi,

faites que je demeure en Vous, pour aimer comme Vous aimez. Sans Vous, je ne suis rien : *sine tuo numine nihil est in homine*... Je ne vaux rien, mais gardez-moi uni à Vous, remplissez-moi de votre amour, afin que je reste uni, avec votre secours, au Père et au Fils » (Dom Col. Marmion). (1)

38

LA PENITENCE (2)

PRESENCE DE DIEU — Seigneur Jésus, qui allez à la recherche de l'enfant prodigue, ne méprisez pas mon cœur repenti et humilié, mais purifiez-le dans le bain salutaire de votre précieux Sang.

Méditation

1. — La grâce ne contraint pas l'homme à viser au bien, elle ne le sanctifie pas sans sa coopération volontaire, bien qu'elle nous soit accordée avec abondance au baptême et à la confirmation et que sa force sanctificatrice soit, par elle-même, infaillible. L'homme reste toujours libre d'y correspondre ou non ; il garde malheureusement toujours cette triste possibilité de résister à la grâce en s'adonnant au mal, en manquant ainsi à ses devoirs d'enfant de Dieu et de soldat du Christ. Jésus, qui avait prévu ces déviations ou chutes possibles, a institué un sacrement spécial dont le but est précisément de guérir les blessures du péché, rétablir les pécheurs dans la grâce et raffermir les faibles. Le Seigneur dit aux Apôtres : « Ceux à qui vous remettrez les péchés,

(1) Pour le sacrement de l'Eucharistie, voir les méditations du début du mois de juin.

(2) Le sujet est complété par la 28e méditation du mois de février sur « La Confession ».

ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus » (Jean, XX, 23) ; Il leur conférait par ces paroles, à eux et à leurs successeurs, la puissance incommensurable de remettre les péchés en son nom. Ce pouvoir, n'a pas été octroyé aux anges, pas même à la Très Sainte Vierge Marie, il a été réservé uniquement aux ministres du Christ.

Jésus absolvait les pécheurs. Cependant, les scribes scandalisés se demandaient : « Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ? » (Marc. II, 7). Le monde garde encore la même attitude vis-à-vis du sacrement de pénitence, il louvoie entre l'incrédulité et la raillerie ; il ne peut ni ne veut reconnaître, dans le prêtre, le ministre mandaté de Dieu à cet effet. Mais pour les croyants convaincus, il n'est peut-être pas de sacrement qui porte davantage à la piété, à la dévotion, à la reconnaissance. On ne peut assez admirer la grandeur des sacrements par lesquels Jésus nous élève à la dignité d'enfants et de chevaliers de Dieu, ni goûter l'ineffable douceur de celui par lequel Il nous nourrit de sa Chair immaculée ; mais il n'en est peut-être pas de plus émouvant que celui où Il attend le chrétien qui L'a trahi, le soldat déserteur, le fils prodigue qui, après s'être nourri à sa table, s'est éloigné pour se repaître des glands destinés aux pourceaux. Au lieu de s'indigner ou de repousser celui qui a correspondu si mal à ses dons immenses, Jésus, par son sacrement de pénitence, lui offre son pardon, sa miséricorde ; Il guérit cette âme, revêtue jadis de la robe nuptiale de la grâce et régénérée dans son Sang précieux, et qui était devenue son ennemie en tombant dans le péché.

2. — Bien que le sacrement de pénitence soit uniquement de nécessité absolue dans le cas de péchés mortels, l'Eglise en a toujours recommandé et conseillé l'usage fréquent,

même aux pécheurs qui n'ont à accuser que des péchés véniels. « Nous tenons à recommander vivement ce pieux usage introduit par l'Eglise, sous l'impulsion du Saint-Esprit, de la confession fréquente. Celle-ci permet une connaissance plus judicieuse de soi, stimule l'humilité chrétienne, tend à déraciner les mauvaises habitudes, combat la négligence spirituelle et la tiédeur, purifie la conscience, fortifie la volonté, favorise la direction spirituelle et, par l'effet propre du sacrement, augmente la grâce » (Myst. Corp.). La confession fréquente a toujours été considérée, par la tradition catholique authentique, comme une école de perfection, un moyen très efficace de corriger les défauts, les mauvaises tendances, et croître dans la vertu. Lorsque le pénitent reconnaît dans la personne du confesseur, Notre Seigneur Jésus-Christ Lui-même, à qui il dévoile ses manquements et ses faiblesses avec une humble sincérité, joignant à l'accusation, un véritable repentir et un vif désir de se corriger, le sacrement opère en lui de très précieux effets. Non seulement il sort absous de ses infidélités et voit augmentée sa grâce sanctifiante, mais de plus, il reçoit le secours de la « grâce sacramentelle » qui lui assure l'aide divine opportune pour corriger ses points faibles, vaincre les tentations auxquelles il est plus facilement exposé, surmonter les difficultés particulières rencontrées dans l'exercice de la vertu. Il n'est meilleure médecine au monde, capable de soulager, guérir ou panser les maux et les blessures de l'âme, qu'une confession bien faite, c'est-à-dire confession humble, sincère, douloureuse, de ses faiblesses. Jésus nous attend, dans ce sacrement de son Amour miséricordieux, non seulement pour laver nos âmes dans son précieux Sang, mais les fortifier dans ce bain salutaire, les armer, les prémunir contre les attaques de la tentation et du mal. La confession applique à notre âme les mérites de la Passion de Jésus, la valeur infinie de son

Sang, aussi en sortons-nous renouvelés davantage, sanctifiés et affermis dans le bien si, au préalable, nous nous en sommes approchés avec un cœur contrit et humilié.

Colloque

« Si tu as péché, mon âme, si ta chute t'a blessée, voici ton Dieu, ton Médecin, prêt à te guérir. Sa toute-puissance Lui permet de te remettre, en un moment, toutes tes fautes, sa bonté et sa miséricorde Le portent à te pardonner.

« Peut-être connais-tu l'épouvante, parce qu'Il est ton juge ? Mais aie confiance, mon âme, puisqu'Il est aussi ton défenseur. Il est ton juge, non pour te condamner, mais si tu t'humilies, pour te sauver. Il est ton défenseur pour t'excuser et te justifier, si tu te repens. Sa miséricorde est infiniment plus grande que toutes tes iniquités. Je te le dis, non pour qu'en demeurant dans le péché, tu te rendes indigne de sa pitié, mais afin qu'en t'éloignant du mal, tu n'aies pas à désespérer de sa clémence et de son pardon. » (Bx Louis de Blois).

« O source de l'amour, très aimant Seigneur Jésus-Christ, plein d'une bonté si grande, si ineffable, tu nous devances toujours en nous aimant ; si nous Te cherchons, Tu Te présentes à nous et viens à notre rencontre. Tu aimes, et ton immense charité s'étend jusqu'à tes ennemis. Tu ne refuses à personne le don de toi-même. Tu ne méprises personne, mais Tu appelles tout le monde et Tu nous reçois en ami. Ta charité surabondante est si infinie, que tu appelles à la pénitence ceux qui gisent misérablement dans le péché, et souvent, bien qu'ils se rebellent, Tu les forces à revenir.

« Daigne donc m'aider, ô très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, lumière et brasier d'amour; embrasse et illumine mon cœur dur, rebelle à ta charité, afin que, pour ton amour, je regrette mes péchés, j'en fasse pénitence et pratique, d'une

âme pure, humble et aimante, les œuvres qui Te sont agréables. Puissé-je vivre de ton amour en cette vie, précédé, aidé et suivi de ta grâce, et obtenir plus tard, par ta miséricorde, la vie éternelle, afin de T'aimer à jamais dans la gloire » (Vén. Raymond Jourdain).

39

L'EXTREME-ONCTION

PRESENCE DE DIEU — Puisse votre grâce, Seigneur, me purifier de toute faute, afin d'être sans tache lorsque je serai admis en votre présence.

Méditation

1. — L'extrême-onction a été définie, d'une manière très expressive, le « *sacramentum exeuntium* » (Conc. de Trente), c'est-à-dire le sacrement de ceux qui sont sur le point de quitter ce monde pour entrer dans l'éternité. La vie chrétienne, commencée au baptême, perfectionnée par la confirmation, alimentée par l'Eucharistie, restaurée par la pénitence, s'achève et, pour ainsi dire, se couronne par l'extrême-onction. Elle parachève l'œuvre de purification de l'âme et, la fortifiant contre les difficultés de la dernière heure, la prépare à comparaître devant Dieu. Réellement, son effet particulier, comme l'enseigne le Concile de Trente, « est l'infusion dans l'âme de la grâce du Saint-Esprit, dont l'onction remet les restes du péché. L'extrême-onction, vivifie l'espérance en la bonté de Dieu, ranime et relève le courage du malade, qui se sent rassuré, et supporte dès lors ses douleurs avec plus de patience et de force, de même qu'il évite plus aisément les pièges du démon. » Sans doute, l'extrême-onction a-t-elle aussi le pouvoir « d'effacer les péchés véniels et mortels que le malade, contrit, n'a pu

confesser » (catéchisme de Pie X), mais sa grâce spéciale ne réside pas en cette particularité : cet effet est, à proprement parler, réservé au sacrement de pénitence. L'extrême-onction détruit les dernières racines du mal ; elle guérit l'âme de cette langueur, de cette infirmité, suite logique des péchés s'échelonnant tout au long de la vie et déjà pardonnés par la confession. De même que la confirmation confirme et perfectionne la grâce reçue au baptême, ainsi l'extrême-onction parfait la purification de l'âme déjà accomplie par la pénitence. « O notre Rédempteur — prie l'Eglise en administrant l'extrême-onction — guérissez, par la grâce de l'Esprit Saint, toutes les langueurs de ce malade, pansez ses blessures, pardonnez ses péchés, faites cesser toutes les douleurs de son âme et de son corps, rendez-lui *une parfaite santé spirituelle* et corporelle ». La parfaite santé de l'âme signifie la rémission totale, non seulement des péchés, mais aussi de toutes leurs funestes conséquences ; c'est l'effet de ce sacrement, par lequel le mourant, soulagé du poids de ses fautes, peut s'acheminer sereinement vers l'au-delà.

2. — L'extrême-onction, enseigne Saint Thomas, est l'ultime sacrement et, en quelque sorte, la « consommation » de l'œuvre purificatrice de l'âme, par laquelle l'homme se prépare à entrer dans la gloire.

Le moribond qui le reçoit avec les dispositions requises, obtient la rémission plénière de tous ses péchés et de la peine qui leur est due ; de cette manière il peut passer directement, de l'exil terrestre à la gloire éternelle, sans devoir passer par le purgatoire. Mais si tel est l'effet normal de l'extrême-onction, peu nombreux sont ceux qui en récoltent les fruits, parce qu'ils ne s'y sont pas bien disposés. De fait, il n'est peut-être aucun sacrement pour adultes qui soit autant méconnu que l'extrême-onction. Souvent, il est reçu à la

hâte, à l'improviste, dans une inconscience partielle ou totale. D'où il résulte que les avantages très précieux pour l'âme sont en grande partie annihilés. Il est donc nécessaire de faire tout ce qui dépend de nous, afin que les malades soient préparés à le recevoir à temps, en pleine conscience et avec une piété profonde et pouvoir ainsi profiter pleinement de la grande grâce mise à leur portée. La crainte d'impressionner le malade ou la famille, ne doit pas empêcher d'accomplir, avec charité et délicatesse, ce pieux office dont nous aurons tous besoin un jour. Comme nous serons heureux, en ce moment, si quelqu'un s'en acquitte, à notre égard, opportunément. Du reste, pour dissiper les préjugés que le peuple nourrit souvent à l'endroit de ce sacrement, il est utile de rappeler qu'il influe, non seulement sur la santé de l'âme, mais encore sur celle du corps, dans le cas où la guérison entrerait dans les desseins de Dieu et nous serait spirituellement utile. Mais le but principal à poursuivre dans ces ultimes instants, c'est d'assurer au moribond la parfaite tranquillité de la conscience, le réconfort et le soutien divins nécessaires pour supporter les pénibles souffrances et les affres de l'agonie, afin qu'il puisse affronter courageusement les derniers assauts de l'ennemi, accepter avec résignation la mort, s'abandonner avec confiance à la divine miséricorde, et parvenir enfin à la patrie céleste. Alors l'émouvante prière de l'Eglise deviendra pour lui une vivante réalité : « Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père qui vous a créée, au nom de Jésus-Christ mort pour vous, au nom du Saint-Esprit qui vous a été donné » *(Rit. Rom.)*.

Colloque

« Vous avez adouci pour nous la terreur de la mort, Seigneur ; Vous avez fait, du terme de notre vie, le commencement de la vraie vie. Vous faites reposer nos corps

pour un peu de temps, rien que pour un peu de temps. Puis, Vous les réveillerez au son de la trompette finale. Vous nous confiez à la terre formée par vos mains, afin qu'elle nous conserve ; un jour, Vous lui reprendrez nos restes mortels pour les changer en beauté immortelle.

« Vous êtes devenu, pour nous, malédiction et péché, afin de nous sauver de la malédiction et du péché. Vous nous avez préparé notre résurrection lorsque Vous avez brisé les portes de l'enfer et anéanti, par votre mort, celui qui possédait l'empire sur la mort.

« Vous avez donné, aux craintifs, le signe de la Croix, pour détruire l'adversaire et nous assurer la vie, ô Dieu éternel, à qui j'ai été offerte dès le sein de ma mère, ô Dieu que j'ai aimé de toutes mes forces...

« O Maître, placez auprès de moi un ange de lumière qui me conduise auprès des saints Pères, au lieu de rafraîchissement, d'où jaillit la source qui désaltère.

« Vous avez rendu le Paradis au bon larron. Souvenez-Vous aussi de moi dans votre royaume, car je suis crucifiée avec Vous, et la crainte de votre jugement a martyrisé ma chair. Que l'abîme ne me sépare pas de vos élus ! Ne Vous souvenez plus de mes péchés. Si, à cause de la faiblesse de ma nature, j'ai manqué en paroles, en œuvres ou en pensées, pardonnez-moi, puisque Vous avez le pouvoir de remettre les péchés. Puisse mon âme être trouvée sans faute lorsque je déposerai le vêtement de mon corps. En ce moment fatal, recevez, entre vos mains, mon esprit pur et sans souillure, comme une offrande qui Vous soit agréable » (S. Macrina).

40

LA VOCATION

PRESENCE DE DIEU — Donnez-moi, Seigneur, de répondre, d'un cœur profondément humble et pleinement généreux, au privilège de votre appel.

Méditation

1. — En général, on peut appeler « vocation », tout appel de Dieu adressé à l'âme, c'est la raison pour laquelle on parle de « vocation à la vie chrétienne ». « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ... — s'exclame Saint Paul — qui nous a élus en Lui, dès avant la création du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour, déterminant d'avance que nous serions pour Lui des fils adoptifs par Jésus-Christ » (Eph. I, 3-5). C'est la définition de cet idéal très élevé du chrétien, pour lequel nous ne remercierons jamais assez le Seigneur et auquel nous ne répondrons jamais comme il siérait de le faire. Toutefois, à côté de cette vocation universelle de tout chrétien, il en existe de plus particulières, distinctes de l'état ordinaire des conjoints ou des aspirants au mariage, et c'est spécialement ce sens plus restreint qui se désigne par le mot « vocation ». Il est dit d'une personne qu'elle « a la vocation », lorsqu'elle est appelée, par le Seigneur, à un état de vie « supérieur », impliquant des relations spéciales entre elle et Dieu, la rendant « consacrée », c'est-à-dire réservée à Dieu seul. C'est pourquoi Dieu demande à ces âmes « appelées » de renoncer à la vie du siècle, à ne pas contracter de liens qui créent entre les individus une union profonde et une appartenance mutuelle. Au lieu de lier sa vie à celle d'une autre créature, l'âme consacrée

se lie à Dieu par le lien très pur de la chasteté parfaite. Par conséquent, elle n'appartient plus à elle-même ni aux créatures, mais uniquement à Dieu. Cette « appartenance » totale à Dieu, caractérise l'âme consacrée, soit qu'elle ait reçu la consécration sacramentelle et charismatique du sacerdoce, soit qu'elle ait fait profession religieuse ou émis le vœu de chasteté parfaite. Cette appartenance est non seulement sa caractéristique, mais aussi sa gloire et la marque indélébile de sa dignité, car, autant Dieu est supérieur à la créature, autant l'honneur de Lui appartenir est supérieur à celui d'être uni à une créature.

2. — La vocation, ou l'appel à se consacrer à Dieu, est un *privilège* qui ne tient aucunement compte du mérite personnel ; il résulte uniquement du bon plaisir divin. Dieu choisit qui Il veut, quand Il veut, et comme Il veut. « Tous ne comprennent pas ce langage, disait Jésus, mais ceux-là seulement à qui c'est donné » (Matt. XIX, 11). Cette prérogative leur est concédée uniquement parce qu'Il en a plu ainsi à Dieu et qu'Il l'a voulu. « Ce n'est pas vous qui M'avez choisi, mais c'est Moi qui vous ai choisis » (Jean, XV, 16). L'élection divine se trouve à l'origine de toute vocation ; ce choix est absolument gratuit, il s'inspire de son seul amour. Tout élu doit donc se considérer comme un *privilégié* du Très-Haut, qui l'a favorisé selon les insondables desseins de sa volonté, uniquement parce qu'il Lui plaisait de le faire. Chacun peut et doit penser que Dieu aurait pu en appeler d'autres, beaucoup plus méritants, plus vertueux, plus doués, et devant ce mystère du choix divin, et son insuffisance, il s'abîmera dans la reconnaissance et l'humilité. Toute âme privilégiée peut chanter son *Magnificat* avec Marie, la grande privilégiée : « Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur, parce

qu'Il a jeté les yeux sur son humble servante » (Luc. I, 46-48). L'histoire de toute vocation se résume en ces mots : le regard de Dieu, se posant avec un amour particulier sur une créature. Cette créature est pauvre, faible, misérable. Qu'importe ? Dieu connaît ce dont Il l'a faite. Son regard se porte sur cette pauvreté, et Il l'attire à Lui : « D'un amour éternel Je t'ai aimée, aussi t'ai-Je conservé ma faveur » (Jér. XXXI, 3).

Le choix de Dieu est absolument libre ; d'autre part, Sagesse et Toute-Puissance infinies, Il ne recherche pas les dons de ses créatures, Il n'en a nul besoin ; plus encore, son choix se porte souvent sur les plus faibles, sur ceux que le monde méprise. Dieu cherche uniquement des cœurs capables de correspondre à sa prédilection, de se donner à Lui avec une générosité totale, sans la moindre réserve.

Colloque

« O Bonté infinie, Vous nous avez élus pour être vos créatures dès avant de nous donner l'être ; c'est pourquoi Vous pouviez dire : « Ce n'est pas vous qui M'avez choisi car, n'étant rien, vous n'aviez aucune possibilité de choisir, mais c'est Moi qui vous ai choisis ».

« Vous nous avez élus en nous créant à votre image et ressemblance, poussé par votre seule bonté. Vous nous avez élus d'une élection nouvelle au saint baptême, en faisant de nous vos enfants, alors que, nés dans le péché, nous n'aurions pu y aspirer, si Vous ne nous y aviez appelés.

« Toujours mu par votre bonté infinie, ô mon Dieu, Vous nous avez élus, moi et tant d'autres créatures, afin que nous nous consacrions entièrement à Vous ; Vous nous avez élus de mille et mille manières, par vos inspirations intérieures et vos autres voies. Vous nous avez élus particulièrement pour nous rendre capables de nous élever jusqu'à Vous,

pour nous faire connaître votre Etre et nous permettre d'y participer.

« O grandeur de la créature élue par Vous ! A quel sublime état elle a été élevée, et combien son abjection est grande lorsqu'elle cède au péché, au lieu de correspondre à votre choix !

« O doux Epoux, je veux Vous demander sans cesse cette grâce : puissent toutes les âmes élues recevoir la lumière et la connaissance parfaites de leur état, afin qu'elles renoncent de bon cœur à elles-mêmes pour se consacrer à votre service.

« Oh ! Seigneur, comme il est nécessaire de Vous faire cette prière ! Combien il est nécessaire que Vous accordiez cette grâce, afin que vos élus Vous servent parfaitement ! » (Ste M.-Madeleine de' Pazzi).

« Je viens à Vous, Jésus très aimant, que j'ai aimé, que j'ai cherché, que j'ai toujours désiré. Je viens à cause de votre douceur, de votre pitié, de votre charité ; je viens de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces. Je Vous suis, parce que Vous m'avez appelée. Que je ne sois pas déçue, mais agissez avec moi selon votre mansuétude, et selon la grandeur de votre miséricorde » (Ste Gertrude).

41

COMMENT CORRESPONDRE A LA GRACE DE LA VOCATION

PRESENCE DE DIEU — Seigneur, qui m'appelez sans cesse en m'attirant à Vous, donnez-moi de répondre à votre appel avec une générosité toujours plus grande.

Méditation

1. — Dieu appelle, Il ne contraint pas. Il laisse à l'homme

la pleine liberté de donner son consentement, d'accepter sa divine invitation. « Si tu veux être parfait... viens, suis-Moi » (Mt. XIX, 21), dit le Seigneur à toute âme choisie, mais Il lui laisse, comme au jeune homme de l'Evangile, la libre possibilité de répondre ou non à son appel. Toutefois, lorsque Dieu appelle, il est téméraire de fermer son cœur à sa voix et de repousser son invitation. Qui oserait se détourner du regard de prédilection que le Très-Haut porte vers lui en l'appelant à sa suite ?

La voix de la créature doit répondre à l'appel divin et prononcer en toute humilité, joie, reconnaissance et promptitude, son *oui* total : *Ecce venio,* « Voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Hebr. X, 7). Il faut que la créature acquiesce à l'élection divine qui l'a prévenue, en choisissant Dieu comme son bien unique, son unique amour, émergeant de tout le créé, de toutes les affections terrestres. « Qui aime son père ou sa mère plus que Moi, n'est pas digne de Moi » (Mt. X, 37). Dieu, notre Créateur et Maître absolu, est en droit d'exiger le renoncement aux affections les plus saintes et que, pour son amour, nous abandonnions notre père, notre mère, nos frères, nos sœurs, notre maison et tous nos biens. Du reste, si Dieu a établi que « l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme » (Gen. II, 24), comment pourrait-il paraître exagéré d'agir semblablement lorsque le don plénier se fait, non à une créature, mais au Créateur Lui-même ?

Le premier devoir de l'âme élue est donc de renoncer aux affections, aux biens, aux jouissances terrestres, et, dégagée de tous ses liens, de suivre Dieu. En pratique, la mesure du renoncement effectif ne sera pas égale pour tous ; l'exigence est plus totale pour le religieux que pour le prêtre séculier, pour la cloîtrée que pour l'âme consacrée à Dieu dans le monde. Mais, au point de vue de l'affection, le

renoncement, mieux, le détachement du cœur, doit être égal pour tous ; il atteint sa pleine mesure lorsqu'il est total et sans aucune réserve.

2. — Il ne suffit pas de quitter le monde pour correspondre vraiment à la grâce de la vocation, ni d'entrer au séminaire ou en religion, il ne suffit pas d'être ordonné prêtre ou d'émettre des vœux, il faut s'exercer jour par jour, à se maintenir à la hauteur de cet appel, à harmoniser de plus en plus sa vie avec les exigences de l'attente divine. Tout est progressif dans l'homme ; tant que nous vivons ici-bas, tout est susceptible de perfectionnement. En ce sens, on peut affirmer que la consécration à Dieu, bien que rendue plus stable par la réception des Ordres sacrés ou l'énoncé des vœux, est soumise à la loi du progrès, et il faut qu'elle s'approfondisse et devienne plus parfaite. En général, au moment où l'âme se lie à Dieu, elle n'a pas encore réalisé sa consécration pleine et totale, bien qu'elle ait l'intention sincère de se donner à Lui d'une façon définitive. En fait, cette âme n'est pas encore entièrement « consacrée » ; il existe encore en elle des tendances, des mouvements, des affections qui échappent à l'emprise totale de Dieu. Il y a encore du « moi », de l'humain imparfaitement soumis au Seigneur, incomplètement « consacré », c'est-à-dire non entièrement sacrifié à l'amour et employé à son service. Il faut donc que chaque jour marque un progrès dans la réalisation de la vocation, jusqu'à ce que, dans l'âme, il ne demeure plus une seule fibre, qui ne soit entièrement pour et à Dieu.

Du reste, la vocation ne comporte rien de statique, pas même du côté de Dieu, puisqu'en s'adaptant à notre nature, Il appelle l'âme à progresser. Si elle est fidèle à la première invite, Il en fait suivre d'autres, plus pressantes et plus concrètes, qui l'engagent toujours plus à fond. Il s'agit,

fondamentalement, certes, d'un appel unique — appel au sacerdoce, à la vie religieuse, à la consécration à Dieu dans le monde — mais que Dieu, à travers les diverses circonstances de la vie, à l'occasion de sacrifices nouveaux, réitère à l'âme d'une manière toujours plus précise, plus déterminée, en lui faisant clairement voir jusqu'où doit être poussé le don de soi pour atteindre la plénitude de la consécration. Si l'âme est fidèle et répond avec générosité à ces appels divins croissants, Dieu ne cessera pas de lui adresser des invitations de plus en plus pressantes qui lui découvriront des horizons plus vastes et plus lumineux, jusqu'à lui faire vivre sa consécration dans un renouveau perpétuel de fervent amour.

Colloque

« Je Vous possède par amour, ô Jésus très aimant, et je ne Vous lâcherai plus. O Verbe de Dieu, amour et vie débordante, vivifiez-moi en réparant en moi tout ce que j'ai perdu par ma tiédeur. O Dieu qui m'avez créée, recréez-moi dans votre amour. O Dieu qui m'avez rachetée, suppléez Vous-même à tout ce qui, en moi, blesse l'amour ; rachetez-moi une nouvelle fois. O Dieu qui avez acquis mon âme au prix du Sang du Christ, sanctifiez-moi dans la charité. O Dieu d'amour, qui m'avez adoptée pour enfant, sustentez mon âme selon la générosité de votre Cœur. O Dieu qui m'avez choisie pour Vous et non pour d'autres, faites que je n'appartienne pas à autrui, mais à Vous seul. O Dieu qui m'avez aimée et élue gratuitement, donnez-moi de Vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces.

« O mon Frère et Epoux, Jésus, Roi suprême, posez votre sceau sur la face de mon âme, afin qu'elle ne choisisse rien en ce monde, ne désire, n'aime rien en dehors de Vous. Mon

amour Vous préfère à tout et à tous, et je veux Vous servir par amour.

« Je retrouve tout en Vous, que je désire aimer par-dessus tout. Ah ! que l'amour m'apprenne à garder toujours mes promesses !

« Permettez que je sois admise au nombre des vierges sages, et attende votre venue avec une lampe ardente et pleine d'huile, afin que je ne sois pas troublée lorsque Vous surgirez à l'improviste. Permettez que je suive, rassurée et joyeuse, le cortège des vierges qui m'ont précédée. O Agneau immaculé, faites que je ne sois pas exclue avec les vierges folles, de la salle du baquet, mais que je sois admise dans votre suite, avec les vierges sages, par le mérite de ma fidélité parfaite » (Ste Gertrude).

FÉVRIER

1

UN PROGRAMME NOUVEAU

Dimanche de la Septuagésime

PRESENCE DE DIEU — Seigneur, je viens à Vous avec le désir ardent d'apprendre à répondre à vos invitations.

Méditation

1. — Le temps de la Septuagésime est un peu comme le vestibule du Carême, temps classique de la réforme spirituelle. C'est pourquoi la liturgie nous présente aujourd'hui le programme de ce que nous avons à faire pour opérer en nous une conversion nouvelle et sérieuse, afin de ressusciter ensuite avec le Christ à Pâques. La collecte de la Messe, en nous rappelant que nous sommes pécheurs, nous invite à des sentiments de profonde humilité : « ...afin que nous, qui sommes justement affligés à cause de nos péchés, en soyons délivrés par votre miséricorde ». Le premier pas vers la conversion consiste toujours à reconnaître humblement que nous en avons besoin. Le tiède doit devenir fervent, le fervent, arriver à la perfection, le parfait, atteindre l'héroïsme des vertus. Qui peut se vanter de n'avoir pas à progresser en vertu, en sainteté ? Chaque progrès nouveau réalise une conversion nouvelle à Dieu, *conversio ad Deum*. Dans l'Epître (I Cor. IX, 24-27, X, 1-5), St. Paul nous stimule à accomplir ce travail spirituel incessant : pour arriver à la sainteté, à la gloire du ciel, il ne faut pas se fatiguer de courir et de combattre. Ceux qui courent dans le stade, luttent et se fatiguent dans la lice « pour obtenir une couronne périssable, nous une impérissable. Et c'est bien ainsi que je cours, moi, non à l'aventure ; c'est ainsi que je fais du pugilat, sans frapper dans le vide. Je meurtris mon

corps, au contraire, et je le traîne en esclavage ». Voici le premier point du programme : lutte généreuse pour nous vaincre nous-mêmes, surmonter le mal et conquérir le bien ; renoncement à nous-mêmes par l'humilité ; abnégation du corps par la mortification physique. Seuls ceux qui luttent et se fatiguent remporteront le prix. Courons donc, nous aussi, de manière à obtenir la récompense.

2. — L'Evangile (Mt. XX, 1-6) nous présente la seconde partie du programme de ce temps liturgique : ne pas rester oisifs, mais travailler assidûment dans la vigne du Seigneur. La première vigne à cultiver est notre âme. Dieu vient à notre rencontre par sa grâce, mais Il ne veut pas nous sanctifier seul ; Il attend notre collaboration. Ce dimanche renouvelle pour chaque âme le grand appel à la sainteté. Dans son amour, Dieu va en quête de ses enfants dispersés et oisifs, et les réprimande avec douceur ; Pourquoi restez-vous là à ne rien faire ? « Dieu, dit Ste M.-Mad. de' Pazzi, appelle à diverses heures, parce que les états des créatures sont différents, et, en cette diversité, on découvre fort bien la grandeur de Dieu et sa bénignité qui ne manquent jamais — en quelque temps ou situation que nous nous trouvions — de nous appeler par ses divines inspirations ». Heureux ceux qui, dès leur jeunesse, ont entendu et suivi l'appel divin ! Mais chaque heure est celle de Dieu, et Dieu passe et appelle jusqu'à l'heure suprême. Quel réconfort et, tout à la fois, quel stimulant que de répondre finalement à l'appel du Seigneur ! « Aujourd'hui, puissiez-vous écouter sa voix. N'endurcissez pas vos cœurs » (Ps. 94).

Outre la vigne de notre âme, nous devons considérer la vigne de l'Eglise, où tant d'âmes attendent d'être conquises par le Christ. Personne ne peut se croire dispensé de penser au bien d'autrui. Quelque humble que soit notre place dans

le Corps mystique du Christ, nous sommes tous ses membres, et, dès lors, chacun de nous doit coopérer au bien des autres. Pour tous existe la possibilité d'une action apostolique efficace par l'exemple, la prière et le sacrifice. Si, jusqu'à présent, nous avons fait peu de chose, écoutons aujourd'hui la parole de Jésus : « Allez, vous aussi, à ma vigne ». Allons-y, et embrassons avec générosité le travail que le Seigneur nous offre : rien ne doit nous paraître trop pénible, lorsqu'il s'agit de gagner des âmes.

Colloque

Bénissez, ô Seigneur, cette nouvelle période liturgique qui débute aujourd'hui. Puissé-je, en me laissant pénétrer de son esprit, me disposer, avec votre aide, à une réforme sérieuse de ma vie spirituelle. Accordez-moi une humilité sincère, afin que je reconnaisse mes misères et me voie tel que je suis devant Vous, sans que les fausses lumières, provenant de mon amour-propre, me donnent le change et me fassent croire meilleur que je ne suis. Si, à vos pieds, je veux considérer ma misère, ce n'est toutefois pas pour me décourager : « Dans ma détresse, je Vous invoque, mon Dieu ; et Vous, de votre saint temple, écoutez ma prière... Vous êtes ma force, ô Seigneur, mon soutien, mon refuge, mon libérateur. Vous êtes mon secours au temps de la tribulation ; qui Vous connaît, espère en Vous, car Vous n'abandonnez pas celui qui Vous cherche. Du fond de l'abîme, je crie vers Vous, ô Seigneur ; Seigneur, écoutez ma voix. Si Vous considérez les iniquités, ô Seigneur, qui pourra jamais subsister devant Vous ? Mais auprès de Vous est la miséricorde, et, à cause de votre loi, je me confie en Vous, ô Seigneur ! (cfr. Messe du jour).

Suscitez en moi, ô Jésus, des forces nouvelles pour reprendre, avec plus d'entrain la course qui doit me conduire à la conquête de la couronne incorruptible de la sainteté.

« Et puisque la nature répugne au bien, je Vous promets de déclarer une guerre sans merci contre moi-même. Les armes du combat seront l'oraison, la présence de Dieu, le silence. Mais, ô mon Amour, Vous savez que je suis inhabile à manier ces armes. Néanmoins, je m'armerai d'une souveraine confiance en Vous, ainsi que de patience, d'humilité et de conformité à votre divin Vouloir et je ferai preuve d'une extrême diligence... Mais où trouverai-je le secours nécessaire pour combattre, dans une guerre si continuelle, contre tant d'adversaires ? Ah ! je le vois bien : c'est Vous, ô mon Dieu, qui vous proclamez mon Capitaine et, levant l'étendard de votre Croix, Vous me dites amoureusement : « Viens, suis-moi, ne doute point. » (TM. Sp. pp. 323, 324).

O mon Seigneur, je ne veux plus opposer de résistance à votre invitation. Faites qu'aujourd'hui sonne pour moi l'heure décisive d'une réponse pleine de générosité et de persévérance à votre appel. Vous m'appelez, me voici ; je viens à votre vigne, ô Seigneur, mais si Vous ne m'accompagnez et ne me soutenez pas dans le travail, je ne ferai rien de bon. O Vous qui m'appelez, aidez-moi à faire ce que Vous me demandez.

2

NECESSITE DE LA PURIFICATION INTERIEURE

PRESENCE DE DIEU. — Purifiez mon âme ô Seigneur, afin qu'elle puisse être totalement envahie par votre lumière et votre amour.

Méditation

1. — St Jean de la Croix compare l'âme à un vitrail sur lequel darde le soleil. « Si la vitre a quelques taches ou quelques nuages, il (le rayon de soleil) ne peut l'éclairer ni la faire briller aussi complètement que si elle était... bien

limpide ; il l'éclairera même d'autant moins qu'elle sera moins dépouillée des voiles qui la recouvrent... Si la vitre, en effet, était tout entière pure et limpide, le rayon l'éclairerait et la pénétrerait si bien qu'elle lui serait semblable et donnerait la même clarté » (MC. II, ch. IV, p. 111). Dieu est le divin Soleil qui resplendit au-dessus de nos âmes, désireux de les envahir et de les pénétrer jusqu'à les transformer en sa lumière et en son amour, mais pour le faire, il attend que l'âme se décide à se libérer de toute « tache de créature », à savoir, des souillures du péché et des attaches désordonnées. Dès que Dieu trouve une âme purifiée du péché mortel, Il l'envahit immédiatement de sa grâce. Ce don très précieux est à l'origine de la grande transformation que le Seigneur veut opérer en elle. Plus l'âme se purifie de tout péché, de toute attache même légère, et de toute imperfection, c'est-à-dire à mesure qu'elle conforme sa volonté à la Volonté de Dieu, non seulement en matière grave obligatoire, mais même dans des points de détail et de plus grande perfection, plus aussi elle se rend capable d'être totalement pénétrée et transformée par la grâce divine.

La grâce, don de Dieu qui rend l'âme participante de la nature divine, est répandue dans l'âme en proportion de son degré de pureté intérieure, ce qui correspond toujours à son degré de conformité à la volonté de Dieu. Dès lors, l'âme désireuse d'être totalement envahie et transformée par la grâce divine doit, pratiquement, comme l'enseigne St Jean de la Croix, tendre à se conformer en plénitude à la volonté de Dieu. « L'état de cette divine union consiste en ce que la volonté de l'âme est complètement en la volonté divine ; il n'y a plus rien en elle qui soit opposé à la volonté divine ; aussi elle ne se meut en tout et pour tout que d'après la volonté divine » (MC. I, ch. XI, p. 72).

2. — Dieu n'irradie pas seulement l'âme des rayons de sa divine grâce, mais Lui-même, Un et Trine, fixe en elle sa demeure, selon la promesse de Jésus : « Si quelqu'un M'aime... Nous viendrons à lui et ferons chez lui notre demeure » (Jean, XIV, 23).

Même si tu possèdes un seul degré de grâce, Dieu habite en toi, t'invitant à vivre dans une union réelle avec Lui ; toutefois, Il ne se donne complètement à toi, ne te consomme dans son unité, ne te transforme entièrement en Lui, tant qu'Il trouve en toi la moindre chose, si minime soit-elle, contraire à sa volonté. La plus petite imperfection est opposée à la volonté de Dieu, parce que Dieu ne peut vouloir la moindre imperfection et, à plus forte raison, ne peut-Il admettre à la parfaite union avec Lui une âme qui garde quelque trace, fût-elle insignifiante, d'une opposition à sa perfection infinie. La base de toute union parfaite est toujours la conformité totale de volonté et d'affection. Tant que tu aimeras et voudras, même dans les questions de détail, ce que Dieu ne peut aimer ni vouloir, ta volonté ne sera pas pleinement conforme à la volonté divine et ces deux volontés — la tienne et celle de Dieu — ne pourront en devenir une seule à savoir la volonté de Dieu « qui est bien celle de l'âme » (JC. MC. I, chap. XI, p. 72).

Tant que tu n'arriveras pas à cette parfaite union de volonté, Dieu, bien qu'habitant en toi, ne se communiquera pas totalement à ton âme. C'est pourquoi St Jean de la Croix enseigne que « le moyen pour l'âme de parvenir à l'union... consiste dans la pureté et l'amour, c'est-à-dire dans le dépouillement et l'abnégation de tout en vue de Dieu seul » (MC. II ; chap. IV, p. 112). Mais lorsque l'âme s'est disposée de la sorte, Dieu lui départit « cette souveraine faveur... telle que toutes les choses de l'âme ne font qu'un avec les choses de Dieu. L'âme est transformée ; elle participe à ce

qu'est Dieu, elle paraît être Dieu plutôt qu'âme ; elle est Dieu par participation. Sans doute, elle conserve son être naturel, aussi distinct de Dieu qu'auparavant... comme la vitre est distincte du rayon tout en étant éclairée par lui » (MC, II, ch. IV, p. 112).

Colloque

O mon Dieu, pour quelles grandeurs m'avez-Vous créé ? Vous m'avez créé pour Vous connaître, Vous aimer, Vous servir, non en qualité d'esclave, mais comme un fils, un ami, vivant dans votre intimité, s'asseyant à votre table, jouissant de votre présence. O Jésus, Vous l'avez dit : « Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que fait son maître ; Je vous appelle amis, car tout ce que J'ai appris de mon Père, Je Vous l'ai fait connaître » (Jean, XV, 15).

Vous m'avez révélé le grand mystère d'un Dieu qui daigne m'aimer comme son enfant, établir sa demeure dans mon âme, m'inviter à une amitié et une union plus intimes avec Lui. A la dernière Cène, Vous avez demandé Vous-même cette union pour moi : « comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous » (Jean, XVII, 21). Etre une seule chose avec Dieu, être consommé dans l'unité de la Trinité Sacro-sainte ! O Jésus, qu'il est sublime l'idéal que Vous me proposez, qu'elle est honorable l'invitation que Vous m'adressez ! Oui, vos paroles s'appliquent aussi à moi, créature de misère et de péché. Pourquoi m'attarderais-je, m'arrêtant aux bassesses et aux vanités de cette vie terrestre ? Pourquoi voudrais-je, comme un reptile, me contenter de ramper sur la terre, alors que Vous m'invitez à voler comme l'aigle et m'en donnez les ailes ? Seul, je ne puis rien et je lutterais vainement pour me libérer des liens du péché, me détacher des créatures et de moi-même ; tous mes efforts seraient vains parce que ma faiblesse native tend continuelle-

ment à m'entraîner vers ce qui est bas. Mais votre grâce et votre amour, ô Seigneur, sont les ailes qui peuvent me soulever jusqu'à la parfaite union avec Vous. Devant un idéal pareil, comment pourrait-il me sembler dur d'entreprendre et de mener à fond une œuvre de purification profonde et de dépouillement total ?

O Seigneur, faites-moi bien comprendre que « l'amour véritable consiste à se dépouiller de tout ce qui n'est pas Vous » (cfr. JC. MC. II, IV, p. 112). De tout, et non seulement de telle ou telle chose ; de tout, car l'amour est, par nature, totalitaire ; de tout, parce qu'une parfaite union exige un parfait accord des volontés, des désirs, et affections.

Qu'elle est profonde, mon Dieu, la purification qui m'est nécessaire, afin que je puisse m'unir à vous, perfection infinie !

3

LES ATTACHEMENTS VOLONTAIRES

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, je me mets en votre présence, Vous priant d'illuminer mon âme afin que je voie quels sont les obstacles à mon union avec Vous.

Méditation

1. — « Pour s'unir à Dieu par l'amour et par la volonté, l'âme doit maîtriser toutes ses tendances volontaires, si petites qu'elles soient » (JC. MC. I, XI, p. 72). Dans le langage de St Jean de la Croix, les « appétits » signifient les inclinations ou affections désordonnées envers soi-même ou les créatures, plus ou moins contraires, selon leur gravité, à la volonté divine. Dieu veut que nous nous aimions nous-mêmes, ainsi que tout le créé, dans la mesure assignée par Lui, en vue de Lui plaire et non pour notre satisfaction égoïste.

Ces inclinations ou appétits donnent toujours lieu à des péchés véniels ou, tout au moins, à des imperfections délibérées lorsqu'on y acquiesce volontairement, bien qu'il ne s'agisse que de matières de peu d'importance. La volonté de l'âme qui s'accommode volontairement de tels manquements, tout légers qu'ils soient, est souillée par cette opposition à la volonté de Dieu, c'est pourquoi il ne peut plus exister d'union parfaite entre sa volonté et celle de Dieu. De plus, si ces inclinations imparfaites deviennent habituelles, et que l'âme ne s'efforce pas de s'en corriger, elles constituent un grand obstacle à l'union divine, et même, dit le Saint, « non seulement elles empêchent l'union divine, mais encore le progrès dans la perfection » (MC. I, ch. XI, p. 73). Et il donne quelques exemples de ces « imperfections habituelles » non mortifiées : l'habitude de trop parler, la curiosité non refrénée, l'attachement à de petites choses, qu'il s'agisse d'objets, de personnes, de tel mets, etc., dont l'âme refuse de se passer ; il y a aussi l'attachement à ses aises à certaines satisfactions sensibles, à de petites vanités, à de sottes complaisances en soi-même, à ses propres idées, à son point d'honneur. C'est une vraie champignonnière d'« appétits », d'inclinations désordonnées, dont l'âme ne se libère pas, précisément parce qu'elle est « attachée » à cette minime satisfaction égoïste qu'elle trouve dans ces futilités, elle y est « attachée », c'est pourquoi elle ne se décide pas du tout à y renoncer. Ce sont justement là ces « habitudes d'imperfections volontaires » dont St Jean de la Croix dit qu'« un seul appétit immortifié suffit pour entraver l'âme » (cfr. ib.).

Lorsqu'il s'agit au contraire, d'inclinations imparfaites provenant uniquement de la faiblesse humaine et qui ne dépassent pas le stade des « premiers mouvements » dans lesquels la volonté n'a de part « ni avant, ni après », mais

cherche plutôt à les réprimer dès qu'elle s'en aperçoit, « elles ne constituent pas un obstacle à l'union divine » (ib. p. 73). C'est la volonté qui compte, et celle-ci doit être exempte du moindre attachement.

2. — « Une seule de ces imperfections, si l'âme y est attachée ou en a l'habitude, lui cause autant de dommage pour son avancement et son progrès dans la vertu que si elle tombait chaque jour dans une foule d'imperfections et de péchés, qui ne procéderaient pas de l'habitude d'une passion vicieuse » (JC. MC. I chap. XI, p. 73). Ce ne sont pas tant ce qu'on appelle les chutes isolées de surprise ou de fragilité qui empêchent l'âme d'avancer, que les petites fautes vénielles et même les simples imperfections provenant d'attaches habituelles et volontaires, que l'âme ne prend pas soin de rompre à fond. Pour petites qu'elles soient, elles n'en constituent pas moins des liens qui l'attachent à la terre. « Qu'importe que l'oiseau soit retenu par un fil léger ou une corde ? Le fil qui le retient a beau être léger, l'oiseau y reste attaché comme à la corde, et tant qu'il ne l'aura pas rompu, il ne pourra voler... Ainsi en est-il de l'âme qui est attachée à un objet quelconque. Quelle que soit sa vertu, elle n'arrivera pas à la liberté de l'union divine » (ib. p. 74).

En ce qui concerne le renoncement, le détachement, St Jean de la Croix n'a donc qu'un seul mot : renoncer à tout, se détacher de tout. Si cette exigence nous paraît outrée, songeons qu'elle est pure doctrine évangélique, qu'elle ne nous demande rien de plus que ce que Jésus nous propose en disant : « Renonce-toi toi-même » (cfr. Mt. XVI 24). Il nous demande par là de nous renoncer non seulement en telle ou telle chose, mais en tout ce qui peut empêcher de Le suivre. « Qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui perd sa vie à cause de moi la trouvera... Si ta main ou ton

pied sont pour toi une occasion de péché, coupe-les et jette-les loin de toi » (Mt. XVI, 25 ; XVIII, 8). Par ces mots, Jésus nous enseigne que pour le salut et la sainteté de l'âme, nous devons savoir renoncer à tout ce qui serait sujet à devenir pour nous pierre d'achoppement et que c'est précisément en ce renoncement profond, en cette « perte » de soi-même en tout, même en ce qui nous est le plus cher et, s'il était nécessaire, jusqu'au sacrifice de la vie terrestre, qu'est la voie du salut et de la sainteté.

Colloque

« Tard Je Vous ai aimée, ô Beauté toujours ancienne et nouvelle, tard je Vous ai aimée. Vous étiez au-dedans de moi, et je me répandais au dehors ; je Vous y cherchais, et tout difforme que j'étais à vos yeux, je n'avais d'ardeur que pour les créatures, merveilleux ouvrages de vos mains. Vous étiez avec moi, et je n'étais pas avec Vous, ...et ce qui me tenait loin de Vous ne pouvait cependant subsister qu'en Vous. Vous avez appelé et crié jusqu'à rompre ma surdité. Vous avez brillé comme l'éclair et resplendi, jusqu'à faire disparaître ma cécité. Vous avez répandu votre parfum ; je l'ai respiré et, maintenant, je soupire après Vous. Je Vous ai goûtée, et à présent j'ai faim et soif de Vous. Vous m'avez touché, et je brûle du désir de votre paix » (St Augustin).

Mon Dieu, donnez-moi la lumière nécessaire pour reconnaître en moi tout ce qui m'empêche d'arriver à Vous. Accordez-moi la lumière pour reconnaître tous ces attachements qui me tiennent encore prisonnier des créatures et de moi-même ; et surtout, ceux qui Vous déplaisent davantage parce qu'ils proviennent directement de l'orgueil, de l'amour-propre. Dans le secret du cœur, Vous m'instruisez avec douceur, Vous me montrez clairement que je suis encore loin de conformer ma volonté, en tout et pour tout, à la vôtre.

J'aime et veux tant de bagatelles, tant d'imperfections que Vous ne pouvez absolument ni aimer, ni vouloir, parce qu'elles sont contraires à votre perfection infinie. Donnez-moi la force d'engager contre elles une lutte courageuse et constante. Vous le savez, ô Seigneur, j'ai un besoin immense de votre secours, car je suis trop attaché à moi-même pour être capable de lutter contre mes affections désordonnées, pour renoncer à tant de petites satisfactions dont mon égoïsme est avide. Je m'aime trop pour m'enlever ce qui me sépare de Vous. Me voici, Seigneur, je me présente à Vous, tel le malade au chirurgien, enfoncez le fer dans mon âme, enfoncez-le autant qu'il est nécessaire pour détruire tout ce qui Vous déplaît et que Vous ne pouvez vouloir.

4

L'ESSENCE DU DETACHEMENT

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, faites-moi comprendre en quoi consiste ce détachement total que Vous demandez à l'âme qui veut arriver à l'union avec Vous.

Méditation

1. — « L'âme n'a qu'une volonté. Si elle l'engage ou l'applique à quelque chose de créé, elle perd sa liberté, sa force, son détachement et sa pureté, toutes choses qui sont requises pour arriver à la transformation en Dieu » (JC. MC. I, XI, p. 76). L'enseignement de St Jean de la Croix est en parfaite harmonie avec le précepte fondamental de Jésus : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit » (Lc. X, 27). Si le cœur est occupé par des attachements désordonnés au « moi » ou aux créatures, il est clair qu'il ne peut aimer Dieu de toutes ses forces, mais celles-ci seront divisées entre Dieu et

le « moi », entre Dieu et les créatures. Le précepte de la charité, proposé par Jésus à tous les chrétiens, requiert, par conséquent, le renoncement radical à tout attachement non conforme à la volonté de Dieu ou qui ne s'harmonise pas avec l'amour de Dieu. Le détachement total est la conséquence logique du précepte de Jésus et le moyen indispensable pour s'y conformer parfaitement.

Voilà pourquoi St Jean de la Croix insiste : si l'âme veut arriver à posséder Dieu, elle doit se dépouiller de tout ce qui n'est pas Dieu ; c'est pourquoi, il faut qu'elle renonce à n'importe quelle satisfaction ou attachement qui ne conduise pas à Dieu. Telle est la signification de la sentence : « Pour arriver à goûter (c.-à-d. pour goûter Dieu qui est tout), veillez à n'avoir goût pour rien (ne cherchez aucune satisfaction désordonnée). — Pour arriver à posséder tout, veillez à ne posséder quoi que ce soit de rien... Quand vous vous arrêtez à quelque chose, vous cessez de vous abandonner au tout » (MC. I, ch. XIII, p. 86). Lorsque l'âme s'arrête, par un attachement désordonné, à quelque créature ou encore à elle-même, elle interrompt sa course vers Dieu : le rien de la créature l'empêche d'arriver au tout de Dieu.

2. — L'essence du détachement total ne consiste précisément pas dans la séparation matérielle, effective, des créatures, ce qui, du reste, n'est jamais possible de façon absolue sur cette terre. Les cloîtrés ou les ermites eux-mêmes ne peuvent échapper à certains rapports avec le prochain, ni se passer des choses indispensables à la vie. De plus, dans n'importe quel milieu, chacun porte avec soi sa propre personne, son « moi » ; néanmoins, le détachement de soi-même est toujours le point de départ. Il est évident qu'il ne pourra jamais s'agir d'un détachement matériel, mais uniquement affectif, spirituel.

La doctrine du détachement total n'exige donc pas que tous abandonnent matériellement toutes choses, mais que chacun, tout en demeurant dans son milieu, sache maintenir son cœur libre de tout attachement. « ...Pour entrer dans la divine union, ce qui est dans l'âme, que ce soit peu ou beaucoup, petit ou grand, doit tout d'abord mourir. (Il faut) que l'âme n'en conserve aucun désir et en soit tellement détachée qu'elle soit comme une étrangère pour tout » (MC. I, XI, p. 77).

Cependant il sera impossible d'arriver à ce détachement affectif, c'est-à-dire à faire mourir toutes les affections désordonnées à soi-même et aux créatures, si, au moins dans une certaine mesure, on ne pratique pas le détachement effectif, matériel. Qui ne sait renoncer à des rapports inutiles avec les créatures, à des choses superflues tendant uniquement à la satisfaction personnelle ou à la commodité, n'arrivera jamais au détachement intérieur. D'autre part, l'âme qui, en se consacrant à Dieu, s'est déjà séparée matériellement de personnes chères ou a renoncé effectivement à tant de biens, ne doit pas croire que tout est fait ; elle devra toujours rester vigilante pour se maintenir libre de tout attachement. En somme, si l'on vit dans le monde ou dans la solitude, si l'on possède beaucoup ou peu, il est toujours nécessaire de tendre à l'essence du détachement, c'est-à-dire au détachement du cœur et de l'esprit.

Tel est l'enseignement de St Paul : « que ceux qui ont des femmes vivent comme s'ils n'en avaient pas... ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient pas, ceux qui usent du monde, comme s'ils n'en usaient pas véritablement » (I. Cor. VII, 29 et 30).

Colloque

Pourquoi, ô Seigneur, le détachement total devrait-il

m'effrayer puisqu'il est le moyen pour arriver enfin à Vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces ; puisqu'il est la voie qui me conduit à l'union avec Vous, beauté et charité infinies, Dieu-Trinité, principe et fin de toutes choses ?

« O bienheureux détachement de tout ce qui est bas et périssable, à quel état sublime ne m'élevez-vous pas ! Vous m'aimez, mon Dieu, et pour ceux qui Vous aiment, votre amour n'est certes pas peu de chose ! Pourquoi, alors, ne Vous aimerais-je pas en retour de toutes mes forces ? Ce serait vraiment un heureux échange, ô mon Dieu, que celui de Vous donner mon amour et de recevoir le vôtre. Je sais bien que Vous pouvez tout et que je ne puis faire que ce dont Vous me rendez capable. Mais, en fin de compte, qu'est-ce que je fais pour Vous, mon Seigneur et mon Créateur ? Je prends quelques petites résolutions qui, en réalité, ne sont rien. Mais si Vous voulez qu'avec ce rien je gagne le tout, je ne veux pas être si insensée que de ne pas Vous écouter ! » (cfr. TJ. Ch. XVIII, pp. 659-660).

O Seigneur, avec votre aide, je veux me mettre immédiatement à l'œuvre et ne refuser aucun sacrifice, n'épargner aucune fibre de mon cœur, pour me détacher totalement de ce qui me lie encore à la terre. Ces sacrifices, ces détachements coûtent à ma faible nature, mais Vous me faites comprendre que, même s'ils devaient faire saigner mon cœur, ce n'est cependant que bien peu de chose en comparaison du trésor immense qu'ils me procurent, et qui est la conquête de Vous-même, mon Dieu, qui êtes le Tout.

Ne permettez pas, ô Seigneur, que par lâcheté, mon cœur s'attarde encore parmi les choses terrestres, ne souffrez pas que je divise encore mon affection, aussi peu que ce soit, entre Vous qui êtes le Tout, et les créatures qui ne sont rien. Entre Vous, mon Dieu, et mon égoïsme qui est toute misère

et péché. Peut-être penserais-je, « que c'est une maigre faveur que d'avoir la grâce de me consacrer complètement et sans aucune réserve à Vous qui êtes le Tout ? » (cfr. TJ. Ch. IX, p. 624). Oh ! Combien je désire, Seigneur, cette faveur suprême du détachement total qui me donnera la liberté de Vous aimer de toutes mes forces !

Et si Vous, ô Seigneur, m'avez déjà accordé la grâce de renoncer à ce qui est terrestre, d'abandonner la vie du monde pour me consacrer à votre service, qu'elle est grande la reconnaissance que je Vous dois ! Ne permettez pas, je Vous en supplie, que je sois assez aveugle pour croire qu'après avoir quitté le monde, il ne me reste désormais plus rien à faire. Quelle erreur ce serait, après avoir fait de grands sacrifices, que de s'attacher à de misérables bagatelles, indignes d'une âme qui Vous est consacrée !

5

LA VOIE DU « RIEN »

PRESENCE DE DIEU — Montrez-moi, ô Seigneur, la voie étroite qui conduit à la vraie vie, à l'union avec Vous.

Méditation

1. — Si tu veux entrer résolument dans la voie du détachement total, l'unique qui conduise avec certitude à l'union divine, il te faut « mettre la cognée à la racine de l'arbre », c'est-à-dire frapper et arracher la racine de tes attachements, à savoir cette tendance déréglée à jouir, ou à chercher ta satisfaction en toi-même, en ton amour-propre, ou encore en d'autres créatures. Tu as vraiment été créé pour jouir, mais pour *jouir de Dieu.* Cependant, Dieu échappe à tes sens, tandis que ton « moi » et les choses terrestres te sont si proches... Et voici qu'au lieu de te dépasser toi-même ainsi

que tout le créé pour arriver à Dieu, au lieu de te servir des créatures pour monter vers le Créateur, tu t'arrêtes pour chercher en elles ton bonheur. Tu t'y arrêtes avec une affection désordonnée, et de cette manière, pour un brin de satisfaction, tu lies ton cœur à la terre et te rends incapable d'arriver à l'union à Dieu, l'unique source de la vraie félicité. La tendance désordonnée à jouir est précisément celle qui, au lieu de fixer tes désirs et tes affections en Dieu, les tourne vers les créatures. Voilà la racine de tout attachement, aussi petit soit-il.

Pour mortifier à fond cette tendance déréglée, St Jean de la Croix t'enseigne : « s'il s'offre aux sens quelque plaisir qui ne soit purement pour l'honneur et la gloire de Dieu, il faut se mortifier et se renoncer par amour pour Jésus-Christ, qui, durant sa vie sur la terre, n'a jamais eu d'autre goût ni d'autre désir que de faire la volonté de son Père » (MC. I. XIII, p. 83). Le Saint ne prétend pas que tu vives sans le moindre goût ou la moindre satisfaction — chose impossible, l'homme étant créé pour le bonheur — mais il t'enseigne à renoncer à tous ces goûts qui déplaisent à Dieu, et à mettre, au contraire, ton goût et ta satisfaction uniquement à accomplir la volonté de Dieu, à Lui faire plaisir, à Lui procurer de la gloire. Telle fut précisément la vie de Jésus, Lui qui pouvait dire : « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père » (Jean, VIII, 29).

2. — Si ta manière d'agir ou de parler satisfait ton amour-propre, mais que tu comprends qu'elle ne peut plaire à Dieu, tu dois y renoncer. Si cette conversation, cette amitié, ce confort sont à ton goût, mais que tu doutes qu'ils soient au goût de Dieu, tu dois y renoncer. Si ta volonté te pousse à faire ce qui va à l'encontre, fût-ce légèrement, de la volonté de Dieu, tu dois t'en absentir. En ces cas, St Jean de la

Croix répète sans restriction : rien, rien, rien. Rien, aux satisfactions de l'orgueil et de l'égoïsme, rien au plaisir des sens et même à celui de l'esprit ou de la volonté propre quand ils ne sont pas en parfait accord avec la volonté de Dieu. Le choix est unique : vivre pour le « moi », ou vivre pour Dieu.

Si tu agis pour la satisfaction égoïste de ton « moi », bien qu'en choses minimes, tu ne pourras jamais totalement vivre pour Dieu. Si, par exemple, tu ne veux renoncer à apaiser ton amour-propre offensé en te montrant impatient ou de mauvaise humeur vis-à-vis du prochain, il est clair que tu préfères agir pour la satisfaction de ton moi, plutôt que pour plaire à Dieu, car il est évident que Dieu aime seulement la vertu et non ce qui est défectueux.

En somme, tu dois toujours substituer, à la tendance à te mettre en quête de ta satisfaction, celle qui te fait rechercher la satisfaction et le goût de Dieu. C'est précisément en ce sens que St Jean de la Croix te propose le détachement, non comme fin en soi, mais comme moyen de t'unir à Dieu ; non pour te laisser dans le vide, mais pour te lancer en Dieu. C'est toujours la même ligne de conduite que celle proposée par Jésus. « Renonce-toi toi-même », te dit-Il ; mais pourquoi ? Pour marcher à sa suite, pour Le suivre jusqu'à t'unir parfaitement à Lui. La fin est l'union, la voie est l'abnégation ou le détachement total, et il ne faut pas oublier que c'est précisément de cette voie que Jésus a dit : « Etroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie » (Mat. VII, 13).

Colloque

« O Seigneur, Vous m'avez créé pour Vous, pour Vous aimer et jouir de Vous, Bien infini, Beauté ineffable ; ne permettez donc pas que je dévie de la fin sublime que Vous m'avez assignée pour me perdre parmi les misérables satisfactions que peuvent m'offrir les vaines et faibles créatures.

« O mon Seigneur, comme j'ai mal usé des créatures ! Pardonnez-moi, ô Seigneur ! Je ne me servirai plus jamais de qui que ce soit, si ce n'est pour votre gloire et selon votre très sainte volonté, à l'exemple de votre Fils Jésus.

« O mon Dieu, si, par le passé, je me suis détourné de Vous qui êtes mon Principe, ma Fin et mon Bien suprême, si je me suis tourné vers moi-même et les créatures, préférant leur volonté et la mienne à la Vôtre, voici qu'à présent je Vous jure de renoncer, pour toujours et entièrement, au monde et à moi-même, me convertissant et me donnant à Vous, tout entier et pour toujours. O mon Dieu, je me donne à Vous comme à mon Principe ; prenez totalement possession de moi. Puissé-je demeurer toujours en Vous ! Soyez le principe et la fin de toutes mes actions. O mon Dieu, je me donne à Vous comme à ma Fin, mon Centre, mon Bien suprême. Attirez-moi à Vous ! Faites que je tende continuellement vers Vous ; soyez toujours mes délices, ma gloire, mon trésor et mon tout ! » (St Jean Eudes).

O Seigneur, apprenez-moi à user de toutes choses et à vivre avec les créatures en parfaite pureté d'intention, sans vouloir en retirer aucune satisfaction égoïste.

« Mais ne semble-t-il pas trop rigide de dire que nous ne devons rechercher notre satisfaction en rien ? Cela est vrai évidemment, si on ne nous parle pas des douceurs et des délices qu'amène cette lutte contre nous-mêmes ni des avantages ou de la sécurité qu'elle procure même dès cette vie ? » (TJ. Ch. XIII, p. 639). Oui, Seigneur, je comprends votre parole : il me faudra renoncer à ma volonté, à tant de petites satisfactions personnelles ; mais en échange, j'aurai la joie de faire votre volonté, de Vous faire plaisir et de Vous donner satisfaction, mon Dieu, qui êtes mon Tout.

6

LOIS DU DEPOUILLEMENT

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, ma cécité et ma faiblesse ont encore besoin de votre lumière et de votre force, pour entreprendre avec générosité la voie du « rien ».

Méditation

1. — Jésus a dit : « Le royaume des cieux est semblable à un négociant en quête de perles fines : en ayant trouvé une de grand prix il s'en va vendre tout ce qu'il possède et achète cette perle » (Mt. XIII, 45). La perle de grand prix est l'union à Dieu ; si tu veux l'acquérir, tu dois vendre *tout* ce que tu possèdes, c'est-à-dire te détacher de tout appétit désordonné. Voilà pourquoi Ste Thérèse d'Avila, parlant du détachement, a pu dire : « Il est tout pour nous, s'il est parfait » (Ch. IX, p. 624). Certes, la vie spirituelle ne se réduit pas au détachement, elle n'y trouve pas son achèvement, mais le détachement pratiqué avec perfection la conduit effectivement à son terme : l'union à Dieu. Le Seigneur seul peut te conduire à cette union, mais Il ne le fera que si, à l'instar du marchand de l'Evangile, tu *vends tout*, c'est-à-dire tu renonces à la moindre attache qui te lie encore à toi-même ou aux créatures.

Voici les règles d'or que St Jean de la Croix te propose pour effectuer ce détachement total : « L'âme doit s'appliquer sans cesse non à ce qui est plus facile, mais à ce qui est plus difficile ;

Non à ce qui est plus savoureux, mais à ce qui est plus insipide ;

Non à ce qui plaît, mais à ce qui déplaît ;

Non à ce qui console, mais à ce qui est un sujet de désolation ;

Non à ce qui est repos, mais à ce qui donne du travail ;
Non à ce qui est plus, mais à ce qui est moins ;
Non à ce qui est plus élevé et plus précieux, mais à ce qui est plus bas et de moindre prix ;
Non à vouloir quelque chose, mais à ne rien vouloir ». (MC. I, XIII, p. 84). De cette manière, tu t'habitueras, peu à peu, à contrarier cette tendance déréglée à jouir, qui est la racine de tous les attachements. Il s'agit de remonter un courant ; c'est donc un travail dur et fatigant qui ne se réalise qu'à force de volonté. Il faut agir à l'encontre des inclinations de la nature, et s'efforcer de faire précisément ce qui répugne à la nature. Mais ce travail est doux à l'âme éprise de Dieu ; elle sait que tout ce dont elle se prive, elle le donne au Seigneur ; et lorsqu'elle sera arrivée à se renoncer en tout, à *vendre* tout, Dieu Lui-même lui donnera la perle précieuse de l'union divine.

2. — « Il faut *embrasser* ces pratiques de tout cœur et s'appliquer à y assujettir la volonté. Celui qui s'y soumet avec amour, intelligence et discrétion, ne tardera pas à trouver beaucoup de délices et de consolations » (ib. pp. 84-85). Saint Jean de la Croix demande deux choses à l'âme qui veut entrer dans la voie du rien. Avant tout : décision et générosité, car celui qui n'a pas le courage de se renoncer en tout, n'arrivera jamais au détachement total et, dès lors, à l'union à Dieu. Mais en même temps, il demande aussi « ordre et discrétion ». Le Saint ne prétend pas que tu choisisses en tout et toujours ce qu'il y a de plus difficile, pénible ou fatigant — ce qui serait d'ailleurs impossible, tant par rapport aux circonstances dans lesquelles tu vis, qu'en ce qui concerne les forces physiques qui ont toujours besoin d'un certain délassement ; ce qu'il te demande, c'est que tu sois disposé à ce choix, c'est-à-dire que tu en cultives le désir. Il veut

que tu crées en toi l'inclination et l'habitude d'accomplir ce qui contrarie tes tendances, de manière que, lorsqu'il se présentera quelque occasion opportune, tu puisses le faire vraiment, sans reculer devant les répugnances de la nature. Au début de la vie spirituelle, il est particulièrement nécessaire de procéder avec discrétion et de se régler d'après le conseil du confesseur et des supérieurs, surtout en ce qui regarde la mortification corporelle. Il importe souverainement que tu sois bien décidé à assouplir ta volonté en cet exercice de renoncement, que tu ne t'arrêtes jamais par lâcheté et que, lorsque tu devras t'accorder une certaine détente, soit par convenance, soit par devoir, tu le fasses toujours avec détachement, c'est-à-dire en maintenant ta volonté détachée du goût et du plaisir que tu pourrais y trouver.

Il est clair que tu n'arriveras jamais au but si tu ne conquiers la maîtrise de tes attachements et ne te résous une bonne fois à les faire mourir tous. Il s'agit d'une véritable mort aux satisfactions égoïstes et terrestres, mais cette mort engendrera la vie. Jésus l'a dit : « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruits... Et qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle » (Jean, XII, 24 et 25).

Colloque

O Seigneur, à la lumière de vos enseignements, même la voie âpre et dure du dépouillement total devient aimable, et tout m'invite à l'entreprendre avec courage. Vous savez, toutefois, que je suis faible et que ma nature répugne à tout ce qui est difficile, fatigant, décevant ; Vous n'ignorez pas qu'elle tend toujours au moindre effort, à ce qui est le plus facile, agréable, réconfortant. Mais votre amour est tout-puissant, Seigneur, et Vous qui, par amour, m'avez tiré du néant, pouvez encore, par le même amour, changer mes

goûts, mes tendances. Je le sens bien : seul votre amour peut me pousser sur ce chemin, me donner le courage d'entreprendre cette réforme foncière de moi-même. Votre seul amour, ô Seigneur, est le poids qui m'entraîne vers le renoncement total. Seul votre amour m'attire et sera ma récompense. Mais Vous, mon Dieu, daignez m'attirer toujours plus puissamment, car ma faiblesse tend à m'arrêter, me retenir, et c'est là précisément ce que je redoute.

« Pourquoi, Seigneur, devrais-je me préoccuper de mes craintes et perdre courage devant ma faiblesse ? Vous me donnez à entendre que je dois me fortifier dans l'humilité, me persuadant que je puis très peu de chose par moi-même, et que sans votre secours je ne suis rien. Je mettrai donc ma confiance en votre miséricorde, et me défierai de mes forces, convaincue que ma faiblesse provient de ce que je m'appuie sur moi-même. Vous m'enseignez que je ne dois pas m'étonner de mes luttes, car, lorsqu'une âme veut s'adonner à la mortification, elle rencontre des difficultés de toutes parts. Veut-elle renoncer à ses aises ? Quelle peine ! Fouler aux pieds le point d'honneur ? Quel tourment ! Souffrir une parole injurieuse ? C'est un supplice intolérable ! Mais dès qu'elle se détermine à mourir au monde, toute angoisse prend fin » (cfr. TJ. P. III).

Vous êtes mort pour moi, Seigneur. Puissé-je, pour votre amour, mourir à moi-même, à mes goûts, à mes satisfactions. Mourir à moi-même pour vivre en Vous, pour arriver à l'union avec Vous.

7

LA NUIT DES SENS

PRESENCE DE DIEU — Raffermissez, Seigneur, mon désir d'arriver à Vous, afin que j'aie le courage d'affronter, pour votre amour, la purification totale de ma sensibilité.

Méditation

1. — « Il est nécessaire que l'âme qui veut arriver à l'union divine passe par la nuit obscure de la mortification de ses tendances et du renoncement à tous les plaisirs des biens sensibles » (MC. I, IV, p. 36). St Jean de la Croix appelle « Nuit obscure », la mortification totale des sens, car lorsque l'âme renonce à tout attachement désordonné aux créatures et au goût qu'elle y pourrait trouver, elle « est comme dans les ténèbres et ne voit rien » (ib. III, p. 33) par rapport aux sens.

C'est justement pour t'aider à entrer dans cette nuit, à travers laquelle on arrive à l'union à Dieu, que le Saint t'a enseigné à contrarier ta tendance désordonnée aux satisfactions sensibles.

Il est cependant évident que, tout en voulant mortifier sérieusement tes sens, tu ne pourras t'abstenir toujours de voir des choses agréables, d'écouter des nouvelles intéressantes, de prendre des mets appétissants, etc. ; des satisfactions semblables te seront imposées quelquefois par les nécessités de la vie, par les devoirs de ton état ou même par tes supérieurs. Il est absolument nécessaire, toutefois, que même en ces cas, ton âme demeure vraiment libre de tout attachement aux créatures et aux satisfactions sensibles. Dans ce but « il suffit de ne pas se complaire dans l'attrait naturel que l'on éprouve et de le désavouer. De la sorte, on

arrive bientôt à rendre les sens mortifiés et à renoncer à ses goûts ; on vit comme dans la nuit, et, en peu de temps, on peut réaliser de grands progrès » (ib. XIIII, p. 84).

En d'autres termes, ne t'arrête pas à jouir égoïstement de ce qui plaît à tes sens, mais cherche à élever immédiatement ton cœur vers Dieu, en Lui offrant le goût que tu éprouves et qu'Il permet en vue de restaurer tes forces, afin que tu puisses reprendre avec plus d'entrain l'exercice de la mortification. De cette façon, même les détentes et les joies naturelles servent à aller vers Dieu et à croître en son amour. C'est ce que Ste Thérèse de l'Enfant Jésus appelait « jouir par amour ».

Tel est aussi l'enseignement de St Paul qui dit : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur » et encore : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu » (Phil. IV, 4 ; 1 Cor. X, 31). Si, au contraire, tu t'arrêtes au goût des choses sensibles, tu ne pourras jamais entrer dans la nuit des sens.

2. — « L'âme, ordinairement, entre dans cette nuit sensitive de deux manières : l'une est active, l'autre passive. L'active comprend ce que l'âme peut faire et fait en réalité par elle-même pour y entrer... La passive comprend ce que l'âme ne fait pas par elle-même ni par sa propre industrie, mais ce que Dieu fait en elle, et alors elle est comme passive » (JC. MC. I, XIII, p. 82). La manière active comporte tout ce que tu peux faire par ta propre initiative pour te libérer de toute affection ou attache aux créatures. Par exemple, il est en ton pouvoir de t'appliquer à l'exercice de la pauvreté, de la mortification corporelle, de la pénitence, de la chasteté, toutes vertus qui dépouillent l'âme des biens de la terre et des satisfactions des sens. Si tu veux faire tout ce que tu peux pour entrer dans la nuit, pratique ces vertus

avec générosité, tenant ton regard fixé sur Jésus, le divin Modèle, qui a voulu te donner l'exemple en tout.

Mais quoi que tu fasses, les exercices personnels ne suffiront jamais à détruire entièrement en toi les dernières racines des attachements. Si tu t'examines attentivement, tu verras que dans la pratique même de la mortification volontaire il peut entrer un peu de complaisance à l'occasion de ce que tu as choisi et qui est à ton goût, selon ta volonté. Pour que ta purification soit complète, il faut donc qu'intervienne l'œuvre de Dieu qui t'introduira passivement dans la nuit des sens. C'est ce qu'Il fait par les épreuves et les contrariétés extérieures et intérieures. C'est l'heure de subir plutôt que d'agir ; il faut que tu sois comme le patient devant le chirurgien ; que tu acceptes, en toute humilité et docilité, tout ce que Dieu permet, sans chercher à échapper à l'épreuve ou même à l'atténuer.

Dans la *Montée du Mont Carmel,* St Jean de la Croix présente l'âme qui, « brûlante d'un amour plein d'angoisse, chante l'heureuse fortune qui lui advint de passer par la nuit obscure ». En effet, être introduite dans la nuit passive, est une des plus grandes grâces que l'âme puisse recevoir, parce qu'alors, Dieu même la prépare et la dispose à l'union avec Lui. Si tu veux obtenir cette grâce, fais de ton côté tout ce que tu peux pour entrer dans la nuit active, c'est-à-dire pour t'exercer au renoncement et au détachement total.

Colloque

O Seigneur, daignez venir à ma rencontre avec votre grâce, m'enflammer de votre amour, afin que je puisse plonger avec élan dans cette nuit obscure qui doit me préparer à l'union avec Vous. La nuit ne plaît pas à ma nature amoureuse de lumière, de soleil, de plein jour radieux. Mais si Vous m'aidez, pourquoi n'accepterais-je pas, pour votre amour, de priver

mes sens de toute satisfaction, de les annihiler dans la nuit, lorsqu'au fond il ne s'agit que de renoncer à la fascination de quelques bagatelles pour pouvoir, en retour, jouir de Vous en qui se trouvent toute lumière, toute joie, toute délectation ? Ne pourrais-je donc pas, pour votre amour, ô Seigneur, supporter un peu d'obscurité, de froid, de privation, de nudité, de pauvreté ? Hélas ! que de fois suis-je encore assez aveugle pour préférer ce brin de satisfaction immédiate que me donnent les créatures et qui s'évanouit soudain comme l'ombre au soleil, à la satisfaction moins sensible, mais beaucoup plus profonde, vraie et durable, que trouve en Vous celui qui est fermement décidé à mettre en Vous seul toute sa joie !

« O Seigneur, Père très clément, accueillez, je Vous prie, votre fils prodigue ! J'ai assez souffert, j'ai été suffisamment l'esclave de vos ennemis que Vous foulez aux pieds ; j'ai été assez le jouet de fausses flatteries. Je comprends que je dois retourner à Vous. Faites que, lorsque je frapperai à votre porte, je la trouve ouverte ; enseignez-moi la route pour arriver jusqu'à Vous. Mon unique ressource est ma volonté ; tout ce que je sais, c'est que j'ai à mépriser les biens instables et caducs pour chercher, au contraire, les biens stables et éternels.

« O Seigneur, loin du cœur de votre serviteur, qui le reconnaît devant Vous, loin de son cœur la pensée que n'importe quelle joie puisse le rendre heureux ! Il y a, au contraire, une joie qui n'est pas accordée aux impies mais à ceux qui Vous honorent avec désintéressement, et c'est Vous qui êtes cette joie. C'est ici qu'est précisément toute la béatitude : jouir en Vous, de Vous, par Vous ; il n'y en a pas d'autre. Celui qui croit qu'il existe une autre béatitude, poursuit une joie fallacieuse... » (St Augustin).

8

LA DIVINE SEMENCE

Dimanche de la Sexagésime

PRESENCE DE DIEU — Seigneur, me voici devant Vous. Faites que mon cœur soit la bonne terre, prête à accueillir et à faire fructifier votre divine parole.

Méditation

1. — Jésus, le divin Semeur, s'avance aujourd'hui dans sa vigne, l'Eglise. Il veut préparer Lui-même nos âmes à une nouvelle floraison de grâce et de vertu.

« La semence c'est la parole de Dieu ». Le Verbe, Parole éternelle du Père, s'incarne, se fait homme ,sous le nom de Jésus-Christ, et vient répandre dans les cœurs des humains la parole divine qui n'est autre qu'un reflet de Lui-même. La parole divine n'est pas un son qui bat l'air et se dissipe rapidement comme la parole des hommes ; elle est lumière surnaturelle qui éclaire la vraie valeur des choses ; elle est grâce, source de capacité et de force pour vivre selon la lumière de Dieu. Elle est donc semence de vie surnaturelle, de sainteté, de vie éternelle. Cette semence n'est jamais stérile en elle-même, elle a toujours une force vitale puissante, capable de produire non seulement quelque fruit de vie chrétienne, mais d'abondants fruits de sainteté. Cette semence n'est pas confiée à un agriculteur inexpérimenté qui, par son incapacité, peut ruiner les meilleures semailles ; c'est Jésus Lui-même, le Fils de Dieu, qui est le Semeur.

Pourquoi alors la semence ne donne-t-elle pas toujours les fruits désirés ? Parce que, très souvent, le terrain qui la reçoit ne possède pas les qualités requises. Dieu ne cesse de répandre la semence dans les cœurs des hommes, Il les invite, les sollicite continuellement au bien par sa lumière

et ses rappels ; Il ne cesse de dispenser sa grâce à travers les sacrements ; mais tout cela demeure vain et stérile si l'homme ne présente à Dieu une terre — c'est-à-dire un cœur — bien préparé et disposé. Dieu veut que nous soyons sauvés et saints, mais Il ne force personne : Il respecte notre liberté.

2. — L'Evangile de ce jour (Lc. VIII, 4-15) nous montre quatre catégories de personnes qui reçoivent, de manière diverse, la semence de la divine parole. Il les compare à la terre battue, au sol pierreux, au terrain couvert d'épines, et enfin au bon champ fertile.

Terre battue : âmes légères, dissipées, ouvertes comme la rue à toutes les distractions, les rumeurs, la curiosité ; ouvertes au passage de n'importe quelle créature et affection terrestre. Dès que la parole de Dieu parvient à leur cœur, l'ennemi, y trouvant libre accès, l'enlève, l'empêchant de prendre racine.

Sol pierreux : âmes superficielles, dans lesquelles la bonne terre est réduite à une couche légère, que le vent des passions emportera rapidement en même temps que la bonne semence. Facilement enthousiastes, ces âmes ne persévèrent pas et lâchent prise lorsque sonne l'heure de la tentation. Elles sont inconstantes, parce qu'elles n'ont pas le courage d'embrasser le renoncement et de faire les sacrifices nécessaires pour rester fidèles à la parole de Dieu, pour la mettre en pratique en toutes circonstances. Leur ferveur est feu de paille qui s'arrête et s'éteint devant la moindre difficulté.

Terrain couvert d'épines : âmes préoccupées des choses terrestres, des plaisirs, des affaires et des intérêts matériels. Le grain germe, mais les épines l'étouffent bientôt, le frustrant d'air et de lumière. La sollicitude excessive pour le temporel finit par étouffer les droits de l'esprit.

Enfin, la *bonne terre,* comparée par Jésus à « ceux qui, ayant entendu la Parole avec un cœur noble et généreux, la gardent et produisent du fruit par leur constance ». Le cœur noble et généreux est celui qui donne toujours la première place à Dieu, qui cherche avant tout le règne de Dieu et sa justice. La divine semence de la parole de Dieu, des inspirations de la grâce, portera des fruits abondants en proportion des bonnes dispositions qu'elle trouvera en nous ; recueillement, sérieux et profondeur de la vie intérieure, détachement, recherche sincère des choses de Dieu, au-delà et au-dessus de toutes les choses terrestres. Et puis, « persévérance », sans laquelle la parole de Dieu ne peut porter en nous son fruit.

Colloque

O Jésus, divin Semeur, c'est à bon droit que Vous Vous plaignez du terrain aride et stérile de mon pauvre cœur ! Quelle abondante semence divine de saintes inspirations, de lumières intérieures, de grâce, n'avez-Vous pas répandue dans mon âme ! Que de fois m'avez-Vous attiré à Vous par des appels particuliers et que de fois aussi, après Vous avoir suivi quelque peu, je me suis arrêté ! O Seigneur, si je pouvais comprendre au moins le motif profond de ma stérilité spirituelle, de ma légèreté et de mon inconstance dans le bien ! Votre lumière me manquera-t-elle ? Non, car c'est de mille manières que Vous enseignez et avertissez continuellement mon âme. Oh ! si tant d'âmes qui vivent dans l'erreur et ne Vous connaissent pas, avaient reçu seulement la centième partie de la lumière que Vous m'avez départie avec tant de profusion, que de fruits en auraient-elles déjà retiré !

Votre force me manquerait-elle alors ? Votre grâce, n'est-elle donc pas ma force ?

O Seigneur, je le vois : ni votre lumière, ni votre force ne me font défaut ; ce qui me manque, c'est précisément la

persévérance, cette persévérance qui sait endurer avec fidélité les tentations, les difficultés, les obscurités ; qui sait affronter avec courage le sacrifice et l'austérité de la vie chrétienne. Il est facile de se sacrifier, de se renoncer pendant un jour ; mais il est dur de le faire toujours, tous les jours, toute la vie. N'est-ce pas la raison pour laquelle, ô Seigneur, ainsi que Vous l'avez dit, le cœur bon porte des fruits par la persévérance « *in patientia* » ?

O Jésus, qui avez enduré avec une invincible patience votre très douloureuse passion et votre mort, donnez-moi la patience nécessaire pour soutenir la lutte contre mes passions, mon égoïsme. Patience, pour embrasser avec persévérance tous les renoncements requis par le détachement total ; pour pouvoir vivre sans satisfactions et goûts personnels, pour subir tout ce qui me répugne, me heurte, me contrarie et déplaît à mon amour-propre.

O Seigneur, Vous le savez, je désire la purification totale parce que je soupire après l'union avec Vous ; mais Vous ne pourrez me purifier entièrement si je ne sais accepter patiemment votre œuvre : les épreuves, les humiliations, les détachements que Vous me préparez. O Jésus, divin Souffrant, donnez-moi votre patience ; faites qu'avec Vous je sois, moi aussi, humble et patient.

9

LA PAUVRETE EVANGELIQUE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, qui avez voulu, pour mon amour, embrasser une vie d'extrême pauvreté, faites-moi comprendre la grande valeur de cette vertu.

Méditation

1. — « Un scribe s'approcha, un jour, de Jésus et Lui dit :

„Maître, je te suivrai où que tu ailles". Jésus lui répondit : „Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids ; Le Fils de l'homme, lui, n'a pas où reposer la tête" » (Mt. VIII, 19 et 20).

Jésus met immédiatement celui qui veut Le suivre devant le tableau de sa vie extrêmement pauvre et privée du moindre confort. Car celui qui n'a pas le courage de partager, au moins dans une certaine mesure, sa pauvreté terrestre, ne pourra avoir part à sa richesse éternelle. Personne en effet, ne peut servir en même temps deux maîtres : Dieu et la richesse : « Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent » (Mt. VI, 24). Si tu es attaché aux richesses, à l'aisance, au bien-être matériel, c'est en vain que tu chercheras à donner à Dieu tout ton cœur : il demeurera l'esclave des biens terrestres. C'est justement pour ce motif que le jeune homme riche, après avoir demandé à Jésus ce qu'il devait faire pour obtenir la vie éternelle, s'en alla tristement après que Jésus lui eut répondu : « Va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres », car : « il avait de grands biens ». C'était un bon jeune homme ; dès sa prime jeunesse il avait observé les commandements et désirait sincèrement la vie éternelle, si bien que, « Jésus fixa sur lui son regard et l'aima » (Mc. X, 20-22) ; et cependant, l'attachement à ses richesses l'empêcha de suivre Jésus. C'est l'histoire de nombre d'âmes qui après avoir beaucoup pratiqué le service de Dieu, s'arrêtent et reculent, parce qu'elles n'ont pas le courage de se détacher des biens terrestres. Commentant le fait et s'adressant aux apôtres, Jésus dit : « Mes enfants, comme il est difficile d'entrer dans le Royaume de Dieu ! Il est plus facile à un chameau de passer par le trou de l'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu ! » (Mc. X, 24-25). Songe que, par ces paroles, Jésus désigne non seulement celui qui est « riche » parce qu'il possède beaucoup, mais surtout celui

qui est « riche » parce qu'« attaché » à ce qu'il possède.

2. — Les richesses ne constituent pas par elles-mêmes un obstacle au salut éternel et à la sainteté, mais elles le deviennent quand l'homme s'en rend esclave. Il n'est pas nécessaire de posséder beaucoup pour être l'esclave des biens terrestres, il suffit de posséder quelque chose avec « attachement », même si l'objet en question est de peu de prix ou même de valeur nulle. Les apôtres étaient pauvres et possédaient bien peu ; cependant, lorsque Jésus les a invités à Le suivre, Il leur a demandé d'abandonner même cela. Ce qui libère l'âme de l'esclavage des biens terrestres n'est pas tant la pauvreté matérielle que la « pauvreté en esprit », c'est-à-dire la pauvreté des affections, des attachements, même les plus petits.

St Jean de la Croix enseigne que seule cette pauvreté constitue la « nuit de l'âme », c'est-à-dire permet à l'âme d'entrer dans la nuit des sens. « Nous ne nous occupons pas ici de la privation des biens ; cette privation n'en détache pas l'âme qui continue à les désirer ; nous parlons du détachement de l'âme par rapport à ces tendances vers ces biens et les plaisirs qu'elle y trouve. C'est ce détachement qui fait l'âme libre et vide de tous les biens qu'elle pourrait posséder » (MC. I, III, p. 35). C'est la raison pour laquelle le Saint dit : Que l'âme ne recherche pas « ce qu'il y a de meilleur dans les choses, mais ce qu'il y a de pire » : telle est la pauvreté matérielle, bonne et même nécessaire dans une certaine mesure, mais insuffisante. Immédiatement après, il ajoute : et qu'elle désire « entrer pour l'amour du Christ dans un dénuement total, un parfait détachement et une pauvreté absolue par rapport à tout ce qu'il y a en ce monde » (ib. XIII, p. 84) : c'est la pauvreté spirituelle qui complète et donne de la valeur à la pauvreté matérielle en libérant l'âme de tout désir et affection pour les biens terrestres. En effet, si après

avoir renoncé au superflu, à l'aisance et aux commodités de la vie, tu y demeures attaché par l'affection du cœur, ton renoncement matériel te servira bien peu. « Les biens de ce monde n'occupent pas l'âme et ne lui nuisent pas, puisqu'ils ne pénètrent pas en elle ; ce qui lui est nuisible, c'est l'attachement à ces biens et le désir qu'elle en a » (ib. III, p. 35).

Colloque

« O très doux Seigneur Jésus-Christ, très riche d'amour, l'expérience m'apprit que rien n'est plus fatigant en ce monde que de brûler de désirs terrestres, car l'amour des richesses est une faim insatiable qui torture bien plus l'âme par l'ardeur du désir, que ne la rafraîchit l'obtention de ce qu'elle a désiré.

« L'acquisition des richesses occasionne de grandes fatigues ; leur possession suscite de grandes craintes ; leur perte cause de grandes douleurs. Celui qui les aime, ne peut Vous aimer, ô Seigneur, mais il périt avec elles qui sont périssables, et celui qui s'y appuie avec amour, s'évanouit avec elles dans la tristesse. Celui qui les trouve, perd la paix ; lorsqu'il veille, il cherche le moyen de les augmenter ; s'il dort, il rêve de voleurs ; le jour, il est anxieux et affligé ; durant la nuit montent ses craintes, et ainsi, il se sent toujours malheureux » (Vén. R. Jourdain).

Que je serais malheureux, ô Seigneur, si l'amour des biens terrestres m'empêchait de Vous suivre de plus près ! Oh ! comme ma vie ressemble peu à la vôtre ! Quelle diversité de goûts, de désirs ! Vous, le Roi du ciel et de la terre, qui pouviez Vous environner de splendeur, puisque toute richesse a été créée par Vous, qui pouviez avoir de nombreux serviteurs à vos ordres, Vous n'avez rien voulu et avez au contraire choisi, pour premier et dernier lieu de votre séjour, une étable et une dure croix. Et moi, cendre et poussière, qui n'ai aucun

droit de posséder, parce que je n'ai rien par moi-même et que tout me vient de votre libéralité, je prétendrais à une vie commode, au bien-être matériel ?

O Seigneur, ne permettez pas que l'amour des biens temporels devienne un obstacle, se place comme une paroi entre Vous et moi. L'union d'amour exige la ressemblance ; l'amour trouve les deux êtres semblables ou les identifie. Je Vous aime, Seigneur, mais mon amour est encore faible, raffermissez-le afin qu'il soit capable d'abattre tout attachement qui m'empêche de Vous suivre de plus près et de devenir semblable à Vous.

10

LA PAUVRETE VOLONTAIRE

PRESENCE DE DIEU — Daignez me montrer, Seigneur, les trésors cachés dans la pauvreté volontaire et les devoirs qui en découlent.

Méditation

1. — St Thomas enseigne que pour arriver à la perfection de la charité, il faut détacher le plus possible le cœur des choses de ce monde, afin de concentrer en Dieu toutes ses affections. « Celui qui possède les biens temporels, dès lors qu'il les possède, est enclin à les aimer... Voilà pourquoi la base fondamentale pour acquérir la charité parfaite, est la pauvreté volontaire, c'est-à-dire vivre sans rien posséder en propre, comme dit le Maître dans St Matthieu : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, puis viens et suis-Moi ». (IIa-IIae, q. 186, a.3).

C'est ce qui se réalise de façon particulière dans la vie religieuse par le vœu de pauvreté. Mais même les âmes consacrées à Dieu qui vivent dans le monde, doivent embrasser

la pauvreté volontaire, si elles veulent tendre à la perfection. L'Eglise en fait un devoir pour tous les Instituts séculiers. C'est précisément parce que l'état de perfection requiert une sérieuse obligation de pauvreté, que les membres de ces Instituts doivent émettre un « vœu ou promesse de pauvreté, en vertu duquel ils n'ont pas le libre usage des biens temporels » (Constitution Apostolique *Provida Mater Ecclesia*). L'essence de la pauvreté volontaire consiste justement en ce renoncement à l'*usage libre et indépendant* des biens temporels. En effet, seul celui qui renonce au libre usage des biens temporels peut, comme dit St Thomas, « vivre sans rien posséder en propre ». De cette manière, il parvient à la liberté nécessaire pour suivre Jésus dans la voie de la perfection.

2. — Si tu as fait profession de pauvreté volontaire, songe que tu as perdu la liberté d'user à ton gré des biens temporels. Même si la Règle de ton Institut te permet de posséder des biens déterminés, tu ne peux cependant en user en maître : le vœu de pauvreté t'a enlevé ce pouvoir. De ton propre arbitre, tu ne peux donc disposer de rien, pas même de ce qui est nécessaire à la vie, mais tu dois te régler en tout selon les normes de tes Constitutions et dépendre de tes supérieurs.

Les Règles des divers Ordres, Instituts religieux ou séculiers ne sont pas toutes également sévères concernant l'usage des biens temporels : d'aucunes, très austères, interdisent le libre usage des objets les plus minimes estimables à prix d'argent ; d'autres, plus larges, laissent une liberté plus grande. Mais si tu veux pratiquer ton vœu à la perfection, adopte la règle de *ne jamais user ou disposer de rien avec esprit de propriété*. Plus tu vivras réellement comme si tu ne possédais rien, pas même un livre, un vêtement ou un morceau de pain, plus tu deviendras semblable à Jésus et libre de Le suivre jusqu'à être admis parmi ses intimes.

Une autre conséquence, qui dérive du vœu ou de la promesse de pauvreté volontaire, est celle d'embrasser spontanément, par amour pour Dieu, des conditions de vie semblables à celles des vrais pauvres. Le pauvre est contraint de se passer de confort, d'épargner, de travailler pour vivre. Il faut que toi, par vertu, tu renonces spontanément et de bon gré au superflu et aux commodités, que tu ne te permettes aucun gaspillage et que tu t'assujettisses, en outre, à une vie de labeur assidu. Et tout cela, non par esprit d'avarice, non par amour du gain, mais purement par exercice de vertu.

Et si, un jour, il venait à te manquer une chose nécessaire, remercie le Seigneur qui t'offre une plus belle occasion de vivre en véritable pauvre.

Colloque

O Seigneur, qu'ils sont grands les trésors renfermés dans la sainte pauvreté !

« La pauvreté est un bien qui renferme en soi tous les biens du monde ; elle confère un empire immense ; ...elle nous rend vraiment maîtres de tous les biens d'ici-bas, dès lors qu'on les foule aux pieds. Qu'ai-je à voir avec les rois et les puissants de la terre, si je ne recherche point leurs revenus ? Que m'importe de les contenter, si par là je dois tant soit peu déplaire à mon Dieu ? Que m'importe d'avoir leurs honneurs, si je comprends bien que le plus grand honneur pour un pauvre est d'être véritablement pauvre ?... La vraie pauvreté, celle que l'on embrasse pour Dieu seul, entraîne avec elle une honorabilité qui s'impose à tous. Elle n'a à contenter que Dieu. (TJ. Ch. II pp. 589-590).

« Louange à Vous, Seigneur, qui m'avez accordé d'embrasser la sainte pauvreté qui me libère de toute préoccupation matérielle et m'affranchit de tout esclavage terrestre ! Ainsi

ai-je le grand honneur, toute misérable créature que je sois, de Vous servir Vous seul, Roi du ciel et de la terre. »

O Seigneur, accordez-moi de conserver intacts les doux liens de la sainte pauvreté qui m'arrachent de la terre pour me lier à Vous. Faites que, conformément aux engagements pris lors de ma profession, la pauvreté soit réellement « la devise inscrite sur ma bannière et que je l'observe partout : à la maison, dans mon maintien, ma toilette, mes paroles et surtout mes pensées » (cfr. ib. II, p. 590), afin que mes désirs ne me portent plus — même un seul instant — vers ce que j'ai quitté pour votre amour.

Je le comprends et le confesse, mon Dieu, toutes les fois que je me suis plaint de quelque privation ou désagrément, ai regretté de n'être pas mieux traité, désiré une vie plus aisée, ou été exigeant, je me suis éloigné de l'idéal et de la pratique effective de la pauvreté volontaire. De cette manière je me suis écarté aussi de Vous et suis retourné à l'esclavage des biens matériels. Quelle folie, ô Seigneur, de partager son cœur entre Vous, richesse infinie, et les misérables nullités des biens terrestres !

11

L'ESPRIT DE PAUVRETE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, je Vous contemple sur la montagne pendant que Vous enseignez aux foules l'esprit de pauvreté. Je m'approche, moi aussi, désireux de Vous entendre.

Méditation

1. — « Prenant la parole, Jésus les enseignait en disant : Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux est à eux ! » (Mt. V, 2-3).

Ainsi commence le discours sur la montagne, et puis

Jésus explique à diverses reprises comment cette pauvreté en esprit doit être entendue. « Ne vous amassez point de trésors sur la terre, où la mite et le ver consument, où les voleurs perforent et cambriolent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel : là point de mite ni de ver qui consume, point de voleurs qui perforent et cambriolent. Car où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » (ib. VI, 19-21).

Considère que Jésus a adressé cet enseignement non seulement aux apôtres, mais aussi aux disciples et aux foules qui le suivaient. Cela prouve que si tous ne doivent faire le vœu de pauvreté — la vie de famille ne le permet pas — tous cependant doivent acquérir et pratiquer l'« esprit de pauvreté », c'est-à-dire arriver au détachement affectif des biens de la terre, de manière à n'en pas faire leur trésor, à ne pas les rechercher avec avidité et esprit de cupidité. Ceux qui, comme les pères et les mères de famille, ont le devoir d'administrer des biens et de les accroître au moyen d'un honnête travail, doivent le faire dans l'ordre, c'est-à-dire en évitant que les affaires et les intérêts matériels ne les distraient de l'application aux intérêts de l'âme et aux devoirs envers Dieu. « Que servira-t-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il ruine sa propre vie ? » (Mt. XVI, 26). De ceux qui possèdent peu et vivent dans la gêne matérielle, l'esprit de pauvreté requiert l'acceptation sereine et patiente de leur condition, en y voyant une invitation à imiter de plus près la vie pauvre de Jésus.

Considère en outre qu'en disant : « Vends ce que tu as, donne-le aux pauvres », le divin Maître a uni l'exercice de la charité à celui de la pauvreté. En détachant ton cœur des biens terrestres, l'esprit de pauvreté doit le rendre généreux envers les nécessiteux.

2. — « Ne vous inquiétez pas pour votre vie, de ce que

vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Voyez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent ni ne recueillent en des greniers, et votre Père céleste les nourrit !... Et du vêtement, pourquoi vous inquiéter ? Observez les lis des champs, comme ils poussent... Si Dieu revêt de la sorte l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et demain sera jetée au four, ne fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de peu de foi » (Mt. VI 25-30). Jésus ne te défend pas de pourvoir au lendemain ; au contraire, par la bouche de l'Apôtre, Il te dit : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (II Thess. III, 10). Mais Jésus ne veut pas ce souci qui te plonge tout entier dans les affaires temporelles et qui prouve non seulement un attachement excessif aux biens terrestres, mais aussi un manque de confiance en la Divine Providence. Le divin Maître te fait remarquer que si Dieu t'a donné l'essentiel, à savoir la vie et le corps, Il te donnera aussi l'accessoire, c'est-à-dire les aliments et le vêtement, moyens pour conserver la vie et le corps.

L'esprit de pauvreté ne sera en toi ni durable ni profond, s'il ne se base sur la confiance en la Providence divine. Ce n'est que si tu te confies vraiment en Dieu et en sa parole, qui ne failliront jamais, que tu auras le courage de mettre de côté toute préoccupation excessive pour les affaires temporelles. Alors s'accomplira pour toi la parole de Jésus : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît » (Mt. VI, 33).

En tout état de vie et dans l'exercice de n'importe quelle profession, le soin principal du chrétien doit être celui de servir Dieu, de tendre vers Lui ; tout le reste est secondaire. Ste Thérèse de Jésus disait à ses filles : « Dès lors que vous avez renoncé à posséder des revenus, renoncez également à

toute préoccupation du temporel, sans quoi vous perdrez tout... Ne manquons pas nous-mêmes à Dieu et ne craignons pas qu'il nous manque » (Ch. II, pp. 587-588).

Colloque

« O Seigneur, voici ce que je tiens pour un grand trésor : la sainte pauvreté où rien n'est apprêté par industrie humaine, mais où tout est préparé par votre Providence divine... Je Vous prie de me faire aimer de tout mon cœur le trésor de la sainte pauvreté qui est si noble qu'il Vous a pour serviteur, ô Souverain Dieu » (cfr. St François).

O Seigneur, guérissez-moi, je Vous en prie, de mon excessive inquiétude pour les nécessités de la vie. Dans le silence de mon cœur, il me semble entendre résonner votre doux reproche : « Ce sont là toutes choses dont les païens sont en quête. Or votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela » (Mt. VI, 32).

Oui, Seigneur, Vous savez ce qui m'est nécessaire et Vous n'êtes pas un étranger pour moi, mais un Père, et comme tel Vous Vous êtes engagé à pourvoir à mes besoins. O Seigneur, raffermissez ma foi en votre parole. Faites que ma confiance soit pareille à celle de St François d'Assise qui se sentait si sûr de Vous qu'il n'hésitait pas à rendre à son père non seulement son argent mais jusqu'à ses vêtements et à s'en aller par le monde privé de tout, plus heureux et assuré dans sa pauvreté que les riches dans leurs richesses. O bienheureuse pauvreté, qui avez Dieu pour serviteur ! Car Vous, Seigneur, Vous n'abandonnez pas celui qui se confie en Vous ; au contraire, Vous Vous plaisez à être large et généreux à l'égard de celui qui, ayant tout abandonné pour votre amour, s'est totalement confié à votre céleste providence.

O Jésus, si je ne peux négliger matériellement tous les biens et les affaires terrestres, faites que je puisse au moins

renoncer à toute sollicitude et préoccupation exagérée. Que mon unique souci soit celui de Vous aimer et de Vous servir de toutes mes forces, de chercher votre amitié, votre intimité, l'union avec Vous.

Vous avez dit un jour à Ste Catherine de Sienne : « Pense à Moi et Je penserai à toi ». Daignez me répéter, à moi aussi, cette parole ; fixez-la dans mon esprit et dans mon cœur, afin qu'aucun souci pour les biens matériels ne soit capable de me distraire de Vous.

12

LA CHASTETE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, lis très pur qui aimez les vierges, faites-moi comprendre la beauté de la chasteté parfaite.

Méditation

1. — « Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu... Dieu le détruira ; car le temple de Dieu est sacré, et ce temple, c'est vous » (I Cor. III, 16-17).

La grâce du baptême a consacré le corps du chrétien, elle en a fait le temple du Dieu vivant et un membre du Christ. De là, le devoir de respecter ce corps, devoir qui exige de chaque chrétien la vertu de chasteté, pratiquée selon son état. Le péché impur profane le corps, temple de Dieu, et fait des membres du Christ « des membres de prostituée » (I Cor. VI, 15).

En dehors du mariage, la continence absolue, c'est-à-dire l'abstention de tout plaisir sensuel, est exigée de tous indistinctement. Quant au mariage, il requiert la chasteté conjugale qui limite ce plaisir au but du mariage lui-même.

De même que la pauvreté libère de l'esclavage des biens terrestres et en règle l'usage, ainsi la chasteté délivre de l'esclavage des sens et en modère l'emploi.

De cette manière, la vertu de chasteté n'est pas réservée aux âmes consacrées à Dieu, mais est une obligation sérieuse pour tout chrétien. La chasteté du corps ne suffit pas, il faut aussi celle des pensées, des désirs, du cœur, car Jésus a dit : « ce qui sort de la bouche, procède du cœur et c'est cela qui rend l'homme impur. Du cœur en effet procèdent mauvais desseins, meurtres, adultères » (Mt. XV, 18 et 19).

Pour être chastes de corps, il est donc nécessaire d'être chastes de cœur. Jésus insiste fortement sur cette pureté intérieure : « La lampe du corps, c'est l'œil. Si donc ton œil est sain, ton corps tout entier sera dans la lumière. Mais si ton œil est malade, ton corps tout entier sera dans les ténèbres » (Mt. VI, 22 et 23).

2. — « L'homme qui n'est pas marié a souci des affaires du Seigneur, des moyens de plaire au Seigneur... La jeune fille a souci des affaires du Seigneur, elle cherche à être sainte de corps et d'esprit » (I Cor. VII, 32 et 34).

La chasteté parfaite, choisie comme état de vie et embrassée par vœu, libère de tous soins et sollicitudes, inévitables dans la vie conjugale, mais qui divisent le cœur entre Dieu et les affections humaines.

Jésus a dit qu'il y en a qui ont renoncé à se créer une famille à cause du royaume des cieux (cfr. Mt. XIX, 12). La valeur essentielle du vœu de chasteté consiste précisément en ce renoncement que la créature s'impose volontairement pour se donner totalement à Dieu, corps et âme, cœur et esprit : tout est réservé et consacré à Lui seul.

Celui qui se lie par le mariage devient collaborateur de Dieu dans la transmission de la vie à d'autres êtres ; et celui

qui se consacre au Seigneur par le vœu de chasteté, devient son collaborateur dans la communication aux hommes de la vie de la grâce. La personne consacrée à Dieu renonce à la fécondité matérielle en vue d'une fécondité bien supérieure et spirituelle ; à la paternité ou maternité naturelles se substitue une paternité ou maternité surnaturelles. Voici comment Ste Thérèse de l'Enfant Jésus exprimait sa vocation au Carmel : « Etre ton épouse, ô Jésus ! ...être, par mon union avec toi la mère des âmes » (HA. p. 226).

Telle est la fécondité des vierges, cette « chaste génération », que Jésus appelle au renoncement total des joies licites du mariage, pour en faire les plus intimes collaborateurs de son œuvre de rédemption et de sanctification du monde. Le vœu de chasteté ne renferme pas les âmes dans une vie stérile mais, en les liant totalement à Dieu, il les ouvre aux fécondités sublimes de l'apostolat. « La virginité perpétuelle est une hostie pure offerte à Dieu, une victime sainte ; c'est une fleur qui donne honneur et joie à l'Eglise et est une grande source de force » (Pie XII, Allocution sept. 1951).

Colloque

« O Seigneur, toute mon espérance se fonde sur votre grande miséricorde. Donnez-moi ce que Vous commandez, et commandez-moi ce que Vous voulez. Vous nous commandez la continence. Quelqu'un a dit que personne ne peut être continent si Dieu ne le lui accorde ; mais, c'est déjà de la sagesse que de savoir de qui nous vient ce don. La continence nous recueille et nous réduit à cette unité dont nous nous sommes éloignés pour nous donner à trop de choses. Il Vous aime moins, en effet, celui qui en même temps et en dehors de Vous, aime quelque autre chose. O amour qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais, ô charité, ô mon Dieu, embrassez-moi ! Vous me commandez la continence : donnez

ce que Vous commandez et commandez ce que Vous voulez » (St Augustin).

O Jésus, faites-moi bien comprendre qu'il n'y a pas d'honneur plus grand, pour l'homme, que celui que Vous lui faites en le soustrayant aux « épreuves en la chair » (I Cor. VII, 28), l'invitant à se donner entièrement à Vous par le lien d'une chasteté parfaite. O saint attachement, celui qui unit à Dieu, pureté infinie, une créature de fange et l'élève au point de lui faire partager la splendeur immaculée de la virginité divine ! O lien sacré, celui qui établit entre Dieu et l'homme une union indissoluble, et présente les âmes « comme des vierges pures au Christ » (cfr. II Cor. XI, 2), afin qu'elles soient ses épouses dans la foi et l'amour !

O Jésus, Epoux des âmes vierges, Vous qui avez dit : « Tous ne comprennent pas ce langage, mais ceux-là seulement à qui c'est donné » (Mt. XIX, 11), donnez-moi de comprendre toujours mieux la valeur immense de la chasteté parfaite. Quel don plus sublime pourrais-je Vous demander et pourriez-Vous me faire ?

O Jésus, qui m'avez libéré des soins de la famille et des affections terrestres en m'appelant à la chasteté parfaite, faites que je ne me renferme pas égoïstement en moi-même, mais accordez-moi de partager, de la manière la plus directe et la plus intense, vos sollicitudes, votre vie d'immolation et d'offrande pour le salut des hommes et pour la gloire du Père. Vous voulez que je sois vierge pour être votre intime collaborateur dans l'œuvre sublime de la rédemption. C'est dans la mesure où je me donnerai pleinement et généreusement à Vous, que Vous m'accorderez le don de la fécondité spirituelle. O Jésus, resserrez les liens de mon union avec Vous, car cette union me rendra capable d'engendrer de nombreuses âmes à votre amour et à votre grâce !

13

LA MODESTIE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, Epoux des vierges, montrez-moi comment doit vivre une âme qui Vous est consacrée.

Méditation

1. — La chasteté parfaite suppose une maîtrise absolue de l'esprit sur la matière. Mais la tendance désordonnée vers les plaisirs sensibles s'oppose en nous à cette maîtrise ; même les âmes consacrées à Dieu portent le trésor de la chasteté « en des vases d'argile » (II Cor. IV, 7), c'est-à-dire dans le vase fragile d'un corps de chair qui se sent poussé vers les satisfactions des sens. Le vœu de chasteté n'affranchit pas l'âme de ces tendances et dès lors ne la dispense pas d'une vigilance continuelle : « celui qui a fait vœu à Dieu d'une intégrité liliale doit lutter par la prière et la pénitence, afin de pouvoir être victorieux » (Pie XII).

Par la prière, vu que personne ne peut être chaste si Dieu ne le lui concède (cfr. Sap. VIII, 21) ; par la pénitence et la mortification, puisqu'il faut assujettir le corps aux exigences de l'esprit.

La modestie est un exercice particulier de mortification destiné à *modérer* et à régler toute la façon d'agir interne et externe de l'homme, en conformité avec sa vocation. St Paul recommande cette vertu à tous les chrétiens : « que votre modestie soit connue de tous les hommes » (MR., 3e dim. de l'Avent) mais les âmes consacrées y sont obligées de manière plus stricte parce que, étant appelées — par leur état de vie — à conserver intact le trésor de la chasteté, elles ont besoin d'un exercice plus assidu et plus délicat de *modération* des sens. Exactement comme celui qui possède des trésors matériels de grande valeur : il prend toutes les

mesures et précautions nécessaires pour les défendre contre les voleurs. « Frères, soyez sobres, veillez » nous recommande St Pierre (I, V, 8), car l'ennemi du bien est toujours aux aguets.

En consacrant le corps à Dieu, le vœu de chasteté Lui consacre aussi les sens qui doivent, pour ce motif, être libérés des choses basses et terrestres, pour être complètement employés au service divin.

2. — Plus une personne aspire à une telle donation à Dieu, plus elle vise à l'union avec Lui, et plus son attitude doit être empreinte de modestie parfaite. Modestie du visage, de la démarche, du geste, des manières : « En chaque action ou conversation, soyez toujours modestes », enseigne Thérèse d'Avila à ses filles ; et Ste Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus « refrénait et gardait parfaitement ses facultés et ses sens, au point qu'elle se défendait de tout regard et de toute parole qui, de quelque manière, ne se rapportaient pas à Dieu » (Sp. p. 272). C'est la règle d'or de St Jean de la Croix : user des sens *pour le seul service et la gloire de Dieu, et pour élever le cœur vers Lui* (cfr. MC. I, XIII, p. 83), ce qui, en pratique, revient à en user seulement dans la mesure requise pour l'accomplissement de ses devoirs ou pour une honnête et juste détente ; le surplus doit rester disponible pour Dieu. Il faut, par conséquent, garder la vue et l'ouïe de toutes ces images, curiosités et nouvelles qui les encombrent inutilement, au risque de faire parvenir à l'âme des impressions moins pures, moins saintes.

Qui veut, sans nécessité, tout voir, entendre, goûter, est semblable à celui qui laisse les portes de sa maison ouvertes à n'importe quel intrus. Les sens sont les portes de l'âme, il faut les garder pour ne pas mettre en péril le trésor de la chasteté.

La modestie, cependant, n'est pas seulement une arme de défense de la chasteté, elle est encore le rempart de la vie intérieure : seule l'âme qui sait garder ses sens est capable de se recueillir pour vivre dans l'intimité avec Dieu. En détachant les sens de ce qui est terrestre, la modestie les concentre et les fixe en Dieu : « Nous ferons mourir en nous la curiosité de nos yeux et, les détournant de toutes les choses inutiles, nous les fixerons sur nous-mêmes, sur les mouvements de notre cœur et sur le Cœur de Jésus » (T.M. Sp. p. 261). Là se trouve la valeur positive de la modestie. Seul celui qui aime beaucoup le Seigneur, est capable de s'imposer une pareille discipline.

Colloque

« Puissé-je Vous aimer très ardemment, ô mon Dieu, mon aide, ma défense et ma douce espérance ! Que je Vous embrasse, ô Souverain Bien, sans lequel il n'existe aucun bien pour moi ; que je parvienne à me délecter en Vous, source de perfection, sans laquelle rien n'est parfait.

« Ouvrez mes oreilles à votre parole, plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants, afin que j'entende votre voix. Illuminez mes yeux, ô lumière incomparable, illuminez-les si fort qu'ils ne se tournent jamais plus vers les vanités terrestres, mais Vous cherchent, Vous seul, ô Bien invisible. Créez en moi un odorat nouveau, ô Vous, parfum très suave de ma vie, afin que je coure à l'odeur exquise de vos onctions. Assainissez mon goût, afin que je connaisse et savoure votre grande douceur, ô Seigneur, cette douceur que Vous avez réservée à ceux qui sont remplis de votre saint amour. Dissipez et détruisez, par votre douceur, ma concupiscence, afin que je ne puisse désirer que Vous seul, si bien que je ne sois séduit et trompé par les vanités mondaines au point de tenir pour doux ce qui est amer, et amer ce qui est doux,

pour ténèbres ce qui est lumineux, et lumière ce qui est ténébreux. Puissé-je être sauvé des pièges tendus et placés ici-bas par l'ennemi de nos âmes, qui remplit le monde de ses embûches.

« Voici, ô mon très doux Seigneur, que le monde est semé des pièges de la concupiscence. Qui pourra les éviter tous ? Uniquement celui duquel Vous ôtez la superbe des yeux, la concupiscence de la chair, l'irrévérence et l'obstination de l'âme. Oh ! qu'il est heureux, celui auquel Vous faites cette grâce, car il passera indemne au milieu de tant d'ennemis ! » (St Augustin).

O mon très doux Seigneur, je Vous renouvelle de tout mon cœur la consécration de mes sens. Je Vous consacre mes yeux, afin qu'ils ne cherchent que votre Face et ne se fixent que sur ce qui mène à Vous ; je Vous consacre ma langue, afin qu'elle soit digne de chanter vos louanges et ne prononce jamais de paroles qui Vous déplaisent ; Je Vous consacre mes oreilles, afin qu'elles n'écoutent que votre voix et entendent uniquement ce qui est nécessaire pour votre service ; je Vous consacre mon odorat, mon goût, mon tact, afin qu'ils ne se délectent qu'en Vous, ô Epoux des vierges ! Avec Ste Agnès, je veux Vous redire : « En Vous aimant, ô mon Christ, je suis chaste ; en Vous touchant, je suis pur ; en Vous possédant, je suis vierge ! » (BR).

14

BIENHEUREUX CEUX QUI ONT LE CŒUR PUR

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, montrez-moi combien mon cœur doit être pur pour être admis dans votre intimité.

Méditation

1. — Le cœur de la personne consacrée à Dieu doit être

« un jardin bien clos, une source scellée » (Cant. IV, 12), car il ne peut admettre d'autre affection que celle qui a Dieu pour objet ou se rapporte à Lui. Cela n'exclut évidemment pas l'amour du prochain en général, ou celui que nous devons à nos proches, mais bien tout ce qui est amour purement naturel. En d'autres termes, toutes les affections d'une âme consacrée à Dieu doivent être surnaturalisées, c'est-à-dire qu'elle doit aimer les créatures en vue de Dieu parce qu'elles Lui appartiennent. Au contraire, lorsqu'elle se laisse guider, dans son affection, par des motifs humains : sympathie, intérêt, désir de satisfaire le cœur par un peu d'amour sensible, ce n'est plus pour Dieu qu'elle aime les créatures, mais pour elle-même, pour la satisfaction qu'elle y trouve. Son amour n'est donc pas surnaturel, mais humain. Or, les affections humaines dévastent le cœur consacré à Dieu, de même que les petits renards, dont parle le Cantique, ravagent les vignes.

Après avoir rompu, par amour pour Dieu, les liens sacrés de la famille, après avoir renoncé à se créer un propre foyer, c'est folie que de se laisser enchaîner le cœur par des créatures qui n'y ont aucun droit, par des affections qui n'ont rien de sacré. A leurs sollicitations, il faut répondre avec la force d'Agnès : « Dieu a posé un signe sur ma face, afin que je n'admette pas d'autre amant que Lui. C'est à Lui seul que je garde ma foi » (BR).

« C'est une pitié, s'exclame St Jean de la Croix, de voir certaines âmes ; elles sont comme de riches navires, chargées de bonnes œuvres et d'exercices spirituels, de vertus et de faveurs divines, mais elles n'ont pas le courage d'en finir avec un petit attrait, une légère attache ou affection, ce qui est tout un ; aussi ne progresseront-elles pas ; elles n'arriveront pas au port de la perfection... Dieu les a déjà aidées à briser d'autres liens beaucoup plus forts... Aussi est-il

vraiment déplorable de voir que pour une attache à un enfantillage... elles cessent d'avancer et n'arriveront jamais à ce bien incomparable de l'union avec Dieu » (MC. I, 11, p. 74).

2. — Dieu est jaloux du cœur qui Lui est consacré et Il ne l'admet pas dans son intimité tant qu'Il le trouve occupé de quelque affection qui lui enlève la possibilité de concentrer en Lui tout l'amour dont Il l'a rendu capable. « Dieu, dit Ste Thérèse de Jésus, ne force pas notre volonté ; Il prend ce que nous lui donnons. Mais il ne se donne pas complètement, tant que nous ne nous sommes pas donnés à lui d'une manière absolue » (Ch. XXX, p. 727). « Dieu ne veut pas d'un cœur partagé ; Il veut tout ou rien » (TM. Sp. p. 187).

Si l'on n'arrive pas au don total du cœur, il sera impossible de jouir de l'intimité divine.

« Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu » (Mt. V, 8) a dit Jésus. Cette vision, cette jouissance de Dieu est, d'une certaine manière, réservée dès ici-bas à ceux qui gardent pour Lui l'intégrité, la pureté de leur cœur. Saint Thomas dit : « Un cœur libre de pensées et d'affections étrangères à Dieu est comme un temple consacré au Seigneur, où nous pouvons Le contempler dès ce monde » (Commentaire sur St Matthieu). Le cœur pur, semblable à l'œil limpide et clair, sait comprendre Dieu, et pénétrer dans les profondeurs de son mystère infini. C'est la raison pour laquelle les théologiens enseignent qu'à la béatitude « des cœurs purs » correspond le don d'intelligence, par lequel l'Esprit Saint rend l'âme capable de « intus legere », de lire au-dedans, c'est-à-dire de pénétrer la Divinité. Qui aime ardemment, désire davantage connaître la personne aimée, et non seulement extérieurement, mais intérieurement, par la com-

munication de ses pensées, de ses secrets, et il renonce volontiers à toute autre satisfaction pour atteindre son but. Si tu veux connaître ton Dieu, si tu veux entrer dans son amitié intime et profonde, il faut que tu Lui offres un cœur pur, vide de toute affection humaine. « Ne recherchez pas la présence des créatures si vous voulez que votre âme conserve les traits de la face de Dieu dans leur clarté et leur pureté ; mais faites le vide dans votre esprit et dégagez-le de tout objet créé : vous marcherez alors éclairé de la lumière de Dieu, car Dieu n'est pas semblable aux créatures » (JC. AM. 25, p. 1181).

Colloque

O Jésus, douceur ineffable, changez pour moi en amertume toutes les consolations de la terre, car je ne veux pas que les créatures aient la moindre parcelle de mon cœur. Si je savais qu'une seule fibre de mon être vibrât pour une affection humaine, je me hâterais de l'arracher, de la jeter au loin, au prix de n'importe quelle souffrance.

Mais Vous connaissez l'étendue de ma faiblesse et combien, dans certains moments de découragement, de vide, d'abandon, j'éprouve la tentation d'aller quérir un peu de compréhension, d'affection chez les créatures. « Oh ! alors, je Vous en prie, faites que je ne trouve qu'amertume dans les amitiés terrestres sinon, avec un cœur comme le mien, je me laisserais prendre et couper les ailes » (cfr. TEJ. HA. p. 91).

O Seigneur, éclairez mon cœur dans ses replis les plus cachés, dans ses recoins les plus intimes, et si Vous y trouvez la moindre affection qui ne soit pas pour Vous, montrez-le moi et donnez-moi la grâce d'y renoncer pour toujours.

Vous voulez tout, et je veux tout Vous donner. Du

reste, en Vous donnant tout, mon cœur ne fait que Vous rendre ce qui déjà est vôtre, parce que c'est Vous qui me l'avez donné et que je serais incapable d'aimer, si Vous n'aviez mis en moi une étincelle de votre charité infinie. O Seigneur, il est trop juste que cette étincelle Vous revienne, qu'elle soit employée à Vous aimer en retour, Vous, l'Amour infini, qui m'avez tiré du néant et m'avez rendu capable de Vous rendre amour pour amour. En m'élevant à Vous, en venant en contact avec Vous, Foyer immense de charité, mon petit amour croîtra démesurément et pourra se déverser sur la terre, embrassant toutes les créatures dans la bienveillance d'un pur amour surnaturel, pour les conduire à Vous, leur principe et leur fin.

O Jésus, gardien des vierges, gardez mon cœur et rendez-le si pur, si transparent, qu'il devienne digne de voir la splendeur de Votre Face.

Je ne Vous connais pas encore, mon Seigneur, car, voulant encore aimer et goûter les créatures, mon œil intérieur n'a pas la limpidité nécessaire pour Vous contempler. Et parce que je ne Vous connais pas, je ne Vous aime pas autant qu'il le faudrait et je jouis fort peu de Vous. Voyez donc comme ma misère est grande ! Venez purifier Vous-même mon cœur, afin que je puisse Vous connaître entièrement et, en Vous connaissant, Vous aimer vraiment de toutes mes forces.

15

LA PREDICTION DE LA PASSION

Dimanche de la Quinquagésime

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, donnez-moi la lumière pour comprendre le mystère et la valeur de la souffrance chrétienne.

Méditation

1. — A l'approche du Carême, temps où domine le souvenir des douleurs de Jésus, l'Evangile d'aujourd'hui (Lc. XVIII, 31-43) nous annonce sa Passion.

La prédiction est claire : « Le Fils de l'homme sera livré aux païens, bafoué, outragé, couvert de crachats ; après l'avoir flagellé, ils le mettront à mort. Et le troisième jour, il ressuscitera ». Toutefois, comme déjà en d'autres circonstances, les apôtres « ne comprirent rien à tout cela ; cette parole leur demeurait cachée et ils n'en saisissaient pas le sens ». Ils ne comprenaient pas, parce qu'ils avaient conçu la mission de Jésus comme celle d'un conquérant terrestre qui rétablit le royaume d'Israël ; ne rêvant que triomphes, et préoccupés d'occuper les premières places dans le nouveau royaume, tout allusion à la Passion les déconcertait, les scandalisait.

Pour ceux qui ne rêvent que prospérité et gloire terrestre, le langage de la croix est incompréhensible. A ceux qui ont une vision purement matérielle de la vie, il est très dur d'en comprendre la signification spirituelle et particulièrement celle de la souffrance. Aussi St Paul disait-il que le Christ Crucifié était « scandale pour les Juifs et folie pour les païens » (I Cor. I, 23). Reprenant St Pierre qui, à la première annonce de la Passion, s'était exclamé : « Dieu t'en

préserve, Seigneur ! Non, cela ne t'arrivera point ! », Jésus avait dit : « Passe derrière moi, Satan ! tu me fais obstacle, car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes ! » (Mt. XVI, 22 et 23). Pour la sagesse des hommes, la souffrance est folie incompréhensible : c'est une chose qui déconcerte, jusqu'à éteindre toute confiance en Dieu, jusqu'à murmurer contre Sa divine Providence. Pour la sagesse de Dieu, au contraire, la souffrance est moyen de salut, de rédemption. Comme il fut nécessaire « que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire » (Lc. XXIV, 25), de même est-il nécessaire que le chrétien passe par le creuset de la douleur pour arriver à la sainteté, à la vie éternelle.

2. — C'est seulement après la descente de l'Esprit Saint, que les Apôtres comprirent pleinement la signification de la Passion de Jésus et, au lieu de s'en scandaliser, ils estimèrent comme le plus grand honneur de suivre le Christ Crucifié et de prêcher sa doctrine.

L'œil humain n'a pas la lumière nécessaire pour comprendre la valeur de la croix, il lui faut une lumière nouvelle celle de l'Esprit Saint. Ce n'est pas par hasard que, dans l'Evangile de ce jour, nous trouvons immédiatement après la prédiction de la passion, la guérison de l'aveugle de Jéricho. Devant le mystère de la douleur, nous sommes toujours un peu aveugles : quand la souffrance nous frappe en ce que nous avons de plus cher, de plus intime, il est facile de s'égarer et de tâtonner comme des aveugles dans l'incertitude, les ténèbres. L'Eglise nous invite à redire aujourd'hui la prière pleine de foi de l'aveugle : « Jésus, Fils de David, aie pitié de moi ! »

Le monde s'étonne souvent des souffrances des bons et, au lieu de les encourager dans leur recours à Dieu, il cherche

à les en dissuader, leur inspirant de la défiance et de fausses craintes. Nos passions elles-mêmes, notre tendance innée à jouir, crient souvent en nous et voudraient nous empêcher, par mille prétextes, de suivre Jésus Crucifié. Demeurons fermes dans notre foi, comme le pauvre aveugle lequel, sans s'inquiéter de la foule qui l'empêchait d'approcher Jésus, sans s'arrêter aux remontrances des disciples qui voulaient le faire taire, « criait de plus belle » sa prière.

Du fond du cœur, élevons notre cri vers le Seigneur : « De profundis clamo ad te, Domine, Domine audi vocem meam ! » (Ps. CXXIX). Ne demandons pas à être exempts de souffrances, mais plutôt à être éclairés sur leur valeur : « Seigneur, que je voie ! » Dès que l'aveugle recouvra la vue, il suivit immédiatement Jésus, « glorifiant Dieu ! » La lumière surnaturelle que nous implorons du Seigneur, nous donnera la force de Le suivre, portant notre croix à sa suite.

Colloque

« O Fils du Père éternel, Jésus-Christ Notre Seigneur, vrai Roi de l'univers entier ! que nous avez-vous laissé en ce monde en héritage à nous, vos descendants ? Qu'avez-vous possédé, ô mon Maître, si ce n'est des travaux, des douleurs et des affronts ? Qu'avez-vous eu pour endurer les affres indicibles de la mort, si ce n'est le bois de la Croix ? Enfin, ô mon Dieu, si nous voulons être vos véritables enfants et ne point renoncer à l'héritage que vous nous avez laissé, nous ne devons point fuir la souffrance. Vos armes, ce sont vos cinq plaies... Tel doit être notre blason. Voulons-nous avoir son royaume pour héritage ? Ce n'est ni par le repos, les plaisirs, les honneurs, ou les richesses que nous obtiendrons ce qu'il a acheté au prix de tant de sang. O vous, qui êtes d'une naissance illustre, je vous en conjure pour l'amour de

Dieu, ouvrez donc les yeux. Considérez que les vrais chevaliers de Jésus-Christ, les princes de son Eglise, un saint Pierre et un saint Paul, suivaient un autre chemin que vous. Pensez-vous par hasard qu'il doive y avoir une voie nouvelle pour vous ? Ne le croyez pas. » (TJ. Fd. X, p. 1147).

O mon Jésus, la croix est votre étendard ; n'aurais-je pas honte de Vous prier de m'en délivrer. Je Vous supplie ardemment de me préserver d'un seul mal, à savoir un péché délibéré, aussi petit soit-il. Puisse-t-il rester loin de moi, ô Seigneur, Je Vous en supplie par les mérites de votre très sainte Passion. Quant aux autres maux : souffrances du corps et de l'esprit, douleurs physiques et morales, j'implore de Vous lumière et force. Lumière, pour comprendre leur sens caché dans les plans de votre Divine Providence, pour croire fermement que n'importe quelle amertume ou épreuve, quel déchirement ou bouleversement, est disposé par Vous pour mon plus grand bien. Force, afin que je ne me laisse pas impressionner par les fausses maximes du monde, et que le vain mirage de la félicité terrestre ne me fasse pas dévier ; force pour embrasser avec courage et amour n'importe quelle souffrance.

16

LA MORTIFICATION CORPORELLE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus Crucifié, faites que mon amour pour Vous aille jusqu'à vouloir crucifier ma chair avec Vous et pour Vous.

Méditation

1. — Par suite du péché originel, l'homme a perdu l'empire de l'esprit sur les sens, sur la chair ; de là, toutes les mauvaises tendances qui cherchent à le pousser vers ce qui est

bas. Saint Paul le confesse humblement : « Je sais que nul bien n'habite en moi, je veux dire dans ma chair... puisque je ne fais pas le bien que je veux, et commets le mal que je ne veux pas » (Rom. VII, 18 et 19).

Toutefois, il est certain que Dieu nous donne la grâce pour triompher de nos mauvaises tendances. Il y faut, cependant, notre effort qui doit consister, précisément, dans la mortification volontaire : « Ceux qui appartiennent au Christ Jésus ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises » (Gal. V, 24). La mortification corporelle n'a pas pour but d'imposer gêne et privations au corps pour le plaisir de le faire souffrir, mais pour discipliner et vaincre toutes ses tendances qui s'opposent à la vie de la grâce. L'Apôtre nous prévient : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si, par l'Esprit, vous faites mourir les œuvres du corps, vous vivrez » (Rom. VIII, 13). Il s'agit de mettre un frein pour prévenir les chutes, d'émonder les rameaux inutiles ou nuisibles pour éviter des déviations, de diriger vers le bien des forces qui, abandonnées à elles-mêmes, peuvent porter au péché. En ce sens, la mortification, bien que n'étant jamais une fin en elle-même, ni l'élément principal de la vie chrétienne, y occupe une place fondamentale et est un moyen strictement indispensable en tant qu'il rend possible la vie de l'esprit. Personne ne peut échapper à cette loi, sans se voir fermer l'accès au salut éternel, à la sainteté. St Paul, qui avait tant travaillé et souffert pour le Christ, ne s'en estimait pas dispensé et disait : « Je meurtris mon corps... et le traîne en esclavage, de peur qu'après avoir servi de héraut pour les autres, je ne sois moi-même disqualifié » (I Cor. IX, 27).

2. — Sainte Thérèse nous avertit que « l'oraison, pour être véritable, doit être aidée de toutes ces pratiques (de

mortification) ; d'ailleurs la mollesse et l'oraison ne vont pas ensemble » (Ch. IV, p. 600). Ce serait illusion que de penser pouvoir arriver à un commerce intime avec Dieu, sans un sérieux exercice de mortification physique. A ce propos, il faut veiller à ce que l'amour du corps et du bien-être physique ne fassent pas écarter toute pratique de pénitence sous prétexte de ruiner la santé. En réalité, il y a beaucoup de mortifications corporelles qui, sans endommager le moins du monde la santé, ont le grand avantage de tenir en éveil l'esprit de générosité, par l'acceptation volontaire d'un peu de souffrance physique. Pour être généreux en ce domaine, il faut « déraciner en nous l'amour de notre corps » (TJ. Ch. XI, p. 632), ou encore de la préoccupation excessive de la santé, et supprimer la recherche dans la nourriture, le vêtement, le repos et le confort. « Notre corps — dit Sainte Thérèse — a cela de mauvais, que plus on le soigne, plus il se montre exigeant... A la moindre nécessité, il se sert de prétextes spécieux pour tromper la pauvre âme, en arrêter ses progrès » (ib. XII, p. 636).

Celui qui veut progresser dans le chemin de la sainteté et de l'union à Dieu doit être disposé à tout donner, même dans le domaine physique, jusqu'à « laisser sa peau et tout le reste pour le Christ », ainsi que le disait Saint Jean de la Croix. Le même saint enseigne, toutefois, qu'en cette matière il faut toujours dépendre des supérieurs ou du confesseur : la pénitence corporelle sans l'obéissance, dit-il, « n'est guère qu'une pénitence animale » (NO. I, VI, p. 502), parce qu'elle préfère une pratique matérielle à l'obéissance « qui est la pénitence de la raison et de la discrétion » (p. 501) et est, dès lors, le sacrifice le plus agréable à Dieu.

Colloque

« Votre servante, ô mon Dieu, ne peut plus supporter

ce tourment extrême de se voir sans Vous. Si je dois vivre encore, je Vous supplie de ne me donner en cette vie aucun repos, car je n'en désire pas. Je voudrais plutôt me sentir libre, car manger m'est un supplice et dormir me tourmente. Je vois que ma vie se passe à prendre mes aises et cependant, rien hors de Vous ne peut désormais me satisfaire. Il me semble, en somme, que je mène une vie contre nature, car je ne voudrais plus vivre en moi-même, mais toute en Vous » (cfr. TJ. V. XVI, pp. 160-161).

O Seigneur, je Vous en supplie, aidez-moi à me libérer de l'esclavage du corps ! Apprenez-moi à dominer ses exigences outrées, à mortifier ses prétentions. Ne permettez pas que cette enveloppe de chair que Vous m'avez donnée, afin que je puisse Vous servir sur terre, me devienne un obstacle et m'arrête dans le don généreux et total de tout moi-même.

Comme je suis éloigné, mon Dieu, de l'austérité, de la mortification des saints ! « Croirais-je, peut-être, qu'ils étaient de fer ? Ils étaient aussi délicats que moi. O Seigneur, aidez-moi à comprendre que, lorsque je commencerai une bonne fois à vaincre ce misérable corps, il ne me tourmentera plus autant » (cfr. TJ. Ch. XII, p. 637). Et pourquoi devrais-je me laisser épouvanter par la crainte de perdre la santé ?

Santé et maladie, vie et mort, tout est entre vos mains, mon Dieu, tout dépend de Vous. Je prends donc la ferme résolution de Vous en abandonner tout le soin et de ne me réserver qu'une seule préoccupation : celle de Vous aimer et de Vous servir de toutes mes forces. Aidez-moi, ô Seigneur, à dominer mon corps, à le maîtriser pleinement, afin que je parvienne à cette magnifique liberté d'esprit qui permet à l'âme de s'adonner paisiblement à l'exercice d'une vie intérieure profonde.

17

AVEC JESUS CRUCIFIE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, je me mets au pied de votre croix, afin que Vous me fassiez comprendre combien il est nécessaire de souffrir pour Vous ressembler.

Méditation

1. — Pour l'âme qui aspire à l'union à Dieu, la pénitence n'est pas seulement un moyen pour assujettir la chair à l'esprit, mais aussi un procédé pour s'assimiler au Christ Crucifié, pour reproduire et prolonger, dans son propre corps, Sa Passion. « L'amour rend celui qui aime égal et ressemblant à l'objet aimé » (JC. MC. I, IV, p. 38) : qui aime vraiment, a le désir spontané de participer aux souffrances de la personne aimée ; il en va de même pour les véritables amants du Crucifié. Ste Marie-Madeleine de' Pazzi s'exclame : « Il ne sied pas d'être un membre délicat sous un chef couronné d'épines, de même qu'une épouse immortifiée ne convient pas à un époux souffrant ». C'est un honneur, pour une épouse, que de pouvoir partager en tout la vie de son époux ; pour une âme consacrée à Dieu, c'est une gloire que de pouvoir prendre part, ne fût-ce que dans une mesure minime, à la Passion du Christ, et elle en est fière : « Pour moi, que jamais je ne me glorifie sinon dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, qui a fait du monde un crucifié pour moi et de moi un crucifié pour le monde ! » (Gal. VI, 14).

Si la mortification de l'esprit est certainement plus importante que celle du corps, il ne faut pas oublier que, pour sauver le monde, Jésus a voulu les embrasser toutes les deux de la manière la plus complète. Toute sa vie fut croix et martyre, et elle s'acheva par le sacrifice du Calvaire, où l'immolation spirituelle et physique parvint à son comble.

Quant à la mortification de la sensibilité, « il est certain, dit Saint Jean de la Croix, qu'Il mourut aux sens d'une manière morale pendant sa vie et d'une manière naturelle à la fin de sa vie. Comme il l'affirme, il n'a pas eu, dans le cours de sa vie, où reposer sa tête. A sa mort, ce fut de même... Voilà pourquoi, conclut le Saint, je ne regarde pas comme bon l'esprit qui veut marcher par la voie douce et facile ou refuse d'imiter le Christ » (MC. II, VII, pp. 123-124).

2. — Sainte Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus a écrit : « Souviens-toi qu'en entrant en religion, tu as prétendu exprimer en toi la vie du Crucifié » (Sp. p. 127). Exprimer la vie du Crucifié, signifie vivre sa Passion, s'associer à ses souffrances en s'unissant à ses intentions : la gloire du Père, le salut des âmes. « Je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ, pour son Corps, qui est l'Eglise » (Col. I, 24). Voilà un autre motif qui a poussé les Saints à une généreuse mortification corporelle. Rien ne manque à la Passion du Christ: tout « est achevé » (Jean, XIX, 30), a-t-Il dit Lui-même sur la croix ; tout est accompli en Lui, notre Chef, mais doit s'accomplir encore en nous, ses membres. Jésus veut continuer en nous sa Passion pour nous associer à son œuvre rédemptrice, pour faire de nous ses collaborateurs dans la plus sublime de ses œuvres : le salut des âmes. Jésus, qui pouvait accomplir son œuvre seul, a voulu avoir besoin de nous pour appliquer les mérites infinis de sa Passion à beaucoup d'âmes.

La mortification, la souffrance même physique, est, dès lors, une exigence de la vie d'union au Christ et, plus l'âme sera généreuse, plus aussi elle participera intimement à la vie intérieure et à l'œuvre apostolique de Jésus. On ne peut être l'intime du Christ si l'on ne souffre avec Lui, si l'on

ne monte avec Lui sur la Croix. « Que Jésus-Christ crucifié seul vous suffise ; avec lui, souffrez et reposez-vous » (J.C. AM. nº 81, p. 1191).

La souffrance a valeur surnaturelle uniquement lorsqu'on souffre avec le Christ et pour Lui. C'est Jésus qui sanctifie la douleur ; loin de Lui, elle ne vaut rien, ni ne sert à rien. Mais embrassée pour son amour, elle devient monnaie précieuse, capable de racheter, de sanctifier les âmes, elle devient prolongement de la Passion.

Colloque

« O Passion désirée ! Quel est celui qui te désire, t'aime et se glorifie de toi ? O Vérité éternelle, Vous me dites qu'elle n'est ni désirée, ni aimée de celui qui s'aime lui-même, mais plutôt de celui qui s'est dépouillé de lui-même et revêtu de Vous, Christ crucifié, et à votre lumière, il aperçoit, dans la croix, la grandeur de votre charité. O douce et quiète Passion qui, dans la tranquillité de la paix, faites courir l'âme sur les ondes de la mer courroucée ! O délectable et très suave Passion ! O richesse de l'âme, ô véritable allégresse, ô notre gloire et notre béatitude, l'âme qui se glorifie en Vous, acquiert votre fruit. O Verbe, l'âme qui s'est réfugiée dans votre Passion, est morte quant à la sensualité ; c'est pourquoi elle goûte l'affection de votre charité.

« O mon Dieu, mon amour, permettez-moi une question : lorsque le monde languissait dans la maladie, Vous lui avez envoyé votre Fils unique comme médecin... Quel moyen employerez-Vous pour ressusciter une nouvelle fois ce monde qui gît derechef dans la mort ?... Je vois que Vous donnez le nom de « Christ » à vos serviteurs, et voulez, par leur entremise, supprimer la mort et rendre la vie au monde. Et cela, de quelle manière ? Il faut qu'ils marchent virilement

sur les traces du Verbe, travaillant à votre honneur et au salut des âmes avec empressement et un brûlant désir ; c'est pourquoi ils doivent souffrir patiemment peines, tourments, opprobres, reproches... O Réparateur par excellence, donnez-nous donc de ces « Christ », qui vivent continuellement dans les veilles, les larmes, la prière pour le salut du monde » (Ste Cath. de Sienne).

O Seigneur, Vous connaissez le plus profond désir de mon cœur : m'assimiler, m'unir à Vous pour vivre uniquement votre vie. Si les sublimes états d'oraison et les vols de l'esprit ne sont pas mon lot, la croix est mon partage ; Vous me l'offrez et je veux l'embrasser de tout mon cœur. Je le sens : ce qui se trouve le plus facilement à ma portée, ce que je rencontre chaque jour, ce qui est le plus conforme et proportionné à ma misère, est précisément la souffrance, car il n'est vie humaine sans douleur. Eh ! bien, ô Seigneur, faites qu'en chaque souffrance, tant physique que morale, je sache reconnaître et embrasser votre croix, afin que je puisse m'associer intimement à votre Passion pour le salut des âmes. Maintenant que Vous êtes glorieux à la droite du Père, Vous ne pouvez plus souffrir dans votre Humanité glorifiée. Daignez donc souffrir en moi, Vous servir de ma misérable chair pour continuer votre œuvre rédemptrice.

18

LES CENDRES

PRESENCE DE DIEU — Je me mets en votre présence, ô Seigneur, afin que votre lumière illumine pour moi les vérités éternelles et éveille en mon âme un sincère désir de conversion.

Méditation

1. — « Tu es glaise et tu retourneras à la glaise »

(Gen. III, 19). Ces paroles, prononcées pour la première fois par Dieu, et adressées à Adam à la suite du péché commis, sont répétées aujourd'hui par l'Eglise à chaque chrétien, afin de lui rappeler deux vérités fondamentales : son néant et la réalité de la mort.

La poussière — la cendre que le prêtre dépose aujourd'hui sur ton front — n'a pas de consistance : un souffle léger suffit pour la disperser ; elle exprime fort bien le néant de l'homme : « O Seigneur, ma durée est un néant devant toi ! » (Ps. 38, 6), s'exclame le Psalmiste. Comme ton orgueil, ta superbe, ont besoin de saisir cette vérité, de comprendre qu'en toi tout est néant. Tiré du néant par la puissance créatrice de Dieu, par l'amour infini qui a voulu te communiquer son être et sa vie, tu ne peux rejoindre éternellement ton Dieu sans passer par l'obscure réalité de la mort, à cause du péché. Conséquence et châtiment du péché, la mort est, de par soi, amère et douloureuse ; mais Jésus, qui a voulu se rendre semblable en tout à nous, donne à tous les chrétiens, en se soumettant Lui-même à la mort, la force de l'accepter par amour. Quoi qu'il en soit, la mort subsiste ; et tu dois la considérer, non pour te troubler, mais pour t'exciter au bien. « Dans tout ce que tu fais souviens-toi de ta fin, et tu ne pécheras jamais » (Eccl. VII, 36). La pensée de la mort te met devant les yeux la vanité des choses terrestres, la rapidité de la vie — « tout passe, Dieu seul demeure » — et dès lors te stimule à ne t'attacher à rien, à mépriser toute satisfaction terrestre, pour chercher Dieu seul. Elle te fait comprendre que « tout est vanité, hors aimer Dieu et Le servir Lui seul » (Imit. I, II, 3).

« Souviens-toi que tu n'as qu'une seule âme, que tu dois mourir une seule fois... et tu seras détaché de bien des choses » (TJ. Av. 68, p. 1492), c'est-à-dire que tu abandonneras tout ce qui n'a pas valeur d'éternité. Seuls l'amour et

la fidélité à Dieu comptent pour l'éternité : « Au soir de ta vie, tu seras examiné sur l'amour » (JC. AM. 56, p. 1186).

2. — Toute la liturgie d'aujourd'hui est une invitation à la pénitence. Durant l'imposition des cendres on chante : « Changeons de vêtements, couvrons-nous de cendre et du cilice ; jeûnons et pleurons devant le Seigneur ». C'est l'invitation à la pénitence corporelle, particulièrement prescrite pour ce temps ; mais immédiatement suit l'invitation à la conversion : « Réparons les péchés commis ». Le but de la mortification physique est la pénitence spirituelle, à savoir l'humilité, l'aveu de nos fautes, la componction du cœur, la réforme de la vie.

Telle est la pensée dominante de ce jour. Nous lisons dans l'épître (Joël II, 12-19) : « Oracle de Yahvé, — revenez à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, les pleurs et les cris de deuil. Déchirez votre cœur, et non vos vêtements ». La componction, la conversion du cœur se trouve au premier plan parce que, si la pénitence corporelle ne vient pas d'un cœur contrit, elle n'a aucune valeur. Mais d'autre part, la pénitence corporelle prépare l'âme à la conversion, en tant qu'elle est le moyen d'y arriver. « O Dieu, chante la préface du temps, par le jeûne corporel, Vous réprimez le péché, élevez l'âme, et donnez force et récompense ». Qui veut arriver à la fin — qui est le renouvellement de l'esprit — doit embrasser volontiers le moyen qui y conduit, c'est-à-dire la pénitence corporelle. Ces deux éléments ne sont jamais séparés : la componction du cœur valorise la pénitence corporelle, et celle-ci engendre et exprime la componction du cœur.

L'Evangile (Mt. VI, 16-21) nous dit ensuite que toute pénitence doit être accomplie avec sincérité, joyeusement et sans vaine ostentation : « Quand vous jeûnez, ne vous donnez

pas un air sombre comme font les hypocrites : ils prennent une mine défaite pour qu'on voie bien qu'ils jeûnent ». La vanité, la superbe, rendent inutiles et quelquefois même préjudiciables jusqu'aux plus austères pratiques de pénitence : elles en détruisent la substance et la valeur, les réduisent à de misérables enveloppes extérieures privées de tout contenu. C'est pourquoi, lorsque tu mortifies ton corps, veille à mortifier encore davantage ton amour-propre.

Colloque

« O Jésus, qu'elle est longue la vie de l'homme ! et cependant on dit qu'elle est courte. Sans doute, elle est courte, ô mon Dieu, puisqu'il s'agit de gagner avec elle une vie sans fin ; mais elle est très longue pour l'âme qui aspire à voir son Dieu » (TJ. Ex. XV, p. 1478).

« O mon âme, tu entreras donc dans ton repos, quand tu t'abîmeras dans ce souverain Bien, que tu connaîtras ce qu'Il connaît, aimeras ce qu'Il aime et jouiras de sa félicité. Alors ta volonté ne sera plus inconstante ni sujette au changement... et tu ne cesseras plus de jouir de Lui et de son amour... Bienheureux ceux dont le nom est inscrit dans le livre de vie ! Si le tien s'y trouve, pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu à qui je confesserai encore mes péchés et dont je proclamerai les miséricordes. Je Lui composerai un cantique de louanges et ne cesserai de faire monter mes soupirs vers Vous, mon Sauveur et mon Dieu. Un jour viendra peut-être, où ma gloire Vous chantera, sans que ma conscience éprouve l'amertume de la componction, dans ce séjour où les larmes et les craintes auront cessé pour toujours. O Seigneur, j'aime mieux vivre et mourir dans l'espérance et dans l'effort pour l'acquisition de la vie éternelle, que posséder toutes les créatures et leurs biens périssables. Ne m'abandonnez pas, ô Seigneur ! J'espère

en Vous et mon espérance ne sera pas confondue. Donnez-moi la grâce de Vous servir toujours et disposez de moi comme il Vous plaira ! » (cfr. TJ. Ex. XVII, pp. 1484-1485).

Si le souvenir de mes infidélités me tourmente, je me rappellerai, ô Seigneur, que « dès que nous nous repentons de Vous avoir offensé, Vous oubliez tout péché et toute malice. O bonté vraiment infinie ! Que peut-on désirer de plus ? Qui ne rougirait de honte de Vous en demander autant ? C'est maintenant le moment favorable d'en profiter, mon miséricordieux Seigneur, en acceptant ce que Vous nous offrez. Vous voulez notre amitié. Qui Vous la refusera, alors que Vous n'avez pas refusé de verser tout votre Sang pour nous, en sacrifiant votre vie ? Ce que Vous demandez n'est rien ! Tout mon intérêt est de déférer à votre désir » (ib. XIV, pp. 1477-1478).

19

LA MORT

PRESENCE DE DIEU — Seigneur, qui m'avez créé pour Vous, faites que je vive et meure dans votre amour.

Méditation

1. — Nous trouvons aujourd'hui, au jeudi après le mercredi des Cendres, un rappel imminent à la mort : « Mets ordre à ta maison, car tu vas mourir » (Ep. : Is. XXXVIII, 1). L'Eglise veut nous familiariser avec cette pensée de peur que « surpris tout à coup par le jour de la mort, nous ne cherchions le temps de la pénitence sans pouvoir le trouver » (MR, Bénédiction des Cendres). Dans son Evangile, Jésus nous prévient, il est vrai, que la mort arrive à l'improviste, comme un voleur, à l'heure où l'on s'y attend le moins. Toutefois, pour le chrétien vigilant qui

pratique « *l'estote parati* » (Lc. XII, 40), la mort ne sera pas imprévue, car elle le trouvera toujours prêt, « les reins ceints et la lampe allumée », semblable à ces serviteurs qui attendent leur maître « afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et frappera » (ib. 36). Alors, il n'y aura ni regrets, ni craintes, ni anxiété, car celui qui a toujours vécu dans l'attente du Seigneur, ne redoute pas de Lui ouvrir lorsqu'Il se présente ; il va plutôt à sa rencontre avec joie, L'accueille avec grand amour, dans tout l'élan de son âme, et Lui dit son dernier « *Ecce venio* », voici, je viens (Ps. 39, 8).

Du reste, la mort est la *dernière,* mais non la seule visite du Seigneur au chrétien ; elle est précédée de beaucoup d'autres, dont le but est précisément de préparer cette ultime rencontre, afin qu'elle soit, dans toute la force du terme, une « venue de grâce ». Il y en a une succession ininterrompue, depuis le jour de son baptême jusqu'au terme de sa vie. Chaque réception de sacrement, une inspiration quelconque, une augmentation de grâce, sont autant de visites divines faites à l'âme ; par elles Dieu en prend davantage possession, et établit en elle sa demeure d'une manière toujours plus intime et plus profonde. Celui qui a immédiatement ouvert son cœur à ces venues du Seigneur, les a toujours accueillies avec fidélité et amour, et a suivi docilement les impulsions de la grâce, n'a rien à craindre lors de sa dernière heure. Il entendra les paroles de Jésus résonner doucement à son oreille : « C'est bien, serviteur bon et fidèle... entre dans la joie de ton seigneur » (Mt. XXV, 21).

2. — Saint Jean de la Croix affirme, au sujet des personnes arrivées à l'état transformant, que leur mort est causée plus par l'impétuosité de l'amour que par des causes naturelles. « La mort naturelle de ceux qui parviennent à cet état, peut, au point de vue humain, paraître semblable à celle des

autres ; mais la cause et le mode en seront très différents. Car si les autres meurent par suite d'une maladie ou de vieillesse, ceux dont nous parlons pourront également paraître succomber à la maladie ou à la vieillesse, mais ce qui sépare leur âme de leur corps est uniquement un élan ou un transport d'amour beaucoup plus élevé, beaucoup plus fort et plus puissant que les précédents, puisqu'il a réussi à rompre la toile et à emporter avec lui le joyau de l'âme » (VF. I, p. 936). C'est ce qu'on appelle la « mort d'amour », mort très précieuse et fortunée, vraie rencontre nuptiale de l'âme avec son Dieu, qui l'introduit directement dans la vision béatifique du ciel. Telle est la mort des âmes saintes, que seule leur enveloppe charnelle empêchait de voir Dieu face à face.

Cependant, on peut assurer, qu'à côté de cette mort d'amour, d'un si haut prix, il en est une autre, plus modeste et effacée, à laquelle nous pouvons tous aspirer, pourvu que nous aimions sincèrement Dieu et sa sainte volonté. Son essence consiste dans l'acceptation joyeuse de ce suprême sacrifice et la soumission amoureuse à cette ultime expression de la volonté divine. La sainteté ne consiste-t-elle pas à répondre avec amour à chaque vouloir divin, même lorsqu'il nous impose de grands sacrifices et de pénibles renoncements ? Plus la résignation et l'amour avec lesquels une âme accepte la mort seront profonds et entiers, plus aussi son trépas sera une véritable mort d'amour, parce qu'embrassé par amour pour Dieu.

Dieu est le maître absolu de notre vie ; de même qu'il nous faut vivre par amour pour Lui, cherchant à nous conformer en tout à sa sainte volonté, en sorte que nous la prenions comme règle suprême de notre vie, ainsi faut-il savoir mourir par amour pour Lui, en acceptant la mort de ses mains, à l'heure et dans les circonstances qu'Il a

préétablies. « Si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur, s'exclame Saint Paul, et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Donc, dans la vie comme dans la mort, nous appartenons au Seigneur » (Rom. XIV, 8). Nous sommes à Dieu dans la vie comme dans la mort, et notre seul désir doit être de vivre et de mourir selon sa sainte volonté. Lorsqu'une âme s'est efforcée, tout au long de sa vie, d'accomplir le plus parfaitement possible la volonté de Dieu, elle peut être pleinement confiante que le Seigneur lui accordera la grâce suprême d'accepter la mort avec le maximum d'amour dont elle est capable.

Colloque

« O Jésus agonisant sur la croix, soyez mon modèle à l'heure de la mort. Vous avez voulu Vous soumettre à la mort, bien que Vous soyez l'auteur et le restaurateur de la vie, et Vous l'avez acceptée de tout cœur pour expier mes péchés. Vous avez voulu Vous assujettir à la mort, pour Vous rendre semblable à moi et sanctifier ma mort, Vous qui ne lui deviez rien, Vous, source de vie et d'immortalité, dans laquelle et par laquelle vivent toutes les créatures.

« O mort, qui te craindra désormais, puisque l'auteur de la vie te porte dans son sein ? Sans doute, tu ne peux être mortelle, tu portes en toi des germes de vie. Je t'embrasse, t'étreins dans le Cœur de mon divin Sauveur et là, semblable au poussin sous les ailes de sa mère, j'attendrai en paix tes assauts, assuré que mon très clément Jésus adoucira pour moi tes amertumes et me défendra contre tes rigueurs.

« O Jésus, je veux, de toutes mes forces, me soumettre, dès à présent, à toutes les circonstances, à toutes les douleurs de ma mort. Dès maintenant, j'accepte la mort de bon cœur, au lieu, à l'heure et de la manière qu'il Vous plaira d'établir. Je sais fort bien qu'il m'est nécessaire de souffrir

et d'être broyé sous les dents de la tribulation, des douleurs, des privations, des désolations et des peines, pour devenir un pain digne de servir à votre céleste banquet, ô Christ, au jour de la résurrection universelle. Je sais que si le grain de froment ne pourrit et ne meurt sous terre, il ne produira pas l'épi. C'est pourquoi j'accepte de tout cœur l'anéantissement de la mort, afin de devenir un homme nouveau, non plus mortel et corruptible, mais immortel et glorieux » (St. François de Sales).

20

LA PREUVE DE L'AMOUR

PRESENCE DE DIEU — O Jésus Crucifié, daignez me faire comprendre comment la Croix est la plus grande preuve d'amour.

Méditation

1. — Après l'Incarnation, la Croix de Jésus est la plus grande preuve d'amour qu'Il ait donnée aux hommes. Il en va de même pour nous : la mortification, la souffrance embrassée spontanément pour son amour, est une des plus belles preuves d'amour que nous puissions Lui donner. Il s'agit, en effet, de renoncer librement à une satisfaction, à un plaisir, afin de nous imposer, par amour pour Dieu, une chose qui nous déplaît et nous contrarie ; c'est la preuve évidente que nous préférons satisfaire Dieu plutôt que nous-mêmes. Chaque acte de mortification volontaire, soit physique, soit morale, dit à Dieu, non en paroles mais en actes : Seigneur, je Vous aime plus que moi-même ! Et comme l'âme aimante désire vivement donner des preuves de son amour, elle est très vigilante, afin de ne laisser échapper aucune occasion de renoncement.

C'est en ce sens que Sainte Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus s'était proposé « de ne laisser échapper aucune occasion qui s'offrirait à elle de souffrir autant qu'elle le pourrait, toujours en silence entre elle et Dieu ». Elle mit, en effet, toute son industrie à « se trouver, toujours et en toute occasion, en quelque souffrance ou peine corporelle, afin de ne jamais satisfaire le moindre appétit ou désir, aussi minime ou innocent soit-il, et de rendre pénible et ennuyeux au corps, même ce qui lui est inévitablement nécessaire » (Sp. pp. 129 et 131). Son ardent amour pour Dieu se donnait libre cours en cet exercice de mortification généreux et assidu.

Usant d'une expression différente, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus appelait cette pratique : « jeter des fleurs », c'est-à-dire profiter des moindres occasions de souffrance pour donner à Dieu une preuve d'amour. Sachant que la valeur de la mortification dépend des dispositions bonnes et généreuses dans lesquelles elle s'accomplit, la Sainte disait : « je chanterai, même lorsqu'il me faudra cueillir mes fleurs au milieu des épines » (HA. p. 232).

2. — La valeur de la mortification volontaire consiste beaucoup plus dans la bonne volonté avec laquelle elle est pratiquée que dans l'intensité de la souffrance que nous nous imposons, bien que celle-ci puisse y contribuer en ce sens qu'une mortification plus pénible requiert une bonne volonté plus grande.

La mesure de la souffrance doit être sagement proportionnée, limitée aux forces physiques de chacun ; mais ce qu'il ne faut jamais limiter, c'est l'amour, l'esprit de générosité avec lequel on accomplit chaque acte de renoncement. A ce point de vue, une légère mortification, accomplie avec tout l'amour dont une âme est capable, vaut beaucoup plus

qu'une pénitence pénible, accomplie matériellement, sans esprit intérieur. Avant de poser un acte de mortification, par conséquent — surtout s'il s'agit de certaines pratiques habituelles, comme celles qui sont en usage dans les Instituts religieux, — il est nécessaire de réveiller la bonne volonté, le désir sincère de souffrir volontiers quelque chose par amour pour Dieu, afin de ne pas accomplir des actes plus ou moins mécaniques et, dès lors, de peu ou de nulle valeur.

La contemplation amoureuse du Crucifié était l'âme de toutes les austérités de Ste Thérèse-Marguerite : « Ce Dieu humilié et souffrant, auquel elle pensait toujours, était le secret de sa force intérieure pour surmonter n'importe quelle difficulté, aussi forte soit-elle, et assumer spontanément tant de fatigues et d'œuvres de charité et de mortification ; c'est ce qui la rendait insatiable de souffrances » (Sp. p. 126).

En contemplant le Crucifié, l'âme sent que tout en se mortifiant beaucoup pour son amour, ses sacrifices, ses renoncements se réduisent à peu de choses et, plutôt que de concevoir des sentiments de vaine complaisance pour les mortifications accomplies, elle sent le besoin de s'humilier et de travailler toujours davantage. « Estimez beaucoup les épreuves — enseigne Saint Jean de la Croix — et croyez que c'est peu encore pour plaire à votre divin Epoux qui n'a pas hésité à mourir pour vous » (AM. n° 86, p. 1191).

Colloque

O mon Bien-Aimé, comment « Vous témoignerai-je mon amour, puisque l'amour se prouve par les œuvres ?... Je n'ai pas d'autre moyen pour Vous prouver mon amour que de jeter des fleurs ; c'est-à-dire de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter des moindres actions et de les faire par amour. Je veux souffrir par amour, et même jouir par amour ; ainsi je jetterai des

fleurs. Je n'en rencontrerai pas une sans l'effeuiller pour Vous... et puis je chanterai, je chanterai toujours, même s'il faut cueillir mes roses au milieu des épines ; et mon chant sera d'autant plus mélodieux que ces épines seront plus longues et plus piquantes » (cfr. TEJ. HA. pp. 231-232).

« O Seigneur, disposez de moi comme il Vous plaît, car je suis contente de tout, pourvu que je Vous suive sur la voie du Calvaire. Plus cette route sera épineuse et la croix pesante, plus j'en serai consolée, car je désire Vous aimer d'un amour patient, d'un amour mort, c'est-à-dire entièrement abandonné à Vous, et d'un amour agissant... Mon Seigneur, Vous êtes en croix pour moi, et moi pour Vous. Oh ! si je pouvais comprendre une bonne fois combien la souffrance est douce et précieuse : souffrir et me taire, pour Vous, ô Jésus ! O chère souffrance ! O bon Jésus ! » (TM. Sp. pp. 325 et 361). Oui, la souffrance m'est chère parce qu'elle me permet de donner à mon Dieu des preuves d'amour, parce que l'obscurité de la foi, dans laquelle je dois vivre ici-bas, me donne l'assurance d'aimer non seulement en paroles mais d'un amour fort, effectif. O Jésus, je saisis, à présent, pourquoi Sainte Thérèse d'Avila ne Vous demandait qu'une seule chose : « Mourir, ou souffrir » et prétendait n'avoir d'autre motif de vivre si ce n'est celui de souffrir pour votre amour (cfr. V. XL, p. 472).

O Seigneur, puissé-je avoir, moi aussi, un amour aussi fort, aussi vrai, aussi ardent ! Accordez-le moi, Vous qui pouvez tout me donner et qui pouvez, en un instant, transformer en une fournaise de charité ce cœur si aride, si froid...

21

L'ESPRIT DE MORTIFICATION

PRESENCE DE DIEU — Je reviens à vos pieds, ô Jésus Crucifié, avec le désir de comprendre plus à fond l'esprit de mortification.

Méditation

1. — L'esprit de mortification ne se limite pas à la mortification physique, mais embrasse aussi le renoncement au « moi », à la volonté propre, à l'intelligence. De même que notre corps et nos sens possèdent des tendances désordonnées à la jouissance matérielle, ainsi il existe, dans notre « moi », des tendances désordonnées à l'affirmation de nous-mêmes. L'amour-propre et la complaisance en sa propre excellence sont souvent tellement grands que l'homme tend, inconsciemment, à faire de son « moi » le centre du monde.

L'esprit de mortification est vraiment total lorsque, tout en mortifiant le corps, il vise avant tout à mortifier l'amour-propre dans ses manifestations multiples. Le pharisien, qui jeûnait ponctuellement, mais avait le cœur tellement gonflé d'orgueil que sa prière était réduite à une louange de lui-même et au mépris du prochain, ne possédait pas l'esprit de mortification et ne fut pas justifié devant Dieu. Rien ne sert de s'imposer des mortifications corporelles si ensuite on ne sait renoncer à sa manière de voir pour se conformer à celle d'autrui, si l'on ne parvient pas à s'accorder avec ceux qui nous sont hostiles, à supporter tranquillement un tort, une parole blessante ou à taire une réponse piquante.

« Pourquoi — demande Sainte Thérèse de Jésus — ne pratiquerions-nous pas la mortification intérieure (à savoir celle de l'amour-propre, de la volonté, du jugement) ? Elle rendrait toutes nos autres pénitences extérieures beaucoup

plus méritoires et parfaites ; nous les accomplirions avec plus de suavité et de paix » (Ch. XIII, p. 638). Tant que la mortification ne frappe pas l'amour-propre, elle demeure à mi-chemin et n'atteint pas son but.

2. — Le véritable esprit de mortification embrasse en premier lieu toutes les occasions de souffrance physique ou morale permises par la divine Providence. Les souffrances provenant de la maladie, la fatigue et l'effort requis par l'accomplissement du devoir ou par une vie de travail intense, les privations imposées par l'état de pauvreté sont d'excellentes pénitences physiques. Une âme qui aime à se laisser guider en tout par la divine Providence, ne cherchera pas à y échapper ni à les alléger, mais les embrassera entièrement, telles que Dieu les met sur son chemin. Il serait absurde de refuser une seule de ces occasions providentielles de souffrance, pour se mettre en quête de mortifications volontaires de son propre choix. Aussi, pour ceux qui ont embrassé la vie religieuse, serait-il déraisonnable de laisser le moindre exercice imposé par la Règle pour faire une pénitence selon son propre jugement.

Il en va de même dans le domaine moral. Ne t'arrive-t-il pas quelquefois, à toi aussi, de fuir une personne antipathique avec laquelle le Seigneur t'a mis en contact, ou encore de chercher tous les moyens pour éviter une humiliation, un acte d'obéissance qui te coûtent ? De cette manière, tu fuis précisément les meilleures occasions de te renoncer et de mortifier ton amour-propre ; même si tu voulais leur substituer d'autres mortifications, celles-ci ne seront jamais aussi efficaces que celles que Dieu Lui-même t'avait préparées. En effet, dans les mortifications permises pour toi par la divine Providence, rien n'est attribuable à ta volonté, à tes goûts ; elles te frappent justement où tu en as davan-

tage besoin et où, par la mortification volontaire, tu ne réussirais jamais à atteindre.

Pour arriver à la sainteté, il n'est pas requis de tous une mesure déterminée de pénitence volontaire — qui varie selon l'inspiration de l'Esprit Saint, l'avis des Supérieurs et les forces physiques de chacun, — mais tous cependant doivent avoir ce juste et profond esprit de mortification qui sait embrasser avec générosité tout occasion de renoncement préparée ou permise par Dieu.

Colloque

O Seigneur, qui avez cherché des adorateurs en esprit et en vérité, Vous voulez qu'en toutes choses nous Vous servions aussi en esprit et en vérité. Préservez-moi donc, je Vous en prie, du pharisaïsme que Vous avez tant combattu sur terre et qui est si opposé à Vous, Vérité et Simplicité infinies. Puissé-je, en mortifiant mon corps, mortifier mieux encore mon orgueil, ou plutôt, mortifiez-le Vous-même.

Vous qui connaissez les replis les plus cachés de mon cœur, les instincts les plus obscurs de mon égoïsme, préparez-moi la médecine la plus efficace pour tout purifier, guérir, transformer. Vous seul savez où se niche le microbe le plus nocif ; Vous seul aussi pouvez le détruire. Que de fois, hélas ! dans les diverses circonstances de la vie, n'ai-je pu reconnaître votre main, votre œuvre. J'ai cherché, de tant de manières, à échapper aux souffrances physiques et morales, aux mortifications, aux humiliations, aux contrariétés que Vous m'aviez préparées Vous-même.

Comme je suis aveugle, ô Seigneur, et combien peu je sais reconnaître vos voies, si différentes et éloignées de mes courtes vues humaines. Donnez-moi, mon Dieu, ce regard surnaturel qui sache juger les événements sous votre lumière, qui parvienne à pénétrer la signification intime de la souf-

france que Vous mettez sur mon chemin. Intensifiez d'autant plus cette lumière, je Vous en prie, que les contrariétés que Vous me préparez frapperont davantage mon « moi », mon orgueil, mes points de vue, mes droits, parce que c'est surtout alors que je suis terriblement aveugle et que, tâtonnant dans le noir, je repousse la médecine que Vous me présentez. Les moyens me manqueraient-ils donc, ô Seigneur, pour pousser à fond la purification de mon « moi », si sot et si orgueilleux ? Mais rien ne peut Vous manquer, à Vous qui êtes le Tout et dont la miséricorde infinie surpasse immensément ma misère. Je le confesse, Seigneur, j'ai erré si souvent comme la brebis qui, ayant abandonné son pasteur, s'est engagée sur une fausse route. Mais je veux me retourner une fois encore, et revenir à Vous avec une confiance entière parce que je sais que Vous ne Vous fatiguez jamais d'attendre et de pardonner. Me voici, Seigneur, je me mets entre vos mains : mortifiez-moi, purifiez-moi comme il Vous plaît, car là où Vous frappez, tout mal guérit, et où Vous mortifiez, surgit la vie.

22

LE GRAND COMBAT

1r Dimanche de carême

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, je me retire en esprit avec Vous au désert ; apprenez-moi comment je dois combattre la triple concupiscence de la chair, de l'orgueil, de l'avarice.

Méditation

1. — Au début de la période strictement quadragésimale, l'Eglise nous invite à ce grand combat, à cette lutte contre le péché, qui doit nous conduire à la résurrection pascale. Le

modèle, c'est Jésus, Lui qui, bien qu'exempt de toute tendance au mal, a voulu être tenté, *pour nous*, par le démon, afin de « compatir à nos faiblesses » (Hebr. IV, 15).

Après quarante jours de jeûne rigoureux, alors qu'Il sent l'aiguillon de la faim, Jésus est tenté par Satan de changer les pierres en pain. Personne ne peut embrasser un régime de pénitence sérieuse ou de mortification sans en subir les incommodités ; mais c'est le moment, alors, de résister aux voix insinuantes qui invitent à une plus grande condescendance vis-à-vis des exigences physiques, en répondant avec Jésus : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Ev. Mt. IV, 1-11). La vie de l'homme dépend beaucoup plus de la volonté de Dieu que de la nourriture matérielle. Celui qui est convaincu de cette vérité, aura le courage de se soumettre à des privations, se confiant, pour son entretien, en la divine Providence.

Jésus fut ensuite tenté d'orgueil : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ; ...Il donnera pour toi des ordres à ses anges, et ils te porteront dans leurs mains ». Un miracle pareil aurait attiré l'admiration et l'enthousiasme du peuple, mais Jésus sait que le Père a choisi pour Lui une toute autre voie : pas de triomphes, mais des humiliations, la croix, la mort ; Il n'en veut pas sortir et repousse résolument la proposition orgueilleuse. Le meilleur moyen de vaincre les tentations d'orgueil et de vanité est de choisir expressément ce qui nous humilie et nous fait disparaître aux yeux d'autrui.

Le démon revient à la charge et tente Jésus d'avarice : « Tout cela, je te le donnerai, si tu tombes à mes pieds et m'adores », mais Il répond : « C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, c'est à lui seul que tu rendras un culte. » Celui dont le cœur est fortement ancré en Dieu, ne se laisse jamais détacher de son service par l'attrait et la convoitise des biens

terrestres. Mais si cette forte adhésion à Dieu vient à manquer, que de fois la tentation d'avarice réussira-t-elle à faire dévier même ceux qui devraient, par vocation particulière, « servir Dieu seul ».

2. — Jésus a été tenté parce qu'Il l'a voulu. Nous sommes tentés aussi sans le vouloir et même, très souvent, contre notre volonté. La tentation de Jésus a été purement extérieure, car elle ne trouvait aucun écho en Lui ; en nous, au contraire, la nature, blessée par la triple concupiscence de la chair, de l'orgueil, de l'avarice, non seulement offre facilement prise aux assauts du démon, mais est elle-même source de multiples tentations. Il est dès lors impossible, pour nous, de vivre sans tentations, et notre vertu ne consiste pas à en être exempts, mais à pouvoir les vaincre. C'est une lutte à laquelle personne ne peut se soustraire, et même, Dieu veut que cette lutte soit le gage de la vie éternelle : « Heureux homme, celui qui supporte l'épreuve ! Sa valeur une fois reconnue, il recevra la couronne de vie » (Jac. I, 12).

Apprenons de Jésus comment il faut nous comporter dans les tentations ; avant tout, il faut une grande confiance en Dieu. Jésus n'a pas voulu apaiser sa faim, ni s'imposer aux hommes au moyen d'un miracle éclatant, ni accepter royaumes et richesses. Il avait pleine confiance en son Père, aux soins duquel Il avait tout confié : sa vie, sa mission, sa gloire. Celui qui se confie pleinement en Dieu et est sûr de sa divine Providence, ne se laissera pas facilement attirer par les vaines flatteries du démon, du monde, de la chair, car il sait que Dieu seul peut lui donner le vrai bien, la vraie félicité.

Mais d'autre part, nous devons cultiver la confiance au moment de la tentation. Si Dieu permet que nous soyons

tentés, Il ne permet cependant pas que nous le soyons au-dessus de nos forces, et à côté de chaque tentation, il y a une grâce actuelle spéciale suffisante pour la vaincre. C'est pourquoi, au lieu de nous laisser troubler par la violence de la lutte, prenons conscience de la grâce que Dieu nous offre et tâchons de nous l'appliquer par une prière humble et confiante.

Colloque

« Seigneur, Père et Dieu, vie qui donnez l'existence à tous les êtres et sans qui toutes choses seraient comme mortes, ne m'abandonnez pas dans la pensée maligne et dans l'orgueil des yeux ; éloignez de moi les concupiscences et ne me livrez pas à une âme sans pudeur et folle, mais possédez mon cœur afin que je pense toujours à Vous... Maintenant, ô Rédempteur, aidez-moi, je Vous en prie, afin que je ne tombe pas devant mes adversaires, pris aux pièges qu'ils me dressent pour abaisser mon âme, mais sauvez-moi, force de mon salut, afin que je ne devienne pas un sujet de risée pour les ennemis qui Vous haïssent. Levez-Vous, ô Seigneur, mon Dieu, ma force, et vos ennemis seront dispersés, et ceux qui Vous haïssent fuiront devant votre face.

« Comme la cire fond au feu, ainsi les pécheurs s'évanouiront-ils devant votre face ; et je me cacherai en Vous, et jouirai avec vos enfants, rassasié de vos biens. Et Vous, ô Seigneur Dieu, Père des orphelins, et vous Mère tutélaire, étendez vos ailes, afin que nous nous y réfugiions pour nous sauver des ennemis » (St Augustin).

Je me confie à Vous, mon Dieu et mon Sauveur ! Je veux, surtout au moment de la lutte, me réfugier en Vous avec une confiance redoublée, car « Vous êtes mon défenseur... et Vous me délivrerez des filets du chasseur et de toute calamité. Vous me couvrirez de vos ailes et je serai

en sécurité. Votre fidélité m'entourera comme d'un bouclier, et je n'aurai à craindre ni les épouvantes de la nuit, ni la flèche qui vole pendant le jour, ni la peste qui rôde dans les ténèbres, ni les attaques du démon du midi. Vous êtes mon espérance, Seigneur ; ô Très-Haut, Vous êtes mon refuge ! Vous avez ordonné à vos Anges de me garder en toutes vos voies ; et ils me porteront dans leurs mains afin que mes pieds ne heurtent pas la pierre... » (cfr. Ps. XC, 3-12).

23

LA CONVERSION

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, qui m'avez créé pour Vous, faites que, de toutes mes forces, je tende à Vous, ma fin dernière.

Méditation

1. — Nous lisons aujourd'hui, dans l'épître (Ez. XXXIV, 11-16) de la Messe du Temps : « Ainsi parle le Seigneur : Yahvé. Voici que j'aurai soin moi-même de mon troupeau... Je passerai en revue mes brebis. Je les retirerai de tous les lieux où elles furent dispersées au jour de brouillards et de ténèbres... Je les ramènerai sur leur sol. Je les ferai paître sur les montagnes d'Israël... Dans un bon pâturage je les ferai paître ». C'est le programme de tout ce que le Seigneur veut accomplir pour nos âmes en ce saint temps de Carême, afin de les conduire à une vie de plus haute perfection et de plus profonde intimité avec Lui. Il nous tend la main, non seulement pour nous retirer des périls, mais encore pour nous aider à monter vers ces positions plus élevées où Il nous nourrira Lui-même.

Le point de départ qui rendra possible la réalisation de ce plan divin est, de ton côté, une nouvelle *conversion ;*

il te faut recueillir tes forces, tes désirs, tes affections, qui se dispersent et s'attardent si facilement dans les vallées humaines, pour les réunir en un seul faisceau et les faire *converger* tous vers Dieu, ta fin unique et dernière. En ce sens, ta *conversion* quadragésimale doit consister dans une généreuse détermination de te mettre plus résolument en route vers la perfection. En d'autres termes, il s'agit d'un nouveau *propos de sainteté*. Le désir de la sainteté est le levier de la vie spirituelle ; plus ce désir se fera intense et réel en toi, plus il te poussera à t'engager à fond. Durant cette première semaine de Carême, cherche à réveiller et fortifier ton propos de sainteté. Si d'autres efforts, faits en passant, ont été sans résultat ou n'ont pas pleinement atteint le but, ce n'est pas là raison de découragement. « *Nunc cœpi* » — j'ai commencé maintenant, ou plutôt : je commence maintenant — redis-le toi humblement, et que l'expérience de tes insuccès te fasse mettre en Dieu seul ta confiance.

2. — Saint Thomas enseigne que « dans la poursuite de la fin, il ne faut mettre aucune mesure » II^a, II^æ, q. 184, a. 3). La sainteté est la fin de la vie spirituelle ; c'est pourquoi tu dois te la proposer, non d'une manière diminuée, réduite, mais dans toute son ampleur. Cette ampleur te parle d'union intime avec Dieu, de pleine conformité à la volonté divine, au point que celle-ci devienne l'unique mobile de toutes tes actions. Cette ampleur te parle encore de pleine invasion de la grâce, car lorsque l'âme s'est totalement purifiée de tout ce qui est contraire à la volonté de Dieu, alors « Dieu lui communique si bien son être surnaturel, qu'elle semble Dieu lui-même ; elle possède ce que Dieu possède » (JC. MC. II, IV, p. 112). La sainteté est plénitude d'amour et de grâce, transformation en Dieu par amour et déification par grâce.

A quelle mesure d'amour et de grâce devras-tu arriver ? Cela dépend en premier lieu des desseins de Dieu sur ton âme et puis de ta collaboration. Or, de ton côté, le secret pour arriver au but est de ne jamais t'arrêter, d'abord parce que tu ne pourras jamais aimer Dieu autant qu'Il est aimable, même si tu croissais indéfiniment en amour, et puis, parce que tu ignores à quel degré de sainteté Dieu t'appelle. Du reste, Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité, et plus tu te donneras à Lui dans l'exercice d'un amour intense, plus Il se donnera à toi par grâce.

La mesure d'aimer Dieu est de L'aimer « sans mesure » ; mais si tu ne dois pas mettre de mesure à l'amour, tu ne dois pas en mettre davantage à ta « *conversion* ». « Le Seigneur dit : revenez à Moi de tout votre cœur. » (Joël II, 12) : telle est la condition indispensable pour aimer Dieu de tout ton cœur. Bien rares sont les cas où cette conversion totale se réalise en un instant, par un coup de grâce particulier ; en général, on n'y arrive que par une conversion quotidienne et progressive. Et si, dans la conversion, comme en toute l'œuvre de la sanctification, l'initiative revient toujours à Dieu qui te prévient par sa grâce, ta collaboration est cependant requise, c'est pourquoi il faut t'appliquer chaque jour, par un nouvel effort, à « te convertir à Dieu de tout ton cœur ». Que ce soit là ton programme quadragésimal.

Colloque

« O Seigneur de mon âme et mon unique Bien ! Pourquoi n'avez-Vous pas voulu que l'âme, dès lors qu'elle se détermine à Vous aimer et fait son possible pour quitter tout afin de mieux Vous servir, puisse goûter immédiatement la consolation d'arriver à cet amour parfait ? Mais je m'exprime mal. J'aurais dû dire : pourquoi ne le veux-je pas moi ? Si, en

effet, je ne m'élève pas, en peu de temps, à cette cime si élevée, c'est entièrement par ma faute. Ce parfait amour de Dieu apporte avec lui tous les biens ; et celui qui parvient à l'obtenir est vraiment heureux. Mais moi, Seigneur, je suis si avare et si lente à me donner à Vous que je n'en finis pas de me préparer pour recevoir ce bien comme il convient... Si ce trésor ne m'est pas donné en peu de temps, c'est parce que moi non plus, Seigneur, je ne me donne pas à Vous entièrement et pour toujours. O mon Dieu, accordez-moi la grande grâce de m'y résoudre et le courage de poursuivre la conquête de ce bien de toutes mes forces. Je n'ai qu'à persévérer. Mais Vous, qui ne refusez votre secours à personne, Vous donnerez plus de vigueur à mon courage, afin de me faire remporter la victoire. O Seigneur, j'ai bien besoin de courage parce que les obstacles, au moyen desquels le démon et mon égoïsme chercheront à me faire quitter cette voie, sont vraiment nombreux » (Cfr. TJ. V. XI, p. 103-105).

Accordez-moi, ô Seigneur Jésus, par les mérites infinis de votre Passion, de me convertir à Vous de tout mon cœur. Ne permettez pas que je me laisse décourager par ce retour continuel de mes tendances égoïstes, par la lutte incessante qu'il me faut soutenir contre elles. Faites-moi bien comprendre que, si je veux totalement me convertir à Vous, je ne peux jamais me montrer indulgent vis-à-vis de mes faiblesses, de mes défauts, de mon égoïsme, de mon amour-propre. Faites-moi comprendre que tout doit être sacrifié à votre amour, et, même lorsque j'aurai tout sacrifié, je devrai dire encore : je suis un serviteur inutile, ô Seigneur, parce que tout est néant, comparé à l'amour que Vous méritez, ô infiniment Aimable !

24

LE PÉCHÉ

PRESENCE DE DIEU — O Jésus Crucifié, donnez-moi de comprendre la grande malice du péché.

Méditation

1. — L'essence de la perfection chrétienne consiste dans l'union à Dieu au moyen de la charité. Or, tandis que la charité, en conformant notre volonté à celle de Dieu, nous unit à Lui, le péché — péché grave — s'opposant directement à la volonté de Dieu, produit l'effet contraire. En d'autres termes, la charité est la force qui unit l'homme à Dieu, et le péché est la force qui le détache de Dieu. Le péché grave est ainsi le plus grand ennemi de la vie spirituelle, puisqu'il lui porte non seulement atteinte, mais la détruit en ses éléments constitutifs : charité et grâce. Cette destruction, cette mort spirituelle, est précisément l'inévitable conséquence du péché, l'action par laquelle l'homme se détache volontairement de Dieu, unique source de vie, de charité, de grâce. Comme le rameau séparé du tronc ne peut vivre, ainsi en va-t-il pour l'âme séparée de Dieu.

Si Dieu, en tant que Cause de tout être, est toujours présent dans l'âme du pécheur — de la même façon dont Il est présent en tous les êtres — Il n'y est cependant pas comme Père, comme Hôte, comme Trinité qui s'offre à l'âme comme objet de connaissance et d'amour. Ainsi l'âme, créée pour être le temple de la Trinité, s'est rendue volontairement incapable de vivre en société avec les Personnes divines, s'est barré la route à l'union avec Dieu. Elle a, pour ainsi dire, contraint Dieu à rompre avec elle tout rapport d'amitié. Tout cela, parce qu'au Bien Souverain,

elle a préféré le bien limité et caduc d'une misérable créature, d'une satisfaction égoïste, d'un plaisir terrestre. Voilà la malice du péché qui répudie le don divin, qui trahit le Créateur, le Père, l'Ami. « Oh ! comme nous comprenons mal que le péché est une guerre ouverte, une guerre de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme contre Dieu ! Celui qui est le plus puissant est celui qui ourdit les plus noires trahisons contre son souverain Roi » (TJ. Ex. XIV, p. 1477).

2. — Si nous voulons mieux comprendre la malice du péché mortel, nous devons en considérer les effets désastreux. Un seul péché a, en un instant, transformé Lucifer, l'Ange de lumière, en ange des ténèbres, en ennemi éternel de Dieu. Un seul péché a destitué Adam et Eve de l'état de grâce et d'amitié avec Dieu, les privant de tous les dons surnaturels et préternaturels, les condamnant, ainsi que toute l'humanité, à la mort. Un seul péché a suffi pour creuser un abîme entre Dieu et l'humanité, pour priver tout le genre humain, de toute possibilité d'union à Dieu.

La Passion de Jésus nous dit, plus encore, combien est grande la malice et la force destructrice du péché. Les membres lacérés du Christ, sa mort très douloureuse sur la croix, nous disent que le péché est une espèce de déicide. Jésus, le plus beau des enfants des hommes, est devenu, à cause du péché, « objet de mépris et rebut de l'humanité, homme de douleurs... Il a été transpercé à cause de nos péchés » de manière que « de la plante des pieds à la tête, plus rien n'est intact » (Is. LIII, 3-5 ; I, 6). Le péché a martyrisé le Christ et l'a conduit à la mort, mais d'autre part, le Christ « s'est livré lui-même à la mort » (Ib. LIII, 12), car par sa mort, Il a voulu détruire le péché et rétablir l'homme dans l'amitié divine.

Jésus, notre Chef, nous invite, nous, ses membres, à nous associer à son œuvre destructrice du péché. Il s'agit de le détruire en nous jusqu'en ses dernières racines, c'est-à-dire dans nos mauvaises tendances, et de l'anéantir également dans les autres membres du Christ. C'est là une loi de solidarité, puisque le mal de l'un est le mal de l'autre, et que chaque péché pèse sur le monde entier. C'est pourquoi tout chrétien — et à plus forte raison toute âme consacrée à Dieu — doit se lancer avec ardeur dans cette lutte contre le péché, et le combattre par les moyens appropriés : la pénitence, la prière expiatrice, et plus encore l'amour. Lorsque l'amour de charité est parfait, il détruit le péché mieux que le feu du purgatoire, même sans aucune manifestation extérieure. Voilà pourquoi les saints ont pu convertir tant d'âmes ; Dieu s'est servi du feu de leur charité pour détruire le péché dans les pécheurs.

Colloque

« O mon Dieu et ma vraie Force ! Nous sommes lâches pour tout, excepté pour nous tourner contre vous ! Voilà à quoi servent toutes les forces des enfants d'Adam. Et si leur raison n'était plongée dans le plus profond aveuglement, ils comprendraient que les forces réunies de tous les hommes ne sont rien pour oser prendre les armes contre le Créateur, et faire sans cesse la guerre à celui qui peut en un instant les précipiter au fond des abîmes. Mais, leur raison étant aveuglée, ils agissent comme des insensés, et cherchent la mort, parce qu'ils s'imaginent y trouver la vie... O Sagesse que nous ne saurions comprendre ! Comme il vous fallait bien tout l'amour que vous portez à vos créatures pour supporter tant de démence, attendre notre guérison, et même travailler à nous la procurer par toutes sortes de moyens et de remèdes ! Voici une chose étrange à mes yeux ; nous

manquons de courage pour surmonter les obstacles les plus simples, et nous nous persuadons véritablement que, malgré notre bonne volonté, nous ne pouvons pas soit quitter une occasion de vous offenser, soit nous éloigner d'un danger où notre âme court à sa perte quand d'un autre côté nous avons des forces et du courage pour nous élever contre une Majesté aussi redoutable que la vôtre ! Qu'est ceci, ô mon Bien... Qui donc donne ces forces ? (TJ. Ex. XII, pp. 1471-1472).

« O Seigneur ! Quelle dureté de cœur ! quelle folie ! quel aveuglement ! Vient-on à perdre un objet quelconque, une aiguille, par exemple,... on est dans la peine. Et nous n'en avons pas de perdre cet aigle puissant qui est le Dieu souverain !... Pour moi, je ne le comprends pas. Daignez, ô mon Dieu, apporter un remède à tant de démence et d'aveuglement ! » (Ib. XIV, p. 1478). — « La perdition de tant d'âmes me meurtrit au point que j'en suis hors de moi... Je clame vers Vous, Seigneur, et Vous supplie de me donner le moyen de contribuer à Vous en gagner quelques-unes par mes prières... puisque je ne sers à rien d'autre... » (cfr. TJ. Fd. I, p. 1075). « Il me semble que je sacrifierais volontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes qui se perdent ! » (TJ. Ch., I, 583). Je crois, Seigneur, que Vous appréciez davantage une seule âme que nous Vous gagnons par nos industries et nos oraisons, grâce à votre miséricorde, que tous les services que nous puissions Vous rendre.

25

LE PÉCHÉ VÉNIEL

PRESENCE DE DIEU — Enflammez-moi de votre saint zèle, ô Seigneur, afin que je ne puisse plus tolérer en moi la moindre chose qui Vous déplaise.

Méditation

1. — De même que le péché mortel, bien que beaucoup moins gravement, le péché véniel va à l'encontre de la volonté de Dieu. Tout en ne détruisant pas la charité, il s'y oppose et, par conséquent, il en diminue l'élan, la vigueur, et empêche son développement. Tel est le désastreux effet des péchés véniels délibérés, c'est-à-dire commis sciemment, tout en sachant qu'ils déplaisent à Dieu.

Ces péchés véniels, devenus habituels, diminuent la tendance de l'âme vers Dieu et augmentent, par contre, sa propension vers la satisfaction égoïste, vers les créatures. Ainsi, petit à petit, l'âme perd la ferveur, la sensibilité à l'offense de Dieu, et tombe dans la tiédeur, caractérisée précisément par une certaine indifférence à l'égard du péché véniel, ce qui la met en danger d'offenser Dieu même en matière grave. En ce sens, le péché véniel peut être comparé à une maladie de langueur insidieuse, — une sorte de tuberculose spirituelle — qui mine l'organisme lentement mais fatalement. Il n'est pas rare de rencontrer des âmes qui, s'étant d'abord données à Dieu dans une sincère ferveur, se laissent aller, par la suite, à de continuelles négligences, à l'indifférence, à des omissions volontaires, à la paresse, parce qu'elles ont cédé à l'égoïsme, recherché leurs aises, et ont été incapables de s'imposer des efforts généreux pour avancer dans le chemin pris. Leur vie spirituelle est réduite à une espèce de léthargie qui n'est pas encore

la mort, mais n'a plus rien de la fraîcheur, de la vigueur d'une vie saine et robuste. La ferveur de la charité manque, car elle est continuellement amoindrie par des condescendances délibérées au péché véniel.

En nous mettant en garde contre un état semblable, Sainte Thérèse de Jésus déclare : « Tremblez si vous ne regrettez pas les fautes que vous commettez, car le péché, même véniel, doit vous pénétrer de douleur jusqu'au plus intime de l'âme... Veillez avec le plus grand soin à ne jamais tomber dans le péché véniel, je parle du péché véniel de propos délibéré... Ce n'est pas peu de chose que d'offenser une si haute Majesté » (P. II, p. 1400 ; Ch. XLIII, p. 797-798).

2. Tout autres sont les péchés véniels qui nous échappent par fragilité ou inadvertance. Bien souvent, l'âme ne voudrait y céder à aucun prix ; mais puisqu'elle est encore faible, elle tombe au moment de la tentation — surtout si celle-ci est imprévue. Toutefois, à peine s'en aperçoit-elle, qu'elle en éprouve une sincère douleur, s'en repent immédiatement, en demande pardon au Seigneur, se relève, et se met de nouveau en route. Ces péchés-là ne causent pas grand préjudice à l'âme, ce sont plutôt des indices de sa faiblesse et signifient qu'elle n'est pas encore parvenue à la maturité spirituelle. Et même, si l'âme s'humilie sincèrement après ces chutes, elle en retirera un véritable avantage, et précisément une conscience plus profonde de sa misère qui la portera à se défier totalement de ses propres forces pour mettre en Dieu seul toute sa confiance. Elle expérimentera pratiquement la grande réalité de la parole de Jésus : « Hors de Moi, vous ne pouvez rien faire » (Jean, XV, 5). Il n'est pas rare que le Seigneur permette ces chutes, justement pour donner à l'âme cette connaissance pratique de son

néant, pour l'ancrer à fond dans l'humilité qui est la base de toute vie spirituelle.

A propos de manquements de cette nature, Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus croyait pouvoir certifier « qu'ils ne font pas de peine au bon Dieu », parce qu'ils ne proviennent pas d'une volonté mauvaise qui commet le péché, de gaîté de cœur et froidement ; ils dérivent plutôt de la faiblesse de la nature humaine.

Si, par suite de notre faiblesse, il nous est impossible d'éviter ces petites fautes vénielles quotidiennes de surprise ou de fragilité, l'important est de se relever à l'instant même et de réparer généreusement. Quant aux péchés véniels délibérés, l'âme doit être bien décidée à n'en pas commettre pour tout l'or du monde.

Colloque

« Peccavi, Domine, miserere mei ! » Pardonnez, Père pardonnez à une misérable ingrate. Je dois à votre bonté, je le reconnais, d'être restée votre épouse, bien que je Vous aie toujours été infidèle à cause de mes défauts. *Peccavi, Domine, miserere mei.* O mon âme, que fais-tu ? Ignores-tu que ton Dieu te voit continuellement ? Sache que devant son regard tu ne pourras jamais te cacher, car rien n'est dérobé à sa vue... O Dieu éternel, ô Père de toute bonté et miséricorde, ayez pitié de nous, parce que nous sommes aveugles et privés de lumière et que, plus que tout autre, je suis misérable et pitoyable... O Vous, vrai Soleil, entrez dans mon âme, et illuminez-la de vos clartés. Chassez-en les ténèbres et donnez-lui la lumière ; détruisez la glace de mon amour-propre et allumez en moi le feu de votre charité... *Peccavi, Domine, miserere mei* » (Ste Cath. de Sienne).

« Qu'il Vous plaise, ô Seigneur, que je n'aie d'autre crainte que celle de Vous offenser, me persuadant qu'un

péché véniel m'est plus préjudiciable que tout l'enfer réuni » (cfr. TJ. V. XXV, p. 266). En effet, le véritable mal, le seul que j'aie à redouter, n'est pas la tentation, ni l'épreuve, ni les contrariétés internes et externes, ni la perte des biens matériels ou de la santé corporelle, mais uniquement ce qui s'oppose, de quelque manière que ce soit, à mon union avec Vous, mon Souverain Bien ! Ce mal, je le vois, peut être causé par un seul péché véniel délibérément commis. O Jésus, je Vous en supplie, par les mérites de votre Passion, délivrez-moi d'un si grand mal, enlevez-moi le triste pouvoir de Vous offenser et si, à cause de ma faiblesse native, il m'est impossible d'éviter des manquements, qu'ils ne soient jamais le résultat du mauvais vouloir. Puissent mes fautes servir uniquement à m'humilier, mais non à Vous offenser.

« A cause de ma misère, je tombe souvent, bien souvent je me laisse distraire de mon unique occupation, je m'éloigne de Vous, je mouille mes petites ailes à peine formées aux misérables flaques d'eau que je rencontre sur la terre ! Alors je gémis comme l'hirondelle, et mon gémissement Vous instruit de tout, et Vous Vous souvenez, ô miséricorde infinie, que Vous n'êtes pas venue appeler les justes, mais les pécheurs » (cfr. TEJ. HA., pp. 234-235).

26

L'IMPERFECTION

PRESENCE DE DIEU — O mon Dieu, faites-moi comprendre combien il est nécessaire que l'âme soit pure pour s'unir à Vous, perfection infinie !

Méditation

1. — Tandis que le péché véniel inclut toujours une transgression plus ou moins légère d'une loi de Dieu, l'imperfec-

tion est l'omission d'un bien meilleur auquel on n'est tenu par aucune loi, mais qu'il conviendrait tout de même d'accomplir. Lorsque, dans tel cas concret, j'entrevois l'éventualité d'une action meilleure, convenant à mon état, en accord avec mes possibilités actuelles, en harmonie avec mes devoirs, et pour l'accomplissement de laquelle je peux me croire raisonnablement inspiré par le Saint-Esprit, je ne puis refuser délibérément de la réaliser sans une véritable imperfection. En ce cas, mon *refus* d'accomplir un acte meilleur ne peut être jugé bon, ni justifié par la pensée que je suis libre d'omettre cette action meilleure parce que nulle loi, nul commandement ne me l'impose ; ce serait un *abus* de cette liberté qui m'a été donnée par Dieu à seule fin de me rendre capable d'adhérer au bien, sans me laisser influencer par les passions. De fait, en dernière analyse, mon *refus* de l'acte meilleur inclut toujours un manque de générosité, motivé par un peu d'égoïsme, de paresse, de mesquinerie, d'attachement à mes aises qui sont évidemment contraires à la perfection.

Vue sous cet angle, il est clair que l'imperfection volontaire ne peut jamais être conforme à la volonté de Dieu et que, par conséquent, tout comme le péché, elle va à l'encontre de la charité qui tend à la pleine conformité à la volonté divine. Il est donc important, pour une âme qui désire l'union avec Dieu, d'éliminer de sa conduite n'importe quelle imperfection volontaire. C'est en ce sens que Saint Jean de la Croix nous avertit : « pour s'unir à Dieu par l'amour et par la volonté... il ne faut pas que l'âme donne jamais sciemment ou avec attention son consentement à une imperfection ». De plus, il enseigne que l'attachement à une imperfection volontaire habituelle suffit pour empêcher « non seulement l'union divine, mais encore le progrès dans la perfection » (MC. I, XI, pp. 72-73).

2. — Si nous voulons entrer davantage dans les détails, nous pouvons considérer d'autres types d'imperfections et, avant tout, la transgression d'une loi qui, par elle-même, n'oblige pas sous peine de péché ; c'est, en général, le cas pour les Constitutions ou les Statuts des divers Ordres et Instituts Religieux. A ce propos, il faut noter que s'il n'y a pas de motif raisonnable, proportionné et suffisant pour se soustraire à une de ces lois, ces transgressions deviendront très facilement des péchés véniels par absence de fin moralement bonne. En effet, comme l'enseigne Saint Thomas, l'homme est tenu à agir toujours par motif raisonnable et dans un but qui est bon. Si la fin est viciée — comme ce serait le cas, par exemple, pour la transgression de la loi du silence, de la solitude ou de la modestie religieuse, par curiosité, sans-gêne, etc. — l'action devient de ce fait coupable. En général, il s'agira de « péchés, du moins légers, de paresse spirituelle, d'inconstance, d'ingratitude et d'une certaine dureté de cœur qui apprécie insuffisamment le secours que Dieu nous offre pour réaliser des œuvres meilleures » *(Salmanticenses)*. Un autre genre d'imperfection est un certain manque d'achèvement à l'occasion d'un acte substantiellement bon mais accompli, par exemple, avec un peu de légèreté, ou sans y mettre toute la bonne volonté et l'élan dont nous sommes capables.

Au fond, tout genre d'imperfection volontaire provient toujours d'un manque d'effort, de vigueur, d'élan dans la vie spirituelle. C'est toujours l'égoïsme qui, d'une manière ou d'une autre, enlève quelque chose à Dieu pour satisfaire le « moi ». Nous calculons trop, nous avons peur de trop donner, et ainsi l'égoïsme nous rogne les ailes et nous empêche d'arriver à la pleine union à Dieu.

Colloque

Accordez-moi, je Vous en supplie, ô mon Dieu, une charité forte, généreuse, capable de détruire à fond mon égoïsme. Oh ! comme je comprends que cet égoïsme est justement la cause de tant de petites infidélités, de tant d'imperfections dans lesquelles je tombe habituellement et dont je ne prends pas soin de me corriger, sous prétexte que ce ne sont pas des péchés !

Mais ces manquements ont leur importance pour une âme qui, Vous étant consacrée, a le devoir de tendre à la perfection, pour une âme que Vous appelez donc à la sainteté, que Vous invitez à la pleine union avec Vous. Comment pourrais-je prétendre m'unir à Vous, Perfection infinie, si j'admets volontairement en ma vie tant et tant d'imperfections ? Comment ma volonté pourrait-elle être entièrement conforme à la vôtre, si je veux et aime ce que Vous ne voulez ni ne pouvez absolument pas aimer ?

O Seigneur, comme je sens le poids de mon égoïsme qui m'entraîne vers ce qui est bas, qui voudrait tout avoir sans effort, qui fuit de toutes ses forces la fatigue, le renoncement, l'effort, le don total et généreux ! Comme je sens la pesanteur de la chair qui cherche toujours un peu à diminuer la mesure de ma donation, qui renvoie au lendemain ce qui me coûte ou me répugne, qui me donne mille prétextes pour me soustraire à un acte de générosité !

Tout cela, je le sens, ô Seigneur, et Vous savez mieux que moi jusqu'où vont ces replis et ces compromis de mon égoïsme.Mais Vous savez aussi que je veux Vous aimer de tout mon cœur, me donner entièrement à Vous, Vous savez que mes pauvres désirs sont sincères bien qu'inefficaces. Eh ! bien, donnez-moi Vous-même un amour réel, opérant, capable de vaincre toutes les résistances de l'égoïsme, de le démolir jusque dans ses fondements. Vous qui êtes charité infinie, feu

consumant, répandez dans mon âme une étincelle de votre amour afin qu'elle détruise et brûle tout mon égoïsme. Si l'égoïsme est le fardeau qui tente de ralentir mon élan vers Vous, faites que votre amour soit un poids si lourd qu'il m'entraîne incessamment en Vous, au moyen d'un don total, sans réserve, sans mesure.

27

L'EXAMEN DE CONSCIENCE

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, projetez sur mon âme un rayon de votre lumière afin que je puisse me voir tel que Vous me voyez et me jugez Vous-même.

Méditation

1. — Pour assurer un développement bien ordonné et progressif à la vie spirituelle, il est nécessaire de *prendre conscience de ses positions*, c'est-à-dire de ses péchés, des points faibles, des mauvaises tendances, aussi bien que des progrès réalisés, des bons résultats obtenus, des tendances au bien. Cette prise de conscience de son état intérieur se fait précisément au moyen de l'*examen de conscience*. Considéré de cette manière, il constitue un des exercices les plus importants de la vie spirituelle, puisqu'il a pour but d'aider l'âme à éliminer tout ce qui peut faire obstacle ou retarder sa marche vers Dieu, et la stimuler à accélérer le pas vers Lui. De même qu'on ne peut déclarer la guerre à un ennemi ignoré, ni conquérir une région inconnue, il est impossible de combattre le mal en nous si, auparavant, nous ne l'avons identifié. Impossible de parvenir à la sainteté sans avoir cherché le moyen le plus efficace de l'acquérir. En d'autres termes, l'examen de conscience atteint son but lorsque l'âme qui s'y est appliquée peut se dire : telles sont les tendances

que je dois surveiller davantage pour ne pas pécher, là se trouvent les points faibles qu'il me faut renforcer ; — et, d'autre part, telles sont les bonnes tendances que j'ai à cultiver, les vertus auxquelles je dois surtout m'exercer. De cette manière, l'âme pourra formuler des résolutions pratiques bien déterminées qui deviendront ensuite le sujet particulier de ses examens ultérieurs.

Il est évident, avant tout, qu'il faudra connaître et combattre les tendances qui peuvent mener au péché mortel, mais ensuite également celles qui portent au péché véniel ou aux simples imperfections volontaires. Tout ce qui constitue un manquement délibéré doit être progressivement, mais énergiquement supprimé de l'âme qui veut arriver à l'union divine.

2. — Plutôt que de rechercher tous les manquements commis, l'âme de vie intérieure — que nous supposons désormais affranchie du péché mortel — devra fixer son attention sur le degré dans lequel ces manquements ont été volontaires, même s'il s'agit de simples imperfections, car ce sont précisément les fautes délibérées qui constituent le plus grand obstacle à l'avancement spirituel et à l'union à Dieu. Elle devra rechercher soigneusement la cause, le motif, de ces manquements; ainsi elle se rendra bien souvent compte que, tandis que ses fautes extérieures sont de diverses natures — fautes contre la charité, par exemple, ou la patience, l'obéissance, la sincérité — toutes, cependant, ont une même cause : soit l'orgueil, soit la paresse, etc..., qui en est la racine commune. C'est justement contre cette dernière que nous devons diriger nos efforts. Il ne suffit pas de la rabattre par la mortification ; il faut la combattre directement, tout en cherchant à développer en nous les vertus opposées. Il s'agit, en d'autres mots, de la lutte

contre le défaut ou la passion dominante, lutte très importante, parce qu'en détruisant le mal à fond, on élimine, par le fait même, beaucoup de fautes actuelles.

Quand l'âme en est venue à ne plus devoir se reprocher de fautes ou d'imperfections franchement délibérées, il faut qu'elle tourne son attention vers ces manquements de surprise dont elle est vaguement consciente, mais dont elle n'est pas encore parvenue à se libérer, malgré les résolutions sincères et renouvelées de se corriger. En ces cas, outre qu'il lui faut poursuivre la lutte contre les racines de ses fautes, il est très utile de renforcer toujours davantage le ferme propos de se vaincre, car plus la volonté est décidée à se corriger, moins les fautes qui échappent encore sont volontaires. Elles deviennent, dès lors, toujours plus légères et se limitent souvent à des gestes purement naturels d'habitudes contractées, mais déjà désavouées.

Un autre point important qu'il ne faut pas perdre de vue dans l'examen de conscience, est celui de tenir en éveil et de surveiller la tendance à la sainteté, le désir de faire toujours ce qui plaît le plus à Dieu : c'est là qu'est l'âme de la vie spirituelle, de la générosité. C'est une méthode excellente que de s'examiner davantage du point de vue de Dieu que du nôtre, ou encore de se demander si le Seigneur peut être content de nous et comment Il jugera notre conduite.

Colloque

« O Dieu de mon âme, que suis-je (devant Vous) ? Mes actions ont-elles jamais été exemptes de fautes ? Et mes paroles, et ma volonté ? Mais Vous, ô Seigneur, êtes bon et votre droite est miséricordieuse.

« O Médecin de mon âme, révélez-moi les fruits de mon aveu. Je me confesse, parce que la confession de mes misères... réveille mon cœur, de crainte qu'il ne s'endorme ; mais tout

en disant : je me sens incapable (de faire le bien), il s'éveille à nouveau dans l'amour de votre miséricorde et dans la douceur de votre grâce, par laquelle toute âme malade se sent forte et devient consciente de sa faiblesse.

« Je Vous aimerai, ô Seigneur, je Vous rendrai grâces et exalterai votre Nom parce que Vous me pardonnez tant d'actions coupables. Si mes péchés se sont fondus comme glace, ce fut uniquement l'œuvre de votre grâce et de votre miséricorde. Tout le mal que je n'ai pas fait, fut également l'œuvre de votre grâce. Y avait-il péché que je ne pouvais commettre, moi, qui ai aimé la faute de gaîté de cœur ? Et je confesse que tous les péchés me furent pardonnés, ceux que j'ai commis spontanément aussi bien que ceux qu'avec votre aide je n'ai pas commis » (St Augustin).

O mon Dieu, qui par un seul acte de votre volonté avez créé la lumière, — et la lumière fut —, redites-moi votre toute-puissante parole créatrice : « *fiat lux* », et la lumière se fera dans mon âme, et dans votre lumière je pourrai me voir tel que je suis réellement à vos yeux.

Mais la lumière ne me suffit pas, à moi, si faible, si lâche ; j'ai besoin de force, ô Seigneur ; il me faut une volonté forte et résolue pour détester le mal sous toutes ses formes, pour avoir en horreur mon égoïsme, mon orgueil, ma paresse, pour renouveler et raffermir ma résolution de me vaincre pour votre amour.

Oui, Seigneur, avec votre secours je veux me vaincre, non pour la vaine satisfaction de me sentir meilleur, mais uniquement pour Vous faire plaisir, éviter la moindre chose qui Vous déplaise, croître en votre amour, avancer toujours davantage dans l'union avec Vous. O mon Dieu, Perfection infinie, enveloppez et pénétrez mon âme du reflet de votre sainteté, et de même que le soleil illumine, purifie et féconde la terre par ses rayons, illuminez Vous-même, purifiez,

sanctifiez tout mon être. Apprenez-moi à me regarder en Vous, à me connaître en Vous, à considérer mes misères à la clarté de vos perfections infinies, à ouvrir toute grande mon âme à l'invasion de votre lumière purificatrice, sanctificatrice.

28

LA CONFESSION

PRESENCE DE DIEU — Au pied de votre Croix, ô Jésus, je confesse mes péchés. Répandez votre Sang sur moi, afin qu'il purifie mon âme.

Méditation

1. — La Confession est le Sacrement du Sang dans lequel Dieu — selon la parole expressive de Sainte Catherine de Sienne — « nous a baignés pour purifier la face de nos âmes de la lèpre du péché ». Si les seuls péchés mortels constituent la matière *nécessaire* de ce Sacrement, les péchés véniels en sont cependant la matière suffisante, et toute la tradition catholique insiste sur l'opportunité de recourir à la Confession fréquente, même lorsqu'il s'agit uniquement de péchés véniels. Mais ceux qui, pour suivre cette directive, pratiquent la confession hebdomadaire, doivent veiller attentivement à ce que leur acte, loin de devenir une habitude mécanique, soit vraiment *vital,* et les rende capables de profiter pleinement de toutes les grâces offertes par ce Sacrement.

« Ne méprisez point le Sang du Christ ! » s'exclame Sainte Catherine de Sienne. Il est certain que celui qui l'apprécie, ne s'approchera pas à la légère du Sacrement de la Confession. A cette fin, il est utile de se rappeler que l'absolution est précisément l'effusion du Sang précieux qui,

en inondant et pénétrant l'âme, la purifie du péché, lui restitue la grâce sanctifiante si elle l'a perdue, ou l'augmente si elle la possède déjà. Rémission du péché et production de la grâce sont le fruit de l'action de Jésus, exprimée par la formule que le Prêtre dit en Son nom : « Je t'absous... ». A ce moment, c'est Jésus qui agit dans l'âme, soit en remettant le péché, soit en produisant ou augmentant la grâce. Il est bon de remarquer que l'efficacité de l'absolution ne se limite pas seulement aux péchés commis, mais qu'elle s'étend même à l'avenir en prémunissant l'âme contre les rechutes, lui procurant la force de résister aux tentations et de réaliser les bonnes résolutions au moyen de la grâce sacramentelle. Le Sang du Christ est, en ce sens, non seulement remède pour le passé, mais aussi préservatif et fortifiant pour l'avenir. L'âme qui y est plongée, comme en un bain salutaire, en retire une vigueur nouvelle et voit s'éteindre peu à peu, en elle, la force des passions. D'où l'importance de la confession fréquente pour l'âme qui, désireuse d'union à Dieu, doit nécessairement aspirer à une purification totale.

2. — Quand l'âme, au tribunal de la pénitence, n'a que des péchés véniels à avouer, il n'est pas nécessaire qu'elle se préoccupe de rendre son accusation intégrale — comme par contre, il le faudrait pour les péchés mortels. Il n'est pas non plus requis qu'elle énumère toutes les fautes vénielles commises au cours de la semaine ; il est bien plus profitable qu'elle fixe son attention avant tout sur les fautes délibérées, puis sur celles qui sont à demi volontaires, même s'il ne s'agissait que de simples imperfections, et qu'elle en dénonce non seulement l'aspect extérieur, mais aussi le motif interne. Bien que cela ne soit nullement nécessaire pour la validité de la confession, il est certain, cependant, que l'âme en

retirera d'autant plus de profit que l'accusation aura mis à nu la racine du mal, tant par l'acte d'humilité accompli qu'en l'incitant à un repentir plus profond et un désir plus vif de se corriger qui dérivent logiquement de la considération des motifs — bien peu nobles ! — d'où proviennent généralement nos fautes. En outre, une accusation de cette nature permettra au Confesseur de mieux connaître les points faibles du pénitent et, dès lors, de lui suggérer les remèdes les mieux adaptés, ce qui est particulièrement important lorsque la direction est connexe à la confession. Mais plus encore que de l'accusation, l'âme doit se préoccuper du regret de ses péchés en tant qu'offense à Dieu, Bonté infinie ; il faut que ce soit une douleur *ex amore*, provenant de l'amour, le repentir de l'enfant que le déplaisir occasionné à un Père qui l'aime tant et auquel il doit rendre amour pour amour, afflige davantage que la pensée de sa honte et des châtiments mérités. Pour la validité du Sacrement, la douleur est nécessaire au point que, si elle venait à manquer, l'absolution serait nulle ; d'autre part, plus la contrition sera parfaite, plus l'absolution détruira non seulement le péché, mais aussi la peine temporelle qu'il a méritée. Le Sang de Jésus purifiera, renouvellera, enrichira de force, de charité, de grâce, le cœur du pénitent dans la mesure même de sa contrition.

Colloque

« Doux Jésus, Jésus amour ! Pour nous revêtir de la vie de la grâce, Vous Vous êtes dépouillé de la vie de votre corps. Ce corps que Vous avez étendu sur le bois de la très sainte Croix, est semblable à un agneau immolé qui perd le sang de toutes parts. Et dans le Sang, Vous nous avez créés une nouvelle fois à la vie de la grâce.

« Doux Jésus, mon âme désire ardemment être baignée

et noyée tout entière dans votre Sang... Dans le Sang, je trouve la source de la miséricorde ; dans le Sang est la clémence, le feu, la piété. Justice est faite, dans le Sang, pour nos fautes. Dans le Sang, la miséricorde est assouvie et notre dureté se dissout, ce qui est amer et lourd devient doux et léger. Et puisqu'en votre Sang, ô Christ, toutes les vertus parviennent à maturité, enivrez mon âme, noyez-la dans votre Sang afin qu'elle soit parée de vertus réelles et solides » (Ste Cath. de Sienne).

O Jésus, si une seule goutte de votre Sang très précieux a le pouvoir d'effacer tous les délits du monde, que ne pourra-t-il opérer en moi lorsqu'au moment de l'absolution, Vous le répandez avec tant d'abondance sur ma pauvre âme ! O Jésus, ravivez ma foi et faites-moi pénétrer à fond la valeur immense du Sacrement de votre Sang. C'est uniquement votre Sang qui me lave de mes péchés, purifie mes souillures, guérit et vivifie mon âme. Oh ! faites que ce bain salutaire lave tout mon être et le restaure entièrement dans votre grâce, votre amour !

Par les mérites de votre Passion, accordez-moi, ô Seigneur, d'apporter toujours, au tribunal de la pénitence, un cœur vraiment humble et contrit, une douleur toujours plus parfaite de mes fautes, une horreur toujours plus sincère et profonde de tout ce qui Vous offense, mon Dieu. De cette manière seulement, votre Sang précieux pourra pénétrer entièrement mon âme, la modeler, la renouveler, la vivifier toute, ne trouvant en moi aucune attache au péché. O Jésus, faites que votre Sang porte en moi tout son fruit !

29

PURIFICATION DE LA T. S. VIERGE MARIE

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, je viens à Vous et Vous supplie, par l'intercession de la S. Vierge Marie, de purifier mon âme.

Méditation

1. — La solennité de ce jour, qui clôt le temps de Noël, est une fête de Jésus aussi bien que de Marie : Jésus est présenté au temple par sa Mère quarante jours après sa naissance, selon la prescription de la loi ; Marie se soumet au rite de la purification.

La liturgie célèbre, avant tout, la première entrée de Jésus-Enfant dans le temple : « Voici que le Seigneur Dominateur vient dans son saint temple : Réjouis-toi et sois dans l'allégresse, Sion, en accourant au-devant de ton Dieu » (BR). Allons à sa rencontre, nous aussi ; que nos sentiments rivalisent avec ceux du vieillard Siméon qui, « vint au Temple, poussé par l'Esprit » (Ev. Lc. II, 22-32) et, plein de joie, reçut l'Enfant Jésus dans ses bras.

Aujourd'hui, pour mieux célébrer cette rencontre, l'Eglise bénit les cierges et nous les remet ; en procession, cierges allumés, nous entrons dans le temple. Le cierge allumé est le symbole de la vie chrétienne, de la foi et de la grâce qui doivent resplendir dans notre âme. Mais il est aussi l'image du Christ, lumière du monde, « lumière qui doit éclairer les nations », tel que l'a salué Siméon. Le cierge allumé nous rappelle que nous devons toujours porter avec nous le Christ, source de notre vie, auteur de la foi et de la grâce. Jésus lui-même, par sa grâce, nous dispose à aller à sa rencontre avec une foi plus vive et un plus grand amour. Puisse, en ce

jour, notre rencontre avec Lui être particulièrement intime et sanctifiante !

Jésus est présent au Temple pour être offert au Père. Le rachat n'a pas d'effet sur Lui, comme sur les autres premiers-nés des Hébreux. Il est la Victime qui devra être immolée pour le salut du monde. Sa présentation au Temple est, pour ainsi dire, l'offertoire de sa vie, le sacrifice s'accomplira plus tard sur le Calvaire. Offrons-nous en même temps que Jésus.

2. — Jésus est présenté au Temple par sa Mère : contemplons donc aujourd'hui Marie dans sa fonction de Co-Rédemptrice. La Vierge n'ignorait pas que Jésus était le Sauveur du monde et, à travers le voile de la prophétie, elle sentait que sa mission s'accomplirait dans un mystère de douleur auquel elle aurait à participer, en sa qualité de Mère. La prophétie de Siméon : « et toi-même, un glaive te transpercera l'âme » (Lc. II, 35), confirma son intuition. Dans le secret de son cœur, Marie dut répéter en cet instant son *fiat* : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta parole » (Lc. I, 38). En offrant son Fils, elle s'offre elle-même, toujours intimement unie à son sort à Lui.

Mais avant d'entrer dans le Temple pour y présenter Jésus, Marie veut se soumettre à la loi de la purification légale. Bien qu'elle soit consciente de sa virginité, elle se met au rang de toutes les autres mères juives et, confondue avec elles, elle attend humblement son tour, portant « une paire de tourterelles », l'offrande des pauvres. Nous voyons Jésus et Marie se soumettre à des lois auxquelles ils n'étaient pas tenus : Jésus ne devait pas être racheté, Marie ne devait pas être purifiée. Leçon d'humilité et de respect envers la loi de Dieu.

Il y a des lois auxquelles nous sommes tenus et auxquelles

notre amour-propre nous soustrait sous de faux prétextes : ce sont des dispenses abusives réclamées au nom de droits en réalité inexistants. Humilions-nous et, alors que Marie n'avait nullement besoin d'être purifiée, reconnaissons notre extrême besoin de purification intérieure.

Colloque

« O Jésus, Vous êtes allé Vous offrir au Temple. Qui Vous a offert ? La Vierge Marie qui n'a jamais eu d'égale, et n'en aura jamais. Marie Vous a offert, elle qui, par la bouche de la sagesse, fut appelée par votre Père la « toute belle »... A qui Vous a-t-elle offert ? A Dieu, essence infinie, sublime dans sa création, fécond dans son héritage, insondable dans ses desseins, gracieux et suave dans l'amour. — Et qu'a-t-elle offert ? Vous, Verbe éternel, substance de l'Essence divine, Fils du Très-haut, législateur de l'univers, Vous, qui avez reçu tant de noms illustres et choisis : O clef de David, ô Roi des nations, ô Emmanuel.

Que m'enseignez-Vous, ô Seigneur, en Vous offrant au Temple ? Vous me montrez votre respect pour la loi en voulant l'observer ; Vous m'enseignez l'adoration, car Vous Vous êtes offert au Père, non comme son égal, quoique Vous le fussiez vraiment, mais comme homme. Vous m'avez donné ici le modèle du respect que je dois à votre loi, car je n'ai pas seulement pour loi les dix commandements, mais aussi la Règle et les Constitutions. Cette loi m'est toute douceur et suavité, mais je me la rends amère quand je ne renonce pas à moi-même, car alors, au lieu de la porter suavement, la loi est obligée de me porter » (cfr. Ste M.-Madeleine de' Pazzi).

O Jésus, par les mains de Marie, je veux m'offrir aujourd'hui avec Vous au Père éternel. Mais Vous êtes l'Hostie pure, sainte, immaculée, tandis que je suis plein de souillures,

de misères, de péchés. O Marie, ma Mère, Vous qui avez voulu être purifiée, bien qu'exempte de la moindre ombre d'imperfection, purifiez, je vous prie, ma pauvre âme, afin qu'elle soit moins indigne d'être offerte au Père en même temps que son Jésus qui est aussi le Vôtre. O Vierge très pure, acheminez-moi vers une purification sérieuse et profonde et puis, accompagnez-moi vous-même, afin que ma pusillanimité ne me fasse pas défaillir devant l'âpreté du chemin.

MARS

1

LA TRANSFIGURATION

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, que votre grâce triomphe en moi, jusqu'à me rendre digne de participer à votre glorieuse Transfiguration !

Méditation

1. — L'âme de Jésus, unie personnellement au Verbe, jouissait de la vision béatifique dont l'effet connaturel est la glorification du corps. Mais Jésus qui, durant les années de sa vie terrestre, voulut s'assimiler le plus possible à nous en prenant « une chair semblable à celle du péché » (Rom. VIII, 3), empêcha cet effet de se produire. Cependant, pour confirmer dans la foi les Apôtres ébranlés par l'annonce de sa Passion, Jésus laissa transparaître, sur le Thabor, quelques rayons de son Ame bienheureuse, et alors Pierre, Jacques et Jean Le virent transfiguré : « son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent éblouissants comme la lumière ». Les trois en demeurèrent extasiés, et cependant, Jésus ne leur avait montré qu'un rayon de sa gloire, car aucune créature humaine n'aurait pu en supporter la vision complète.

La gloire est le fruit de la grâce ; la grâce que Jésus possède dans une mesure infinie, rejaillit en une gloire infinie qui Le transfigure entièrement. Quelque chose de semblable nous arrive aussi : la grâce nous transforme, nous rend « toujours plus glorieux » (II Cor. III, 18), jusqu'à ce qu'un jour elle nous introduise dans la vision béatifique de Dieu. Et tandis que la grâce transfigure, le péché, par son opacité, défigure ceux qui en sont victimes.

L'Evangile du jour (Mt. XVII, 1-9) montre le rapport intime entre la Transfiguration et la Passion de Jésus. Moïse et Elie, apparus sur le Thabor, aux côtés du Sauveur, causaient avec Lui et, comme le spécifie Saint Luc, ils parlaient justement de sa Passion prochaine et « de son départ, qu'il allait accomplir à Jérusalem » (Lc. IX, 31).

Le Divin Maître veut enseigner de cette manière à ses disciples, qu'il est impossible — tant à Lui qu'à eux-mêmes — d'arriver à la gloire de la Transfiguration sans passer par la souffrance ; c'est la leçon qu'Il donnera plus tard aux deux disciples d'Emmaüs : « Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ? » (Lc. XXIV, 26). Ce que le péché a défiguré ne peut retrouver sa beauté surnaturelle première qu'au moyen de la souffrance purificatrice.

2. — Extasié devant la vision du Thabor, Pierre s'exclame, dans son ardeur coutumière : « Maître, il est heureux que nous soyons ici ! », et s'offre à préparer trois tentes : pour Jésus, Moïse et Elie. Mais sa proposition est interrompue par une voix du ciel : « Celui-ci est mon Fils, mon Elu ; écoutez-Le ! » — et la vision s'évanouit.

Les consolations spirituelles ne sont jamais une fin en elles-mêmes, et nous ne devons ni les désirer, ni chercher à les retenir pour notre satisfaction. La joie, même spirituelle, ne doit jamais être recherchée pour elle-même. De même qu'au ciel la joie sera la conséquence nécessaire de la possession de Dieu, ainsi sur cette terre, elle doit être uniquement un moyen pour nous consacrer, avec une générosité accrue, au service de Dieu. A Pierre, qui voudrait s'arrêter sur le Thabor dans la douce vision de Jésus transfiguré, Dieu Lui-même répond en l'invitant plutôt à écouter et suivre les enseignements de son Fils bien-aimé. L'apôtre

ardent saura bien vite que suivre Jésus signifie : porter la Croix et monter avec Lui au Calvaire.

Ce n'est pas pour nous amuser que Dieu nous console, mais afin que nous soyons forts et généreux en souffrant pour son amour.

La vision disparue, les Apôtres levèrent les yeux et ne virent plus rien, « *nisi solum Jesum* », hormis Jésus seul, et avec « Jésus seul », ils descendirent de la montagne. Voilà ce que nous devons rechercher toujours et qui doit nous suffire : Jésus seul, Dieu seul. Tout le reste — consolations, secours, amitiés, même spirituelles, compréhension, estime, soutien, même des Supérieurs — peut être bon dans la mesure même où Dieu nous permet d'en jouir. Il s'en sert, très souvent, pour soutenir notre faiblesse ; mais si, à travers les circonstances, sa Main divine nous prive de tout cela, il n'y a pas lieu de nous déconcerter ou de nous troubler. C'est justement à ces heures que, plus que jamais, nous pouvons témoigner à Dieu — par les actes et non seulement en paroles — qu'Il est notre *Tout* et que, seul, *Il nous suffit*. L'âme aimante se trouve alors dans l'occasion de rendre l'un des plus beaux témoignages à son Dieu : Lui être fidèle, se confier à Lui, persévérer dans la résolution du don total, même si, retirant ses dons, Il la laisse seule, dans le noir, dans l'incompréhension peut-être, l'amertume, la solitude matérielle et spirituelle unie à la désolation intérieure. L'heure est venue de répéter : « Jésus seul », et de descendre avec Lui du Thabor pour Le suivre, avec les Apôtres, jusqu'au Calvaire où Il agonisera, abandonné Lui-même, non seulement des hommes, mais même de son Père.

Colloque

« C'est Vous seul que j'aime, mon Dieu, Vous seul que je veux suivre et chercher... je veux être uniquement à votre

disposition. Ordonnez, je Vous en prie, commandez tout ce que Vous voulez, mais guérissez, ouvrez mes oreilles, afin que j'entende votre voix ; guérissez, ouvrez mes yeux, afin que je voie vos moindres signes ; guérissez-moi tout entier afin que je Vous reconnaisse. Dites-moi de quel côté il me faut tourner l'attention afin que je Vous voie ; et j'espère que je pourrai faire tout ce que Vous me commandez... » (St. Augustin).

Puissé-je Vous suivre, ô Jésus, et non seulement au Thabor, mais surtout au Calvaire. Le Thabor est lumière, splendeur qui m'attire ; je voudrais, ne fût-ce que pour un instant, entrevoir votre Face, ô mon Dieu ! Le Calvaire, c'est la nuit, la solitude, la douleur morne qui m'épouvante ; mais dans les ténèbres se dresse une croix sur laquelle je Vous contemple, Crucifié par amour. J'entrevois votre Face, non pas transfigurée par la gloire, mais altérée par la douleur, fruit de nos péchés !

O Jésus, détruisez en moi le péché, ce péché qui a ravagé votre Face et défiguré mon âme, créée à votre image et ressemblance. Mais pour opérer cette destruction, il est nécessaire que je participe à votre Calvaire, à votre Croix. Daignez donc, ô Seigneur, unir à votre Passion toutes les souffrances — petites et grandes — de ma vie, afin qu'elles me purifient et me disposent à monter de clarté en clarté, jusqu'à la transformation complète en Vous.

La lumière, la gloire du Thabor m'encourage. Merci, Seigneur, de m'avoir accordé, ne fût-ce que pour quelques instants, de contempler votre splendeur, de jouir de vos divines consolations ; fortifié et encouragé de cette manière, je descends de la montagne pour Vous suivre, *Vous seul,* jusqu'au Calvaire.

2

L'HUMILITÉ

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, qui Vous êtes tant humilié pour nous, apprenez-moi la pratique de la véritable humilité.

Méditation

1. — La charité est l'essence de la perfection chrétienne, car seule la charité a le pouvoir d'unir l'homme à Dieu, sa fin dernière. Mais de notre côté, — pauvres, misérables créatures, que Dieu veut élever jusqu'à l'union avec Lui — la charité est-elle vraiment l'ultime fondement de la vie spirituelle ? Non, il existe quelque chose de plus profond encore, qui est, pour ainsi dire, la *base* de la charité ; c'est l'humilité. L'humilité est pour la charité ce que sont les fondements pour l'édifice. Creuser les fondations d'une maison n'est pas encore construire la demeure, toutefois, c'en est le travail préliminaire, indispensable, la condition « *sine qua non* ». Plus elles seront profondes, bien plantées, plus l'édifice pourra monter et aura de garanties de solidité. Seul le fou « construit sa maison sur le sable » avec l'inévitable conséquence de la voir s'écrouler aussitôt. L'homme sage, par contre, bâtit sa maison « sur le roc » (Mt. VII, 24-26) ; vents et averses peuvent la menacer, elle est inébranlable parce que ses fondements sont solidement établis.

L'humilité est la roche solide et sûre sur laquelle toute âme chrétienne doit élever l'édifice de sa vie spirituelle. « Pour que cet édifice ait des fondements solides — enseigne Sainte Thérèse de Jésus à ses Filles — chacune d'entre vous doit s'appliquer à être la plus petite de toutes (c'est-à-dire exercez-vous beaucoup à l'humilité)... et vous poserez des

pierres si fermes qu'il n'y aura pas à craindre que le Château vienne à s'écrouler » (Dem. VII, chap. IV, p. 1054).

L'humilité creuse les fondements de la charité en ce sens qu'elle vide l'âme de l'orgueil, de la superbe, de l'amour déréglé de soi et de sa propre excellence pour faire place à l'amour de Dieu et du prochain. Plus l'humilité débarrassera l'âme des vaines et orgueilleuses prétentions du « moi », plus elle fera place à Dieu. « Quand (l'homme spirituel) arrivera à ce degré où il sera réduit à rien, et dans la suprême humiliation, son âme alors achèvera son union avec Dieu » (JC. MC. II, VI, p. 125).

2. — L'âme qui désire arriver à l'élévation sublime de l'union à Dieu doit s'engager dans la voie d'une humilité profonde car, ainsi que l'enseigne le divin Maître, seul « celui qui s'abaisse sera élevé » (Lc. XVIII, 14).

Plus est élevé l'idéal de sainteté auquel tu aspires, plus est sublime le but vers lequel tu tends, plus il te faudra descendre, mieux, creuser en toi-même l'abîme fertile de l'humilité. « *Abyssus abyssum invocat* » (Ps. XLI, 8), l'abîme de l'humilité appelle l'abîme de la Miséricorde infinie, de la grâce et des dons divins, car « Dieu résiste aux orgueilleux, mais c'est aux humbles qu'il donne sa grâce » (I Petr. V, 5). Humilie-toi donc sous la main puissante de Dieu, reconnais sincèrement ton néant, prends conscience de ta misère, et si tu veux te glorifier, glorifie-toi uniquement — comme Saint Paul, — de tes infirmités, parce que c'est justement dans ta faiblesse, humblement reconnue, que travaille et triomphe la grâce et la vertu divine (cfr. II Cor. XII, 9). Si même tu es au nombre de ces âmes bonnes, sincèrement désireuses d'avancer dans la voie de la perfection, mais comptant trop sur leurs propres forces et initiatives personnelles, tu pourras t'appliquer très avanta-

geusement le précieux avertissement que Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus donnait à une novice : « Je vois bien que vous vous trompez de route ; vous n'arriverez jamais au terme de votre voyage. Vous voulez gravir une montagne et le Bon Dieu veut vous faire descendre... Jésus même se chargera de remplir votre âme au fur et à mesure que vous la viderez de ses imperfections » (TEJ. CS., p. 211, édit. 1953)

Le sublime idéal de l'union à Dieu dépasse totalement nos capacités de faibles créatures ; si nous pouvons y aspirer, ce n'est pas parce que nous comptons y arriver par nos propres forces et nos initiatives, mais parce que nous nous confions en Dieu Lui-même qui, selon sa promesse, viendra nous prendre par la main. Mais Dieu ne prend pas par la main l'âme orgueilleuse, Il se penche uniquement sur les humbles ; plus Il trouve l'âme humble, plus Il l'élève jusqu'à Lui. L'humilité creuse dans l'âme la capacité de recevoir l'abondance des dons divins.

Colloque

« O mon Dieu, Vous me faites comprendre jusqu'à quel point il me faut *descendre* afin que mon cœur puisse Vous servir de demeure : il faut que je devienne si pauvre que je n'aie plus où reposer la tête. Mon cœur n'est pas vide de moi-même, c'est pourquoi Vous m'ordonnez de descendre. Oh ! je veux descendre très bas, afin que Vous puissiez reposer dans mon cœur votre tête divine et Vous y sentir aimé et compris. O doux Hôte divin, Vous connaissez ma misère, c'est pourquoi Vous venez en moi dans l'espoir d'y trouver une *tente vide,* un cœur totalement vidé de lui-même. C'est tout ce que Vous me demandez » (cfr. TEJ. Lettres 116 et 144).

O Seigneur, aidez-moi à creuser dans ma pauvre âme cet abîme d'humilité qui attire l'abîme de vos miséricordes

infinies. Aidez-moi à descendre, alors que mon orgueil aime tant à monter. Aidez-moi à reconnaître, à confesser humblement mon néant et ma faiblesse, tandis que mon orgueil voudrait me faire passer pour quelque chose de grand. Aidez-moi à me glorifier de mes infirmités, alors que mon orgueil tend continuellement à se glorifier de ce qui ne m'appartient pas, mais est don de votre part. Comme il est vrai, mon Dieu, que la grâce chemine sur une route bien différente de celle de la nature ! Donnez-moi la force d'entreprendre ce chemin avec courage, de remonter le courant, ce courant bourbeux et perfide de mon orgueil. Comment pourrais-je y parvenir, si Vous ne veniez à mon secours ? Mais je me confie en Vous, Seigneur, car je sais que Vous êtes toujours prêt à soutenir le faible qui a recours à Vous avec confiance ; je sais que, si mon orgueil est grand, votre miséricorde est infinie et invincible votre toute-puissance ; si « quelqu'un est sans énergie, demandant secours, pauvre de forces et riche de besoins, vos yeux le regardent favorablement, Vous le tirez de son humble condition et lui relevez la tête » (Cfr. Eccli. XI, 11-13).

O Seigneur, qui, plus que moi, est « riche de besoins », moi qui n'ai pas encore vaincu mon orgueil ? Et alors, qui, plus que moi, a besoin de votre secours ?

3

NOTRE PLACE

PRESENCE DE DIEU — O mon Dieu, puissé-je Vous connaître et me connaître ! Je sais que Vous êtes Celui qui est, et moi, celui qui n'est pas.

Méditation

1. — Parmi toutes les créatures en qui nous nous com-

plaisons et vers lesquelles notre nature se sent davantage portée, notre « moi » tient, sans aucun doute, la première place. Il n'est personne, aussi peu favorisé de dons et de qualités soit-il, qui n'aime sa propre excellence et ne cherche, de l'une ou de l'autre manière, à la faire reluire à ses propres yeux et à ceux d'autrui. C'est même à cette fin que nous sommes souvent portés spontanément à exagérer notre valeur et conséquemment, à formuler des exigences et des prétentions qui nous rendent hautains, arrogants et aussi difficiles dans nos rapports avec les autres. L'humilité est précisément la vertu qui maintient dans de justes limites l'amour de sa propre excellence ; et tandis que celle-ci nous pousse à nous mettre trop en évidence, ou encore à occuper une place plus élevée que celle qui nous revient, l'humilité est la vertu qui nous fait rester à *notre place*. L'humilité est la vérité : elle tend à maintenir dans la vérité et notre intelligence, en nous faisant connaître ce que nous sommes en réalité, et notre vie, en nous portant à prendre vis-à-vis de Dieu et des hommes la place qui nous revient, et non une autre.

L'humilité te fait reconnaître que devant Dieu tu n'es que sa petite créature, entièrement dépendante de Lui, tant dans ton existence que dans tes œuvres. Ayant reçu de Dieu la vie, tu ne peux même pas subsister un instant indépendamment de Lui, mais c'est Lui qui, de même qu'Il t'a appelé à l'existence par son action créatrice, te maintient en vie par son action conservatrice. De plus, tu ne peux accomplir la moindre action sans le concours de Dieu, un peu comme une machine quelconque, fût-elle la plus parfaite, ne peut faire le moindre mouvement si elle n'est mise en branle par l'artiste qui l'a fabriquée. Il est vrai qu'à la différence de la machine, tes actes ne sont ni mécaniques ni contraints, mais conscients et libres — et cependant, tu

ne peux même mouvoir un doigt sans le concours de l'Artiste divin.

Il s'ensuit que de tout ce que tu possèdes dans l'ordre de l'être — qualités, dons, capacités, etc. — et tout ce que tu as réalisé dans l'ordre de l'action, rien n'est à toi, mais d'une manière ou d'une autre, tout est don de Dieu, action accomplie avec l'aide divine. « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi te vanter, comme si tu ne l'avais pas reçu ? » (I Cor. IV, 7).

2. — Dans l'ordre surnaturel, où tout dépend de la grâce, se vérifie plus rigoureusement encore la parole de Jésus : « Hors de Moi, vous ne pouvez rien faire » (Jean XV, 5). Bien que, par le baptême, la grâce sanctifiante nous ait élevés à l'ordre surnaturel, et que les vertus infuses aient rendu nos facultés capables de produire des actes surnaturels, Saint Paul nous fait cependant remarquer : « Nul ne peut dire : « Jésus est Seigneur », que sous l'action de l'Esprit Saint » (I Cor. XII, 3), c'est-à-dire que pour produire le moindre acte surnaturel, il te faut le secours de Dieu, tu as besoin de la grâce actuelle qui te prévient par ses inspirations et t'accompagne dans l'action jusqu'à l'achèvement de celle-ci.

Pour mettre en pratique le moindre point de la doctrine catholique comme pour produire un seul acte d'amour, le grand théologien a un besoin tout aussi absolu du secours de la grâce actuelle que le paysan qui connaît seulement son catéchisme. De même, le Saint, qui a reçu tant de lumières et de faveurs divines, qui est parvenu à l'héroïsme des vertus, ne peut poser le moindre acte vertueux sans l'aide de la grâce actuelle. Cela t'apprend combien grande doit être ta dépendance de Dieu. Tu es donc bien éloigné de la vérité si, te fiant à ta science ou à un long

exercice de vie spirituelle, tu crois que tes lumières ou tes vertus te suffisent pour agir en bon chrétien. Saint Paul t'avertit : « *sufficientia nostra ex Deo est* », c'est Dieu qui nous a donné qualité (II Cor. III, 5). Sans Dieu, tu ne peux ni penser, ni dire, ni vouloir aucun bien : « Dieu est là qui opère en vous à la fois le vouloir et l'opération même, au profit de ses bienveillants desseins » (Phil. II, 13).

Par toi-même donc, tu n'as que la capacité connaturelle à ta nature limitée et, de plus, blessée par le péché originel : celle de manquer à tes devoirs, de pécher. Enlève de toi-même ce qui est de Dieu, et tu trouveras que, par toi-même, tu n'es rien, ou plutôt : moins que rien, car le néant est incapable d'offenser Dieu tandis que tu disposes de cette triste possibilité.

Colloque

« O Père tout-puissant, Dieu de vérité, Dieu d'amour, accordez-moi d'être prisonnière de la connaissance de moi-même. Je reconnais que par moi-même je ne suis rien, mais que tout l'être et la bonté qui se trouvent en moi me viennent uniquement de Vous. Montrez-moi mes défauts, afin que je puisse détester ma malice ; de cette manière, je fuirai l'amour-propre et me trouverai revêtue de la robe nuptiale de la divine charité, nécessaire pour être admise aux noces de la vie éternelle » (Ste Cath. de Sienne).

« Faites, ô mon Dieu, que j'apprenne à me connaître à fond ! Que je sois vraiment persuadé que je ne suis rien et que Vous êtes tout. Que je ne m'estime rien de plus que ce rien que je suis, et ne fasse jamais plus rien pour moi, mais tout pour Vous. Qu'aucune créature ne pense plus à moi, ne parle plus de moi, ne fasse rien pour moi, ne me donne plus rien, mais fasse tout pour Vous et Vous donne tout. Et que mon rien se réduise à rien, aux yeux de toutes

les créatures et à vos yeux, mon Dieu. Soyez, Vous, mon tout, en tout et pour tout » (St Jean Eudes).

Découvrez-moi mon néant, ô Seigneur, découvrez-le si bien que, non seulement je le comprenne, mais en aie la conviction pratique, profonde. Vous savez combien cela est pénible à ma nature orgueilleuse ! Si mon intelligence ne peut résister à l'évidence de la vérité et doit nécessairement admettre que je ne suis rien, n'ai rien et ne puis rien sans Vous, mon « moi » cherche toujours, pratiquement, à s'attribuer, à s'arroger ceci ou cela et à s'y complaire comme en son propre bien. Aidez-moi, ô Seigneur, à triompher de cet orgueil qui ravit vos dons, comme Vous le voyez, et rend stérile ma vie en m'empêchant de recevoir l'abondance de vos grâces.

Puissé-je reconnaître mon néant, ô Seigneur, car Vous daignerez être mon Tout dans la mesure même où je reconnaîtrai ce rien dans la simplicité et l'humilité de mon cœur. Vous êtes le Tout, moi, le rien ; Vous, Celui qui est ; — moi, celui qui n'est pas ! Glorifiez-Vous, donc, dans mon néant ! Que ce néant soit le triomphe de votre amour et de votre grâce, mais aussi de votre miséricorde, car je suis un néant pécheur. *Peccavi, Domine, miserere mei !*

4

HUMILITE ET CONFIANCE

PRESENCE DE DIEU — De la profondeur de ma misère je crie vers Vous, ô Seigneur ; Seigneur, écoutez ma voix... je me confie en Vous.

Méditation

1. — L'humilité chrétienne ne déprime pas mais élève ; elle ne démoralise pas, mais encourage, car plus elle révèle

à l'âme son néant et son abjection, plus elle la lance en Dieu, pleine de confiance et d'abandon. Le fait même qu'en toutes choses — dans l'essence comme dans l'acte, dans l'ordre naturel comme dans le surnaturel — nous dépendons de Lui et ne pouvons rien faire sans Lui, nous montre que Dieu veut continuellement nous soutenir par son secours et sa grâce. Par conséquent, les relations d'une âme humble avec Dieu seront celles de l'enfant qui, avec confiance, attend tout de son père. Tel est l'enseignement que Jésus donna aux apôtres lorsqu'ils Lui demandèrent qui serait le plus grand dans le royaume des cieux : « En vérité, Je vous le dis : si vous ne retournez à l'état des enfants, vous ne pourrez entrer dans le Royaume des Cieux. Qui donc se fera petit comme ce petit enfant-là, voilà le plus grand dans le Royaume des Cieux » (Mt. XVIII, 3 et 4). « Rester petit — explique Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus — c'est reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, comme un petit enfant attend tout de son père... Même chez les pauvres, on donne à l'enfant ce qui lui est nécessaire, mais aussitôt qu'il a grandi, son père ne veut plus le nourrir et lui dit : Travaille maintenant, tu peux te suffire à toi-même. C'est pour ne pas entendre cela que je n'ai pas voulu grandir, me sentant incapable de gagner ma vie, la vie éternelle du Ciel » (NV. 6 août).

Pour l'âme qui reconnaît humblement son indigence et se tourne avec une entière confiance vers Dieu, Celui-ci est un père très tendre qui se plaît à la combler de ses dons et à faire pour elle ce qu'elle est incapable d'accomplir seule. Alors, le plus petit — c'est-à-dire celui qui est le plus convaincu de son propre néant — devient le plus grand, puisqu'il dispose de la grandeur de Dieu même.

2. — Dieu n'admet pas les âmes à une vie spirituelle plus élevée, ni à une intimité plus profonde avec Lui, tant qu'Il ne les trouve complètement dépouillées de toute confiance en elles-mêmes. Lorsqu'une âme, pratiquement oublieuse de son néant, compte encore un tant soit peu sur ses forces, sa science, ses initiatives, ses vertus, Dieu l'abandonne à elle-même ; les insuccès qui s'ensuivront, les rechutes, l'infécondité de ses œuvres, mettront à nu son insuffisance. Plus l'âme s'obstine à se fier à elle-même, plus aussi le Seigneur prolongera l'expérience pratique qui lui reste à faire de son néant.

Parlant de sa conversion définitive et totale, Sainte Thérèse de Jésus confesse que ce qui l'empêchait de surmonter les derniers obstacles était justement un reste de confiance qu'elle avait encore en elle-même ; « j'avais le tort de ne pas mettre toute ma confiance dans le Seigneur et de ne pas me défier absolument de moi-même » (V. VIII, p. 87). La confiance en Dieu croît en proportion de la défiance envers soi-même ; elle devient totale lorsque l'âme, ayant compris à fond son néant, a perdu toute foi dans ses ressources personnelles. L'âme expérimente alors la réalité de la parole de Jésus : « Quand vous aurez fait tout ce qui vous a été prescrit, dites : Nous sommes de pauvres serviteurs ; nous n'avons fait que ce que nous devions », (Lc. XVII, 10), et bien qu'elle se soit beaucoup exercée dans la vie intérieure, l'oraison, la vertu, elle sait qu'elle ne peut compter en rien sur ses forces ; que, tout en ayant travaillé pour la gloire de Dieu, elle ne peut nullement compter sur ses œuvres ; dès lors, elle compte totalement et uniquement sur la miséricorde et la grâce de Dieu. « *Non habeo fiduciam nisi in tua misericordia.* » Toute sa confiance porte sur les mérites infinis de Jésus, sur l'amour miséricordieux du Père céleste, et sur le travail de la grâce ; et cette confiance la

rend plus courageuse, plus intrépide que jamais, parce qu'elle sait qu'avec Dieu elle peut tout.

« Ce qui plaît à Jésus — dit la Sainte de Lisieux — c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde. Voilà mon seul trésor » (Lettre 176).

Colloque

« Je reconnais, ô Seigneur, combien je suis faible, j'en renouvelle chaque jour l'expérience salutaire. Mais Vous daignez me communiquer cette science qui me porte à me glorifier de mes infirmités. C'est là une bien grande grâce, j'y trouve la paix et le repos du cœur, car maintenant j'ai compris votre caractère : Vous donnez en Dieu, mais Vous voulez l'humilité du cœur » (cfr. TEJ. Lettres 87 et 140).

O Seigneur, votre lumière pénètre mon âme et me fait comprendre combien mes voies sont éloignées des vôtres ! Loin de m'irriter à cause de mes misères, de me décourager à cause de mes chutes et de mes insuccès, de prétendre réussir en tout et réaliser de grandes choses, il me faut accepter humblement de me voir si faible, si indigent, absolument incapable d'être privé de votre secours.

Pour une âme qui Vous aime, qu'il est doux, ô mon Dieu, d'avoir besoin de Vous, au point de ne rien pouvoir faire sans Vous ! Cela m'est doux, car j'apprends de la sorte que Vous voulez continuellement intervenir dans ma pauvre vie, que Vous voulez me soutenir sans cesse par votre grâce, que Vous ne m'abandonnerez jamais de Vous-même. Pour me donner l'abondance de votre secours divin, Vous attendez seulement que je me mette devant Vous dans l'attitude humble et confiante de l'enfant qui, ne pouvant compter sur ses forces et ses ressources, attend tout de son père. Vous désirez que, profondément convaincu de mon néant, j'accepte

et aime de sentir le rien que je suis, afin que Vous soyez mon Tout.

Dépouillez-moi, ô Seigneur, de tout reste de confiance en moi-même. Si tout homme est semblable à l'herbe des champs qui croît aujourd'hui et demain n'est plus, quelle folie que de compter sur la force d'un brin d'herbe ! Guérissez-moi, Seigneur, de tant de stupidité et placez-moi, je Vous en prie, dans la vérité. O Vous qui êtes la Vérité, sanctifiez-moi dans la vérité, dans la vérité de mon néant.

Seul Vous êtes bon, mon Dieu, et seul Vous pouvez me rendre bon. Seul, Vous êtes juste et pouvez me justifier. Seul, Vous êtes saint et pouvez me sanctifier. Moins j'attends de moi-même, plus je puis et veux attendre de Vous : la bonne volonté et la constance, la force et la patience, la pureté et la bonté, la vertu et la sainteté. Hâtez-Vous, ô Seigneur, de venir à mon secours ! Mon néant Vous implore, ma misère soupire après Vous !

5

HUMILITE DANS LES CHUTES

PRESENCE DE DIEU — « Je suis pauvre et malheureux ! Seigneur, viens vite ! toi, mon secours et sauveur... à l'ombre de tes ailes je m'abrite (Ps. XXXIX, 18 ; LVI, 2).

Méditation

1. — Si tu considères ta misère sans élever les yeux vers Dieu, le Père des miséricordes, tu te sentiras facilement découragé. Et si tu t'examines bien, tu constateras que le découragement dérive toujours de deux causes intimement connexes : la première consiste en ce qu'ayant fait fonds sur tes forces, ton orgueil a été blessé et déçu à cause de l'échec subi. La seconde provient de ce que, n'ayant pas

compté sur Dieu, tu n'as pas pensé à recourir à Lui, tant dans le bien que lorsque tu es tombé dans le mal. En somme, tu as agi par toi seul : tu as cherché à réussir, seul, tu es tombé, seul, et c'est seul que tu as considéré ta chute. Le résultat d'une telle conduite ne peut être que le découragement. Comment, en effet, pourrais-tu trouver en toi la force de te relever, lorsque c'est précisément par manque de force que tu te trouves à terre ? Mais Dieu ne veut pas que tu agisses seul. « Tant pis pour l'isolé qui tombe — dit la Sainte Ecriture — sans personne pour le relever » (Eccl. IV, 10). Malheur à l'homme qui compte uniquement sur ses forces pour mettre à exécution ses bonnes résolutions. Lorsqu'il tombera, il n'aura pas à sa disposition la force de Dieu pour se relever, et ainsi, il demeurera dans sa misère, découragé et confus.

De même qu'il ne te faut prendre aucun bon propos sans compter sur le secours de Dieu pour le mettre à exécution, ainsi tu ne peux voir tes chutes sans considérer en même temps la divine miséricorde, car, tout comme Dieu est le seul qui puisse t'aider à réussir dans le bien, Il est également l'unique qui puisse te relever du mal.

Voilà pourquoi tous les Saints ont enseigné que la connaissance de soi ne doit jamais être séparée de la connaissance de Dieu et vice-versa. Sainte Thérèse de Jésus dit : « L'âme qui considère sa propre misère... doit prendre parfois son vol pour contempler la grandeur et la majesté de son Dieu. Là elle découvrira sa propre bassesse beaucoup mieux qu'en elle-même, et elle sera plus à l'abri des reptiles » c'est-à-dire, de ses propres misères (TJ. Dem. I, II, p. 826).

2. — « L'humilité, si grande qu'elle soit, n'inquiète pas, ne trouble pas, n'agite pas l'âme, elle est accompagnée plutôt de paix, de joie et de repos... Elle la dilate et la rend plus

apte au service de Dieu ». Au contraire, l'humilité du démon « trouble tout, agite tout, bouleverse complètement l'âme ; elle est remplie d'amertume. Il voudrait nous faire croire que nous avons de l'humilité, et, s'il le pouvait, nous amener en échange à perdre toute confiance en Dieu » (TJ. Ch. XLI, p. 788).

Le manque de confiance, le trouble, diminuent la capacité d'aimer, et le but du démon est précisément d'arrêter les âmes dans la voie de l'amour. Il tente de cette manière particulièrement ceux qui ne céderaient jamais à des tentations ouvertes de péché. Il faut réagir, en ce cas, se souvenant, ainsi que l'enseigne Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, que « ce qui offense Jésus, ce qui le blesse au Cœur, est le manque de confiance » (Lettre 71).

Manquer de confiance en la miséricorde de Dieu, fût-ce même à la suite de péchés graves, n'est jamais indice d'humilité véritable, mais plutôt d'orgueil sournois et de tentation diabolique. Si Judas eut été humble, il aurait demandé son pardon et pleuré ses péchés, comme Pierre, au lieu de se désespérer. L'humilité est la vertu qui nous fait rester à notre place ; or, notre place, devant Dieu, est celle d'enfants faibles et misérables, mais confiants. Lorsque, après tant de bonnes résolutions, tu retombes dans les mêmes manquements ; lorsqu'après tant d'efforts, tu ne réussis pas encore à vaincre certains défauts, à surmonter telles difficultés et que tu te trouves, d'une manière ou d'une autre, au-dessous de ce que tu devrais ou voudrais être, recours au remède infaillible de l'humilité. « L'humilité — dit Sainte Thérèse de Jésus — est le remède à nos plaies » (Dem. III, II, p. 856). Même s'il te semble avoir épuisé tes forces, même si tu te sens incapable de tout et te vois toujours à terre, impuissant à te relever, il te reste toujours une possibilité : celle de t'humilier. Humilie-toi, avec sincérité et confiance, et l'humilité sup-

pléera à toutes tes misères, elle guérira toutes tes plaies parce qu'elle attirera sur elles la miséricorde divine.

Colloque

O Seigneur, ma misère « ne m'étonne plus..., je ne me fais pas de peine en voyant que je suis la faiblesse même ; au contraire, c'est en elle que je me glorifie et je m'attends chaque jour à découvrir en moi de nouvelles imperfections » (TEJ. HA. p. 271).

« Nous voudrions ne jamais tomber ; quelle illusion ! Que m'importe, ô Seigneur, de tomber à chaque instant ! Cela me fait sentir ma faiblesse et j'y trouve un grand avantage. Vous voyez ce dont je suis capable, ô mon Dieu, si Vous ne me tenez dans vos bras. Si Vous m'abandonnez à moi-même, eh ! bien, c'est signe qu'il Vous plaît de me voir par terre. Pourquoi donc m'agiter ? O mon âme, si tu supportes en paix l'épreuve de ne point te plaire à toi-même, tu offriras un doux asile au divin Maître. Tu souffriras, il est vrai ; mais ne crains rien : plus tu seras pauvre, plus Jésus t'aimera. Je sais bien, Seigneur, que Vous préférez me voir buter contre les pierres de la route, durant la nuit, plutôt que de cheminer en plein jour sur un chemin émaillé de fleurs, car ces fleurs pourraient retarder ma marche...

« O Jésus, il est vrai que je ne suis pas toujours fidèle ; mais je ne me décourage jamais, je m'abandonne dans vos bras et, comme une petite goutte de rosée, je pénètre toujours plus avant dans votre calice, ô divine Fleur des champs, et là je retrouve tout ce que j'ai perdu et bien davantage encore... (cfr. TEJ. Lettres 65-122).

« Oui, ô mon Dieu, je suis heureuse de me sentir petite et faible en votre présence, et mon cœur reste dans la paix... Je suis heureuse de me sentir si imparfaite et d'avoir tant besoin de votre miséricorde ! Lorsqu'on accepte avec douceur

l'humiliation d'avoir été imparfait, votre grâce, ô Seigneur, revient immédiatement » (cfr. TEJ. NV, 29 juillet ; 2 septembre).

6

LES HUMILIATIONS

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, humilié pour moi jusqu'à l'abjection, enseignez-moi à m'humilier par amour pour Vous.

Méditation

1. — Beaucoup d'âmes veulent être humbles, mais peu aiment l'humiliation : beaucoup d'entre elles demandent à Dieu l'humilité dans de ferventes prières, mais bien peu désirent être humiliées, et cependant, sans humiliation, il est impossible d'obtenir l'humilité car, de même que l'étude est le moyen d'acquérir la science, ainsi c'est par l'humiliation qu'on acquiert l'humilité.

Aussi longtemps que tu désireras l'humilité sans accepter les humiliations, ne crois pas être sur la voie de l'humilité véritable ; et même si, en certaines circonstances, tu parviens à te comporter humblement, sache qu'il s'agit beaucoup plus d'humilité superficielle et apparente que réelle et profonde. L'humilité est la vérité ; dis-toi donc que, ne possédant par toi-même que le péché, il ne te revient, en droit de justice, que l'humiliation et le mépris. Si tu étais réellement convaincu de cette réalité, tu trouverais beaucoup plus juste d'être humilié, traité sans égards, méprisé par tous. En effet, quels honneurs et égards mérite celui qui a offensé son Créateur, alors qu'un seul péché, fût-il véniel, est plus déplorable et justifie davantage le mépris que la situation terrestre la plus misérable, la plus dénuée, la plus basse ? Les Saints en étaient si profondément persuadés qu'ils n'estimaient jamais

trop pénibles les humiliations infligées ; ils les trouvaient, au contraire, toujours inférieures à ce qu'ils croyaient avoir mérité. « Quand j'ai entendu dire du mal de moi, — disait Sainte Thérèse de Jésus, — j'ai toujours compris qu'on en disait peu ; si l'on m'accusait faussement, j'avais cependant offensé Dieu de bien des manières, et c'était beaucoup, à mon avis, qu'on n'en parlât point » (Ch. XVI, p. 652).

Supporte donc tes humiliations avec patience, car l'homme est éprouvé dans le creuset de l'humiliation, comme l'or dans le feu (Cfr. Eccli. II, 4 et 5). Si tu sens tout le poids de ton orgueil et désires vraiment en être délivré, accepte paisiblement les humiliations : c'est grâce à elles que le Seigneur brisera ton orgueil.

2. — Au lieu de rechercher des motifs d'humiliation, dispose-toi à bien accepter celles qui te seront infligées contre ton gré. En effet, alors qu'un orgueil subtil peut s'infiltrer dans les humiliations que tu t'imposes — comme, par exemple, celui de vouloir passer pour humble — ce péril est absolument exclu des humiliations qui te viennent d'autrui, malgré toi. Cependant, même en ce cas, l'humiliation doit être acceptée volontairement pour produire son fruit. Car ce n'est pas l'humiliation en elle-même qui te rend humble, mais l'acte volitif par lequel tu l'acceptes. Saint Bernard enseigne que ce sont choses bien différentes que d'être humilié et d'être humble. On peut affirmer que, d'une façon ou d'une autre, tout le monde rencontre des humiliations dans la vie ; rares, cependant, sont ceux qui deviennent humbles, précisément parce que bien peu acceptent l'humiliation et s'y soumettent patiemment.

A quoi te servent les humiliations si, au lieu de les accepter, tu réagis et les repousses avec ressentiment et dépit, t'irritant contre celui qui te les inflige ?

L'humiliation, il est vrai, ne peut être agréable à notre nature orgueilleuse et susceptible ; toutefois, bien que tu en éprouves de l'amertume, il faut t'efforcer de l'accepter de bon cœur, en faisant tienne la parole du Psalmiste : « Il m'est bon, ô Seigneur, d'avoir été affligé » (cfr. Ps. 118, 71). Si, en dépit de toutes les répugnances et les ressentiments de la nature, tu te soumets à l'humiliation par un acte de volonté et assures à Dieu que tu veux t'en satisfaire et la savourer à fond, tu deviendras humble. Petit à petit, le pain dur et amer de l'humiliation te deviendra doux, mais ce n'est qu'après un long exercice que tu parviendras à le goûter. Du reste, le plus important n'est pas la douceur, mais la volonté d'accepter tout ce qui humilie. « Laissez-vous enseigner, laissez-vous commander, laissez-vous dominer et mépriser, et vous serez parfait » (JC. AM. n° 285, p. 1222).

Colloque

« O Seigneur, quelle injure peut-on faire à une personne comme moi qui ai mérité d'être tourmentée par les démons toute une éternité ? Si l'on me traite mal en ce monde, n'est-ce pas justice ? Vraiment, ô Seigneur, je n'ai rien à Vous offrir en ce domaine... Je me reconnais si coupable devant Vous que je vois bien que ceux qui m'injurient me traitent encore trop bien, alors qu'ils croient m'offenser, ne sachant pas comme Vous qui je suis » (TJ. Ch. XXXVIII, du Manuscrit de l'Escurial).

Combien il est vrai, mon Dieu, que l'unique chose qui me revienne de droit, à moi, pécheur, est l'humiliation, l'outrage, le mépris. Et cependant, comme tout ce qui blesse mon orgueil me trouve rétif et sensible à l'excès ! Vous savez, ô mon Dieu, combien je désire être débarrassé de cet orgueil. Je puis bien dire qu'avec l'aide de votre grâce, je le déteste et que rien en moi ne me semble plus odieux. Toutefois, je

n'ai pas la force d'accepter le remède que Vous m'offrez. Comment aurais-je le courage, Seigneur, de Vous demander des humiliations, alors que je les ai si souvent repoussées, transformant cette planche de salut en occasion de nouveaux actes d'orgueil ?

Plutôt que de voir dans les humiliations le remède que Vous me procuriez pour me guérir de ma superbe, que de fois mon regard ne s'est-il pas arrêté sur les créatures dont Vous Vous serviez pour m'humilier et ne me suis-je pas irrité contre elles, m'indignant et me révoltant comme devant une injustice ! Comme je suis aveugle, ô Seigneur, comme j'ai dévié de vos voies ! Rendez la lumière à mon âme, remettez-moi dans la vérité, reconduisez-moi sur la voie combien profitable des humiliations.

Je ne Vous demande pas d'humiliations déterminées, mais la grâce d'un cœur prêt à bien accepter celles que, dans votre amour et votre miséricorde infinie, Vous avez disposées, de tout éternité, sur mon chemin. Vous avez préparé le remède nécessaire à mon orgueil ; si, jusqu'à ce jour, j'ai refusé si souvent d'en approcher les lèvres, aidez-moi à présent à ne plus en laisser échapper la moindre goutte. Je suis malade, ô Seigneur, et tout comme le malade désire le médicament qui le guérira et l'avale même s'il est amer, ainsi, soutenu par votre grâce, je veux accepter, absorber jusqu'à la lie chaque humiliation. Mais, ô très doux Jésus, aidez-moi, Vous, qui avez voulu connaître l'humiliation, car sans Vous, je ne puis que faillir à mes bons propos.

7

L'HUMILITE DU CŒUR

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre.

Méditation

1. — Jésus ne s'est exprimé qu'une seule fois en ces termes : « Apprenez de Moi... », et ce fut précisément en parlant de l'humilité : « Mettez-vous à mon école, car Je suis doux et humble de cœur » (Mt. XI, 29). Sachant combien la pratique de la véritable humilité allait coûter à notre nature orgueilleuse, Il semble avoir voulu nous donner ainsi un encouragement spécial. Son exemple, les humiliations inouïes qui ont fait de Lui « la honte du genre humain et le rebut du peuple » (Ps. 21, 7), celles qui, par amour des hommes, L'ont « fait péché » (II Cor V, 21) et porteur de toutes leurs iniquités, au point d'être « mis au rang des malfaiteurs » (Mc. XV, 27*), sont certes le plus puissant stimulant et la plus grande invitation à la pratique de l'humilité.

Jésus nous parle directement de l'humilité du cœur car, pour être sincère, toute vertu, toute réforme de vie doit toujours partir du cœur d'où viennent les pensées et les actions. L'attitude extérieure, l'humilité dans les paroles, sont vaines sans l'humilité du cœur ; souvent même, elles sont le masque d'un orgueil raffiné et de ce fait plus dangereux. « Purifie d'abord l'intérieur de la coupe — disait Jésus en stigmatisant l'hypocrisie des pharisiens — afin que l'extérieur aussi devienne pur » (Mt. XXIII, 26). Et Saint Thomas enseigne que « la disposition intérieure à l'humilité

* note c de la **Bible de Jérusalem.**

marque de son sceau les paroles, les gestes, les faits, au moyen desquels se manifeste à l'extérieur ce qui est caché au dedans » (II^a, $II^{æ}$, q. 161, a. 6).

Si tu veux, par conséquent, être vraiment humble, applique-toi avant tout à l'humilité du cœur, approfondis toujours davantage la constatation sincère de ton néant, de ta faiblesse. Sache voir loyalement tes défauts, tes manquements, sans chercher à les attribuer à une autre cause que ta misère ; reconnais le bien qui est en toi comme un pur don de Dieu, sans jamais te l'approprier.

2. — L'humilité du cœur est une vertu tout à la fois difficile et aisée : difficile, parce qu'absolument opposée à l'orgueil qui nous pousse toujours à nous exalter ; facile, parce que nous n'avons pas à en rechercher fort loin la raison d'être ; nous la trouvons en effet — combien abondamment ! — en nous-mêmes, dans notre misère. Toutefois, il ne suffit pas d'être misérable pour être humble ; seul le sera celui qui reconnaît sincèrement sa propre misère et agit en conséquence.

L'homme, orgueilleux par instinct, ne peut arriver à cette constatation sans la grâce de Dieu, mais puisque Dieu ne refuse à personne les grâces nécessaires, tourne-toi vers Lui et demande-Lui, avec confiance et persévérance, l'humilité du cœur. Demande-la au nom de Jésus qui s'est tant humilié pour la gloire du Père et pour ton salut, demande-la en son nom, et tu la recevras (cfr. Jean, XVI, 24). Si ensuite, malgré ton désir sincère de devenir humble, des mouvements d'orgueil, de vaine gloire, de futile complaisance s'agitent en toi, plutôt que de te décourager, sache y reconnaître le fruit de ta mauvaise nature et t'en servir comme d'un nouveau motif pour t'humilier.

Rappelle-toi, en outre, que tu peux toujours pratiquer

l'humilité du cœur, même lorsqu'il ne t'est pas possible de faire des actes particuliers d'humilité extérieure, même lorsque personne ne t'humilie et que tu es, au contraire, l'objet de la confiance, de l'estime, des louanges d'autrui. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus disait, en des circonstances semblables : Rien « ne saurait m'inspirer de vanité, car j'ai sans cesse présent à la pensée, le souvenir de ce que je suis » (HA., p. 293) ; songe à ton tour que, de même que « le blâme ne te rend pas plus méprisable, ainsi les louanges d'autrui n'ajoutent rien à ta sainteté » (Imit. II, VI, 3). Au contraire, tâche de t'humilier d'autant plus en ton cœur que les autres t'exaltent. Pratiquée de cette manière, l'humilité du cœur te fera concevoir une opinion si basse de toi-même que tu ne pourras plus te préférer à personne, et trouveras les autres meilleurs, plus dignes d'estime, de respect, d'égards ; ainsi tu demeureras en paix, n'étant jamais troublé ni par le désir de surpasser les autres, ni par les humiliations qui pourraient t'échoir. La paix intérieure est fruit d'humilité, car Jésus a dit : « Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez *soulagement* pour vos âmes » (Mt. XI, 29).

Colloque

O Jésus, doux et humble de cœur, guérissez-moi de l'orgueil, rendez mon cœur humble, répandez en moi un peu de votre si profonde humilité. Comment pourrais-je, en effet, avec ma volonté superbe, rendre mon cœur humble ? Un pauvre ne peut s'octroyer des richesses, ni un orgueilleux se rendre humble. Vous le savez mieux que moi : seule votre bonté infinie peut guérir l'orgueil.

« Et voici le remède : fixer le regard sur Vous, Verbe Incarné, suspendu à la Croix. Dès que Vous voyez l'âme humiliée regarder en Vous de cette manière, Vous êtes porté

à regarder en elle, et l'effet de votre divin Regard est comparable à celui du rayon de soleil sur terre : il la sèche par sa chaleur et la dispose afin qu'elle fructifie. Vous agissez de même, ô Verbe, qui par le rayon de votre Regard, asséchez l'âme, tirant à Vous tout l'orgueil qui est en elle pour le consumer par votre chaleur. Ainsi, personne ne peut acquérir l'humilité s'il ne fixe le regard sur Vous, ô Verbe en Croix » (Ste Marie-Madeleine de' Pazzi).

« O Verbe, Vous Vous êtes humilié jusqu'à la mort sur la Croix, jusqu'à vouloir être traité par l'Esprit Saint et votre Père Eternel, comme le dernier des hommes. Et tout cela pour glorifier le Père, pour réparer l'offense que Lui a faite notre orgueil, pour confondre et détruire notre arrogance, pour nous enseigner à détester la vanité et à aimer l'humilité. Oh ! comme on peut vraiment dire que l'orgueil déshonore Dieu et Lui déplaît très gravement, puisqu'il fut nécessaire que Vous, Fils de Dieu, soyez tant humilié pour réparer un tel déshonneur ! Et aussi que la vanité est chose monstrueuse, puisque, pour l'anéantir, Vous avez voulu Vous réduire à un tel abaissement ! Oh ! qu'il est nécessaire de croire qu'aux yeux de Dieu, l'humilité est un trésor infiniment précieux et un joyau fort apprécié, puisque Vous, son divin Fils, avez voulu être tant humilié pour nous faire aimer cette vertu, nous stimuler à Vous imiter dans sa pratique et nous mériter la grâce d'en accomplir les œuvres ! » (St Jean Eudes).

8

LA FORCE DE JESUS

3e Dimanche de Carême

PRESENCE DE DIEU — Je viens à Vous, Jésus, pour chercher en votre Force divine, l'appui de ma faiblesse, de mon infirmité.

Méditation

1. — Dès le premier dimanche de Carême, l'Eglise nous a présenté Jésus en lutte avec le démon, mais tandis qu'elle nous Le montrait alors dans une humble position défensive devant les tentations du malin, elle nous Le fait voir, aujourd'hui, dans une attitude d'attaque et de victoire éclatante.

Voici un pauvre possédé, dit l'Evangile (Lc. XI, 14-28), qui « était muet ». Par un seul acte de sa force divine, Jésus « expulse un démon, un démon muet. Le démon sorti, le muet parla, et les peuples furent dans l'admiration ». Mais l'ennemi, comme pour se venger de la défaite, insinue dans l'esprit des pharisiens la honteuse calomnie : « C'est par Béelzéboul, le Prince des démons, qu'il expulse les démons ». Jésus est accusé d'être un possédé et d'avoir reçu du Malin le pouvoir de délivrer le démoniaque. Mais le Seigneur veut démasquer à fond l'ennemi et avec une logique serrée, Il répond que Satan ne peut Lui donner un pareil pouvoir, puisque ce serait coopérer à la destruction de son royaume. Non, il ne peut en être ainsi : Jésus chasse les démons par « le doigt de Dieu », c'est-à-dire par la vertu divine. Si Satan est fort et si ses satellites luttent avec lui pour régner sur l'homme, Jésus est plus fort que lui et le vaincra en lui arrachant sa proie. Il est venu précisément pour libérer

l'humanité du pouvoir des ténèbres, détruire le royaume de Satan et instaurer celui de Dieu.

Si, de nos jours encore, Dieu permet que le démon travaille à entraîner dans le mal les individus et la société, Jésus, en mourant sur la Croix, a déjà versé la rançon de notre victoire. Ce trésor est à notre disposition : par la vertu et la grâce du Christ, tout chrétien a le pouvoir de vaincre n'importe quelle attaque de l'ennemi. Ne nous laissons donc pas déconcerter devant le triomphe du mal qui n'est que victoire apparente, puisque Jésus est le plus fort, l'unique et suprême vainqueur.

2. — Pour faire nôtre la victoire de Jésus sur le mal, notre collaboration est évidemment requise. Dans l'Evangile d'aujourd'hui, Jésus nous en indique divers aspects.

« Tout royaume divisé contre lui-même, court à la ruine » ; le Seigneur affirme ainsi que l'union est le secret de la victoire. Avant tout, union avec Lui, car sans Lui nous ne pouvons rien faire, mais ensuite, également, union avec le prochain. Si nous voulons travailler pour le triomphe du bien, collaborons avec nos Supérieurs et nos frères, pour ne former qu'un cœur et qu'une âme. Souvent, on pourrait agir avec beaucoup plus d'efficacité dans le domaine du bien si, renonçant à des vues personnelles, on travaillait en parfait accord. Il pourra même être nécessaire, quelquefois, de renoncer à des idées, des plans, des moyens meilleurs en eux-mêmes, mais ne nous laissons pas tromper : l'union est toujours préférable. La division ne mènera jamais à la victoire.

« Qui n'est pas avec Moi est contre Moi » ajoute Jésus. Le christianisme n'admet pas les indifférents. Celui qui ne se rallie pas résolument au Christ, qui ne travaille pas avec Lui pour l'avènement de son règne, s'oppose à Lui, par le fait même, ainsi qu'à la diffusion du bien ; il est l'ennemi

du Christ et partisan du mal. Omettre le bien qu'on pourrait et devrait faire, c'est déjà faire le mal et consentir à son développement.

La première condition de la victoire sur le mal est la collaboration active à l'œuvre du Christ, en union avec les frères. La seconde est la vigilance. Jésus nous avertit que l'ennemi du bien est aux aguets et que même après avoir quitté une âme, il est prêt à y retourner, plus fort qu'auparavant, « avec sept autres esprits plus méchants que lui », lorsqu'il la trouve vide et désarmée contre ses embûches. Le grand moyen pour empêcher l'accès du mal est de veiller dans la prière et remplir son cœur de Dieu, afin qu'il n'y ait plus de place pour l'ennemi. Et il n'y a plus aucune place lorsque l'âme est totalement unie à Dieu par l'acceptation et l'observance de sa parole, de sa volonté. Jésus répond, en effet, à la femme qui loue sa Mère : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la gardent ». Certes, la Très Sainte Vierge Marie est bienheureuse d'avoir donné le jour au Rédempteur, mais elle l'est bien davantage encore de Lui être parfaitement unie dans l'observance de sa parole. Or, cette béatitude n'est pas réservée à Marie, elle est offerte à toute âme de bonne volonté, et constitue la plus grande garantie de la victoire sur le mal, car celui qui est uni à Dieu devient fort de Sa force.

Colloque

« Mes yeux sont fixés sur Yahvé,
car il tire mes pieds du filet.
Tourne-toi vers moi, pitié pour moi,
solitaire et malheureux que je suis.
Garde mon âme, délivre-moi ;
point de honte pour moi : tu es mon abri » (Ps. XXIV, 15-20).

« O Trinité éternelle, ô très haute et éternelle Trinité, Vous dressez devant nous le Verbe doux et plein d'amour. O doux et amoureux Verbe, Fils de Dieu, de même que notre nature est faible et capable de tout mal, ainsi la vôtre est forte et propre à tout bien, parce que Vous l'avez reçue de votre Père éternel et tout-puissant. Vous donc, ô doux Verbe, avez fortifié notre faible nature en Vous unissant à elle. Par cette union, notre nature est fortifiée, car la vertu de votre Sang enlève notre faiblesse. Et nous sommes aussi fortifiés par votre doctrine, puisque l'homme qui la suit en vérité, en s'en revêtant parfaitement, devient si fort et si capable de bien que la rébellion de la chair contre l'esprit s'éteint pour ainsi dire et qu'il est à même de vaincre tout mal. Vous donc, ô Verbe éternel, substituez à notre faiblesse la force de la nature divine que Vous avez reçue du Père ; et cette force, Vous nous l'avez donnée par Votre Sang et votre doctrine.

« O doux Sang, Vous fortifiez l'âme, Vous l'illuminez ; en Vous, elle devient angélique, Vous la couvrez tellement du feu de Votre charité qu'elle s'oublie entièrement elle-même et ne peut plus rien voir en dehors de Vous.

« O doctrine de vérité, Vous donnez tant de force à l'âme revêtue de Vous-même qu'elle ne défaille jamais, ni sous le poids des adversités, ni sous celui des peines ou des tentations ; chaque lutte est couronnée d'une éclatante victoire. Misérable que je suis de ne Vous avoir point suivie, ô vraie doctrine ; voilà la raison pour laquelle ma faiblesse est telle que la moindre tribulation m'abat » (Ste Cath. de Sienne).

9

LA DERNIERE PLACE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus qui avez dit : « Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir » (cfr. Mt. XX, 28), apprenez-moi à aimer la dernière place.

Méditation

1. — Jésus nous a prouvé, non seulement en paroles mais par l'exemple, qu'Il est venu, non pour être servi, mais pour servir ; et c'est à la veille de sa Passion qu'Il a voulu réserver cet exemple, comme pour nous le proposer en modèle, en même temps que ses derniers et plus précieux enseignements. Avant d'instituer l'Eucharistie, tel un vulgaire esclave, « Il commença à laver les pieds de ses disciples », puis Il dit : « Je vous ai donné l'exemple, pour que vous agissiez comme j'ai agi envers vous » car « l'esclave n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui envoie » (Jean, XIII, 15 et 16). L'enseignement est net : si tu veux être le véritable disciple de Jésus, il faut t'humilier comme Lui ; observe qu'il ne s'agit pas seulement ici de s'humilier devant Dieu, mais également devant le prochain. Il n'est pas difficile de te considérer comme serviteur dans tes rapports avec Dieu, mais t'estimer et te comporter comme tel dans tes rapports avec autrui, voilà qui est moins aisé. Il est plus difficile encore de te laisser traiter en serviteur, c'est-à-dire sans égards, sans considération aucune, et cela, même par ceux qui te sont inférieurs. Cependant Jésus, infiniment supérieur à tous, voulut être traité, non seulement en serviteur, mais comme un esclave, et même comme un malfaiteur.

De même que, devant Dieu, l'humilité te fait prendre une place d'infériorité, de dépendance absolue, ainsi te fait-elle prendre, devant le prochain, la « dernière place ».

« Malheur à vous, Pharisiens, qui tenez à occuper le premier siège dans les synagogues » (Lc. XI, 43) a dit Jésus, condamnant ainsi la chasse aux postes en vue, aux emplois et aux charges honorables, et Il a ajouté : « Lorsque tu es invité, va te mettre à la dernière place » (Lc. XIV, 10). Pour autant qu'il dépende de toi, en quelque milieu que tu te trouves, choisis toujours la dernière place, mais fais-le avec simplicité et naturel, de manière que personne, en s'en apercevant, ne vienne t'inviter à passer à la première. Cette invitation-là, attends-la seulement de Dieu, et non en cette vie, mais en l'autre.

2. — Pendant la dernière Cène, Jésus voulut donner aux Apôtres une autre leçon d'humilité. Tandis qu'ils discutaient sur le point de savoir qui d'entre eux devait être considéré comme le plus grand, Il les avertit : « Que le plus grand parmi vous se comporte comme le plus jeune et celui qui gouverne comme celui qui sert » puisque « moi je suis au milieu de vous comme celui qui sert ! » (Lc. XXII, 26-27). Lorsque Jésus parle de nos rapports avec le prochain, Il insiste toujours à ce que chacun prenne la place de celui qui sert et se considère comme le serviteur des autres. Il l'a dit lorsqu'Il présentait un enfant comme modèle de perfection : « Si quelqu'un veut être le premier, il se fera le dernier de tous, et le serviteur de tous » (Marc. IV, 34), et Il l'a répété quand Il a mis ses disciples en garde, afin qu'ils n'imitent pas la conduite orgueilleuse des pharisiens : « Le plus grand parmi vous se fera votre serviteur » (Matth. XXIII, 11). L'idée est claire : pour les disciples du Christ, la place d'honneur, privilégiée, est celle du serviteur, et le divin Maître insiste afin que ceux qui occupent les premières places soient précisément les plus zélés à se faire les serviteurs de tous.

Ainsi donc, si tu as quelque autorité sur ton prochain, il te faut penser qu'elle t'a été donnée non pour ton honneur, mais pour le service des autres. Si, au contraire, rien ne t'élève au-dessus du niveau commun, ne te mets pas en avant pour être en vue. Enfin, si ta place est celle de l'inférieur, occupe-la volontiers, ne cherchant jamais à en sortir. En t'assignant une place humble, Dieu même a pris soin de te faire pratiquer l'humilité ; c'est une des plus grandes grâces qu'Il t'ait faite ; cherche à y correspondre en t'exerçant beaucoup à cette vertu.

« La seule chose qui ne soit pas soumise à l'envie — disait Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, — c'est la dernière place ; il n'y a donc que cette dernière place qui ne soit point vanité et affliction d'esprit » (CS).

Colloque

« O Seigneur, alors que Vous étiez pèlerin ici-bas, Vous avez dit : « Apprenez de Moi que Je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ». Eh ! bien, mon âme trouve son repos à Vous voir, puissant Monarque des Cieux, revêtu de la forme et de la nature de l'esclave, Vous humilier jusqu'à laver les pieds de vos apôtres. Je me rappelle alors cette parole que Vous avez prononcée pour m'apprendre à pratiquer l'humilité : « Je vous ai donné l'exemple, pour que vous agissiez comme j'ai agi envers vous. L'esclave n'est pas plus grand que son maître... Sachant cela, heureux serez-vous, si vous le faites » (Jean, XIII, 15-17). Avec le secours de votre grâce, ô Seigneur, je comprends ces paroles sorties de votre Cœur humble et doux, et c'est encore avec le secours de votre grâce que je veux les pratiquer. Je veux m'abaisser humblement et soumettre ma volonté à celle des autres, sans les contredire en rien, et sans examiner s'ils ont le droit ou non de me

commander. Personne n'avait ce droit sur Vous, et cependant, Vous avez obéi, non seulement à la Sainte Vierge et à Saint Joseph, mais encore à vos bourreaux.

« O Seigneur, Vous ne pouviez Vous abaisser davantage pour m'apprendre l'humilité ; c'est pourquoi je veux répondre à votre amour en me mettant à la dernière place et en participant à vos humiliations pour avoir part ensuite avec Vous au royaume des cieux.

« Je Vous en prie, mon divin Jésus, envoyez-moi une humiliation chaque fois que je voudrai m'élever au-dessus des autres.

« Mais, Seigneur, ma faiblesse Vous est connue ; tous les matins je prends la résolution de pratiquer l'humilité, et tous les soirs je reconnais avoir commis beaucoup de manquements. A cette vue, je suis tentée de me décourager ; mais je sais que le découragement aussi provient de l'orgueil. C'est pourquoi je veux plutôt, ô mon Dieu, mettre mon espérance en Vous seul. Puisque Vous êtes tout-puissant, daignez faire naître en mon âme la vertu que je désire » (cfr. TEJ. p. 264 — éd. 1953).

10

LA VIE CACHEE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, Dieu caché, apprenez-moi le secret de la vie cachée.

Méditation

1. — Au cours de sa vie terrestre, Jésus s'est plu à cacher sa divinité sous des apparences humaines. Sauf à de rares exceptions, et surtout durant les trente ans qui précédèrent son apostolat, Il ne laissa jamais rien transparaître de sa

grandeur, de sa sagesse, de sa toute-puissance infinie. Par la suite, durant les années de la vie publique, Il voulut, Lui qui était si raffiné, se conformer à la manière de vivre et d'agir — si imparfaite était-elle — de ses apôtres. Jésus est vraiment le Dieu caché ; son effacement nous enseigne la valeur de la vie cachée.

Si tu veux imiter à fond l'humilité de Jésus, tu devras participer à sa vie cachée, voilant, comme Lui, tout ce qui, en toi, peut attirer l'attention, les louanges d'autrui ; dérobant à leur vue tout ce qui peut te singulariser, te faire remarquer ; fuyant, pour autant qu'il dépende de toi, toute marque de distinction. « *Ama nesciri et pro nihilo reputari* », aime à *vivre inconnu* et tenu pour rien », dit l'« Imitation de Jésus-Christ » (I, 2, 3) car de cette façon tu seras plus semblable à Jésus. « Lui, de condition divine,... s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave et devenant semblable aux hommes » (Phil. II, 6 et 7). Jésus Lui-même nous a enseigné la pratique de la vie cachée, recommandant avec instance que le bien soit fait en secret, uniquement pour plaire à Dieu, sans aucune ostentation. Il t'enseigne ainsi à garder le secret de ta vie intérieure et de tes rapports avec Lui : « Pour toi, quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte » ; — à céler aux autres tes mortifications et pénitences : « quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage » ; — à ne pas mettre en évidence tes bonnes œuvres : « quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite », car ceux qui font leurs bonnes œuvres devant les hommes pour être vus d'eux... « ils ont déjà leur récompense » et n'en recevront plus de leur Père céleste (cfr. Matth. VI, 1-17).

2. — « Travailler dans le but très pur de plaire uniquement à Dieu, sans jamais vouloir, pour autant qu'il soit

possible, aucun témoin humain », tel fut le programme de Sainte Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus (Sp. p. 369), la Sainte de la vie cachée. Voulant réserver à Dieu seul le don de tout son être, elle fut plus que jamais jalouse de cacher aux yeux des créatures la richesse de sa vie intérieure, l'héroïsme de ses vertus, au point que sa vie fut la réalisation parfaite de la formule « vivre seule avec Dieu seul ». L'âme qui se met encore en quête d'approbations, de louanges, d'estime des créatures, ne vit pas seule avec Dieu seul ; c'est pourquoi sa vie intérieure ne pourra être profonde, ni ses rapports avec Dieu très intimes. Cette âme vit encore en surface. Préoccupée comme elle l'est de l'effet extérieur qu'elle produit, de ce que les autres pourraient penser ou dire d'elle — il arrive qu'elle se laisse facilement dérouter par le respect humain, le désir de s'attirer la bienveillance et l'estime d'autrui. Dès lors, elle manquera souvent de simplicité dans sa conduite, de pureté d'intention, et peut-être même de sincérité. En elle, le surnaturel est encore trop mélangé à l'humain pour dominer sa vie et, en effet, elle agit très souvent, non pour plaire à Dieu, et Lui procurer de la gloire, mais pour plaire aux hommes, gagner leur affection, conquérir une place plus ou moins honorable.

Lorsque « nous nous surprenons à désirer ce qui brille — disait Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus — rangeons-nous humblement parmi les imparfaits et croyons que nous sommes des âmes faibles que Dieu doit soutenir à chaque instant » (cfr. CS). Aussi, la Sainte demandait-elle : « O Jésus, fais que personne ne s'occupe de moi, que je sois oubliée, foulée aux pieds comme un petit grain de sable » (HA. p. 317). L'âme de vie intérieure veut être connue et aimée de Dieu seul ; c'est pourquoi elle se cache aux créatures.

Colloque

« O Jésus qui avez dit : „Mon royaume n'est pas de ce monde", Vous m'enseignez que la seule royauté enviable consiste à vouloir être ignoré et compté pour rien... Ah ! comme celui de Jésus, je veux que mon visage soit caché à tous les yeux, que sur la terre personne ne me reconnaisse ! » (cfr. TEJ. HA., p. 178). « (Nous l'avons vu) sans beauté ni éclat et sans aimable apparence, objet de mépris et rebut de l'humanité... il était méprisé et déconsidéré » (Is. LIII, 2-3). « Moi aussi, je désire être sans éclat, sans beauté, inconnue de toute créature... » (NV. 5 août).

« Oui, tout doit être gardé pour Vous avec un soin jaloux, parce qu'il est si doux de travailler pour Vous seul ! Alors le cœur est plein de joie et l'âme légère ! Quel bonheur d'être si bien ignorée que personne ne pense à moi, de vivre inconnue même des personnes qui m'entourent ! O Jésus, je veux être oubliée de toutes les créatures ! Je n'ai jamais désiré la gloire humaine... votre gloire, ô Seigneur, voilà mon ambition ; la mienne, je Vous l'abandonne. Pour moi, je ne veux que l'oubli... Je veux être oubliée, non seulement des créatures, mais encore de moi-même, afin de n'avoir plus aucun désir, sinon celui de Vous aimer, mon Dieu ! » (TEJ, Lettres 85 et 81).

O Seigneur, être oublié des créatures, travailler sans que mon travail soit reconnu, passer dans le silence et l'effacement d'une humble vie où rien n'émerge, où rien n'est digne d'attention, voilà ce qui mortifie à fond mon orgueil. C'est bien là, ô Seigneur, une cure énergique pour mon désir inné de me faire valoir.

Je le confesse, Seigneur, et Vous le savez déjà, je suis bien loin de désirer, comme les Saints, l'oubli, l'indifférence des créatures, moi qui me sers souvent spontanément de petits artifices pour me faire remarquer, me mettre en évi-

dence. Mais Vous le savez, mon Jésus, je suis malade, et Vous savez aussi que je veux guérir en modelant ma vie sur la vôtre. C'est seulement pour Vous ressembler que je puis accepter et aimer l'effacement ; c'est uniquement pour mériter votre amour, vos regards, votre intimité, que je puis renoncer à la bienveillance, à l'estime des créatures... O Jésus, augmentez donc mon désir de vivre uniquement pour Vous, — et il me sera doux de vivre ignoré des hommes.

11

SE CACHER A SOI-MEME

PRESENCE DE DIEU — O Jésus qui Vous êtes consacré totalement à la gloire du Père, en Vous oubliant entièrement Vous-même, enseignez-moi l'oubli de soi.

Méditation

1. — Pour entrer dans la plénitude de la vie cachée, il ne suffit pas de s'effacer aux regards d'autrui, il faut se cacher encore à soi-même, c'est-à-dire s'oublier en évitant toute préoccupation et retour égoïste sur soi. On peut être préoccupé de sa personne d'un point de vue matériel, grossier, mais on peut l'être aussi d'un point de vue spirituel. S'attacher un peu trop à son progrès spirituel, aux consolations que Dieu accorde ou non, à l'état d'aridité dans lequel on se trouve, etc. sont souvent les preuves d'un subtil égoïsme spirituel ; ce sont les indices d'une âme plus préoccupée d'elle-même que de Dieu. C'est alors le moment d'apprendre à s'oublier, à se cacher à soi-même, en ne voulant pas trop examiner ce qui se passe dans la conscience, en n'y attachant pas trop d'importance, renonçant même à la satisfaction de vouloir se rendre compte de sa propre voie intérieure. Et il est bon de savoir qu'il n'est pas rare que Dieu permette des

états pénibles et obscurs, précisément parce qu'Il veut que l'âme vive cachée à elle-même. C'est à ce point d'arrivée que visait le programme d'effacement de Sainte Thérèse-Marguerite, qui entendait non seulement « vivre pour ainsi dire invisible et inaperçue » parmi ses consœurs, mais « encore être, d'une certaine manière, ignorée et inconnue d'elle-même, mourir à soi-même enfin sans le savoir et sans goûter aucun plaisir de cette mort mystique spirituelle, ensevelissant très subtilement dans le Christ toute pensée et toute réflexion personnelle même d'ordre spirituel et éternel ». C'est ce que le complet oubli de soi se propose explicitement, lui qui renonce même à la satisfaction spirituelle de se rendre compte de sa propre immolation. Mais pour éviter de se replier sur elle-même, l'âme doit nécessairement polariser ailleurs ses aspirations ; c'est pourquoi l'exercice *négatif* de ne plus penser à elle-même doit aller de pair avec l'intention *positive* de fixer son *centre* dans le Christ, d'« ensevelir dans le Christ » toute pensée, toute préoccupation de soi, même d'ordre spirituel. Personne ne parviendra à se détourner de soi-même sans fixer toutes ses préoccupations sur l'objet de son amour. Sainte Thérèse-Marguerite s'est oubliée à fond, ensevelissant sa pensée « dans le Christ », l'unique Bien-Aimé.

2. — L'âme entièrement oublieuse d'elle-même est aussi toute désintéressée. Ce n'est plus dans un esprit mercenaire qu'elle sert Dieu, c'est-à-dire en visant plus la récompense qu'elle pourra en recevoir que sa gloire à Lui, mais elle est à son service, — selon la belle expression de Sainte Thérèse de Jésus — « *gratuitement,* comme les grands seigneurs servent les rois » (Lettres). Telle doit être l'attitude d'une âme intérieure qui, ayant été invitée par Dieu à vivre en son intimité, ne doit pas agir en mercenaire, mais en fille,

en épouse. C'est l'un des fruits les plus beaux de la vie cachée.

Saint Jean de la Croix enseigne qu'« une œuvre si petite qu'elle soit, qui est accomplie dans le secret et avec le désir qu'elle reste inconnue, est plus agréable à Dieu que mille autres que l'on accomplit avec le désir qu'elles soient connues des hommes ; car celui qui l'accomplit pour Dieu avec un amour très pur, ne se préoccupe pas d'être non seulement vu des hommes, mais d'être vu de Dieu lui-même ; et alors même que Dieu ne devrait jamais en avoir connaissance, il ne laisserait pas de lui rendre les mêmes services avec la même allégresse et la même pureté d'amour » (JC. AM. n° 20, pp. 1180-1181). Nous retrouvons cette même pensée délicate chez Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : « Si, chose impossible, le bon Dieu Lui-même ne voyait pas mes bonnes actions, je n'en serais pas affligée. Je L'aime tant que je voudrais pouvoir Lui faire plaisir, sans qu'Il sache que c'est moi » (CS).

Cette totale pureté d'intention fait que l'âme agit uniquement pour Dieu, et jamais par intérêt personnel, fût-il même spirituel. Certes, Dieu récompensera les bonnes œuvres, mais ce soin Lui est abandonné sans réserve, tandis que l'âme ne s'occupe qu'à Lui faire plaisir. La vie cachée trouve ainsi son point culminant dans un souverain désintéressement, non seulement par rapport aux récompenses et aux louanges humaines, mais aussi relativement aux consolations spirituelles. L'âme cherche alors Dieu seul, et Dieu seul lui suffit. Même si Dieu, sans paraître tenir compte de son amour ni de ses services, la laisse dans l'aridité et l'abandon, elle ne s'en préoccupe guère ni n'arrête son élan, puisque l'unique motif qui la pousse à l'action est de contenter Dieu seul.

Colloque

O mon Dieu, apprenez-moi à m'oublier, à ensevelir en Vous toute préoccupation, tout soin excessif de moi-même. Pourquoi ai-je voulu Vous servir, ô Seigneur ? Pourquoi ai-je désiré Vous aimer et avancer dans les voies de la sainteté ? Serait-ce pour ma satisfaction, par intérêt ou sotte complaisance en moi-même ? Oh ! comme elle serait mesquine, la vie spirituelle qui aurait des fins aussi basses et vaines ! Non, mon Dieu, Vous m'avez créé pour votre gloire, et je Vous demande humblement de pouvoir vivre pour votre seule gloire, en dehors de toute satisfaction et intérêt personnels !

N'est-il pas suffisamment grand l'honneur que Vous me faites en permettant qu'une créature aussi chétive et misérable puisse consacrer sa vie à Vous glorifier, qu'un pauvre vermisseau, tel que moi, puisse Vous procurer de la gloire, à Vous, ô Dieu Très-Haut, perfection infinie ? Que pourrais-je encore vouloir de plus, Seigneur ? Vaut-il mieux contenter la créature que le Créateur, me satisfaire moi-même plutôt que mon Dieu ? O Seigneur, c'est Vous seul que je veux servir et contenter, Vous seul, à qui je veux faire plaisir : ce sera mon unique satisfaction, le seul motif de ma joie. Je comprends bien que si Vous me conduisez par une voie aride et obscure, si Vous permettez que souvent les ténèbres s'épaississent autour de moi, c'est précisément parce que Vous voulez m'enseigner à Vous servir avec pureté d'intention, en ne recherchant que votre seule satisfaction et non la mienne. Si Vous permettez que je continue à m'exercer dans la vie intérieure, dans la vertu, sans y voir aucun résultat, si Vous voilez à mes yeux mes pauvres progrès, c'est pour m'établir dans l'humilité. Si j'avais plus de lumière, si le travail de votre grâce était plus manifeste en moi, je m'en glorifierais peut-être, et, me complaisant en moi-même,

j'arrêterais mon élan vers Vous, l'unique objet de ma complaisance.

O Seigneur, que vos voies sont admirables ! Bénie soit cette obscurité intérieure qui me défend des dangers de l'orgueil spirituel ! Non, mon Dieu, je ne Vous demande pas de changer ma route ; Je Vous supplie, au contraire, de continuer à me conduire ainsi, dans une voie d'effacement complet, non seulement aux yeux des autres, mais encore aux miens. Et si, par votre grâce, il y a quelque chose de bon en moi, ce sera pour réjouir vos regards et non les miens qui, en s'y complaisant vainement, pourraient tout ruiner en un instant. Gardez-moi donc à l'ombre de vos ailes, apprenez-moi à Vous servir gratuitement, par pur amour ; enseignez-moi à m'oublier entièrement, à ensevelir en Vous toute préoccupation qui me concerne ; à remettre, dans un abandon total, mon âme entre vos mains. Voici que pour la gagner à Vous, je Vous la livre, je veux la perdre en Vous, et c'est en Vous que je la retrouverai, revêtue de votre beauté.

12

SE CACHER AVEC LE CHRIST EN DIEU

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, aidez-moi à me cacher aux créatures afin de pénétrer pleinement dans votre intimité divine.

Méditation

1. — Lorsqu'on parle de la vie cachée de Jésus, il ne faut pas seulement entendre son effacement aux yeux des hommes, à qui Il cachait sa divinité, tout en fuyant leur gloire, mais, dépassant ces rapports extérieurs avec les créatures, on doit pénétrer dans le secret de son Cœur où — voilée

à tout regard humain — se déroule une autre vie cachée, bien plus sublime. C'est sa vie intérieure, vie de rapports intimes avec la Trinité. L'Ame sainte de Jésus, unie personnellement au Verbe, jouit incessamment de la vision béatifique : elle voit le Verbe, sujet de toute son activité ; elle voit le Père, source de son Etre ; elle voit l'Esprit Saint qui habite en Elle comme « dans son temple préféré », et qui, en la revêtant de la flamme de son amour, L'entraîne en Dieu, dans l'accomplissement parfait de sa volonté. Extérieurement, Jésus vit avec les hommes, traite avec eux comme l'un d'eux, mais sa vraie vie, sa vie de Fils de Dieu, Il la vit — cachée à tout regard humain — avec la Trinité, dans la Trinité. L'imitation de la vie cachée de Jésus a pour fin ultime de participer à sa vie intérieure, c'est-à-dire de se cacher « avec le Christ en Dieu », pour pénétrer avec Lui dans le sanctuaire de la Trinité sacro-sainte... C'est ce qu'exprimait Sainte Thérèse-Marguerite, dans son ardent désir d'« égaler par la foi, pour autant qu'il soit possible à une créature, la vie et les actes intérieurs et cachés de l'intelligence et de la volonté, en d'autres mots, les connaissances et les affections sublimes de l'Humanité très sainte de Jésus-Christ, unie hypostatiquement au Verbe » (Sp. p. 374).

La pratique de la vie cachée a donc deux aspects : le premier négatif et surtout extérieur, qui consiste à se cacher aux yeux des autres et même à ses propres yeux : c'est mourir à la gloire et aux honneurs terrestres ; le second, positif et tout intérieur : se concentrer en Dieu, dans une vie de rapports intimes avec Lui. Le premier aspect est la condition et la mesure du second : plus l'âme pourra se cacher aux créatures — et aussi à elle-même — plus aussi elle sera capable de vivre « avec le Christ en Dieu », selon la belle expression de St Paul : « vous êtes morts — à

savoir, au monde et à ses vanités — et votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu » (Col. III, 3).

2. — « Mon Dieu... je veux, à présent, me renfermer pour toujours dans votre très aimable Cœur, comme en un désert, pour y vivre en Vous, avec Vous, pour Vous, cette vie cachée d'amour et de sacrifice ». C'est en ces termes que Sainte Thérèse-Marguerite précisait son idéal de vie cachée avec le Christ. L'âme longuement exercée dans cet aspect extérieur et négatif de l'effacement, c'est-à-dire parvenue à s'effacer aux yeux des créatures avec une fidélité constante, est libérée et prête à se cacher avec le Christ en Dieu. Elle ne disperse plus ses énergies, en quête d'estime ou de satisfactions humaines ; à ce point de vue, les créatures sont réduites à rien pour elle, et elle peut bien dire que « les choses créées, tant les siennes que celles d'autrui, ne lui donnent plus le moindre ennui ou embarras ; c'est comme si elles n'existaient pas » (TM. Sp. p. 373). Ainsi, la voilà parvenue à la souveraine liberté d'esprit qui lui permet de se concentrer totalement en Dieu. Extérieurement, sa conduite ne présente rien d'extraordinaire, ou plutôt, le soin même qu'elle prend de se cacher aux yeux des autres la fait, très souvent, passer inaperçue, et la plupart la tiennent même pour une personne de peu de valeur ; mais dans le secret de son cœur se développe une vie intérieure très riche, connue de Dieu seul. Unie à Jésus, en Lui, avec Lui, par Lui, elle participe à sa vie Trinitaire. Cela signifie qu'elle atteint la plénitude, le but de la vie chrétienne, puisque la grâce nous a été donnée précisément pour nous rendre participants de la nature et donc de la vie divine, la vie de Dieu-Trinité. Telle est la fin pour laquelle le Verbe s'est incarné. En mourant sur la Croix, Jésus nous a mérité la grâce, Il nous a greffés sur Lui pour nous reconduire avec

Lui dans le sein de la Trinité, dont le péché nous avait éloignés. Nous pouvons ainsi, non par notre mérite ou notre capacité, mais uniquement parce que nous sommes greffés sur le Christ — notre Médiateur, notre pont, notre voie — pénétrer avec Lui et par Lui, dans la vie intime de Dieu, dans la vie Trinitaire. La foi et la charité, que Jésus nous a méritées en même temps que la grâce, nous rendent capables d'entrer en relations avec les trois Personnes divines, au point que nous pouvons vivre réellement « cachés avec le Christ en Dieu ».

La vie cachée en Dieu est le grand attrait des âmes intérieures, et pour y arriver, elles sont heureuses de se cacher à leurs propres yeux et à ceux d'autrui, fuyant toute ombre d'éclat terrestre. O ! effacement béni, qui introduit l'âme dans la « *vita abscondita cum Christo in Deo* » !

Colloque

« O Jésus, je veux tendre uniquement à devenir votre copie parfaite, et puisque Vous avez vécu une vie cachée d'humiliations, d'amour, de sacrifices, ainsi faudra-t-il que soit la mienne dorénavant ; c'est pourquoi je veux m'enfermer à présent pour toujours dans votre très aimable Cœur, comme en un désert, afin d'y vivre en Vous, avec Vous et par Vous, cette vie cachée d'amour et de sacrifice. Et puisque Vous m'inspirez de me rendre, autant qu'il est possible, en tout semblable à Vous, c'est à cela que tendront tous mes efforts. Je Vous imiterai particulièrement en ces vertus qui plaisent tant à votre très aimable Cœur : l'humilité et la pureté d'intention, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, travaillant toujours avec simplicité » (TM. Sp. p. 324).

O Jésus, daignez m'ouvrir, à moi aussi, votre très doux Cœur, me permettant de m'y réfugier pour vivre avec Vous

caché en Dieu. La vie extérieure, l'éclat, la gloire terrestre, n'ont plus d'attraits pour moi ; tout cela n'est-il pas vanité, simple succession de circonstances qui, bientôt, ne seront plus ? L'unique vie qui m'attire et demeurera éternellement, au-dessus de toute contingence terrestre, est celle d'intime union avec Dieu. Tel est le grand trésor que Vous m'offrez par les mérites de votre Passion. Je Vous contemple sur la Croix, ô Jésus, la poitrine déchirée par la lance, signe que votre mort m'a ouvert les portes de votre Cœur, pour m'admettre dans le sanctuaire de votre vie intérieure. Votre mort, en effet, a greffé sur Vous ma pauvre vie humaine pour la rendre participante de votre vie divine, vie de rapports intimes avec la Trinité. Telle est bien la vraie vie, la vie durable, la vie éternelle ! C'est à cela que j'aspire, non en vertu de mes mérites, mais par ceux de votre Passion. O Jésus, faites que je cherche ma joie, mon bien, uniquement en cette participation à votre vie intérieure, et que j'y mette toute ma gloire. Oui, que toute ma gloire soit intérieure, dans le secret de ma vie cachée avec Vous en Dieu.

13

LA VRAIE GLOIRE

PRESENCE DE DIEU — Seigneur Jésus, qui par amour pour moi avez accepté le déshonneur de la crucifixion, apprenez-moi en quoi consiste la vraie gloire, et faites que pour votre amour je sache vaincre mon point d'honneur.

Méditation

Sainte Thérèse de Jésus déclare que « si une personne, encore sensible à l'honneur, veut avancer dans le chemin de la perfection, il faut qu'elle brise absolument cette attache » (V, XXXI, p. 340) car « là où règne le point d'hon-

neur, on n'arrivera jamais au détachement parfait, et moins encore à jouir du véritable fruit de l'oraison » (Ch. XIII, p. 640), qui est l'intimité avec Dieu. La Sainte fait même remarquer que le motif pour lequel beaucoup de personnes, adonnées depuis longtemps à la vie spirituelle, et de grand mérite à cause de tant de bonnes œuvres, « rampent encore sur la terre » et ne parviennent pas à s'élever plus haut, est « qu'elles sont retenues par un point d'honneur et, ce qui est pire encore, sans vouloir en convenir, car le démon les persuade parfois qu'elles sont obligées de le défendre » (ib.).

L'attachement au point d'honneur se traduit pratiquement par toutes ces susceptibilités, grandes ou petites, dérivant de cette attitude pointilleuse qui veut affirmer sa personnalité, défendre l'estime qu'on a de soi, faire prévaloir son propre point de vue. Il se révèle concrètement par diverses manœuvres, plus ou moins concientes et mesquines, pour conquérir ou soutenir vis-à-vis des autres certaines positions privilégiées et honorifiques, pour faire valoir ses propres raisons qu'on trouve toujours bonnes, — ses capacités, ses œuvres, ses mérites personnels, qu'on estime toujours fort grands et dignes de considération. Ces tactiques demeurent plus ou moins dissimulées par le fait que chacun a, ou croit avoir, l'intention d'agir en vue du bien et juge, dès lors, tous ces soucis légitimes. Mais entretemps, on ne se rend pas compte que, sous prétexte de défendre le bien, d'empêcher les scandales, de soutenir les bonnes œuvres, on ne défend, en réalité, que son amour-propre. Cela est si vrai que, lorsque l'occasion s'en présente, et dans des circonstances semblables, l'on prend beaucoup moins de peine pour défendre l'honneur et les œuvres d'autrui que les siens. Une âme qui se laisse envahir par des préoccupations pareilles est, comme dit Sainte Thérèse de Jésus, liée à la terre par « une chaîne qu'aucune lime ne saurait rompre. Dieu seul le fait quand

il y a, de notre côté, l'oraison et de généreux efforts » (V., XXXI, p. 340).

2. — Pour voir si nous sommes vraiment détachés du point d'honneur, il ne faut pas nous baser sur certains désirs qui nous viennent quelquefois en masse durant l'oraison, et par lesquels nous croyons être prêts à supporter n'importe quelle humiliation ou mépris. Nous devons plutôt examiner quelle est, au moment critique, notre attitude devant tout ce qui heurte notre amour-propre. Il ne sera pas difficile alors de constater que « dès que l'on vient à diminuer tant soit peu l'estime qu'on a de nous, nous ne le souffrons pas ; il semble même que nous ne devons pas le souffrir » (TJ. Ch. XVIII, p. 660). Ces réactions plus ou moins vives de notre susceptibilité nous disent clairement que nous sommes bien éloignés de fouler aux pieds le point d'honneur. Si nous prenons conscience de ces manquements, ce sera le point de départ pour nous en corriger, car le plus grand obstacle à l'acquisition des vertus est précisément de croire que nous les avons déjà acquises, et qu'il ne nous est donc plus nécessaire de nous y exercer.

« Dieu nous préserve — s'exclame Sainte Thérèse — des personnes qui prétendent le servir et prennent soin en même temps de leur honneur ! » (Ch. XIII, p. 642). Ce serait vouloir servir à la fois deux maîtres aussi inconciliables que Dieu et notre amour-propre. Tout ce que fait une âme pour servir son « moi », et pour défendre son honneur, elle le soustrait au service de Dieu et à la recherche pure et sincère de Son honneur et de Sa gloire. Même s'il nous semble quelquefois avoir des droits réels à faire valoir, ce n'est qu'en y renonçant, tout au moins en ce qui concerne notre personne, que nous parviendrons à cette liberté d'esprit nécessaire pour mener une vie intérieure profonde. Les préoccupations

inhérentes à la défense de nos droits nous distrairont sans cesse de notre idéal d'union à Dieu, nous feront perdre la paix intérieure, nous mêleront enfin à tant de soucis trop humains, qu'elles seront souvent pour nous une occasion de manquer à la charité et même à la justice envers le prochain, parce qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de défendre ses droits sans blesser plus ou moins ceux d'autrui.

Colloque

« O Seigneur, Seigneur ! N'êtes-vous pas notre modèle et notre Maître ? Oui, évidemment. Mais en quoi avez-vous mis votre honneur, vous de qui tout honneur découle ? Certes, vous ne l'avez pas perdu en vous humiliant jusqu'à la mort ; non, Seigneur, loin de là ; vous l'avez conquis pour tous... Plaise à Dieu qu'aucune âme ne se perde pour vouloir s'attacher à ces noirs points d'honneur, parce qu'elle ne comprend pas ce qu'est l'honneur véritable ! (Ch. XXXVIII, p. 773). Tout notre mal vient de ce que nous n'avons pas le regard fixé sur vous... Nous faisons mille chutes, mille faux pas ; nous nous trompons de chemin... (Ch. XVIII, p. 660).

« O mon Dieu, nous désirons nous unir intimement à Vous, nous voulons suivre les conseils du Christ qui a été chargé d'injures et de faux témoignages, et nous prétendons en même temps conserver intacts notre honneur et notre réputation ?... Ces chemins diffèrent vraiment trop et nous n'arriverons jamais au but. Car, Seigneur, Vous Vous unissez seulement aux âmes qui se renoncent et ne craignent point de perdre leurs droits en beaucoup de circonstances » (TJ. cfr. Vie, XXXI, p. 341).

O Jésus, accordez-moi de faire consister mon honneur uniquement dans l'union intime avec Vous, dans le soin de Vous devenir de plus en plus semblable, ô Vous qui, étant

Dieu et ayant le droit d'être traité et honoré comme tel, avez voulu être malmené comme le dernier des hommes ! Pour Vous-même, Vous n'avez voulu que le seul droit d'accomplir la volonté du Père, de mourir sur la Croix pour sa gloire et pour notre salut. A la lumière de votre exemple, je comprends mieux la mesquinerie de mon amour-propre qui, pour la défense de droits ridicules, se perd en tant de tracas, en tant de discussions stériles... O Seigneur, pourquoi devrais-je me borner à traîner sur la terre entre les ronces épineuses de mes passions, alors que Vous m'avez créé pour planer dans les cieux ? Oh ! aidez-moi à me libérer des sottes prétentions de mon « moi » qui, tel un lest pesant, tentent continuellement de m'entraîner vers le bas ; aidez-moi, afin que, débarrassé d'un poids si lourd, je puisse enfin m'élever vers Vous, mon Dieu, dans un vol décisif !

14

NE PAS S'EXCUSER

PRESENCE DE DIEU — Seigneur, qui avez voulu garder le silence devant celui qui Vous condamnait à mort, enseignez-moi l'art de ne pas m'excuser.

Méditation

1. — Devant n'importe quelle imperfection, manquement ou erreur personnelle, notre « moi » cherche instinctivement à s'excuser : c'est la tactique de l'orgueil qui ne veut pas reconnaître ses torts et s'ingénie à les recouvrir d'un prétexte plus ou moins faux, trouvant toujours moyen de les attribuer soit à d'autres personnes, soit aux circonstances. Telle fut la conduite d'Adam et d'Eve après leur péché, tel est aussi le comportement instinctif de tout homme dès qu'il est tombé

en quelque faute. Mais cela cause un grand préjudice à l'âme, parce qu'il est impossible de se corriger de ses défauts si l'on ne veut pas les reconnaître. Il faut donc avoir le courage de démolir ces constructions ingénieuses, mais inconsistantes de l'amour-propre, pour les mettre à nu et les regarder bien en face, tels qu'ils sont, sans les attribuer à d'autres. « Il ne faut jamais croire, disait Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, quand nous commettons une faute, que c'est par une cause physique, comme la maladie ou le temps ; mais attribuer cette chute à notre imperfection... Ce ne sont pas les occasions qui rendent l'homme fragile, mais elles montrent ce qu'il est » (CS).

Excuser ses fautes peut satisfaire l'orgueil ; en réalité, c'est s'aveugler volontairement, se mettre dans l'incapacité de saisir sa véritable situation, et ainsi non seulement la pauvre âme ne peut avancer, mais est encore condamnée à tâtonner dans le noir, sans possibilité d'en sortir. Par contre, les reconnaître sincèrement c'est déjà faire le premier pas pour s'en corriger. Cependant il ne suffit pas de s'abstenir de s'excuser intérieurement, il faut aussi éviter de se disculper devant autrui. Autrement dit : après avoir reconnu nos manquements devant Dieu, il faut encore les avouer devant les hommes, pour en accepter humblement la correction et réparer le mauvais exemple qu'on peut avoir donné. Toutefois, il ne servirait pas à grand' chose d'accepter en silence une accusation, un reproche, si l'âme ne renonçait aussi — fût-ce au prix de luttes et d'efforts — à s'excuser intérieurement.

2. — Les reproches t'irritent, bien souvent, parce que tu ne les trouves pas exactement proportionnés à tes défauts, à tes manquements. Et tu ne songes pas que c'est là une conséquence inévitable des bornes de l'esprit humain ; Dieu

seul, qui lit dans le cœur, peut juger nos actes en parfaite justice. Les hommes ne voient que l'extérieur, et c'est pourquoi, même lorsqu'ils ont le devoir de nous corriger, ils ne frappent pas toujours juste, mais peuvent souvent se tromper, tant par excès que par défaut. Si tu ne veux accepter que les observations qui correspondent parfaitement à tes défauts, tu t'exposeras trop souvent à t'excuser, à protester, à faire connaître tes raisons, et si tu ne peux le faire extérieurement, tu le feras sans doute intérieurement, perdant ainsi le bénéfice que tu pourrais retirer des corrections, si tu les recevais avec humilité de cœur.

Sainte Thérèse de Jésus invite les âmes qui veulent arriver à l'union avec Dieu à une grande générosité sur ce point, c'est-à-dire à accepter, sans s'excuser, n'importe quelle correction ou reproche, même absolument immérité ou complètement injuste. « C'est une grande humilité de se taire lorsqu'on se voit condamné sans motif — dit la Sainte — car on marche bien alors sur les traces du Sauveur, qui s'est chargé de toutes nos fautes... Celui qui est véritablement humble doit avoir le désir d'être méprisé, persécuté et condamné sans motif, même en choses graves. S'il veut imiter le Seigneur, en quoi peut-il mieux le faire ? Il ne faut pour cela ni force corporelle, ni secours de personne, si ce n'est de Dieu ». Et elle ajoute ensuite avec beaucoup de finesse : « Tout bien considéré, on ne nous accuse jamais sans motif, car nous sommes toujours remplis de fautes... Si nous sommes innocentes de ce qu'on nous attribue, nous ne sommes jamais aussi exemptes de fautes que l'était le bon Jésus » (Ch. XVI, pp. 651-652).

« Jésus se taisait » (Mt. XXVI, 63) dit l'évangéliste en nous montrant le Seigneur accusé devant les tribunaux. L'âme qui aspire à l'union intime avec Jésus doit savoir s'unir à son silence, même devant les accusations les plus

injustes. Et lorsque des motifs particuliers — tels qu'éviter le scandale ou des désagréments au prochain — exigent qu'elle s'excuse, elle le fera seulement pour autant que cela est strictement nécessaire, avec beaucoup de mesure et de pondération, afin de ne pas perdre la grâce de l'humiliation.

Colloque

Seigneur, Je Vous en prie, faites que votre lumière soit si abondante en moi qu'elle dissipe, telle une nuée au soleil, toutes ces excuses au moyen desquelles mon amour-propre cherche à couvrir mes manquements, mes défauts. Puissé-je bien reconnaître tous mes torts et les juger comme Vous les jugez Vous-même. Maîtrisez mon cœur afin qu'il ne se mette pas en quête de raisonnements subtils pour mendier des excuses à mes fautes. Et si, à cause de ma faiblesse, il m'est si facile de tomber, faites que je sache au moins le confesser humblement devant Vous et devant les hommes. Délivrez ma conscience du masque des excuses pitoyables et vaines qui m'empêchent de me voir tel que Vous me voyez, me connaissez, tel enfin que je suis en réalité devant Vous. Et puis, ô Seigneur, donnez-moi l'humilité nécessaire pour accepter de bon cœur les observations qui me sont faites. Eteignez, avec votre douceur, ma susceptibilité toujours prête à s'enflammer, à montrer du ressentiment, et accordez-moi la grâce d'imiter votre mansuétude, votre humilité devant vos juges.

« O mon Seigneur, quand je vois combien de sortes de tourments vous avez endurés et combien vous étiez loin de les mériter, je ne sais que dire de moi. Je me demande où j'avais l'esprit, lorsque je ne désirais pas la souffrance ; et j'ignore où j'en suis lorsque je me disculpe. Vous savez, vous, ô mon Bien, que si je possède quelque don, je ne l'ai pas reçu d'autres mains que des vôtres... Pourrais-je désirer que

l'on dise jamais de bien d'une créature aussi mauvaise que moi, quand on dit tant de mal de vous, ô Bien au-dessus de tous les biens ? Non, ce n'est pas possible, ô mon Dieu. Je ne veux pas que vous le souffriez, ni qu'il y ait rien en votre servante qui ne plaise à vos regards. Considérez, Seigneur, que je suis aveugle et que je me contente de très peu à votre service. Donnez-moi votre lumière et mettez en moi le désir sincère d'être méprisée de toutes les créatures, puisque je vous ai si souvent abandonné, vous qui m'avez aimée avec tant de fidélité... Alors même que toutes les créatures nous imputeraient une foule de fautes, qu'importe, si aux yeux du Seigneur nous en sommes exemptes ? » (TJ. Ch. XVI, pp. 652-653).

15

LA MULTIPLICATION DES PAINS

4e Dimanche de Carême

PRESENCE DE DIEU — Jésus, vrai pain de vie éternelle, apaisez ma faim.

Méditation

1. — Ce dimanche constitue une halte de sainte allégresse, de réconfort spirituel que l'Eglise, telle une bonne mère, nous offre à mi-chemin de l'austérité quadragésimale, comme pour retremper nos forces. « Réjouis-toi, ô Jérusalem — chante l'Introït de la Messe — et vous tous qui l'aimez, tressaillez d'allégresse et rassasiez-vous dans l'abondance de ses délices ». Quelles sont ces délices ? L'Evangile du jour (Jean, VI, 1-15) nous répond par la narration de la multiplication des pains, le grand miracle par lequel Jésus voulut disposer les foules à l'annonce d'un miracle plus éclatant encore, l'institution de l'Eucharistie, grâce à laquelle

Lui, le Maître, deviendrait notre pain, « pain descendu du ciel » (Jean, VI, 41), pour nourrir nos âmes. Tel est le motif de notre joie, la source de nos délices : Jésus est le pain de vie, toujours à notre disposition pour apaiser notre faim.

Tout en appréciant beaucoup mieux que nous les valeurs spirituelles, Jésus n'oublie ni ne méprise les nécessités matérielles de l'homme. L'Evangile nous Le montre aujourd'hui, entouré de la foule qui L'avait suivi pour entendre ses enseignements ; Jésus pense à la faim de tout ce monde, et afin d'y pourvoir, accomplit l'un de ses plus éclatants miracles : sous sa bénédiction, cinq pains et deux poissons servent à rassasier cinq mille hommes, laissant en outre douze corbeilles de restes.

Jésus sait que lorsque l'homme est tourmenté par la faim, par les nécessités matérielles, il est incapable de s'appliquer aux choses de l'esprit. La charité exige aussi de nous cette compréhension des besoins matériels d'autrui, compréhension effective, qui se traduit en action efficace. « Si un frère ou une sœur — enseigne Saint Jacques — sont dans la nudité et manquent de la nourriture de chaque jour, et que l'un de vous leur dise : « Allez en paix... » sans leur donner ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi cela sert-il ? » (Jac. II, 15 et 16). Les apôtres avaient proposé au Maître de renvoyer les foules « afin qu'elles aillent... s'acheter de la nourriture » (Mt. XIV, 15). Jésus n'a pas accepté, et a voulu y pourvoir par Lui-même. Tâche, toi aussi, autant qu'il est en ton pouvoir, de ne jamais renvoyer le prochain dans le besoin sans lui avoir prêté ton secours.

2. — Avant d'accomplir le miracle, Jésus interroge Philippe : « Où pourrions-nous acheter du pain pour les faire manger ? », et l'évangéliste observe : « Il disait cela

pour le mettre à l'épreuve, car lui-même savait bien ce qu'il allait faire ». Il n'est pas de circonstance difficile de notre vie dont Dieu ne connaisse la solution ; de toute éternité, Il a prévu et tient prêt le remède nécessaire à chaque cas, aussi compliqué soit-il. Toutefois, dans les circonstances pénibles, Il semble quelquefois nous laisser seuls, comme si la solution dépendait de nous, mais Il le fait uniquement pour nous éprouver. Il veut que nous nous mesurions avec les difficultés, que nous nous rendions davantage compte de notre impuissance, de notre insuffisance, et d'autre part, il veut nous exercer à la pratique de la foi, et de la confiance en Lui. En réalité, le Seigneur ne nous abandonne jamais, si nous ne sommes pas les premiers à L'abandonner ; seulement Il se cache, et couvre également son action d'un voile obscur : c'est alors l'heure de croire, de croire fortement et d'attendre avec une humble patience et une confiance totale.

Les Apôtres avisent Jésus qu'un jeune homme a cinq pains et deux poissons : c'est bien peu de chose, et même rien du tout pour nourrir cinq mille hommes, mais le Seigneur demande ce rien et s'en sert pour accomplir le grand miracle. Il en va toujours de même ; vis-à-vis de sa créature libre, le Dieu tout-puissant, qui peut tout accomplir et tout créer de rien, ne veut pas agir sans son concours. Ce que l'homme peut faire est bien peu, mais ce peu, Dieu le veut, le demande, l'exige comme condition de son intervention. Le Seigneur seul peut te sanctifier, comme Lui seul pouvait multiplier les petites provisions du jeune homme ; et cependant, Il demande ton concours. De même que le jeune homme de l'Evangile, donne-Lui, toi aussi, tout ce qui est en ton pouvoir, c'est-à-dire présente-Lui chaque jour tes bonnes résolutions, toujours renouvelées avec constance et amour, et Il opérera aussi pour toi un grand miracle, le miracle de ta sanctification.

Colloque

« Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant qui, sur la Croix, les bras étendus, avez bu, pour la rédemption de tous les hommes, le calice d'inénarrables douleurs, daignez aujourd'hui me porter secours. Moi, pauvre, je viens à Vous qui êtes riche ; misérable, je me présente à Vous, Miséricordieux. Ah ! faites que je ne Vous quitte pas, vide et déçu. Affamé, je viens à Vous ; ne permettez pas que je parte à jeûn. Famélique, j'approche de Vous ; ah ! que je ne m'en retourne pas sans avoir été rassasié ! Et si je soupire avant de manger, accordez-moi ensuite la grâce d'être nourri » (St Augustin).

Oui, j'ai faim de Vous, vrai pain, pain vivant, pain de vie. Vous savez quelle est ma faim, faim de l'âme, faim du corps, et Vous avez voulu pourvoir tant à l'une qu'à l'autre. Par votre doctrine, par votre Corps et votre Sang, Vous rassasiez mon esprit, Vous le rassasiez abondamment, sans garder aucune mesure, sauf celle que je garde moi-même par la froideur de mon amour, l'exiguïté de mon cœur. Vous m'avez dressé une table riche et opulente au-delà de ce que l'on peut imaginer, de laquelle je n'ai qu'à m'approcher pour être nourri ; et non seulement Vous m'accueillez, mais Vous Vous faites ma nourriture et mon breuvage, en Vous donnant tout entier à moi, tout entier dans votre Divinité, tout entier dans votre Humanité.

Et puis, dans votre bonté infinie, Vous avez même dressé une table pour mon corps, et votre providence le nourrit, le vêt, le maintient en vie comme les lis des champs et les oiseaux du ciel. Vous connaissez mes nécessités, mes angoisses, mes préoccupations pour le passé, le présent, l'avenir, et Vous pourvoyez à tout avec un amour paternel. Oh ! Seigneur, comment ne pas me confier en Vous, comment ne pas jeter en Vous toutes mes sollicitudes, sûr que Vous

trouverez remède à tout ? Je Vous confie donc ma vie : vie du corps, vie terrestre avec toutes ses nécessités, tous ses travaux, vie de l'esprit avec toutes ses exigences, ses angoisses, avec toute sa faim d'infini. Vous seul pouvez me rendre heureux, Vous seul pouvez réaliser mon idéal de sainteté, d'union à Vous.

16

LA VALEUR DE L'OBEISSANCE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, le plus obéissant de tous, faites-moi comprendre la valeur de l'obéissance.

Méditation

1. — « Dieu — enseigne Saint Jean de la Croix — attend de vous le plus petit degré d'obéissance et de soumission, plutôt que tous les services que vous pouvez lui rendre » (AM, n° 13, p. 1180). Pourquoi ? Parce que l'obéissance te fait renoncer à ta volonté pour adhérer à celle de Dieu, exprimée par les ordres des supérieurs, et la perfection de la charité, autant que l'essence de l'union à Dieu, consistent justement dans la complète conformité de ta volonté avec la volonté divine. La charité sera parfaite en toi lorsque tu te règleras, pour chaque action, non selon tes inclinations et désirs personnels, mais selon la volonté de Dieu, en y conformant la tienne. C'est là précisément l'état d'union à Dieu, puisque l'âme « dont la volonté est totalement conforme et semblable à celle de Dieu est aussi celle qui est totalement unie à Dieu et transformée surnaturellement en Lui » (JC, MC, II, chap. IV, p. 110).

La volonté de Dieu est exprimée dans ses commandements, dans les préceptes de l'Eglise, dans les devoirs de ton état, mais en dehors de tout cela, il reste encore à ton libre choix,

un vaste domaine où il ne te sera pas toujours facile de reconnaître avec certitude ce que Dieu veut de toi. Dans la voix de l'obéissance, au contraire, la volonté divine prend une forme claire, précise ; elle t'est manifestée ouvertement, et tu n'as plus à craindre de te tromper. En effet, comme l'enseigne Saint Paul, « il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu » (Rom. XIII, 1), de sorte qu'en obéissant à tes supérieurs légitimes, tu peux être certain d'obéir à Dieu. Jésus Lui-même, en confiant à ses disciples la mission d'évangéliser le monde, a dit : « Qui vous écoute, M'écoute, qui vous rejette, Me rejette » (Lc. X, 16) ; Il nous enseigne ainsi que les supérieurs ecclésiastiques Le représentent et nous parlent en son nom. Du reste, Saint Thomas démontre qu'en chaque autorité légitime — même d'ordre naturel comme, par exemple, d'ordre civil et social — lorsqu'elle commande dans les justes limites de ses pouvoirs, se trouve une manifestation de la volonté divine. Précisément en ce sens, l'Apôtre n'hésite pas à dire : « Esclaves, obéissez à vos maîtres... comme des esclaves du Christ, qui font avec âme la volonté de Dieu » (Eph. VI, 5 et 6).

2. — Un des plus grands obstacles à la pleine conformité de ta volonté avec celle de Dieu, c'est l'attachement à ta volonté, tes désirs, tes inclinations. Or l'obéissance, en te demandant de te régler selon le vouloir d'autrui, est le meilleur exercice pour t'habituer à renoncer à ta volonté, t'en détacher et te faire adhérer, au contraire, à la volonté divine, manifestée par les ordres des supérieurs. Plus est stricte la forme d'obéissance à laquelle tu t'es soumis, — c'est-à-dire plus elle tend à régler, non seulement quelque détail particulier, mais toute ta vie, — plus intense sera cet exercice et mieux il te fera entrer dans la volonté de Dieu. Telle est la grande valeur de l'obéissance : mettre la vie

de l'homme dans la volonté de Dieu ; donner à l'homme, en chaque circonstance, la possibilité de se régler, non selon sa volonté si faible et fragile, si sujette à l'erreur, si limitée et aveugle, mais selon la volonté de Dieu, si bonne, si parfaite, si sainte qu'elle ne peut jamais se tromper, ni vouloir le mal, mais vise uniquement au bien — non le bien transitoire qui est aujourd'hui, et demain n'est plus, mais le bien éternel, impérissable.

L'obéissance te fait faire cet heureux échange : renoncer à ta volonté pour embrasser celle de Dieu. C'est le motif pour lequel les saints couraient vers l'obéissance. Il est dit de Sainte Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus : « non seulement elle volait pour exécuter les commandements, mais en jouissait extrêmement et sautait de joie en obéissant » (Sp. p. 74). S'il peut coûter à la nature de renoncer à sa volonté, à un projet, un plan, un travail fort aimé et caressé, l'âme de vie intérieure ne s'arrête pas à cet acte de renoncement, mais celui-ci, en la faisant souffrir et lutter pour se vaincre elle-même, la lance beaucoup plus loin : il la fixe dans la volonté même de Dieu qui se présente à elle cachée sous la voix de l'obéissance, et elle tend à cette volonté de toutes ses forces, puisque embrasser la volonté de Dieu, c'est embrasser Dieu même.

Colloque

« Oh ! qu'elle est douce et glorieuse, cette vertu de l'obéissance qui renferme toutes les autres vertus ! Parce qu'elle naît de la charité et qu'en elle est fondée la pierre de la sainte foi ; elle est une reine, et celui qui l'épouse ne sent aucun mal, mais bien la paix et la quiétude. Les vagues du mal orageux ne peuvent lui nuire, parce qu'elle navigue dans votre volonté, mon Dieu... Elle n'a aucun désir qui ne soit satisfait, parce que l'obéissance lui fait désirer Vous

seul, ô Seigneur, qui pouvez, savez et voulez accomplir ses désirs. Oh ! obéissance, qui naviguez sans fatigue, et arrivez sans péril à la porte du salut ! O Jésus, je vois que l'obéissance se conforme à Vous, je la vois monter avec Vous dans la nacelle de la sainte Croix. Accordez-moi donc, ô Seigneur, cette sainte obéissance, ointe de vraie humilité, droite sans aucune bifurcation, qui porte avec elle la lumière de la grâce divine. Accordez-moi cette perle cachée et foulée aux pieds par le monde, elle qui se dévalorise elle-même en se soumettant aux créatures par amour pour Vous » (Ste Cath. de Sienne).

O Seigneur, je n'ai qu'une seule vie, comment pourrais-je mieux l'employer pour votre gloire et ma sanctification, qu'en la soumettant directement à l'obéissance ? Ainsi seulement, j'aurai la certitude de ne pas perdre mon temps et de ne pas me tromper, puisque obéir c'est faire votre volonté. Et si ma volonté est fort défectueuse, la vôtre est sainte et sanctifiante ; si ma volonté n'a que le triste pouvoir de me mettre dans l'erreur, la vôtre possède celui de sanctifier ma pauvre vie et toutes les actions, même les plus simples et indifférentes, accomplies sous son impulsion. O Seigneur, c'est bien le désir de vivre totalement dans votre volonté qui me pousse vers l'obéissance, me fait aimer et embrasser cette vertu, malgré mon grand amour de la liberté et de l'indépendance.

O sainte et sanctifiante volonté de mon Dieu, je veux vous aimer par-dessus tout, je veux vous embrasser à chaque instant de ma vie ; je ne veux plus rien faire sans ou hors de Vous.

17

VIENS, SUIS-MOI

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, qui pour nous, Vous êtes fait obéissant jusqu'à la mort de la Croix, apprenez-moi à suivre votre exemple.

Méditation

1. — Au jeune homme qui aspirait à la perfection, Jésus a dit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres — c'est le conseil de la pauvreté évangélique — ...puis, viens et *suis-Moi* » (Mat. XIX, 21), — c'est le conseil, selon Saint Thomas, de l'obéissance volontaire —. En effet, suivre Jésus signifie imiter ses vertus parmi lesquelles l'obéissance se trouve certainement en première ligne. Jésus vient au monde pour accomplir la volonté de son Père : « Voici, Je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Hébr. X, 7). A différentes reprises, durant sa vie, Il l'atteste expressément : « Je suis descendu du ciel pour faire, non pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui M'a envoyé » (Jean, VI, 38), et Il déclare même que sa nourriture, c'est-à-dire ce qui Le soutient, forme la base de sa vie, c'est justement l'accomplissement de la volonté de son Père (cfr. Jean, IV, 34). Mais Jésus aussi a voulu exprimer concrètement sa dépendance vis-à-vis du Père céleste en se soumettant aux créatures qui, selon l'ordre naturel, avaient sur Lui, en tant qu'homme, quelque autorité. Il vécut ainsi, pendant trente ans, soumis en tout à Marie et à Joseph, reconnaissant, dans leur autorité, celle du Père. « Il leur était soumis » (Lc. II, 51) dit l'Evangile, résumant en ces brèves paroles la longue période de la vie privée du Sauveur. Ensuite, durant sa vie publique et surtout durant sa Passion, Il a toujours donné l'exemple de l'obéissance à

l'autorité constituée, tant religieuse que civile, se soumettant même aux juges et aux bourreaux, se faisant, selon le mot de Saint Paul, « obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix » (Phil. II, 8). Venu au monde par obéissance, Jésus a voulu vivre dans l'obéissance, et par obéissance Il a embrassé la mort, répétant, au Jardin des Oliviers : « Père... que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne » (Lc. XXII, 42). Suivre Jésus dans la vie parfaite signifie donc embrasser volontairement une vie de totale dépendance ; et Saint Thomas, se basant précisément sur cette raison, conclut que l'obéissance appartient à l'essence de l'état de perfection.

2. — Suivre Jésus signifie aussi répondre pleinement à son invitation : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même » (Math. XVI, 24). Or, le plus grand acte de renoncement que l'homme puisse poser, est bien le sacrifice de sa liberté, en s'assujettissant en tout à l'obéissance. De fait, « rien n'est plus cher à l'homme que la liberté de sa volonté, car c'est ce qui le rend maître aussi des autres ; grâce à cette liberté, il peut user et jouir d'autres biens et dispose de tous ses actes. Et de même que l'homme, en abandonnant ses richesses ou ses proches, y renonce, ainsi, en abandonnant la liberté de sa volonté propre qui le rend maître de lui-même, il se renonce lui-même » (St Thomas — La perf. de la vie spir.). Pour ce motif, le vœu d'obéissance est le sacrifice le plus grand, le plus méritoire, que l'homme puisse offrir à Dieu.

Laisser diriger notre vie par un autre : voilà en quoi consiste le sacrifice de l'obéissance. Chaque homme est libre ; cette liberté, il l'a reçue de Dieu, et il a donc le droit de se gouverner lui-même selon son propre jugement et ses vues personnelles. Or, celui qui promet obéissance renonce

librement à ce droit, l'offrant *librement* en holocauste pour le service, le culte, la gloire de Dieu. Comme l'holocauste du peuple élu était la victime qui se consumait tout entière en l'honneur de Dieu, sans qu'aucune partie en fut épargnée, ainsi le vœu d'obéissance immole *tout* l'homme en l'honneur de Dieu. De cette manière, l'obéissance sacrifie à fond notre personnalité ou, plus exactement, elle sacrifie tout ce qu'il y a en elle d'égoïste : l'attachement aux vues, aux inclinations, aux exigences personnelles ; et en ce sens, rien ne nous aide autant que l'obéissance à nous libérer de l'amour-propre, à nous dépouiller de nous-mêmes. Mais en même temps, loin de détruire la personnalité, l'obéissance l'utilise de la façon la plus belle, la plus grande et la plus glorieuse en la faisant renoncer à elle-même pour adhérer totalement à Dieu, à la sainte et sanctifiante volonté de Dieu.

Colloque

« O Jésus, qui avez été obéissant jusqu'à la mort, Vous ne pourrez vouloir qu'une âme qui Vous aime suive un autre chemin que celui que Vous avez suivi » (cfr. TJ. Fd. V, pp. 1099-1100). Et voici que je me décide à Vous suivre, à marcher sur vos traces dans le chemin de la sainte obéissance, cette voie creusée dans le rocher solide de vos exemples, de votre très humble soumission, de vos ineffables assujettissements. « Vous, ô Dieu, qui régnez sur les Anges, à qui obéissent les Principautés et les Puissances, étiez soumis à Marie, et non seulement à Marie, mais encore à Joseph, à cause de Marie. Qu'un Dieu obéisse à sa créature, est une humilité sans exemple. O Seigneur, Vous Vous abaissez, et je m'exalterais ? O mon âme, si tu dédaignes d'imiter l'exemple d'un homme, il ne sera certes pas indigne de toi d'imiter ton Créateur. Si, peut-être, tu ne peux Le suivre jusqu'où Il va, daigne au moins Le suivre jusqu'où

Il veut descendre pour toi » (Cfr. St Bernard).

O Jésus, accordez-moi de Vous suivre dans la voie de l'obéissance, donnez-moi un profond esprit de foi pour pouvoir reconnaître toujours, dans la voix de l'obéissance, votre voix, votre volonté. « Enseignez-moi, ô Seigneur, à m'abandonner avec confiance à votre parole : « Qui vous écoute, M'écoute ». Apprenez-moi à oublier ma propre volonté ; ce sacrifice, Vous l'appréciez beaucoup parce qu'il Vous rend Maître de ce libre arbitre que Vous m'avez donné Vous-même. C'est le don que je veux Vous offrir en toute sa plénitude, sans la moindre réserve. Faites que je sois fidèle à cette résolution et alors, malgré les répugnances et les luttes de la nature, je parviendrai à me conformer à ce que Vous me commandez ; en somme, avec ou sans peine, j'arriverai à m'y soumettre. Je le sais, ô Seigneur, Vous ne manquerez pas de m'aider et, en assujettissant, pour votre amour, ma raison et ma volonté, Vous m'apprendrez à les maîtriser. Une fois maître de moi-même, je pourrai me consacrer parfaitement à Vous, en Vous offrant une volonté pure, afin que Vous l'unissiez à la vôtre » (cfr. TJ. Fd. V. pp. 1104-1105).

18

LIBRE IMMOLATION DE LA LIBERTE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, divin Agneau immolé volontairement à la gloire du Père, faites-moi comprendre la grande valeur de l'immolation volontaire.

Méditation

1. — Le vœu d'obéissance a été excellemment défini comme étant « la libre immolation de la liberté » (Pie XII, Alloc. Congr. Relig. 1950). Cette définition met en évidence la

notion d'immolation *libre,* ce qui fait penser — bien plus qu'à une passivité nonchalante — à une intense et noble activité qui consiste dans le renoncement *volontaire* au propre vouloir, pour se soumettre *volontairement* à la volonté de Dieu, exprimée dans les commandements des supérieurs. Nous sommes donc bien éloignés de la pensée d'une obéissance mécanique, matérielle, ou forcée, subie nécessairement, par laquelle l'homme agit comme une machine ou comme un valet qui se soumet à son maître uniquement parce qu'il ne peut faire autrement. Dans ce cas, il n'y a que le nom et l'apparence extérieure de l'obéissance, mais en réalité, il y manque le contenu intérieur, l'acte formel, qui consiste précisément dans le renoncement libre, et donc conscient, à la volonté propre pour adhérer à la volonté de Dieu manifestée par les ordres du supérieur. L'obéissance ne sera un holocauste parfait qu'à condition de comporter ce double élément : *libre renoncement à soi* et *libre adhésion à la volonté divine.* En ce cas, elle sera agréable et précieuse aux yeux de Dieu « beaucoup plus que les victimes » (cfr. Osée VI, 6). Si ce double élément intérieur vient à manquer, l'acte extérieur d'obéissance pourra suffire pour ne pas manquer au vœu ou à la promesse faite, mais il perdra sa valeur profonde et n'arrivera jamais à détacher l'homme de sa volonté pour le lancer dans la volonté de Dieu.

Lorsque tu te contentes d'une obéissance matérielle, forcée, tu n'accomplis pas l'acte interne de renoncement à toi-même ; même si tu te conformes extérieurement à l'ordre reçu, tu conserves cependant intérieurement ta volonté ; tu ne peux donc pas prétendre avoir réalisé l'immolation de la liberté, ni avoir embrassé librement la volonté divine. Une obéissance pareille est un contresens pour une âme qui aspire à l'union avec Dieu, c'est vouloir arriver à la fin sans employer les moyens, c'est échanger la monnaie précieuse

de la véritable obéissance contre une vile monnaie d'étain. Sainte Thérèse de Jésus nous dit que « l'obéissance est le plus court chemin et le moyen le plus puissant pour arriver à un si heureux état (de l'union avec Dieu) » (Fd. V, p. 1104) ; il ne s'agit évidemment que de cette obéissance qui est la « libre immolation de la liberté » pour n'avoir d'autre désir que de faire la volonté de Dieu.

2. — Une « libre immolation » exige toujours pleine conscience et connaissance de la part de celui qui l'accomplit ; il doit en être ainsi de l'acte d'obéissance. Si tu as fait le vœu ou la promesse d'obéissance, veille toujours à bien garder en éveil le sens de la responsabilité de cet engagement. Lorsque tu as prononcé la formule de ta profession, tu as eu l'intention d'offrir ta volonté en holocauste au Seigneur, pour te laisser guider par celui qui Le représente ; c'est pourquoi, devant les divers ordres de l'obéissance — et surtout devant ceux qui contrarient le plus tes vues personnelles ou qui, pour quelque motif que ce soit, te sont pénibles — il te faut être vigilant, afin qu'il ne t'arrive pas de reprendre pratiquement ce que tu as offert par vœu, ce qui équivaudrait à dérober une partie de ton holocauste. Ta volonté n'est plus tienne, tu l'as déjà consacrée, sacrifiée sur l'autel du Seigneur ; tu n'es donc plus libre de la reprendre. Par contre, tu dois user de ta liberté pour vivre et réaliser ton offrande, au jour le jour, c'est-à-dire pour renouveler continuellement, devant chaque modalité de l'obéissance, l'immolation de ta liberté. Obéissance bénie qui te permet de réaliser ton holocauste ! « Si vous ne remettez pas votre volonté au Seigneur de cette sorte — écrivait Thérèse de Jésus à ses filles — vous ressemblez à quelqu'un qui montre une pierre précieuse, s'apprête à la donner et supplie qu'on la reçoive, mais qui, dès qu'on étend la main pour la prendre,

la garde fort bien » (Ch. XXXIV, p. 749). Ce cas est malheureusement toujours à prévoir, même chez toi ; en effet, tout en ayant sacrifié, par vœu, ta volonté, celle-ci demeure encore entre tes mains, et c'est d'elle précisément que dépend le fait de rester fidèle à ton vœu. Il est donc nécessaire que tu sois bien décidé à vaincre tes répugnances pour embrasser la volonté de Dieu exprimée dans les commandements des supérieurs.

« L'obéissance est le poids des forts » (Pie XII, Alloc. Carm. Déch. sept. 1952), justement parce qu'elle requiert la force de se renoncer soi-même ; mais ce poids, c'est-à-dire ce renoncement, est doux pour l'âme éprise de la volonté de Dieu, car c'est dans son amour qu'elle trouvera toujours la force de se renoncer.

Colloque

O Seigneur, est-il idéal plus grand et plus beau que celui d'arriver à conformer totalement ma volonté à la vôtre, de manière que ce ne soit plus ma volonté mais la vôtre qui me dirige, me guide, me gouverne dans tous mes mouvements et toutes mes actions ?

Oh ! qu'il est sublime, cet état de parfaite conformité à votre divin vouloir ! Et Vous me redites encore que « pour acquérir ce trésor, il n'est meilleur moyen que de creuser la mine de l'obéissance, afin de l'extraire à force de peiner. Plus je creuserai, plus je trouverai ; plus je me soumettrai aux hommes pour votre amour, sans autre volonté que celle de mes supérieurs, plus je deviendrai maître de me conformer à celle de Dieu. Telle est l'union véritable avec Vous, mon Dieu... c'est cette union-là que je désire et non pas ce délectable anéantissement auquel on donne le nom d'union mais qui ne l'est véritablement que lorsqu'elle est précédée de la première. Vous me faites bien

comprendre que si j'ai peu d'obéissance et trop de volonté personnelle, l'union se fera avec mon amour-propre et non avec votre volonté. Qu'il Vous plaise, Seigneur, que j'agisse conformément à cette conviction » (cfr. TJ. Fd. V, pp. 1105-1106).

O Seigneur, Vous le savez, il ne plaît pas à ma volonté de se soumettre, de renoncer à soi-même pour s'assujettir au vouloir d'autrui ; il y a en moi un amour très fort de la liberté, de l'indépendance qui m'incite à chercher mille prétextes, mille moyens pour échapper à la nécessité de la soumission. Mais Vous savez aussi qu'il n'y a rien au monde que je n'aime, recherche, ni désire autant que votre volonté. Et pour vivre dans votre volonté, pour avoir la certitude et la joie d'agir en toutes choses selon votre divin vouloir, je suis prêt, avec votre secours, à faire n'importe quel sacrifice, à immoler ma liberté jusqu'au bout. O Seigneur, augmentez mon amour pour votre sainte volonté, allumez en moi la passion de votre volonté, et alors croîtra en mon âme l'amour de l'obéissance, ce canal d'or au travers duquel m'arrive le trésor précieux de votre volonté.

19

OBEISSANCE SURNATURELLE

PRESENCE DE DIEU — Apprenez-moi, Seigneur Jésus, à ne voir que Vous dans mes supérieurs.

Méditation

1. — Voici un excellent conseil de Saint Jean de la Croix : « ...ne jamais regarder ton supérieur, quel qu'il soit, comme au-dessous de Dieu, puisqu'il est son représentant » (« Précautions... » p. 1164). S'il te manque ce regard surnaturel qui te fait voir Dieu dans la personne du supérieur,

ton obéissance ne pourra être surnaturelle. Pour qu'elle le soit, il est nécessaire d'être animé par ce seul motif : j'obéis parce que mon supérieur représente Dieu pour moi, me parle en son nom ; mon supérieur est pour moi comme un « Christ » : « *hic est Christus meus* ».

Il ne faut pas obéir par confiance humaine dans la personne de ton supérieur, c'est-à-dire parce qu'il est intelligent, prudent, capable, qu'il te comprend ou t'aime, etc. : c'est là de l'obéissance naturelle, fruit de la prudence humaine, qui est un acte bon en soi, mais non surnaturel. Il ne faut pas obéir non plus parce que ce qui t'est commandé est le plus parfait : telle n'est pas encore la vraie raison de l'obéissance, qui consiste uniquement à obéir parce que Dieu veut tout ce que le supérieur commande. Un seul cas fait exception, à savoir, si le supérieur commandait de commettre un péché, ce que Dieu ne peut, certes, vouloir ; ou encore, si les ordres n'étaient pas conformes à la Règle ou aux Statuts que tu as embrassés : en ce cas, ils seraient illégitimes. Mais pour tout le reste, il ne faut mettre aucune réserve à ton obéissance. Tu n'as même pas à hésiter, dans la crainte que le supérieur puisse te demander un acte moins parfait, car même s'il t'ordonnait une chose objectivement moins parfaite qu'une autre (par exemple, de te reposer plutôt que de travailler) elle serait néanmoins la plus parfaite pour toi, puisque, par le simple fait que le supérieur te l'a ordonnée, il est évident que c'est précisément cela, et non autre chose, que Dieu veut *de toi* en ce moment. Il pourrait très bien se faire que tu entrevoies, *in abstracto*, la possibilité de faire une chose plus parfaite que celle qui t'est commandée, et que ton idée soit meilleure que celle du supérieur ; mais, en réalité, il n'y a aucun doute : rien ne peut être plus parfait que ce que Dieu te commande par le truchement du supérieur.

2. — Si tu ne peux baser ton obéissance sur un motif de confiance humaine dans les qualités de ton supérieur, tu dois cependant la baser sur la confiance surnaturelle, c'est-à-dire celle qui repose dans le gouvernement surnaturel du Seigneur à travers les supérieurs qu'Il t'a donnés. Même si tu venais à te trouver devant des supérieurs moins droits, moins vertueux, tu n'aurais aucun motif de craindre. La foi t'enseigne, en effet, que Dieu domine et gouverne tout et qu'il n'est pas de volonté humaine qui puisse se soustraire à son divin vouloir. Admettons que le supérieur se trompe et t'ordonne une chose, bonne en soi ou indifférente, mais pour un motif moins droit, Dieu saura toujours se servir de ses erreurs pour le bien de ton âme, et même de ses intentions moins droites pour te faire réaliser ce qu'Il veut de toi. Voici ce qui est certain : Dieu te dirige par l'intermédiaire de tes supérieurs, et ceux-ci ne sont pas indépendants de Lui, mais Dieu même se sert d'eux comme d'instruments qu'Il emploie à son gré. C'est pourquoi il te faut recourir à ton supérieur avec confiance, car c'est à Dieu que tu recours en recourant à lui, à Dieu que tu obéis en lui obéissant. Une obéissance semblable est entièrement surnaturelle et te met en contact direct avec la volonté divine.

« Considérez ainsi votre supérieur, et vous en retirerez beaucoup de profits et d'avantages ; sans cela, vous y auriez, au contraire, beaucoup de perte et de dommage. Veillez donc avec le plus grand soin à ne pas vous offusquer de son naturel, ni de ses manières, ni de ses procédés ou autres choses de ce genre ; vous vous causeriez un tel dommage que votre obéissance, qui doit être divine, ne serait plus qu'une obéissance humaine. Vous agiriez ou non, uniquement d'après les motifs sensibles que vous découvririez dans votre supérieur, et non par amour pour ce Dieu invisible que vous servez en lui. Votre obéissance sera vaine et d'autant

plus infructueuse que vous serez plus triste quand le Prieur sera de mauvaise humeur, ou plus joyeux quand il sera de bonne humeur. Je vous l'assure, c'est en suggérant ces vues humaines, que le démon a ruiné la perfection d'une foule de religieux. Leur obéissance est de très peu de valeur devant Dieu, quand elle se guide d'après les défauts ou les qualités des supérieurs » (JC. « Précautions » pp. 1164-1165).

« Si tu veux que ton obéissance ait toute sa valeur, fixe ton regard uniquement sur Dieu « que tu sers dans ton supérieur » (ib.).

Colloque

O Seigneur, augmentez mon esprit de foi, afin que je puisse Vous voir vivant dans l'âme de mes supérieurs. Puissé-je redire, spontanément et sincèrement, en présence de chacun d'eux : « *hic est Christus meus !* ». C'est uniquement de cette manière qu'à travers l'obéissance, une vie de rapports continuels, d'intimité ininterrompue avec Vous, me sera possible. Si, dans le Sacrement de l'Autel, je Vous trouve vivant et palpitant sous le voile des espèces eucharistiques, toujours prêt à accueillir et à nourrir mon âme, je puis, bien que d'une façon différente, Vous trouver caché aussi dans la personne de mes supérieurs, à travers lesquels Vous me parlez, toujours prêt à dissiper mes doutes, à me manifester votre sainte volonté, à me diriger, me guider sur la route que, de toute éternité, Vous avez choisie pour ma sanctification.

Pourquoi alors, ô Seigneur, m'arrêterais-je aux apparences humaines des supérieurs ? Cela ne servirait qu'à m'empêcher de Vous retrouver en eux, de reconnaître votre volonté dans la leur. Aidez-moi, mon Dieu, à dépasser tous les côtés humains de l'obéissance, pour me mettre en contact avec Vous, avec votre volonté divine. De même que, dans

l'Eucharistie, je ne peux m'arrêter aux espèces créées du pain et du vin, ainsi ne dois-je pas, en obéissant, considérer la personne du supérieur, mais votre seule volonté qui arrive jusqu'à moi à travers les apparences d'un ordre, d'un commandement humain. O Jésus, quel grand mystère ! L'Eucharistie me donne votre Corps, votre Sang, votre Divinité : telle est la puissance du Sacrement que Vous avez institué ; l'obéissance me donne votre volonté, me fait communier à elle : tel est le pouvoir de l'autorité que Vous avez établie.

Après avoir compris cette vérité profonde, comment oserais-je encore, ô Seigneur, discuter et hésiter devant les ordres de mes supérieurs ? « Ne serait-il pas fort étrange que Vous me commandiez de faire telle chose qui Vous tient à cœur, et que je refuserais d'obéir sous prétexte d'en faire une autre qui me semble meilleure ! Belle manière d'avancer dans votre amour ! Ce serait Vous lier les mains et croire que Vous ne puissiez me mener à la perfection que par une seule voie !... » (cfr. TJ. Fd. V, p. 1100). Non, Seigneur, qu'il n'en soit pas ainsi ! Je Vous suivrai partout où Vous me conduirez au gré de la sainte obéissance.

20

OBEISSANCE AVEUGLE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus qui, par amour pour moi, avez voulu Vous soumettre à vos propres créatures, apprenez-moi à obéir aveuglément.

Méditation

1. — Lorsqu'on voit Dieu dans le supérieur, on obéit sans discussions, sans raisonnements inutiles, sans délai : « *Christus jubet, sufficit* », le Christ commande, cela me

suffit. D'ailleurs, qu'irais-je encore chercher, lorsque je sais que les ordres de mes supérieurs sont ceux de Dieu même ? Même si la chose commandée m'est difficile ou pénible, le fait de savoir avec certitude que c'est bien le Seigneur qui l'attend de moi, me donnera la force de l'entreprendre avec promptitude, sans opposer la moindre résistance.

Certes, il peut y avoir des cas où un motif raisonnable permet de penser qu'un ordre donné a été imposé sans tenir compte d'éléments qui, s'ils étaient négligés, pourraient causer préjudice au supérieur lui-même, et alors il est bon et même quelquefois nécessaire de le faire remarquer. De même, il n'y a aucune imperfection à demander des explications, lorsque l'ordre ne nous semble pas clair ou nous met dans un embarras sérieux, mais il faut le faire avec humilité, sans insistance, et être toujours prêt à s'en remettre à la disposition du supérieur. Pour le reste, il faut être bien décidé à ne pas vouloir raisonner ni discuter les ordres reçus, à ne pas rechercher les motifs qui peuvent avoir poussé le supérieur à donner un ordre déterminé. Si nous nous mettons à argumenter sur l'obéissance, nous nous créerons des difficultés pour obéir ; il faut donc trancher net tout raisonnement, même intérieur, pour en faire un beau sacrifice au Seigneur. Le pire serait de communiquer nos raisonnements à d'autres, de critiquer les dispositions des supérieurs, etc. de telle sorte qu'on créerait aussi des difficultés à obéir chez autrui.

Si tu veux offrir toute ta personnalité au Seigneur, tu dois renoncer totalement à ta manière de voir qui, aussi bonne qu'elle puisse être, sera toujours infiniment inférieure à celle de Dieu. Or, c'est par les ordres des supérieurs que Dieu te fait agir selon ses vues.

2. — Dire que le supérieur nous manifeste la volonté de

Dieu, ne signifie pas pour autant que tout ce qu'il pense, dit ou veut, est pensé, dit ou voulu par Dieu même ; certes pas. Mais il faut entendre que lorsque le supérieur, en tant que tel, donne un ordre légitime, cet ordre est la manifestation certaine de la volonté de Dieu. L'obéissance aveugle est justement celle qui, dépassant tout jugement ou opinion personnelle, adhère aux ordres des supérieurs, uniquement parce qu'elle y reconnaît la volonté divine. Elle est *aveugle* parce qu'elle prive l'intelligence de lumière en ne lui permettant pas de tenir compte de son propre jugement, d'examiner les raisons des supérieurs, de discuter l'ordre reçu ; *aveugle,* parce qu'elle se fonde uniquement sur un motif de foi, car c'est précisément par la foi que nous savons que la volonté de Dieu nous est manifestée par les supérieurs. Et comme la foi est une connaissance « obscure », on peut dire que l'obéissance qu'elle inspire est « privée de lumière naturelle » et par conséquent aveugle. En d'autres termes, c'est une obéissance qui ne se base pas sur la bonne raison des motifs humains, mais sur cet unique motif de foi, à savoir que celui qui écoute les supérieurs, écoute Dieu. « Qui vous écoute, M'écoute » (Lc. X, 16).

Dans le cas où l'opinion du sujet serait meilleure que celle du supérieur, l'obéissance aveugle ne consiste pas à renier son propre jugement jusqu'à affirmer le contraire — ce qui ne serait pas conforme à la vérité — mais simplement à renoncer à se régler selon son avis personnel et à juger qu'il faut *obéir également,* parce qu'il est certain que Dieu veut de nous ce que le supérieur a ordonné et non ce qui nous semble meilleur et l'est peut-être en soi objectivement.

Celui qui, sous prétexte du plus parfait, sort de la voie de l'obéissance, quitte, par là même, la voie sûre de la volonté de Dieu, pour s'engager dans le chemin périlleux

et plein d'embûches de la volonté propre ; et il est certain qu'une âme consacrée ne peut rien faire qui soit agréable à Dieu en dehors de la sainte obéissance. « Le religieux — dit Saint Jean de la Croix — n'est pas le maître de ses œuvres ; c'est l'obéissance. S'il les soustrait à l'autorité, on lui en demandera compte comme d'œuvres perdues » (« Précautions », p. 1164).

Colloque

« O Seigneur, que vos voies sont différentes de nos pauvres jugements ! Vous ne demandez qu'une chose à l'âme qui est résolue de vous aimer et s'abandonne entre vos mains, c'est qu'elle obéisse, qu'elle examine consciencieusement ce qui contribuera le plus à votre gloire et le désire. Elle n'a pas besoin de chercher sa voie ni de la choisir ; sa volonté est désormais la vôtre. Pour vous, ô mon Seigneur, vous prenez soin de la conduire par le sentier qui lui sera le plus profitable. Le Supérieur n'aura peut-être pas pour but l'avancement spirituel de cette âme... mais vous, ô mon Dieu, vous l'avez ; vous disposez peu à peu l'âme et ses occupations de telle sorte que nous nous trouvons ensuite, sans savoir comment, en possession d'un grand esprit d'oraison, et nous sommes nous-mêmes étonnés de nos progrès » (TJ. Fd. V, p. 1101).

« Mon Dieu, de quelles inquiétudes on se délivre en faisant le vœu d'obéissance !... N'ayant pour boussole que la volonté des supérieurs, on est toujours assuré d'être dans le droit chemin, n'ayant pas à craindre de se tromper, même s'il paraît certain à nos yeux que les supérieurs se trompent. Mais lorsqu'on cesse de consulter la boussole infaillible, aussitôt l'âme s'égare dans des chemins arides où l'eau de la grâce lui manque bientôt. O Jésus, l'obéissance est la boussole que Vous m'avez donnée pour me conduire sûre-

ment au rivage éternel. Qu'il m'est doux de fixer sur Vous mon regard et d'accomplir ensuite votre volonté ! » (cfr. TEJ. HA., p. 260).

O Seigneur, je veux m'appliquer à l'obéissance avec une confiance inébranlable en votre pouvoir divin qui dirige et guide tout et fait que tout converge, d'une manière ineffable, au bien de mon âme. Je veux m'adonner à l'obéissance sans la moindre hésitation ; en me liant à elle, c'est à Vous et à votre divine volonté que je me lie.

21

DIFFICULTES DE L'OBEISSANCE

PRESENCE DE DIEU — Enseignez-moi, Seigneur Jésus, le secret de l'obéissance humble, soumise à n'importe quel supérieur, à n'importe quel ordre.

Méditation

1. — Bien que l'obéissance soit précieuse au point de placer toute une vie sous le signe de la volonté de Dieu, elle présente néanmoins ses difficultés particulières qui proviennent, en grande partie, du fait que nous n'obéissons pas immédiatement à Dieu Lui-même, mais à ses représentants. Il arrive souvent que nous oublions de déceler Dieu dans nos supérieurs et de reconnaître en eux son autorité. Par exemple, si nous devons obéir à un ancien collègue ou même un ancien étudiant — ce qui n'est pas rare dans la vie religieuse — plus jeune et moins expérimenté que nous, comme nous connaissons parfaitement ses lacunes et ses défauts, nous pouvons être tentés de sous-estimer son autorité, de sous-évaluer ses ordres. Alors, la vie d'obéissance devient fort épineuse, on a peine à se soumettre, on ne recourt pas à son

supérieur avec une confiance toute filiale et, ce qui pis est, on se donne raison. Il y a, dans cette situation même, une grosse erreur de perspective ; on oublie que le supérieur, quel qu'il soit, est toujours revêtu d'une autorité qui vient de Dieu, uniquement parce qu'il a été appelé à cet office. Cette autorité elle-même reste immuable, elle conserve la même valeur qu'il s'agisse d'un supérieur âgé ou d'un jeune, expérimenté et vertueux ou d'un autre qui l'est moins. Au fond, il faut en cas de difficulté accuser notre manque d'esprit surnaturel, d'esprit de foi. Nous jugeons les choses spirituelles selon nos vues naturelles, nous les regardons sous l'angle des valeurs humaines ; de cette manière il nous est impossible d'entrer vraiment dans la voie de l'obéissance, entièrement basée, au contraire, sur des situations et des motifs surnaturels. Il faut savoir rejeter les considérations humaines sur la personne du supérieur, sur ses qualités ou défauts, son passé, etc. pour voir en lui uniquement le représentant de Dieu, de l'autorité divine. Cette attitude, certes, peut quelquefois engendrer des luttes, exiger des efforts considérables qu'il est absolument nécessaire de s'imposer sous peine de perdre le fruit de la vertu d'obéissance. Il est indéniable que, plus nous nous efforcerons de considérer dans les supérieurs, l'autorité qui parle au nom de Dieu, plus notre obéissance sera parfaite et méritoire, bien plus, Dieu Lui-même se chargera de nous guider à travers leurs agissements.

2. — Le manque d'humilité s'unit très souvent, pour ne pas dire toujours, au manque d'esprit surnaturel. Il en coûte à l'amour-propre de dépendre d'autrui et de s'y assujettir ; il est pénible de soumettre nos affaires personnelles au jugement et au contrôle d'une autre personne et de nous en remettre à ses décisions. Il en coûte surtout lorsque le

supérieur peut nous paraître, au moins sous certains aspects, inférieur à nous-mêmes, par l'âge, la culture, l'expérience, les capacités ; et voici que le « moi », piqué dans son orgueil, s'insurge fortement, déguisant sa résistance sous mille prétextes. Il s'agit, en l'occurence, d'une grossière méprise car, tout en admettant que certains défauts ou incapacités du supérieur soient manifestes, nous n'avons pas à nous y arrêter ; un seul fait importe : c'est Dieu qui l'a constitué dans sa charge. Il l'a préposé à notre gouvernement et lui a donné la mission de nous diriger à sa place. Ses qualités, ses défauts personnels n'influent en aucune façon sur la supériorité que Dieu lui a conférée. Naturellement, de son côté, le supérieur doit s'étudier à acquérir les vertus et les capacités indispensables à l'exercice de son office, au cas où il ne les posséderait pas, mais c'est là son affaire. Pour nous, ses sujets, une seule chose est nécessaire : nous soumettre à lui avec une humilité filiale, nous laisser guider, diriger par lui. Il est proprement, dans le cas qui nous occupe, question d'humilité, parce qu'au fond, s'humilier signifie s'abaisser, demeurer à sa place. Or la place d'un sujet devant son supérieur, est marquée du sceau d'une humble dépendance. Considérons un moment l'obéissance de Jésus ; nous verrons briller en Lui, au plus haut degré, la vraie attitude de l'être humble : étant Dieu, « Il s'anéantit Lui-même, prenant condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes... Il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! » (Phil. II, 7 et 8). Combien notre abaissement, notre soumission et notre dépendance vis-à-vis de nos supérieurs, comptent pour peu de chose devant les profonds abaissements de Jésus qui, Dieu incarné, a voulu vivre comme un homme quelconque, se soumettant à ses propres créatures !

Persuadons-nous donc que, si notre obéissance pèche par

défaut, la faute en est presque toujours à un manque d'humilité.

Colloque

« Mon doux Sauveur, pourrais-je Vous voir, par amour pour moi, obéissant à vos créatures, et refuser de l'être moi-même, par amour pour Vous, à ceux qui Vous représentent ? Pourrais-je Vous voir, obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix, sans embrasser amoureusement cette vertu et la croix sur laquelle Vous l'avez consommée ?

« Je veux m'efforcer, autant qu'il m'est possible, d'imiter votre exemple, obéissant par amour pour Vous, à chaque créature, supérieure, égale, ou inférieure, d'une obéissance totale, sans répliques, murmures ou retards, mais allègrement, amoureusement. C'est pourquoi je ne veux en rien rechercher le motif pour lequel telle activité ou telle autre m'est ordonnée, moins encore considérer la manière dont elle m'est ordonnée, ou la personne qui commande. Je ne veux voir que votre seule volonté et me laisser guider, suivant votre exemple, dans n'importe quelle direction, par n'importe quelle personne, qu'il s'agisse d'ordres agréables ou pénibles, qui me conviennent ou non. Peu importe ! Que l'obéissance fasse de moi ce qui lui plaît.

« O Jésus, qui avez voulu réparer la désobéissance d'Adam et la mienne au prix de votre vie ; Jésus, qui, par votre mort, m'avez acquis la grâce de l'obéissance, je ne veux de vie que pour Vous la sacrifier par une obéissance continuelle et parfaite » (St. François de Sales).

« Il est vrai, Seigneur, que Vous voulez cultiver l'obéissance dans nos cœurs, mais il existe un sérieux obstacle : nous ne voulons pas reconnaître que c'est Vous qui parlez et agissez par l'entremise de nos supérieurs ; et nous sommes aussi trop attachés à notre volonté » (Ste M.-Mad. de' Pazzi).

22

JÉSUS PERSÉCUTÉ

Dimanche de la Passion

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, introduisez-moi dans le mystère de votre Passion, daignez m'y associer, afin que je puisse participer ensuite à votre Résurrection.

Méditation

1. — Aujourd'hui commence le « Temps de la Passion », période particulièrement consacrée au souvenir et à l'amoureuse contemplation des douleurs de Jésus. Le crucifix et les statues voilées, la suppression du *Gloria* à la Messe et les Répons de l'Office divin, l'absence du Psaume « *Judica me* » au commencement de la Messe, sont des signes de deuil par lesquels l'Eglise commémore la Passion du Seigneur. Dans les leçons de l'Office divin, le Pape Saint Léon nous exhorte à participer « à la Croix du Christ, afin que nous fassions, nous aussi, quelque chose qui nous unisse à ce qu'Il a fait pour nous, car, comme le dit l'Apôtre, si nous souffrons avec Lui, nous serons glorifiés avec Lui ». Il s'agit donc non seulement de méditer les douleurs de Jésus, mais d'y prendre part, de vivre sa Passion dans notre cœur et notre corps (cfr. II Cor. IV, 10), parce qu'ainsi seulement nous pourrons avoir part à ses fruits. Voilà pourquoi, avec la liturgie du temps, l'Eglise répète avec plus d'insistance que jamais : « Si vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas vos cœurs ». La voix du Seigneur se fait entendre, en ces jours, non par des paroles, mais par le témoignage éloquent des faits, par le grand événement de la Passion, mystère qui nous donne la preuve la plus convaincante de son amour infini pour nous. Ouvrons donc

notre cœur aux sublimes leçons de la Passion : voyons combien Jésus nous a aimés et combien nous devons L'aimer en retour ; apprenons que, si nous voulons Le suivre, il nous est nécessaire, à nous aussi, de pâtir, de porter la croix avec Lui et à sa suite. Et en même temps, ouvrons notre cœur à la plus vive espérance, parce que notre salut est dans la Passion de Jésus. Dans l'épître du jour (Hebr. IX, 11-15), Saint Paul nous présente la figure majestueuse du Christ, le Prêtre par excellence qui, « entra une fois pour toutes dans le sanctuaire (c'est-à-dire le ciel), nous ayant acquis une rédemption éternelle ». La Passion de Jésus nous a rachetés ; elle nous a ouvert, une nouvelle fois, la maison du Père ; c'est pourquoi, elle est le motif de notre espérance.

2. — L'Evangile (Jean, VIII, 46-59) nous narre un trait de la sourde hostilité des Juifs, prélude manifeste de la Passion de Jésus. Ces cœurs endurcis ne veulent admettre, d'aucune façon, la mission du Sauveur et s'ingénient de mille manières à combattre ses enseignements, pour le dénigrer devant le peuple en le présentant comme un menteur, un démoniaque. Leur aigreur s'accroît au point qu'ils décident de Le lapider : « Ils ramassèrent alors des pierres pour les Lui jeter ». La mort de Jésus est déjà décrétée par les Juifs, mais l'heure fixée par le Père n'étant pas encore venue, « Jésus se déroba et sortit du temple ».

Ce passage évangélique nous permet de considérer la conduite de Jésus vis-à-vis de ses persécuteurs : mansuétude, zèle pour leurs âmes, désintéressement personnel et total abandon à Dieu. Saint Grégoire le Grand écrit : « Considérez, frères bien-aimés, la mansuétude du Seigneur. Lui, qui était venu remettre les péchés, disait : Qui de vous Me convaincra de péché ? Lui, qui en vertu de sa divinité, pouvait justifier les pécheurs, ne dédaigne pas de prouver,

au moyen du raisonnement, qu'Il n'est pas pécheur » (BR).

Les calomnies se multiplient : « Tu es un samaritain et un démon te possède ». Le divin Maître répond, toujours avec mansuétude et seulement autant qu'il est nécessaire pour rendre témoignage à la vérité : « Je ne suis pas un possédé mais j'honore mon Père et vous, vous cherchez à me déshonorer ». Pour le reste, Il remet sa réputation et sa cause entre les mains de Dieu : « Je ne cherche pas ma gloire ; quelqu'un s'en occupe et juge ». Et entretemps, à travers les discussions, Il ne cesse d'instruire et d'illuminer les esprits pour tâcher de les arracher à l'erreur ; toujours oublieux de Lui-même, Il pense uniquement au bien des âmes. C'est ainsi que, précisément en cette pénible circonstance, Jésus nous donne de précieux enseignements : « Qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu... Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort ». Recueillons ces enseignements de la bouche du Maître persécuté, et conservons-les dans notre cœur avec un soin jaloux. De nos jours encore, le monde est plein de ses ennemis, de ceux qui combattent sa doctrine, méprisent sa Passion. Nous du moins, croyons en Lui et soyons-Lui des amis fidèles.

Colloque

« Louange à Vous, Dieu très miséricordieux, qui avez voulu nous racheter et nous élever par la Passion, les douleurs, le mépris et la pauvreté de votre Fils, alors que nous étions misérables, bannis, prisonniers et condamnés. Je cours donc vers votre Croix, ô Christ, vers la douleur, le mépris, la pauvreté, et, de toutes mes forces, je désire me transformer en Vous, ô Dieu-Homme souffrant, qui m'avez aimée jusqu'à endurer une mort horrible et honteuse, et cela, à seule fin de me sauver et de me donner l'exemple, afin que je puisse subir, pour votre amour, les adversités. C'est la per-

fection et une vraie preuve d'amour que de me conformer à Vous, ô Crucifié, qui, pour mes péchés, avez voulu mourir cruellement, Vous livrant entièrement en proie aux tourments. O mon Dieu souffrant, c'est seulement en lisant dans le livre de votre vie et de votre mort, qu'il me sera donné de Vous connaître et de pénétrer votre mystère. Accordez-moi donc un profond esprit d'oraison, une prière pieuse, humble, attentive, faite non seulement de bouche, mais de cœur et d'âme, pour pouvoir comprendre les leçons de votre Passion !

« En ce livre, je vois votre infinie bonté et la miséricorde, qui Vous a fait prendre sur Vous notre condamnation, notre mépris, notre douleur, plutôt que de nous laisser dans un état si misérable. Je vois la bonté sans borne, le soin, la diligence que Vous avez mis pour nous sauver et nous reconduire dans la patrie céleste. Je vois la sagesse infinie, par laquelle Vous nous avez rachetés, sauvés et glorifiés d'une manière ineffable, par miséricorde, sans léser la justice. Et tandis que Vous mouriez péniblement, Vous avez tout vivifié en anéantissant la mort commune.

« De plus, dans le livre de votre Croix, je vois votre mansuétude infinie, par laquelle, étant Maudit, Vous ne maudissiez ni ne Vous vengiez, mais, au contraire, pardonniez et gagniez le ciel pour ceux-là mêmes qui Vous crucifiaient » (Cfr. Bse. Angèle de Foligno).

23

LA VALEUR DE LA SOUFFRANCE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus Crucifié, enseignez-moi la science de la Croix, faites-moi comprendre la valeur de la souffrance.

Méditation

1. — La Passion de Jésus nous enseigne, d'une façon concrète, que, dans la vie chrétienne, il faut être capable d'embrasser la douleur par amour pour Dieu. Cette leçon est dure et répugne à notre nature tellement portée à la jouissance, à la joie ; et cependant, elle nous vient de Jésus, Maître de vérité et de vie, Maître très aimant de nos âmes, qui veut uniquement notre vrai bien. S'Il nous enseigne à souffrir, c'est que la souffrance contient un grand trésor.

En elle-même, la souffrance est un mal et ne peut être aimable ; si Jésus a voulu l'embrasser dans toute sa plénitude et s'Il nous la propose, en nous invitant à l'estimer et à l'aimer, c'est uniquement en vue d'un bien supérieur qui ne peut être atteint que par ce moyen : le bien sublime de la rédemption et de la sanctification de nos âmes.

Bien que l'homme, par sa double nature, soit sujet à la douleur, Dieu avait voulu en exempter nos premiers parents grâce aux dons préternaturels. Mais par le péché, ces dons furent perdus à jamais et la souffrance entra ainsi inévitablement dans notre vie. L'immense somme des douleurs qui travaillent l'humanité est la conséquence du désorde produit par le péché, et non seulement par le péché originel, mais encore par les péchés actuels. Et cependant, l'Eglise chante : « Felix culpa ! » Pourquoi ? Parce que l'amour infini de Dieu transforme tout et sait tirer du double mal

du péché et de la souffrance, le grand bien de la rédemption du genre humain. En prenant sur Lui les péchés des hommes, Jésus en a assumé aussi les conséquences, à savoir la douleur, et cette douleur, embrassée par Lui durant toute sa vie et particulièrement dans sa Passion, est devenue l'instrument de notre rédemption. La douleur, conséquence du péché, devient en Jésus et avec Jésus, le moyen de détruire le péché lui-même. Voilà pourquoi le chrétien ne peut considérer la souffrance uniquement comme poids indésirable auquel il doit nécessairement se soustraire, mais il doit voir en elle — et bien davantage ! — un moyen de rédemption et de sanctification.

2. — La souffrance, c'est ce sentiment désagréable que nous éprouvons lorsqu'une chose — qu'il s'agisse d'une situation, d'une circonstance, etc. — ne correspond pas à nos tendances, à nos exigences, à nos aspirations, ne s'harmonise pas avec elles, ne les seconde pas mais, au contraire, les contrarie et les entrave. Tous les hommes y sont sujets, mais le chrétien seul possède le secret de faire entrer la souffrance dans sa vie sans en détruire l'harmonie ni le bonheur qu'il est possible de goûter sur terre. Et ce secret consiste précisément dans le fait d'harmoniser tout genre de souffrance avec ses aspirations personnelles, qui, pour un chrétien, ne peuvent jamais se limiter à un idéal de félicité terrestre. Cet accord est possible, car ce qui, d'un certain point de vue, peut paraître contrariété et désagrément, s'avère souvent très profitable vu sous un autre jour. Ainsi, par exemple, la souffrance physique — faim, froid, maladie, etc. — tout en étant désagréable au corps, peut être très utile pour atteindre un bien moral ou surnaturel, tel que l'acquisition de la vertu, le progrès dans la sainteté, etc. Si, d'un point de vue purement humain, certaines souf-

frances sont tout à fait inopportunes et inutiles, elles ne le sont jamais du point de vue surnaturel. « Avec ceux qui l'aiment, Dieu collabore en tout pour leur bien » (Rom. VIII, 28), et même les plus grandes calamités privées ou sociales peuvent devenir un précieux et très efficace moyen d'élévation. N'importe quelle souffrance peut, dès lors, s'harmoniser avec les idéaux suprêmes du chrétien : le salut éternel, la sainteté, la gloire de Dieu, le bien des âmes. Mais cela est impossible sans amour, ou plutôt, ce ne sera possible que proportionnellement à l'amour. Seul l'amour de Jésus a pu transformer la croix, horrible instrument de torture, en un moyen d'une efficacité sans bornes pour la gloire de Dieu et le salut de l'humanité. Il en va de même pour nous : la charité, l'amour de Dieu et des âmes, nous rendront capables d'embrasser n'importe quelle douleur, en l'harmonisant avec nos aspirations les plus élevées. De cette manière, la souffrance trouve place — une place très importante ! — dans notre vie, sans toutefois en détruire l'harmonie et la sérénité, sans opprimer l'esprit, mais en le dilatant, au contraire, sous un souffle toujours plus ample, dans un amour toujours plus grand. C'est ainsi qu'on peut être heureux, tout en souffrant. Voilà comment Jésus a transformé la douleur, voilà la valeur qui lui est conférée par sa Passion.

Colloque

« O Seigneur, il Vous en coûte de nous abreuver d'amertume ; mais Vous savez que c'est l'unique moyen pour nous disposer à Vous connaître comme Vous Vous connaissez Vous-même, pour nous disposer à Vous devenir semblables. Nous ne sommes pas encore dans la patrie, et la souffrance doit nous purifier comme l'or par l'action du feu.

« Vous seul, Seigneur, disposez les événements de ma vie d'exil et parfois Vous me présentez le calice amer...

Vous savez que je m'attacherais de toutes mes forces, ne fût-ce qu'à une ombre de joie, et cette ombre, Vous me la refusez, parce que Vous voulez que mon cœur se tourne uniquement vers Vous.

« Lorsque je pense que, pour une peine supportée avec joie, je pourrai Vous aimer davantage pendant toute l'éternité, je comprends bien que si Vous me donniez l'univers entier avec tous ses trésors, ce ne serait rien en comparaison de la plus légère souffrance. La vie passe si vite qu'il vaut vraiment beaucoup mieux avoir une belle couronne pour toute l'éternité et un peu de peine ici-bas, qu'une couronne ordinaire sans souffrance. Et Vous, ô Seigneur, à qui tout est présent, Vous nous voyez déjà dans la gloire et jouissez de notre béatitude éternelle... Je comprends dès lors pourquoi Vous nous laissez souffrir.

« C'est pourquoi, loin de me lamenter auprès de Vous des croix que Vous m'envoyez, je me trouve incapable de comprendre l'amour infini qui Vous porte à me traiter ainsi... Du reste, la souffrance n'est-elle pas la part que Vous êtes venu chercher Vous-même sur la terre ? Il faut donc que, moi aussi, je la trouve bonne et très belle, cette part qui, à présent, m'est échue. C'est Vous, Seigneur, qui venez me demander en aumône cette peine, cette amertume... Vous en avez besoin pour les âmes, pour mon âme. Votre amour pour nous est si incompréhensible et délicat que Vous ne voulez rien faire sans nous associer à votre œuvre. Vous, Créateur de l'univers, attendez les prières et les souffrances d'une pauvre âme, pour en sauver une multitude d'autres, rachetées comme elle, au prix de votre Sang. O Jésus, depuis que Vous m'avez fait comprendre que Vous me donneriez des âmes par la croix, plus sont grandes les croix que je rencontre, plus ardente devient en moi la soif de souffrir. Non, je ne désire pas être délivrée

des souffrances d'ici-bas ; au contraire, la douleur, jointe à l'amour, est l'unique chose qui me semble désirable en cette vallée de larmes » (cfr. TEJ. Lettres 32, 50, 23, 40, 59, 224 ; HA, p. 174).

24

LA PATIENCE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, très doux et divin Patient, apprenez-moi le secret de la vraie patience.

Méditation

1. — La patience est la vertu qui nous fait accepter pour l'amour de Dieu, avec générosité et quiétude, tout ce qui déplaît à notre nature, sans nous laisser abattre par la tristesse qui nous envahit facilement lorsqu'il nous arrive des choses désagréables.

La patience est un aspect particulier de la vertu de force qui nous empêche de dévier du droit chemin lorsque nous y rencontrons des obstacles. Il est illusoire de croire à une vie sans difficultés et celles-ci sont, habituellement, d'autant plus grandes et plus fréquentes que les entreprises sont plus généreuses. Les grandes œuvres, les vertus magnanimes et héroïques s'épanouissent toujours au milieu des obstacles. En leur présence, la force a un double objet : *affronter* et *supporter*. Beaucoup de difficultés sont surmontées et vaincues par un acte de courage ; d'autres, au contraire, ne peuvent être éliminées, il faut alors apprendre à les *supporter*, et tel est précisément le rôle de la patience. Tâche ardue, parce qu'il est plus facile d'affronter directement un obstacle que de supporter des contrariétés et des souffrances en connexion étroite avec la vie et qui, à la longue, tentent

d'affaiblir notre courage et de nous faire tomber dans la tristesse.

C'est seulement en fixant le regard sur Jésus, le divin Patient, qu'on apprend à exercer la patience. Lorsque nous Le voyons, Lui, qui vint au monde pour nous sauver, vivre dès le premier instant de son existence terrestre dans la gêne, les privations, la pauvreté, et plus tard, dans l'incompréhension, les persécutions ; lorsque nous Le voyons devenir l'objet de la haine de ses propres concitoyens, être calomnié, voué à la mort, trahi par un ami, impliqué dans un procès et condamné comme malfaiteur, notre âme s'émeut et comprend que nous ne pouvons être ses disciples sans emprunter le même chemin. Si l'innocent par excellence qu'est Jésus, a tant supporté pour notre amour, ne pourrons-nous pas, pécheurs que nous sommes et, dès lors, ayant mérité la souffrance, endurer quelque chose pour son amour ? Quelle que soit la somme de souffrances que notre vie puisse renfermer, elle sera toujours bien minime et même nulle, comparée aux souffrances infinies de Jésus car, dans la Passion, le Christ n'a pas seulement embrassé la douleur d'une vie ou de nombreuses vies humaines, mais celle de *toute* l'humanité.

2. — Qui veut devenir patient doit, avant tout, regarder les motifs de la souffrance d'un profond regard de foi, qui lui fasse comprendre que tout ce qui arrive, dans la vie, est toujours permis par Dieu, et uniquement pour le bien de l'âme. Il est vrai que très souvent la souffrance, les difficultés, se présentent à nous à travers les causes secondes ; mais qu'importe, lorsque nous savons que tout nous vient de notre bon Père Céleste qui se sert de ces circonstances pénibles justement pour nous faire devenir plus vertueux ? Une âme qui veut vivre uniquement de Dieu ne s'arrête jamais à considérer les causes humaines de ses souffrances,

mais elle répète alors avec simplicité : *Dominus est !* c'est le Seigneur ! et elle accepte tout de ses mains.

Cela ne nous empêche cependant pas de sentir, et même profondément ! le poids de la souffrance — Jésus aussi l'a senti dans son agonie au Jardin des Oliviers — mais cela nous permet de ne pas nous troubler, de garder la paix, la sérénité, la maîtrise de nous-mêmes et, par conséquent, la patience.

Pour commencer à s'exercer dans la patience, il faut tâcher de supporter les ennuis et les souffrances quotidiennes sans murmurer, avec résignation, sachant que la divine Providence ne permet aucune épreuve qui ne devienne pour nous source de bien. Au début, et même pendant assez longtemps, l'âme sentira beaucoup de répugnance pour la souffrance. Toutefois, si elle s'efforce de l'embrasser comme il faut — avec constance, paix, soumission à la volonté divine — elle commencera à expérimenter, peu à peu, grâce à cet exercice si pénible, le grand profit spirituel qui lui en revient ; elle se sentira, en effet, plus détachée des créatures et d'elle-même et plus proche de Dieu. Spontanément, alors, elle en arrivera à estimer la souffrance et puis, lorsqu'elle en expérimentera toujours davantage la fécondité spirituelle, elle finira par l'aimer.

Mais il ne faut pas se faire illusion : l'amour de la souffrance est la cime de la patience, c'est le fruit de la patience portée à la perfection. Pour arriver à cette altitude, il faut commencer par un exercice beaucoup plus humble : accepter en paix, sans se lamenter, tout ce qui nous fait souffrir.

Colloque

O Jésus, pour votre amour et avec votre aide, je veux souffrir en paix toutes les contrariétés de la vie. « Vous m'avez enseigné le secret de souffrir en paix. Qui dit *paix* ne

dit pas *joie,* au moins joie sensible ; pour souffrir en paix, il suffit que je veuille fortement tout ce que Vous voulez.

« Pour être votre épouse, je dois Vous ressembler ; et Vous êtes tout sanglant et couronné d'épines... Vous me présentez la croix, précisément pour me rendre semblable à Vous ; pourquoi alors devrais-je craindre de ne pouvoir la porter sans succomber ? Vous aussi, sur la voie du Calvaire, êtes tombé trois fois, et moi, pauvre créature, je ne voudrais pas Vous imiter ? Je ne voudrais pas tomber, même cent fois, si c'était nécessaire, pour Vous prouver mon amour, en me relevant chaque fois, plus forte qu'auparavant ? Comme cette pensée me console que Vous aussi, le divin Fort, avez connu nos faiblesses... Et moi, je voudrais souffrir généreusement, grandement... sans jamais tomber ? Quelle illusion !

« O Jésus, il m'en coûte quelquefois beaucoup de Vous donner ce que Vous demandez ; mais quelle joie dans cet effort ! Quelle joie ineffable de porter la croix avec fatigue ! Je ne trouve le bonheur que dans la souffrance privée de n'importe quelle consolation.

« Je ne veux pas, ô Seigneur, laisser échapper les épreuves que Vous m'envoyez ; ce sont des mines d'or que je dois creuser. Moi, petit grain de sable, je veux me mettre à l'œuvre sans joie, sans courage, sans force, et cette impuissance elle-même facilitera mon entreprise ; je veux travailler par amour. Et l'amour peut tout : même les choses les plus impossibles lui semblent faciles et douces. C'est pourquoi, malgré les épreuves qui m'enlèvent toute consolation, je puis répéter : Seigneur, Vous me comblez de joie par tout ce que Vous faites, car peut-il y avoir joie plus grande que celle de souffrir pour votre amour ?

« Et ainsi, lorsqu'en m'éveillant le matin, je pense aux souffrances et aux peines qui m'attendent, je me lève

d'autant plus joyeuse que les occasions de Vous témoigner mon amour seront plus nombreuses, et je Vous dis : Mon Jésus, Vous avez assez travaillé et pleuré durant les trente-trois ans passés sur cette pauvre terre. Reposez-Vous aujourd'hui. A mon tour de combattre et de souffrir » (Cfr. TEJ. Lettres 63, 57, 184, 59 ; HA., p. 253).

25

LA CROIX QUOTIDIENNE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus Crucifié, par les mérites de votre Croix, apprenez-moi à porter ma Croix de chaque jour.

Méditation

1. — « Qui ne prend pas sa croix et ne vient pas à ma suite, n'est pas digne de Moi » (Mat. X, 38). Par ces paroles, le divin Maître déclare expressément qu'une des conditions indispensables pour être son disciple, est de porter sa croix. Le nom de croix, cependant, ne doit pas nous faire penser uniquement à des souffrances spéciales — qui, tout en n'étant pas exclues, ne sont, en général, pas courantes. Il convient, avant tout, de penser à ces désagréments ordinaires et quotidiens qui ne font défaut en aucune vie et que nous devons chercher à embrasser comme autant d'instruments de progrès et de fécondité spirituelle.

Il est souvent plus facile d'accepter, dans un élan de générosité, de grands sacrifices, de grandes souffrances, qui s'offrent à nous une fois par hasard, que certaines petites souffrances quotidiennes, insignifiantes, liées intimement à notre état de vie et l'accomplissement de notre devoir ; souffrances qui reviennent chaque jour, toujours sous la même forme, avec la même intensité et insistance, dans des situations

invariables et sans fin. Ce sont des malaises physiques provenant du manque de santé, de restriction économiques, ou bien de la fatigue, d'une surcharge de travail ou de préoccupations. Ce sont peut-être aussi des souffrances morales résultant de la divergence de vues, de l'opposition des tempéraments, d'incompréhensions, etc. Tout cela constitue cette croix concrète et réelle que Jésus nous présente chaque jour, en nous invitant à la porter à sa suite. Humble croix de chaque jour, qui ne demande pas de grand héroïsme, mais devant laquelle il nous faut répéter chaque jour notre *FIAT*, courbant docilement les épaules pour en porter le poids avec générosité et amour. La valeur, la fécondité de nos souffrances quotidiennes est constituée justement par cette acceptation sans réserve, qui nous les fait recevoir telles que Dieu nous les présente, sans chercher à nous y soustraire ou à en amoindrir le poids. « Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir » (Mat. XI, 26).

2. — Jésus appelle nos souffrances du nom de croix, parce que le mot croix signifie instrument de salut, et Il veut que notre douleur ne soit pas stérile mais devienne une *croix*, c'est-à-dire un moyen d'élévation, de sanctification pour nos âmes. Et, de fait, toute souffrance se transforme en croix dès que nous l'acceptons des mains du Seigneur, en adhérant à sa volonté qui veut s'en servir à notre avantage spirituel. Si cela est vrai pour les grandes souffrances, ce terme est également très juste appliqué aux petites ; toutes entrent dans le plan divin, toutes — même les plus minimes — ont été prédisposées par Dieu, de toute éternité, pour notre sanctification. Acceptons-les donc avec sérénité, sans nous laisser submerger par les choses qui nous sont désagréables ; laissons-les à la place qu'elles doivent avoir et qu'elles occupent en réalité dans le plan divin, à savoir, une place d'instruments au

moyen desquels nous pourrons réaliser notre idéal de sainteté, d'union à Dieu. Si ces contrariétés sont un mal parce qu'elles nous font souffrir, elles sont, d'autre part, un bien, car elles nous offrent l'occasion d'exercer la vertu, nous purifient et nous rapprochent du Seigneur. Mais pour pouvoir porter la croix, il ne suffit pas d'en comprendre la valeur, il faut encore la force. Si nous nous laissons guider par Jésus, Il nous la donnera certainement et nous portera, précisément à travers ces luttes et ces souffrances quotidiennes, par la voie qu'Il a choisie, à ce degré de sainteté qu'Il a fixé pour chacun de nous. Il faut avoir une confiance immense, aller de l'avant les yeux fermés, s'abandonner totalement ; Il faut accepter la croix que le Seigneur nous tend et la porter avec amour. Si, aidés de la grâce, nous parvenons ainsi à sanctifier toutes ces grandes et ces petites souffrances, sans perdre la sérénité et la confiance, nous deviendrons saints. Beaucoup d'âmes se découragent devant la souffrance et cherchent tous les moyens de l'éviter, parce qu'elles n'ont pas suffisamment confiance dans le Seigneur, et ne sont pas profondément convaincues que *tout* est disposé par Lui, jusqu'aux derniers détails, pour notre véritable bien. Chaque souffrance, aussi grande ou petite soit-elle, cache toujours une grâce de rédemption, de sanctification ; et cette grâce nous est acquise dès que nous acceptons de souffrir en esprit de foi et pour l'amour de Dieu.

Colloque

« Je vois, ô Jésus, mon doux Guide, que Vous élevez l'étendard de votre Croix et me dites amoureusement : „Prends la croix que Je te présente et, quelque lourde qu'elle te paraisse, suis-Moi et ne doute pas". Pour répondre à votre invitation, je Vous promets donc, ô mon Céleste

Epoux, de ne plus résister à votre amour. Mais je vois que Vous Vous acheminez déjà vers le Calvaire, et voici que votre épouse Vous suit promptement.

« Et comme l'épouse ne peut plaire à l'Epoux si elle ne s'applique avec une particulière diligence à se rendre en tout semblable à Lui, ainsi, ô mon Epoux Jésus, je me propose, à présent et pour toujours, de mettre tous mes soins à Vous imiter et à me crucifier tout entière avec Vous... Je dois m'imaginer que mon calvaire est le cloître, ma croix l'observance régulière, mes clous les trois vœux. Je ne veux pas d'autre consolation que celle qui me viendra de Vous, non ici-bas, mais au ciel ; que m'importe de vivre heureuse, pourvu que je vive religieusement. Volontiers, je livre mon cœur à l'affliction, à la tristesse, aux travaux. Je jouis de ne pas jouir, car le jeûne en cette vie doit précéder le banquet de l'éternité qui m'attend.

« Tout cela est bien peu de chose, ô mon Dieu, pour Vous conquérir, Vous qui renfermez tous les biens : et aucune fatigue ne doit me paraître dure ni me rebuter à cause des difficultés que j'y pourrais rencontrer, mais je veux embrasser les amertumes et toutes les croix avec promptitude » (cfr. TM. Sp. pp. 324, 304, 132, 128, 131).

« O Seigneur, en toutes vos œuvres, y en aurait-il une seule qui ne soit pas dirigée vers le plus grand bien de l'âme que Vous considérez, désormais, comme vôtre, puisqu'elle s'est mise à votre service pour Vous suivre partout, jusqu'à la mort de la croix, bien déterminée à Vous aider à porter votre fardeau et à ne Vous laisser jamais seul ?... Je veux donc me fier à votre bonté... Conduisez-moi où Il vous plaît ; je ne suis plus mienne mais vôtre. Faites de moi, ô Seigneur, ce que Vous voulez ; je Vous demande uniquement la grâce de ne plus Vous offenser. Je veux souf-

frir, ô Seigneur, puisque Vous avez souffert, Vous aussi » (cfr. TJ. Vie, XI, p. 111).

26

SOUFFRANCE ET ABANDON

PRESENCE DE DIEU — Apprenez-moi, Seigneur, à souffrir avec simplicité, sans retours inutiles sur moi-même, dans un total abandon à votre divin vouloir.

Méditation

1. — Le secret pour arriver à souffrir vertueusement, se trouve en grande partie, dans l'oubli et l'abandon ; s'oublier soi-même, oublier sa douleur, s'abandonner à Dieu.

L'être qui se replie sur ses souffrances et concentre sur elles toute son attention, se rend incapable de les supporter avec sérénité et courage. Jésus a dit : « A chaque jour suffit sa peine » (Mt. VI, 34). Appliquons-nous donc à supporter en paix, jour par jour, moment par moment, les peines et les croix que Dieu place sur notre chemin, sans penser à hier, sans nous préoccuper de ce que nous aurons à souffrir demain. Même lorsque la souffrance est aiguë, ne l'exagérons pas, n'y attachons pas trop d'importance, ne nous laissons pas prendre par la tendance un peu morbide de caresser notre douleur, de nous arrêter à la contempler, la peser, l'analyser sous tous ses aspects. A suivre ce régime, nous arriverons à paralyser notre esprit de sacrifice, notre capacité d'acceptation et d'action, nous rendant quelquefois inutiles à nous-mêmes et aux autres. Qui est trop sensible, trop occupé de ses souffrances, devient souvent insensible et indifférent aux souffrances d'autrui.

Pour réagir contre ces tendances égoïstes, excellemment définies par le Père Faber comme « le ver de l'affliction

chrétienne », il faut s'oublier, sortir de soi-même et du cercle de ses souffrances, s'occuper, au contraire, de celles des autres en s'ingéniant à les soulager. Ce moyen est très efficace pour retrouver, aux heures de découragement, la force de porter sa croix. Il faut penser — et cette pensée est vraie — que nous ne sommes jamais seuls à souffrir, bien plus, si nos souffrances sont âpres, il en est d'autres qui les dépassent. Nos peines sont des gouttelettes comparées à l'océan des douleurs humaines, et très peu de chose en face de la Passion de Jésus.

Celui qui se préoccupe exagérément de sa souffrance, finit par l'exaspérer, arrive à en être submergé et coupe court en lui à tout élan généreux. Au contraire, s'il sait s'oublier, il se maintient en équilibre, devient capable de s'occuper davantage des autres, s'ouvre à la charité et à la générosité envers Dieu et le prochain. L'âme simple, oublieuse d'elle-même, qui souffre avec un courage viril, retire de sa douleur un grand profit pour sa sanctification personnelle.

2. — Pourtant, malgré le ferme vouloir d'oublier sa douleur, de dépasser ses peines, l'âme peut passer par des angoisses si profondes, des ténèbres si denses, qu'elle ne sait plus comment en sortir, surtout lorsque l'horizon, au lieu de s'éclaircir, devient de plus en plus sombre et menaçant. En pareil cas, il ne lui reste qu'une échappatoire : faire le saut dans les ténèbres, en s'abandonnant entre les mains de Dieu. Nous sommes si pauvres, si faibles, qu'il nous faut toujours un tuteur. Si l'âme s'oublie, se *désoccupe* d'elle-même, il lui faut en revanche quelqu'un qui la soutienne et pense à elle. Ce « Quelqu'un » est Dieu, Il ne nous oublie jamais, connaît à fond notre misère, les nécessités dans lesquelles nous nous débattons, voit notre faiblesse et est toujours prêt à secourir ceux qui se réfugient en Lui. Nous

pouvons, il est vrai, chercher quelque réconfort ou secours auprès des créatures ; ne nous faisons cependant pas illusion : elles ne nous comprendront pas toujours ou ne pourront être opportunément à notre disposition. Si nous nous tournons vers Dieu, nous ne serons jamais déçus ; même si notre situation reste inchangée, si nos peines perdurent, nous savons qu'intérieurement Il nous réconforte, fût-ce d'une manière cachée et silencieuse, et nous donne la force de poursuivre notre route.

« Décharge sur Yahvé ton fardeau et Lui te subviendra » (Ps. 54, 23). Telle est l'attitude au moment où la souffrance nous assaille ; cet abandon, nous devons l'augmenter au fur et à mesure que la douleur croît. A peine plus intense doit correspondre plus grand abandon à Dieu ! A ce compte-là, nous ne perdrons rien.

Bien des âmes exagèrent leurs souffrances, les dramatisent, parce qu'elles n'y découvrent pas la main paternelle de Dieu, elles n'ont pas suffisamment foi en sa divine Providence et, par conséquent, ne parviennent pas à s'abandonner à Lui avec une confiance absolue. Nous aurions raison de nous laisser aller à la crainte si notre vie, avec tous ses événements, même les plus pénibles, n'était pas entre les mains de Dieu ; mais puisque nous nous y trouvons *toujours* et *entièrement*, il n'y a guère lieu de nous épouvanter et de nous déconcerter. L'âme sûre de Dieu, qui s'abandonne à Lui, sait se maintenir en paix, même au sein des plus pénibles tourments ; elle parvient à faire face avec simplicité aux circonstances les plus tragiques, elle sait souffrir avec sérénité et courage, parce que Dieu la soutient.

Colloque

« Faites, Seigneur, que mon âme vole vers Vous sans trêve, visant toujours Vous seul. Puisse-t-elle courir sans s'arrêter

à rien, ni aux consolations, ni aux désolations. Puisse-t-elle aller si rapidement qu'elle n'ait le temps ni de regarder, ni de voir les créatures. Adieu donc, pour votre amour, jouissance, repos, jugement, approbation des hommes, adieu appréhension du mal physique, crainte des tristesses morales, succès ou adversités. Dehors, en somme, tout ce qui n'est pas Dieu.

« Je le reconnais, mes peines ont été permises et voulues par Vous, mon Seigneur, pour m'apprendre à avoir confiance, malgré tout.

« O Seigneur, soyez mon unique soutien dans les craintes, les faiblesses, les angoisses ; soyez mon confident, mieux, ma confiance. Demeurez le Maître, Hôte divin, qui résidez sur le trône de mon cœur ; à Vous revient la puissance, l'amour, le gouvernement de tout mon être !

« Pourquoi me troubler ou craindre encore ? Tout est à Vous, ô Dieu ; c'est Vous-même qui en prenez soin et pourvoyez à mes besoins. Vous êtes l'amour infini et aimez l'œuvre de vos mains, plus qu'elle ne pourrait comprendre et s'aimer elle-même. Qui oserait douter de votre puissance, des soins prévoyants et affectueux que de toute éternité, Vous prodiguez à vos créatures et de la puissance de votre amour ?

« Je crois que tout est fait et permis par Vous pour mon bien et mon salut ; je m'abandonne à votre conduite avec confiance et amour, sans angoisse, ni appréhension, ni calculs » (Bse Mère Thérèse de Soubiran).

27

LES SEPT DOULEURS DE MARIE

PRESENCE DE DIEU — Permettez-moi, ô Marie, de me tenir près de la Croix pour participer avec Vous à la Passion de Jésus.

Méditation

1. — Nous trouvons, dans la prophétie du vieillard Siméon, la première annonce explicite de la part que la Très Sainte Vierge Marie allait prendre à la Passion de Jésus : « un glaive te transpercera l'âme » (Lc. II, 35) ; cette prophétie trouve sa pleine réalisation au Calvaire. « Oui, ô bienheureuse Mère — commente Saint Bernard — un glaive a vraiment transpercé votre âme. C'est seulement en passant par votre âme qu'il a pu pénétrer la chair de votre Fils. Et certes, après que votre Jésus eût rendu l'esprit, la lance cruelle, en Lui ouvrant le côté, n'atteignit pas son âme, mais elle transperça la vôtre. Son âme à Lui n'était plus là, mais la vôtre ne pouvait s'en détacher » (BR). Belle interprétation qui nous fait comprendre comment Marie, en tant que Mère, fut intimement associée à la Passion de son Fils.

L'Evangile ne nous dit pas que Marie fut présente dans les moments glorieux de la vie de Jésus ; il nous dit, par contre, qu'elle le fut au Calvaire : « Près de la Croix de Jésus se tenait sa Mère et... Marie, femme de Cléophas et Marie de Magdala » (Jean, XIX, 25). Personne n'avait pu l'empêcher de courir à l'endroit où son Fils devait être supplicié ; et son amour lui donne le courage de « *rester* » là, droite, debout, près de la croix, pour assister à l'agonie très douloureuse et à la mort de Celui qu'elle aimait par-

dessus tout, puisqu'Il était à la fois son Fils et son Dieu. De même qu'un jour elle avait accepté de devenir sa Mère, ainsi accepte-t-elle, à présent, de Le voir martyrisé de la tête aux pieds, elle consent à se Le voir arraché par une mort cruelle.

Non seulement elle accepte, mais elle offre. Jésus était allé spontanément vers la Passion et Marie offre volontairement son Fils bien-aimé pour la gloire de la Très Sainte Trinité et pour le salut des hommes. C'est pourquoi le sacrifice de Jésus devient le sacrifice de Marie, non seulement parce que Marie l'offre en même temps que Jésus et offre en Lui le Fils qui lui appartient, mais aussi parce qu'elle consomme, par cette offrande, le plus profond holocauste d'elle-même, puisque Jésus était le centre de ses affections, de toute sa vie. Dieu, qui lui avait donné ce divin Fils, Le lui redemande sur le Calvaire, et Marie Le Lui offre avec tout l'amour de son cœur, dans la plus entière adhésion à la volonté divine.

2. — La liturgie du jour met sur les lèvres de Notre-Dame des Douleurs ces paroles émouvantes : « O vous qui passez par ici, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne » (MR). Oui, sa douleur est incommensurable, mais son amour est plus grand encore, tellement grand qu'il peut contenir tout entier cet abîme de douleur. On ne peut dire d'aucune créature comme de Marie, que son amour est plus fort que la mort ; et en fait, il l'a rendue capable de supporter la mort très amère de Jésus.

« Qui pourrait rester insensible en contemplant la Mère du Christ, souffrant avec son Fils ? » chante le *Stabat Mater*, et il ajoute immédiatement : « O Mère... faites-moi sentir la véhémence de votre douleur, afin que je pleure avec vous. Faites que je porte dans mon cœur les plaies du

Christ, que je participe à sa Passion et sois enivré de la Croix et du Sang de votre Fils ». Répondant à l'invitation de l'Eglise, contemplons les douleurs de Marie, compatissons-y et demandons-lui la grande grâce de prendre part avec elle à la Passion de son Jésus. Souvenons-nous que cette participation ne doit pas demeurer dans le domaine du sentiment — quelque saint et bon soit-il — mais qu'elle doit nous conduire à la véritable *compassion*, c'est-à-dire à *pâtir avec* Jésus et Marie. C'est à cette fin que nous sont envoyées les souffrances que nous rencontrons dans notre vie.

La vision de la Vierge au pied de la Croix nous rend moins dure et moins amère la leçon de la croix, son exemple maternel nous encourage à souffrir, nous rend moins âpre le chemin du Calvaire. Allons donc, avec Marie, rejoindre Jésus au Golgotha, allons avec elle à la rencontre de la croix et, soutenus par elle, embrassons-la volontiers pour l'offrir en même temps que celle de son Fils.

Colloque

« O Marie, Sainte Mère de Jésus Crucifié, dites-moi quelque chose de sa Passion, car vous l'avez sentie et vue plus que tous ceux qui y assistèrent, l'ayant contemplée des yeux du corps et de l'âme, et considérée avec toute l'attention possible, vous qui L'aimez d'un si grand amour » (Bse Ang. de Foligno).

« O Marie, donnez-moi de me tenir avec vous près de la Croix ; donnez-moi de contempler avec vous la Passion de votre Jésus, d'être associé à votre douleur et à vos larmes, O sainte Mère, imprimez profondément dans mon cœur les plaies du Crucifié ; permettez-moi de souffrir avec Lui, de m'unir à vos douleurs et aux siennes *(cfr. Stabat Mater)*.

« O Reine des Vierges, vous êtes aussi Reine des Mar-

tyrs ; mais c'est en votre cœur que le glaive vous transperça, car chez vous tout se passe intérieurement !

« Oh ! que vous êtes belle à contempler durant votre long martyre, enveloppée dans une sorte de majesté qui respire à la fois la force et la douceur ! C'est que vous aviez appris du Verbe Lui-même comment doivent souffrir ceux que le Père a choisis comme victimes ; ceux qu'Il a résolu d'associer à la grande œuvre de la rédemption ; « ceux qu'Il a connus et prédestinés pour être conformes à son Christ », crucifié par amour.

« Vous êtes là, ô Marie, au pied de la croix, *debout,* dans la force et la vaillance ; et voici mon Maître qui me dit : *Ecce Mater tua.* Il vous donne à moi pour Mère ! Et maintenant qu'Il est retourné au Père, qu'Il m'a substituée à sa place sur la croix, afin que *je souffre en moi ce qui manque à sa Passion pour son Corps qui est l'Eglise,* vous êtes encore là, ô Marie, pour m'apprendre à souffrir comme Lui ; pour me faire entendre les derniers chants de son âme que nul autre que vous, ô Mère, n'a pu surprendre ». (ET. I, 15).

Afin que mon désir de souffrir ne soit pas vain, aidez-moi, ô très douce Mère, à reconnaître, en chaque souffrance quotidienne, la croix de votre Jésus et à l'embrasser avec amour.

28

L'AMOUR DE LA CROIX

PRESENCE DE DIEU — Je viens encore à Vous, ô mon Dieu Crucifié, avec le désir de pénétrer plus profondément dans le mystère de la Croix.

Méditation

1. — La croix est la souffrance vue dans la lumière surnaturelle comme instrument de salut et de sanctification, par conséquent comme instrument d'amour. Dans cette lumière, la croix est certainement aimable : c'est le grand moyen de notre sanctification. Notre union avec Dieu n'est réalisable qu'au moyen de la souffrance. Saint Jean de la Croix a montré comment l'âme doit être purifiée, « *grattée* » à fond, pour arriver dès cette vie à l'union divine. Il faut une œuvre de mortification totale pour arracher tous nos liens, car il se trouve en nous de nombreuses résistances qui nous empêchent d'être totalement mus par Dieu ; or il est impossible que tout cela se fasse sans souffrance. Mais il ne suffit pas de pratiquer la *souffrance active*, c'est-à-dire les mortifications et pénitences inspirées par notre initiative personnelle ; c'est surtout la *souffrance passive* qui nous est nécessaire ; autrement dit, il faut que le Seigneur Lui-même nous fasse souffrir, et non seulement dans notre corps, mais aussi dans notre âme, précisément parce que nous sommes tellement *couverts de rouille*, si pleins de misères, que notre purification totale n'est possible que si Dieu Lui-même intervient par son action. Nous plonger dans la souffrance passive est dès lors une des plus grandes œuvres de sa miséricorde, une des plus grandes preuves de son amour ; lorsque Dieu agit ainsi dans une âme, c'est signe qu'Il veut la porter à une perfection très élevée. Or, c'est par ces souffrances passives

purificatrices que se réalise, d'une façon particulière, le concept de la croix. Dans la *Vive Flamme d'amour,* Saint Jean de la Croix se demande pourquoi il y a si peu d'âmes qui arrivent à la plénitude de la vie spirituelle. Et il répond : la raison n'en est pas que Dieu veuille réserver cet état à quelques âmes privilégiées, mais c'est qu'Il trouve peu d'âmes disposées à accepter un profond travail de purification ; Il cesse donc de les purifier, et ainsi les âmes se condamnent à la médiocrité et n'avancent plus. Il est impossible de s'unir à Dieu sans ces souffrances spirituelles, sans porter le « poids » de Dieu. Seules la souffrance et la désolation intérieure amplifient les facultés de l'âme qui devient capable d'embrasser Dieu même.

2. — « O âmes dont le désir est de marcher tranquilles et consolées dans les voies spirituelles, si vous saviez combien il vous est nécessaire de souffrir pour arriver à cet état ! » (JC. VF. II, 28, p. 963). Toutefois, la souffrance est nécessaire, non seulement pour le bien de l'âme mais encore, afin que l'âme puisse glorifier Dieu et Lui prouver son amour ; en effet, il ne s'agit pas d'atteindre la perfection dans le but d'en jouir — car l'âme parfaite ne pense jamais à soi, — mais pour se vouer totalement à la gloire de Dieu. C'est en ce sens qu'on lit, sur la cime du « Mont de Perfection » : « Seuls l'honneur et la gloire de Dieu habitent sur cette montagne ». De même que la Croix de Jésus a été pour Lui le grand moyen de procurer au Père la gloire que l'homme pécheur Lui avait refusée, ainsi faut-il qu'il en soit de notre croix : au moyen de la souffrance, il nous faut expier et réparer nos fautes et celles d'autrui, afin de donner à Dieu toute la gloire qui Lui est due.

De plus, comme la Croix de Jésus a été la preuve suprême de son amour pour nous, ainsi notre croix est la

plus belle preuve de notre amour pour Lui. L'amour infini du Fils de Dieu pour nous se révèle justement dans le fait qu'Il est venu mourir pour nous sur la Croix ; de même, si nous embrassons nos souffrances pour son amour, nous prouverons la réalité de notre amour pour Dieu. La croix est donc instrument et œuvre d'amour, tant de l'amour de Dieu pour nous que de notre amour pour Lui. Plus Dieu nous sanctifie, plus Il nous prouve son amour et nous donne occasion de Le glorifier ; mais Il nous sanctifie précisément au moyen de la croix, la grande Croix de Jésus à laquelle nous devons unir notre petite croix. Le Seigneur nous sanctifie et, par conséquent, nous aime d'autant plus qu'Il nous offre davantage, par la souffrance, le moyen de participer à la Passion du Christ. Les souffrances sont donc, en ce sens aussi, une preuve de son amour pour nous.

Si l'on comprenait tout cela, comme on aimerait la croix !

Colloque

« O Seigneur, la voie des épreuves est celle par laquelle Vous conduisez ceux que Vous aimez ; et plus Vous les aimez, plus Vous leur envoyez d'épreuves... puisque Vous n'admettez dans votre intimité que les âmes amoureuses de la croix » (cfr. TJ. Ch. XX, p. 667). « Si Vous me demandiez ce que je préfère, ou bien rester ici-bas pour y endurer toutes les tortures du monde jusqu'à la fin des temps, et monter ensuite au ciel pour y jouir d'un petit degré de gloire de plus, ou bien aller immédiatement, sans souffrir, dans la patrie avec un peu de gloire en moins, j'accepterais très volontiers tous les travaux d'ici-bas pour acheter ce petit degré de gloire, et ainsi mieux Vous comprendre. Je vois en effet que plus on Vous connaît, plus aussi on Vous aime et Vous glorifie. » (cfr. TJ. V., XXXVII, p. 416).

« Non, je ne veux faire aucun cas des peines qui passent,

dès lors qu'il s'agit de Vous procurer quelque gloire, à Vous, qui avez tant souffert pour nous. » (cfr. TJ. Ch. III, p. 596).

« Si je veux savoir, mon Dieu, comment Vous Vous comportez avec ceux qui Vous prient du fond du cœur d'accomplir en eux votre volonté, je n'ai qu'à le demander à votre glorieux Fils qui Vous adressa cette même supplique au jardin des Oliviers... Vous avez accompli cette volonté en Lui en Le livrant à toutes sortes de douleurs, d'injures, de persécutions, pour Le laisser enfin mourir sur une croix. Voilà ce que Vous avez donné à Celui que Vous aimiez par-dessus tout... Tant que nous sommes en ce monde, ce sont là vos dons. Vous les mesurez à votre amour pour nous : Vous en donnez plus à ceux que Vous aimez davantage, et moins aux autres. Vous Vous réglez aussi d'après le courage que Vous découvrez en chacun de nous et l'amour que nous Vous portons car, si nous Vous aimons beaucoup, nous serons aussi capables de souffrir beaucoup ; si, au contraire, nous Vous aimons peu, nous ne pourrons pas souffrir grand'chose » (cfr. TJ. Ch. XXXIV, p. 749).

O mon Dieu, augmentez donc mon amour, dilatez mon pauvre cœur et rendez-le capable d'endurer beaucoup pour votre amour. J'accepterai volontiers la souffrance pour Vous prouver la réalité de mon amour.

29

LE TRIOMPHE DE JESUS

Dimanche des Rameaux

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, je veux Vous suivre dans votre triomphe pour Vous accompagner ensuite jusqu'au Calvaire.

Méditation

1. — La Semaine Sainte s'ouvre par l'évocation de l'entrée triomphale du Seigneur à Jérusalem, le dimanche précédant sa Passion. Jésus, qui s'était toujours opposé à toute manifestation publique et avait fui lorsque le peuple voulait le faire roi (cfr. Jean, VI, 15), se laisse porter aujourd'hui en triomphe. Ce n'est que maintenant, sur le point de mourir, qu'Il accepte d'être acclamé publiquement comme Messie, précisément parce que c'est en mourant sur la croix qu'Il sera, dans toute sa plénitude, Messie, Rédempteur, Roi, Vainqueur. Il accepte d'être reconnu comme Roi, mais un Roi qui règnera par la Croix, qui triomphera et vaincra par la mort sur la Croix. La même foule exultante, qui L'acclame aujourd'hui, Le maudira dans peu de jours et Le conduira au Calvaire ; ainsi, le triomphe d'aujourd'hui donnera plus de publicité et de relief à la Passion de demain.

Jésus entre triomphant dans la cité sainte, mais c'est pour y souffrir, pour mourir. D'où la double signification de la Procession des Rameaux : il ne s'agit pas seulement d'accompagner Jésus en triomphe, mais de Le suivre dans sa Passion, prêts à la partager avec Lui en cherchant — selon l'exhortation de Saint Paul (Ep. Phil. II, 5-11) — à nous assimiler ses sentiments d'humilité et d'immolation

totale qui doivent nous conduire, comme Lui et avec Lui, « jusqu'à la mort, et la mort sur une croix ». Les rameaux bénits que le prêtre nous remet aujourd'hui, n'ont pas seulement une signification de fête ; ils désignent aussi « la victoire que Jésus va remporter sur le prince de la mort » (MR). Ils doivent donc signifier également notre victoire ; nous devons mériter, nous aussi, la palme de la victoire, surtout en surmontant le mal qui est en nous, dans nos tendances mauvaises, et puis le mal qui rôde en dehors de nous. En recevant le rameau bénit, renouvelons notre promesse de vouloir vaincre avec Jésus, et n'oublions pas que c'est sur la Croix qu'Il a vaincu.

2. — Jésus accepte d'être porté en triomphe, mais quelle douceur, quelle humilité dans ce triomphe ! Il sait que ses ennemis se cachent parmi le peuple qui chante et qu'ils réussiront à substituer le « *crucifige* » à l'« *hosanna* » ; Il le sait, et Il pourrait s'imposer à eux dans toute la puissance de sa divinité ; Il pourrait les démasquer publiquement en dévoilant leurs plans. Jésus cependant ne veut ni vaincre ni régner par la force, mais bien par l'amour, la douceur. L'évangéliste note fort à propos : « Dites à la fille de Sion : Voici que ton Roi vient à toi ; modeste, il monte une ânesse » (Mat. XXI, 5). C'est avec la même mansuétude, qu'Il acceptera Lui, l'Innocent, l'unique vrai Roi et Triomphateur, d'apparaître comme un coupable, un condamné vaincu, un roi de comédie. C'est ainsi, pourtant, qu'Il attirera tout à Lui, lorsqu'il aura été érigé sur la Croix.

Tandis que le joyeux cortège s'avance, Jésus voit se profiler à ses pieds le panorama de Jérusalem. Et, raconte Saint Luc (XIX, 41) « quand Il fut proche, à la vue de la ville, il pleura sur elle, en disant : « Ah ! si en ce jour tu avais compris, toi aussi, le message de paix !... Tes

ennemis ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le temps où tu fus visitée ». Jésus pleure sur l'obstination de la cité sainte qui, pour ne L'avoir pas reconnu comme Messie, pour n'avoir pas reçu son évangile, sera détruite de fond en comble. Jésus est vrai Dieu, mais aussi vrai Homme, et comme tel, Il vibre d'émotion et de douleur à cause du triste sort que Jérusalem s'est préparée par sa résistance obstinée à la grâce. Il va à sa Passion et mourra même pour le salut de Jérusalem, mais elle ne sera pas sauvée parce qu'elle ne l'a pas voulu, « parce qu'elle n'a pas reconnu le temps où elle fut visitée ». Telle est l'histoire de tant d'âmes qui résistent à la grâce ; telle est la raison de la souffrance la plus profonde, la plus intime du très doux Cœur de Jésus. Toi du moins, âme pieuse, offre au Seigneur la joie de te voir profiter pleinement des mérites de sa très douloureuse Passion, de tout son Sang répandu. Lorsque tu résistes aux invitations de la grâce, tu résistes à la Passion de Jésus et empêches qu'elle te soit appliquée dans toute sa plénitude.

Colloque

« O Jésus, je Vous contemple lors de votre entrée triomphale à Jérusalem ; prévoyant la foule qui allait venir à votre rencontre, Vous êtes monté sur une ânesse et avez donné un admirable exemple d'humilité au milieu des acclamations de la foule qui coupait des branches d'arbre et étendait des manteaux le long de la route. Tandis que le peuple chantait des hymnes de louange, toujours ému de pitié, Vous avez pleuré sur Jérusalem... Lève-toi maintenant, ô mon âme, servante du Sauveur, joins-toi au cortège des filles de Sion pour aller à la rencontre de ton Roi. Accompagne le Seigneur du ciel et de la terre assis en croupe sur l'ânesse, suis-Le toujours avec des branches d'olivier et de

palmier, œuvres de piété et vertus victorieuses » (cfr. S. Bonaventure).

O Jésus, comme elles sont amères, les larmes que Vous avez versées sur la ville qui ne voulut pas Vous reconnaître ! Qu'elles sont nombreuses les âmes qui, à l'instar de Jérusalem, vont à la perdition par leur résistance obstinée à la grâce ! Je Vous prie pour elles, de toutes mes forces. « C'est ici, mon Dieu, que doit se manifester votre pouvoir et votre miséricorde !... Oh ! quelle grâce élevée je Vous demande, ô vrai Dieu, quand je Vous conjure d'aimer ceux qui ne Vous aiment pas, d'ouvrir à ceux qui ne Vous appellent pas, de rendre la santé à ceux qui prennent plaisir à être malades !... Vous dites, ô mon Seigneur, que Vous êtes venu chercher les pécheurs. Les voilà, Seigneur, les vrais pécheurs ! Mais au lieu de regarder notre aveuglement, mon Dieu, considérez plutôt le Sang précieux que votre Fils a répandu pour nous. Faites resplendir votre miséricorde au milieu d'une si insigne malice. N'oubliez point, Seigneur, que nous sommes vos créatures, et répandez sur nous vos bontés et vos miséricordes » (TJ. Ex. VIII, pp. 1466 et 1467).

Même si nous résistons à la grâce, ô Jésus, Vous demeurez à jamais le Vainqueur ; votre victoire sur le prince des ténèbres a été complète et l'humanité a été sauvée et rachetée en Vous. Vous êtes le bon Pasteur qui connaît et aime chacune de ses brebis et veut les porter toutes en lieu sûr. Votre Cœur très aimant ne se contente pas d'avoir mérité le salut pour tout le troupeau, Il désire ardemment que chaque brebis profite de ce salut... O Seigneur, donnez-nous donc cette bonne volonté capable d'accueillir votre don, votre grâce ; faites que votre Passion ne soit pas vaine pour nous.

30

LE SOUPER A BETHANIE

Lundi Saint

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, avant que votre Très Saint Corps ne soit défiguré par la Passion, je désire, avec Marie de Béthanie, lui rendre mes humbles et pieux hommages.

Méditation

1. — Voici la scène émouvante que nous présente l'Evangile du jour (Jean, XII, 1-9) : « Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie... On lui offrit là un repas. Marthe servait... Marie prenant une livre d'un parfum de vrai nard, très coûteux, en oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux ». Marthe, comme d'habitude, s'affairait. Marie, au contraire, s'occupait uniquement de Jésus et, pour Lui rendre hommage, il ne lui paraît pas exagéré de répandre sur sa Personne un vase entier de parfum précieux. Quelques invités murmuraient : « A quoi bon ce gaspillage de parfum ? Ce parfum pouvait être vendu plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres. » Et ils se fâchaient contre elle (cfr. Marc. XIV, 4) ; mais Marie ne répondit rien, ne s'excusa pas et, tout occupée du Maître adoré, continua son geste de dévotion et d'amour.

Marie est le symbole de l'âme éprise de Dieu, qui se donne exclusivement à Lui, consumant pour Lui tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle a ; elle est le symbole de ces âmes qui abandonnent, en tout ou en partie, l'activité extérieure, pour se consacrer davantage au service immédiat de Dieu, s'adonner à une vie d'union plus intime avec Lui. Celui qui ne comprend pas murmure, comme s'il fallait tenir pour

gaspillage ce qui est consacré au Seigneur, alors que ces mêmes biens pourraient être distribués aux pauvres sans qu'il soit question de gaspillage. Si tout ce que nous sommes et avons nous vient de Lui, serait-ce vraiment dilapider ses dons que de les sacrifier uniquement à son honneur, suppléant ainsi à l'indifférence de tant de créatures qui n'ont même pas une pensée pour Lui ?

L'argent, le temps, les forces et même les vies humaines, consumés au service immédiat du Seigneur, loin d'être des valeurs perdues, sont au contraire consacrés à ce qu'il peut y avoir de plus grand. L'aumône aux pauvres est un devoir, mais l'amour de Dieu, son culte, voilà une obligation plus grande encore. Et si d'urgents devoirs de charité exigent parfois qu'on quitte le service de Dieu pour celui du prochain, les rôles ne doivent cependant jamais être intervertis : Dieu doit toujours avoir la première place.

Du reste, Jésus Lui-même prend la défense de Marie : « Laissez-la : c'est pour le jour de ma sépulture qu'elle devait garder ce parfum ». Au nom de toutes les âmes aimantes, Marie a rendu au Corps très saint de Jésus, avant qu'Il ne fût défiguré par la Passion, l'ultime hommage d'un amour ardent et plein de dévotion.

2. — Dans l'Evangile de Saint Jean, il est dit clairement que ces murmures relatifs au geste de Marie furent proférés par Judas Iscariote. La sinistre figure du traître paraît encore plus ténébreuse à côté de celle de la très fidèle Marie ; matériellement, il est encore au nombre des douze, mais spirituellement, il en est séparé depuis longtemps. Dès l'année précédente, lorsque le Maître avait annoncé l'Eucharistie, Judas était perdu. Faisant allusion à lui, Jésus n'avait-Il pas dit en cette circonstance : « Ne vous ai-Je pas choisis, vous, les Douze ? Pourtant l'un de vous est

un démon » (Jean, VI, 70) ? Judas avait été choisi par Jésus avec un amour de prédilection, il avait été admis parmi Ses plus intimes et, comme les onze autres, il avait reçu la grande grâce de l'apostolat. Au commencement, il a dû être fidèle, mais ensuite, l'attachement aux biens terrestres, la cupidité commença à l'envahir au point de refroidir complètement son amour pour le Maître, et transformer l'apôtre en traître. Dans sa prescience divine, Jésus avait tout prévu et cependant, — puisque Judas avait été digne de Sa confiance, au début, — Il l'avait admis, à l'égal des autres, dans le collège apostolique, et même, plus tard, lorsqu'il fut devenu prévaricateur, Il continua à le traiter comme les autres, lui témoignant le même amour, la même estime. Situation très pénible pour le Cœur si sensible de Jésus, mais qu'Il n'a pas voulu éviter, afin de nous apprendre avec quel amour, quelle patience, quelle délicatesse il sied de traiter jusqu'aux ennemis les plus obstinés. Que de fois le Maître aura-t-Il cherché à illuminer cet esprit enténébré ! Il aura certainement pensé à Judas d'une manière toute spéciale en donnant ses leçons sur le détachement des biens terrestres : « Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent... Que servira-t-il donc à l'homme de gagner le monde entier, s'il ruine sa propre vie ? » (Matth. VI, 24 ; XVI, 26) ; ces paroles, néanmoins, qui devaient avoir pour lui le sens d'un rappel affectueux, ne parvinrent pas à l'ébranler. Judas représente ces âmes qui ont reçu de Dieu des grâces de prédilection, mais s'en sont rendues indignes par leurs infidélités. Toi, du moins, âme consacrée, puisses-tu être fidèle à ta vocation ! Ne permets donc pas que le plus petit attachement prenne racine dans ton cœur !

Colloque

Voici deux voies, Seigneur, aussi opposées que possible :

celle de la fidélité, celle de la trahison ; la fidélité amoureuse de Marie de Béthanie, l'horrible trahison de Judas. Comme je voudrais, Seigneur, avoir pour Vous un cœur semblable à celui de Marie ! Comme je voudrais que le traître soit entièrement mort et détruit en moi ! Mais Vous me dites : « Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation ! » (Marc. XIV, 38). Oh ! combien il m'est nécessaire de prier et de veiller afin que l'ennemi ne vienne pas répandre dans mon cœur le germe vénéneux de la trahison ! Puissé-je Vous être fidèle, Seigneur, fidèle à tout prix, dans les grandes comme dans les petites choses, afin que les renardeaux des petits attachements ne viennent jamais envahir et dévaster la vigne de mon cœur.

« Seigneur Jésus, si je veux méditer pieusement votre Passion, ce qui me frappe d'abord, c'est la perfidie du traître. Il fut si rempli du venin de la mauvaise foi, qu'il alla jusqu'à Vous trahir, Vous, son Maître et Seigneur ; il fut enflammé d'une telle cupidité, qu'il vendit pour de l'argent son Dieu, et livra, en échange d'une vile monnaie, son Sang très précieux ; il poussa l'ingratitude au point de persécuter jusqu'à la mort Celui qui l'avait promu à l'éminence de l'apostolat... O Jésus, combien fut excessive votre bonté à l'égard de ce disciple au cœur dur ! Bien que l'impiété du traître fut si grande, je suis frappé infiniment plus de votre douceur infinie, ô Agneau de Dieu ! Et cette douceur nous a été donnée comme modèle. Voici, ô Seigneur, l'homme que Vous aviez admis à partager vos confidences vraiment uniques, l'homme qui semblait Vous être si uni, votre apôtre, votre intime ; l'homme qui goûtait votre pain, qui prit avec Vous, lors de la dernière Cène, le doux breuvage... et cet homme a commis sa monstrueuse iniquité contre Vous, son Maître. Et malgré tout, très doux Agneau, Vous n'avez pas hésité à Vous livrer à cette bouche pleine de malice qui

Vous baisa, à l'heure de la trahison. Vous lui avez tout donné, comme aux autres apôtres, afin de le gratifier de tout ce qui aurait pu adoucir la dureté d'un cœur mauvais » (Cfr. S. Bonaventure).

O Jésus, par la souffrance atroce que la trahison infâme a infligée à votre Cœur, accordez-moi, je Vous en supplie, la grâce d'une fidélité intégrale, amoureusement dévouée.

31

LE TRES DOUX AGNEAU

Mardi Saint

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, donnez-moi la grâce de pénétrer l'abîme de douleur creusé par le péché dans votre Cœur si plein de mansuétude.

Méditation

1. — Dans l'Epître de la Messe du jour, Jérémie (XI, 18-20) nous parle au figuré du Sauveur souffrant : « J'étais comme un agneau confiant qu'on mène à l'abattoir ». Cette phrase exprime l'attitude de Jésus devant les amertumes de sa Passion. Il connaissait chacune de ses douleurs dans ses particularités les plus concrètes ; son Cœur en avait souffert par anticipation, et leur souvenir ne Le quitta pas un instant au cours de son existence terrestre. Si la Passion du Seigneur, dans son existence historique effective, s'est déroulée en moins de vingt-quatre heures, elle dura, dans sa réalité spirituelle, aussi longtemps que sa vie.

Jésus savait ce qui L'attendait, son Cœur en sentait tout le déchirement, et cependant, Il a non seulement accepté, mais désiré ardemment que sonnât cette heure, « Son heure », et Il s'est remis entre les mains de ses ennemis avec la mansuétude d'un agneau qu'on mène au sacrifice. « J'ai quitté

ma maison — nous dit-Il encore par la bouche de Jérémie — J'ai livré mon âme bien-aimée (1) aux mains de ses ennemis » (BR). Judas L'a trahi, ses ennemis L'ont traîné devant les tribunaux, L'ont condamné à mort, Lui ont horriblement déchiré le corps, mais Jésus, même dans sa Passion, reste toujours Dieu, Il reste le Maître, le Seigneur : « J'ai le pouvoir de déposer mon âme et de la reprendre », chante la liturgie aux Vêpres du jour... (BR). Jésus est allé à sa Passion, et « s'est livré lui-même à la mort » (Is. LIII, 12) ; il l'a voulue parce que, comme Il l'a dit Lui-même, « Tel est l'ordre que J'ai reçu de mon Père » (Jean, X, 18).

Et pourtant, tout en voulant sa Passion, Il en a savouré toute l'amertume : Les douleurs de la mort M'ont environné... Injures et terreurs, voilà ce que J'ai souffert de ceux qui se disaient mes amis... Dieu d'Israël, à cause de Vous J'ai souffert l'opprobre, la honte a couvert mon visage » (BR et MR). Cherchons à approfondir ces textes sacrés que la liturgie nous fait lire aujourd'hui, afin de nous faire mieux comprendre, — pour autant que ce soit possible — la très amère Passion du Christ.

2. — Aujourd'hui, à la Messe, on lit la Passion, selon Saint Marc (XIV, 1-72, XV, 1-46), le disciple de Pierre. Aucun autre évangéliste n'a décrit aussi minutieusement le reniement de Pierre : c'est l'humble confession que le chef des Apôtres fait de lui-même par la bouche de son disciple. Pendant la dernière Cène, lorsque Jésus avait prédit aux Apôtres qu'ils allaient l'abandonner la nuit même, Pierre avait protesté avec toute la vivacité de son caractère ardent : « Même si tous sont scandalisés, du moins pas moi ! » En

(1) Vulgate : **mon âme bien-aimée.** Comme c'est Dieu qui parle, dit le R.P. Hugueny O.P., dans son « Bréviaire français », le sens de l'hébreu : **le bien-aimé de mon âme,** semble s'imposer. (Note de la traduction).

vain, le Maître lui avait-Il prédit sa désertion, jusque dans les moindres détails : « cette nuit même, avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois » ; une trop grande confiance en lui-même l'avait aveuglé l'empêchant de croire aux paroles de Jésus et de douter, au moins un peu, de ses forces. « Dussé-je mourir avec toi, non, je ne te renierai pas ». Pierre était sincère dans son affirmation, mais péchait pas présomption ; il n'avait pas encore fait l'expérience pratique de la misère et de la faiblesse humaines dont personne, même l'homme le plus courageux, ne peut, sans le secours divin, les vaincre pour rester fidèle au devoir. Il en fera la première expérience à Gethsémani, lorsque, pas plus que les autres, il ne pourra veiller « une seule heure » avec le Maître ; — il en fera même une seconde, lorsqu'à l'arrestation de Jésus, il fuira tremblant de peur. Mais ces deux expériences ne suffiront pas encore à le guérir de sa présomption : il en faudra une troisième, la plus douloureuse.

Dans la cour du palais de Caïphe — où, revenu de son premier émoi, il était allé voir quelle tournure prenaient les événements — Pierre est reconnu par une servante comme étant un disciple de Jésus. Pris par la crainte d'être compromis dans le même procès, il nie immédiatement en disant : « Je ne connais pas cet homme ». Tombé une première fois, il ne parvient pas à se reprendre et, interrogé à nouveau, il nie une deuxième et même une troisième fois. « Et aussitôt, pour la seconde fois, un coq chanta. Et Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite... et il éclata en sanglots ». Le chant du coq et, bien plus encore, le regard plein d'amour et de douleur de Jésus, le font rentrer en lui-même. « Et sortant dehors, il pleura amèrement » (Luc. XXII, 62). Le bandeau de la présomption lui tombe des yeux et Pierre, qui aimait réellement Jésus, reconnaît sa faiblesse, sa faute. L'amour et le regard du Maître l'ont sauvé. Et maintenant que Pierre ne

se fie plus à lui-même, Jésus pourra se fier à lui et lui confier son troupeau. Tant qu'une âme se fie à elle-même, elle n'est pas mûre pour sa sanctification, ni pour coopérer efficacement à la sanctification d'autrui.

Colloque

« O Dieu de mon âme, comme nous sommes prompts à Vous offenser ! Mais comme Vous l'êtes davantage à nous pardonner ! Que dis-je, Seigneur !... « Les douleurs de la mort m'ont environné ». Hélas ! quel grand mal, que le péché, puisqu'il a pu donner la mort à un Dieu au milieu des plus poignantes douleurs ! Et comme ces douleurs Vous environnent encore aujourd'hui, ô mon Dieu ! Où pouvez-Vous aller, que Vous ne soyez tourmenté ? De toutes parts les hommes Vous couvrent de blessures.

« Chrétiens, il est temps de défendre votre Roi et de Lui tenir compagnie dans l'isolement profond où Il se trouve. Ils sont rares, les vassaux qui lui restent fidèles !... Le pire, c'est qu'il y en a qui en public se montrent vos amis et Vous vendent en secret. Vous ne trouvez presque plus personne à qui Vous puissiez Vous fier.

« O mon Dieu, Ami véritable, qu'il Vous paye mal celui qui Vous trahit !

« O vrais chrétiens, venez donc pleurer avec votre Dieu ! Ce n'est pas seulement sur Lazare qu'Il a répandu des larmes pleines de compassion, mais sur tous ceux qui, malgré ses appels, refuseraient de ressusciter. Alors, mon Bien, Vous aviez présents même les péchés que j'allais commettre contre Vous. Mais qu'ils cessent désormais, et en même temps ceux de tous les pécheurs ! Faites que ces morts ressuscitent. Puisse votre voix, Seigneur, être si puissante qu'elle leur donne la vie, même s'ils ne Vous la demandent pas. Lazare non plus ne Vous demanda pas de le ressusciter, et cepen-

dant Vous lui avez rendu la vie à la prière d'une pécheresse. En voici une autre, mon Dieu, beaucoup plus coupable que celle-là. Daignez faire resplendir votre miséricorde ; je Vous le demande malgré ma misère, pour ceux qui ne veulent pas Vous le demander » (cfr. TJ. Ex. X. pp. 1468-1469).

32

L'HOMME DES DOULEURS

Mercredi Saint

PRESENCE DE DIEU — O Jésus souffrant, donnez-moi de lire, dans votre Passion, votre amour pour moi.

Méditation

1. — La Messe de ce jour contient deux leçons d'Isaïe (LXII, 11 - LXIII, 1-7 ; LIII, 1-12) qui décrivent, d'une façon impressionnante, la figure de Jésus, l'Homme des douleurs. C'est le Christ souffrant qui s'offre à nos regards, recouvert de la pourpre éclatante de son Sang, blessé, de la tête aux pieds. « Pourquoi te drapes-tu de rouge et te vêts-tu comme un fouleur au pressoir ? — A la cuve, j'ai foulé, solitaire. Des gens de mon peuple, nul n'était avec moi ». Jésus a foulé, seul, le pressoir de sa Passion. Songeons à l'agonie au Jardin des Oliviers, quand la véhémence de la douleur empourpra tous ses membres d'une sueur de sang. Pensons au moment où Pilate, après L'avoir fait flageller, Le présenta à la foule en disant : « Voilà l'Homme ! » ; Jésus apparut alors la tête couronnée d'épines, les chairs lacérées par les fouets, tandis que le rouge vif de son Sang se confondait avec le vermillon du manteau de pourpre dont les soldats L'avaient revêtu par dérision. Alors que le Christ s'offrait en sacrifice pour les hommes, en versant tout son

Sang pour leur salut, les hommes L'abandonnaient : « Je regardai : point d'aide ! je m'étonnai : point de soutien ! » Où sont les malades qu'Il a guéris, les aveugles qui, à l'attouchement de ses mains, ont recouvré la vue, les morts ressuscités, les milliers de personnes qu'Il a nourries du pain du miracle, les malheureux sans nombre qui ont expérimenté, de tant de manières, sa bonté ? Devant Jésus, il n'y a qu'une foule déchaînée qui hurle : « Crucifiez-Le ! Crucifiez-Le ! ». Même les Apôtres, ses plus intimes, s'en sont allés et l'un d'eux L'a trahi : « Si encore un ennemi m'insultait, je pourrais le supporter ; si contre moi s'élevait mon rival, je me cacherais de Lui. Mais toi, un homme de mon rang, mon ami, mon intime, à qui m'unissait un doux commerce... » (Ps. LIV, 13-15). A ce texte que nous lisons aujourd'hui, comme tous les mercredis de l'année, dans les Psaumes de Tierce, et qui exprime si bien l'amertume de Jésus devant la trahison et l'abandon des siens, correspond un Répons de Matines : « Au lieu de M'aimer, ils Me décriaient, et ils M'ont rendu le mal pour le bien et la haine pour l'amour » (BR).

En contemplant Jésus dans sa Passion, chacun de nous peut se dire : « *dilexit me et tradidit semetipsum pro me* », Il m'a aimé et s'est livré pour moi (Gal. II, 20), et il serait souhaitable que nous nous demandions ensuite : comment ai-je payé son amour ?

2. — Plus que n'importe qui, Jésus aurait eu droit à la reconnaissance et à la fidélité des hommes, car personne ne leur avait fait plus de bien que Lui ; et cependant, personne plus que Lui n'a goûté l'amertume de l'ingratitude et de la trahison.

Rapprochons un instant le prologue de l'Evangile de Saint Jean qui nous montre Jésus dans toute sa majesté divine, dans sa splendeur éternelle de Verbe, lui « la lumière

véritable qui éclaire tout homme », de la leçon d'Isaïe (2e leç. de la Messe) qui nous dépeint l'opprobre et l'ignominie auxquels L'a réduit sa Passion, et nous comprendrons plus profondément deux grandes vérités : la charité excessive dont Jésus nous a aimés, et l'énorme gravité du péché.

C'est de Lui, le Fils de Dieu, qu'il est dit : « Sans beauté ni éclat (nous l'avons vu) et sans aimable apparence, objet de mépris et rebut de l'humanité, homme de douleur... comme ceux devant qui on se voile la face ». Il n'a pas d'éclat, Lui, la splendeur du Père ; Il cherche à se voiler la face, Lui, dont la vue fait la béatitude des Anges et des saints ; et Il est tellement défiguré qu'Il semble être un lépreux, si abject que personne « n'en fait de cas ». Voilà où nos péchés L'ont réduit : « C'étaient nos souffrances qu'il supportait et nos douleurs dont il était accablé — (souffrances et douleurs sont les conséquences du péché) — ... Il a été transpercé à cause de nos péchés, écrasé à cause de nos crimes. Le châtiment qui nous rend la paix est sur Lui ». C'est son amour pour nous qui L'a réduit en cet état, car cet amour Lui a fait embrasser librement sa Passion : « Il s'est livré lui-même à la mort », Il ne s'est pas soustrait à ses ennemis, mais s'est livré spontanément entre leurs mains. Rappelons-nous le moment où Jésus, après avoir renversé par sa puissance divine, les soldats venus pour L'arrêter, et avoir ajouté que, s'Il le voulait, Il aurait pu avoir à sa disposition des légions d'anges pour le défendre, se laisse prendre et lier sans la moindre résistance ; rappelons-nous, alors qu'Il était déjà prisonnier et condamné, qu'Il n'hésite pas à dire au gouverneur romain : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut » (Jean, XIX, 11). Jésus est la victime qui va spontanément au sacrifice, qui s'immole par amour et en pleine liberté. Le plus grand amour, la plus grande liberté, car ce sont la liberté et l'amour de Dieu.

Colloque

« Je devine, ô doux Jésus, ce que Vous devez ressentir ! O bon Jésus, très doux, très aimant ! Vous avez été martyrisé par les blessures multiples de la flagellation et des clous, Vous avez été couronné d'épines. Qu'ils sont nombreux, ô bon Jésus, ceux qui Vous frappent ! Votre Père Vous frappe, car Il ne Vous pardonna pas, mais Vous constitua victime pour nous tous. Vous Vous frappez Vous-même en offrant votre âme à la mort, cette âme que personne ne peut Vous enlever contre votre gré. Vous frappe, en outre, le disciple qui Vous trahit par un baiser. Les Juifs Vous frappent, des pieds et des mains ; et les Gentils Vous frappent avec les fouets et Vous percent de clous. Oh ! Que de monde, que d'humiliations, que de bourreaux !

« Et qu'ils sont nombreux, ceux qui Vous livrent ! Le Père céleste Vous livra pour nous tous, et Vous Vous êtes livré Vous-même, ainsi que le proclame joyeusement Saint Paul : Il m'a aimé et S'est livré Lui-même, pour moi.

« Cet échange est réellement merveilleux ! Le Maître se livre pour l'esclave, Dieu pour l'homme, le Créateur pour la créature, l'innocent pour le pécheur. Et Vous Vous êtes remis Vous-même entre les mains de ce traître, de ce faux disciple. Le traître Vous remit aux Juifs. Les mauvais Juifs Vous remirent aux Gentils pour être moqué, flagellé, crucifié après Vous avoir craché au visage. Vous aviez dit et prédit ces choses ; elles se sont réalisées. Alors, tout étant consommé, Vous avez été crucifié et placé entre des malfaiteurs. Ne leur suffisait-il pas que Vous soyez blessé ? A la douleur de vos plaies, ils ajoutèrent d'autres ignominies et Vous ont donné, dans votre soif brûlante, le breuvage du vin mélé de myrrhe et de fiel.

« Je pleure sur Vous, mon Roi, Seigneur et Maître, mon Père et mon Frère, Jésus très aimé » (St. Bonaventure).

33

LE DON DE L'AMOUR

Jeudi Saint

PRESENCE DE DIEU — Accordez-moi, ô Jésus, de sonder l'immensité de cet amour qui Vous a porté à nous donner l'Eucharistie.

Méditation

1. — « Jésus, ayant aimé les siens... les aima jusqu'à la fin » (Jean, XIII, 1), et en ces dernières heures d'intimité passées au milieu d'eux, Il voulut leur donner le gage le plus grand de son amour. Ce furent des heures de douce intimité, mais aussi de pénible angoisse. Judas avait déjà fixé le prix de la vente infâme, Pierre allait bientôt renier son Maître ; sous peu, tous allaient L'abandonner. L'institution de l'Eucharistie apparaît ainsi comme la réponse de Jésus à la trahison des hommes, comme le plus grand don de son amour infini, en retour de la plus noire ingratitude : c'est le Dieu miséricordieux qui poursuit sa créature rebelle, non par les menaces, mais par les inventions les plus délicates de son immense charité. Jésus avait déjà tant fait, tant souffert pour l'homme pécheur, et voici qu'au moment où la malice humaine va toucher l'ultime fond de l'abîme, Il épuise les ressources de son amour, s'offre à l'homme, non seulement en qualité de Rédempteur qui mourra pour lui sur la croix, mais encore comme aliment qui le nourrira de sa Chair et de son Sang ; et si, dans quelques heures, la mort va L'arracher à la terre, l'Eucharistie y perpétuera sa présence vivante et réelle jusqu'à la consommation des temps. « O Vous qui êtes fou de votre créature ! — s'exclame Sainte Catherine de Sienne — tout entier Dieu et tout

entier Homme, Vous Vous donnez à nous en aliment, afin que nous ne tombions pas de fatigue au cours de notre pèlerinage en cette vie, mais soyons fortifiés par Vous, nourriture céleste ! »

La Messe du jour est, d'une façon toute particulière, la commémoration et le renouvellement de la dernière Cène, à laquelle nous sommes tous appelés à participer. Entrons à l'Eglise et serrons-nous autour de l'autel comme si nous entrions au Cénacle et étions autour de Jésus. Nous trouvons ici, aussi bien que les Apôtres à Jérusalem, le Maître vivant au milieu de nous, et Lui-même, dans la personne de son Ministre, renouvellera encore une fois le grand miracle qui change le pain et le vin en Son Corps et en Son Sang ; alors, Il nous dira : « Prenez et mangez... prenez et buvez ».

Rappelons-nous que Jésus Lui-même avait disposé les préparatifs pour la dernière Cène et qu'à cette fin, Il voulut choisir « une grande pièce » (Luc. XXII, 12), chargeant les Apôtres de l'aménager de façon convenable. Notre cœur aussi doit être un « grand » cénacle, que l'amour rend spacieux et dilate, afin que Jésus puisse y venir célébrer dignement sa Pâque.

2. — En même temps que le Sacrement d'amour, Jésus nous laisse, à la dernière Cène, son testament d'amour. Testament vivant et concret de son admirable exemple d'humilité et de charité : lavement des pieds ; testament oral : proclamation de son « commandement nouveau ». Aujourd'hui, l'Evangile de la Messe nous représente précisément Jésus lavant les pieds de ses Apôtres, et il s'achève sur les paroles du Maître : « Je vous ai donné l'exemple, pour que vous agissiez comme j'ai agi envers vous ». C'est une invitation pressante à cette charité fraternelle qui doit

être le fruit de notre union à Jésus, de notre Communion eucharistique. Il en a parlé en termes précis à la dernière Cène : « Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres. Oui, comme Je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres » (Jean, XIII 34).

Si nous ne pouvons imiter l'amour de Jésus jusqu'à donner notre corps en nourriture à nos frères, nous pouvons cependant L'imiter en leur prêtant une amoureuse assistance, non seulement dans les choses faciles, mais même en ce qui est difficile et répugnant. En lavant les pieds de ses Apôtres, le Maître nous enseigne jusqu'où nous devons nous abaisser pour rendre service à notre prochain, fût-il le plus humble et le plus abject. Le Maître qui, par de continuels témoignages d'amour, va à la rencontre des ingrats et même de ceux qui L'ont trahi, nous apprend que notre charité ne ressemble pas à la sienne si nous ne savons pas payer le mal par le bien, pardonner à fond et arriver à faire du bien à ceux qui nous ont causé préjudice. Le Maître, qui donne sa vie pour le salut des siens, nous dit que notre amour n'est pas intégral si nous ne savons pas nous sacrifier généreusement pour les autres. Son « commandement nouveau », qui fait de l'amour de Jésus la mesure même de notre amour fraternel, ouvre des horizons illimités à l'exercice de la charité, car il s'agit d'une charité sans bornes. Et, si limite il y a, c'est celle de donner, à l'exemple du Maître, sa vie pour autrui car « il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jean, XV, 13).

Jésus nous inculque la perfection de la charité fraternelle au soir même où Il institue l'Eucharistie, comme pour nous faire entendre que cette perfection doit être tout à la fois le fruit du Sacrement eucharistique et notre réponse à ce don immense.

Colloque

« O Seigneur, Seigneur ! Qu'elle est petite et étroite la maison de mon âme pour que Vous y entriez ! Elargissez-la Vous-même. Elle est tout en ruines : réparez-la. Je sais et confesse qu'il s'y trouve des choses qui offensent vos yeux. Mais qui la purifiera ? Ou à qui, hormis Vous, crierais-je : purifiez-moi, Seigneur, des péchés cachés à mes yeux ? » (St Augustin).

« O bon Jésus, pour soutenir notre faiblesse, nous exciter à Vous aimer, Vous avez pris le parti de demeurer toujours au milieu de nous. Vous connaissiez cependant le sort que les hommes Vous auraient infligé, les déshonneurs, les outrages que Vous auriez à subir. O Père éternel, comment pouvez-Vous supporter que votre Fils demeure encore parmi nous pour souffrir chaque jour de nouvelles injures ? O mon Dieu ! quel excès d'amour en ce Fils ! et aussi, quel amour immense en ce Père !

« Hélas ! ô Père Saint qui êtes aux cieux, ne pouvant nous refuser une faveur qui nous est d'une si grande utilité, Vous avez permis que votre Fils reste avec nous sur la terre ; ne permettez donc pas qu'Il s'y trouve encore exposé à tant de mauvais traitements. Oh ! que d'outrages n'inflige-t-on pas aujourd'hui au Très Saint Sacrement ! En combien de mains ennemies ne devez-Vous pas Le voir, Père !

« Ne suffisait-il pas qu'Il ait été livré une fois ? La flagellation, les mauvais traitements et les douloureuses souffrances endurées durant toute sa vie terrestre ne suffisaient-ils pas ? Que faire encore pour Vous contenter ? N'a-t-Il pas tout accompli avec perfection ? N'a-t-Il pas suffisamment payé la rançon du péché d'Adam ?...

« O Père Eternel, votre divin Fils n'a rien omis pour nous donner à nous, pauvres pécheurs, un bienfait aussi grand que l'Eucharistie. Ah ! Ne permettez pas, dans votre

miséricorde, qu'Il soit si indignement outragé. Il est resté parmi nous d'une manière si admirable, afin que nous puissions Vous L'offrir en sacrifice, aussi souvent que nous le voulons. Puisse une offrande d'un tel prix arrêter enfin la marée des péchés et des irrévérences commises dans les lieux où réside ce Très Saint Sacrement ! » (cfr. TJ. Ch. XXXV, pp. 755 à 757 et XXXVII, pp. 767-768).

34

LE MYSTERE DE LA CROIX

Vendredi Saint

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, permettez-moi de pénétrer avec Vous dans l'épaisseur du mystère de la Croix.

Méditation

1. — Le Vendredi-Saint est le jour qui nous invite plus que tout autre « à pénétrer plus avant dans la profondeur des angoisses et des souffrances » du Fils de Dieu (JC. C.A., XXXV, p. 877), et non seulement par une considération abstraite, mais par la disposition pratique de la volonté à embrasser volontiers la souffrance, afin de nous associer, de nous assimiler au Crucifié. En souffrant avec Lui, nous comprendrons mieux ses souffrances, nous saisirons davantage son amour pour nous, car « plus la souffrance est pure, plus aussi elle procure une connaissance pure » (JC. C. XXXV, p. 877) ; et « personne ne sent plus profondément dans son cœur la Passion du Christ, que celui qui aura souffert quelque chose de semblable » (Imit, II, XII, 4). Dans ces dispositions, accompagnons le Seigneur au long de sa dernière journée passée ici-bas.

L'atroce martyre qui, dans quelques heures, déchirera son

Corps, n'est pas encore commencé mais, toutefois, l'agonie de Jésus au Jardin des Oliviers marque un des moments les plus douloureux de sa Passion, un de ceux qui révèlent le mieux les souffrances amères de son Ame. Cette Ame très sainte est plongée dans une angoisse inexprimable : c'est l'abandon et la désolation extrême, sans la moindre consolation, ni du côté de Dieu, ni du côté des hommes. Le Sauveur sent peser sur Lui la charge énorme de tous les péchés de l'humanité ; tout Innocent qu'Il soit, Il se voit couvert des délits les plus exécrables, devenu, pour ainsi dire, l'ennemi de Dieu et la cible de sa justice infinie, qui punira en Lui toutes nos scélératesses. Certes, en tant que Dieu, Jésus ne cessa jamais, même aux moments les plus douloureux de sa Passion, d'être uni à son Père ; mais, en tant qu'homme, Il se sentit comme rejeté par Lui, « frappé de Dieu et humilié » (Is. LIII, 4). C'est ce qui explique le drame intime de son esprit — drame beaucoup plus douloureux que les terribles souffrances physiques qui L'attendent, — ainsi que la cruelle agonie qui Lui fit suer du sang, et sa plainte : « mon âme est triste à en mourir » (Matth. XXVI, 38). Et tandis qu'auparavant Il avait si ardemment désiré la Passion, maintenant que son humanité se trouve aux prises avec la dure réalité du fait, privée du secours sensible de la Divinité qui semble non seulement se retirer mais, de plus, s'irriter contre Lui, Jésus gémit : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ». Mais le cri d'angoisse de la nature humaine se mue immédiatement en celui de la conformité parfaite de la volonté du Christ avec celle du Père : « Cependant, non pas comme je veux mais comme tu veux » (Matth. XXVI, 39).

2. — L'Agonie au Jardin est suivie du baiser de la trahison

de Judas, de l'arrestation, des interrogatoires nocturnes par les Grands-Prêtres, des insultes des soldats qui soufflettent Jésus, Lui crachent au visage, Lui voilent les yeux, tandis que, dans la cour extérieure, Pierre Le renie. Les interrogatoires sont repris à l'aube avec leurs accusations, puis commencent les renvois d'un tribunal à l'autre, — de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, et de nouveau d'Hérode à Pilate — suivies de l'horrible flagellation, du couronnement d'épines et enfin, de la présentation du Fils de Dieu, vêtu comme un roi de théâtre, à la foule qui hurle : « Relâche-nous Barabbas ». A l'adresse du Sauveur, la populace vocifère : « Crucifie-Le ! Crucifie-Le ! » (Luc. XXIII, 18 et 21). Chargé du bois du supplice, Jésus est traîné au Calvaire et crucifié entre deux larrons. C'est une terrible somme de souffrances physiques et morales qui atteignent leur paroxysme lorsque le Sauveur, agonisant sur la Croix, lance le cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi M'as-tu abandonné ? » (Matth. XXVII, 46).

Nous voici encore devant le drame intime qui déchire l'âme du Christ et accompagne, dans un rapide crescendo, l'intensification de ses souffrances physiques. En parlant de sa Passion toute proche, Jésus avait dit aux Apôtres, lors de la dernière Cène : « Voici venir l'heure... où vous serez dispersés... et Me laisserez seul. Mais non, Je ne suis pas seul, le Père est avec Moi » (Jean, XVI, 32). L'union avec le Père est tout pour Jésus : c'est sa vie et sa force, son réconfort et sa joie : si les hommes L'abandonnent, le Père est toujours avec Lui et cela Lui suffit. Cela nous fait mieux comprendre l'intensité de sa souffrance lorsque, au cours de la Passion, le Père se retire de Lui. Et cependant, même dans son agonie et sa mort sur la Croix, Jésus est toujours Dieu et, comme tel, toujours indissolublement uni au Père. Mais Il a pris sur Lui le lourd fardeau de nos

péchés qui se dressent, comme une barrière de division morale, entre Lui et le Père. Bien qu'unie personnellement au Verbe, son Humanité se trouve, par miracle, privée de tout réconfort et soutien divin et sent, par contre, peser sur elle, toute la malédiction due au péché : « le Christ — dit Saint Paul aux Galates — nous a rachetés de la malédiction... devenu lui-même malédiction pour nous » (III, 13). Nous touchons ici le fond de l'abîme de la Passion de Jésus, les amertumes les plus atroces qu'Il a embrassées pour notre salut. Et toutefois, même au sein des plus cruels tourments, la plainte de Jésus est en parfaite harmonie avec l'abandon total : « Père, Je remets mon esprit entre tes mains » (Luc. XXIII, 46). Ainsi Jésus, qui a voulu goûter jusqu'au bout combien il était amer pour l'homme de souffrir et de mourir, nous apprend à surmonter les troubles et les angoisses que la douleur et la mort suscitent en nous, par des actes de pleine soumission à la volonté divine et d'abandon confiant entre ses mains.

Colloque

« O Christ, Fils de Dieu, en contemplant la grande douleur que Vous avez endurée pour nous sur la croix, je Vous entends dire à mon âme : « Ce n'est pas pour rire que Je t'ai aimée ! » — Ces mots m'ouvrent les yeux et je vois clairement tout ce que votre amour Vous a porté à faire pour moi. Je vois ce que Vous avez souffert durant votre vie et votre mort, ô Homme-Dieu, pâtissant à cause de cet amour profond et indicible. Non, ô Seigneur, ce n'est pas pour rire que Vous m'avez aimée, mais votre amour est très parfait et très vrai. J'aperçois en moi tout le contraire, car mon amour est tiède et fallacieux, et ce m'est une peine insupportable que de le savoir.

« O Maître, ce n'est pas pour rire que Vous m'avez

aimée ; moi, au contraire, pécheresse, je ne Vous ai jamais aimé, si ce n'est d'un amour imparfait. Jamais je n'ai rien voulu entendre des douleurs que Vous avez souffertes sur la Croix, et ainsi, je Vous ai servi avec négligence et infidélité.

« Votre amour, mon Dieu, excite en moi un désir ardent d'éviter tout ce qui pourrait Vous offenser, d'embrasser la douleur et le mépris que Vous avez supportés, de garder continuellement présentes à l'esprit votre Passion et votre mort, dans laquelle se trouvent notre salut véritable et notre vie.

« O Seigneur, ô Maître et Médecin éternel, votre Sang est le remède que Vous nous offrez gratuitement pour la guérison de nos âmes et, tandis qu'elle Vous a coûté votre Passion très amère et votre mort sur la Croix, elle ne me coûte rien, à moi, sinon de me disposer à la recevoir ; alors, Vous me la donnez immédiatement et guérissez mes infirmités. Mon Dieu, puisque Vous avez décidé de me délivrer et de me guérir, à seule condition que Je Vous montre, dans les larmes et la douleur, mes maux et mes misères ; puisque, Seigneur, mon âme est infirme, voici que je mets devant vos yeux mes péches et mon infortune. Il n'est pas de péché, aucune maladie de l'âme et de l'esprit, auxquels Vous n'avez apporté de remède suffisant, ni n'ayez satisfait par votre mort.

« Tout mon salut et mon allégresse sont donc en Vous ô Christ Crucifié et, en quelque état que je puisse me trouver, je ne veux jamais détacher les yeux de votre Croix » (Bse Ang. de Foligno).

35

LA VICTOIRE DE LA CROIX

Samedi Saint

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, crucifié par amour pour moi, révélez-moi la victoire remportée par votre mort.

Méditation

1. — Dès que Jésus eut rendu le dernier soupir, « le rideau du Temple se déchira en deux du haut en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent et de nombreux corps... ressuscitèrent », au point que ceux qui étaient là « furent saisis d'une grande frayeur et dirent : „Vraiment celui-ci était fils de Dieu." » (Matth. XXVII, 51-54). Jésus a voulu mourir dans l'ignominie la plus complète, acceptant jusqu'au bout les railleries et les défis ironiques des soldats : « N'es-tu pas le Christ ? sauve-toi toi-même » (Luc. XXIII, 39) ; mais, à peine eut-Il exhalé le dernier soupir, que sa Divinité se révéla d'une manière si puissante qu'elle en imposa même à ceux qui, jusque là, s'étaient moqués de Lui. La mort du Christ commence ainsi à se manifester telle qu'elle est en réalité, c'est-à-dire non une défaite mais une victoire, la plus grande victoire que le monde ait jamais enregistrée : la victoire sur le péché, sur la mort éternelle, conséquence du péché ; et cette victoire rend aux hommes la vie de la grâce.

En présentant la Croix à notre adoration, l'Eglise chantait hier : « Voici le bois de la Croix auquel le salut du monde a été suspendu », et après la triste alternance des « Impropères » ou tendres reproches, elle entonne deux hymnes de louange en l'honneur de la Croix : « Qu'on célèbre le noble triomphe dont la Croix est le trophée, et la victoire

qu'y remporta le Rédempteur du monde dans sa propre immolation ! » Ainsi, la relation pleine de compassion des souffrances du Seigneur, alterne avec l'hymne de la victoire. Mort et vie, mort et victoire, sont termes contradictoires, et cependant, nous voyons qu'ils sont étroitement unis en Jésus, de manière que le premier engendre le second. Après avoir décrit l'agonie de Jésus sur la Croix, Saint Jean de la Croix affirme : Il fit alors « la plus grande œuvre de sa vie, celle qui surpassait tous les miracles et les prodiges qu'il avait jamais accomplis... je veux dire la réconciliation du genre humain et son union à Dieu par la grâce. Cette œuvre s'accomplissait au temps... où le Sauveur était le plus complètement anéanti. Il l'était, en effet, dans sa réputation vis-à-vis des hommes, qui, le voyant expirer sur le bois de la Croix, non seulement ne lui donnaient pas la moindre marque d'estime, mais l'accablaient de leurs moqueries ; il l'était dans sa nature, puisque par elle il s'anéantissait dans la mort ; il l'était vis-à-vis de son Père, qui, loin de lui accorder un secours, une consolation, le délaissa... » Et il conclut : « L'homme spirituel doit comprendre par là le mystère de la porte et du chemin, c'est-à-dire du Christ par qui il faut passer pour s'unir à Dieu ; il doit savoir que plus il s'anéantira par amour pour Dieu... plus aussi il s'unira à Dieu et plus son œuvre sera grande » (MC. II, chap. VI, pp. 124-125).

2. — « Dans la paix, au même instant, je me couche et je m'endors ». C'est ainsi que débutent les Matines du Samedi-Saint, faisant allusion à la paix du tombeau où, après tant de tortures, repose le Corps très saint de Jésus ; de fait, ce jour est le plus indiqué pour nous recueillir dans le silence et la prière, à côté du sépulcre du Seigneur.

Après la mort de Jésus, atterrés par le tremblement de

terre et les ténèbres, tous avaient quitté le Calvaire, hormis le groupe des plus fidèles : Notre-Dame et Jean qui ne s'étaient jamais éloignés de la Croix, Marie-Madeleine et les autres femmes pieuses qui « avaient suivi Jésus depuis la Galilée pour être à son service » (Matth. XXVII, 55). Quoique le Seigneur ait expiré, ils ne peuvent se détacher de Lui, le Maître adoré, l'objet de tout leur amour et de toute leur espérance. Ce qui les retient irrésistiblement à côté de ce Corps inanimé, c'est leur amour. Tel est le caractère de la véritable fidélité : persévérer même dans les moments les plus obscurs et les plus pénibles, alors que tout semble perdu, et que l'ami, au lieu de triompher, est réduit à la défaite et à l'humiliation la plus profonde. Etre fidèle à Dieu lorsque tout va bien, lorsque sa cause triomphe, est chose aisée ; mais Lui être fidèle à l'heure des ténèbres, lorsqu'Il permet momentanément que le mal prenne le dessus et que tout ce qui est bon et saint semble balayé et submergé irrémédiablement, — c'est dur, mais c'est la preuve la plus authentique d'un amour vrai.

Sur ces entrefaites, deux disciples, Joseph d'Arimathie et Nicodème, se chargent de la sépulture : le Corps sacré est descendu de la Croix, enveloppé d'un linceul avec des aromates et déposé ensuite « dans le tombeau tout neuf qu'il (Joseph) s'était fait tailler dans le roc » (Matth. XXVII, 60). En même temps que Marie, qui devait être certainement présente à la scène et recevoir dans ses bras le Corps lacéré de son divin Fils, approchons-nous aussi de cette dépouille sacrée ; fixons encore une fois les yeux sur ces plaies, sur ces blessures, sur ce Sang, qui nous parlent si éloquemment de l'amour de Jésus pour nous. Il est vrai, à présent, ces plaies ne sont plus douloureuses mais glorieuses, et demain, dès l'aube pascale, nous célébrerons précisément la grande victoire qu'elles ont remportée. Pourtant, bien qu'elles soient

glorifiées, ces plaies restent et resteront éternellement le signe indélébile de l'excessive charité dont le Christ nous a aimés.

Puisse ce samedi, jour de transition entre les angoisses du Vendredi-Saint et la gloire de la Résurrection, être un jour de recueillement et de prière aux pieds du Corps inanimé de Jésus : ouvrons largement notre cœur, purifions-le dans son Sang, afin que, tout renouvelé dans l'amour et la pureté, il puisse rivaliser avec le « sépulcre neuf » pour offrir au Maître très aimé un séjour de paix et de repos.

Colloque

« Salut, ô Croix, notre unique espérance ! Vous augmentez la grâce dans l'âme des justes et remettez la faute aux pécheurs. O arbre glorieux et resplendissant, orné de la pourpre royale, à tes bras est suspendue la rançon de notre Rédemption, en toi est notre victoire, notre rachat ! » (cfr. BR).

O Christ, je fixe encore une fois mon regard sur votre face exsangue et je lève des yeux pleins de larmes, pour voir vos plaies et vos blessures. J'élève mon cœur contrit et ému, et considère toutes les tribulations par lesquelles Vous avez passé pour me chercher et me sauver.

« O bon Jésus, avec quelle libéralité nous avez-Vous donné, sur la Croix, tout ce que Vous aviez ! A vos bourreaux, votre prière affectueuse ; au larron, le paradis ; à votre Mère, un fils et au fils, une Mère ; aux morts, Vous avez rendu la vie et remis votre âme entre les mains de votre Père ; Vous avez montré votre puissance au monde entier et avez versé par vos blessures larges et nombreuses, non quelques gouttes, mais tout votre Sang, pour racheter l'esclave !... O très suave Seigneur et Sauveur de l'univers, comment Vous remercier dignement ?

« O bon Jésus, Vous inclinez votre tête couronnée, blessée par les dards nombreux, en m'invitant au baiser de paix. « Vois, me dites-Vous, comme Je suis défiguré, déchiré, anéanti ! Sais-tu pourquoi ? Pour te prendre, ô brebis égarée, te rapporter sur mes épaules et te reconduire au céleste pacage du paradis. Paie-Moi de retour... Regarde-Moi dans ma Passion. Aime-Moi. Je Me suis donné à toi, donne-toi à Moi... ». O Seigneur, attendri par vos plaies, je veux que Vous régniez sur moi, tel que je Vous vois, dans votre Passion ; je veux Vous placer tel un sceau sur mon cœur, tel un signe sur mon bras, pour me conformer à Vous, et à votre martyre, dans toutes les pensées de mon cœur, toutes les entreprises de mon bras.

« O bon et très doux Jésus ! Vous qui Vous êtes donné à nous comme rançon du rachat, accordez-nous — tout indignes que nous en soyons — de répondre à votre grâce, entièrement, parfaitement et totalement » (cfr. St Bonaventure).

36

VIE DE FOI DE SAINT JOSEPH

19 mars

PRESENCE DE DIEU — A votre école, ô glorieux Saint Joseph, je désire apprendre à vivre de foi, me laissant guider en tout par la divine Providence.

Méditation

1. — L'attitude fondamentale de la vie de Saint Joseph est toute de confiance et d'abandon en Dieu ; elle jaillit de sa foi. Saint Matthieu dit qu'il était « un homme juste » (I, 19) ; or la Sainte Ecriture enseigne que « le juste vit de foi » (cfr. Rom. I, 17), et on peut bien affirmer qu'aucune créature — après la Très Sainte Vierge — n'a vécu de foi

autant que Joseph. Ayant passé sa vie, en effet, dans la sphère du mystère de l'Incarnation, il a dû nécessairement traverser toutes ces obscurités qui enveloppèrent l'accomplissement du grand mystère. Joseph eut donc besoin d'une grande foi, continuellement nourrie de souffrances et imprégnée d'angoisses. Les perplexités soulevées en lui par la maternité mystérieuse de Marie, la pauvreté extrême et les inquiétudes de Bethléem, les privations de la fuite en Egypte, firent gémir son âme délicate, au point qu'aux moments les plus graves, il eut besoin de l'intervention d'un Ange, pour le soutenir et l'introduire dans les profondeurs du mystère divin qui se déroulait sous ses yeux. Et Joseph se laissa guider avec la docilité et la confiance aveugle d'un enfant. L'Evangile rapporte quatre faits qui en témoignent :

1° L'Ange met fin à ses angoisses en lui ordonnant de prendre chez lui Marie, sa très sainte Epouse, « car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint ». Joseph n'hésite pas un instant et fait « comme l'Ange du Seigneur lui avait prescrit » (Mat. I, 20 et 24). — 2° L'Ange l'avertit : « prends l'Enfant et sa mère et fuis en Egypte » (Mat. II, 13) : sans délai, au cœur de la nuit, le Saint se lève pour exécuter l'ordre. La fuite présentait objectivement d'énormes difficultés : les très grandes incommodités et les dangers du voyage, la pauvreté extrême, l'exil en terre étrangère. Mais l'Ange a parlé et Joseph obéit. — 3° Après la mort d'Hérode, l'Ange lui ordonne de retourner dans la terre d'Israël. — 4° L'Ange l'avise de se retirer en Galilée (cfr. Mat. II, 19-23).

Nous avons ici quatre actes de foi et d'obéissance aveugle. Joseph n'hésite ni ne raisonne, il n'oppose aucune objection parce qu'il se confie totalement à Dieu, qu'il croit pleinement en Lui, en sa parole, en sa divine Providence.

2. — Toute la vie de Saint Joseph se résume en une adhésion ininterrompue au plan divin, même si celui-ci comporte pour lui des situations fort mystérieuses et obscures.

Dans notre vie aussi, il y a toujours un peu de mystère, soit parce que Dieu aime travailler d'une manière cachée, secrète, soit parce que son action est toujours impénétrable à notre pauvre intelligence humaine. Il y faut donc ce regard de foi, cette confiance totale qui, en s'appuyant sur la bonté infinie de Dieu, nous convainc que toujours, et à travers toutes les circonstances, Il veut notre bien et dispose tout à cette fin. Seule cette confiance nous permettra, comme Saint Joseph, de dire toujours *oui* à quelque manifestation que ce soit de la volonté divine, un *oui* humble, prompt, confiant, malgré les obscurités, les difficultés, le mystère... Dieu s'est servi des Anges pour manifester sa volonté à Joseph ; pour nous, Il se sert de nos supérieurs, qui, comme les Anges, sont ses messagers, ses envoyés. Obéissons avec la simplicité de Joseph, assurés que Dieu peut se servir de n'importe quelle personne, de n'importe quelle circonstance, pour nous faire connaître et réaliser son divin vouloir, exactement comme Il s'est servi de l'édit de César pour conduire Joseph à Bethléem où devait naître Jésus. L'empereur romain avait bien d'autres intentions, mais Dieu s'est servi de cet acte politique pour effectuer le plan de l'Incarnation. Il est toujours vrai que Dieu gouverne et dirige tout vers l'accomplissement de sa volonté.

Une autre caractéristique de la vie de Saint Joseph est de s'être consacré entièrement à la mission confiée par Dieu à ses soins : être le gardien et le soutien de Jésus et de sa Mère. Joseph ne vit pas pour lui-même, pour ses intérêts personnels, mais uniquement pour Dieu qu'il sert en Jésus et Marie. Saint Joseph est ainsi le vrai modèle des âmes intérieures, des âmes qui aspirent à vivre totalement pour

et avec Dieu, dans l'accomplissement de la mission qu'elles ont recue de Lui.

Colloque

« O Joseph, combien je vous aime ! Comme j'aime à penser à votre vie toute simple et si humble ! Comme nous, vous avez vécu de foi. Je vous contemple dans la petite maison de Nazareth, à côté de Jésus et de Marie, tout occupé à travailler pour eux. Il me semble vous voir raboter, puis vous essuyer le front de temps en temps, et vous hâter pour terminer à temps le travail à remettre aux clients. Bien que vivant à côté du Fils de Dieu, votre vie a été tout ordinaire, car Jésus ne faisait certainement pas de miracles inutiles. Dans votre vie, tout s'est passé comme dans la nôtre. Et que de peines, de fatigues, de périls ! Oh ! comme on serait étonné si on savait tout ce que vous avez souffert ! » (cfr. TEJ. CS. et NV, 20 août).

« Je ne sais comment on peut penser à la Reine des Anges et à toutes les souffrances qu'elle a endurées en compagnie de l'Enfant Jésus, sans penser à vous, glorieux Saint Joseph, sans vous remercier de les avoir si bien aidés ! Il me semble que, pour ce motif, les personnes d'oraison vous doivent une affection toute spéciale...

« Une longue expérience m'a montré les grâces que vous nous obtenez de Dieu, c'est pourquoi je voudrais convaincre toutes les âmes qu'elles doivent vous porter une grande dévotion. Je n'ai pas connu une seule personne, ayant une vraie dévotion pour vous, et vous honorant d'un culte particulier, qui n'ait fait de sensibles progrès dans la vertu. Vous aidez d'une manière admirable les âmes qui se recommandent à vous... J'ai vu clairement que votre assistance m'a procuré plus de bien que ce que j'aurais osé espérer. Je ne me souviens pas d'avoir jamais imploré de

vous une grâce sans l'avoir obtenue immédiatement. Notre Seigneur veut nous faire comprendre que, s'Il vous a été soumis sur la terre, où en votre qualité de Père et de gardien, vous pouviez Lui commander, Il défère également au ciel à toutes vos suppliques » (cfr. TJ. V., VI, pp. 57-58).

O cher Saint Joseph, c'est donc avec une pleine confiance que je me mets sous votre protection ; enseignez-moi à vivre comme vous, de foi et d'abandon à Dieu, apprenez-moi à vivre uniquement pour Lui, en me consacrant tout entier à son service.

37

L'ANNONCIATION

25 mars

PRESENCE DE DIEU — Près de Vous, ô Marie, je veux apprendre à répéter en toute circonstance votre « Ecce ancilla Domini ! ».

Méditation

1. — Cherchons à pénétrer, à travers la narration suggestive de Saint Luc (I, 26-38), les dispositions de l'âme de Marie au moment de l'Annonciation.

L'Ange, envoyé par Dieu, trouve la Vierge recueillie dans la solitude, « entre chez elle » et la salue : « Salut, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi ! ». A ces mots, Marie, dit le texte sacré, « fut bouleversée » ; il ne faut cependant pas entendre cette expression dans le sens d'un véritable trouble qui enlève la sérénité de l'esprit ; elle signifie plutôt un étonnement profond devant cette salutation inaccoutumée, étonnement si grand qu'il suscite une espèce de crainte. Telle fut la première réaction de Marie au message angélique, réaction provenant de sa très profonde humilité qui dut lui faire trouver bien étrange cet éloge extraordinaire.

L'Ange, cependant, lui communique la grande nouvelle : Dieu veut qu'elle devienne Mère du Rédempteur. Vivant sous la direction continuelle de l'Esprit Saint, Marie avait fait, précisément sous son inspiration, le vœu de virginité. Elle est, dès lors, persuadée de devoir rester vierge et que telle est la volonté de Dieu. Mais maintenant, Dieu lui fait savoir qu'Il l'a élue pour devenir la Mère de son Fils et elle, humble servante, s'empresse d'adhérer au plan divin. Elle ne comprend toutefois pas comment elle pourra être tout à la fois mère et vierge, et c'est sur ce point qu'elle interroge l'Ange : « Comment cela se fera-t-il ? » L'Ange explique : L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ». Sa maternité sera l'œuvre directe de l'Esprit Saint et respectera sa virginité.

La volonté de Dieu lui est désormais entièrement révélée et Marie, qui durant toute sa vie a été toujours et uniquement mue par le vouloir divin, l'embrasse immédiatement avec la plus entière adhésion et l'amour le plus intense, le plus pur : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta parole ! ». L'acceptation totale est accompagnée d'une totale donation : Marie accepte en s'offrant, et s'offre en se donnant. Elle s'offre en qualité de servante, mieux, d'esclave, si nous prenons le mot dans toute la force du texte grec ; elle se donne en s'abandonnant comme une proie à la volonté divine, en adhérant par anticipation à tout ce que Dieu voudra d'elle. Adhésion passive en même temps qu'active, par laquelle Marie veut tout ce que Dieu veut, en acceptant tout ce qu'Il fait et en faisant tout ce qu'Il veut. Marie nous apparaît ainsi comme le modèle de l'âme totalement unie, pleinement donnée à la volonté de Dieu.

2. — L'explication de l'Ange n'empêche pas que bien des

circonstances des événements futurs, demeurent voilées et impénétrables au regard de Marie. Elle se trouve devant un mystère, avec l'intuition que ce mystère est chargé de souffrances, car elle sait, par les Saintes Ecritures, que le Rédempteur sera l'Homme des douleurs, sacrifié pour le salut de l'humanité. L'ineffable joie de la maternité divine s'offre donc à elle dans un mystère de douleur : accepter d'être la Mère du Fils de Dieu signifie consentir à être la Mère d'un supplicié, d'un condamné à mort. Et Marie embrasse tout cela dans son *fiat :* tant dans la joie que dans le mystère et la douleur, elle n'a qu'une seule et simple réponse : « Je suis la servante du Seigneur ». Par cette adhésion, la Très Sainte Vierge est intimement associée à la vie de souffrance de son Jésus et, dès lors, à son œuvre rédemptrice ; elle devient la Mère spirituelle du genre humain. Tel était le plan divin sur elle, et Marie l'a accepté totalement, sans réserve, précisément parce que sa volonté était totalement unie à la volonté de Dieu.

Dieu donne à tout chrétien une vocation, une mission à accomplir, par laquelle il est appelé à participer à l'œuvre rédemptrice de Jésus. Pour les âmes consacrées à Dieu, cette mission trouve toujours son point culminant dans un devoir de paternité ou de maternité spirituelle. Oh ! si chaque âme pouvait répondre à l'appel divin par une adhésion aussi totale que celle de Marie : « *Ecce ancilla Domini... fiat* » !

Bien des fois, au cours de notre vie, nous avons reçu des invitations du Seigneur — et nous en recevrons certainement encore ; invitations à la souffrance, au sacrifice, au don de soi. Comment y avons-nous correspondu ? Peut-être la vision des fatigues et des douleurs que nous aurions à embrasser, nous a-t-elle retenus ? Tâchons au moins, à l'avenir, d'avoir les yeux de l'âme mieux ouverts pour comprendre, comme Marie, que c'est justement par la souffrance que

Dieu nous appelle à collaborer avec Jésus à la sanctification des âmes.

Colloque

« Je vous salue, Marie, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ! Non seulement Dieu le Fils est avec vous, Lui auquel Vous avez donné votre sang, mais aussi Dieu le Saint-Esprit par l'opération duquel vous avez conçu, ainsi que Dieu le Père qui a engendré, de toute éternité, Celui que vous avez conçu. Le Père, qui vous donne son Fils, est avec vous ; le Fils est avec vous : voulant accomplir un prodigieux mystère, Il se cache dans votre sein maternel sans en violer l'intégrité virginale ; l'Esprit Saint qui, en même temps que le Père et le Fils vous sanctifie, est avec vous. Dieu est vraiment avec vous » (St Bernard).

« O Marie, Marie, temple de la Trinité... O Marie, réceptacle d'humilité, Vous avez plu au Père éternel, c'est pourquoi, dans son amour singulier, Il vous a ravie et attirée à Lui. Par la lumière et le feu de votre charité et par l'huile de votre humilité, vous avez attiré la Divinité en vous.

« A la parole de l'Ange, la crainte vous a-t-elle troublée, ô Marie ? Il ne semble pas, bien que vous témoigniez de l'émerveillement. Qu'était-ce, alors, qui vous étonnait ? La grande bonté de Dieu, alors qu'en vous considérant vous-même vous vous saviez indigne de tant de grâces. Vous étiez donc dans l'admiration, stupéfaite à la vue de votre indignité, de votre faiblesse, et de l'ineffable grâce de Dieu... et ainsi vous faisiez preuve d'humilité profonde. Mais en vous, ô Marie, apparaît aussi aujourd'hui la dignité et la liberté de l'homme, car avant que le Verbe s'incarnât, l'Ange vous est envoyé pour demander le consentement de votre volonté. Et le Fils de Dieu attendit votre assentiment avant de descendre dans votre sein. Il guettait à la porte de votre

volonté que celle-ci s'ouvrît, car Il voulait venir en vous, et Il n'y serait jamais entré si vous ne Lui aviez ouvert en disant : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole...

« O Marie, mon doux amour, vous avez ouvert à la Divinité éternelle l'entrée de votre volonté, et le Verbe s'est immédiatement incarné en vous. Vous m'enseignez par là que Dieu qui m'a créée sans moi, ne me sauvera pas sans moi... mais Il frappe à la porte de ma volonté et attend que je Lui ouvre » (Ste Cath. de Sienne).

O Marie, par l'ineffable mystère qui s'accomplit aujourd'hui en vous, je vous supplie de m'apprendre et de m'aider toujours à ouvrir largement la porte de mon âme à chaque appel divin, à chaque sollicitation de la grâce. Faites qu'à chaque manifestation de la volonté divine, je puisse redire toujours avec vous mon humble et prompt : « *Ecce, Fiat !* ».

AVRIL

1

LA PAQUE DU SEIGNEUR

Dimanche de la Résurrection

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, rendez-moi digne de participer à la joie de votre Résurrection.

Méditation

1. — « Voici le jour que le Seigneur a fait : livrons-nous à l'allégresse et à la joie ! » (BR). C'est le jour par excellence, le jour le plus heureux de toute l'année, parce que c'est celui où « le Christ, notre Pâque, a été immolé ». Noël est également la fête de la joie, mais la Nativité vibre d'une incomparable note de douceur, tandis que la joie pascale résonne d'un triomphe sans pareil : c'est l'allégresse causée par la victoire du Christ. La liturgie de la Messe nous indique les deux caractéristiques de cette joie pascale : joie dans la vérité (Epître I Cor. 5, 7 et 8), joie dans la charité (Post-communion).

Joie dans la vérité, conformément au vibrant avertissement de Saint Paul : « célébrons la fête, non avec du vieux levain..., mais avec des azymes de pureté et de vérité ». En ce monde, il y a tant de joies éphémères, basées sur des fondements fragiles et inconsistants ; la joie pascale, au contraire, jaillit de se savoir dans la vérité, cette vérité que le Christ a apportée au monde et confirmée par sa Résurrection. La Résurrection nous dit que notre foi n'est pas vaine, que notre espérance ne se fonde pas sur un mort, mais sur un vivant, le *Vivant* par excellence, dont la vie est si puissante qu'elle vivifie non seulement dans le temps, mais aussi pour l'éternité tous ceux qui croient en Lui : « Je suis la résurrection, qui croit en Moi, fût-il mort, vivra » (Jean,

XI, 25). — Joie dans la vérité, car seules les âmes sincères et droites, qui cherchent la vérité avec amour et, plus encore, « font la vérité », peuvent jouir pleinement de la Résurrection. On appelle « âme sincère », celle qui se reconnaît telle qu'elle est, avec ses défauts, ses déficiences, son besoin de conversion, et qui, justement par la conscience de sa misère, est sincèrement décidée à vouloir se purifier du vieux levain des passions, afin de se renouveler entièrement dans le Christ ressuscité.

Mais la vérité doit s'effectuer dans la charité : « *veritatem facientes in caritatem* » (Eph. IV. 15) et, dès lors, la prière que la Postcommunion nous met sur les lèvres est plus opportune que jamais : « Répandez en nous, Seigneur, l'esprit de votre charité, et par votre bonté, unissez-nous dans la concorde ». Sans concorde ni bienveillance mutuelle, il ne peut y avoir de vraie joie pascale.

2. — L'Evangile (Marc. XVI, 1-7) nous met sous les yeux les saintes femmes, les très fidèles, qui dès les premières lueurs de l'aube du dimanche courent au sépulcre et, chemin faisant, s'inquiètent de savoir « qui leur enlèvera la pierre de l'entrée du tombeau ». Mais cette préoccupation, bien que fort justifiée par la masse et le poids de la pierre, ne les distrait pas de leur dessein : elles brûlent du désir de trouver Jésus ! Or, voici que dès leur arrivée, elles voient « la pierre roulée de côté ». Elles entrent donc dans la tombe et trouvent un Ange qui leur annonce la grande nouvelle : « Il est ressuscité, Il n'est pas ici ». En ce moment, Jésus ne se laisse ni voir, ni trouver ; mais peu après, lorsque, selon l'ordre reçu des Anges, les femmes iront porter la nouvelle aux disciples, Il se présentera devant elles, en disant : « Je vous salue » (Mt. XXVIII, 9), et leur joie sera à son comble.

Nous avons, nous aussi, le grand désir de trouver le Seigneur ; peut-être y a-t-il déjà de longues années que nous nous sommes mis à sa recherche ; peut-être, pour nous aussi, ce désir s'accompagne-t-il de graves préoccupations : comment enlèverai-je les obstacles et ferai-je disparaître de mon âme cette pierre qui m'empêche de trouver le Seigneur, de me donner entièrement à Lui, de Le faire triompher en moi ? Mais c'est précisément parce que nous voulons trouver le Seigneur, que nous avons déjà surmonté bien des obstacles, soutenus par sa grâce, et que la divine Providence nous a aidés à rouler beaucoup de pierres, à vaincre bon nombre de difficultés. Toutefois, la recherche de Dieu est progressive et doit être poursuivie pendant toute la vie ; c'est pourquoi, à l'instar des saintes femmes, nous devons toujours garder la fervente préoccupation de trouver le Seigneur. C'est elle qui doit nous rendre industrieux et diligents dans la recherche et, en même temps, confiants dans le secours divin, puisqu'il est certain que le Seigneur veillera à nous faire parvenir là où nos forces ne peuvent atteindre, en faisant pous nous ce que nous ne pouvions faire nous-mêmes.

Pâques marque chaque année un renouveau dans notre vie spirituelle, dans notre recherche de Dieu ; chaque année nous reprenons notre chemin vers Lui « *in novitate vitae* ».

Colloque

« Seigneur Jésus, doux et bon Jésus, qui avez daigné mourir pour nos péchés et ressusciter pour notre justification, je Vous supplie, par votre Résurrection glorieuse, de me faire sortir du sépulcre de mes vices et péchés, afin que je mérite de participer vraiment à votre Résurrection. Très doux Seigneur, qui montez au ciel dans le triomphe de votre gloire et êtes assis à la droite du Père, Vous qui êtes tout-puissant, élevez-moi jusqu'à Vous, afin que je coure à l'odeur

de vos parfums, que je coure sans défaillance, alors que Vous m'attirez et me guidez. Mon âme est assoiffée : attirez-la près de la source divine de l'éternelle satiété ; tirez-moi de l'abîme vers cette source vive, afin que j'y boive, autant que je le pourrai, de ce dont je vivrai toujours, ô mon Dieu, ô ma vie.

« Donnez, je Vous en prie, ô Seigneur, donnez à mon âme des ailes semblables à celles de l'aigle, afin que je vole et ne défaille point ; que je vole et parvienne à la splendeur de votre gloire. Là, Vous me nourrirez de vos secrets à la table des hôtes célestes, à l'endroit où Vous célébrez votre Pâque, près de la source inépuisable. Puisse, ô Seigneur, mon cœur se reposer en Vous, ce cœur pareil à une grande mer agitée de flots tumultueux ».

« Quand Vous verrai-je, ô très précieux, très désiré, très aimable Seigneur ? Quand comparaîtrai-je devant votre face ? Quand serai-je rassasié de votre beauté ? Quand me ferez-Vous sortir de ce cachot ténébreux, afin que je confesse votre nom, sans rougir ?... Que ferai-je, moi, misérable, accablé du poids des chaînes de l'humaine condition ? Que ferai-je ?... Tant que nous serons enveloppés du corps, nous serons en route vers le Seigneur. Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, mais nous recherchons la cité future, puisque notre patrie est dans les Cieux.

« Tant que je porterai avec moi ces membres fragiles, faites-moi la grâce, ô Seigneur, d'adhérer à Vous, car celui qui adhère au Seigneur est un seul esprit avec Lui » (Saint Augustin).

2

RESTEZ AVEC NOUS

Lundi de Pâques

PRESENCE DE DIEU — Ne me quittez pas, ô Jésus, doux Pèlerin, car j'ai besoin de Vous.

Méditation

1. — Dieu nous a faits pour Lui, aussi ne pouvons-nous vivre sans Lui ; nous en avons besoin, nous en avons faim et soif, car Il est le seul qui puisse satisfaire notre cœur. La liturgie pascale est tout imprégnée de cette aspiration vers Dieu, vers ce qui est d'en Haut ; elle en fait même la marque distinctive de notre participation au mystère pascal : « Du moment que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en-haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu. Songez aux choses d'en-haut, non à celles de la terre » (Col. III, 1 et 2). Plus l'âme se renouvelle dans la Résurrection du Christ, plus elle sent aussi le besoin de Dieu et des vérités célestes, et ainsi elle se détache toujours davantage de ce qui est terrestre pour se tourner vers le ciel.

De même que la faim physique est l'indice d'un organisme sain et plein de vie, ainsi la faim spirituelle est-elle la marque d'une vie spirituelle efficiente, au développement ininterrompu. L'âme qui ne ressent pas la faim de Dieu, le besoin de Le chercher et de Le trouver et que cette recherche ne fait pas vibrer et souffrir anxieusement, ne porte pas en elle les signes de la Résurrection. Ce sera une âme morte ou, tout au moins, évanouie et rendue insensible par la tiédeur. L'*alleluia* pascal, cri de triomphe à cause de la Résurrection du Christ, est, en même temps, une

invitation pressante à ressusciter nous-mêmes. Comme une sonnerie guerrière, il nous appelle au combat de l'esprit, nous invite à nous secouer, nous renouveler, à participer toujours plus profondément à la Résurrection du Christ. Qui peut certifier qu'il a réalisé intégralement sa résurrection, aussi avancé soit-il dans les voies de l'esprit ?

2. — Dans la Messe de ce jour, nous lisons le très bel épisode des disciples d'Emmaüs (Luc. XXIV, 13-35), où nous trouvons la supplication instante : « Reste avec nous, car le soir tombe et le jour déjà touche à son terme ».

Restez avec nous, Seigneur ! c'est le cri de l'âme qui, ayant trouvé son Dieu, ne veut plus se séparer de Lui. Allons, nous aussi, comme les disciples d'Emmaüs, à la recherche du Seigneur ; toute notre vie est une pérégrination incessante vers Lui et souvent nous sommes tristes, nous aussi, parce que, ne comprenant pas ses voies mystérieuses, il nous semble presque qu'Il nous ait abandonnés. « Nous espérions, nous, que c'était lui qui délivrerait Israël ; mais avec tout cela... » se disaient les deux disciples, déçus par la mort de Jésus et qui ne s'apercevaient pas que, juste au moment où ils allaient perdre toute espérance, Jésus se trouvait là, près d'eux, devenu leur compagnon de voyage. Il en va de même pour nous : bien que caché dans l'obscurité de la foi, Dieu s'approche de nos âmes, devient notre compagnon de route et, bien plus encore, vit en nous par la grâce. Ici-bas, il est vrai, Il ne se montre pas dans la clarté du « face à face » réservé à l'éternité, nous Le voyons seulement « dans un miroir, d'une manière confuse » (I Cor. XIII, 12) ; mais toutefois, Dieu sait se faire reconnaître. Comme aux disciples d'Emmaüs, sa présence se révèle d'une manière obscure, mais sur laquelle on ne peut se méprendre, à cause de cette ardeur toute particulière

qu'Il sait, Lui seul, allumer dans nos cœurs : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous quand il nous parlait en chemin ? ». L'âme qui a trouvé ainsi le Seigneur, ne fût-ce qu'une seule fois, non extérieurement, mais au-dedans d'elle-même, vivant et opérant dans son cœur, ne peut s'empêcher de s'écrier : « Restez avec moi » !

Et pourtant, ce cri est déjà exaucé, il est déjà une réalité permanente, parce que, en fait, Dieu est toujours avec l'âme en état de grâce. Dieu est toujours avec nous, même quand nous ne Le sentons pas ou ne remarquons pas sa présence. Dieu est là, Il reste avec nous ; à nous de rester avec Lui. Et s'il y a des moments où Dieu se laisse reconnaître par l'âme, Il le fait précisément pour l'inviter à vivre avec Lui, dans son intimité. Demandons-Lui donc avec ardeur : enseignez-nous, Seigneur, à rester avec Vous, à vivre avec Vous.

Colloque

« O mon espérance, mon Père, mon Créateur, mon vrai Maître, mon Frère, quand je songe que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes, mon âme est inondée de joie. Seigneur du ciel et de la terre, où est le pécheur qui, après de telles paroles, puisse encore désespérer ? N'auriez-Vous rien d'autre, ô Seigneur, où prendre vos délices, pour les chercher près d'un petit ver de terre aussi rebutant que moi ?... O miséricorde sans bornes ! O faveur infiniment supérieure à nos mérites !...

« Réjouis-toi, ô mon âme... et puisque le Seigneur trouve en toi ses délices, qu'aucune créature ne puisse jamais t'empêcher de trouver ta joie en Lui et de jouir de ses grandeurs.

« O Seigneur, je n'aime ni le monde, ni rien de ce qui le concerne ; hors de Vous, rien ne pourrait me contenter ; tout le reste, au contraire, me semble une pesante croix...

« O mon Dieu, l'unique chose que je redoute — et non sans raison ! — est que Vous ne m'abandonniez encore. Je sais bien jusqu'où peut me conduire mon peu de vertu et de mérite et ce que je puis si Vous ne me fortifiez continuellement et ne m'aidez à ne point Vous abandonner... Il me semble, ô Seigneur, qu'il me serait impossible de Vous abandonner... Mais, après Vous avoir été si souvent infidèle, je ne puis m'empêcher de trembler, sachant qu'il suffirait que Vous Vous éloigniez un peu de moi, pour qu'aussitôt je retombe à terre. Mais soyez béni, ô Seigneur ! Alors que je Vous délaissais, Vous ne m'abandonniez jamais complètement, Vous me tendiez plutôt la main, afin que je puisse me relever aussitôt... O Seigneur, Vous qui savez tout, n'oubliez pas ma faiblesse et ne me laissez pas seule » (cfr. TJ. Ex. VII, p. 1464 ; Vie, VI, pp. 59-60).

3

QUI CHERCHEZ-VOUS ?

Mardi de Pâques

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, puissé-je Vous chercher toujours, Vous seul, et, de ce fait, qu'il me soit donné de Vous trouver.

Méditation

1. — Dans les Messes de la semaine pascale, l'Evangile raconte les diverses apparitions de Jésus ressuscité ; la première, et l'une des plus émouvantes, est sa manifestation à Marie-Madeleine (Jean XX, 11-18). Dans cet épisode comme en bien d'autres, Marie apparaît avec la note caractéristique, — qui lui est propre, — d'âme totalement prise par l'amour de Dieu. Arrivée au sépulcre, à peine a-t-elle vu « la pierre enlevée », qu'elle ne connaît plus qu'une seule préoccupa-

tion : « On a enlevé mon Seigneur », qui L'a pris ? où L'a-t-on placé ? Elle le répète à tous ceux qu'elle rencontre, supposant tout le monde dans la même angoisse. Elle le dit à Pierre et à Jean qui courent s'informer, elle le dit aux Anges, et jusqu'à Jésus Lui-même. Les autres saintes femmes, voyant le sépulcre ouvert, y entrent pour se rendre compte de ce qui est arrivé, mais elle part en toute hâte pour porter la nouvelle aux Apôtres. Puis elle revient. Que fera-t-elle, à côté de ce tombeau vide ? Elle l'ignore, mais son amour la porte et la retient à l'endroit où a été déposé le Corps du Maître qu'elle veut retrouver à tout prix.

Elle voit les Anges, mais ne s'étonne guère et n'est pas déroutée, comme les autres femmes : elle est prise par sa douleur au point qu'en son âme il n'y a plus place pour d'autres émotions. Et quand les Anges l'interrogent : « Femme, pourquoi pleures-tu ?, elle n'a que cette seule réponse : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis ». Peu après, Jésus lui pose la même question et Marie, obsédée par la même pensée, ne Le reconnaît même pas, mais, « pensant que c'était le jardinier », elle Lui dit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai Le prendre ». La préoccupation de retrouver Jésus la domine tellement qu'elle ne sent pas le besoin de Le nommer, il lui semble que tous doivent penser à Lui, que tous doivent saisir au vol sa pensée, comme si tout le monde était dans un état d'âme pareil au sien.

Lorsque l'amour et le désir de Dieu ont pris pleinement possession d'une âme, il ne reste plus place en elle pour d'autres amours, d'autres désirs ou préoccupations. Tous ses mouvements sont orientés vers Dieu et, à travers toutes choses, l'âme ne fait que chercher Dieu seul.

2. — « Si l'âme cherche Dieu, son Bien-Aimé, qui est

Dieu, la cherche elle-même avec infiniment plus d'amour » (JC. VF. III, 4, p. 992). Marie a cherché avec grand amour, et voici que le Seigneur Lui-même la cherche. Il la cherche en l'appelant : « Marie ! ». Bien que ressuscité et glorieux, Jésus est toujours le bon Pasteur qui connaît ses brebis, individuellement, et les « appelle une à une, et les brebis Le suivent parce qu'elles connaissent sa voix » (Jean X, 3 et 4). Appelée par son nom, Marie reconnaît le Seigneur et s'écrie : « Rabboni ! Maître ! ».

Marie est de nouveau aux pieds de Jésus, c'est sa place préférée. En pensée, nous la revoyons dans la même attitude à Béthanie, alors que Marthe s'affairait à préparer le repas. Nous nous la représentons dans la maison de Simon le lépreux, le samedi précédant la Passion, lorsqu'elle brise le vase d'albâtre rempli d'un parfum précieux qu'elle verse sur les pieds de Jésus, les baignant de ses larmes et les essuyant avec ses cheveux. Nous la voyons encore au pied de la croix, où elle ne veut pas se détacher du divin Crucifié. C'est toujours le même amour ardent qui la rend oublieuse et insouciante de tout le reste. Marie cherche uniquement le Seigneur, elle Le veut, Lui seul ; le reste ne l'intéresse pas, ni ne la regarde. Elle voudrait encore étreindre ses pieds bénis et demeurer là, dans une contemplation amoureuse, mais Jésus lui dit doucement : « Ne Me touche pas ! ».

Sans doute, le Seigneur se révèle-t-Il et se donne-t-Il à l'âme qui Le cherche, mais Il demeure toujours Dieu, le Très-Haut, l'Inaccessible : « Ne Me retiens pas ainsi ». Bien qu'admise dans l'intimité divine, l'âme ne doit pas perdre le sens de la transcendance de Dieu, de la distance infinie qui sépare le Créateur de la créature, celle qui n'est pas de Celui qui est. Au contraire, plus l'âme s'approche de Dieu, plus elle se rend compte de cette distance infinie et, avec la confiance et l'amour, naît en elle un profond senti-

ment de révérence devant la Souveraine Majesté de Dieu.

« Qui cherches-tu ? » Comme jadis à Madeleine, c'est à toi, âme pieuse, que Jésus adresse aujourd'hui cette demande ; — peux-tu Lui répondre que tu ne cherches que Lui ? Jésus s'est montré à Marie avant de se montrer aux autres saintes femmes, car Marie « L'aimait beaucoup ». Si tu veux trouver rapidement le Seigneur, aime-Le beaucoup et cherche-Le avec un ardent amour.

Colloque

« O Seigneur Jésus-Christ, qu'il est bon, heureux et désirable de sentir la force de votre amour ! Ah ! chaque jour Vous exposez mon cœur aux rayons de cet amour, Vous dissipez les ténèbres de l'esprit, illuminez les secrets du cœur, réconfortez et enflammez l'intelligence, réjouissez et fortifiez l'âme ! Oh ! que votre miséricorde est douce, qu'elle est grande la suavité de votre amour, ô Seigneur Jésus-Christ, Vous qui prodiguez l'amour, dont jouissent ceux qui n'aiment que Vous et ne veulent songer à rien en dehors de Vous ! Nous devançant, Vous nous invitez à Vous aimer, Vous nous ravissez et nous attirez, tant est grande la force de votre amour. Rien ne nous invite, ne nous ravit et attire davantage que cette prévenance dans l'amour ; le cœur, auparavant engourdi, se sent ranimé, et, s'il est déjà fervent, il devient plus ardent encore, lorsqu'il se sait aimé.

« O très aimant Seigneur Jésus-Christ, bien que Vous m'ayez aimé indiciblement, moi, pécheur impie, portant en moi un cœur de pierre et de fer, je n'ai pas reconnu votre brûlant amour ; et bien que j'aie désiré votre dilection, je n'ai cependant pas voulu Vous aimer. Daignez donc me venir en aide, ô très bon Seigneur Jésus-Christ, et par la force de votre très doux amour, obligez mon âme rebelle à Vous

aimer, afin que je Vous serve paisiblement et obtienne l'éternelle vie d'amour. » (Vén. Raymond Jourdain).

4

L'EAU VIVE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, mon âme a soif de Vous, source d'eau vive ; puissé-je m'approcher de Vous et boire !

Méditation

1. — A diverses reprises, Jésus a affirmé être une source d'eau vive pour tous ceux qui croient en Lui. Il a invité les âmes à s'approcher de ses eaux car — ainsi qu'Il le disait à la Samaritaine — « Qui boira de l'eau que Je lui donnerai, n'aura plus jamais soif » (Jean IV, 13). Mais l'invitation la plus solennelle à s'abreuver à sa source, Jésus l'a adressée, au cours de la dernière année de son ministère, à la foule qui remplissait le temple à l'occasion de la fête des tabernacles. Debout, au sein de la multitude, Il dit à haute voix : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à Moi et qu'il boive, celui qui croit en Moi, de son sein couleront des fleuves d'eau vive » (Jean VII, 37 et 38). La soif dont parle Jésus, est celle de la vérité, de la justice, la soif de la paix et de la véritable félicité ; et, surtout, la soif de Dieu, le désir, vif et ardent, qu'on a de Lui. Celui qui a cherché à s'abreuver aux sources terrestres, a expérimenté qu'elles ne suffisent pas à étancher sa soif ; si elles lui ont donné un filet de vérité, de justice, de paix et de joie, elles l'ont laissé plus altéré que jamais. Alors, il a compris que Dieu seul possède l'eau qui puisse le rafraîchir. Mais quelle est cette eau dont Jésus se déclare la source et qu'Il promet à toutes les âmes ? C'est l'eau vivifiante de la grâce, la seule qui soit en mesure d'apaiser notre soif d'infini, parce qu'en nous rendant par-

ticipants de la nature divine, elle nous permet d'entrer en relations intimes avec Dieu, de vivre avec la Trinité habitant dans notre âme ; en un mot, elle nous ouvre les portes de l'intimité divine.

Lorsque la grâce du Saint-Esprit — enseigne Saint Jean Chrysostome — est entrée dans une âme et s'y est établie, elle jaillit avec plus de force que n'importe quelle autre source ; elle ne tarit jamais, ne se dessèche ni ne s'épuise. Et le Sauveur, pour manifester ce don inépuisable, cette énergie infaillible, l'appelle source et torrent ; Il l'appelle encore eau jaillissante pour marquer sa force et son élan. La force de la grâce est tellement grande qu'elle est capable de lancer l'âme en Dieu, de la conduire à l'intimité et à l'union divines, d'abord en cette vie, par la foi et l'amour, puis au ciel, par la vision béatifique.

2. — La mortification libère l'âme de tout obstacle qui pourrait retarder le développement de la grâce et, par conséquent, l'amour et l'élan de l'âme elle-même vers Dieu ; l'oraison, par contre, qui consiste essentiellement dans un commerce intime avec Dieu, alimente cet amour et cet élan. La mortification prépare un terrain convenable à la rencontre amoureuse avec Dieu ; l'oraison réalise cette rencontre et, en mettant l'âme en contact actuel avec Dieu, source d'eau vive, elle la désaltère et la ranime. C'est en ce sens que les saints, et particulièrement les saints contemplatifs, ont toujours vu dans l'eau vive, promise par Jésus, non seulement la grâce sanctifiante, mais encore ces grâces particulières de lumière et d'amour qui en sont une conséquence et que l'âme puise surtout dans l'oraison, à ces moments de contact intime avec Dieu. Il s'agit d'une lumière et d'un amour qui ne sont pas le fruit de la seule activité de l'âme, mais que Dieu Lui-même, au moyen de l'actuation des dons

du Saint-Esprit, répand dans cette âme, lui faisant acquérir un « sens » tout nouveau de Dieu. Il ne s'agit pas d'idées, de notions nouvelles, mais plutôt d'une connaissance expérimentale qui dérive de l'amour, et particulièrement de cet amour que Dieu Lui-même éveille dans l'âme. Il s'agit d'un « sens » profond de la Divinité, par lequel l'âme se rend compte, non par raisonnements ou démonstrations, mais plutôt par voie d'expérience, que Dieu est si différent de toutes les créatures, si unique, si grand, qu'Il mérite vraiment tout l'amour de son cœur. Cette manière nouvelle de connaître Dieu, cette expérience nouvelle de Dieu et des choses divines, est vraiment une eau vive qui désaltère l'âme. C'est l'eau vive de l'oraison qui, par suite de l'action divine, est devenue plus profonde, plus intime, plus contemplative ; c'est l'eau vive de la contemplation. Et la contemplation est un don de Dieu. « Il la donne », dit Sainte Thérèse de Jésus, « quand il veut et comme Il veut » (V. XXXIV, p. 337). Bien qu'Il l'offre à tous, du moins sous une certaine forme, Il ne la concédera, en fait, qu'à ces âmes qui s'appliquent avec générosité à la mortification et à l'oraison.

Colloque

« O Vérité, lumière de mon âme, ne permettez pas que règnent sur moi les ténèbres. Vous avez permis que je m'y enfonce, et je me suis trouvé dans l'obscurité. Mais même de là, oh ! oui, même de là je Vous ai aimé. J'ai erré et je me suis souvenu de Vous. J'ai entendu votre voix, derrière moi, qui m'invitait à revenir, je l'ai entendue à grand'peine à cause du fracas soulevé par mes passions rebelles. Et voici que je reviens, brûlant et haletant à votre source. Que rien ne me retienne désormais ! Puissé-je m'y abreuver et vivre...

« Comme le cerf aspire à la fontaine, ainsi mon âme

soupire vers Vous, Seigneur ! Mon âme a soif de Vous ô Dieu, source vive ; quand viendrai-je et comparaîtrai-je en votre présence ? O source de vie, veine d'eau des vivants, quand parviendrai-je aux eaux de votre mansuétude, en cette terre déserte, escarpée et aride, afin que je voie votre puissance et votre gloire, et que ma soif s'apaise aux eaux de votre miséricorde ? J'ai soif, ô Seigneur, j'ai soif de Vous, source vive...

« O feu qui brûlez toujours et ne vous consumez jamais, embrasez-moi ! O Lumière qui resplendissez toujours et ne vous voilez jamais, illuminez-moi ! Oh ! s'il m'était donné de brûler de votre flamme, ô feu sacré ? Avec quelle douceur Vous Vous consumez, combien secrètement Vous resplendissez, qu'il est désirable d'être embrasé par Vous ! Malheur à ceux qui ne brûlent pas de votre amour ! Malheur à ceux qui ne sont pas illuminés par Vous, ô Lumière véritable, qui éclairez tout homme, ô Lumière qui remplissez le monde de vos clartés !

« Grâces Vous soient rendues, à Vous qui m'illuminez et me libérez, car Vous m'avez éclairé et je Vous ai connu. Tard je Vous ai connue, ô Vérité ancienne, tard je Vous ai connue, ô Vérité éternelle ; Vous étiez dans la lumière, et moi dans les ténèbres, et je ne Vous connaissais pas, car je ne pouvais être illuminé sans Vous ; et sans Vous, il n'existe pas de lumière ! » (St. Augustin).

5

DIEU INVITE TOUTES LES AMES

PRESENCE DE DIEU — Seigneur, je me rends à votre invitation, j'accours vers votre source ; désaltérez-moi !

Méditation

1. — En commentant l'invitation de Jésus : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à Moi et qu'il boive » (Jean VII, 37), Sainte Thérèse d'Avila déclare : Songez que « le Seigneur appelle tout le monde. Or, Il est la Vérité même ; on ne saurait douter de sa parole. Si son banquet n'était pas pour tous, il ne nous appellerait pas tous... Mais il ne met pas de restriction. Je regarde donc comme certain que tous ceux qui ne resteront pas en chemin, boiront de cette eau vive » (Chem. XXI, p. 683). Il est donc hors de doute qu'une âme de vie intérieure aspire à la contemplation ; ce serait plutôt logique, puisque le Seigneur l'offre à tous, et que la contemplation est un grand moyen pour nous introduire dans l'intimité divine, nous faire comprendre et goûter la grandeur infinie de Dieu, nous éprendre d'amour pour Lui et étancher toute soif pour ce qui est terrestre. Si Jésus a offert à toutes les âmes cette eau vive, et si elle est si précieuse, pourquoi ne pas la désirer ?

Cependant, la Sainte nous enseigne à la désirer sans prétention, en toute humilité et plein abandon à la volonté divine. En effet, Dieu seul est Maître de ses dons surnaturels et c'est à Lui qu'il revient de les distribuer à nos âmes sous la forme, dans la mesure et aux temps voulus par Lui : « Le Seigneur, dit la Sainte, accorde ses faveurs quand il veut, comme il veut et à qui il veut. Il est le Maître de ses biens, et il ne fait injure à personne » (Dem. IV, chap. I,

p. 864). Il ne faut donc avoir aucune prétention à cet égard, comme si nous pouvions exiger de Dieu la faveur de la contemplation ; ce serait s'exposer aux illusions et aux déceptions. De plus, ce serait un vrai péché d'orgueil que de s'ingérer dans les dispositions divines. Mais lorsqu'une âme se donne vraiment généreusement à Dieu, Lui, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, ne lui refuse pas non plus, ne fût-ce que quelques gorgées, de cette eau vive qu'Il a offerte à tous.

2. — « La bonté de Dieu est telle — dit Sainte Thérèse de Jésus — qu'il ne veut pas nous contraindre. A ceux qui veulent le suivre, il donne une foule de moyens de boire l'eau vive, afin que personne ne soit privé de consolation et ne meure de soif » (Ch. XXII, p. 684). Cela nous fait comprendre que les formes et les degrés de contemplation sont nombreux. Pour mieux nous le faire entendre, la Sainte compare la contemplation à « une source abondante d'où jaillissent des ruisseaux, les uns grands, les autres petits ; parfois ce ne sont que des filets d'eau » (ib.). Le Seigneur invite tout le monde et donnera à boire à tous ; mais Il ne nous révèle pas à quelle espèce de ruisseau chacun de nous sera appelé à boire. Il ne nous dit pas à quel moment de notre vie nous boirons et Il s'oblige moins encore à nous faire boire au grand ruisseau plutôt qu'au petit. Il y eut des Saints, comme Thérèse de Jésus, qui burent en grande abondance ; d'autres, ainsi que Thérèse de Lisieux, n'ont disposé que d'un petit filet d'eau ; et cependant, les uns comme les autres ont atteint la sainteté. De même que de nombreux ruisseaux proviennent de la même source et contiennent tous la même eau, bien qu'ils soient d'importance inégale, ainsi les formes de contemplation sont très variées : quelques-unes sont suaves, d'autres arides ; cer-

taines donnent une grande clarté et une ineffable douceur, tandis que d'autres sont obscures, voire même pénibles, quoiqu'elles n'en soient pas moins utiles à l'âme. Bien qu'il y ait divers degrés, il s'agit essentiellement de la même eau vivifiante qui plonge l'âme en Dieu, fait pénétrer le mystère divin, comprendre le tout de Dieu et le rien de la créature, ouvre la voie à l'intimité divine et conduit à la sainteté.

Dieu donne « à qui Il veut, comme Il veut, quand Il veut » : cette affirmation concerne la forme, la mesure de la contemplation, ainsi que le temps auquel elle sera concédée, car tout dépend uniquement de Dieu. Toutefois, Sainte Thérèse nous assure que Dieu ne refuse jamais cette eau vivifiante à qui « la cherche comme il faut » ; cela dépend donc aussi de nous et notre contribution consiste à nous disposer de telle sorte que Dieu ne nous trouve pas indignes de ses dons. (1)

Colloque

« O miséricordieux et tendre Seigneur de mon âme, Vous avez dit encore : Venez à Moi, vous tous qui avez soif, et Je vous donnerai à boire !

« Oh ! comme nos âmes ont besoin de cette eau ! Je le sais, mon Dieu, Vous nous la donnerez dans votre bonté. Vous l'avez dit Vous-même et vos paroles ne peuvent manquer de se réaliser (cfr. TJ. Ex. IX, p. 1467). Connaissant notre faiblesse, Vous nous avez, dans votre miséricorde, multiplié les secours. Mais Vous n'avez pas dit : « Que les uns viennent par cette voie-ci et les autres par celle-là ». Au contraire, votre bonté est si grande que Vous n'avez

(1) Ce sujet est traité avec plus d'ampleur dans l'œuvre posthume du P. Gabriel de Ste M. Madeleine : « La voie de l'oraison ». — Monastère des Carmélites Déchaussées. ALOST (Belgique). — Pour la France : Dépôt à Paris : Librairie du Carmel, 27, Rue Madame (VIe).

empêché personne d'aller boire à cette source de vie. Soyez-en béni à jamais ! A quel juste titre Vous auriez pu m'en empêcher ! Mais si, loin de m'ordonner de m'éloigner de cette fontaine, lorsque j'eus commencé à m'y abreuver, Vous ne m'avez pas précipitée dans l'abîme, Vous n'en écarterez certainement personne. C'est à grands cris que Vous y appelez toutes les âmes » (TJ. Ch. XXII, p. 684).

« O Seigneur, en parlant à la Samaritaine, Vous avez dit que celui qui boira de cette eau n'aura plus jamais soif. Oh ! qu'elle est vraie, cette parole prononcée par Vous qui êtes la Vérité même. L'âme qui boit de cette eau n'a plus soif des choses de cette vie, mais elle est altérée toujours davantage du désir de Vous posséder, du désir des choses célestes. Qu'elle a soif d'être altérée ainsi ! Cette soif apporte avec elle une suavité qui en tempère les ardeurs, car tandis qu'elle éteint le désir des choses de la terre, elle rassasie l'âme des biens célestes. Quand Vous daignez, mon Dieu, étancher la soif avec cette eau, une des plus grandes grâces que Vous puissiez accorder à l'âme, c'est de la laisser encore tout altérée. Chaque fois qu'elle boit de cette eau, elle désire toujours plus ardemment en boire encore...

« Et cette eau est si puissante qu'elle allume toujours davantage le feu de votre amour. O grand Dieu ! quelle merveille qu'un feu qui s'enflamme davantage par l'eau, une eau qui active, dans les âmes, le feu de l'amour !

« O Seigneur, donnez-moi à boire de cette eau, et je n'aurai plus jamais soif ! O mon Seigneur ! Que ne m'est-il donné d'être engloutie dans cette eau vive, pour y perdre la vie ? O Vous qui nous la promettez, faites-nous la grâce de la chercher comme il faut » (TJ. Ch. XXI, pp. 674, 675, 679).

6

NOTRE PREPARATION

PRESENCE DE DIEU — Puissé-je, Seigneur, être généreux et fidèle à votre service, afin de ne mettre jamais d'obstacle à votre action en moi.

Méditation

1. — La source d'eau vive d'où jaillit l'expérience amoureuse de Dieu et la lumière contemplative, n'est autre que l'opération de l'Esprit Saint qui agit dans les âmes par l'actuation de ses dons. Et puisque nous avons tous reçu, au saint baptême, les dons du Saint-Esprit, qui sont des dispositions surnaturelles nous rendant capables d'accueillir les motions divines, il est clair que si Dieu nous les a donnés, ce n'est pas pour les laisser inopérants, mais pour les mettre en pratique. C'est pourquoi leur actuation ne peut être considérée comme un fait extraordinaire, mais connaturel, au point que l'expérience amoureuse de Dieu et la lumière contemplative qui en dérive, ne peuvent être tenues pour étrangères au plein développement de la grâce. En d'autres termes, si une âme s'ouvre généreusement à l'action de la grâce, si elle la seconde de toute sa bonne volonté, il y a lieu d'espérer que le Seigneur ne lui refusera pas au moins quelques gouttes d'eau vive, c'est-à-dire quelque forme de connaissance contemplative. Sainte Thérèse l'affirme avec force et dit à ce propos : « Ne craignez pas de mourir de soif dans ce chemin. L'eau céleste des consolations n'y manque jamais, au point qu'on ne le puisse souffrir » (Ch. XXII, p. 685). Mais il faut bien savoir que le « chemin » dont parle la Sainte est celui du don total, de la générosité sans bornes qui jamais ne dit « c'est trop », de cette grandeur d'âme qui se donne sans compter et

persévère malgré les aspérités de la route, les aridités internes et les difficultés extérieures.

S'il est juste que l'âme, appelée à l'intimité divine, apprécie et désire la contemplation, il n'est pas du tout hors de propos qu'elle cherche à s'y préparer. Beaucoup d'âmes se voient refuser cette grâce par Dieu précisément parce qu'Il ne les trouve pas convenablement disposées ; il est donc nécessaire de travailler, afin que nous n'en soyons pas privés par notre faute. Et, d'autre part, quand nous aurons fait tout ce qui dépend de nous pour nous y disposer le mieux possible, nous n'aurons pas à craindre que notre peine soit perdue ; d'une manière ou de l'autre, tôt ou tard, le Seigneur nous donnera à boire.

2. — Parlant de l'atmosphère spirituelle dans laquelle s'épanouit habituellement la contemplation, Thérèse de Jésus propose avant tout un exercice intense des vertus, particulièrement du détachement total et d'une humilité profonde. Il faut remarquer qu'elle ne se contente pas d'un exercice quelconque : il faut qu'il soit pleinement généreux et, souvent même, vraiment héroïque. En voici la raison : la contemplation étant un don généreux de Dieu, il exige donc de la générosité de notre part. Les âmes peu magnanimes sont précisément celles qui ne la connaîtront jamais. La Sainte en revient toujours à son grand principe : « Dieu ne force pas notre volonté ; Il prend ce que nous Lui donnons. Mais Il ne se donne pas complètement, tant que nous ne nous sommes pas donnés à Lui d'une manière absolue » (Ch. XXX, p. 727).

En plus de cette générosité, il faut encore une application diligente et constante au recueillement et à la prière. Plus l'âme saura se recueillir en Dieu et rendre sa prière et son contact vital avec Lui plus intimes et profonds, plus elle deviendra capable de recevoir les motions divines. Voici,

en résumé, quelle doit être notre préparation : d'une part, un exercice intense de mortification, d'abnégation, de détachement — et telle est la pratique des vertus (1) ; — d'autre part, une fervente application à la vie de prière.

Certes, en nous préparant à la contemplation, nous n'entendons pas en faire la fin de notre vie spirituelle. Le but est toujours l'amour, car la sainteté consiste essentiellement dans la perfection de la charité. Toutefois, la contemplation est un moyen très puissant pour nous faire arriver rapidement à la plénitude de l'amour, et c'est justement pour cette raison que nous la désirons. Pour nous, vivre, c'est cheminer vers Dieu, tendre et diriger sans cesse nos énergies vers Lui. Heureuse l'âme fortement attirée vers le Seigneur ! Son pas se fait beaucoup plus agile et rapide. Tel est, à proprement parler, le grand secours qui nous vient de la contemplation. Et nous saisissons ainsi que nous devons nous y préparer, non pour en savourer les douceurs, mais pour entrer de plain-pied dans la voie de l'intimité divine, de l'amour parfait, puisque rien n'est aussi capable de nous orienter totalement vers Dieu et sa gloire que cette expérience amoureuse et cette lumière contemplative qui constituent l'essence de la contemplation.

Colloque

Mon Dieu, si Vous voulez entrer dans une âme pour y prendre vos délices et la combler de biens, Vous n'avez qu'un moyen : il faut que l'âme soit seule, pure et désireuse de Vous recevoir. Mais si, au lieu d'aplanir la route, nous y mettons une foule d'obstacles, comment pourrez-Vous

(1) Nous avons développé amplement ce sujet durant les mois de février et mars ; pendant les méditations de ce mois-ci, nous nous occuperons de l'oraison.

venir ? Comment voulons-nous alors que Vous nous donniez vos grâces ? » (cfr. TJ. V, chap. VIII, p. 85).

« Chose vraiment étonnante ! Nous qui sommes encore au milieu de mille embarras et remplis d'imperfections, dont les vertus naissent à peine — et plaise à Dieu qu'elles aient commencé ! — nous qui ne savons même pas marcher, nous n'avons pas honte de nous plaindre des aridités et de chercher des douceurs dans l'oraison !...

« Mais, ô Seigneur, Vous savez mieux que moi ce qui me convient ; je n'ai nullement à Vous conseiller ce que Vous devez me donner, car Vous pourriez me répondre, à juste titre, que je ne sais ce que je demande. Voulant m'adonner à l'oraison et me disposer à recevoir vos dons, mon unique ambition doit être de travailler, avec toute la diligence possible, à m'affermir dans cette résolution et à me préparer à conformer ma volonté à la vôtre, ô mon Dieu. Vous me faites comprendre que c'est en cela que consiste la plus haute perfection à laquelle on puisse arriver dans le chemin spirituel. Plus cette conformité sera parfaite, plus aussi Vous me comblerez et plus je progresserai » (TJ. cfr. Dem. II, pp. 840-841). Accordez-moi donc, ô Seigneur, de prendre des résolutions généreuses, afin que je parvienne à me donner à Vous sans aucune réserve, sans le moindre partage. Voilà ce que Vous attendez de moi, pour venir et achever votre œuvre.

« Je suis vôtre, mon Dieu ! Faites de moi ce que Vous voudrez et dirigez-moi par la voie qui Vous plaira. Si, avec votre secours, je suis vraiment humble et détachée de tout, Vous ne manquerez pas de m'accorder la faveur de l'oraison et beaucoup d'autres encore, qui dépassent de loin mes désirs » (cfr. TJ. Dem. IV, p. 878).

7

LA PRIERE

PRESENCE DE DIEU — Je viens à Vous, Seigneur, pour Vous demander le véritable esprit d'oraison.

Méditation

1. — La prière consiste essentiellement en un commerce intime avec Dieu, dans lequel l'âme cherche sa présence pour s'entretenir amicalement et affectueusement avec Lui. C'est l'enfant qui veut parler à son Père, l'ami qui veut converser avec son Ami. De par sa nature, donc, la prière est chose tout intime, tout intérieure : « Pour moi — disait Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus — la prière, c'est un élan du cœur, c'est un simple regard jeté vers le ciel, c'est un cri de reconnaissance et d'amour au sein de l'épreuve comme au sein de la joie » (HA. X, p. 290). C'est en ce sens qu'il faut entendre la définition traditionnelle de la prière : « *elevatio entis ad Deum* », élévation de l'esprit vers Dieu, et non seulement de l'esprit, mais encore et surtout du cœur. Cette élévation peut consister dans un mouvement silencieux de l'esprit, ou s'exprimer dans un cri, une demande, un colloque ; alors se vérifient les autres aspects de la prière : « *pia locutio ad Deum* », « *petitio decentium a Deo* », c'est-à-dire conversation pieuse avec Dieu et demande confiante de ses grâces.

Quelle que soit la forme qu'elle assume, la véritable prière n'a rien de compliqué, de contraint : c'est la respiration de l'âme qui aime son Dieu, c'est l'attitude habituelle du cœur qui tend vers Dieu, qui Le cherche, veut vivre par Lui et sait que tout bien, tout secours lui viennent de Lui. Et ainsi, spontanément, sans même y réfléchir, l'âme passe

de la simple élévation vers Dieu à la prière de demande ou au colloque intime, pour revenir ensuite à l'élan du cœur, au regard vers le ciel. Entendue de cette manière, la prière est toujours possible, dans n'importe quelle circonstance et au milieu de n'importe quelle occupation ; de plus, pour une âme qui aime vraiment le Seigneur, il serait aussi impossible de l'interrompre, que de suspendre le souffle. On comprend ainsi comment chacun, même l'être vivant dans le monde, peut accomplir la parole de l'Evangile : « Il faut toujours prier » (Luc. XVIII, 1). L'unique condition nécessaire est d'avoir un cœur capable d'aimer ; plus cet amour sera fort et vigoureux, plus la prière sera profonde et continuelle.

2. — Bien que ce soit chose si simple de prier, il n'est pas toujours facile de le faire, surtout de bien le faire. C'est là aussi un art qui s'apprend en étudiant les diverses formes et méthodes de prière, mieux encore en s'appliquant avec diligence à la prière elle-même. Alors que l'essence de la prière est toujours le mouvement intérieur, l'élévation du cœur et de l'esprit vers Dieu, les formes, au contraire, peuvent différer : il y a la prière vocale et la mentale, l'oraison discursive et l'affective, la prière personnelle et la prière liturgique. Nous nous servirons de l'une comme de l'autre, en nous conformant, avant tout, à ce qui est requis par nos devoirs. Ainsi, par exemple, tous les chrétiens sont tenus à réciter certaines prières vocales et liturgiques, telles la prière du matin et celle du soir, l'assistance à la Sainte Messe les dimanches et jours fériés d'obligation, etc. — mais ensuite, ils ont le choix libre, d'après l'attrait particulier du moment, les circonstances spéciales ou les besoins dans lesquels ils peuvent se trouver. Toutes les formes sont bonnes et peuvent servir à alimenter notre

amour pour Dieu, pourvu que nous nous mettions réellement en contact avec Lui. Tel est le point sur lequel nous devons toujours veiller, parce qu'il est la substance de la prière et que, si cette substance venait à manquer, la forme ne servirait plus à rien et le Seigneur pourrait dire de nous : « Ce peuple M'honore des lèvres, mais son cœur est loin de Moi » (Matth. XV, 8).

Toutefois, une âme qui aspire à l'intimité divine, s'orientera spontanément vers une forme de prière tout intérieure, qui facilitera le contact intime avec Dieu, l'union silencieuse et profonde. Toutes ses formes de prière assumeront d'ailleurs cette caractéristique particulière d'intériorité. C'est ainsi qu'à travers la prière vocale et liturgique, comme à travers l'oraison mentale, l'âme s'acheminera vers Dieu et se disposera à un commerce toujours plus intime avec Lui, jusqu'à ce que Dieu Lui-même, par l'expérience amoureuse et la lumière contemplative, l'introduise dans une oraison plus profonde et capable de la plonger en Lui.

Colloque

« Faites, ô bon Jésus, qu'à toute heure mon âme prenne son vol vers Vous, que ma vie entière soit un acte continuel d'amour. Faites-moi comprendre que l'œuvre qui ne Vous honore pas est œuvre morte. Faites que ma piété ne soit pas une simple habitude, mais un continuel élan du cœur !

« Bonté suprême, ô mon Jésus, je Vous demande un cœur si épris de Vous que rien ne puisse le distraire. Qu'indifférent à tout ce qui arrive dans le monde, et désireux de Vous seul, j'aime tout ce qui se rapporte à Vous, mais Vous par-dessus tout, ô mon Dieu. Et mon esprit, Seigneur, oh ! mon esprit ! faites que, zélé à Vous chercher, il puisse Vous trouver, Sagesse Souveraine ! » (St. Thomas).

O Seigneur, donnez-moi un cœur qui Vous aime, qui

Vous cherche sans trêve, qui soupire toujours après Vous et n'a d'autre désir que de s'unir intimement à Vous.

« Puisse mon âme, ô Seigneur, soupirer et languir vers Vous ; vers Vous, Dieu vivant, crient mon cœur et mes sens avides. Comme le passereau trouve un gîte et la tourterelle un nid, ainsi je désire habiter près de vos autels, ô Seigneur des armées, mon Roi et mon Dieu ! Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur, et qui toujours Vous prient ! (Cfr. Ps. 83, 1-5). Du matin au soir, je veux entonner, moi aussi, en votre honneur, des hymnes de louange et d'amour, dans le temple de mon cœur, ô Dieu Très-Haut, qui daignez habiter en moi. Si ma langue doit se taire ou est employée à d'autres discours, si mon corps et mon esprit sont occupés par le travail, mon cœur est cependant toujours libre de Vous aimer et de tendre vers Vous à chaque instant, à travers chaque action. De Vous donc, Seigneur, j'implore cette grande grâce : puissé-je Vous chercher toujours, dans l'intime de mon âme et m'unir à Vous dans l'affection de mon cœur.

8

RECOLTES PASCALES

Dimanche de Quasimodo

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, je viens à Vous, comme Thomas ; faites que je ne sois pas incrédule, mais fidèle.

Méditation

1. — La liturgie de ce jour s'occupe, d'une façon toute particulière, des nouveaux baptisés qui, à l'expiration de la semaine pascale, déposaient les vêtements blancs reçus lors de leur baptême. C'est réellement à eux qu'est adressée l'affectueuse recommandation de Saint Pierre que nous lisons dans l'Introït de la Messe : « Comme des enfants nouvel-

lement nés, désirez ardemment le lait spirituel très pur ». Ces paroles nous révèlent la sollicitude maternelle de l'Eglise pour ses enfants qu'elle a régénérés dans le Christ et surtout pour les nouveau-nés. Mais nous sommes aussi l'objet de cette sollicitude ; bien que baptisés dès notre venue au monde, on peut dire qu'à chaque fête de Pâques, en ressuscitant dans le Christ, nous renaissons en Lui à une vie nouvelle. Il nous faut donc être, nous aussi, semblables à des « enfants nouveau-nés », dans lesquels il n'y a ni malice, ni fausseté, ni orgueil, ni présomption, mais qui sont pleins de candeur et de simplicité, de confiance et d'amour. C'est un magnifique rappel à cette enfance spirituelle que Jésus nous a proposée comme condition indispensable pour arriver au salut : « Si vous ne retournez à l'état des enfants, vous ne pourrez entrer dans le Royaume des cieux » (Matth. XVIII, 3). Chaque flot de grâce, purifiant et guérissant notre âme du péché et de ses racines, nous fait renaître à une vie nouvelle dans le Christ, vie innocente et pure, qui aspire uniquement « au lait spirituel très pur » de la doctrine du Christ, de son amour et de sa grâce. Mais aujourd'hui, l'Eglise veut orienter, d'une façon toute particulière, nos désirs vers la foi : une foi qui nous fasse adhérer à Jésus pour être instruits par Lui, nourris et guidés vers la vie éternelle. La parole du Maître, que nous avons méditée la semaine dernière, peut s'appliquer ici, bien à propos : « Celui qui croit en Moi, de son sein couleront des fleuves d'eau vive... jaillissant en vie éternelle » (Jean VII, 38 ; IV, 14). Approchons de Jésus avec cette foi simple et sincère des enfants, et Il nous donnera l'abondance de sa grâce, comme gage de vie éternelle.

2. — L'Evangile de ce jour (Jean XX, 19-31) a une valeur toute particulière pour affermir notre foi.

Le doute de Thomas nous confirme dans la foi car, ainsi que le dit Saint Grégoire, « son incrédulité nous a été plus utile que la foi des autres Apôtres » ; s'il n'avait pas douté, aucun homme n'aurait « mis son doigt dans les plaies des clous, ni sa main dans celle du côté » de Notre Seigneur. Jésus a eu pitié de la foi chancelante de l'Apôtre, et aussi de la nôtre, et Il s'est laissé non seulement voir, comme Il l'avait fait auparavant, mais encore palper, en permettant à Thomas, l'incrédule, ce qu'Il avait refusé à Marie-Madeleine, la très fidèle. Cela nous fait comprendre la conduite de Dieu : alors qu'Il accorde les consolations sensibles et les signes plus ou moins palpables de sa présence à des âmes encore hésitantes dans la foi, Il conduit souvent par des voies très obscures ceux qui se sont donnés à Lui irrévocablement et sur la fidélité desquels Il peut compter. Dieu est Père ; Il ne refuse à aucune âme qui Le cherche d'un cœur sincère ce qu'il lui faut pour soutenir sa foi ; mais Il refuse souvent aux plus forts ce qu'Il accorde aux plus faibles. Jésus ne nous dit-Il pas : « Heureux ceux qui croiront sans avoir vu ... ? Bienheureux ceux qui, pour croire en Dieu, n'ont pas besoin de voir, de toucher, n'ont nul besoin de signes sensibles, mais sont capables d'affirmer, sans réticence : « *Scio cui credidi* » (II Thim. I, 12), je sais en qui j'ai mis ma confiance et je suis sûr de Lui. Une foi semblable est plus méritoire pour nous puisque, se basant uniquement sur la parole de Dieu, elle est entièrement surnaturelle. Elle est plus honorable pour Dieu puisqu'elle Lui fait plein crédit, sans exiger aucune preuve, et qu'elle persévère même au sein de l'obscurité et des événements les plus déconcertants, alors qu'il nous semble que le Ciel est fermé et le Seigneur sourd à nos gémissements.

Une foi aussi forte est certainement le fruit de la grâce divine, mais nous devons nous préparer à la recevoir, soit

en la demandant dans la prière, soit en exerçant notre foi elle-même.

Colloque

Mon Dieu, donnez-moi un cœur pur et simple, sans malice, sans hypocrisie. « O Seigneur, accordez-moi la véritable pureté et la vraie simplicité, dans les regards, les paroles, le cœur, l'intention, les œuvres et dans toutes les manifestations tant intérieures qu'extérieures. Mais je voudrais savoir, Seigneur, ce qui entrave en moi le développement de ces vertus. Je te le dirai, ô mon âme, puisque je ne puis le faire comprendre à autrui. Sais-tu ce qui fait obstacle ? Le moindre regard qui ne soit pas dirigé vers Dieu, toutes les paroles qui ne sont pas prononcées pour Sa louange ou le réconfort du prochain. Et sais-tu comment tu expulses ces vertus de ton cœur ? Tu les bannis chaque fois que tu manques de cette pure intention d'honorer Dieu et d'aider ton prochain ; tu les chasses encore lorsque tu veux couvrir et excuser tes fautes, ne songeant pas que Dieu voit tout et qu'Il voit ton cœur. O Seigneur, donnez-moi cette véritable pureté et cette vraie simplicité, car Vous ne pouvez trouver votre repos dans l'âme qui en est privée » (Sainte M.-Madeleine de' Pazzi).

O Seigneur, purifiez mon cœur et mes lèvres par le feu de votre charité, afin que je Vous aime et Vous cherche avec la pureté et la simplicité d'un enfant. Mais donnez-moi aussi la foi simple des petits, cette foi sans ombre, sans incertitude, sans raisonnement inutile ; une foi droite et pure qui trouve, dans votre parole et votre témoignage, sa satisfaction et son apaisement, sans rien vouloir d'autre.

« O Seigneur, que m'importe de sentir ou de ne pas sentir, d'être dans la nuit ou dans la lumière, de jouir ou de souffrir, lorsque je peux me recueillir sous la lumière

créée en moi par votre parole ! J'éprouve plutôt une sorte de honte à différencier ces choses et, s'il m'arrive d'être émue par elles, me méprisant profondément pour mon peu d'amour, je n'ai qu'à regarder en hâte mon Maître pour me faire délivrer par Lui... Vous m'enseignez à Vous exalter par-delà les douceurs et les consolations qui sont vôtres, car je dois être résolue à tout dépasser pour m'unir à Vous » (cfr. ET. I, 4).

9

LA PRIERE VOCALE

PRESENCE DE DIEU — Seigneur, enseignez-moi à prier !

Méditation

1. — Lorsque les Apôtres demandèrent à Jésus : « Seigneur, apprends-nous à prier » (Luc. XI, 1), Il leur enseigna, tout simplement, une prière vocale : le *Pater noster*. Il s'agit, certes, de la formule la plus sublime qui puisse exister et qui renferme toute l'essence de l'oraison mentale la plus élevée. Toutefois, Jésus l'a proposée justement comme formule de prière vocale : « Quand vous priez, dites... » (ib. 2). Cela suffit pour comprendre la valeur et l'importance de l'oraison vocale, prière accessible à tout le monde, même aux enfants, aux ignorants, aux malades, aux fatigués... Il faut pourtant bien comprendre que la prière vocale ne consiste pas seulement dans la répétition matérielle d'une formule. S'il en était ainsi, on aurait un récit, mais non une prière, car la prière exige toujours un mouvement, une élévation de l'âme vers Dieu. C'est en ce sens que Jésus a instruit ses disciples : « Quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte, et prie ton Père qui est

là, dans le secret ...Dans vos prières, ne rebâchez pas comme les païens » (Matth. VI, 6 et 7) ; et il est intéressant de constater que, chez Saint Matthieu, ces prescriptions concernant les dispositions externes et internes nécessaires à la prière bien faite, précèdent précisément l'enseignement du *Pater noster*.

Ainsi donc, pour que la prière vocale soit une vraie prière, il faut, avant tout, se recueillir en présence de Dieu, s'approcher de Lui, se mettre en contact avec Lui. C'est seulement dans des dispositions semblables que les paroles prononcées par les lèvres seront l'expression de la dévotion intérieure et pourront la soutenir et la nourrir. Malheureusement, portés, comme nous le sommes, à saisir plutôt le côté matériel des choses que le spirituel, nous nous contentons trop facilement, dans la prière vocale, d'une récitation mécanique, sans prendre soin d'orienter notre cœur vers Dieu. C'est pourquoi il faut veiller et toujours réagir. Une prière vocale, faite uniquement du bout des lèvres, fatigue et dissipe au lieu de recueillir l'âme en Dieu, et l'on ne peut prétendre que ce soit vraiment un moyen pour nous unir davantage à Lui.

2. — Désireuse d'éduquer et de disposer les âmes au commerce intime avec Dieu, Sainte Thérèse de Jésus oriente aussi la prière vocale vers cette fin et dit à ce propos : « je vous recommanderai toujours d'unir l'oraison mentale et l'oraison vocale » (Ch. XXIV, p. 696). Voici comment elle explique sa pensée : « Si, quand je prie vocalement, je suis entièrement occupée de Dieu, à qui je m'adresse, « je songe à Lui avec plus de soin qu'aux paroles mêmes que je prononce, j'unis l'oraison mentale à l'oraison vocale » (ib., p. 695). La Sainte ne veut pas du tout négliger le soin que demande la récitation — chose de grande importance, parti-

culièrement dans la prière liturgique, comme l'Office divin — mais elle veut dire que le point le plus important est d'être attentif à Dieu. Surtout lorsqu'il s'agit de prières vocales d'une certaine longueur, il est presque impossible de prêter attention au sens de toutes les paroles qu'on prononce, mais il n'est pas impossible, par contre, de les réciter en se maintenant en la présence de Dieu. Selon les dispositions du moment, on pourra alimenter le désir de Le louer ou de s'unir à Lui, d'implorer son secours, en général, ou de Lui demander une grâce particulière. Une pensée générale sur la signification des formules récitées pourra même suffire, ou encore un simple regard sur Dieu auquel nous adressons notre prière. En somme, il ne s'agit pas seulement de « réciter », mais de rester avec Dieu. C'est pourquoi la Sainte insiste : « Dès lors que vous devez parler à Dieu, il est juste que vous considériez quel est Celui à qui vous vous adressez, et qui vous êtes, ne serait-ce que pour parler avec convenance... » (Ch. XXIV, p. 695), et cela, conclut-elle, c'est déjà faire oraison mentale. Il ne s'agit certes pas d'une oraison mentale intense, comme celle qui se fait au temps consacré exclusivement à cette prière, sans se préoccuper de prières vocales ; toutefois, c'est déjà de l'oraison mentale en ce sens que l'esprit et le cœur sont orientés vers Dieu et qu'on cherche le contact intime avec Lui, même à travers le récit.

Pratiquée de cette manière, l'oraison vocale a une grande valeur, avant tout parce qu'elle est faite de la manière la plus convenable et respectueuse envers la Majesté de Dieu, et puis, parce qu'elle habitue graduellement l'âme à l'oraison mentale, au commerce intime avec Lui.

Colloque

« Ne permettez jamais, mon Dieu, que ceux qui vont

Vous parler se contentent de le faire du bout des lèvres. Comment le supporter ?

« Ce n'est pas parce que Vous êtes si bon, que je dois me montrer grossière, Vous parlant avec moins de considération et de respect que je ne le ferais à un homme quelconque. Il est juste de chercher à connaître quelle est votre Majesté, ne fût-ce que pour Vous témoigner ma gratitude de ce que Vous daignez supporter en votre présence un être aussi repoussant que moi.

« O Souveraineté de mon Dieu, puissance infinie, bonté suprême, sagesse éternelle, sans commencement et sans fin ! Vous dont les œuvres n'ont point de terme, dont les perfections sont incompréhensibles et infinies, abîme sans fond de merveilles, Beauté qui renfermez toutes les beautés, Vous qui êtes la force même, que n'ai-je en ce moment, grand Dieu, toute la sagesse et l'éloquence des hommes ! Comment pourrais-je faire comprendre, pour autant que cela nous soit possible, une seule de ces nombreuses perfections qui peuvent nous révéler quelque peu ce que Vous êtes, mon Seigneur et mon unique Bien.

« Pour le comprendre, il faut que nous nous approchions de Vous et, dès que nous serons en votre présence, nous comprendrons quel est Celui à qui nous voulons parler ou à qui nous parlons déjà. Même après mille vies comme la nôtre, nous n'arriverions pas encore à comprendre comment Vous méritez d'être traité, Vous, mon Dieu, devant qui tremblent les Anges... Quand on va trouver un prince, on ne lui parle certes pas à la légère... Mais, ô mon Epoux, sera-t-il vrai qu'en toutes choses on fera moins de cas de Vous que des enfants des hommes ? Je ne puis comprendre comment l'oraison vocale puisse être bien faite, lorsqu'elle est privée de votre souvenir, ô Seigneur. Oh ! comme il est

nécessaire, lorsqu'on prie, de le faire avec attention ! » (cfr. TJ. Ch. XXIV, pp. 696 à 699 ; XXVI, p. 707).

10

LA LECTURE MEDITEE

PRESENCE DE DIEU — Apprenez-moi, Seigneur, à Vous chercher, même lorsque mon cœur est aride et mon esprit distrait.

Méditation

1. — L'oraison vocale bien faite est certes la manière la plus simple pour s'entretenir avec Dieu ; mais, en progressant dans la vie spirituelle, il est logique que l'âme sente le besoin d'une prière plus intérieure, plus intime, et c'est ainsi que, spontanément, elle s'oriente vers l'oraison mentale. Si l'attrait divin la saisit en répandant en elle une certaine dévotion sensible, l'âme n'éprouve aucune difficulté à se recueillir en Dieu, au contraire, cet exercice lui devient extrêmement facile et agréable. Mais il en va tout autrement lorsqu'elle est laissée à elle-même, surtout si la mobilité excessive de son imagination la met quasi dans l'impossibilité de fixer sa pensée sur un sujet déterminé. Sainte Thérèse remarque qu'ils sont nombreux ceux qui souffrent de ces divagations continuelles par lesquelles « ils vont ici ou là, et sont toujours dans l'agitation, soit que cela provienne de leur nature, soit que Dieu le permette ainsi » (Chem. XXI, p. 674).

Ceux qui se trouvent dans des états semblables sont facilement tentés d'abandonner l'oraison mentale, devenue pour eux si pénible qu'ils la trouvent presque impossible. La Sainte est d'un avis bien différent et enseigne avec insistance que même ces âmes-là peuvent s'y appliquer avec

fruit, à condition qu'elles le fassent d'une manière un peu particulière, en s'aidant de la lecture qui, dit-elle, « leur sera d'un très grand secours pour se recueillir, et même indispensable » (V. IV, p. 40).

Il ne s'agit certainement pas de passer le temps de l'oraison mentale dans une lecture ininterrompue, mais de se servir d'un livre pieux où ces âmes puiseront, de temps en temps, quelque bonne pensée qui leur servira à se recueillir en Dieu, afin de se mettre en contact avec Lui. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, qui souffrait habituellement d'aridité, se servait beaucoup de cette méthode : « Dans cette impuissance, dit-elle, l'Ecriture Sainte et l'Imitation viennent à mon secours... Mais c'est par-dessus tout l'Evangile qui m'entretient pendant mes oraisons ; en lui je trouve tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. J'y découvre toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux » (HA. VIII, p. 208).

2. — Avant d'être élevée aux états contemplatifs les plus sublimes, Sainte Thérèse de Jésus a connu longtemps, pendant l'oraison, l'aridité et le tourment des pensées importunes. « Pour moi, confesse-t-elle, je suis restée plus de quatorze ans sans pouvoir méditer, si ce n'est à l'aide d'un livre... (Ch. XIX, p. 663). Grâce à celui-ci, je ramenais les pensées dispersées. Il était comme une amorce qui soulevait mon âme. Souvent même, je n'avais qu'à ouvrir mon livre, et c'était assez. Quelquefois, je lisais un peu ; d'autres fois beaucoup, selon la grâce que le Seigneur daignait m'accorder » (V. IV, p. 41).

Avant tout, il est important de choisir un livre propre à exciter la dévotion, comme le sont, en général, les écrits des Saints. Il sera préférable, habituellement, de prendre un livre déjà lu et dont nous aurons expérimenté l'efficacité.

Peut-être même en aurons-nous marqué les passages qui nous ont impressionnés davantage, alors qu'avec un nouveau livre, nous nous trouverions un peu désorientés et même exposés à la tentation de lire par curiosité. Il faut cependant éviter de choisir des auteurs trop spéculatifs et préférer ceux qui sont plutôt pratiques, affectifs, puisqu'il ne s'agit pas de s'instruire ou d'étudier, mais de *faire oraison.* Or, l'oraison consiste beaucoup plus dans l'exercice de l'amour que dans le travail de l'esprit. On lira donc, de temps à autre, seulement ce qui est nécessaire pour mettre l'âme en mesure de s'entretenir avec Dieu. C'est pourquoi, dès que ce que nous aurons lu — et il suffira parfois d'une seule phrase — suscitera en nous de bonnes pensées et de saintes affections, capables d'occuper pieusement notre esprit, il faudra suspendre la lecture et nous tourner directement vers le Seigneur pour méditer, en sa présence, les pensées lues, ou pour savourer en silence la dévotion qui s'est éveillée en notre cœur, ou encore pour Lui adresser ces paroles d'amour inspirées par la lecture. C'est un peu comme les oiseaux, lorsqu'ils boivent : ils inclinent la tête vers l'eau, en puisent quelques gouttes et élevant le bec vers le ciel, l'avalent peu à peu, puis recommencent. Inclinons, nous aussi, la tête vers le livre pieux pour recueillir quelques gouttes de dévotion, puis relevons-la vers Dieu, afin que notre esprit en soit tout imprégné. De cette manière, il ne sera pas difficile de finir une oraison commencée par la lecture, dans un colloque intime avec Dieu.

Colloque

O Seigneur, apprenez-moi à Vous chercher ! Ne Vous cachez pas à mes regards, car j'ai besoin de Vous trouver, de m'entretenir avec Vous, de m'approcher de Vous, Amour infini, pour être enflammé et attiré par Vous.

« Ainsi donc, quoique cendre et poussière, Vous parlerai-je, mon Seigneur ? Oui, de cette vallée de larmes, de ce lieu d'exil, j'oserai élever les yeux et les fixer sur Vous, Bonté suprême ! Et, comme les serviteurs et les servantes fidèles regardent attentivement le plus léger signe de leurs maîtres, ainsi se fixent mes yeux sur vos mains, ô Seigneur. Usez, je Vous en supplie, de miséricorde envers moi.

« O Dieu bon, ayez pitié de l'œuvre de vos mains. Et puisque je suis incapable, ô Seigneur, de formuler, seul, n'importe quelle bonne pensée, mais que tout ce que j'ai me vient de Vous ; puisque je ne puis même pas invoquer dignement votre nom sans le secours de l'Esprit Saint, qu'il Vous plaise de m'envoyer votre Esprit, afin qu'Il fasse luire sur moi du haut des cieux, les rayons de sa lumière. Venez, ô très doux Esprit, venez, ô Père des pauvres ; venez, dispensateur des grâces ; venez, lumière des cœurs ; venez, consolateur par excellence, doux hôte qui rafraîchissez nos âmes. Vous êtes le repos au sein de la fatigue, la rosée des matins d'été, la consolation dans les larmes. O Lumière bienheureuse ! remplissez les replis les plus intimes de mon cœur ». (cfr. St. Pierre d'Alcantara).

O Seigneur, illuminez mon cœur, car sans votre lumière, sans votre esprit, les livres les plus pieux eux-mêmes me laisseront froid et aride et seront incapables de me parler de Vous. Lorsque, au contraire, Vous venez à mon secours et m'accordez votre grâce intérieure, alors tout s'illumine d'une lumière nouvelle et les paroles, même les plus simples, nourrissent mon âme. Accordez-moi donc, ô Seigneur, cette grâce sans laquelle aucune lecture, aussi sublime soit-elle, ne pourra m'inspirer de dévotion, aucun raisonnement, quelque élevé qu'il soit, porter mon cœur à Vous aimer et ma volonté à accomplir le bien.

11

LA MEDITATION

PRESENCE DE DIEU — Répandez en mon âme, ô Seigneur, un grand esprit de piété, afin que j'apprenne à m'entretenir avec Vous dans un véritable amour filial.

Méditation

1. — La doctrine de Saint Jean de la Croix et de Sainte Thérèse de Jésus nous offre une méthode de méditation particulièrement propre à conduire les âmes à l'intimité divine et à les préparer à la contemplation.

Saint Jean de la Croix nous en donne la note distinctive : « La fin de la méditation et du discours dans les choses de Dieu, dit-il, est d'arriver à quelque connaissance et amour de Dieu » (M. II, XII, p. 158). Nous voyons immédiatement que l'accent n'est pas mis sur le travail de l'intelligence, ni sur la « connaissance spéculative » de Dieu et des vérités de foi, mais sur la « connaissance amoureuse » qui, certes, trouve son point d'appui dans la pensée, à condition que celle-ci soit affectueuse, tout imprégnée d'amour et jaillisse d'un cœur aimant. Lorsqu'on aime une personne, on parvient à la connaître intimement beaucoup mieux et avec bien plus de facilité que celui qui l'étudierait peut-être plus minutieusement, mais sans amour.

Sainte Thérèse de Jésus parle dans le même sens et affirme que l'important, dans l'oraison, « n'est pas de penser beaucoup, mais d'aimer beaucoup » (Dem., IV, ch. I, p. 868). La pensée est toujours subordonnée à l'amour ; évidemment, on pense dans la méditation, non pour devenir plus savant, mais pour se mettre en mesure d'aimer davantage le Seigneur. Par conséquent, le travail de l'esprit devra servir surtout à nous rendre compte de l'amour de Dieu

pour nous, en réfléchissant aux diverses manifestations de cet amour infini ; et l'on peut affirmer à juste titre qu'il n'existe pas de mystère divin ou de vérité de foi qui, d'une manière ou d'une autre, ne nous parle de l'excessive miséricorde du Seigneur. Plus nous serons convaincus de cet amour, plus profonde sera notre « connaissance amoureuse » de Dieu, plus nous nous sentirons toujours portés davantage à aimer en retour Celui qui nous a aimés le premier d'un si grand amour. Ainsi, la médiation, ou l'entretien mental, nous introduira spontanément dans l'exercice de l'amour. C'est pourquoi, dans notre oraison, nous ne donnerons pas la place principale aux réflexions et aux raisonnements, aussi sublimes et élevés soient-ils, mais nous nous en servirons seulement autant qu'il est nécessaire pour éveiller en nous l'amour, pour nous mettre et nous maintenir dans un état actuel d'amour.

2. — S'il ne faut pas, dans la méditation, accorder à la pensée la part principale, il ne faut cependant pas tomber dans l'excès opposé, qui consisterait à négliger l'effort et l'application qui y sont nécessaires. Voici donc la conduite à tenir. Même avant de lire le point de méditation, l'âme aura grand soin de bien se mettre en présence de Dieu en cherchant, par un acte énergique de la volonté, à éloigner toute pensée étrangère, toute préoccupation ou agitation.

Puisque l'oraison mentale consiste dans un commerce intime avec le Seigneur, il est clair qu'on ne pourra traiter intimement avec Lui s'il est loin de notre esprit et de notre cœur. Dieu, il est vrai, nous est toujours présent, mais c'est nous qui ne sommes pas toujours présents à Dieu ; il est donc nécessaire de prendre contact avec le Seigneur, de se mettre près de Lui, ce qui se fait précisément en prenant conscience de sa présence. Chacun pourra faire cet exer-

cice de la manière qui lui paraîtra la plus aisée : soit en considérant la Très Sainte Trinité résidant dans son cœur, ou Jésus présent dans les tabernacles de nos églises, soit en se représentant, intérieurement, un épisode particulier de la vie ou de la Passion du Sauveur. Et ainsi, en présence de Dieu, sous son regard, on commencera posément la lecture du point de méditation, et on s'appliquera à y réfléchir avec calme, non pas comme si l'on raisonnait avec soi-même, mais plutôt comme si l'on parlait avec le Seigneur en présence de qui l'on se trouve. Plus l'âme s'habitue à réfléchir ainsi, comme si elle traitait et développait avec Dieu le sujet de sa méditation, mieux celle-ci atteindra sa fin qui est précisément d'aider l'âme à s'entretenir avec le Seigneur, à converser affectueusement avec Lui, comme le fils parle à son père, comme l'ami s'entretient avec son ami. En tout cela, il faut sans doute application et effort, mais ceux-ci doivent tendre davantage à garder l'âme en contact vivant avec Dieu qu'à la maintenir dans un raisonnement abstrait et serré. Les pensées tirées de la méditation — au texte de laquelle l'âme pourra revenir si elle en sent le besoin — lui serviront à alimenter ce contact et à lui donner un sujet de conversation avec le Seigneur. En somme, le travail de l'intelligence ne doit pas nous faire oublier que l'essence de l'oraison consiste dans un commerce intime avec Dieu, où l'amour doit dominer et non le raisonnement.

Colloque

« Apprenez-moi, Seigneur, à méditer ; enseignez-moi à faire oraison, car je ne peux faire ni l'un ni l'autre comme il convient, et Vous seul pouvez me l'apprendre. Donnez-moi l'ouïe pour Vous entendre dans la lecture et la méditation, une langue pour Vous parler dans l'oraison. Répandez en moi votre divin Esprit, afin qu'Il me fasse connaître le

sujet sur lequel j'ai à réfléchir, ce que j'ai à dire et demander et de quelle manière il convient que je demande pour être exaucé. Puisse l'Esprit Saint m'apprendre à gémir en votre présence ; ou plutôt, qu'Il forme Lui-même en moi ces saints gémissements que Vous écoutez toujours et ne rejetez jamais. Inspirez-moi, ô Seigneur, un grand amour pour la doctrine et les vérités divines, afin qu'en les lisant, je les comprenne et les goûte. Ouvrez mon esprit et mon cœur, faites que je sois fidèle à croire ce que Vous m'enseignez et à pratiquer ce que Vous demandez ». (D'un ancien auteur).

Mais surtout, ô Seigneur, faites que la méditation de vos mystères serve à m'enflammer de votre saint amour, afin que je devienne plus capable de Vous aimer, plus disposé à me donner généreusement à votre service. Enseignez-moi donc à méditer non seulement avec l'esprit, mais surtout avec le cœur ; apprenez-moi à réfléchir d'une âme dévouée et aimante. Alors, en effet, la méditation fera jaillir de nouvelles étincelles d'amour dans l'amour de mon cœur et, — ainsi que je l'espère, par votre grâce — il en surgira une flamme toujours plus robuste et ardente, toujours plus capable de purifier mon âme et de me pousser avec ardeur à l'accomplissement de votre volonté. Que je serais heureux, ô Seigneur, si, au souffle puissant de l'Esprit Saint, cette flamme éclatait en un incendie d'amour divin ! Ma froideur, ma mesquinerie, mon égoïsme m'en rendent indigne et incapable, mais Vous qui savez transformer même des pierres pour en faire des fils d'Abraham, brisez mon cœur si dur et si froid et allumez-y la vive flamme de votre amour.

« O Dieu éternel, Vous êtes l'éternelle et infinie Bonté, et personne ne peut Vous comprendre, ni Vous connaître entièrement que pour autant que Vous lui en donniez la grâce. Vous proportionnez votre don à la capacité d'accueil

de ce petit vase qu'est notre âme. O très doux amour, je ne Vous ai jamais aimé, de toute ma vie, comme Vous méritiez de l'être... Mais mon âme Vous désire toujours, et plus elle Vous possède, plus elle Vous cherche ; et plus elle Vous désire, plus elle Vous trouve et Vous savoure, ô feu souverain et éternel, abîme de charité » (Ste Cath. de Sienne).

12

LE COMMERCE INTIME AVEC DIEU

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, daignez m'admettre en votre intimité, bien que j'en sois si indigne !

Méditation

1. — La méditation, comme aussi la lecture méditée, est un moyen pour arriver au centre de l'oraison qui, d'après Sainte Thérèse de Jésus, consiste « dans un commerce intime d'amitié, où l'on s'entretient souvent seul à seul avec ce Dieu dont on se sait aimé » (V. VIII, p. 82). Il n'importe guère d'y parvenir par la méditation, ou la lecture, ou encore la récitation lente et pieuse d'une prière vocale. Toutes les voies sont bonnes et la meilleure sera, pour chacun, celle qui conduit le plus rapidement au but, c'est-à-dire à l'entretien intime avec Dieu. Arrivée ainsi au centre de l'oraison, l'âme doit apprendre à y persévérer, autrement dit, à s'entretenir « dans un intime rapport d'amitié avec le Seigneur ». Ici également, la manière différera d'après l'attrait et les dispositions personnelles, qui souvent peuvent varier selon les jours et les circonstances. Quelquefois, dès que l'âme s'est suffisamment pénétrée de l'amour de Dieu pour elle, elle se sent portée à Lui exprimer sa gratitude, son

désir de rendre amour pour amour, et elle commence spontanément une conversation intime avec le Seigneur. Elle Lui dit toute sa reconnaissance, son désir de se donner plus généreusement à Lui, et implore son pardon de ne l'avoir pas fait dans le passé ; elle passe ensuite à des résolutions pratiques et Lui demande son secours, pour les tenir véritablement. Il s'agit, bien entendu, d'un colloque intime, tout personnel et spontané, sans aucune préoccupation de forme ni d'ordre, et qui jaillit uniquement de l'abondance du cœur. Voilà une des manières dont l'âme, après avoir suspendu la lecture ou la méditation ayant éveillé en elle tant de bons sentiments, « s'arrête pour s'entretenir seule à seule avec Dieu », quitte à revenir au livre ou à la réflexion lorsqu'elle sentira le besoin d'y chercher à nouveau des thèmes et sentiments qui alimenteront son entretien avec le Seigneur. Et l'on peut affirmer qu'il s'agit d'un véritable colloque, parce que l'âme n'est pas seule à parler, mais que souvent Dieu lui répond, non, certes, par des paroles, mais en lui donnant des grâces d'amour et de lumière par lesquelles elle comprend mieux les voies divines et se sent plus ardente à y avancer avec générosité. Il est bon, pour ce motif, que l'âme ne tombe pas dans le verbiage, mais qu'elle s'interrompe souvent et se mette à l'écoute intérieurement pour percevoir les mouvements de la grâce, qui sont réellement la réponse de Dieu.

2. — Il ne faut pas croire que, pour traiter intimement avec Dieu et Lui manifester son amour, il soit toujours nécessaire de le faire au moyen de paroles. L'âme préfère souvent se taire — le goût lui en vient spontanément en progressant dans la vie spirituelle — pour fixer tranquillement son regard sur le Seigneur, pour L'écouter, Lui, le Maître intérieur, pour L'aimer en silence. La manifestation de son

amour devient ainsi moins impétueuse et animée, mais elle gagne en profondeur ce qu'elle perd en émotion et extériorité. L'âme exprime son amour plus paisiblement, mais le mouvement de sa volonté vers Dieu devient beaucoup plus ferme et plus grave. Une fois qu'elle a délaissé les raisonnements et les paroles, elle se concentre tout en un regard d'intuition amoureuse vers Dieu, et ce regard — beaucoup mieux que les raisonnements et les colloques animés — la fait pénétrer dans la profondeur des mystères divins. Avant d'en arriver là, elle avait lu, médité, analysé ; maintenant, au contraire, savourant pour ainsi dire le fruit de ses investigations, elle s'arrête pour contempler Dieu en silence et avec amour. Son colloque devient ainsi un entretien silencieux, contemplatif, selon la notion traditionnelle de la « contemplation », comprise comme « *simplex intuitus veritatis* », c'est-à-dire comme un simple regard qui pénètre la vérité. Mais, répétons-le, il ne s'agit pas d'un regard spéculatif, mais bien d'un regard amoureux qui maintient l'âme en contact intime avec Dieu, dans un véritable commerce d'amitié avec Lui : plus l'âme Le contemple, et plus elle s'éprend de Lui, plus aussi elle sent le besoin de concentrer son amour en une générosité totale. A son tour, le Seigneur répond à la recherche et à l'amour de l'âme ; Il se découvre et se laisse sentir en l'illuminant de sa lumière et en l'attirant plus intensément vers Lui par sa grâce.

L'âme ne pourra pas toujours persévérer longtemps dans ce regard contemplatif, dans ce colloque silencieux ; de temps à autre, elle aura besoin de revenir à la réflexion, à l'expression verbale de ses sentiments et même, — surtout si elle n'est pas encore habituée à cette manière d'oraison, — il sera bon qu'elle le fasse assez fréquemment pour éviter de tomber dans le vague ou les distractions. Toutefois, elle ne doit pas perdre de vue qu'elle gagne plus, durant ces

pauses silencieuses aux pieds du Seigneur, que par mille raisonnements et discours.

Colloque

« Puisse mon oraison avoir pour but, ô Seigneur, d'occuper mon cœur à Vous aimer ; et puisque je ne trouve pas de moyen plus propre à l'exercice de l'amour que ce recueillement intime qui se fait dans le silence et le détachement de toutes les créatures, je Vous supplie, mon Dieu, de m'enlever plutôt la vie que de me priver de ce commerce intérieur avec Vous, mon petit paradis ici-bas » (cfr. St. Léonard de Port Maurice).

« O Seigneur, il n'y a aucun profit pour Vous à rester avec nous ; et cependant, Vous nous aimez jusqu'à dire que vos délices sont d'habiter en notre compagnie. Pourquoi nous aimez-Vous au point de Vous donner Vous-même plus volontiers que ce que nous Vous demandons ? Et certes, je ne veux plus rien posséder d'autre, dorénavant, puisque en Vous demandant comme il convient, je puis Vous obtenir, mon Dieu, et m'entretenir si intimement avec Vous. Je m'ornerai du joyau des vertus et Vous inviterai dans le lit nuptial de mon cœur où je reposerai avec Vous. Je sais bien que Vous ne demandez ni ne voulez rien d'autre que de visiter mon âme ; que Vous désirez y entrer et qu'il y a longtemps que Vous frappez à la porte, aussi je souffre d'avoir été privé si longtemps d'un si grand bien. Je m'approcherai donc de Vous dans le secret de mon cœur et Vous dirai : je sais que Vous m'aimez plus que je ne m'aime, je ne m'occuperai donc plus de moi-même, mais n'aurai de pensée que pour Vous seul, et Vous prendrez soin de moi. Je ne puis faire à la fois attention à moi et à Vous ; c'est pourquoi Vous penserez à moi et à mon infirmité pour la soulager, et moi, de mon côté, je penserai à votre bonté

pour m'y complaire. Et bien que j'aie beaucoup à gagner avec Vous, et Vous rien avec moi, je sais cependant que Vous êtes en ma présence et m'aidez plus volontiers que je ne reste avec Vous pour jouir de votre bonté. D'où cela vient-il ? Certainement de ce que je m'aime mal, tandis que Vous m'aimez bien... Mais si Vous vouliez, ô Seigneur, me remettre sous les yeux toutes les marques de votre amour, je défaillirais, car même si j'avais toutes les langues des hommes et des Anges, je n'arriverais jamais à exprimer tous les dons de nature, de grâce et de gloire que Vous m'avez faits... Comment donc, ô Seigneur, puis-je penser ou méditer quelque chose en dehors de votre amour ? Qu'y a-t-il de plus doux que lui ? Pourrais-je désirer autre chose ? Et comment se fait-il que je ne sois jamais étreint ou saisi par votre amour ? Il m'environne de toutes parts, et je ne comprends pas encore ce qu'il est ! » (cfr. St. Bonaventure).

13

ORAISON DE RECUEILLEMENT

PRESENCE DE DIEU — Puissé-je Vous trouver en moi, ô mon Dieu, dans ce petit ciel de mon âme !

Méditation

1. — Sainte Thérèse de Jésus conseille vivement aux âmes intérieures une autre espèce d'oraison, beaucoup plus simple et fructueuse : l'oraison de recueillement. La base de cette oraison est la présence divine dans nos âmes ; *présence d'immensité,* par laquelle Dieu est en nous comme Créateur et Conservateur, d'une manière tellement réelle et essentielle qu'en Lui « nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Act. XVII, 28), au point que s'Il cessait d'être présent en

nous, nous finirions d'exister ; *présence d'amitié* par laquelle, dans l'âme en état de grâce, Dieu est présent aussi en qualité de Père, d'Ami, de doux Hôte qui l'invite à vivre avec les Personnes divines : le Père, le Fils, l'Esprit Saint. Telle est la consolante promesse de Jésus à l'âme qui L'aime : « Si quelqu'un M'aime... mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure » (Jean, XIV, 23).

L'oraison de recueillement consiste à prendre conscience de cette grande réalité : Dieu est en moi, mon âme est son temple, je me recueille dans l'intimité de ce temple pour L'adorer, L'aimer, m'unir à Lui. « O la plus belle des créatures de Dieu, s'exclame Saint Jean de la Croix, — âme qui désirez si ardemment connaître le lieu où se trouve votre Bien-Aimé, pour le chercher et vous unir à lui, on vous le dit ici avec une grande assurance : vous êtes vous-même la retraite, où il s'abrite, la demeure où il se cache... Il est si près de vous qu'il habite en vous-même... Jouissez, et avec lui tressaillez d'allégresse dans votre recueillement intérieur, puisqu'il est si près de vous. Là aimez-le, désirez-le et n'allez pas le chercher hors de vous » (C. I, p. 26-27). L'âme qui a le sentiment de la présence de Dieu en elle, possède un des moyens les plus efficaces pour faire oraison. « Croyez-vous, dit Sainte Thérèse de Jésus, qu'il importe peu pour une âme qui se distrait facilement, de comprendre cette vérité (que Dieu est en elle) et de savoir qu'elle n'a pas besoin de monter au ciel pour parler à son Père Eternel, et trouver ses délices auprès de lui ? Non, elle n'a pas besoin d'élever la voix pour lui parler, car il est tellement près que si bas qu'on lui parle, il entend. A quoi bon avoir des ailes pour aller à sa recherche ? elle n'a qu'à se mettre dans la solitude et à le considérer au-dedans d'elle-même » (Ch. XXX, p. 721).

2. — Bien que l'oraison de recueillement soit la plus élevée des oraisons actives, Sainte Thérèse fait remarquer que nous pouvons nous la procurer, « car il ne s'agit pas ici d'une chose surnaturelle (à savoir d'un recueillement passif que seule la motion divine peut produire), mais d'un fait dépendant de notre volonté et que nous pouvons réaliser avec le secours divin » (cfr. Ch. XXXI, p. 729).

Il est donc important de savoir ce que l'âme doit faire pour arriver à cette oraison. Son action se réduit à deux choses : « recueillir toutes ses facultés et se retirer en elle-même avec son Dieu » (Ch. XXX, p. 722). Les sens, l'imagination, l'intelligence, tendent spontanément vers les réalités extérieures, où souvent, ils se dispersent ; l'âme devra, par un acte résolu et prolongé de la volonté, les soustraire au monde extérieur pour les concentrer intérieurement dans ce coin de ciel où habite la Très Sainte Trinité. Cet exercice, surtout au début, requiert force et énergie et ne sera pas immédiatement savoureux. Cependant, enseigne la Sainte, « que l'âme tâche de s'y habituer, méprise la fatigue des débuts, et vainque le corps qui réclame ses droits ». Mais ensuite, peu à peu, « en récompense des efforts qu'elle a faits précédemment » (Ch. XXX, p. 724), le recueillement lui deviendra facile et délicieux, les sens obéiront avec promptitude et, même si elle n'est pas entièrement libre de distractions, il lui sera moins pénible de les vaincre.

De cette manière, l'âme pourra se concentrer tout entière en Dieu présent en elle ; et là, à ses pieds, elle pourra s'entretenir au gré de son cœur. Il ne lui sera pas difficile de passer tout le temps de l'oraison en actes de foi, d'amour, d'adoration, n'en finissant jamais d'admirer, de contempler le grand mystère de l'inhabitation de la Trinité dans son pauvre cœur et de présenter aux trois Personnes divines ses humbles hommages. Mais si cela ne lui suffit

pas, elle pourra s'appliquer encore à d'autres exercices : « Recueillie au-dedans d'elle-même, dit la Sainte, elle peut méditer la Passion, se représenter Jésus-Christ et L'offrir au Père, sans se fatiguer l'esprit à aller Le chercher au Calvaire, à Gethsémani ou à la colonne » (Ch. XXX, p. 723) ; ou bien, plus simplement, s'entretenir avec l'Hôte divin « comme avec un Père, un Frère, un Maître, un Epoux : tantôt sous un aspect tantôt sous un autre... Qu'elle Lui raconte les peines dont elle souffre, Le conjure d'y apporter remède, mais qu'elle comprenne bien qu'elle n'est pas digne d'être sa fille ». (Ch. XXX, p. 722). Et la Sainte de conclure : « Celui qui pourra se renfermer ainsi dans ce petit ciel de son âme, où habite Celui qui l'a créé, suivra une voie excellente, il peut m'en croire, et il arrivera à boire à la source d'eau vive » (ib. p. 723).

Colloque

« O Seigneur, accordez-moi la grâce de pouvoir me recueillir dans le petit ciel de mon âme où Vous avez établi votre demeure. C'est là, ô divin Maître, que Vous Vous laissez trouver, là que je Vous sentirai plus près de moi qu'ailleurs, et là enfin que Vous préparerez plus rapidement mon âme à entrer dans votre intimité. L'âme comprend alors que toutes les choses du monde ne sont qu'un jeu et il semble qu'à l'improviste elle s'élève au-dessus de tout le créé et s'en évade... Mon Dieu, si je pouvais obtenir de me rappeler souvent que vous habitez dans mon âme, je crois qu'il me serait impossible de m'abandonner avec passion aux choses du monde car, comparées à celles que je porte en moi, elle m'apparaîtraient totalement dépourvues de valeur.

« Aidez-moi, ô Seigneur, à retirer mes sens des choses extérieures, rendez-les dociles au rappel de ma volonté, afin que lorsque je voudrai m'entretenir avec Vous, ils se recueil-

lent spontanément, comme des abeilles qui se renferment dans la ruche pour composer le miel » (cfr. TJ. Ch. XXX, p. 724).

« Voici, ô Seigneur, que Vous dites à mon âme : « Mon royaume est au-dedans de toi ». Ce m'est une grande satisfaction de savoir que Vous ne me quittez jamais et que je ne puis exister sans Vous. Que veux-tu de plus, ô mon âme, et que cherches-tu encore au dehors, lorsque tu possèdes en toi tes richesses, tes amours, ton apaisement, ta plénitude et ton royaume, c'est-à-dire l'Aimé que tu désires et vers lequel tu soupires ? » (cfr. J.C. C. I, p. 27).

« O mon Dieu, Vous êtes en moi et moi en Vous. J'ai trouvé mon ciel sur la terre, puisque le ciel c'est Vous, ô Seigneur, et que Vous êtes dans mon âme. Je Vous y trouve toujours, même quand je n'éprouve plus le sentiment de votre présence. Mais Vous êtes toujours là quand même, et j'aime tant à Vous y chercher. Oh ! puissé-je ne Vous y laisser jamais seul ! » (cfr. ET. Lettres).

14

L'ARIDITE

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, aidez-moi à Vous être fidèle, afin que l'esprit d'oraison ne s'éteigne pas en moi par ma faute.

Méditation

1. — Au début d'une vie spirituelle plus intense, l'âme jouit habituellement d'une ferveur sensible qui lui rend les exercices spirituels faciles et savoureux. Les bonnes pensées, les sentiments d'amour, les élans du cœur jaillissent spontanément. Se recueillir, seule à seul avec Dieu dans l'oraison, est une joie pour elle ; le temps qu'elle y emploie, passe

rapidement et il n'est pas rare que la présence de Dieu lui devienne presque sensible. Elle éprouve une facilité semblable dans la pratique de la mortification et des autres vertus. Mais, d'ordinaire, cet état ne dure pas longtemps et, à un certain moment, l'âme se voit privée de tout réconfort sensible. Cette suppression de la dévotion sensible constitue précisément l'état d'aridité qui peut dépendre de diverses causes.

Quelquefois, il est une conséquence de l'infidélité de l'âme qui, peu à peu, s'est relâchée, s'accordant beaucoup de petites satisfactions — passe-temps ou curiosités, égoïsme ou amour-propre — auxquelles elle avait déjà renoncé. Si les âmes savaient de quels biens elles se privent par une conduite pareille, elles seraient prêtes à n'importe quel sacrifice plutôt que de se laisser aller à ces faiblesses ! L'habitude de la mortification, acquise par tant d'efforts, se perd vite, et l'on redevient esclave de ses passions. L'amour-propre qui n'était pas mort, mais seulement assoupi, reprend vigueur et, ainsi, peut devenir cause, non seulement de bon nombre d'imperfections volontaires, auparavant vaincues, mais même de péchés véniels délibérés. Il peut même entraîner dans la tiédeur une âme qui progressait déjà dans la ferveur. Une âme infidèle, retombée dans la médiocrité, ne peut protester au Seigneur, dans l'oraison, qu'elle L'aime et veut avancer dans son amour, moins encore peut-elle goûter la joie d'être consciente d'aimer vraiment son Dieu. Voici donc, inévitablement, qu'elle tombe dans l'aridité. En cet état, l'unique remède est de revenir à la ferveur primitive. Il lui en coûtera beaucoup, certes, mais loin de se décourager, qu'elle s'y mette incessamment. D'ailleurs, le Seigneur n'aime-t-Il pas à pardonner ?

2. — D'autres fois, au contraire, l'aridité provient de

causes physiques ou morales absolument indépendantes de nous. Indispositions, malaises, fatigue, oppression causée par des préoccupations douloureuses ou travail excessif : autant de causes qui peuvent faire disparaître tout sentiment de réconfort spirituel et cela, souvent, sans qu'il soit possible d'y remédier. Il s'agit alors d'une épreuve qui peut même se prolonger, mais dans laquelle nous pouvons voir à bon droit la main de Dieu qui dispose tout pour notre bien, et ne peut manquer de nous accorder la grâce nécessaire pour tirer profit de notre souffrance. Bien que n'éprouvant plus aucune consolation, ni aucun attrait pour l'oraison, l'âme s'y applique *par devoir*, tout en cherchant à remédier à son incapacité. Si quelqu'un ne peut faire l'oraison mentale, enseigne Sainte Thérèse de Jésus, « qu'il se livre à la prière vocale, à la lecture, aux colloques avec Dieu, mais qu'il ne laisse jamais de consacrer à l'oraison le temps fixé » (Ch. XX, p. 669).

Et si, malgré tout, l'âme ne parvient pas à émouvoir son cœur, qu'elle aime le Seigneur par la seule volonté. C'est par cet exercice, qui exige un grand effort, que cette faculté se fortifiera et, sans que l'âme s'en rende compte, la rendra capable d'un amour plus actif, plus généreux. Cet amour sera privé de sentiment, il est vrai, mais il faut se rappeler que la substance de l'amour ne consiste pas à *sentir*, mais à *vouloir* à tout prix faire plaisir à la personne aimée. Et celui qui, pour faire plaisir à Dieu, persévère dans l'oraison tout en n'y trouvant aucune consolation, mais plutôt de la répugnance, Lui donne une belle preuve de véritable amour. Le progrès dans la vie spirituelle ne se mesure pas d'après la consolation que l'âme éprouve, car celle-ci n'est nullement requise, vu que la vraie dévotion consiste uniquement dans la promptitude de la volonté à se mettre au service de Dieu. Or, la volonté peut être très

prompte et résolument décidée à servir le Seigneur, tout en étant très aride et même obligée de lutter contre de la répugnance naturelle.

Colloque

« Regardez, Seigneur mon Dieu, Vous qui êtes saint, et voyez mon affliction ! Ayez pitié du fils que Vous avez engendré dans la douleur et ne considérez pas mes péchés, de crainte que Vous n'en oubliiez votre pouvoir. Quel est le Père qui ne délivre pas son fils ? Et quel est le fils qui n'est pas corrigé par la verge compatissante du Père ? O Père et Seigneur, bien que je sois pécheur, je n'en suis pas moins votre fils, puisque Vous m'avez créé et recréé. Une mère pourrait-elle oublier le fruit de ses entrailles ? Si même elle l'oubliait, Vous, Père, avez promis de Vous en souvenir. Voici que je crie, et Vous ne m'exaucez pas, que je suis déchiré de douleur, et Vous ne me consolez pas. Que dirai-je, que ferai-je, misérable que je suis ? Ainsi privé de votre consolation, je suis bien éloigné de vos yeux.

« O Seigneur Jésus, où est votre miséricorde de jadis ? Serez-Vous sans cesse irrité contre moi ? Soyez apaisé, je Vous en prie, et ne détournez pas de moi votre face... Je confesse que j'ai péché ; mais il est certain que votre miséricorde surpasse toutes mes offenses !

« Pleure, mon âme, plains-toi, misérable, et gémis parce que tu as renvoyé ton époux, Jésus-Christ. Seigneur tout-puissant, ne Vous irritez pas contre moi, car je ne pourrais jamais soutenir votre colère. Ayez pitié de moi, afin que je ne tombe pas dans le désespoir. Si je me suis rendu digne de damnation, de votre côté, n'omettez pas ce qui peut sauver les pécheurs.

« J'attends beaucoup de votre bonté, ô Seigneur, puisque c'est Vous-même qui nous enseignez à demander, à chercher,

à frapper et que, instruit par vos paroles, je demande, cherche et frappe. O Seigneur, Vous qui ordonnez de demander, faites que je reçoive ; Vous qui conseillez de chercher, donnez-moi de trouver ; Vous qui apprenez à heurter à la porte, ouvrez à celui qui frappe ! Raffermissez l'infirme que je suis ; rétablissez-moi parce que je suis égaré, et ressuscitez-moi puisque je suis mort. Daignez diriger et gouverner selon votre bon plaisir mes sens, mes pensées et mes actes, afin que je vive par Vous et me donne à Vous tout entier » (St. Augustin).

15

LE BON PASTEUR

2e Dimanche après Pâques

PRESENCE DE DIEU — Je viens à Vous, ô Jésus, mon bon Pasteur, conduisez-moi aux pâturages de la vie éternelle.

Méditation

1. — La liturgie de ce dimanche résume, dans la douce figure du bon Pasteur, tout ce que Jésus a fait pour nos âmes.

Le pasteur est tout pour ses brebis : leur vie, leur nourriture, leur garde est entièrement entre ses mains et, si le pasteur est bon, elles n'auront rien à craindre sous sa protection et rien ne leur manquera.

Jésus est le bon Pasteur par excellence : non seulement Il aime, nourrit, garde ses brebis, mais Il leur donne la vie au prix de la sienne. Par le mystère de l'Incarnation, le Fils de Dieu vient sur terre à la recherche des hommes qui, semblables à des brebis errantes, se sont éloignés de la bergerie et égarés dans les vallées ténébreuses du péché. Il vient en pasteur très aimant qui, pour mieux secourir son

troupeau, ne craint pas de partager son sort. Saint Pierre nous Le montre, dans l'Epître (I Petr. II, 21-25) se chargeant de nos péchés, afin de nous guérir par sa Passion : « Sur le bois, il a porté lui-même nos fautes, dans son corps, afin que, morts à nos fautes, nous vivions pour la justice, lui dont la meurtrissure vous a guéris. Car vous étiez égarés comme des brebis, mais à présent vous êtes retournés vers le pasteur et le gardien de vos âmes ». « Je suis le bon Pasteur, a dit Jésus. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis » ; et dans l'office du temps pascal, l'Eglise chante à diverses reprises : « Il est ressuscité, le bon Pasteur, qui donna sa vie pour ses brebis et daigna mourir pour son troupeau ». Comment pourrait-on mieux synthétiser toute l'œuvre de la Rédemption ? Celle-ci apparaît encore plus grandiose lorsque nous entendons dire de la bouche même de Jésus : « Je suis venu pour que les brebis aient la vie et l'aient en abondance » (Jean, X, 10). En vérité, Il pourrait répéter à chacun de nous : « Qu'aurais-Je pu faire de plus pour toi que Je n'aie fait ? » (cfr. Is. V, 4). Oh ! si nous pouvions nous donner à Lui avec une générosité égale à la Sienne, lorsqu'Il s'est donné à nous !

2. — Jésus dit encore : « Je connais mes brebis et mes brebis Me connaissent, comme le Père Me connaît et que Je connais le Père » (Ev. Jean, X, 11-16). Bien qu'il n'y ait pas question d'égalité, mais de simple similitude, il est pourtant très réconfortant et glorieux pour nous de constater comment Jésus aime à comparer les relations qu'Il a avec nous, à celles qu'Il a avec son Père. A la dernière Cène, Il avait dit également : « Comme le Père M'a aimé, Moi aussi Je vous ai aimés », et encore : « Comme toi, Père, tu es en Moi, et Moi en toi, qu'eux aussi soient un en Nous » (Jean, XV, 9 ; XVII, 21). Cela nous montre qu'entre nous,

— les brebis, — et Jésus — notre Pasteur — il n'existe pas seulement un rapport de connaissance, mais aussi d'amour et, mieux encore, de communauté de vie, semblable à celui qui existe entre le Fils et le Père. C'est par la grâce, la foi et la charité, que le bon Pasteur nous a acquises en donnant sa vie pour nous, que nous arrivons à de tels rapports avec notre Dieu — liens si profonds qu'ils nous font participer à sa propre vie intime.

Une étroite relation de connaissance amoureuse s'établit donc entre le bon Pasteur et ses brebis ; elle est si intime que le Pasteur connaît ses brebis une à une et les appelle par leur nom, et elles reconnaissent sa voix et Le suivent docilement. Chaque âme peut se dire : Jésus me connaît et m'aime, non d'une façon générale et abstraite, mais dans l'aspect concret de mes nécessités, de mes désirs, de ma vie : et pour Lui, me connaître et m'aimer, cela signifie me faire du bien, m'entourer toujours davantage de sa grâce, me sanctifier. C'est parce que Jésus m'aime qu'Il m'appelle par mon nom. Il le fait pendant l'oraison, en m'ouvrant de nouveaux horizons de vie spirituelle, ou en me montrant plus clairement mes défauts, ma misère ; Il m'appelle quand Il me réprimande ou me purifie par l'aridité, et aussi quand Il me console et m'encourage en répandant en moi une ferveur nouvelle ; Il m'appelle lorsqu'il me fait sentir l'urgence d'une plus grande générosité, qu'Il me demande des sacrifices ou m'accorde des joies et, plus encore, quand Il éveille en mon âme un plus profond amour. Je dois répondre à ces appels, comme la brebis aimante qui reconnaît la voix de son Pasteur et Le suit toujours.

Colloque

« O Seigneur, Vous êtes mon Pasteur, je ne manque de rien ; Vous me faites reposer dans de verts pâturages, Vous

me conduisez près des eaux rafraîchissantes, Vous renouvelez mon âme et me dirigez dans des sentiers de justice. Même si je marche dans le ravin, par de sombres vallées, je ne craindrai aucun mal, parce que Vous êtes avec moi. Votre bâton et votre houlette, voilà ma consolation. Vous dressez devant moi une table, en dépit de mes adversaires. Vous oignez ma tête de parfum et ma coupe déborde. (cfr. Ps. 22). O Seigneur, mon doux Pasteur, qu'auriez-Vous pu faire de plus pour moi que Vous n'ayez fait ? Qu'auriez-Vous pu me donner que je n'aie reçu ? Vous avez voulu devenir Vous-même ma nourriture et mon breuvage. Et quel pâturage plus délicieux et salutaire, plus nourrissant et fortifiant, auriez-Vous jamais pu trouver que celui de votre Corps et de votre Sang ?

« O très bon Seigneur Jésus-Christ, mon doux Pasteur, que Vous rendrai-je pour tout ce que j'ai reçu de Vous ? Que Vous donnerai-je pour le don que Vous m'avez fait de Vous-même ? Si je pouvais me donner à Vous mille fois, ce ne serait rien encore, puisque je suis néant par rapport à Vous. Vous, l'immensité même, avez eu un amour si grand et si gratuit pour moi, si chétif, si méchant et ingrat ! Je sais, ô Seigneur, que votre amour tend à l'immensité, à l'infini, puisque Vous êtes immense, infini. De grâce, ô Seigneur, dites-moi donc de quelle manière je puis Vous aimer.

« Mon amour, ô Seigneur, n'est pas gratuit, il Vous est dû... Bien que je ne puisse Vous aimer autant que je le devrais, Vous agréez ce faible amour. Je pourrai Vous aimer davantage, lorsque Vous daignerez accroître ma vertu ; mais jamais je ne pourrai Vous donner autant que Vous méritez. Donnez-moi donc votre très ardent amour par lequel, avec votre grâce, je Vous aimerai, Vous plairai, Vous servirai, accomplirai vos préceptes et ne serai séparé

de Vous ni dans le temps présent, ni pour l'éternité, Vous demeurant uni dans l'amour pendant les siècles éternels ». (Vén. R. Jourdain).

16

ARIDITE ET PROGRES

PRESENCE DE DIEU — Seigneur, aidez-moi à Vous chercher et à m'unir à Vous, même à travers les aridités et les impuissances de l'esprit.

Méditation

1. — Même sans l'intervention des causes physiques ou morales dont nous avons parlé précédemment, il est possible de passer d'un état de ferveur sensible à l'aridité la plus absolue. C'est l'œuvre directe de Dieu qui met l'âme dans l'impossibilité de faire oraison en s'aidant de l'imagination, et de s'exercer, comme auparavant, à des actes d'amour sensible. Alors que jadis elle méditait ou s'entretenait avec Dieu affectueusement, avec facilité et attrait, elle n'arrive plus à rien faire maintenant ; il lui est impossible d'unir deux idées. Les pensées ou les lectures qui, autrefois, l'avaient tant émue, la laissent à présent indifférente, et le cœur demeure dur et froid comme une pierre. Elle a beau se surveiller de près pour rester fidèle à la mortification et à la générosité ou intensifier sa préparation à l'oraison et supplier avec ferveur le Seigneur de l'aider, elle ne parvient plus à tirer de son cœur une goutte de dévotion. Alors la pauvre s'afflige et s'effraie, croyant que le Seigneur l'a abandonnée à cause de l'une ou l'autre faute. Et elle ignore que cette sorte d'aridité voile une grande grâce de Dieu, une grâce de purification et de progrès dans les voies de l'oraison.

En effet, par l'aridité, le Seigneur veut la libérer des enfantillages de la sensibilité, pour la transporter sur le plan plus pur et plus solide de la volonté. Lorsqu'elle éprouvait tant de réconfort dans la prière, l'âme, à son insu, s'attachait un peu à ces consolations sensibles. Elle aimait ainsi et cherchait l'oraison, non pas purement pour Dieu, mais aussi un peu pour elle-même. Au contraire, étant désormais privée de tout attrait, elle apprendra à s'y appliquer uniquement pour faire plaisir au Seigneur. En outre, ne trouvant plus aucun appui dans les belles pensées et les douces émotions, elle apprendra à marcher par la seule force de la volonté, en s'exerçant à poser des actes de foi et d'amour arides, il est vrai, mais d'autant plus méritoires qu'ils sont plus volontaires. De cette manière, son amour pour Dieu deviendra plus pur puisque plus désintéressé, et plus solide parce que plus volontaire.

2. — A travers l'aridité, l'âme progresse aussi dans l'humilité. Son incapacité à méditer, à fixer son attention, à éveiller dans son cœur de bons sentiments, la convainc toujours davantage de son néant, le lui fait toucher du doigt, si bien qu'elle peut se passer d'efforts et de raisonnements pour comprendre que, sans le secours de Dieu, elle ne peut vraiment rien faire. Et ainsi, peu à peu, elle se dépouille de sa propre estime, de ce sentiment de confiance dans ses propres forces qui, plus ou moins secrètement, s'était insinué en elle lorsque tout était facile et agréable dans sa vie d'oraison.

En même temps, se voyant si pauvre et misérable devant le Seigneur, un sentiment de respect plus profond, de révérence plus grande s'empare d'elle devant la majesté infinie de Dieu. Lorsqu'elle pouvait s'entretenir cœur à cœur avec Lui pendant l'oraison, elle en oubliait peut-être un peu la

distance infinie qui sépare toujours le Créateur de sa créature. Certes, Dieu tient à ce que nous traitions avec Lui avec grande confiance et Il nous invite de mille manières à son intimité ; cependant, Il demeure toujours l'Inaccessible, et nous, le néant, la misère. Ce sentiment de plus grande révérence, qui germe dans l'âme à travers l'expérience de son propre néant, est dès lors très précieux : il nous permettra, — même aux moments de plus grande intimité amoureuse, — de nous approcher de Dieu dans une véritable humilité de cœur.

Par conséquent, si dans l'oraison l'âme ne peut que s'humilier devant le Seigneur en reconnaissant son propre néant, en Lui montrant ses impuissances et incapacités, mais que, d'autre part, elle adore Sa grandeur infinie, elle aura fort bien employé son temps. En cet état d'aridité, surtout lorsqu'elle souffre de distractions, l'âme a toujours l'impression de ne rien faire pendant l'oraison ; mais qu'elle ne se déconcerte pas car, comme dit Saint Pierre d'Alcantara, « celui-là fait beaucoup devant Dieu qui fait tout le peu dont il est capable ». Il n'est pas difficile de persévérer dans l'oraison lorsqu'on jouit des consolations, mais il y a plus de mérite quand la dévotion sensible est réduite au minimum. Ou plutôt, c'est justement alors que l'oraison devient plus méritoire et l'humilité plus grande, de même que la patience et la persévérance.

Colloque

« O Seigneur, que votre nom soit béni à jamais parce que Vous avez voulu que je souffre cette tribulation. Je ne puis y échapper, c'est pourquoi j'ai recours à Vous, afin que Vous m'aidiez à en retirer du profit. O Seigneur, je suis profondément affligé, mon cœur ne trouve pas de repos et il souffre beaucoup à cause de cette dure épreuve. Que Vous dirai-je

donc, ô Père bien-aimé ? Je suis dans l'angoisse : sauvez-moi, Seigneur ! Cela m'arrive pour que Vous soyez glorifié par mon humiliation même, mais ensuite, Vous me délivrerez. Qu'il Vous plaise de me délivrer, ô Seigneur, car seul et misérable, que pourrais-je faire et où irais-je sans Vous ?

« Donnez-moi, cette fois encore, la grâce de la patience ; aidez-moi, Seigneur, et je ne craindrai rien, même si l'épreuve est lourde. Et maintenant, que dirai-je au milieu de ces maux ? Seigneur, que votre volonté soit faite. J'ai bien mérité la tribulation qui m'accable. Il faut donc que je la supporte. Puissé-je le faire avec patience, jusqu'à ce que la tempête soit passée et le calme rétabli. » (Imit. III, XXIX, 1 et 2).

« O Jésus, dans mes rapports avec Vous... rien que de l'aridité ! Mais je suis bien contente que Vous ne me traitiez pas en étrangère et que Vous soyez à l'aise avec moi. Merci, ô Seigneur, de me faire marcher dans les ténèbres, car j'y suis dans une paix profonde. Je consens bien volontiers à rester toute ma vie dans ce souterrain noir où Vous m'avez fait entrer. Mon seul désir est que mes ténèbres obtiennent la lumière aux pécheurs... Je suis heureuse, même très heureuse de n'avoir aucune consolation ; j'aurais honte que mon amour ressemblât à celui des fiancées de ce monde qui regardent toujours les mains de leur fiancé pour voir s'il ne leur apporte pas quelque présent, ou leur visage, pour y surprendre un sourire qui les ravisse. O Jésus, je veux Vous aimer uniquement pour Vous-même... Je ne désire pas l'amour sensible, il me suffit qu'il Vous console, ô Seigneur ! » (cfr. TEJ. Lettres 51, 90, 93, 89).

17

RESOLUTION ENERGIQUE

PRESENCE DE DIEU. — Rendez-moi persévérant à Vous chercher et à Vous servir, Seigneur, malgré toutes les difficultés que je pourrais rencontrer.

Méditation

1. — Sainte Thérèse enseigne que celui qui veut s'adonner avec fruit à l'oraison, « doit prendre la résolution ferme et énergique de ne jamais s'arrêter » dans le chemin entrepris. Il s'agit donc de s'adonner à l'oraison, non seulement pendant un certain laps de temps, mais toujours, tous les jours, toute la vie, sans se laisser dissuader par n'importe quelle raison. « Qu'ils avancent malgré toutes les difficultés, malgré tous les obstacles, malgré tous les travaux et malgré tous les murmures ; que leur ambition soit d'atteindre le but » (Ch. XXIII, 689). Et ce but, rappelons-le, c'est l'eau vive promise par Jésus à ceux qui ont sincèrement soif de Lui et de son amour.

Sans une résolution forte et énergique, l'âme trouvera trop souvent des motifs plus ou moins plausibles pour négliger l'oraison. D'un côté, l'aridité qu'elle éprouve pourra lui faire penser qu'il y a perte de temps à se livrer à un exercice dont il lui semble ne retirer aucun fruit, et qu'il vaut donc mieux consacrer son temps aux œuvres. Facilement aussi, les occupations nombreuses dont elle est souvent surchargée, sembleront légitimer davantage encore cette opinion. D'autres fois, le sentiment de sa misère — surtout en considération de son manque de fidélité à la grâce — lui fera penser qu'elle est indigne de l'intimité divine et qu'il est donc inutile, pour elle, de persister dans l'oraison. Mais il est évident que tous ces prétextes sont des suggestions de l'ennemi qui, tantôt sous

l'aspect de zèle pour les œuvres extérieures, tantôt sous celui d'une fausse humilité ou d'une perte de temps, fait tout ce qu'il peut pour arracher une âme à l'oraison. Cette tentation, déclare la Sainte, « est le plus terrible des pièges » (V, ch. VII, p. 62), parce que « le préjudice que le démon nous cause de cette manière, est très grand » (cfr. V., chap. VIII, p. 83). C'est pourquoi elle insiste : « Malgré les fautes où tombe celui qui débute dans la voie de l'oraison, il ne doit jamais l'abandonner. L'oraison est le moyen qui lui servira à se relever. Sans elle, ce serait beaucoup plus difficile. Mais qu'il ne se laisse pas séduire par le démon et qu'il se garde bien d'abandonner cet exercice sous prétexte d'humilité » (V, ch. VIII, pp. 81-82).

2. — Même si l'âme était tombée dans l'aridité par sa propre faute, qu'elle ne néglige pas l'oraison, mais y persévère en dépit de la violence qu'elle devra se faire et des vives répugnances qu'il faudra vaincre. « Si elle persévère, malgré les tentations, les fautes et les chutes de toutes sortes où le démon voudrait la faire tomber, je suis persuadée, dit Sainte Thérèse, que le Seigneur la conduira enfin au port du salut » (Vér. ch. VIII, p. 81). Accepte le tourment de devoir passer le temps de l'oraison dans une aridité complète et, de plus, avec la peine de te sentir si dissemblable et tellement indigne de Dieu en la présence de qui tu te trouves ; accepte les reproches de ta conscience à cause de tes infidélités, et offre tout au Seigneur en expiation des manquements commis, ainsi que pour obtenir la grâce de t'amender. Ne te fatigue pas de répéter, d'un cœur sincère, la prière du publicain : « Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis ! » (Luc. XVIII, 13), et Dieu, qui aime tant celui qui reconnaît humblement sa misère, ne manquera pas de venir à ton secours. Mais il faut savoir attendre

patiemment l'heure qu'Il a fixée. Sainte Thérèse de Jésus a passé environ dix-huit ans dans une aridité pareille. « Souvent, dit la Sainte elle-même, il m'eût été moins dur de subir les pénitences les plus rigoureuses que de me recueillir pour faire oraison... J'avais à soutenir un tourment inouï contre le démon ou ma mauvaise nature, qui voulaient m'empêcher de me rendre à l'oraison ». Mais enfin, conclut-elle, « le Seigneur venait à mon secours » (ib. p. 84). C'était la récompense de sa fidélité.

La Sainte a, dès lors, toute l'autorité issue de l'expérience, pour recommander avec insistance de n'abandonner jamais l'oraison, pour aucun motif. Elle insiste avec beaucoup d'énergie : « Ne restez pas en chemin, combattez avec courage. Mourez, s'il le faut à la poursuite de ce bien. Vous n'êtes d'ailleurs ici que pour combattre » (Ch. XXII, p. 685).

On peut appliquer également à l'oraison la parole de Jésus : « le Royaume des Cieux souffre violence, et des violents le prennent de force » (Matth. XI, 12).

Colloque

« O Seigneur, je le sais, pour que l'amour soit vrai et l'amitié durable, il faut que règne, entre les deux amis, la parité des conditions. Je sais aussi que Vous ne pouvez avoir aucun défaut ; notre nature, au contraire, est vicieuse, sensuelle, ingrate... Et cependant, bien que Vous soyez si différent de moi, j'ai tout de même l'audace de m'entretenir avec Vous dans l'oraison qui est, à mon avis, un commerce intime d'amitié.

« O Bonté infinie de mon Dieu ! Comme je sens cette diversité si marquée : je vois qui Vous êtes et je vois, en même temps, qui je suis. Lorsque je Vous sens si différent de moi, ô délices des Anges, je voudrais me consumer tout

entière à Vous aimer ! Oh ! qu'il est bien vrai que Vous supportez la présence de ceux qui se fatiguent à rester en votre compagnie ! Vraiment, ô mon Seigneur, Vous Vous comportez avec eux en ami généreux ; Vous leur prodiguez vos faveurs, les supportez et, fermant les yeux sur leur condition, Vous attendez avec patience qu'ils se conforment à Vous. Vous tenez compte des quelques instants qu'ils consacrent à Vous aimer et, à la première lueur de repentir, Vous oubliez toutes leurs offenses. Je le sais par expérience personnelle et je ne comprends pas, ô mon Créateur, pourquoi tout le monde ne se jette pas à vos pieds pour nouer avec Vous cette particulière amitié. Même les méchants deviendraient bons, ô Seigneur, s'ils s'approchaient de Vous. Ils n'auraient qu'à demeurer en votre compagnie un peu de temps chaque jour, alors même que leur esprit serait agité, en ce moment, de mille sollicitations et pensées frivoles, comme l'était jadis le mien. Il est vrai qu'ils auraient un effort à faire pour rester près de Vous, mais Vous tenez compte de tout et savez fort bien que, particulièrement dans les débuts et quelquefois même par la suite, ils ne pourraient faire davantage. Alors, Vous empêchez les démons de les attaquer, Vous diminuez chaque jour leur empire sur eux en leur donnant la force d'en triompher. Non, ô Vie de toutes les vies, Vous ne donnez la mort à aucun de ceux qui se confient en Vous et Vous prennent pour Ami » (cfr. TJ. V., VIII, p. 82-83).

O Seigneur, je Vous en supplie, accordez-moi donc aussi cette sainte audace de persévérer dans l'oraison, malgré les difficultés intérieures et externes, les aridités, les impuissances, mon manque de correspondance à votre grâce... Vous apportez le remède à tous mes maux.

18

PATRONAGE DE SAINT JOSEPH (1)

Mercredi de la 2e semaine après l'Oct. de Pâques

PRESENCE DE DIEU — Faites, ô glorieux Saint Joseph, que sous votre patronage ma vie intérieure croisse et se développe.

Méditation

1. — En cette semaine où prédomine la douce figure de Jésus, le bon Pasteur, l'Eglise nous présente Saint Joseph, comme un autre bon pasteur, à la garde duquel Dieu confia la portion choisie de son troupeau : Marie et Jésus. Précisément parce que Joseph a été choisi par Dieu comme gardien de la famille de Nazareth, premier noyau de la grande famille chrétienne, l'Eglise a voulu reconnaître en lui le gardien, le patron de toute la chrétienté. Telle est la signification de la fête de ce jour, qui complète ainsi celle du 19 mars et nous invite à fixer notre attention sur la mission du grand Saint dans ses rapports avec Jésus et son Eglise.

Dès qu'il eut connu le mystère de l'Incarnation, toute la vie de Joseph fut centrée sur celle du Verbe Incarné ; pour Lui, il endura l'angoisse, la souffrance, les fatigues, le travail ; il Lui consacra toute sa sollicitude, ses énergies, ses ressources, son temps. Il ne s'est rien réservé mais, totalement

(1) Fête d'origine carmélitaine, ayant été instituée en 1680 par les Carmes Déchaussés, pour obtenir la protection spéciale de St. Joseph sur l'Ordre du Carmel. En 1847, Pie IX l'étendit à l'Eglise universelle, pour confier au Saint Patriarche la grande famille chrétienne. Plus tard, Saint Pie X en fixa la célébration au 3e mercredi après Pâques. Actuellement, par la récente institution de la fête de St. Joseph Artisan (1 mai 1955), elle a été déclarée abolie dans la liturgie ecclésiastique. Toutefois, cette suppression n'entend pas abroger l'antique privilège des Carmes Déchaussés qui, dès lors, continue à subsister. Cela explique pourquoi le Carmel continue à fêter le « Patronage de St. Joseph » comme par le passé. (Note de la traduction.)

oublieux des exigences, vues ou désirs personnels, il s'est donné entièrement aux intérêts et à l'œuvre de Jésus. Pour Joseph, il n'existe que Jésus et Marie et il se rend compte que sa vie n'a d'autre raison d'être que de les servir, de les protéger. De cette manière, il a participé pleinement, en collaborateur humble et caché, à l'œuvre de la Rédemption. S'il n'a pas accompagné Jésus dans sa vie apostolique et à la mort sur la Croix, — comme le fit, au contraire, Marie — il a cependant travaillé aux mêmes fins que le Sauveur.

Puisque gardien fidèle de la Sainte Famille, il est probable que, du haut du ciel, il continue à protéger la grande famille chrétienne de l'Eglise tout entière qui, certaine de son secours, et s'appuyant sur lui, s'écrie dans la Messe d'aujourd'hui : « Soutenus par le patronage de l'Epoux de votre Sainte Mère, nous demandons, Seigneur, à votre clémence que... par ses mérites et son intercession, Vous nous rendiez participants de la gloire céleste » (Secrète et Postcommunion).

2. — La vocation de Joseph en tant que gardien de la Famille de Nazareth a été également un appel à l'intimité divine. Il ne faut pas oublier qu'il se situe sur la ligne de partage de l'ancien et du nouveau Testament : la première partie de sa vie appartient à l'ancien Testament, la seconde, au nouveau. Avant la venue de Jésus, comme tous les patriarches de l'ancienne alliance, il aura certainement suivi la direction de son temps, et ses rapports avec Dieu auront été surtout informés par le sentiment de la crainte révérentielle. Mais dès que l'Ange lui révèle le mystère de l'Incarnation et qu'il vient à connaître que Marie, son Epouse, est la Mère du Rédempteur, tout change dans sa vie. Dieu, qu'il a toujours honoré comme le Très-Haut, l'Inaccessible, le trois fois Saint, lui devient proche, si proche qu'Il s'incarne dans le

sein de son Epouse et le choisit, lui, Joseph, comme son Père putatif. A peine né, Le voici entre ses bras et confié à ses soins ; ensuite, Il croîtra sous ses yeux, se nourrira à sa table, dormira sous son toit. Quelle vie d'intimité ! non seulement de rapports familiaux externes, mais aussi de communication profonde, spirituelle, car Joseph sait par la foi que Jésus est son Dieu. Avec Marie, le grand Saint fut donc le premier à entrer dans cette vie d'amour et d'intimité avec Dieu, dont Jésus nous a descellé la porte. Regardons donc Joseph accomplir sa mission, non seulement avec un dévouement extérieur sans bornes, mais aussi avec un cœur plein de Jésus, un cœur où fleurit une vie d'intimité divine splendide. Tandis qu'il s'adonne aux travaux requis par sa tâche de père putatif, il vit, dans le secret de son âme, de ses rapports d'amour ininterrompus avec son Dieu, le Verbe Incarné.

Dans l'Eglise, chacun de nous a sa petite mission à accomplir pour le bien des âmes et la gloire de Dieu. Cette mission exige du travail, souvent même un travail fatigant, des sacrifices et une activité intense. Comme Saint Joseph, il faut que nous nous donnions avec générosité, totalité, sans ménagement ou réserve ; mais, en même temps, nous avons à nous consacrer également aux œuvres divines avec un cœur rempli de Dieu, vivant avec Lui dans une intimité accrue par l'exercice assidu de l'oraison. Joseph nous enseigne son doux secret de vie active et contemplative à la fois, afin que, à son exemple, nous sachions nous adonner à l'action sans négliger notre vie d'intime union à Dieu.

Colloque

« Contrairement à beaucoup de rois et de prophètes qui désirèrent voir et ne virent point, entendre et n'entendirent point, Dieu accorda à Saint Joseph non seulement de voir et d'entendre Jésus, mais même de Le porter, Le conduire,

L'embrasser, Le baiser, Le nourrir, Le garder !... Après la mort, un sort pieux consacre les autres élus. La gloire reçoit alors ceux qui méritent la palme. Mais, ô Saint Joseph, égal aux Anges, vous jouissez vivant, de Dieu, plus heureux de votre sort admirable » (BR. Trad. du R.P. Hugueny, O.P.).

« Oh ! que de doux baisers vous avez reçus de Jésus ! Avec quelle joie vous vous entendiez appeler du nom de père par le petit Enfant qui commençait à balbutier, et quelle ne fut pas la suavité de ses doux embrassements ! Avec quel amour, au cours des voyages, vous le faisiez reposer sur vos genoux, lorsque son petit corps d'Enfant était épuisé de fatigue ! Un amour sans réserve vous portait vers Lui, comme vers un très doux Fils que l'Esprit Saint Vous avait donné par l'entremise de la Vierge, son Epouse » (St. Bernardin de Sienne).

« O glorieux Saint, c'est chose vraiment merveilleuse que les grâces insignes dont Dieu m'a favorisée, et les dangers — tant du corps que de l'âme — dont Il m'a délivrée par votre intercession. Les autres Saints semblent avoir reçu de Dieu le pouvoir de nous assister dans une nécessité spéciale ; mais vous, au contraire, étendez votre patronage à tous nos besoins... Les âmes d'oraison, en particulier, vous doivent une affection toute spéciale. Que celui qui n'aura pas de maître pour lui enseigner l'oraison, vous prenne pour maître, et il ne s'égarera pas » (TJ. V., ch. VI, 58-59).

Puisse la vie de toute l'Eglise, ainsi que la vie intérieure de chaque chrétien, croître et prospérer sous votre patronage, ô Joseph. Je mets ma vie spirituelle sous votre protection. Vous, qui avez vécu si près de Jésus, introduisez-moi dans son intimité et faites qu'à votre exemple, je puisse Le servir avec un cœur plein d'amour.

19

ARIDITE ET CONTEMPLATION

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, attirez-moi à Vous par la voie qui Vous plaît et de la manière que Vous le voulez ; je Vous demande uniquement la grâce de Vous suivre toujours.

Méditation

1. — L'aridité qui vient de Dieu n'a pas seulement l'avantage de nous faire avancer dans la vertu, mais encore celui de nous introduire dans une oraison plus élevée. C'est proprement au moyen de cette espèce d'aridité, enseigne Saint Jean de la Croix, que le Seigneur invite les âmes à une forme d'oraison plus simple et plus profonde qu'il appelle « contemplation initiale » et, afin que cette aridité puisse être distinguée de celle qui a d'autres causes, il indique trois signes distinctifs, dont voici le premier : « L'âme ne trouve de joie et de consolation ni dans les choses de Dieu, ni dans les choses créées » (NO. I, IX, p. 512). L'âme perd également l'attrait des choses de Dieu lorsque l'aridité provient de ses fautes, mais alors elle recherche les satisfactions humaines, tandis que dans le cas présent, bien qu'elle n'éprouve plus la joie de rester avec le Seigneur, elle ne retourne plus vers les créatures, mais demeure, au contraire, ferme dans sa décision d'en rester détachée de cœur. Le deuxième signe « consiste à se souvenir ordinairement de Dieu avec sollicitude, et à se préoccuper de ce qu'on ne le sert pas » (NO. I, IX, p. 512) ; en d'autres termes, l'âme souffre de son insensibilité spirituelle, elle craint de ne pas aimer le Seigneur, de ne pas Le servir et continue, entretemps, à Le chercher avec l'angoisse de celui qui ne parvient plus à trouver son trésor. Elle demeure donc toujours occupée de Dieu, bien que d'une façon

négative et pénible, comme si elle souffrait de l'absence d'une personne aimée. Lorsque, par contre, l'aridité est coupable, particulièrement si elle provient d'un état de tiédeur habituelle, l'âme ne se préoccupe nullement de ne pas aimer Dieu : elle est devenue indifférente. Le dernier signe est réalisé « quand l'âme ne peut ni méditer ni discourir comme auparavant à l'aide du sens de l'imagination, quelque effort qu'on fasse » (NO., I, IX, p. 516). L'âme voudrait méditer, elle s'y applique, s'efforce autant qu'elle le peut, et cependant n'y réussit pas. Lorsque cet état est continu — car s'il ne durait que peu de temps, il pourrait provenir de certaines circonstances déterminées, soit physiques, soit morales — et bien qu'il puisse y avoir des jours de plus grande ou de moindre intensité, il tend à envahir toute l'âme, de manière à lui rendre la méditation habituellement impossible. Cette aridité prouve alors que le Seigneur appelle à une oraison plus profonde.

2. — En plongeant l'âme dans l'aridité, le Seigneur veut l'élever, en la faisant passer d'un mode imparfait et encore trop humain de traiter avec Lui, à une manière plus surnaturelle. Dans la méditation, l'âme allait à Dieu par le travail de son intelligence, moyen excellent, mais toujours fort limité et inadéquat pour nous faire connaître Dieu qui, étant infini, dépasse immensément la capacité de notre esprit. Or, en mettant l'âme dans l'aridité, Dieu lui rend la méditation impossible en l'obligeant, pour ainsi dire, à aller à Lui par un autre chemin.

Selon Saint Jean de la Croix, ce chemin est la voie de la contemplation initiale : c'est commencer à connaître Dieu, non plus seulement par l'intelligence, mais selon une expérience d'amour. Cette expérience ne communiquera pas à l'âme de nouvelles idées concernant Dieu, mais elle lui

donnera le « sens » de ses grandeurs. Nous avons déjà vu, en effet, que c'est précisément au sein de l'aridité que naît dans l'âme ce pénible tourment de ne plus aimer le Seigneur, de ne plus Le sentir ; or, cette peine n'existerait pas si l'âme n'avait acquis un sens profond des grandeurs de Dieu, si elle ne sentait combien Il est digne d'être aimé. Ce sens n'est pas le fruit de raisonnements — que l'âme n'est plus en mesure de faire à présent — mais de son expérience d'amour. Et, de fait, bien qu'elle ne s'en rende pas compte, l'âme aime Dieu beaucoup plus qu'auparavant, et la plus belle preuve en est justement cette grande peine qui la tourmente : la crainte de ne pas L'aimer. Voici donc que la connaissance contemplative ou le « sens » de Dieu prend naissance dans l'âme, précisément à travers cette pénible expérience amoureuse, qui l'a fait se préoccuper sans cesse de ne pas aimer ni servir son Dieu. Il s'agit, il est vrai, d'une connaissance qui, pour le moment, n'a encore rien de réconfortant pour l'âme mais qui, toutefois, est très précieuse car, beaucoup mieux que n'importe quelle méditation, elle répand en elle le « sens » de la Divinité et, dès lors, accroît toujours davantage son amour pour ce Dieu dont elle comprend beaucoup mieux, maintenant, l'amabilité infinie. Ces avantages sont si précieux qu'en vue de les obtenir l'âme doit non seulement embrasser avec courage l'aridité que le Seigneur lui envoie, mais y reconnaître encore une des plus grandes miséricordes qu'Il puisse lui faire.

Colloque

« O Jésus, comme la vie est amère et pesante lorsque Vous Vous cachez à notre amour ! Que faites-Vous donc, ô mon doux Ami ? Ne voyez-Vous pas mes angoisses et le poids qui m'oppresse ? Où êtes-Vous ? Pourquoi ne venez-Vous pas me consoler, puisque Vous êtes mon seul Ami ?

« Mais, s'il Vous plaît de me laisser dans cet état, aidez-moi à l'accepter pour votre amour. Faites que je Vous aime jusqu'à savoir souffrir pour Vous tout ce que Vous voudrez, toutes les peines de l'esprit, les aridités, les angoisses, les froideurs apparentes, parce que c'est une grande preuve d'amour que de Vous aimer sans sentir la douceur de votre amour.

« Beaucoup Vous servent, Seigneur, lorsque Vous les consolez, mais peu nombreux sont ceux qui consentent à Vous tenir compagnie lorsque Vous dormez sur la mer en furie... Qui donc voudra Vous servir uniquement pour Vous, sans chercher des consolations ? Oh ! faites que ce soit moi ! Votre gloire et votre plaisir, ô Jésus, voilà toute mon ambition ; ma gloire et mon plaisir, je Vous les abandonne ! Et s'il me semble que Vous m'oubliez, eh ! bien, Vous en êtes libre, puisque je ne m'appartiens plus, mais suis toute vôtre.

« Le saint Evangile me dit, ô divin Pasteur, que Vous laissez toutes les brebis fidèles au désert pour courir à la recherche de celle qui s'est égarée. Comme je suis touchée de cette confiance ! Vous êtes bien sûr de vos brebis ! Et comment pourraient-elles fuir ? Elles sont esclaves de l'amour. Ainsi, ô bien-aimé Pasteur de mon âme, Vous me privez de votre présence sensible pour porter vos consolations aux pécheurs... Oh ! Seigneur, faites comme il Vous plaît. Vous Vous fatiguerez plus vite de me faire patienter, que moi de Vous attendre ! » (cfr. TEJ. Lettres 32, 73, 144, 121, 81).

Je ne Vous demande qu'une seule chose, ô mon Dieu : que cette aridité fasse croître mon amour et que je Vous demeure fidèle à tout prix ; que je puisse Vous aimer d'autant plus par la réalité des faits, que mon amour se fait moins sensible ; que cet amour enfin Vous procure d'autant plus de gloire qu'il me donne moins de joie. Et si, pour croître dans l'amour, il m'est nécessaire de souffrir, bénie soit cette

épreuve, puisque Vous me frappez pour m'instruire, et me mortifiez pour me guérir et me donner plus de vie.

20

ATTENTION AMOUREUSE A DIEU

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, que votre présence soit la lumière et la force de mon âme, le soutien et l'appui de mon oraison.

Méditation

1. — Si Dieu invite l'âme, à travers l'aridité, à une oraison plus simple et plus profonde, il serait absurde de vouloir la contraindre à la méditation que, du reste, elle ne parviendrait plus à faire. L'âme doit être encouragée, au contraire, à l'abandonner sans scrupule, pour s'appliquer à demeurer tranquillement en la présence de Dieu, attentive à Lui par un simple regard de foi et d'amour. Qu'elle reste là pour Lui tenir compagnie, heureuse d'être avec Lui, même si elle n'a aucun sentiment de sa présence. Elle s'habituera peu à peu à cette nouvelle manière de faire oraison et se rendra compte d'un contact avec Dieu beaucoup plus substantiel que celui de jadis.

La pensée de son incapacité à aimer ne doit pas la troubler. Certes, elle ne sait plus aimer sensiblement, comme au temps où le souvenir de l'amour de Dieu pour elle l'émouvait ; mais qu'elle se rappelle que l'amour surnaturel de charité n'est pas amour sensible, mais amour de volonté, qu'il n'est pas nécessaire de sentir. Il consiste uniquement dans une décision de la volonté par laquelle l'âme donne à Dieu la préférence sur toutes les créatures et veut se consacrer entièrement à son service. Tel est l'amour vrai qui conduit au « sens de Dieu ». Saint Jean de la Croix

enseigne même que c'est précisément durant cette période de contemplation obscure et initiale, qui se réalise à travers les souffrances de l'aridité purificatrice, que commence à croître dans l'âme ce qu'il nomme *l'amour infus passif*, c'est-à-dire cet amour par lequel l'âme va à Dieu, non plus seulement par la décision de sa volonté, mais aussi secrètement attirée par Lui. Ainsi s'explique comment son amour, bien que non senti, est en réalité plus fort qu'auparavant, et qu'il la pousse à se donner à Dieu avec une décision toujours plus forte ; c'est Dieu même qui, en l'attirant mystérieusement à Soi, éveille en elle l'amour. Si l'âme, pendant l'oraison, souffre de son impuissance et craint, dans son aridité, de ne pas aimer, qu'elle s'examine paisiblement sur ce point, c'est-à-dire qu'elle cherche à savoir si, en dépit de toutes les difficultés qu'elle éprouve, elle reste bien décidée à se donner totalement au Seigneur. Et pour rendre cette décision plus concrète, qu'elle l'applique aux diverses circonstances de sa vie, particulièrement à celles qui lui coûtent davantage ; c'est justement parce qu'elle n'a plus le sentiment de l'amour, qu'elle s'efforcera de donner à Dieu des preuves d'amour concrètes, qui sont les œuvres, les vertus, pratiquées pour Lui faire plaisir.

2. — Comme il est question ici de contemplation initiale, l'âme ne doit pas être totalement passive, mais il lui faut toujours une certaine application pour se maintenir dans les dispositions propres à accueillir l'action divine. Voici ce qu'enseigne Saint Jean de la Croix à cette fin : « L'homme adonné à la vie spirituelle doit se tenir dans une attention amoureuse à Dieu et conserver dans la paix son entendement, lorsqu'il ne peut méditer, alors même qu'il lui semblerait ne rien faire » (MC. II, XV, p. 171). En effet, si l'âme se contente de se maintenir en la présence de Dieu

par un regard de foi et d'amour, son *attention amoureuse* ira à la rencontre de la *connaissance amoureuse* que Dieu même lui communique, « C'est de la sorte que s'uniront la connaissance et l'amour de l'un avec la connaissance et l'amour de l'autre » (JC. VF. III, p. 997), et l'âme retirera de l'oraison le plus grand fruit.

Toutefois, cette connaissance amoureuse que Dieu répand en elle est faible, délicate, et ne procède jamais par voie de concepts clairs et distincts, mais consiste en un « sens » général et obscur de Dieu, qui éveille secrètement l'amour de l'âme, sans le concours du sentiment. C'est pourquoi, surtout au début, elle ne peut s'en rendre compte, et habituée comme elle l'était, à procéder par voie de raisonnements et d'affection sensible, elle a l'impression de ne plus rien faire, si bien que souvent elle voudrait retourner à la méditation dans laquelle elle expérimentait son activité. Mais Saint Jean de la Croix la met en garde contre ce désir : malgré tous ses efforts, elle n'en retirerait rien et ne réussirait qu'à troubler l'action de Dieu en elle. Cela ne doit pas nous faire croire, cependant, que l'âme ne doive plus du tout se servir de quelque bonne pensée ou d'un peu de méditation. Une âme attentive et délicate se rend bien compte si elle se trouve en présence de Dieu, fût-ce dans l'aridité, et cela lui suffit pour faire oraison. Par contre, elle s'aperçoit aussi lorsqu'elle divague et a besoin, dans ce cas, de quelque bonne pensée pour se recueillir en Dieu.

Colloque

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-Vous abandonné ? Vous restez loin de mon salut, de l'affaire qui me fait crier, mon Dieu ! Je crie tout le jour et Vous ne répondez pas ; la nuit, et il n'est pas pour moi de repos. Et pourtant, au Sanctuaire Vous habitez, objet des louanges d'Israël. En

Vous se sont confiés nos pères, ils ont eu confiance et Vous les avez délivrés. Vers Vous ils crièrent et furent sauvés, en Vous ils ont espéré et n'ont pas été confondus. Mais moi, je suis un ver et non un homme... je suis répandu comme l'eau et tous mes os sont disjoints. Mon cœur, pareil à la cire, se fond au milieu de mes entrailles. Mon palais est desséché comme un tesson et ma langue se colle à ma gorge » (Ps. 21, 2-16, Trad. du R.P. Hugueny, O.P.). Alors que je voudrais chanter vos louanges, ma voix s'arrête dans mon gosier. O Seigneur, je n'ai presque pas le courage d'élever les yeux vers Vous, et cependant, il est bien grand mon désir de Vous aimer. Je voudrais Vous dire que Je Vous aime, mais je n'ose, parce que mon cœur est de pierre, froid et dur comme le marbre. Que ferai-je donc, ô Seigneur, dans une telle aridité ? Je Vous montrerai ma misère, je Vous présenterai mon néant, mon impuissance, mes incapacités et Vous dirai : souvenez-Vous, ô Seigneur, que je suis la misère, et Vous la Miséricorde, moi le malade et Vous le Médecin ! O Seigneur, que la vue de mon néant ne m'abatte pas, mais me lance en Vous avec humilité et confiance, révérence et abandon ! O Seigneur, puissé-je me connaître et Vous connaître ! Me connaître, afin de me mépriser, Vous connaître pour Vous aimer et bénir éternellement.

Bien que je sois une terre aride, désolée, et qu'en mon cœur ne se trouve pas une goutte de dévotion, je veux cependant rester ici en votre présence, ici, tout près de Vous, pour Vous dire que, malgré tout, je ne désire et ne veux que Vous seul. « O Seigneur, puisque je me trouve dans une aridité si profonde, incapable de prier, de pratiquer la vertu, je veux du moins chercher quelques petites occasions de Vous faire plaisir : un sourire, une parole aimable lorsque je voudrais me taire et témoigner ma lassitude. Si je ne trouve pas ces occasions, je veux au moins Vous redire souvent que je Vous

aime. Même si le feu de l'amour semble éteint dans mon cœur, je veux encore jeter des brins de paille sur la cendre, de petits actes de vertu et de charité, et je suis sûre qu'avec votre aide, le feu se rallumera » (cfr. TEJ. Lettre 122).

21

CONDUITE PRATIQUE

PRESENCE DE DIEU — Puisse, ô Seigneur, votre lumière me guider toujours, afin que je ne me trompe pas de route.

Méditation

1. — Pendant cette période de transition entre la méditation et la contemplation, il est très important que l'âme comprenne bien en quoi consiste cette « attention générale et amoureuse à Dieu » dont parle Saint Jean de la Croix, pour savoir comment il faut s'y comporter et en retirer ainsi les meilleurs fruits. Pour le Saint, cette nouvelle manière de faire oraison résulte de l'exercice des vertus théologales, soutenues de l'influence cachée et délicate des dons du Saint-Esprit. En d'autres termes, il s'agit, du côté de l'âme, d'un exercice de foi et d'amour, si intense et simplifié que, sans recourir à une répétition continuelle d'actes distincts, il la place dans une attitude d'attention amoureuse à Dieu. Bien loin, donc, de rester dans l'oisiveté, l'âme fixe le regard en Dieu, précisément au moyen d'un acte prolongé de foi et d'amour. Mais elle n'est pas seule en cause : l'Esprit Saint vient à sa rencontre et, par une actuation secrète de ses dons, l'oriente et l'attire en Dieu dont Il infuse en elle une connaissance amoureuse. De cette manière, l'âme pourra persévérer longuement dans cette attitude vraiment contemplative et, justement parce qu'elle est aidée par l'Esprit Saint, elle « se plaît à se trouver seule avec Dieu, à le regarder avec amour

sans s'occuper d'aucune considération particulière ; elle jouit de la paix intérieure, du calme, et du repos » (MC. II, ch. XI, p. 154).

Mais l'influence des dons ne sera pas toujours en elle aussi forte et savoureuse qu'elle soit à même de la tenir ainsi pacifiquement occupée de Dieu ; souvent — surtout aux débuts — elle sera plus faible et, par conséquent, plus aride. Généralement, elle procédera par à-coups ; c'est pourquoi il ne sera pas rare que, pour se maintenir recueillie en Dieu, l'âme doive user de quelques moyens ; il lui sera très utile de s'appliquer principalement à renouveler de temps en temps des actes de foi et d'amour, précisément parce que son rôle, en cette oraison, consiste en un exercice intense de foi et d'amour.

2. — En parlant du passage de la méditation à la contemplation, Saint Jean de la Croix remarque qu'il ne se fait pas de la même manière chez toutes les âmes, non seulement parce qu'il ne s'effectue point chez toutes avec une égale progression, mais aussi parce que Dieu n'appelle pas tout le monde à l'état contemplatif. Dans la « Montée du Carmel » (II, XIII) il enseigne que l'âme ne doit pas abandonner définitivement la méditation tant que l'habitude de la contemplation ne s'est pas formée en elle, et il rappelle à ce propos que l'âme se trouve parfois d'emblée dans la contemplation dès le premier moment de l'oraison, alors que, quelquefois, elle doit s'aider au début par la méditation. Et même, il dit expressément : « tant qu'elle (l'âme) y trouvera du goût et qu'elle pourra se servir de la méditation discursive, elle ne doit pas s'en éloigner, et elle y restera jusqu'à ce qu'elle soit placée dans la paix et la quiétude (MC, II, ch. XI, p. 154). Il peut donc y avoir une période de fluctuation plus ou moins longue entre méditation et con-

templation. Ou plutôt, il y a des âmes que Dieu n'éloigne jamais définitivement de l'oraison plus ou moins méditative.

Cela nous fait comprendre une fois de plus que le fait d'être arrivée à la contemplation initiale ne dispense pas l'âme de son activité personnelle. Avant tout, il faut toujours se préparer soigneusement à l'oraison, en recourant même à un livre ; si, ensuite, on ne parvient pas à fixer son attention sur ce qu'on a lu, la lecture aura servi au moins à recueillir l'esprit en Dieu. Pareillement, elle devra toujours commencer son oraison en se mettant bien en la présence du Seigneur, et procédera ensuite selon la grâce du moment, reconnaissante envers Dieu s'Il la recueille tout simplement en Lui, et diligente à s'aider par des réflexions ou un livre lorsqu'elle sent que sa pensée risque de flotter dans le vide. Il faut se rappeler que, même lorsque l'âme est arrivée à l'attention amoureuse à Dieu, l'imagination peut errer ça et là, car, dit Saint Jean de la Croix, « cette faculté a coutume d'être vagabonde, même quand l'âme jouit d'un profond recueillement » (MC, II, ch. XI, p. 154), ce qui n'est pas toujours l'indice qu'il faille retourner à la méditation. L'âme cherchera plutôt à se recueillir au-delà et au-dessus de tout mouvement de la pensée et si elle s'aperçoit que de cette manière elle reste unie à Dieu, fût-ce même dans l'aridité, qu'elle persévère ainsi, bien que l'effort soit plus grand que lorsqu'elle s'attache à la lecture d'un livre pieux.

Colloque

« Dieu, toi mon Dieu, je te cherche, mon âme a soif de toi, après toi languit ma chair, terre sèche, altérée, sans eau » (Ps. 62).

« Qui me donnera de me reposer en Vous ? Qui fera en sorte que Vous veniez dans mon cœur pour l'enivrer et que j'en oublie mes maux et Vous embrasse, ô mon unique Bien ?

Qu'êtes-Vous pour moi ? Permettez-moi, dans votre bonté, de parler. Que suis-je pour Vous, que Vous m'imposiez de Vous aimer, que Vous Vous inquiétiez si je ne Vous aime pas, me menaçant de beaucoup de misères ? Celle de ne pas Vous aimer, est-elle donc à dédaigner ? Pauvre que je suis ? Dites-moi, dans votre miséricorde, dites-moi, ô Seigneur mon Dieu, ce que Vous êtes pour moi. Dites à mon âme : Je suis ton salut ! Dites-le, de manière que je l'entende. Voici que l'oreille de mon cœur se tend vers Vous. O Seigneur, ouvrez-la, et dites à mon âme : Je suis ton salut ! Je suivrai cette voix et m'attacherai à Vous. Mais Vous, ne me cachez pas votre Face...

« O Père, j'ignore le chemin qui conduit jusqu'à Vous. Enseignez-le moi, montrez-le moi. Donnez-moi ce qui m'est nécessaire pour la route. Si c'est par la foi qu'ils Vous retrouvent, ceux qui se réfugient en Vous, donnez-moi la foi ; si c'est par la vertu, donnez-moi la vertu, augmentez en moi la foi et la charité » (St. Augustin).

Donnez-moi une foi inébranlable, ô Seigneur, et une charité ardente ! La foi et l'amour sont les guides qui me conduiront, par des sentes ignorées, jusqu'à la retraite où Vous Vous cachez. Puissé-je cheminer dans la foi et l'amour et attendre, dans la foi et l'amour, votre visite à mon âme. O Esprit Saint, qui priez en moi « avec des gémissements ineffables » (Rom. VIII, 26), aidez ma misère, illuminez ma foi et réveillez en moi la charité. Vous qui pénétrez « jusqu'aux profondeurs divines » (cfr. Cor. II, 10), instruisez-moi, soyez mon Maître, faites-moi connaître mon Dieu. Vous, qui êtes l'Esprit d'Amour, donnez-moi une connaissance amoureuse de Lui, afin que je demeure totalement orienté vers Lui et pris tout entier par son amour.

22

PELERINS DE DIEU

3e Dimanche après Pâques

PRESENCE DE DIEU — Faites, ô Seigneur, que les vanités terrestres ne retiennent pas mon cœur et ne l'empêchent pas d'aspirer vers le ciel.

Méditation

1. — En ce jour, la liturgie commence à orienter notre pensée vers l'Ascension prochaine de Jésus : « Sous peu, Vous ne me verrez plus, car je vais au Père ». L'Evangile du jour (Jean, XVI, 16-22), qui rapporte ce passage, est tiré du discours que fit le Seigneur aux Apôtres au soir de la dernière Cène, afin de les disposer à son départ, avant d'aller à sa Passion ; mais l'Eglise tient à nous présenter aujourd'hui ce discours d'adieu de Jésus, avant son Ascension. Puisque sa mission est accomplie, Il doit retourner au Père qui L'a envoyé ; il en sera de même, un jour, pour nous : la terre n'est pas notre demeure stable, mais le lieu de notre pèlerinage. Jésus l'a dit : « Sous peu vous ne me verrez plus et puis un peu encore et vous me verrez ». Ces paroles, énigmatiques pour les Apôtres qui ne les comprirent pas, sont maintenant beaucoup plus claires pour nous: « Encore un peu de temps », c'est-à-dire celui de notre vie — qui est peu de chose, en comparaison de l'éternité — et puis, le moment viendra, pour nous aussi, de quitter la terre pour suivre Jésus au ciel, où nous Le verrons dans la gloire. Et alors, comme a dit le Seigneur : « votre cœur se réjouira, et votre joie, nul ne pourra vous la ravir ». Mais, avant d'arriver à cet heureux terme, il faut passer par les contrariétés, les luttes, les souffrances de la vie terrestre. Bien que tout cela

soit « une légère tribulation d'un moment », relativement à la « masse éternelle de gloire » (II Cor. IV, 17) qui nous attend, le Seigneur sait que pour nous, qui sommes pris par les vicissitudes de la vie terrestre, c'est « beaucoup » et pénible. Il nous prévient donc, afin que nous ne nous en scandalisions pas : « vous allez pleurer et vous lamenter ; le monde, lui, se réjouira » (Jean, XVI, 20). Le monde jouit et veut jouir à tout prix, totalement submergé par les plaisirs de la vie présente, sans aucune pensée pour ce qui l'attend au-delà. S'il ne peut échapper aux inévitables souffrances de la vie, il cherche à étouffer la douleur dans le plaisir, en s'ingéniant à extraire, du plus fugitif instant, toute la jouissance possible. Le chrétien n'agit pas de même, il s'impose une vie de sacrifice et de renoncement en vue d'une félicité supra-terrestre : « maintenant vous êtes tristes, dit Jésus, mais votre cœur se réjouira ».

2. — L'Epître également (I Petr. II, 11-19) nous exhorte à vivre sur cette terre, le regard tourné vers le ciel : Très chers, dit Saint Pierre, je vous exhorte, comme des étrangers et des voyageurs, à vous abstenir des désirs charnels, qui font la guerre à l'âme ». Le pèlerin ne peut s'attarder à jouir des délassements et des joies qu'il rencontre sur son chemin, sans compromettre la bonne réussite de son voyage et courir même le risque de ne pas atteindre le but. Ainsi, le chrétien, pèlerin de Dieu, ne peut se laisser arrêter par les biens terrestres ; il peut s'en servir et même en jouir si la Providence les met sur sa route, mais d'un cœur détaché qui passe immédiatement outre. Rien ne peut appesantir son pas, car il a hâte d'arriver au terme. La vie du chrétien est celle du voyageur en terre étrangère, qui ne s'arrête jamais parce qu'il est anxieux d'arriver dans sa patrie. C'est fort à propos que la Secrète de la Messe met

sur nos lèvres la prière suivante : « Puissent ces mystères, Seigneur, apaiser en nous l'ardeur des désirs terrestres et nous apprendre à n'aimer que les biens célestes ». La nécessité de cette prière est opportune, car les satisfactions et les biens présents, au caractère immédiatement concret, peuvent toujours impressionner nos sens et notre cœur, au point d'en retenir l'élan vers le ciel et même de nous faire oublier la caducité de tout ce qui est terrestre. Une autre caractéristique du pèlerin est de n'être satisfait que lorsqu'il est arrivé dans sa patrie, et cette note distinctive jette un voile de tristesse sur la vie. Pèlerin de Dieu, le chrétien non plus ne peut être pleinement satisfait tant qu'il n'est pas arrivé au ciel et ne possède pas Dieu. Il court en soupirant vers Lui ; il presse le pas, soutenu par l'espérance de Le rencontrer un jour « face à face ». Mais cette espérance comporte réellement un sentiment de tristesse, parce qu'il espère ce qu'il ne possède pas encore. C'est la sainte tristesse de ceux qui cherchent Dieu. Remercions le Seigneur s'Il nous la fait expérimenter ; c'est bon signe, c'est l'indice que notre cœur est pris par son amour et que, dès lors, les biens terrestres ne peuvent plus le satisfaire. Et, ici encore, la parole de Jésus vient nous encourager : « votre cœur se réjouira ».

Colloque

« O mes Délices, Seigneur de toutes les créatures et mon Dieu ! Jusqu'à quand me faudra-t-il attendre pour pouvoir contempler votre présence ? Oh ! vie longue ! vie amère ! vie où l'on ne vit pas ! Oh ! solitude désolée et sans remède !... Quand donc, Seigneur ? Quand ? Quand ?... Que ferai-je, ô mon Dieu, que ferai-je ? Faut-il donc que je désire ne plus Vous désirer ? Ah ! mon Dieu et mon Créateur, Vous blessez et ne donnez pas de remède ; Vous

blessez, et la blessure est invisible ; Vous tuez pour laisser plus de vie ! En somme, ô mon Seigneur, Vous faites ce que Vous voulez, puisque Vous êtes tout-puissant. Qu'il en soit ainsi, Seigneur, parce que Vous le voulez. Moi, je n'ai d'autre volonté que de Vous aimer.

« O Seigneur, mon Créateur, la douleur que je souffre m'arrache des plaintes et m'oblige de reconnaître que mon mal sera sans remède jusqu'à ce qu'il Vous plaise d'y mettre fin. Mon âme est dans une étroite prison : elle désire la liberté, mais à condition de ne s'éloigner aucunement de votre volonté. Faites donc, ô ma Gloire, que son tourment augmente, ou apportez-y un remède radical.

« O mort, ô mort, en toi est la vie, et je ne sais comment on peut te redouter ! Mais comment ne pas craindre, après avoir passé une partie de son existence sans aimer son Dieu ? Et puisque tel est mon cas, qu'est-ce que je demande et désire ? Serait-ce la punition que mes fautes ont méritée ? — Ne le permettez pas, ô mon Dieu, car il Vous a tant coûté de me racheter !

« O mon âme, laisse s'accomplir la volonté de ton Dieu, c'est là ce qui te convient. Sers-Le et espère en sa bonté ; lorsque par la pénitence, tu auras mérité quelque peu le pardon de tes péchés, Il saura remédier à ta peine. Ne cherche pas à jouir avant d'avoir souffert.

« Mais de cela même, je me sens incapable, ô mon vrai Roi et Seigneur, si Vous ne me soutenez Vous-même de votre main puissante et de votre grandeur. Avec votre aide, tout me deviendra facile » (cfr. TJ. Ex. VI, pp. 1463-1464).

23

VIE D'ORAISON

PRESENCE DE DIEU — O Seigneur, donnez-moi de Vous chercher, non seulement à telle heure ou tel moment de la journée, mais à tous les instants de ma vie.

Méditation

1. — L'âme, qui soupire vers une vie d'intimité avec Dieu, ne se contente pas de limiter ses rapports avec Lui au temps de la prière, mais elle cherche à les prolonger tout au long du jour. C'est là un désir plus que légitime, car celui qui aime cherche à avoir des rapports toujours plus durables et continus avec la personne aimée. C'est aussi ce qui arrive à l'âme qui aime Dieu : son désir est d'autant plus réalisable que Dieu même est toujours avec nous, qu'Il est toujours présent et opérant en nous. Il est vrai qu'il s'agit d'une présence spirituelle, invisible ; elle est cependant *réelle* et pas seulement affective et morale, comme peut l'être celle d'une personne aimée, dans l'esprit et le cœur de celui qui aime.

Si Dieu est toujours avec nous, pourquoi ne pourrions-nous pas nous maintenir dans un contact continuel avec Lui ? Ce contact se réalise par la pensée et l'amour, mais beaucoup plus par l'amour que par la pensée. En effet, il est impossible de penser toujours à Dieu, tant parce que l'esprit se fatigue, que parce que de nombreuses occupations requièrent toute l'application de l'intelligence et que celle-ci ne peut être attentive, en même temps, à deux objets différents. Le cœur, au contraire, peut toujours aimer, même lorsque la pensée est occupée ailleurs, et il ne se fatigue jamais de tendre vers l'objet de son amour. Et comme l'amour surnaturel ne consiste pas dans le sentiment, mais dans une

orientation intime de la volonté vers Dieu, nous voyons que cette orientation est possible, même lorsque nous nous acquittons de devoirs qui absorbent toute l'intelligence. Ou plutôt, la volonté pourra renforcer cette orientation vers Dieu précisément par le désir d'accomplir chaque devoir par amour pour Lui, pour Lui faire plaisir, pour Lui rendre gloire. Saint Thomas enseigne, à ce propos, que le cœur peut toujours tendre vers Dieu par « le désir de la charité », c'est-à-dire par le désir de L'aimer, Le servir et s'unir à Lui en chaque action. « La prière n'est autre chose qu'un désir du cœur ; si votre désir ne cesse pas, votre prière est continuelle. Désirez-vous donc ne jamais cesser de prier ? Ne cessez jamais de désirer » (St. Augustin).

2. — Puisque l'oraison ne consiste pas à beaucoup penser, mais à beaucoup aimer, la vie de prière continuelle consistera beaucoup plus dans l'amour que dans la pensée. Toutefois, une certaine activité de la pensée est nécessaire, soit pour orienter le cœur vers Dieu, soit pour le maintenir dans cette direction.

L'âme qui s'applique bien à son oraison mentale, rassemblera facilement en elle-même de bonnes pensées qui pourront lui servir au cours de la journée pour maintenir l'orientation de son cœur vers Dieu ; il sera donc utile qu'elle tâche souvent, au milieu de ses occupations, de se rappeler ces pensées et de les appliquer à sa vie pratique.

Ainsi, par exemple, si nous avons considéré, pendant l'oraison, la miséricorde infinie de Dieu à notre égard, nous veillerons à conserver cette pensée pendant nos occupations, en reconnaissant dans les diverses circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, autant de signes de cette miséricorde. Tant d'événements, en effet, qui d'un point de vue purement humain seraient fâcheux et pénibles, voilent, en

réalité, de grandes miséricordes du Seigneur qui, au moyen de la douleur, des fatigues et des ennuis de la vie, veut nous détacher des créatures, nous faire pratiquer la vertu et avancer ainsi vers le bien. D'autre part, dans nos rapports avec le prochain, nous chercherons à imiter la miséricorde du Seigneur : « Montrez-vous miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux » (Luc. VI, 36). Si, ensuite, notre oraison s'est passée dans l'aridité, sans nous laisser aucune pensée déterminée, mais seulement un sentiment plus profond de notre néant et de la grandeur infinie de Dieu, nous en ferons notre profit en tâchant, au cours de la journée, d'accomplir nos devoirs en esprit d'humilité et d'hommage à Dieu, heureux s'il se présente quelque occasion de nous humilier et de reconnaître notre petitesse, même vis-à-vis des créatures, et d'exalter, par contre, la grandeur du Seigneur.

De cette manière, l'oraison ne restera pas un fait isolé dans notre journée, mais elle la pénétrera tout entière, en conférant à chaque action et circonstance une valeur de prière ininterrompue.

Colloque

« O Seigneur, faites que ma vie soit cette oraison continuelle à laquelle est tenue toute créature raisonnable. Cette oraison naît de l'amour, c'est un feu et un vrai désir basé sur la charité, qui pousse l'âme à faire toutes ses actions pour votre seul honneur. Eveillez en moi, ô Seigneur, la charité, afin que je Vous désire toujours, et que mon désir soit une prière continuelle. Puisse mon âme prier toujours en votre présence, en tout lieu, en tout temps, en tout ce que je fais, par un amour de charité » (cfr. Ste Cath. de Sienne).

« Mon Dieu, si j'étais enivré d'amour pour Vous, je ne chercherais, en toutes les créatures, que le moyen de Vous

servir avec plus de diligence et de perfection et, renonçant à ma volonté en tout et pour tout, je m'efforcerais, dans un élan du cœur, de faire uniquement ce qui Vous plaît davantage.

« Donnez-moi, Seigneur, une si grande ferveur et un amour si immense que je ne fasse aucune différence entre telle ou telle vie, tel ou tel état, temps, lieu, mais que j'accomplisse ce qui Vous est le plus agréable, quoi qu'il en soit et n'importe quand, tendant toujours vers Vous par l'affection de mon âme. Faites que je voie toutes les créatures en Vous, que je ne voie que Vous en elles, toujours soupirant et avide de Vous servir en chaque circonstance et, tout embrasé, tout brûlant d'amour, que je ne prenne pas garde à ce qui m'est le plus facile, mais seulement à ce qui Vous est le plus agréable.

« Accordez-moi, Seigneur, d'imiter les esprits angéliques qui, tout en se trouvant près de nous, n'interrompent cependant pas la divine contemplation. Faites que je traite avec mes frères et les serve en Vous voyant, en jouissant de Vous en eux, et que je porte secours au prochain en Vous offrant mon cœur. Et lorsqu'il m'arrivera de m'éloigner de cette noble attitude, aidez-moi à y retourner immédiatement en faisant tout mon possible pour y réussir, afin que, moyennant votre divin secours, je puisse vivre toujours le cœur fixé en Vous » (cfr. S. Bonaventure).

24

EXERCICE DE LA PRESENCE DE DIEU

PRESENCE DE DIEU — Donnez-moi, Seigneur, de vivre toujours en votre présence, le regard intérieur fixé sur Vous.

Méditation

1. — La vie d'oraison continuelle devient plus facile à mesure que l'âme réussit à maintenir en elle-même, durant la journée, le sentiment de la présence de Dieu. Nous savons déjà que Dieu est toujours présent en nous, que nous vivons, nous nous mouvons et sommes en Lui, mais, alors qu'aux heures d'oraison nous cherchons à devenir toujours plus conscients de cette grande réalité, cette prise de conscience s'évanouit progressivement au cours de nos occupations et nous nous surprenons souvent à agir comme si Dieu n'était plus présent en nous.

L'exercice de la présence de Dieu consiste précisément à nous efforcer de tenir le Seigneur toujours présent à notre pensée et à notre cœur, même au milieu de nos travaux. Cet exercice peut se faire de diverses manières, soit en nous servant d'objets extérieurs, tels qu'une image, un crucifix que nous portons sur nous ou posons sur notre table de travail et dont la vue nous rappellera souvent la pensée de Dieu ; soit en utilisant l'imagination pour nous représenter « intérieurement » le Seigneur près de nous, — ce qui correspond d'ailleurs à la réalité car, si l'Humanité de Jésus ne nous est pas physiquement présente, elle exerce cependant toujours sur nous une influence, même physique, dans la communication de la grâce. Nous pouvons donc parfaitement « nous représenter » cette action de Jésus en nous comme s'Il nous accompagnait continuellement. Nous pouvons aussi maintenir

très vivant le souvenir de Dieu au moyen d'une pensée de foi. Je puis cultiver, par exemple, la pensée de la présence continuelle de la Trinité en moi et chercher à accomplir toutes mes actions en hommage aux Hôtes divins ; ou encore, je puis envisager mes devoirs comme autant de manifestations de la volonté de Dieu et m'unir ainsi, en les accomplissant, à cette divine volonté. Je puis m'exercer également à « voir » toutes les circonstances de ma vie à la lumière de la foi et, par conséquent, disposées pour mon bien par la divine Providence. Cela m'amènera à les embrasser toutes volontiers en répétant continuellement au Père céleste : je suis content de tout ce que Vous faites pour moi.

2. — L'exercice de la présence de Dieu, particulièrement recommandé par Sainte Thérèse de Jésus à ceux qui aspirent à l'intimité divine, vise à maintenir l'âme en contact intime avec Dieu présent en elle. « Au milieu de nos occupations, nous devons nous retirer en nous-mêmes, dit la Sainte, ne serait-ce qu'un instant, en nous rappelant seulement Celui qui nous tient compagnie ; et cette pratique est extrêmement profitable » (Ch. XXXI, p. 730). On pourrait objecter que cette méthode convient mieux à ceux qui vivent dans la solitude qu'à ceux qui sont en contact continuel avec le prochain, et cependant, la Sainte l'applique, d'une manière pratique et simple, justement à ces derniers : « Si (quelqu'un) parle, il se souviendra qu'il a en lui-même quelqu'un (c'est-à-dire Dieu) à qui parler. S'il entend parler, il se rappellera qu'il doit prêter l'oreille à celui qui lui parle de plus près. Enfin il considèrera qu'il peut, s'il le veut, ne se séparer jamais d'une si bonne compagnie... Qu'il se rappelle souvent sa présence pendant le jour, ou au moins quelquefois » (ib. p. 731).

N'importe quel travailleur, intellectuel ou manuel, peut

adopter cette méthode dans toutes ses relations avec le prochain. Et rien ne l'empêche de l'employer même inversement, c'est-à-dire de l'appliquer à la présence de Dieu dans l'âme d'autrui. Si, malheureusement, Dieu n'est pas toujours présent dans tous les hommes par la grâce, Il l'est cependant par son Essence, à savoir comme Créateur constant de leur être. Ainsi, un professeur peut toujours considérer Dieu présent dans ses élèves ; un médecin ou une infirmière, dans ses malades ; un négociant ou une tailleuse, dans ses clients, comme dans toute autre personne. Cette pensée nous inspirera des sentiments de bienveillance, de charité, de respect envers tous ceux qui ont quelque rapport avec nous ; elle nous portera à nous occuper d'eux et à les servir, non seulement en raison de l'avantage que nous pourrions en tirer, ni uniquement par un sentiment de devoir, mais comme hommage envers Dieu que nous reconnaissons présent en eux. Il s'agit, somme toute, de chercher, de servir, d'aimer Dieu présent dans nos frères. Cet exercice, joint à celui que suggère Sainte Thérèse, nous aidera efficacement à nous maintenir en contact continuel avec Dieu, soit que nous le considérions présent dans notre âme, soit que nous Le voyions dans celle de notre prochain. « Si vous vous habituez à rester auprès d'un si bon Ami, dit la Sainte, s'Il voit que vous faites cela avec amour et que vous vous appliquez à lui plaire, vous ne pourrez plus, comme on dit, vous en débarrasser. Il ne vous manquera jamais ; il vous aidera dans tous vos travaux ; partout vous marcherez en sa compagnie » (Ch. XXVIII, p. 711).

Colloque

« O Seigneur, Vous en moi et moi en Vous, que telle soit ma devise ! Qu'elle est belle, votre présence en moi, dans l'intime sanctuaire de mon âme ! Faites que mon occupation

continuelle soit de m'intérioriser pour me perdre en Vous, pour vivre avec Vous. Je Vous sens si vivant dans mon âme, qu'il me suffit de me recueillir pour Vous trouver là, au-dedans de moi, et j'y trouve toute ma félicité.

« O Seigneur, donnez-moi de vivre avec Vous comme avec un Ami. Aidez-moi à maintenir ma foi bien en éveil, afin de pouvoir m'unir à Vous à travers tout. Je porte le ciel dans mon âme, puisque Vous, qui rassasiez les bienheureux dans la vision éternelle, Vous Vous donnez à moi dans la foi et le mystère.

« Faites, ô mon Dieu, que mon âme soit un petit paradis où Vous puissiez Vous reposer avec délices ; à cette fin, aidez-moi à en enlever tout ce qui pourrait blesser votre divin regard, et qu'il me soit donné, ensuite, de vivre en ce coin de ciel, toujours avec Vous. En quelque lieu que je sois, quoi que je fasse, Vous ne me laissez jamais seule ; puissé-je donc, moi aussi, rester toujours avec Vous. Qu'à chaque heure du jour ou de la nuit, dans la joie ou dans la peine, en chaque travail et en chaque action, je sache Vous trouver en moi !

« O mon Dieu, Trinité Sainte, soyez ma demeure, mon repos, la maison paternelle dont il ne me faudra jamais sortir. Puissé-je demeurer en Vous, non pour quelques instants ou quelques heures fugitives, mais d'une manière permanente, habituelle. Puissé-je prier, adorer, aimer, souffrir, travailler et agir en Vous seul. Que ce soit en Vous que je me présente aux êtres et aux choses ; que je m'applique à tous mes devoirs, que je pénètre toujours plus avant dans vos divines profondeurs et avance chaque jour davantage dans ce chemin qui me conduit à Vous, en me laissant glisser sur cette pente avec une confiance toute pleine d'amour » (cfr. ET. Lettres et II, 1).

25

ESPRIT DE FOI

PRESENCE DE DIEU — Donnez-moi, ô Seigneur, cet esprit de foi qui me permettra de me maintenir en contact avec Vous au milieu de n'importe quelle occupation et circonstance de ma journée.

Méditation

1. — Deux obstacles principaux nous empêchent de nous maintenir en contact avec Dieu au milieu de nos occupations quotidiennes. C'est d'abord l'angle quasi uniquement terrestre, matériel, sous lequel notre regard trop humain nous fait considérer les personnes et les événements ; en second lieu, l'opacité des créatures, l'aspect pénible, déconcertant, et quelquefois même mauvais, de beaucoup de situations. Tant que nous sommes en oraison aux pieds du Seigneur, il nous est facile de croire que nous pouvons Le trouver dans chaque créature, chaque rencontre, mais lorsque nous entrons en contact avec certaines personnes, certaines difficultés, cette pensée de foi s'évanouit et nous sombrons dans des raisonnements humains qui nous font perdre de vue Dieu et son action dans le monde. Le grand remède est de cultiver un profond esprit de foi.

La foi ne se borne pas à nous faire connaître Dieu en Lui-même en tant que Trinité, mais elle nous Le fait découvrir également à travers toutes les créatures, toutes les circonstances de la vie, puisqu'Il est toujours présent partout par son action providentielle. Comme Dieu, Il connaît les créatures en rapport avec Lui-même ; c'est ainsi que la foi nous les montre, dépendantes de Lui, et de cette manière elle nous les fait voir et juger un peu comme Dieu même les voit et

les juge. La foi nous dit qu'ici-bas rien n'arrive, absolument rien, qui ne soit soumis au gouvernement divin. Dieu, il est vrai, ne peut vouloir le mal, Il ne veut donc pas le péché, ni ses conséquences — telles qu'injustices, litiges, guerres, etc. — mais Il les tolère simplement pour sauvegarder la liberté de ses créatures. Toutefois, Il intervient dans n'importe quelle situation — même celles qu'occasionne le péché — afin que toutes rentrent dans son plan divin élaboré en vue de sa gloire, du salut et de la sanctification des âmes. Mon esprit de foi doit être d'une réalité si concrète qu'il puisse absolument me convaincre qu'aucun événement, ni dans ma vie privée, ni dans la vie sociale des peuples, n'échappe au gouvernement de Dieu — gouvernement si sage qu'il peut tout transformer et même tirer le bien du mal. Rien ne peut donc être soustrait au pouvoir divin et il m'est possible de retrouver Dieu dans n'importe quelle personne ou situation.

2. — L'âme de foi ne rencontre pas seulement Dieu dans l'oraison, mais, Le voyant dans toutes les créatures, elle Le trouve en toutes choses et peut ainsi maintenir son contact avec Lui, même au milieu des affaires. L'esprit de foi lui fait pénétrer l'opacité des créatures et des événements, au-delà desquels elle voit toujours Dieu. Les causes secondes deviennent transparentes à ses yeux, elles lui permettent de découvrir immédiatement la Cause première, Dieu, présent et opérant partout. Savoir reconnaître et rencontrer le Seigneur dans chaque créature — même en celles qui nous heurtent, nous offensent, nous font souffrir, — dans chaque événement — jusqu'aux plus désagréables, pénibles, déconcertants — est un grand secret de vie intérieure. Alors le monde devient un livre ouvert qui porte à chaque page, écrit en grands caractères, un nom unique : *Dieu*. En face de Dieu, de sa volonté, de sa permission, de ses plans, tout

devient secondaire et l'on comprend combien il est sot de fixer le regard sur les créatures, alors que celles-ci ne sont, pour ainsi dire, que le voile qui nous cache le Créateur. Mais pour arriver à une telle profondeur de foi, il faut, de notre part, un exercice assidu.

Dans mes rencontres avec le prochain — et qu'elles sont nombreuses, les personnes que je rencontre au bout d'un jour ! — je puis m'habituer à saluer le Seigneur présent en elles ; dans mes devoirs d'état, les ordres de mes supérieurs, je puis voir l'expression de la volonté de Dieu ; dans toutes les circonstances, grandes, petites ou même infimes, qui me causent de l'ennui, de la gêne, de la souffrance, un redoublement de travail ou le changement de mes plans, il faut que j'apprenne à voir autant de moyens dont Dieu se sert pour me faire exercer la vertu : patience, générosité, charité. Les heures d'oraison doivent servir à me faire voir, sous cette lumière surnaturelle, tous les détails de ma vie, afin que je puisse toujours y trouver le Seigneur.

Colloque

« Mon Dieu, votre divine présence est partout ; elle contient, dépasse, conduit, pénètre tout ; elle suffit à tout et dispose tout pour gouverner toutes les créatures avec une toute-puissance et un amour infinis. En votre divine présence, tout le reste s'anéantit ; elle est tellement grande et puissante que, en réalité, elle absorbe tout et le fait disparaître, c'est-à-dire que tout devient néant en votre présence.

« O Seigneur, faites que je parvienne enfin à remonter du créé vers Vous, sans me perdre en vaines réflexions et subtilités concernant les créatures, faites que je le fasse avec simplicité et esprit de foi, avec une foi inébranlable. Vous pénétrez partout avec votre bonté, votre amour individuel, infini, et votre toute-puissance. Cette vérité simplifie tout ;

en elle, tout devient essentiellement et substantiellement un ; cette vérité surpasse, pénètre et absorbe tout le reste, tout le créé : mon Dieu, Vous êtes en tout, quel trésor ! Puissé-je, ô Seigneur, me mouvoir en cette vérité comme dans mon élément, lieu de repos, où rien ne puisse m'impressionner, me distraire de Vous, si j'y reste bien cachée » (cfr. Bse M. Thérèse Soubiran).

Donnez-moi, ô Seigneur, un regard de foi si limpide et pénétrant, qu'au-delà des créatures et des circonstances humaines j'aperçoive toujours votre main qui guide et dirige tout, qui m'invite continuellement à Vous suivre, à adhérer à Vous. Faites que, bien plus que les créatures, je Vous voie, Vous, le Créateur présent et opérant en toutes choses ; que je sache Vous reconnaître dans mon prochain, Vous retrouver dans n'importe quel événement de ma vie. Faites que les créatures n'arrêtent ni mon regard, ni mon cœur, mais que, tout en m'occupant d'elles selon mes devoirs, je tende davantage vers Vous que vers elles, que je vive plus avec Vous qu'avec elles. O Seigneur, Vous êtes la première et grande réalité, la réalité unique et absolue en laquelle tout vit et se meut ! Faites que les contingences terrestres qui tirent leur existence de Vous, ne se dressent pas devant mon regard de manière à l'empêcher de Vous voir, de Vous retrouver, de m'unir à Vous à travers le créé.

26

LA PRIERE LITURGIQUE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, Chef du Corps Mystique, donnez-moi de m'unir à votre prière, tout en priant avec l'Eglise.

Méditation

1. — Le chrétien n'est pas un isolé ; comme homme, il appartient à la grande famille humaine, et comme baptisé, il est greffé sur le Christ, en qualité de membre de son Corps Mystique qui est l'Eglise. Le chrétien est fils de Dieu et de l'Eglise, ou plutôt, c'est justement dans le sein de l'Eglise qu'il devient fils de Dieu ; dès lors, toute sa vie spirituelle, bien qu'ayant un caractère personnel qui tend au contact intime avec Dieu, doit avoir également un caractère social, liturgique, en participant à la vie de l'Eglise. En d'autres termes, la vie spirituelle du chrétien doit être encadrée dans celle de l'Eglise, sa Mère, elle doit être associée à tout ce que fait l'Eglise, en union avec le Christ, son Chef, pour prolonger Son action sanctificatrice dans le monde.

De même que notre vie spirituelle naît, croît et se développe dans le sein de l'Eglise, ainsi notre prière — qui est l'expression la plus élevée de la vie spirituelle — doit être insérée dans la prière de l'Eglise, à savoir, la prière liturgique. Celle-ci possède une excellence toute particulière précisément parce qu'elle n'est pas la prière, aussi sublime et élevée soit-elle, des âmes prises individuellement, mais celle que toute l'Eglise adresse à Dieu, en union avec Jésus, son Epoux et son Chef. Elle est comme un prolongement de la prière de Jésus, ou plutôt, elle est une participation à ces supplications que, dans la gloire des cieux et l'humble effacement de nos autels, Il adresse Lui-même au Père, Le

louant au nom de toutes les créatures et intercédant pour les besoins de toutes en particulier. « La sainte liturgie est le culte public que notre Rédempteur rend au Père comme Chef de l'Eglise, et c'est le culte que la société des fidèles rend à son Chef et, par son intermédiaire, au Père éternel » (Encyclique *Mediator Dei*).

Lorsque nous sentons la pauvreté de notre prière personnelle, offrons à Dieu la grande prière de Jésus et de l'Eglise et associons-nous y spirituellement.

2. — Etant la prière publique de l'Eglise, la prière liturgique donne nécessairement une large place aux actes du culte extérieur tels que cérémonies, chant, récit collectif, etc. qui doivent être exécutés avec grand soin. Cependant tout cela serait insuffisant sans le culte intérieur : « La sainte liturgie requiert que ces deux éléments — culte extérieur et intérieur — soient intimement unis » *(Med. Dei)*. Il ne suffit donc par d'*assister* aux rites sacrés, de participer aux cérémonies et aux prières collectives ; tout cela doit être *vivifié* par la prière intérieure personnelle qui élève le cœur vers Dieu avec le désir de l'honorer et de s'entretenir avec Lui. Chaque âme est libre, dans sa propre vie spirituelle, de donner, selon sa dévotion, une place plus large, soit à la prière liturgique, soit à la prière personnelle ; mais ces deux formes de prière ne doivent jamais être opposées ni séparées, mais unies de manière que l'une compénètre et soutienne l'autre. De même que l'oraison liturgique doit être vivifiée par la prière personnelle, ainsi faut-il que cette dernière soit insérée dans la prière liturgique et alimentée par elle. En véritables enfants de l'Eglise, nous devons chercher, en effet, à soutenir notre prière personnelle par la liturgie. En suivant les prières liturgiques — au moins dans les textes du Missel et du Vespéral des jours de fête — nous pourrons harmoniser

notre vie d'oraison avec les grands mystères de la vie du Christ que l'Eglise nous présente selon les divers temps liturgiques, nous invitant non seulement à considérer tel ou tel mystère, mais aussi à nous y associer. Ainsi, durant l'Avent, notre oraison se concentrera sur le mystère de l'Incarnation ; pendant le Carême, ce sera sur celui de la Passion et de la Mort de Jésus, ainsi de suite.

De cette manière, la liturgie devient le nerf de notre vie d'oraison et lui offre un aliment très substantiel, la prière personnelle est plongée dans la prière liturgique et vice-versa, puisque, après avoir contemplé dans l'oraison les mystères que la liturgie nous présente, nous reviendrons à la prière liturgique, capables désormais de mieux la comprendre et la goûter.

Colloque

« O mon Dieu, comme je serais découragée en raison de ma faiblesse et de mon néant si, pour Vous louer, Vous révérer, Vous glorifier, je n'avais Jésus-Christ, mon unique Bien, qui le fait si excellemment ! Je Lui confie mon impuissance et me réjouis qu'Il est tout et moi rien... Oui, ô Jésus, je possède tout en Vous. Vous êtes mon Chef et je suis réellement l'un de vos membres. Vous priez, adorez, Vous Vous humiliez, Vous remerciez en moi et pour moi, et moi en Vous, puisque le membre ne fait qu'un avec le Chef. Votre vie si sainte et magnanime absorbe la mienne, si vile et mesquine » (cfr. B.M. Thérèse Soubiran).

O Jésus qui, siégeant à la droite du Père, intercédez continuellement pour nous, daignez absorber, dans votre grande prière, la mienne, si pauvre.

» O Jésus, donnez-moi d'adorer le Père « en esprit et en vérité » et, à cette fin, accordez-moi de L'adorer par Vous et en union avec Vous, car Vous seul êtes le grand Adorateur

en esprit et en vérité (cfr. ET. II, 9), Vous seul êtes le véritable Orant dont la prière, les adorations, sont parfaitement dignes de la Majesté infinie. Vous seul êtes la louange parfaite de la Très Sainte Trinité, mais, à cette louange, Vous voulez associer l'Eglise, votre Epouse et ma Mère, Vous voulez m'y associer, moi aussi, qui suis votre membre et le fils de l'Eglise. Faites donc qu'en participant à la prière de l'Eglise, je participe également à votre prière. Ne considérez pas la pauvreté de ma prière personnelle, mais voyez-la associée à la prière sublime et incessante de votre Epouse ; voyez-la unie au chœur perpétuel de louanges et de supplications que vos prêtres, les âmes qui Vous sont consacrées et tous vos élus, élèvent continuellement vers votre trône, de tous les rivages de la terre. Et faites qu'en ce chœur magnifique, ma voix ne soit pas discordante. A cette fin, aidez-moi à prier avec un véritable esprit de piété, une âme attentive et pieuse, si bien que mon cœur suive toujours le mouvement de mes lèvres, et que le sentiment intérieur vivifie tout geste, tout chant, toute parole.

27

LA SAINTE MESSE

PRESENCE DE DIEU — Accordez-moi, ô Jésus, de comprendre toujours mieux la valeur et la signification de votre Sacrifice eucharistique.

Méditation

1. — Le centre du culte liturgique est la Sainte Messe. De même que l'œuvre rédemptrice de Jésus trouve son point culminant sur le Calvaire par Sa mort, ainsi l'action liturgique, qui prolonge l'œuvre de Jésus dans le monde, a son apogée dans la Sainte Messe qui renouvelle et perpétue

sur nos autels le sacrifice de la Croix. Jésus a voulu que les fruits précieux de rédemption qu'Il a mérités alors pour tout le genre humain, soient appliqués et transmis à chaque fidèle en particulier par la participation de celui-ci au Sacrifice eucharistique. Cette source de grâce que Jésus fit jaillir au Calvaire, continue donc à couler sur nos autels ; tous les fidèles sont tenus à s'en approcher au moins une fois la semaine, par l'assistance à la Messe dominicale, mais nous pouvons nous approcher d'elle chaque jour, toutes les fois que nous participons au Sacrifice de l'autel. La Sainte Messe est vraiment « la source de vie » : en s'offrant et s'immolant continuellement sur nos autels, Jésus nous répète : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à Moi et qu'il boive ! » (Jean, VII, 37).

« L'auguste Sacrifice de l'autel — dit l'Encyclique *Mediator Dei* — n'est pas une commémoration pure et simple de la passion et de la mort de Jésus-Christ, mais c'est un véritable sacrifice dans lequel, en s'immolant d'une façon non sanglante, le Souverain Prêtre renouvelle ce qu'Il fit jadis sur la Croix ». La Victime est identique, ainsi que le Prêtre ; seule, la manière de faire l'offrande diffère : sanglante au Calvaire, non sanglante sur l'autel. Mais si nous ne voyons pas, dans la Sainte Messe, comme Marie le vit autrefois, le Corps déchiré du Christ et le Sang jaillissant de ses plaies, nous avons cependant, en vertu de la Consécration, la présence réelle de ce même Corps et de ce Sang. En outre, comme cette divine présence est réalisée sous des espèces distinctes, la mort sanglante du Calvaire, par la séparation réelle du Corps et du Sang du Sauveur, est mystiquement renouvelée.

2. — La meilleure manière d'assister à la Sainte Messe est celle qui nous fait participer davantage à l'action sublime

qui se déroule sur l'autel. A cette fin, la méthode liturgique est très recommandable, car en nous faisant réciter les mêmes prières que le prêtre, elle nous permet de suivre de plus près les diverses parties du Saint Sacrifice. Toutefois, plutôt que de se préoccuper de l'intégrité du récit — qui est obligatoire uniquement pour le prêtre — il faut être attentif à pénétrer la signification des diverses prières, surtout de celles qui se disent aux moments principaux de la Sainte Messe, tels que l'Offertoire, la Consécration, la Communion. Bien qu'excellente, la méthode liturgique n'est cependant pas la seule ; l'Encyclique *Mediator Dei* note expressément que « les besoins et les dispositions ne sont pas les mêmes dans toutes les âmes, ni qu'ils restent identiques en chacune d'elles en particulier ». Il n'est pas rare, par exemple, qu'après avoir suivi longtemps et avec fruit la méthode liturgique, certaines âmes sentent le besoin de fermer leur missel pour « goûter » plus profondément la substance même de la Messe, pour la « pénétrer » davantage. Il ne s'agit évidemment pas d'un recul, mais d'un progrès. Plutôt que de porter son attention de manière distincte sur les diverses cérémonies et prières, l'âme sent le besoin « de se mettre en contact intime avec le Souverain Prêtre » *(Med. Dei)* afin de s'associer intérieurement à son action, son offrande, son immolation. En ce cas, l'âme suit la Messe d'une façon plus contemplative que liturgique, c'est-à-dire par la simple « attention amoureuse » qui est la caractéristique de l'oraison contemplative. Sans suivre nécessairement le développement du Rite sacré dans toutes ses diverses parties, l'âme fixe son esprit et son cœur dans un coup d'œil général, rendu pénétrant par l'amour, et ainsi elle progresse dans une compréhension toujours plus nette du Saint Sacrifice, elle en acquiert un « sens » toujours plus profond, et un désir plus efficace s'éveille en elle de s'y associer. Toutefois, il sera toujours bon qu'elle revienne de

temps en temps à son Missel — particulièrement pour y suivre la liturgie des dimanches et des fêtes — et elle y découvrira chaque fois de nouvelles lumières, des sens nouveaux, qui l'aideront à pénétrer mieux encore la substance du Saint Sacrifice.

Colloque

« O Père Eternel, permettez-moi de Vous offrir le Cœur de Jésus, votre Fils bien-aimé, comme Il s'offre Lui-même à Vous dans le Saint Sacrifice de l'autel. Agréez, je Vous prie, cette offrande que je Vous fais ; acceptez tous les désirs, les sentiments, les affections, les mouvements et les actes de son Cœur sacro-saint : ils sont miens, parce qu'Il Se sacrifie pour moi, et je proteste que je ne veux jamais avoir, à l'avenir, d'autres désirs que les Siens. Recevez-les en satisfaction pour mes péchés et en action de grâces pour tous vos bienfaits ; acceptez-les, afin de m'accorder en vertu de leurs mérites, toutes les grâces qui me sont nécessaires, surtout celle de la persévérance finale. Agréez-les comme autant d'actes d'amour, d'adoration, de louange que j'offre à votre divine Majesté, car eux seuls Vous honorent et glorifient dignement.

« Mon Dieu, je Vous offre votre Fils bien-aimé comme action de grâces pour tout le bien que Vous me faites, comme ma supplication, mon offrande, mon adoration et mon tout. Recevez-Le, ô Père Eternel, pour tout ce que Vous désirez de moi, car je n'ai rien à Vous offrir qui soit digne de Vous, sinon Celui dont Vous me donnez la jouissance avec tant d'amour » (Ste Marg.-Marie Alacoque).

« Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits que j'ai reçus de Lui ? Je prendrai le calice du salut. Oui, mon Dieu, je prendrai ce calice empourpré du Sang de mon Maître et, dans l'action de grâces, je mêlerai joyeusement

mon sang à celui de la sainte Victime ; alors mon sacrifice sera, pour ainsi dire, infini, et pourra Vous rendre, ô Père, une superbe louange ; alors ma souffrance deviendra un message qui transmettra votre gloire. O Jésus, daignez si bien m'identifier avec Vous que je puisse sans cesse Vous exprimer aux yeux du Père. En entrant dans le monde, Vous avez dit : « Me voici, Je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté ! » Faites que cette prière soit comme le battement de mon cœur. Vous, qui Vous êtes offert tout entier pour accomplir la volonté du Père, faites que cette volonté soit ma nourriture, en même temps que le glaive qui m'immole. Et ainsi, dans la paix joyeuse, je m'en irai vers toute immolation avec Vous, Maître adoré, me réjouissant d'*avoir été connue* par le Père, puisqu'Il me crucifie avec son Fils » (cfr. ET. I, 7 et 14).

28

PARTICIPER A LA SAINTE MESSE

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, qui Vous immolez chaque jour et à chaque heure sur nos autels, daignez m'associer à votre Sacrifice.

Méditation

1. — L'Encyclique *Mediator Dei* exhorte tous les fidèles à « participer au Sacrifice eucharistique, non par une assistance passive, négligente et distraite, mais avec une telle ardeur et ferveur qu'elle nous mette en contact intime avec le Souverain Prêtre ». Assister à la Messe ne suffit pas, il faut y prendre part, « y participer ». Dans la Sainte Messe, Jésus continue à s'immoler pour nous, à s'offrir pour nous à son Père, pour attirer sur nous les bénédictions divines. Evidemment, Jésus s'offre par le ministère du prêtre, mais le prêtre accomplit l'offrande au nom de tous les fidèles, ou

plutôt, avec eux, comme l'indiquent les paroles du Canon : « pour qui nous Vous offrons ou qui Vous offrent ce sacrifice de louange » ; cela veut dire que même les fidèles sont invités à offrir avec le prêtre la divine Victime, ou bien, ainsi que l'enseigne l'Encyclique, « à unir leurs intentions de louange, de supplication, d'expiation, d'action de grâces à celles du prêtre, mieux, du Souverain Prêtre Lui-même ». De même qu'au Calvaire, la Très Sainte Vierge Marie n'assista pas passivement à la Passion de son Fils, mais, s'associant à Ses intentions, voulut L'offrir elle-même au Père, ainsi, en assistant au Sacrifice de la Sainte Messe, nous pouvons offrir au Père la Victime divine qui est *nôtre,* parce qu'elle s'est offerte et immolée pour nous tous. Nos louanges, supplications, expiations, ne sont que de pauvres choses, mais si nous les présentons à Dieu unies à celles de Jésus et mises en valeur par son Sacrifice, nous pouvons bien penser qu'elles Lui seront agréables et seront exaucées, à cause de la dignité infinie de la divine Victime même. Jésus, Chef du Corps Mystique, s'est immolé pour nous, ses membres, et étant notre Chef, Il nous appartient : *il est nôtre* ; c'est la Victime qui, bien qu'elle se soit immolée déjà entièrement sur le Calvaire pour notre salut, veut perpétuer son immolation sur nos autels, si bien que nous pouvons la trouver à notre disposition chaque jour et même à chaque heure, et que nous pouvons L'offrir aussi chaque jour au Père à nos intentions.

2. — « Pour que l'oblation, par laquelle les fidèles offrent la divine Victime au Père céleste, ait son plein effet, il faut encore autre chose : il est nécessaire qu'ils s'immolent eux-mêmes comme victimes » (*Mediator Dei*). Cet enseignement autorisé de l'Eglise nous exhorte à prendre part à la Sainte Messe jusqu'à devenir « avec l'Hostie immaculée, une victime agréable à Dieu le Père » (ib.). Jésus s'est offert

comme Victime au Père, embrassant en tout sa volonté, au point de vouloir mourir sur la Croix pour sa gloire ; nous nous offrons en victimes à Dieu lorsque, renonçant à notre volonté propre opposée à la sienne, nous nous efforçons de nous conformer en tout à son divin vouloir, soit par l'accomplissement exact de nos devoirs, soit par l'acceptation généreuse de tout ce que Dieu permet à notre égard. Et si le devoir exige le sacrifice, si la vie comporte la souffrance, nous avons la possibilité, dans la Sainte Messe quotidienne, de valoriser au maximum nos sacrifices en nous offrant nous-mêmes — comme l'enseigne l'Encyclique — « ainsi que toutes nos préoccupations, douleurs, angoisses et misères, en même temps que le divin Chef Crucifié ».

Au Calvaire, Jésus s'est immolé seul pour notre salut, mais sur l'autel, Il veut nous associer à son immolation, car si le Chef est immolé, il faut que les membres le soient aussi. Qu'une pauvre créature offre en expiation à Dieu ses sacrifices et sa vie même, qu'est-ce que cela peut valoir ? Rien, parce que nous ne sommes rien. Mais si cette offrande est unie à celle de Jésus, alors elle devient, avec Lui, par Lui, en Lui, une hostie agréable à Dieu le Père. Retournant ensuite à nos occupations, le souvenir de l'offrande faite le matin nous aidera à être généreux dans l'acceptation des grandes et des petites souffrances quotidiennes, tandis que la pensée qu'à chaque moment du jour et de la nuit, Jésus s'immole sur nos autels, nous permettra d'associer continuellement nos sacrifices au Sien, nous stimulera à vivre réellement en victimes, en union avec la Victime divine. Que de force et de générosité l'âme ne retire-t-elle pas de cette participation vivante et continuelle à la Sainte Messe !

Colloque

« O Jésus, faites que votre Sacrifice, le saint Sacrifice de

l'Autel, soit la source et le modèle de mon sacrifice, car ma vie aussi doit être un sacrifice saint. Il est certain qu'elle est un sacrifice, car la vie est tout entrelacée de mortifications, de détachements, de souffrances... Mais afin que mon sacrifice soit « saint » comme le vôtre sur le Calvaire et dans la Sainte Messe, il faut qu'il soit vivifié, offert, consumé dans l'amour. O Jésus, accordez-moi un grand amour qui mette en valeur mon sacrifice, le rende fécond pour la gloire du Père, le triomphe de l'Eglise, le bien des âmes.

« O Jésus, ô divin Prêtre, que Vous offrirai-je comme matière de sacrifice, comme victime d'amour, pour participer à votre Sacrifice ? Je Vous offrirai mon cœur, ma volonté, mon amour même, afin qu'il soit transformé tout entier dans le vôtre. En fait, c'est précisément de cette parfaite docilité, de cette conformité à la volonté divine, et de cet abandon, que Vous me donnez l'exemple dans votre Saint Sacrifice, Voici donc l'offrande que je fais, moi aussi : offrande générale, totale, à chaque décret de la divine Providence, à chaque vouloir divin » (cfr. Sœur Carmela du Saint-Esprit). (1)

« O mon Sauveur, en union avec l'oblation et le Sacrifice que Vous faites de Vous-même au Père et en son honneur, je m'offre à Vous pour être une hostie sanglante de votre volonté, une victime immolée à votre gloire et à celle de votre Père. En cette qualité, unissez-moi à Vous, ô bon Jésus, attirez-moi dans votre sacrifice, afin que je sois sacrifié avec Vous et par Vous. Et puisqu'il faut que l'hostie soit sacrifiée,

(1) Sœur Carmela du Saint-Esprit (fille aînée du marquis Amedeo di Rovasenda), Carmélite Déchaussée du Monastère de la Via Ancillotto, à Rome, mourut le 23 juillet 1949. Ancienne Directrice Nationale de l'Action Catholique Italienne et âme d'une vie intérieure éminente, certains de ses écrits furent publiés par le R. P. Gabriel de Ste-Marie-Madeleine, dès 1950, dans la « Rivista di vita spirituale ». Sa biographie, munie de quelques notes de direction du R. P. Gabriel, qui fut son maître spirituel au Carmel, a été publiée par le Carmel de Rome en 1954. (Note de la traduction.)

égorgée et consumée par le feu, faites-moi mourir à moi-même, c'est-à-dire à mes vices et à mes passions, à tout ce qui Vous déplaît ; consumez-moi entièrement dans le feu sacré de votre divin amour, et faites que dorénavant, toute ma vie soit un sacrifice continuel de louange, de gloire et d'amour pour votre Père et pour Vous » (St. Jean Eudes).

29

LA GRANDE PROMESSE

4e Dimanche après Pâques

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, disposez mon cœur à accueillir l'Esprit Saint que Vous avez promis et mérité pour nous.

Méditation

1. — Depuis dimanche dernier, l'Eglise nous prépare à l'Ascension du Seigneur. Aujourd'hui, reprenant le sujet, elle fait un pas de plus, c'est-à-dire qu'elle nous parle de la venue du Saint-Esprit et se sert encore, à cette fin, d'un passage du discours de Jésus après la dernière Cène. C'est toujours le Seigneur qui parle aux Apôtres et continue à disposer leurs âmes à son départ. Tristes et pensifs, ils L'écoutent, sans avoir le courage de L'interroger. Et le Seigneur, comme un bon père, rompt ce pénible silence : « Je vais à Celui qui M'a envoyé, et aucun de vous ne Me demande : Où vas-tu ? », et Il s'empresse de les consoler : « Il vaut mieux pour vous que je parte, car si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas à vous ; mais si je pars, je vous L'enverrai » (Ev. Jean, XVI, 5-14). En effet, la mort de Jésus pouvait seule nous mériter ce grand don et ce n'était qu'après son Ascension au ciel que l'Esprit-Saint, L'Envoyé du Père et du Fils, pouvait descendre effectivement sur l'Eglise. Les Apôtres

étaient sur le point de perdre la présence sensible, physique, du Maître adoré. Il ne les laissera cependant pas orphelins et continuera à les assister invisiblement par son Esprit qui poursuivra son œuvre auprès d'eux. Jésus a travaillé d'une manière visible au milieu d'eux ; le Saint-Esprit le fera, au contraire, de façon secrète et cachée, mais non moins efficace et réelle. Bien plus — Jésus Lui-même le dit — l'action du divin Paraclet complétera la sienne. « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous conduira vers la vérité tout entière... C'est de mon bien qu'il prendra pour vous en faire part ». Le cœur des Apôtres, encore obscurci par le péché, ne peut en effet comprendre les vérités plus profondes ; il faut qu'en mourant sur la Croix, Jésus détruise le péché — le grand obstacle à l'action du Saint-Esprit — et puis, une fois monté au ciel, nous envoie le divin Paraclet, qu'Il nous a mérité par sa Passion.

La mission du Saint-Esprit à nos âmes est le fruit principal de la Passion de Jésus.

2. — Nous pouvons tirer certaines applications pratiques de l'Evangile du jour. Avant tout, nous devons nous disposer avec ardeur à la Pentecôte, afin que la descente de l'Esprit Saint se renouvelle en nous dans toute sa plénitude. Et puisque le péché est précisément l'obstacle à l'effusion du Saint-Esprit, notre préparation devra consister dans une pureté de conscience toute particulière. Le péché doit être détruit en nous, non seulement dans ses manifestations actuelles, fussent-elles légères, mais également dans ses racines plus profondes et cachées.

Nous devons être convaincus, en outre, qu'une certaine action de l'Esprit Saint ne s'interrompt jamais dans l'âme

en état de grâce, et cela d'autant plus que l'âme cherche à correspondre avec fidélité aux motions divines. Il n'est pas du tout nécessaire que cette action soit sensible et consolante. Aux périodes d'aridité et d'abattement, le Saint-Esprit travaille aussi dans l'âme fidèle : c'est une action toute secrète et cachée, mais réelle et efficace, qui vise principalement à la purifier et disposer à l'union avec Dieu. Si l'âme en est convaincue, elle gardera confiance, même à travers les difficultés, et, si elle ne comprend pas ni ne reconnaît son chemin, elle se confiera au Saint-Esprit, qui sait et voit bien où Il veut la conduire.

Enfin, l'Evangile d'aujourd'hui nous invite à implorer l'action de l'Esprit Saint sur l'Eglise et le monde entier. Sur l'Eglise, afin qu'Il la gouverne et la dirige dans l'accomplissement de sa mission ; sur le monde, afin qu'Il le convainque de la vérité qu'il rejette. « Et quand il viendra, il confondra le monde en matière de péché, en matière de justice et en matière de jugement », c'est-à-dire Il lui fera voir qu'il est esclave du péché pour n'avoir pas cru au Christ ; Il lui fera comprendre comment la justice et la sainteté se trouvent uniquement dans le Rédempteur, et Il lui montrera que le démon, le « prince de ce monde », est désormais vaincu et condamné.

Colloque

« Ah ! Verbe éternel, dites-moi, je Vous prie, qu'elle est la cause qui empêche le Saint-Esprit d'accomplir dans l'âme son œuvre tout entière ? Vous me dites que le premier empêchement est la malice ; un autre, la volonté personnelle de ceux qui veulent Vous servir, mais à leur façon. Nous voulons bien votre Esprit, mais de la manière qui nous plaît, et par là même, nous nous rendons incapables de Le recevoir. D'autres fois, cet empêchement est la tiédeur : il nous

semble que nous Vous servons, alors que nous ne nous rendons pas compte que nous ne servons que nous-mêmes. Mais Vous, ô Seigneur, voulez être servi sans amour-propre, avec sincérité et humilité. Ainsi, votre Esprit ne se repose qu'en l'âme qui se trouve plongée dans l'humilité. Mais hélas ! Verbe très aimant, je voudrais savoir ce qu'il me faut faire contre ces empêchements, car à quoi me servirait-il de les avoir compris, si je n'en connaissais le remède ? Voici, le remède à la malice est l'intention droite et simple ; le remède à la volonté personnelle est de ne vouloir que ce que Vous voulez. Le remède à la tiédeur est l'ardeur de la charité qui, semblable au feu, descend dans les cœurs et brûle toute tiédeur » (Ste Marie-Madel. de' Pazzi).

« Venez, ô Esprit Saint, sanctifiez-moi ! Venez, ô Esprit de vérité, remplissez-moi ! Votre divine sagesse m'établira dans la vérité. Je me sens assoiffée de vérité et voudrais qu'elle règne dans mon esprit, mes paroles, mes affections, mes actions, évitant tout ce qui lui est opposé, non seulement le mensonge, mais aussi la dissimulation, les duplicités, les manques de sincérité avec moi-même.

« Venez, ô Esprit de paix, donnez-moi votre paix ! Cette paix profonde qui dilate l'âme, la rend apte à vos opérations, qui calme et domine tout le sensible et même la partie supérieure de l'âme.

« Venez, ô Esprit de charité, embrassez-moi et faites que je sois tellement enflammée de votre amour que je puisse le répandre sur les âmes que je voudrais toutes porter vers Vous ! Oh ! transformez-moi en amour ; ainsi seulement je pourrai répondre pleinement à votre appel et être utile à l'Eglise » (Sr Carmela du St-Esprit).

30

L'OFFICE DIVIN

PRESENCE DE DIEU — Seigneur Jésus, daignez associer ma pauvre prière à la grande prière de l'Eglise.

Méditation

1. — La liturgie entoure la Sainte Messe de la récitation de l'Office divin qui, ainsi que l'enseigne l'Encyclique *Mediator Dei*, « est la prière du Corps mystique du Christ, adressée à Dieu au nom de tous les chrétiens et à leur avantage, par les prêtres, les autres ministres de l'Eglise et les religieux, délégués à cette fin ». La grande dignité de l'Office divin consiste précisément en ce qu'il n'est pas une prière privée, mais la prière publique, officielle du Corps Mystique du Christ, dans lequel les membres ne prient pas seuls, mais avec le Christ, leur Chef. « En assumant la nature humaine, le Verbe de Dieu a entonné, dans l'exil terrestre, l'hymne qui se chante au ciel pendant toute l'éternité. Il unit à Soi toute la Communauté humaine et Se l'associe dans le chant de cet hymne de louange » (ib.). Dans l'Office divin « Jésus prie avec nous comme notre Prêtre, notre Chef... Reconnaissons donc — dit Saint Augustin — et nos voix en Lui, et la sienne en nous ». Quel grand don ! Jésus, le Fils de Dieu, associe nos pauvres, misérables prières, à la Sienne, très grande et très précieuse.

Bien que l'Office divin soit obligatoire uniquement pour les prêtres et les religieux qui en sont chargés par l'Eglise, on peut dire qu'il est la prière de tout le peuple chrétien, en ce sens qu'il est adressé à Dieu « en son nom et à son avantage ». Il est donc très louable que même les simples fidèles cherchent à y participer de quelque manière, par

exemple, par la récitation de *Vêpres* aux jours de fête, ainsi que de *Prime* et de *Complies*. Du reste, à chaque heure du jour et de la nuit, ils peuvent offrir à Dieu la grande prière de l'Eglise à leurs intentions particulières et pour leurs nécessités individuelles, suppléant ainsi aux déficiences et à la brièveté de leurs prières personnelles ; en outre, même au milieu de leurs occupations quotidiennes, ils peuvent s'unir, de temps en temps, par des aspirations pieuses, à la « louange perpétuelle » que l'Eglise élève vers Dieu au nom de toute la chrétienté.

2. — L'Office divin se compose en majeure partie de textes tirés de la Sainte Ecriture, inspirés conséquemment, par l'Esprit Saint ; c'est pourquoi nous ne pouvons trouver de prières vocales plus belles et plus propres à louer la Majesté divine ; grâce à elles, l'Esprit Saint Lui-même « intercède pour nous en des gémissements ineffables » (Rom. VIII, 26). D'autre part, ces prières sont tellement riches de doctrine et d'onction qu'elles aident beaucoup aussi à alimenter la piété personnelle. Toutes ces raisons nous font comprendre que « la dévotion intérieure de notre âme doit correspondre à la dignité très élevée de cette prière » *(Med. Dei)*, de manière que « notre âme soit à l'unisson avec notre voix », comme l'écrit Saint Augustin. L'Office divin a grande valeur par lui-même, parce qu'il est la prière que l'Eglise, en même temps que Jésus, son Chef, élève vers Dieu et que, de plus, il est inspiré par l'Esprit Saint ; mais il n'a de valeur pour nous — à savoir, pour alimenter notre union avec Dieu, pour attirer sur nous les bénédictions divines — il ne devient *notre* prière, que si nous y mettons notre dévotion *personnelle*. En cette société de fidèles, l'Eglise prie avec le cœur de ses enfants, avec notre cœur, et plus ce cœur sera fervent et plein

d'amour, plus notre prière — la prière de l'Eglise — sera agréable à Dieu.

Tout en n'étant pas obligée à la récitation de l'Office divin et même si elle se borne à quelques courtes prières tirées du Bréviaire, il est bon cependant que toute âme de vie intérieure tâche de saisir l'esprit de la prière liturgique et de le faire sien. Esprit de louange et d'adoration qui veut rendre à Dieu un culte perpétuel en union avec le Christ et au nom de toute l'Eglise, esprit de solidarité avec Jésus notre Chef et tous les fidèles, nos frères, esprit universel qui embrasse les nécessités du monde entier, qui prie au nom de toute la chrétienté. Comme les horizons s'élargissent alors, ainsi que les intentions de nos prières ! Nous ne nous sentons plus seuls dans la prière, mais comme de petits orants à côté de Jésus, le grand Orant !

Colloque

« O Seigneur, vos oreilles ne sont pas tournées vers notre bouche, mais vers notre cœur ; elles ne sont pas ouvertes au langage, mais à la vie de celui qui Vous loue.

« Je chante avec la voix pour éveiller en moi la piété ; je chante avec le cœur pour Vous plaire... Puisse ma voix n'être pas seule à Vous louer, mais que mes œuvres Vous louent également. Faites que je ne cesse de bien vivre, afin de pouvoir Vous louer sans cesse. Si parfois ma langue doit se taire, que ma vie crie vers Vous ; vos oreilles seront attirées par ma voix, mais puissiez-Vous les tendre vers mon cœur.

« Je ne veux pas me borner uniquement à la voix ; quand je Vous loue, je veux que ce soit de tout moi-même ; que la voix chante, que la vie chante, que les œuvres chantent. Et s'il me reste à gémir ici-bas, à souffrir, à être tenté, j'espère que tout cela passera et qu'un jour viendra où ma louange

ne faillira plus. Ma voix peut défaillir, non mon cœur.

« Il est préférable pour moi de consumer mes forces à Vous louer, que de reprendre haleine pour me louer. Mais il est impossible de défaillir en Vous louant : Vous louer, c'est comme me nourrir : plus je Vous loue, plus je reprends vigueur, car Vous me communiquez toujours davantage votre douceur, ô Vous qui êtes l'objet de mes louanges.

« Aidez-moi donc à Vous louer, tant par la voix que par l'esprit et les bonnes œuvres, afin qu'ainsi que Vous m'en exhortez dans vos Ecritures, je puisse Vous chanter le cantique nouveau. Au vieil homme, le vieux cantique ; à l'homme nouveau, le cantique nouveau. Si j'aime les choses terrestres, mon chant est vieux ; pour chanter le cantique nouveau, il me faut aimer les choses éternelles. Votre amour est, par lui-même, nouveau et éternel, toujours nouveau parce qu'il ne vieillit jamais. Le péché est ce qui m'a fait vieillir ; renouvelez-moi Vous-même par votre grâce » (St. Augustin).

MAI

Les méditations des dimanches et des fêtes mobiles (telles que l'Ascension, la Pentecôte, la T.S. Trinité, etc.) doivent être déplacées selon le calendrier de l'année en cours. Le triduum de Pentecôte (L'Esprit Saint p. 732 — L'Esprit du Christ, p. 736 — Le doux Hôte de l'âme, p. 740), doit être déplacé selon la date de la Pentecôte. Nous conseillons, toutefois, de faire une première fois ces trois méditations dans l'ordre où elles sont insérées dans le livre, comme préparation à un petit cours sur l'Esprit Saint, qui commence à la page 732. Il sera efficace, par la suite, de les reprendre en préparation immédiate à la Pentecôte, afin d'approfondir le sujet et d'en retirer un plus grand fruit. Du reste, pleine latitude est laissée quant aux méditations de ce triduum, de choisir celles qui, dans le cours sur l'Esprit Saint, correspondraient mieux aux dispositions personnelles.

I A M

1

MARIE, GUIDE ET MODELE

PRESENCE DE DIEU — Je me réfugie sous votre protection, ô Marie ; soyez le guide et le modèle de ma vie intérieure.

Méditation

1. — Mois de mai, mois de Marie. Spontanément, tout cœur chrétien se tourne vers sa Mère céleste, avec le désir de vivre dans une plus grande intimité avec elle et de renforcer les doux liens qui le lient à elle. C'est un grand réconfort que de rencontrer, le long de notre chemin spirituel — souvent fatigant et hérissé de difficultés — la douce figure d'une maman. Avec elle, tout devient plus facile ; le cœur découragé et las, agité par les tempêtes, trouve une force et une espérance nouvelles, et reprend la route avec un nouvel élan.

« Si le vent des tentations se lève — chante Saint Bernard — si vous heurtez les écueils des tribulations, regardez l'étoile, invoquez Marie. Dans les périls, dans les angoisses, dans les perplexités, pensez à Marie, invoquez Marie ». Il est des heures où l'âpre voie du « rien » déconcerte notre misère et alors, plus que jamais, nous avons besoin de son soutien, le soutien de notre mère. Avant nous, la Très Sainte Vierge Marie a battu la route étroite qui conduit à la sainteté ; avant nous, elle a porté la croix, elle a connu les ascensions de l'esprit à travers la souffrance. Quelquefois, nous n'osons peut-être pas fixer le regard sur Jésus, l'Homme-Dieu, qui nous dépasse trop par sa Divinité ; mais à côté de Lui, il y a Marie, sa Mère et la nôtre, créature privilégiée, certes, mais créature comme nous et, par conséquent, modèle plus accessible à notre faiblesse.

Marie vient à notre rencontre, en ce mois, pour nous prendre par la main, nous introduire dans le secret de sa vie intérieure, et devenir ainsi le modèle et la norme de la nôtre.

2. — En parlant de certains discours sur la Sainte Vierge, Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus disait : « On montre la sainte Vierge inabordable, il faudrait la montrer imitable » (NV. 23 août). Marie est inaccessible, il est vrai, dans les privilèges sublimes qui découlent de sa Maternité divine, et il est juste de considérer ces prérogatives pour les admirer, les contempler, louer les grandeurs de notre Mère et, par le fait même, l'aimer toujours davantage ; mais, en même temps, il faut considérer Marie dans l'ensemble concret de sa vie terrestre, simple et humble tableau qui ne sort nullement du cadre de la vie ordinaire, commune à chaque mère de famille, et sous cet angle, Marie est vraiment imitable. Contempler les grandeurs de Marie, nous stimuler à l'imitation de ses vertus, sera le programme de notre mois de mai. Nous voulons considérer surtout la Vierge comme modèle et idéal des âmes de vie intérieure. Personne n'a compris, comme elle, toute la profondeur de la parole de Jésus : « il faut peu (de choses), une seule même » (Luc. X, 42), et personne n'en a vécu plus qu'elle. Dès les premiers instants de sa vie, Marie fut tout à Dieu et elle ne vécut que pour Lui ; voici les années passées à l'ombre du Temple, dans le silence et la prière, les mois écoulés à Nazareth dans le recueillement, adorant le Verbe Eternel incarné dans son sein, les trente ans vécus dans la douce intimité de Jésus, son Fils et son Dieu ; puis la participation à Sa vie apostolique, à Sa Passion et, enfin, les dernières années passées près de Jean lorsque, par sa prière, Marie était le soutien de l'Eglise naissante. Bien que le fond, sur lequel elle se meut, change d'aspect, bien que varient les

circonstances extérieures au milieu desquelles elle passe son existence, la vie de Marie demeure immuable dans sa substance, dans la recherche intérieure de l'« Unique nécessaire », dans l'adhésion à Dieu seul. La succession des événements et son activité extérieure elle-même, ne l'empêchent pas de persévérer dans cette attitude de prière continuelle, que nous représente Saint Luc : « Marie conservait avec soin tous ces souvenirs et les méditait en son cœur » (II, 19 et 51).

Si, à l'imitation de Marie, notre cœur est fortement ancré en Dieu, rien ne pourra la distraire de son occupation intérieure : chercher, aimer le Seigneur et vivre dans son intimité.

Colloque

« O mon âme, crains-tu de t'approcher de Dieu ? Il t'a donné Jésus pour Médiateur. Que ne pourrait obtenir un tel Fils de son Père ? Le Père qui L'aime, L'exaucera à cause de l'amour qu'Il Lui porte. Mais tu redoutes de t'approcher même de Lui ? Cependant, Il s'est fait ton frère, ton compagnon, et, en dehors du péché, Il a voulu subir toutes les humiliations de la nature humaine, justement pour compatir à tes misères. Ce frère, c'est Marie qui te l'a donné. Mais sa divine Majesté t'épouvante peut-être encore car, tout en étant homme, Jésus ne cesse d'être Dieu. Désires-tu donc un avocat auprès de Lui, Recours à Marie. Marie est une pure créature, pure non seulement parce que exempte du péché, mais également par sa nature uniquement humaine. J'en suis assuré, ô Marie, vous serez exaucée à cause de la déférence que vous méritez ; votre Fils vous exaucera certainement parce que vous êtes sa Mère, et le Père exaucera son Fils. Voici que ma confiance est inébranlable, voici toute la raison de mon espérance ! Vierge bénie, l'Ange a dit que « vous avez trouvé grâce auprès de Dieu » (Luc. I, 30). Vous

trouverez donc toujours grâce, et j'ai uniquement besoin de grâce, je ne vous demande pas autre chose » (cfr. St. Bernard).

« Attirez-moi à votre suite, ô Vierge Marie, afin que je coure à l'odeur de vos parfums. Attirez-moi, car je suis retenu par le poids de mes péchés et la malice de vos ennemis. Puisque personne ne vient à votre Fils s'il n'est attiré par le Père, j'oserai dire, d'une certaine manière, que personne ne vient à Lui si vous ne l'attirez par vos saintes prières. Vous enseignez la véritable sagesse, vous implorez la grâce pour les pécheurs, vous êtes leur avocate, vous promettez la gloire à celui qui vous honore, parce que vous êtes la trésorière des grâces. Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu, ô très douce Vierge, vous qui avez été préservée de la tache originelle, remplie de l'Esprit Saint et avez conçu le Fils de Dieu. Vous avez reçu toutes ces grâces, ô très humble Marie, non seulement pour vous, mais aussi pour nous, afin que vous nous aidiez en toutes nos nécessités » (cfr. Vén. R. Jourdain).

2

LA SERVANTE DU SEIGNEUR

PRESENCE DE DIEU — O Marie, qui vous êtes proclamée la servante du Seigneur, enseignez-moi à consacrer toute ma vie et mes forces à son service.

Méditation

1. — Toutes les splendeurs — de filiation divine, de participation à la vie divine, de rapports intimes avec la Trinité — que la grâce produit dans nos âmes, nous les voyons réalisées en Marie avec un relief, une force, un réalisme tout

particuliers. Si, par exemple, chaque âme en état de grâce est fille adoptive de Dieu et temple de l'Esprit Saint, la Sainte Vierge l'est par excellence et de la manière la plus totale, puisque la Trinité s'est communiquée à elle au degré le plus élevé possible pour une simple créature, au point que la dignité de Marie — ainsi que l'enseigne Saint Thomas — touche « le seuil de l'infini » (cfr. Ia, q. 25, a. 6, ad 4). Cela se conçoit aisément lorsqu'on songe que, de toute éternité, Marie a été élue par Dieu pour devenir la Mère de son Fils. Comme l'Incarnation du Verbe fut la première œuvre de la pensée divine, en vue de laquelle tout fut créé, ainsi Marie, qui devait avoir une si grande part dans cette œuvre, fut également prévue et élue par Dieu avant toutes les créatures. C'est donc à bon droit que s'appliquent à elle les paroles de la Sainte Ecriture : « Yahvé m'a créée au début de ses desseins, avant ses œuvres les plus anciennes, dès l'éternité... » (Prov. VIII, 22). Et lorsqu'Adam, destitué de l'état de grâce, fut chassé du paradis terrestre, un seul rayon d'espérance illumina les ténèbres de l'humanité déchue : « Je mettrai une hostilité entre toi et la *femme*, — dit le Seigneur au serpent, — » (Gen. III, 15). Voici que Marie apparaît à l'horizon comme la fille bien-aimée de Dieu, elle qui jamais, même pas un seul instant, ne subit l'esclavage du démon, mais fut toujours sans souillure, immaculée, toute de Dieu. Le Très-Haut put la regarder toujours avec une souveraine complaisance et Il voulut l'introduire dans le cercle de sa famille divine par les liens de la plus étroite intimité avec les trois Personnes divines : Fille du Père, Mère du Verbe incarné, Epouse de l'Esprit Saint.

2. — Marie a vécu sa filiation divine dans un profond sentiment d'humble dépendance, d'amoureuse adhésion à toutes les volontés de Dieu. Nous en avons le plus beau témoignage

dans sa réponse au message de l'Ange : « Je suis la servante du Seigneur » (Luc. I, 38). Marie est consciente de la situation de créature vis-à-vis du Créateur et, bien que Celui-ci l'ait élevée à une dignité si haute que, « après celle de Dieu, elle est la plus grande qui puisse se concevoir » (Pie XI), elle ne trouve rien de mieux, pour exprimer ses rapports avec le Seigneur, que de se déclarer sa « servante ». Ce mot traduit l'attitude intérieure de la Vierge envers Dieu, et il ne s'agit pas d'une attitude passagère, mais permanente, constante dans toute sa vie, semblable à celle de Jésus qui, en venant au monde, déclara : « Voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Hebr. X, 7). De même, Marie, qui devait être l'image la plus fidèle du Christ, s'offre à la volonté du Père céleste en disant : « Je suis la servante du Seigneur, qu'Il m'advienne selon ta parole ! ». Et, fidèle à sa parole, elle acceptera sans réserve non seulement toute volonté manifeste de Dieu, mais aussi n'importe quelle circonstance permise par Lui : elle acceptera le long voyage incommode qui la portera loin de sa demeure, précisément aux jours où elle devait donner au monde le Fils de Dieu ; elle acceptera l'humble et pauvre abri d'une étable, la fuite nocturne en Egypte, les privations et les incommodités de l'exil, le travail et la fatigue d'une vie pauvre, la séparation d'avec son Fils lorsqu'Il s'éloignera d'elle pour s'adonner à l'apostolat, les persécutions et les injures adressées à son Jésus et auxquelles son cœur maternel fut si sensible ; enfin, elle acceptera les opprobres de la Passion et du Calvaire, et la mort de son Fils bien-aimé. Nous avons tout lieu de croire qu'en chaque circonstance, ses dispositions intérieures auront été celles du jour de l'annonciation : « Je suis la servante du Seigneur ». Quel exemple, pour nous, d'humble dépendance envers Dieu, de fidélité absolue à sa volonté et de persévérance dans notre vocation, malgré les difficultés

et les sacrifices que nous pouvons rencontrer sur notre chemin.

Colloque

O Marie, toute pure et toute sainte, paradis de Dieu, sa Fille bien-aimée, choisie par Lui de toute éternité pour être la Mère de son Fils unique, préservée de tout ombre de péché, enrichie de toutes les grâces... que vous êtes grande, ô Marie, et que vous êtes belle ! « Vous êtes toute belle ô Marie, et la tache du péché ne se trouve pas en vous. Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple » (Tota pulchra).

Le Très-Haut vous a toujours regardée avec complaisance et Il a voulu se donner à vous d'une manière unique. « Le Seigneur est avec vous, ô Marie ! Dieu le Père est avec vous, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, Dieu Trine et Un. Dieu le Père, dont vous êtes la très noble Fille, Dieu le Fils, dont vous êtes la très digne Mère, Dieu le Saint-Esprit, dont vous êtes la très gracieuse Epouse. Vous êtes vraiment la Fille de la souveraine Eternité, la Mère de la souveraine Vérité, l'Epouse de la souveraine bonté, la servante de la souveraine Trinité » (cfr. Conrad de Saxe). Mais de tous ces titres, vous choisissez le dernier, le plus humble, le plus bas, et vous vous déclarez la servante du Seigneur.

« Oh ! qu'elle est sublime, votre humilité, qui ne cède pas aux séductions de la gloire et, dans la gloire, ignore l'orgueil. Vous êtes élue pour devenir Mère de Dieu, et vous vous nommez servante ! O Notre-Dame, comment avez-vous pu unir en votre cœur une idée si humble de vous-même avec tant de pureté, d'innocence, et surtout avec une telle plénitude de grâce ? O bienheureuse, d'où vient tant d'humilité ? C'est vraiment par cette vertu que vous avez mérité d'être regardée par Dieu avec un amour extraordinaire, que vous

avez mérité de charmer le Roi par votre beauté, d'attirer le Fils éternel du sein du Père » (cfr. St. Bernard).

O Marie, vous vous êtes proclamée la servante du Seigneur et avez vécu vraiment comme telle, toujours humblement soumise à ses volontés, toujours prête à ses appels, à ses invitations. Et qui plus que vous pourrait dire avec Jésus : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père » ? (cfr. Jean, IV, 34). O Marie, très douce Fille du Père céleste, imprimez dans mon cœur un peu de votre docilité, un peu de votre amour pour la sainte volonté de Dieu, afin que je puisse Le servir moins indignement.

3

EPOUSE DU SAINT-ESPRIT

PRESENCE DE DIEU — O Marie, Epouse de l'Esprit Saint, rendez-moi docile à ses divines motions.

Méditation

1. — La Très Sainte Vierge Marie, dit Saint Augustin, « fut l'unique qui méritât d'être appelée mère et épouse » de Dieu. Et elle fut Mère de Dieu parce qu'Epouse de l'Esprit Saint : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très Haut te prendra sous son ombre » (Luc. I, 35), dit l'Ange en lui expliquant la manière mystérieuse et divine par laquelle elle deviendra mère — mère du Fils de Dieu. En ce moment, l'Esprit Saint, qui déjà possédait l'âme de Marie dès le premier instant de sa conception immaculée, survint avec une plénitude si exceptionnelle qu'Il forma en elle le Corps très saint de Jésus. Telle est justement la raison pour laquelle Marie mérite le nom d'Epouse du Saint-Esprit : Marie est sa possession, son sanctuaire, son temple.

Le divin Paraclet peut bien lui adresser ces paroles du

Cantique : « Elle est un jardin bien clos, ma sœur, ma fiancée, un jardin bien clos, une source scellée » (IV, 12). Un jardin clos qui ne fut jamais violé, pas même un instant, par l'ombre du péché, qui ne fut jamais sujet aux vents des passions déréglées, qui ne fut jamais accaparé par aucune affection pour les créatures. « L'auguste Mère de Dieu — déclare Saint Jean de la Croix — n'eut jamais dans son âme l'impression quelconque d'une créature qui pût la détourner de Dieu ; elle ne se dirigea jamais d'après une impression de cette sorte, et l'Esprit Saint fut son guide » (MC, III, ch. I, p. 310). Pleine de grâce dès sa naissance, Marie fut toujours l'Epouse fidèle de l'Esprit Saint, attentive et docile à chacune de ses impulsions et inspirations.

Si les privilèges sublimes de Marie sont réservés à elle seule, nous pouvons cependant imiter ses dispositions intérieures en rendant notre cœur, à l'image du sien, toujours prêt et docile à l'action de l'Esprit Saint.

2. — La pleine docilité à la motion de l'Esprit Saint est précisément la caractéristique de l'état d'union avec Dieu. « Dès le premier instant de son existence, Marie fut élevée à cet état suprême », ainsi que l'enseigne Saint Jean de la Croix (MC. III, ch. I, p. 310) ; et c'est évident si l'on songe que Marie fut non seulement créée immaculée, mais qu'elle eut, dès son origine, un degré de grâce fort supérieur à celui auquel parviennent les plus grands saints au terme de leur vie. Dès lors, cet état de parfaite union avec Dieu, qui constitue notre idéal et le but de tous nos efforts, fut le partage de Marie dès l'aube de sa vie ; et, d'autre part, par sa correspondance libre et fidèle à la grâce, Marie avança vertigineusement dans cet état très élevé. Après Jésus, la Vierge Marie est donc le modèle et le guide le plus sûr pour ceux qui aspirent à l'union avec Dieu ; de plus, sa condition

de simple créature, nous la rend plus accessible, plus imitable. Marie nous apprend que le grand secret pour arriver rapidement à l'union avec Dieu est le détachement total des créatures, principalement de cette créature que nous aimons tant et qui est notre « moi ». Marie ne vit que pour Dieu ; en étudiant sa vie dans l'Evangile, nous ne la voyons jamais mue par des motifs égoïstes ou d'intérêt personnel ; un seul mobile la pousse : la gloire de Dieu, les intérêts de Jésus et des âmes. Dans sa condition humble et cachée, dans son travail, sa pauvreté, dans les privations et les souffrances qu'elle eut à subir, jamais de retour sur elle-même, jamais de plainte, mais toujours elle fut prête à aller de l'avant, totalement oublieuse de sa souffrance, toute tendue dans l'accomplissement de la volonté divine. C'est l'Esprit Saint qui la guide et la soutient, et le secret de Marie est de se laisser diriger par Lui en toutes choses. De même que la Vierge a conçu le Fils de Dieu par l'opération du Saint-Esprit, ainsi toutes ses actions sont conçues sous la motion du divin Esprit. C'est exactement en cela que nous devons imiter Marie : éliminer de notre vie tout ce qui est fruit de notre égoïsme, de notre amour-propre, de notre orgueil, pour accomplir uniquement des actions inspirées par la grâce, sous l'impulsion de l'Esprit Saint.

Colloque

« O Marie, vous êtes sainte de corps et d'esprit. D'une façon toute spéciale, vous pouvez dire : Ma conversation est dans les cieux (cfr. Phil. III, 20). Vous êtes le jardin clos, la fontaine scellée, le temple du Seigneur, le sanctuaire de l'Esprit Saint, vous êtes la Vierge sage qui s'est non seulement fournie d'huile, mais en a caché la plénitude dans sa lampe. O Marie, comment avez-vous pu arriver à la Majesté inaccessible de Dieu, sinon en frappant, en demandant, en

cherchant ? Oui, vous avez trouvé ce que vous cherchiez, et l'Ange vous a dit : « Vous avez trouvé grâce devant Dieu ». Mais comment, Vous qui êtes déjà pleine de grâce, pouvez-vous encore en trouver ? Oh ! vous êtes vraiment digne de trouver grâce, vous qui ne vous contentez pas de votre plénitude, mais demandez une surabondance de grâce pour le salut du monde ! « L'Esprit Saint surviendra en vous », vous a dit l'Ange, et ce baume précieux s'est répandu sur vous dans une telle abondance que, de vous, il rejaillit sur toute la terre... Si auparavant, l'Esprit Saint était en vous par la richesse de la grâce, à présent Il *survient,* comme pour marquer la plénitude surabondante de la grâce qu'Il répand sur vous. Si, par le passé, la grâce remplissait seulement votre âme, à présent, elle envahit même votre sein... La puissance divine vous rend féconde et vous concevrez du Saint-Esprit » (cfr. St. Bernard).

O Marie, Epouse très fidèle du Saint-Esprit, regardez ma misère, ma faiblesse. Dieu vous a comblée de la plénitude de tous ses dons pour me faire comprendre que tout espérance, toute grâce, tout salut vient de vous ! Vous voyez la dureté de mon cœur, l'aveuglement de mon esprit ; aidez-moi donc, ô Vierge fidèle, à vaincre la résistance de mon orgueil, de mon égoïsme, de ma lâcheté, afin que mon âme s'ouvre totalement à l'invasion de la grâce, s'abandonne docilement à l'action de l'Esprit Saint, en suive avec promptitude les impulsions, les inspirations, les invitations.

4

MERE DE DIEU

PRESENCE DE DIEU — Sainte Mère de mon Dieu, faites-moi sentir les palpitations de votre cœur qui a battu à l'unisson du cœur de Dieu !

Méditation

1. — La maternité divine est la source de tous les privilèges de Marie. Marie est la Fille bien-aimée du Père, préservée de la faute originelle ; l'Epouse de l'Esprit Saint, dont la vertu l'a couverte de son ombre, précisément parce qu'elle a été élue pour être la Mère du Verbe incarné. Toutes les grandeurs et les gloires de Marie s'expliquent en vue de sa maternité divine ; bien plus, son existence elle-même s'éclaire par la prédestination à cet office si élevé. Si Dieu n'avait arrêté que l'Incarnation de son Fils se ferait dans le sein d'une Vierge ,nous n'aurions pas eu ce chef-d'œuvre de grâce et d'amabilité qu'est la Très Sainte Vierge, nous n'aurions pas eu son sourire, ses caresses maternelles. Nous aimons et honorons donc Marie parce qu'elle est Mère de Dieu, Mère de Jésus et, en l'aimant ainsi par rapport à Dieu, notre dévotion envers elle rend notre amour pour Dieu, pour Jésus, plus profond et plus délicat. « *Mater Dei, Mater Creatoris* », disons-nous dans les litanies : ces deux titres, qui semblent contradictoires dans leurs termes, expriment cependant une grande réalité, car Marie, bien que créature, est vraiment la Mère de son Créateur, Mère du Fils de Dieu auquel elle a donné un corps humain, fruit de sa chair et de son sang. On voit ici, mieux que jamais, comment la dignité de Marie touche le seuil de l'infini : « Dieu peut faire un monde plus grand, un ciel plus vaste, mais Il ne peut élever une pure créature plus haut que Marie, car la dignité de Mère de Dieu

est la plus élevée qui puisse être conférée à une simple créature » (cfr. St. Bonaventure).

A qui s'étonnerait qu'il soit si peu parlé de Marie dans l'Evangile, Saint Thomas de Villeneuve répond : « Que cherches-tu de plus ? N'est-il pas assez sublime de savoir qu'elle est la Mère de Dieu ? Il aurait été suffisant qu'on dise : *de qua natus est Jesus*, Jésus naquit d'elle ». En effet, ô Marie, pour vous aimer, il me suffit de savoir que vous êtes la Mère de mon Dieu.

2. — Bien que de toute éternité Dieu eût prédestiné Marie à devenir la Mère de son Fils, Il ne voulut cependant pas qu'elle le fût inconsciemment et, quand sonna l'heure de réaliser son plan, Il demanda le consentement de l'humble Vierge. L'annonce de l'Ange révèle à Marie la très haute vocation que Dieu lui réserve : « Voici que tu concevras et enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus » (Luc. I, 31). Marie interroge et l'Ange explique le mystère de la maternité divine qui s'opérera en elle, sans léser sa virginité. Que pourrait faire Marie, sinon consentir ? Ce n'est pas la première fois que sa volonté se perd en celle du Seigneur ; dès le commencement de son existence, elle a vécu dans l'état de parfaite union avec Dieu, et sa note caractéristique se trouve précisément dans la pleine uniformité de la volonté humaine et de la volonté divine. C'est pourquoi Marie donne son consentement avec tout l'amour de son âme, elle dit son *fiat* !, elle accepte volontairement et s'abandonne de plein gré à l'action de Dieu. Le mystère s'accomplit immédiatement et la Vierge porte Dieu présent en elle, non seulement spirituellement, comme toutes les âmes en état de grâce — mais aussi physiquement. Le Verbe de Dieu, dit Saint Pierre Damien, est présent en elle « par identité » de nature, puisqu'Il ne fait qu'un avec elle,

comme l'enfant avec sa mère. Identité de nature par la chair et le sang, par la vie du corps que Marie communique à son Fils ; identité de grâce par la surabondance de vie surnaturelle que le Fils communique à sa Mère ; identité d'affections, de désirs, de sentiments que le Cœur du Christ imprime dans le Cœur de Marie. Personne ne peut dire, plus que Marie : « Si je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi » (Gal. II, 20).

Mystère immense, merveilleux ! Et au fond de ce mystère, nous trouvons l'adhésion, le « oui » d'une petite créature humaine. Dieu a créé l'homme libre et c'est pourquoi, tout en désirant opérer en lui de grandes choses, Il ne veut pas le faire sans son consentement. Dieu veut nous transformer par sa grâce, nous sanctifier, mais pour le faire, Il attend notre adhésion. Lorsque ce « oui » sera plein et total, comme celui de Marie, Dieu accomplira en nous son œuvre.

Colloque

« Je vous rends grâces, Seigneur Dieu, du plus intime de mon cœur, de ce que Vous avez daigné prendre, par amour pour nous, indignes, notre nature humaine et, en naissant de la Vierge, avez voulu être nourri de lait, être recueilli dans son sein et lui être soumis, Vous qui conservez et dirigez tout ce qui existe. Vous avez daigné m'éclairer, moi, misérable, de manière que je sache que Vous avez une Mère et Vous m'accordez, à moi, très indigne ,de pouvoir et d'oser la saluer... Oh ! avec quelle dévotion mon cœur devrait s'ouvrir devant vous, Vierge Marie ! Ma bouche devrait être remplie d'une merveilleuse douceur, tandis que je vous salue, douce et bénigne Souveraine, et que je bénis le fruit de votre sein. Oh ! comment se peut-il qu'en vous saluant je ne me complaise pas au point d'oublier toutes choses pour vous et pour votre Fruit ? Et que pouvez-vous entendre plus volontiers

que la salutation qui reconnaît votre qualité de Mère de Dieu ? Vous voulez que les hommes se réjouissent en vous, afin que leur amour revienne toujours à Celui dont vous êtes la Mère, puisque vous ne désirez autre chose qu'être saluée et reconnue pour Mère de Dieu. *Ave,* donc, ô Marie, et vraiment *ave*. O admirable *ave,* qui chassez les démons, délivrez les pécheurs, réjouissez les enfants... L'Ange vous félicite, ô Vierge, le Verbe s'incarne dans votre sein et vous devenez Mère de Dieu. Ainsi, que toute créature vous chante un *ave* sans fin ! Nous devons vous saluer, ô Bienheureuse Vierge, en toute révérence, honneur et dévotion ; et vous, vous recherchez ceux qui s'approchent de vous avec révérence et dévotion. Vous les aimez, les nourrissez, les adoptez comme enfants. Oh ! bienheureux celui qui a la joie de vous avoir pour Mère, qui vous embrasse avec amour et vous imite dans ses œuvres ! Oh ! heureux celui qui fait tout ce qu'il peut pour se conformer à vous, Mère de Dieu ! Tel est certainement celui qui, ayant méprisé toute créature, s'attache à Dieu seul, son unique amour et, crucifié avec le Christ, soupire après le salut des âmes » (cfr. St. Bonaventure).

5

NOTRE MERE

PRESENCE DE DIEU — O Marie, puisque vous êtes vraiment ma mère, faites que je sois votre véritable enfant, digne de vous.

Méditation

1. — En consentant à devenir Mère du Fils de Dieu, Marie s'unissait par des liens très étroits non seulement avec la personne, mais aussi avec l'œuvre de Jésus. Elle savait

que le Sauveur viendrait au monde pour racheter le genre humain ; c'est pourquoi, en acceptant de devenir sa Mère, elle acceptait également de devenir la plus intime collaboratrice de sa mission. Et effectivement, en se donnant à Jésus, source de la grâce, Marie a collaboré de la manière la plus directe à la diffusion de la grâce dans nos âmes. « Si Jésus fut le Père de nos âmes, — dit Saint Alphonse, — Marie en fut la Mère car, en se donnant à Jésus, elle nous donna la vraie vie, et en offrant ensuite, sur le Calvaire, la vie de son Fils pour notre salut, elle nous engendra à la vie de la divine grâce ».

De même qu'une femme — Eve — avait coopéré à la perte de la grâce, ainsi, par une disposition harmonieuse de la Divine Providence, une autre femme — Marie — devait coopérer à la restitution de la grâce. Certes, la vie de la grâce nous vient de Jésus, qui en est la *source unique.* Il est l'*Unique Sauveur.* Mais, en tant que Marie L'a donné au monde et qu'elle est intimement associée à toute Sa vie et à Son œuvre, on peut bien dire que la grâce nous vient aussi de Marie. Si Jésus en est la source, Marie, comme dit Saint Bernard, en est le canal, l'aqueduc qui la conduit vers nous. Puisque Jésus a voulu venir à nous par Marie, c'est par elle aussi que toute la grâce, toute la vie surnaturelle nous parvient. « Telle est la volonté de Celui qui a établi que nous ayons *tout* par Marie » (St. Bernard). *Tout* ce que Jésus nous a mérité au sens propre, en *droit,* Marie nous l'a mérité secondairement, par mérite de *convenance.* La Sainte Vierge est donc vraiment notre Mère : en même temps que Jésus, elle nous a engendrés à la vie de la grâce, et nous pouvons la saluer en toute vérité : « Salut, Reine, *Mère* de miséricorde ; notre *vie,* notre douceur et notre espérance, salut ! ».

2. — A partir du moment où elle devint la Mère du Sau-

veur, la Très Sainte Vierge Marie nous aima tant, dit Saint Bernardin de Sienne, et elle se consacra tellement à nous procurer le salut que, « dès lors, elle nous porta dans son sein comme une Mère très aimante ». Mais, tout comme l'œuvre rédemptrice de Jésus, commencée au moment de l'Incarnation, trouve son point culminant au Calvaire où sa mort nous mérita la grâce, ainsi la maternité de Marie à notre égard devait avoir son achèvement au pied de la Croix. Tandis que Jésus mourait dans les tourments les plus atroces, son Cœur très aimant nous préparait un don exquis entre tous. Ici-bas, Il n'avait rien de plus cher que sa Mère, et cette Mère, Il voulut nous la laisser comme un précieux héritage : « Voilà ta Mère » (Jean, XIX, 27), dit-Il à Jean. En la donnant à l'Apôtre qui, en ce moment, représentait toute l'humanité, Jésus exprimait la grande réalité qui s'était effectuée dès le premier instant de son Incarnation dans le sein de la Vierge et trouvait son accomplissement là, au pied de la Croix : la maternité spirituelle de Marie à notre égard. C'est précisément alors, en effet, que Marie, en même temps que Jésus, sauvait nos âmes en offrant pour elles la divine Victime qui était sienne, puisqu'Elle était son Fils. Par cette offrande, Marie nous a obtenu la vie de la grâce, elle est donc vraiment la femme qui, dans l'ordre surnaturel, nous donne la vie ; elle est notre Mère.

« Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique pour son salut », dit l'Evangéliste (cfr. Jean, III, 16), et pareillement, déclare Saint Bonaventure, on peut dire que Marie a tellement aimé le monde qu'elle lui a donné son Fils unique, afin que, par Lui, tous aient la vie éternelle. Voilà à quel prix la Sainte Vierge est devenue notre Mère et nous ses enfants. Nous ayant engendrés à un tel prix, il est bien juste qu'elle désire que nous vivions en vrais enfants, dignes de la vie de la grâce, jaillie de la poitrine déchirée de son

Jésus et de son cœur maternel transpercé par le glaive de la douleur.

Colloque

« O bienheureuse confiance, ô refuge assuré, Vous, Mère de Dieu, Vous êtes ma Mère ! Comment pourrais-je ne pas espérer, lorsque mon salut et ma sainteté sont entre les mains de Jésus, mon Frère, et de Marie, ma Mère ? » (cfr. St. Anselme).

« O Marie, Marie, porteuse du feu d'amour, Marie, qui déversez la miséricorde ! Marie, rédemptrice du genre humain car, en revêtant de votre chair le Verbe, le monde fut racheté. Le Christ le racheta par sa Passion et vous, par la douleur de votre corps et de votre âme » (Ste Cath. de Sienne).

« O Marie, vous êtes ce jardin clos, qui renferme Celui qui donne l'être ; Dieu Lui-même est renfermé en vous, tout le ciel et toutes les créatures. Le monde entier est sauvé par le sang reçu de vous. Sans vous, ô Marie, il n'y aurait pas de paradis pour moi ; sans vous, il n'y aurait pas de Dieu pour moi...

« O Marie, qu'ils sont nombreux les dons et les grâces dont vous voulez gratifier les créatures ! Et qui ne voudrait les recevoir ? Mais c'est la persévérance à les vouloir qui fait défaut ; vous, Mère très aimante, Vous ne concédez pas de dons à vos enfants, lorsque vous voyez qu'ils en tiendraient insuffisamment compte et les gaspilleraient, car vous savez qu'il faudrait leur infliger ensuite le châtiment mérité. O Marie, vous voulez m'accorder vos dons, mais moi, je m'en prive, parce que je veux mêler mes dons aux vôtres. Je voudrais vos grâces, mais en même temps garder ma volonté propre, et de cette manière, je ne peux les recevoir. Je voudrais votre bienveillance, mais aussi l'amour et la bonté particulière des créatures, ce qui ne se peut. Je voudrais votre

amour et mon amour-propre, mais cette conciliation est impossible. Je voudrais habiter sous votre manteau et aussi sous le manteau de mes aises. Mais, comme le disait votre Fils, il n'est pas juste qu'il y ait des membres délicats sous un chef couronné d'épines. Et il n'est pas juste non plus que vos enfants recherchent leurs aises sous votre manteau, très douce Mère, qui vous êtes tellement méprisée vous-même.

« O Marie, que pourrais-je vous offrir et vous donner qui vous soit agréable ? Si je vous offre ma volonté, je crains qu'elle ne vous plaise pas, parce qu'elle n'est pas conforme à la volonté de Dieu. Si je vous offre mon intelligence, elle n'est pas éclairée ; si c'est mon cœur, il n'est pas pur. Je vous offre le Cœur de votre Fils Unique, et je ne puis vous offrir de plus grand don » (cfr. Ste Marie-Mad. de' Pazzi).

6

LA PRIERE EFFICACE

5e Dimanche après Pâques

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, faites-moi comprendre que ma prière est nulle si elle ne s'appuie pas sur Vous ; qu'elle est vaine, si je ne la traduis pas en œuvres.

Méditation

1. — Dans l'Evangile de la Messe — tiré, aujourd'hui encore, du discours de Jésus après la dernière Cène (Jean, XVI, 23-30) — l'Eglise continue à nous préparer à l'Ascension et à la Pentecôte. « Je suis sorti du Père et venu dans le monde, dit Jésus ; maintenant, Je quitte le monde, et Je vais au Père » ; voilà l'annonce de sa prochaine Ascension. Arrivé désormais au terme de son ministère parmi les hommes, Jésus nous en fait la synthèse : un grand voyage du Père au monde et du monde au Père. Ainsi revient cette

idée de « pèlerinage » que chaque chrétien doit appliquer à sa vie au point de la considérer comme « une nuit à passer dans une mauvaise hôtellerie (TJ. Ch. XVII, p. 795), le cœur tourné vers la radieuse aurore de la vie éternelle.

« L'heure vient où Je ne vous parlerai plus en figures ; je vous entretiendrai du Père en toute clarté ». Telle est l'annonce de la Pentecôte : par l'entremise de l'Esprit Saint, Jésus illuminera ses Apôtres, leur faisant comprendre clairement les Mystères divins, de sorte que le Père ne sera plus inconnu pour eux. Tout ce que nous pouvons étudier et connaître des choses de Dieu est lettre morte, si l'Esprit Saint ne nous en donne l'intelligence. C'est une raison de plus pour comprendre combien nous avons besoin de Lui et pour désirer sa venue.

En outre, l'Evangile d'aujourd'hui nous propose un autre sujet. Jésus, qui avait parlé bien des fois aux Apôtres de la prière et de la manière de prier, leur communique à présent le secret de la prière efficace : « Ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom ». Jésus s'en va, mais Il leur indique un moyen efficace pour trouver accès auprès du Père : se présenter en son nom, au nom de l'Homme-Dieu qui, s'étant immolé pour la gloire du Père et notre salut, mérite d'être toujours exaucé en raison de sa piété « *pro sua reverentia* » (Hebr. V, 7).

2. — Prier « au nom de Jésus », signifie pratiquement la conviction que nos prières, comme du reste toutes nos bonnes œuvres, sans exception, n'ont aucune valeur si elles ne se fondent sur les mérites infinis de Jésus. Il faut donc être persuadés que, quoi que nous fassions ou quelle que soit notre prière, nous sommes toujours « de pauvres serviteurs » (Luc. XVII, 10) n'ayant par nous-mêmes rien de satisfaisant, et que tout ce qui en nous, a quelque valeur, nous vient du

Crucifié. La première condition de la prière faite « au nom de Jésus » est, par conséquent, l'humilité, un sentiment toujours plus profond et réaliste de notre néant. Mais la seconde condition est une confiance illimitée dans les mérites infinis de Jésus qui dépassent notre indigence, notre misère, nos nécessités. Jamais nous ne pourrons demander trop en son nom ; nous ne serons jamais trop hardis en implorant la plénitude de la grâce divine sur nos âmes, en aspirant à la sainteté — cachée, peut-être, mais authentique — étant donné tout ce qu'Il nous a mérité. Il n'est infidélité ou faute, tendance mauvaise ou misère sincèrement détestée, que le Sang de Jésus ne puisse laver, purifier, pardonner ; il n'est pas de faiblesse qu'Il ne puisse guérir, fortifier, transformer. Il n'est pas de créature de bonne volonté, si faible et insignifiante soit-elle qui, au nom de Jésus, ne puisse aspirer à la sainteté.

Mais, afin que notre prière soit efficace, une troisième condition est requise : notre vie doit correspondre à notre prière, notre foi se traduire en bonnes œuvres. « Mettez la Parole en pratique. Ne soyez pas seulement des auditeurs qui s'abusent eux-mêmes ! Qui écoute la Parole sans la mettre en pratique ressemble à un homme qui observe sa physionomie dans un miroir. A peine s'est-il observé qu'il part et oublie comment il était ». Cette forte exhortation de Saint Jacques, que l'Epître du jour (I, 22-27) nous fait relire, est un pressant rappel du caractère concret de la vie chrétienne. Inutile est la prière, vaine la confiance en Dieu, si nous n'y joignons pas nos efforts généreux pour accomplir tous nos devoirs, pour vivre à la hauteur de notre vocation. Nous pouvons et devons tout espérer par le nom de Jésus, mais Il nous demande l'effort continuel pour Lui être totalement fidèles.

Colloque

« Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Vous qui êtes clément, usez envers moi de miséricorde, car je Vous offre pieusement ce que je pourrais trouver de plus précieux ; tout ce qu'il me fut donné de trouver de plus cher pour Vous, je Vous le présente en suppliant. Il ne me reste rien que je n'aie offert à votre Majesté ; il ne me reste rien, désormais, à ajouter, puisque je Vous ai envoyé mon espérance, mon avocat, votre Fils bien-aimé. J'ai envoyé votre glorieux Fils comme Médiateur entre Vous et moi, je Vous L'ai envoyé comme intercesseur par lequel j'espère obtenir le pardon. Je Vous ai envoyé ce Verbe que Vous avez donné pour réparer mes fautes, et je Vous expose la Passion que votre très saint Fils a endurée pour moi. Telle est la sainte victime que je Vous offre pour Vous apaiser, afin que Vous me soyez propice. Mon injustice est grande, en vérité, mais bien plus grande est la justice de mon Sauveur. Autant Dieu est supérieur à l'homme, autant ma malice est inférieure à sa bonté, tant en qualité qu'en quantité.

« Quelle faute l'homme pourrait-il avoir commise qui n'ait été expiée par le Fils de Dieu fait Homme ? Quel est l'orgueil qui puisse se gonfler assez démesurément, pour n'être pas abattu par tant d'humilité ? En vérité, ô mon Dieu, si l'on pesait les délits de l'homme pécheur, et la grâce du Dieu Rédempteur, on trouverait que la différence égale non seulement la distance de l'orient à l'occident, mais celle qui sépare l'enfer du plus haut des cieux. Créateur excellent de la lumière, ah ! par les douleurs immenses de votre Fils bien-aimé, pardonnez-moi mes péchés ! Faites, ô Seigneur, que sa piété vainque mon impiété ; que sa modestie paye pour ma perversité ; que mon irascibilité soit dominée par sa mansuétude. Puisse son humilité détruire mon orgueil, sa patience, mon impatience, sa bénignité, ma dureté, son obéis-

sance, ma désobéissance, sa tranquillité, mon inquiétude, sa douceur, mon amertume ! Que sa charité efface ma cruauté ! » (St. Augustin).

7

VIE MARIALE

PRESENCE DE DIEU — O Marie, très douce Mère, je veux vivre avec vous comme l'enfant avec sa mère.

Méditation

1. — La grande place qu'occupe Marie, en sa qualité de Mère de Dieu, dans l'œuvre de notre sanctification, justifie pleinement le désir d'une vie d'intimité avec elle. Comme l'enfant reste volontiers auprès de sa mère, ainsi le chrétien tient à vivre avec Marie, et à cette fin se sert de nombreux petits moyens pour garder son souvenir en éveil. Il cherche par exemple, à avoir son image sous les yeux, s'accoutumant à la saluer avec amour toutes les fois qu'il la rencontre. Mais ensuite, par le regard de la foi, il va beaucoup plus loin que l'image, et atteint Marie *vivante* dans la gloire, elle qui, par la vision béatifique, nous voit, nous suit, connaît tous nos besoins, nous aide par son secours maternel ; et ainsi, au moyen de la foi, l'âme se tient en contact continuel avec Marie. Spontanément, alors, elle multiplie, durant le jour, les petites pratiques de piété en son honneur, les prières, les invocations jaculatoires, et tout cela concourt à intensifier ses rapports avec elle. Le samedi, le mois de mai, les nombreuses fêtes mariales : autant d'occasions pour se souvenir d'elle tout particulièrement, méditer ses prérogatives, contempler ses beautés, faire croître toujours davantage son amour pour elle. Il est impossible, en effet, de contempler la douce figure de Marie, sans se sentir porté à l'aimer, sans

ressentir le besoin de lui prouver la réalité de cet amour, en cherchant à lui faire plaisir, c'est-à-dire à vivre comme ses véritables enfants. De cette manière la vie « mariale » ou d'intimité avec Marie, peut pénétrer tout l'ensemble de notre vie « chrétienne » et nous conduire à une plus grande fidélité dans l'accomplissement de tous nos devoirs, car rien ne peut faire davantage plaisir à notre Mère que de nous voir accomplir avec amour la volonté de son Fils. D'autre part, la vie chrétienne, vécue de la sorte sous le regard maternel de Marie, acquiert cette douceur qui naît spontanément de la compagnie continuelle d'une Mère très douce nous entourant d'attentions.

2. — Un autre aspect de la vie mariale est l'imitation de Marie. Jésus seul est la « voie » qui conduit au Père, Il est l'unique *modèle* ; mais qui ressemble mieux à Jésus que Marie ? Qui, plus que Marie, porte en soi les sentiments mêmes du Christ ? « O Notre-Dame, s'exclame Saint Bernard, Dieu demeure en vous et vous en Lui. Vous Le revêtez de la substance de votre chair, et Lui vous couvre de la gloire de sa Majesté ». En demeurant dans le sein très pur de la Vierge, Jésus l'a revêtue de Lui-même, lui a communiqué ses perfections infinies, a répandu en elle ses sentiments, ses désirs, ses affections, ses divins vouloirs ; et Marie, qui s'est abandonnée totalement à son action, a été pleinement transformée en Lui, au point de devenir Sa copie la plus fidèle. « Marie, chante la liturgie, est l'image la plus parfaite du Christ, reproduite au vif par l'Esprit Saint ». L'Esprit Saint, qui est l'Esprit de Jésus, prend une pleine possession de l'âme très pure et très douce de Marie, Il y a sculpté, de la façon la plus parfaite et délicate, tous les traits, toutes les caractéristiques de l'âme du Christ. Dès lors, on peut bien dire qu'imiter Marie, c'est imiter Jésus. Telle est la raison

pour laquelle nous la choisissons comme modèle. De même que nous n'aimons pas Marie pour elle-même, mais en relation avec le Christ dont elle est la Mère, ainsi nous ne l'imitons pas pour elle-même mais pour le Christ, dont elle est l'image la plus fidèle. Jésus est l'unique voie qui nous conduise au Père, et Marie, le chemin le plus sûr et le plus aisé pour arriver à Jésus. En incarnant en Lui-même les perfections du Père, Jésus nous en a rendu l'imitation possible, et Marie, en retraçant en elle les perfections de Jésus, nous les a rendues plus accessibles, les a mises davantage à notre portée. D'autre part, personne ne peut nous dire mieux qu'elle : « Montrez-vous mes imitateurs » (I Cor. IV, 16). Et puisque Jésus est venu à nous par Marie, il est juste que nous allions par elle à Jésus.

Colloque

« O Mère très douce, vous m'appelez et me dites : Si quelqu'un est petit, qu'il vienne à moi. Les enfants ont toujours sur les lèvres le nom de leur mère, et ils l'appellent à chaque danger, frayeur ou difficulté. O très douce Mère, ô Mère très aimante, vous désirez que, pareil au petit enfant, je vous appelle toujours, que j'aie sans cesse recours à vous... Permettez donc que je vous invoque continuellement et vous dise : O ma Mère, Mère très aimable ! Ce nom me console entièrement, m'attendrit, me rappelle l'obligation que j'ai de vous aimer. Ce nom me porte à me confier à vous. Ma Mère, c'est ainsi que je vous appelle et veux vous appeler toujours. Après Dieu, vous êtes mon espérance, mon refuge, mon amour en cette vallée de larmes. O ma douce Reine et Mère, ravissez les cœurs de vos enfants par l'amour que vous leur témoignez. Ravissez également, je vous en prie, mon pauvre cœur qui désire tellement vous aimer. Vous, ô ma Mère, avez charmé un Dieu par votre beauté, et L'avez fait descendre

du ciel dans votre sein. Et moi, je vivrais sans vous aimer ? Non, je n'aurai de repos que si j'ai la certitude d'avoir envers vous, ma Mère, un véritable amour, un amour constant et tendre. Je veux vous aimer, ô très douce Mère, mais je crains, en même temps, de ne pas bien vous aimer, car j'entends dire que l'amour rend les amants semblables aux personnes aimées... Or, je me vois si dissemblable de vous ! Serait-ce donc un signe que je ne vous aime pas ? Vous êtes si pure, et moi si impur ! Si humble, et moi si orgueilleux ! Si sainte, et moi si unique ! Mais puisque vous m'aimez, rendez-moi semblable à vous ; c'est là ce que vous devez faire, ô Marie. Vous avez la puissance de changer les cœurs, prenez donc le mien et transformez-le. Montrez au monde combien est grand votre pouvoir en faveur de ceux que vous aimez ! Sanctifiez-moi et faites que je sois votre digne fils ». (cfr. St. Alphonse).

8

L'HUMILITE DE MARIE

PRESENCE DE DIEU — O Marie, la plus humble de toutes les créatures, rendez mon cœur humble.

Méditation

1. — « Il n'est pas difficile, dit Saint Bernard, d'être humble dans une vie obscure, mais se garder tel au milieu des honneurs est une vertu vraiment rare et belle ». La Très Sainte Vierge Marie fut certainement la femme la plus honorée par Dieu, la plus élevée au-dessus de toutes les créatures, et cependant, aucune créature ne s'abaissa et ne s'humilia autant qu'elle. Il semble presque qu'entre Marie et Dieu se soit établi une rivalité : plus Dieu l'élève,

plus elle s'abaisse dans son humilité. L'Ange la salue « comblée de grâce », et Marie « fut bouleversée » (Luc. I, 28 et 29). « Elle se troubla — explique Saint Alphonse — car étant pleine d'humilité, elle avait horreur de toute louange à son adresse et désirait que Dieu seul fut loué ». L'Ange lui révèle la grande mission que le Très-Haut lui a confiée, et Marie se déclare « la servante du Seigneur » (Luc. I, 38). Son regard ne s'arrête pas sur l'honneur immense qui lui reviendra d'avoir été choisie entre toutes les femmes pour être la mère du Fils de Dieu, mais elle contemple, émerveillée, le grand mystère d'un Dieu qui veut s'incarner dans le sein de sa pauvre créature. Si Dieu veut descendre si bas, au point de se donner à elle comme Fils, jusqu'où ne devra pas s'abaisser sa petite servante ? Et plus elle comprend la grandeur du mystère, l'immensité du don divin, plus aussi elle s'humilie, s'abîmant dans son néant. L'attitude est identique, lorsque Elisabeth la salue : « Tu es bénie entre les femmes » (Luc. I, 42) ; ces mots ne l'étonnent pas, car elle est déjà Mère de Dieu et, cependant, elle demeure fixée dans son humilité profonde : elle attribue tout au Seigneur dont elle chante la miséricorde, en confessant la condescendance avec laquelle « il a jeté les yeux sur son humble servante » (ib. 48). Dieu a opéré en elle de grandes choses, elle le sait et le reconnaît, mais au lieu de s'en vanter, elle fait tout tourner à Sa gloire. Et Saint Bernardin s'exclame avec raison : « De même qu'aucune créature, après le Fils de Dieu, n'a été élevée en dignité et grâce à l'égal de Marie, ainsi n'en est-il aucune qui soit descendue aussi bas dans l'abîme de son humilité ». Tel est l'effet que doivent produire les grâces et les faveurs divines : nous rendre toujours plus humbles, plus conscients de notre néant.

2. — « S'il ne t'est pas possible d'égaler Marie en candeur,

dit Saint Bernard, imite au moins son humilité. La chasteté parfaite est glorieuse, mais l'humilité, nécessaire ; une simple invitation s'adresse à la première : « comprenne qui pourra » (Matt. XIX, 12) ; pour la seconde, c'est un commandement absolu : « si vous ne retournez à l'état des enfants, vous ne pourrez entrer dans le Royaume des cieux » (Matt. XVIII, 3). La virginité, par conséquent, sera récompensée : l'humilité, exigée. On peut se sauver sans la virginité, mais non sans l'humilité. Et la virginité même de Marie n'aurait pas été agréable à Dieu sans l'humilité. Marie plut à Dieu, certes, par sa virginité, mais elle devint mère par son humilité ».

Les qualités et les dons les plus précieux, comme la pénitence, la pauvreté, la virginité, l'apostolat, même la vie de consécration à Dieu et jusqu'au Sacerdoce, sont stériles s'ils ne sont pas unis à une humilité sincère ; bien plus, sans humilité, ils peuvent mettre sérieusement en danger l'âme qui en jouit. Lucifer était chaste mais non humble, et l'orgueil fut sa ruine. Plus est élevée la place que nous occupons dans la vigne du Seigneur, plus est haute la vie de perfection que nous menons, plus est importante la mission que Dieu nous a confiée, et plus aussi nous avons besoin d'enfoncer bien bas les racines de l'humilité. La maternité de Marie a été le fruit de son humilité — *humilitate concepit* ; — de même, la fécondité de notre vie intérieure, de notre apostolat, dépendra de l'humilité et lui sera toujours proportionnée. Il n'y a que Dieu, en effet, qui puisse accomplir en nous et par nous de grandes choses, mais Il ne le fera que s'Il nous trouve absolument humbles. Seule l'humilité est le terrain fertile et propre à faire fructifier les dons du Seigneur et, d'autre part, c'est toujours l'humilité qui nous attire les grâces et les faveurs divines. « Il n'y a pas de dame, dit Sainte Thérèse de Jésus, qui oblige le Roi divin à se rendre, comme l'humilité. C'est

elle qui l'a fait descendre du ciel dans le sein de la Vierge » (Ch. XVII, p. 635).

Colloque

« O Vierge ! Tige glorieuse, à quelle hauteur sublime élevez-vous votre corolle ? Jusqu'à Celui qui est assis sur le trône, jusqu'au Seigneur de majesté. Je ne m'en étonne pas, puisque vous jetez profondément en terre les racines de l'humilité. Je vous salue, Marie, pleine de grâce. Vous êtes vraiment pleine, car vous plaisez à Dieu, aux Anges, aux hommes ; aux hommes par votre maternité, aux Anges par votre virginité, à Dieu par votre humilité. C'est par votre humilité que vous attirez sur vous les regards du Seigneur, de Celui qui se penche sur les humbles, tandis qu'Il regarde de loin les superbes. Comme les yeux de Satan se fixent sur tout ce qui est élevé, ainsi les yeux du Seigneur se fixent sur tout ce qui est bas » (cfr. St. Bernard).

O Mère très humble, accordez-moi l'humilité, afin que le Seigneur daigne tourner ses yeux vers moi. Il n'est rien en mon âme qui puisse L'attirer, rien de sublime, rien qui soit digne de sa complaisance, rien de vraiment bon et vertueux, et s'il s'y trouve quelque bien, il est tellement mélangé de misères, il est si faible et déficient qu'il ne mérite même pas ce nom. Qu'est-ce qui pourra donc attirer votre grâce sur ma pauvre âme, ô Seigneur ? « Où dirigerez-Vous votre regard, sinon vers celui qui est humble et dont le cœur est contrit » (cfr. Is. LXVI, 2). O Seigneur, faites donc que je sois celui-là ; rendez-moi humble, par les mérites de votre très humble Mère.

« O Marie, si vous n'aviez pas été humble, l'Esprit Saint ne serait pas descendu sur vous et vous ne seriez pas devenue mère... » (cfr. St. Bernard). De même, si je ne suis humble, le Seigneur ne m'accordera pas sa grâce, l'Esprit Saint ne

descendra pas sur moi et ma vie demeurera stérile. Faites donc, ô Vierge sainte, que votre humilité, si agréable à Dieu, m'obtienne le pardon de mon orgueil et un cœur vraiment humble.

9

LA FOI DE MARIE

PRESENCE DE DIEU — O ma Mère, apprenez-moi à croire fermement en Dieu, à me confier entièrement en Lui.

Méditation

1. — En faisant siennes les paroles de Sainte Elisabeth, l'Eglise adresse à Marie cette très belle louange : « Bienheureuse celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur ! » (Luc. I, 45). En effet, de grandes choses s'accompliront en Marie, et elle eut le grand mérite d'y croire. Sur la parole de Dieu, annoncée par l'Ange, elle crut qu'elle deviendrait mère sans perdre sa virginité : elle, si humble, crut qu'elle deviendrait vraiment la mère de Dieu, que le fruit de son sein serait réellement le Fils du Très-Haut. Elle adhéra, dans une confiance totale, à tout ce qui lui fut révélé, sans hésiter le moins du monde devant un plan qui bouleversait tout l'ordre naturel : une mère vierge, une créature Mère de son Créateur. Elle crut lorsque l'Ange lui parla, mais elle continua à croire aussi quand l'Ange la laissa seule et qu'elle se trouva dans les humbles conditions d'une femme quelconque, sur le point de devenir mère. « La Vierge, dit Saint Bernard, si petite à ses propres yeux, n'en fut pas moins magnanime dans sa foi en la promesse de Dieu ; elle qui ne se croyait rien d'autre qu'une pauvre servante, n'a jamais eu le moindre doute sur sa vocation à cet incompréhensible mystère, à ce

merveilleux échange, à cet insondable sacrement, et elle crut fermement qu'elle deviendrait la vraie mère de l'Homme-Dieu ».

La Sainte Vierge nous enseigne à croire en notre vocation à la sainteté, à l'intimité divine ; nous y avons cru quand Dieu nous l'a révelée dans la clarté de la lumière intérieure, confirmée par la parole de son Ministre ; mais nous devons y croire encore lorsque nous nous sentons seuls, dans l'obscurité, les difficultés qui tentent de nous ébranler, de nous décourager. Dieu est fidèle, Il ne fait pas les choses à moitié ; Il parachèvera son œuvre en nous, pourvu que nous ayons une confiance totale en Lui.

2. — Il serait peu véridique de s'imaginer que, pour la Très Sainte Vierge, les Mystères divins furent si bien dévoilés, et la Divinité de son Jésus tellement évidente, qu'elle n'aurait plus eu besoin de croire. Exception faite pour l'Annonciation et les faits qui environnèrent la naissance de Jésus, nous ne trouvons pas en sa vie de manifestations extraordinaires du surnaturel. Elle vécut de pure foi, exactement comme nous, en se fondant sur la parole de Dieu. Les mystères divins eux-mêmes, qui s'accomplirent en elle et autour d'elle, demeurèrent habituellement cachés sous le voile de la foi, empruntant l'allure extérieure commune aux diverses circonstances de la vie ordinaire ; bien plus, ils se dérobèrent souvent à sa vue, sous des aspects très obscurs et déconcertants, telles, par exemple, l'extrême pauvreté dans laquelle naquit Jésus, la nécessité de fuir en exil pour Le sauver, Lui, le Roi du ciel, de la furie d'un roi terrestre, les privations enfin, pour Lui procurer le strict nécessaire, qui vint même quelquefois à manquer. Mais Marie n'a jamais douté que cet Enfant faible et impuissant, qui avait besoin de soins maternels et de protection, comme tous les autres

enfants, ne fût le Fils de Dieu. Elle a toujours cru, même lorsqu'elle ne comprenait pas. Ainsi en fut-il, par exemple, lors de la disparition imprévue de Jésus, demeuré au Temple, à l'âge de douze ans, à l'insu des siens. Saint Luc fait remarquer que lorsque l'Enfant en expliqua le motif, alléguant la mission qui Lui était confiée par le Père Céleste, Marie et Joseph « ne comprirent pas la parole qu'il venait de leur dire » (II, 50). Si Marie avait la certitude que Jésus était le Messie, elle ne savait cependant pas de quelle manière Il accomplirait sa mission ; ainsi, ne comprit-elle pas, au moment même, quelle relation pouvait exister entre la volonté divine et le fait de s'attarder au Temple. Toutefois, elle n'interrogea pas davantage : elle savait que Jésus était son Dieu et cela lui suffisait ; elle était sûre, absolument sûre de Lui.

L'âme de foi ne s'attarde pas à examiner la conduite de Dieu et, tout en ne comprenant pas, elle croit et suit aveuglément les dispositions de la volonté divine. Quelquefois, nous nous arrêtons, dans notre vie spirituelle, parce que nous voulons trop comprendre, trop scruter les desseins de Dieu sur notre âme. Le Seigneur ne nous demande pas de comprendre, mais de croire de toutes nos forces.

Colloque

« O Marie, couvrez-moi de votre ombre, et je serai calme et confiant. Accompagnez-moi sur mon chemin et conduisez-moi par des traverses secrètes. La souffrance ne m'épargnera pas, mais vous en exciterez la faim, comme d'un aliment indispensable. O Marie, Marie ! Votre nom est un miel et un baume pour mes lèvres. Marie, Marie ! Ave Maria ! Qui peut vous résister ? Qui se perdra avec l'Ave Maria ? Marie, Marie ! Vous êtes la Mère des petits, la santé des faibles, l'étoile des tempêtes... O Marie ! Marie ! Si je suis sans

secours, sans courage, sans consolations, je cours vers vous et crie : Ave Maria ! Vous êtes la consolation des esclaves, le courage des petits, la puissance des faibles, Ave Maria ! Lorsque je prononce votre nom, tout mon cœur est enflammé, Ave Maria ! Allégresse des Anges, nourriture des âmes, Ave Maria ! » (cfr. le Serv. de Dieu Mr. l'Abbé Poppe).

Oui, ô Marie, conduisez-moi par le raccourci de la pleine confiance en Dieu. O vous, qui êtes bienheureuse pour avoir cru, augmentez ma foi, rendez-la ferme, inébranlable, invincible. C'est à votre foi que nous sommes redevables de l'accomplissement des promesses du Seigneur ; faites-moi partager cette foi, afin que je croie en Lui, à ses paroles, à ses promesses, à ses invitations, sans l'ombre d'un doute, sans hésitation, sans incertitude. Le doute m'arrête, l'hésitation me paralyse, l'incertitude me rogne les ailes... O Marie, faites que je croie pleinement, afin que je puisse me donner totalement à Dieu, adhérant à tous ses plans, acceptant les yeux fermés n'importe quelle disposition de la divine Providence. Donnez-moi de croire, afin que je puisse défier les tempêtes avec courage, m'abandonner pleinement à l'action du Seigneur, et avancer avec confiance dans la voie de la sainteté. Si vous êtes avec moi, ô Marie, je ne craindrai rien ; la force de votre foi sera le soutien et le refuge de la mienne, si faible et languissante.

10

L'ASCENSION DU SEIGNEUR

PRESENCE DE DIEU — O Jésus, qui montez au ciel, faites que j'habite, moi aussi, par le cœur, dans les cieux.

Méditation

1. — La pensée centrale de la liturgie de ce jour est

d'élever nos cœurs vers le ciel, afin de commencer à habiter, en esprit, là où Jésus nous a précédés : « L'Ascension du Christ, dit Saint Léon, est notre propre élévation ; et le corps a l'espoir d'être un jour là où l'a précédé son glorieux Chef » (BR). En effet, le Seigneur avait déjà dit, dans le discours après la dernière Cène : « Je vais vous préparer une place. Et quand je serai allé vous préparer une place, je reviendrai vous prendre avec moi, afin que là où je suis, vous soyez, vous aussi » (Jean, XIV, 2 et 3). L'Ascension est donc une fête de joyeuse espérance, de suave avant-goût du ciel ; en y entrant, Jésus, notre Chef, nous a donné le droit de Le suivre un jour ; et même, nous pouvons dire, avec Saint Léon que, « en la personne du Christ, nous avons pénétré au plus haut des cieux » (BR). De même qu'en Jésus Crucifié nous sommes morts au péché, et que nous sommes ressuscités à la vie de la grâce dans le Christ ressuscité, ainsi sommes-nous également montés au ciel par l'Ascension de Jésus. Cette participation vitale aux mystères du Christ est la grande conséquence de notre incorporation à Lui. Etant notre Chef, nous sommes totalement dépendants de Lui, nous, ses membres, et intimement liés à son sort. « Dieu, qui est riche en miséricorde, enseigne Saint Paul, à cause du grand amour dont Il nous a aimés, nous a fait revivre dans le Christ. Avec lui Il nous a ressuscités et fait asseoir aux cieux, dans le Christ Jésus » (Eph. II, 4-6). Le droit au ciel est acquis, la place est prête ; à nous de vivre de manière à l'occuper un jour. Entretemps, il nous faut réaliser la belle prière que la liturgie nous met sur les lèvres : « Accordez-nous, ô Dieu tout-puissant, d'habiter, nous aussi, en esprit, dans la céleste demeure » (Collecte). « Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » (Mat. VI, 21), a dit autrefois Jésus. Si Jésus est vraiment notre *trésor,* notre cœur ne pourra être que près de Lui, au ciel. Telle est la

grande aspiration de l'âme chrétienne, si bien exprimée dans l'hymne des Vêpres de la fête : « O Jésus, soyez l'aspiration de nos cœurs, la joie de nos larmes, le doux fruit de notre vie » (BR).

2. — Mais à côté de l'espérance et de la joyeuse attente du ciel, la fête de l'Ascension a aussi sa note de mélancolie. Devant le départ définitif de Jésus, les Apôtres durent être pris d'un sentiment de désarroi : la détresse de celui qui voit s'éloigner pour toujours l'ami et le soutien le plus cher, et se retrouve seul devant les difficultés de la vie. Le Seigneur vit l'état d'âme des siens, et voici qu'Il les console une nouvelle fois, leur promettant la venue de l'Esprit Saint, l'Esprit consolateur : « Il leur enjoignit, lisons-nous dans l'Epître, (Act. I, 1-11), de ne pas quitter Jérusalem, mais d'y attendre ce que le Père avait promis... C'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés sous peu de jours ». Mais cette fois encore, les Apôtres ne comprirent pas ! — Comme ils avaient besoin d'être éclairés et transformés par l'Esprit Saint pour être capables d'accomplir la grande mission qui allait leur être confiée ! Car Jésus reprit : « Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins... jusqu'aux confins de la terre ». Mais pour le moment, ils sont là, autour du Maître, faibles, craintifs, perplexes, un peu comme des enfants qui voient partir leur mère pour un pays lointain et inconnu. En effet, tandis que leurs regards sont rivés sur Lui, Jésus s'élève et une nuée le dérobe à leurs yeux. Il faut que deux Anges viennent calmer leur grand émoi et les rappeler à la réalité du fait accompli. Alors, se confiant dans la parole de Jésus, qui est désormais leur unique soutien, ils retournent à Jérusalem et s'enferment au Cénacle pour attendre, dans la prière, l'accomplissement de la promesse. C'est la première

neuvaine préparatoire à la Pentecôte : « Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière... avec Marie, Mère de Jésus » (Act. I, 14).

Retraite, recueillement, prière, accord entre nos frères, union avec Marie, telles sont les caractéristiques de la neuvaine qui doit nous préparer, nous aussi, à la venue de l'Esprit Saint.

Colloque

« O mon Dieu, ô mon Dieu, ô mon Jésus, Vous Vous en allez et Vous Vous séparez de nous ! Oh ! quelle sera l'allégresse du ciel ! Mais nous, nous restons ici-bas sur cette terre. O Verbe éternel, que Vous a fait la créature, pour que Vous opériez tant de merveilles et montiez à présent au ciel, pour sa plus grande gloire ? Dites-moi, que Vous a-t-elle fait, pour que Vous l'aimiez tant ? Que Vous a-t-elle donné ? Que cherchez-Vous auprès d'elle ? Vous l'aimez tellement que Vous Vous donnez Vous-même à elle, Vous qui êtes le Tout, — car hors de Vous, il n'est rien. Vous attendez d'elle toute sa volonté et toute son intelligence, puisqu'en Vous les donnant, elle Vous offre tout ce qu'elle a. O Sagesse infinie, ô Bonté suprême, ô Amour, ô Amour si peu connu, moins encore aimé, et possédé par un si petit nombre ! Oh ! qu'elle est grande notre ingratitude, elle qui se trouve à la racine de tout mal ! O pureté, si peu connue et si peu désirée ! O mon Epoux, ô mon Epoux, à présent que Vous êtes avec votre Humanité au ciel, assis à la droite du Père Eternel, créez en moi un cœur pur et renouvelez en moi la droiture de l'esprit » (Ste M.-Mad. de' Pazzi).

« Hélas ! Seigneur, qu'il est long cet exil, et comme le désir de Vous voir le rend plus pesant encore ! O Seigneur, que peut faire une âme captive dans cette prison ?... Mais je désire Vous contenter. Me voici, Seigneur ! S'il m'est

nécessaire de vivre encore pour Vous servir en quelque chose, je ne refuse aucune des croix qui peuvent m'attendre sur terre. Mais, hélas ! Seigneur, hélas ! ce ne sont que des paroles, je suis incapable d'autre chose ; mais que mes désirs du moins, mon Dieu, aient quelque valeur devant Vous, et puissiez-Vous ne pas considérer mon peu de mérite !

Ah ! Bien pauvres sont toujours mes services, mon Dieu, même si je Vous les rendais en grand nombre ! Et alors, pourquoi resterais-je en cette vie si pleine de misères ? Uniquement pour accomplir votre volonté. Pourrait-il y avoir plus grand profit ? Espère donc, ô mon âme, espère. Veille avec sollicitude, car tu ignores le jour et l'heure. Tout passe rapidement, bien que ton désir rende long un temps qui est court. Songe que plus tu combattras, plus tu donneras de preuves d'amour à ton Dieu, et plus tu jouiras ensuite de ton Bien-Aimé dans un bonheur et une félicité sans fin » (cfr. TJ. Ex. XV, pp. 1478-1479).

11

L'ESPERANCE DE MARIE

PRESENCE DE DIEU — O Marie, Mère de la bonne espérance, enseignez-moi la voie de la pleine confiance en Dieu.

Méditation

1. — Dans le *Magnificat* — ce cantique jailli du cœur de Marie, lors de sa rencontre avec sa cousine Elisabeth — nous trouvons une expression particulièrement révélatrice de l'attitude intérieure de la Vierge : « Mon âme exalte le Seigneur... parce qu'il a jeté les yeux sur son humble servante » (Luc. I, 46-48). Au moment où Marie les prononçait, ces mots révélaient les « grandes choses » que Dieu avait opérées en elle ; mais, considérés dans le cadre de sa

vie, ils expriment le mouvement constant de son cœur qui, pleinement conscient de son néant, savait se lancer en Dieu avec l'espérance la plus entière en son secours. Personne n'eut, plus que Marie, la *science* concrète et pratique de son propre néant ; elle savait que tout son être, tant naturel que surnaturel, retomberait irrévocablement dans le néant si Dieu ne le soutenait instant par instant. Elle savait que tout ce qu'elle était, tout ce qu'elle avait, ne lui appartenait nullement, mais venait de Dieu, était un pur fruit de sa libéralité. La grande mission, les privilèges merveilleux reçus du Très-Haut, ne l'empêchaient pas du tout de voir et de sentir sa « bassesse ». Mais loin de la déconcerter et de la décourager — comme il nous arrive souvent lorsque nous constatons notre nullité et notre misère — cela lui servait de point d'appui pour s'élancer vers Dieu dans un élan d'espérance. Et même, plus elle avait conscience de son néant et de son impuissance, plus son âme s'élevait dans l'espérance. Voilà pourquoi, telle une vraie pauvre en esprit, elle ne se fiait pas dans ses propres ressources, capacités, mérites, mais mettait en Dieu seul toute sa confiance. Et Dieu, qui « rassasie de biens les affamés et renvoie les riches les mains vides » (cfr. Luc. I, 53), a rassasié sa « faim » et exaucé ses espérances, non seulement en la remplissant de ses dons, mais en se donnant à elle dans toute sa plénitude.

2. — L'espérance de Marie a été vraiment *absolue*. Nous en avons un exemple typique dans sa conduite envers Joseph lorsque celui-ci, ayant discerné en elle les signes d'une maternité dont il ignorait l'origine, « résolut de la répudier sans bruit » (Mat. I, 19). Marie eut certainement l'intuition de l'état d'âme de son très pur époux, des doutes qui auraient pu traverser son esprit, ainsi que du risque qu'elle courait elle-même d'être abandonnée, alors que l'Ange ne lui avait

rien dit qui eût pu la rassurer sur ce point si délicat. Toutefois, pleine d'espérance dans le secours divin, elle ne voulut d'aucune façon révéler son secret. « Votre force est dans une parfaite confiance » (cfr. Is. XXX, 15), a dit l'Esprit Saint par la bouche d'Isaïe, et cette sentence trouve sa plus belle réalisation dans l'attitude de Marie. Elle se tait, sans chercher à se justifier devant Joseph ; elle se tait parce qu'elle est pleine d'espérance en Dieu et absolument certaine de son secours. Le silence et l'espérance lui permettent de s'appuyer totalement sur Dieu et ainsi, forte de Sa force, elle demeure sereine et tranquille dans une situation extrêmement difficile et délicate.

Nous espérons en Dieu, nous aussi, mais notre espérance n'est pas absolue comme celle de Marie. C'est la raison pour laquelle nous ne parvenons pas à être totalement sûrs du secours divin, et sentons toujours le besoin de recourir à de petits expédients personnels pour nous procurer quelque sécurité, quelque appui humain. Mais, comme tout ce qui est humain est instable et incertain, il est normal qu'en y basant nos espérances, nous demeurions toujours agités et inquiets. La Vierge, dans son espérance silencieuse, nous montre l'unique voie de la véritable sécurité, de la sérénité et de la paix intérieure, même au milieu des situations les plus difficiles : celle de la confiance totale en Dieu. « *In te, Domine, speravi, non confundar in œternum* », j'ai espéré en Vous, Seigneur, et je ne serai jamais confondu (Te Deum). Non, Dieu ne trompera jamais notre espérance, et de même qu'Il envoya un Ange pour révéler à Joseph le mystère de la maternité de Marie, ainsi trouvera-t-Il toujours moyen d'aider et de soutenir une âme qui s'est totalement confiée en Lui.

Colloque

« O Mère du saint amour, notre vie, notre refuge et notre

espérance, vous savez bien que votre Fils, Jésus, non content de se faire notre avocat perpétuel auprès du Père Eternel, a voulu que vous plaidiez aussi pour nous auprès de la divine miséricorde. Je me tourne donc vers vous, espérance des malheureux, en souhaitant que par les mérites de Jésus et votre intercession, j'obtienne le salut éternel. Ma confiance est si grande que si j'avais mon salut entre les mains, je le placerais entre les Vôtres, car je me fie davantage à votre miséricordieuse protection qu'en toutes mes œuvres. O ma Mère et mon espérance, ne m'abandonnez pas ! La pitié que vous avez pour les misérables, et votre pouvoir auprès de Dieu, dépassent le nombre et la malice de toutes mes fautes. Que tous m'oublient mais vous, Mère du Dieu tout-puissant, ne m'oubliez pas. Dites à Dieu que je suis votre enfant et que vous me protégez, et je serai sauvé.

« Pour m'aider, ô Mère, ne cherchez en moi ni vertu, ni mérite ; je vous en prie, ne voyez que la confiance que j'ai mise en vous et ma volonté d'être meilleur. Voyez ce que Jésus a fait et souffert pour moi ; après quoi, abandonnez-moi si vous en avez le cœur. Je vous offre toutes les souffrances de sa vie : le froid qu'Il endura dans l'étable, son voyage en Egypte, son Sang répandu, sa pauvreté, ses sueurs, ses tristesses, la mort qu'Il supporta par amour pour moi en votre présence ; et vous, par amour pour Jésus, venez à mon secours. O ma Mère, ne refusez pas votre pitié à celui auquel Jésus n'a pas refusé son Sang !

« O Marie, je me confie en vous ; c'est en cette espérance que je veux vivre et mourir, en répétant toujours : *unica spes mea Jesus, et post Jesum virgo Maria*, mon unique espérance est Jésus, et après Jésus, Marie » (*St. Alphonse*).

12

LE DEVELOPPEMENT DE LA CHARITE EN MARIE

PRESENCE DE DIEU — O Marie, Mère du bel amour, enseignez-moi le secret qui permette de croître sans arrêt dans la charité.

Méditation

1. — Il ne faudrait pas croire que la Très Sainte Vierge Marie ait été dispensée de tout activité personnelle, de tout progrès, parce qu'elle possédait, dès son origine, le plus haut degré de sainteté, auquel n'a jamais pu prétendre le plus grand saint. Loin de là ! Pour elle aussi, comme pour nous, cette vie fut la voie par laquelle il faut toujours progresser en charité ; la correspondance personnelle à la grâce lui fut demandée, à elle comme à nous. Et le grand mérite de Marie consiste précisément à avoir correspondu avec la fidélité la plus grande aux immenses dons reçus. Certes, les privilèges de sa conception immaculée, de l'état de sainteté dans lequel elle naquit, et de sa maternité divine, furent de purs dons de Dieu. Toutefois, loin de les recevoir passivement — tel qu'un écrin reçoit les objets précieux qu'on y place — elle les a reçus en tant que personne libre, capable d'adhérer aux faveurs divines par sa propre volonté, moyennant une pleine correspondance à la grâce. Saint Thomas enseigne que, si Marie ne put mériter l'Incarnation du Verbe, elle mérita cependant, par la grâce reçue, ce degré de sainteté qui fit d'elle la digne Mère de Dieu (cfr. IIIa, q. 2, a. 11, ad 3), et elle le mérita justement par sa correspondance à la grâce. Nous pouvons donc considérer aussi en Marie le progrès de Sa sainteté, progrès qui ne dépendait pas uniquement de la nouvelle abondance de grâce que Dieu avait répandue en elle

à certains moments déterminés de sa vie — comme il y a tout lieu de croire qu'Il le fit au moment de l'Incarnation — mais également de son activité personnelle, tout informée par la grâce et la charité, qui lui permit de faire fructifier le trésor confié par le Seigneur. Marie est, dans toute la force du terme, la « Vierge fidèle », qui sut faire rapporter du cent pour cent aux talents reçus de Dieu. La plus grande mesure de grâce, qui fût jamais donnée à une simple créature, lui fut concédée par pure libéralité divine et en vue de la mission très élevée à laquelle elle était destinée, mais elle y correspondit aussi avec la plus grande fidélité dont une créature soit capable. Ainsi, il y a plénitude de grâce de la part de Dieu, et plénitude de fidélité du côté de Marie, si bien que, « sans jamais s'arrêter, dit Saint Alphonse, sa belle âme volait toujours vers Dieu et croissait en amour ».

2. — La théologie enseigne que l'accroissement de la grâce en nous, ainsi que de la charité, résulte des œuvres méritoires, c'est-à-dire des bonnes œuvres accomplies sous l'influence de la charité. Quand quelqu'un accomplit ses bonnes œuvres « de tout son cœur », le mérite qu'il acquiert ainsi — et qui consiste toujours en une augmentation de la grâce et de la charité — lui est immédiatement accordé ; et, de ce fait, sa vie spirituelle croît à l'instant même en intensité. En tenant compte de cette doctrine, on conçoit dans quelle proportion dut se développer, en l'âme de Marie, le capital de charité et de grâce que Dieu y avait placé au premier moment de son existence. Lorsque nous songeons, comme le fait remarquer Saint Jean de la Croix, que l'âme de la Vierge ne fut jamais mue, ni donc retardée, par l'attachement aux créatures, — et que, par conséquent il n'y eut jamais en elle de fins secondes, humaines, ni de petitesses provenant de l'égoïsme — mais qu'elle agissait toujours purement sous

l'impulsion de l'Esprit Saint, nous devons conclure que Marie crût continuellement en grâce et que la charité devint en elle vraiment abyssale. On s'explique, de cette manière, comment, quoiqu'elle fût sainte déjà et établie dans l'union à Dieu dès son origine, elle a pu avancer continuellement en sainteté, dont les éléments constitutifs sont la grâce et la charité. C'est précisément l'élan généreux et fidèle avec lequel elle répondit aux invitations divines, s'associant à toute manifestation de la volonté de Dieu, acceptant n'importe quelle disposition de la divine Providence et accomplissant tous ses devoirs quotidiens, qui l'a établie en ce magnifique état de progrès incessant et rapide dans l'amour. Puisse l'exemple lumineux de Marie nous encourager à nous appliquer de tout notre cœur au service de Dieu, afin que nous puissions croître rapidement, nous aussi, dans la charité.

Colloque

« O Marie, vous avez connu le don de Dieu et n'en avez pas perdu une parcelle ; vous étiez si pure, si lumineuse, que vous sembliez être la lumière elle-même ; *Speculum justitiæ* ; votre vie fut si simple, si perdue en Dieu, que l'on ne peut presque rien en dire. « *Virgo fidelis* », c'est la Vierge fidèle, « celle qui gardait toutes choses en son cœur » (ET. II, 9).

O Marie, quel merveilleux spectacle que de voir croître continuellement votre âme dans l'amour, et de la regarder gravir sans trêve les plus hauts sommets de la sainteté ! Rien ne retarde en vous l'action divine, rien n'empêche le développement de la charité. « Qui est celle-ci qui monte du désert, appuyée sur son Bien-Aimé ? » (Cant. VIII, 5). C'est vous, ô ma Mère, vous qui, sous la conduite de l'Esprit Saint et soutenue par Lui, êtes montée toujours de grâce en grâce, de vertu en vertu. O Mère du bel amour, pleine de grâce, ô Vierge fidèle, aidez-moi à correspondre avec fidélité aux

dons de Dieu ! Ne permettez pas que la grâce soit stérile en moi à cause de ma misère. Aidez-moi, ô ma Mère, à vaincre les innombrables résistances de ma nature molle et lâche, attirez-moi par le charme de votre exemple, afin que je puisse vous suivre avec élan dans la voie de la charité parfaite.

« O ma Mère, vous qui brûliez toujours d'amour pour Dieu, daignez m'en donner au moins une étincelle. Vous avez prié votre Fils pour ces époux auxquels manquait le vin, en disant : *vinum non habent,* et vous ne prieriez pas pour moi, qui suis si pauvre d'amour pour Dieu, alors que j'ai tant d'obligations envers lui ? Dites donc : *amorem non habet,* et obtenez-moi cet amour. Je ne vous demande que cette seule grâce. O Mère, par l'amour que vous portez à Jésus, exaucez-moi. Montrez-moi combien est grande la grâce que vous possédez auprès de Lui en m'obtenant une lumière et une flamme divine si puissante qu'elle me transforme de pécheur en saint et que, me détachant de toute affection terrestre, elle m'embrase tout entier d'amour divin. Faites-le, ô Marie, car vous pouvez le faire. Faites-le par amour pour ce Dieu qui vous a rendue si grande, si puissante et miséricordieuse » (St. Alphonse).

13

DANS L'ATTENTE

Dimanche après l'Ascension

PRESENCE DE DIEU — Faites, Seigneur, que mon cœur soit toujours tourné vers le ciel où vous m'attendez.

Méditation

1. — Ce dimanche est comme un prolongement de la fête de l'Ascension. L'Introït de la Messe reflète fort bien les

sentiments que durent éprouver les Apôtres pendant les jours qui s'écoulèrent entre le départ de Jésus et la descente de l'Esprit Saint : « Ecoutez, Seigneur, ma voix qui Vous invoque... Je cherche votre face. Seigneur, ne me cachez pas votre face ». Comme au jour de l'Ascension, les yeux des Apôtres sont toujours tournés vers le ciel, où ils ont vu disparaître le Maître, et leur cœur soupire vers Lui. Tant que nous pérégrinons ici-bas, loin du Seigneur, telle doit être l'aspiration continuelle de nos âmes. Mais nous ne pouvons rester oisifs dans l'attente de la patrie. Dans l'Epître du jour (I Petr. IV, 7-11), Saint Pierre nous enseigne ce que nous avons à faire, pour que la vie terrestre soit une véritable préparation à la rencontre avec Dieu : « Soyez sages et sobres en vue de la prière. Avant tout, conservez entre vous une grande charité ». C'était exactement ce que faisaient les Apôtres dans l'attente de l'Esprit Saint : ils persévéraient dans la prière, réunis au Cénacle, dans une fraternelle concorde. Le Seigneur ne tient pas pour agréables les prières et les sacrifices d'un cœur qui ne sait aimer d'une sincère bienveillance son prochain, quel qu'il soit. Jésus l'a dit expressément : « quand tu présentes ton offrande à l'autel, si là tu te souviens d'un grief que ton frère a contre toi, laisse là ton offrande... et va d'abord te réconcilier avec ton frère » (Mat. V, 23 et 24). La prière ne suffit ni pour attirer sur nous les grâces divines, ni pour acquérir la vie éternelle ; il faut la charité fraternelle qui est la confirmation la plus sûre de la sincérité de notre amour pour Dieu. L'Esprit Saint, qui est esprit de charité et d'amour substantiel, ne peut envahir une âme étroite et mesquine dans ses rapports avec le prochain ; le manque de charité est un des plus grands obstacles à Son action, parce que directement opposé à Son essence. De même que l'eau paralyse l'action du feu, ainsi le manque de charité paralyse l'action de

l'Esprit Saint. De plus, tant que nous sommes ici-bas, nous sommes tous sujets à tomber ; dès lors, nous avons tous besoin de pardon et la charité, dit l'Epître, « couvre une multitude de péchés ».

2. — Dans l'Evangile (Jean, XV, 26-27 ; XVI, 1-4), nous trouvons la promesse réitérée de Jésus concernant la venue de l'Esprit Saint. « Quand viendra le Paraclet, que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité... il me rendra témoignage, et vous aussi témoignerez ». Comme au jour de l'Ascension, la venue de l'Esprit Saint est mise en rapport avec la mission des Apôtres, qui consistera essentiellement à rendre témoignage au Christ. « Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint... vous serez alors mes témoins... jusqu'aux confins de la terre », avons-nous lu dans l'Epître, jeudi dernier ; et aujourd'hui, l'Evangile nous explique en quoi consistera ce témoignage que, non seulement les Apôtres, mais tous les chrétiens, sont appelés à rendre au Christ. « On vous exclura des synagogues. L'heure vient même où qui vous tuera estimera rendre un culte à Dieu ». Jésus est mort sur la croix pour rendre témoignage au Père ; ses disciples devront souffrir, subir des persécutions et souvent même mourir, pour Lui rendre témoignage. Il est impossible de suivre une voie différente de celle qu'a frayée Jésus : « Si quelqu'un veut venir à ma suite... qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive » (Mat. XVI, 24), nous répète-t-Il. Un témoignage paisible, tranquille qui, pour s'affirmer, n'a pas besoin d'affronter des dangers et, moins encore, de risquer sa vie, aura toujours une valeur relative et, en tout état de choses, ne donne aucune garantie de fermeté ; au contraire, plus il coûte, plus il vaut et plus aussi il prouve la fidélité de celui qui le rend. Rendre pleinement témoignage au Christ, nonobstant les

difficultés, les souffrances, les luttes qu'on peut rencontrer, tel est le programme du véritable chrétien. Mais qui nous en donnera le courage ? De même qu'aux Apôtres, le courage nous viendra du Saint-Esprit par le don de force ; il nous sera donné aussi par la méditation assidue des exemples de Jésus ; il nous viendra, en outre, de la parole même du Sauveur qui, en nous annonçant les persécutions, a déclaré : « Je vous ai dit cela pour vous préserver du scandale ».

Colloque

O Seigneur, puissé-je être digne de Vous rendre témoignage, non seulement en paroles, mais surtout par mes actes, malgré les difficultés et les souffrances que je pourrai rencontrer. Les Apôtres Vous ont rendu témoignage au point d'affronter la mort pour votre amour ; faites que je puisse Vous le rendre au moins par une vie digne de Vous.

Pour Vous rendre témoignage, ô Seigneur, « je voudrais parcourir la terre, prêcher votre nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé ! Mais une seule mission ne me suffirait pas ; je voudrais en même temps annoncer l'Evangile dans toutes les parties du monde, et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde, et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles. Ah ! par-dessus tout, je voudrais le martyre...

« Si ma pensée se porte sur les tourments inouïs qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir, je voudrais que ces tourments me fussent réservés. Ouvrez, mon Jésus, votre Livre de vie, où sont rapportées les actions de tous les Saints ; ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour Vous ! » (TEJ. HA., pp. 227-228). « Mais les œuvres éclatantes me sont interdites,

je ne puis prêcher l'Evangile, verser mon sang... qu'importe ? Mes frères travaillent à ma place, et moi..., je me tiens tout près du trône royal et j'aime pour ceux qui combattent » (cfr. id. p. 231).

Accordez-moi, Seigneur, un amour véritable, afin que je puisse Vous rester toujours fidèle dans les petites choses, puisqu'il ne m'est pas donné d'en accomplir de grandes. Et surtout, donnez-moi de Vous rendre toujours le témoignage d'une profession de foi sincère, d'une conduite entièrement conforme à votre loi, dans n'importe quel milieu ou quelle circonstance, sans jamais me laisser dérouter par un faux respect humain.

14

MARIE ET LA CHARITE FRATERNELLE

PRESENCE DE DIEU — O Mère, qui avez tant aimé les hommes, enseignez-moi à accomplir, dans toute sa perfection, le précepte de la charité fraternelle.

Méditation

1. — La charité est *une* dans son essence, parce que son objet est un : Dieu aimé en Lui-même, Dieu aimé dans le prochain. C'est pourquoi, plus une âme aime Dieu, plus elle aime le prochain. Or, si la charité envers Dieu a atteint, en Marie, une profondeur abyssale, il faut dire aussi que sa charité envers le prochain fut immense. Voici la propriété du véritable amour de Dieu ; plutôt que de renfermer sur elle-même l'âme qui le possède, il l'ouvre toute grande pour répandre autour d'elle cette richesse que la charité y a accumulée. Telle fut la caractéristique de la charité de Marie ; tout éprise d'amour pour son Dieu, toute recueillie dans la contemplation des mystères divins qui s'accomplissent en elle

et autour d'elle, son recueillement ne l'empêche pas de s'occuper du prochain mais, en toute circonstance, nous la voyons accueillante et toujours attentive aux nécessités d'autrui ; bien plus, sa richesse intérieure elle-même la pousse à vouloir communiquer aux autres les grands trésors qu'elle possède. Telle est l'attitude dans laquelle l'Evangile nous la montre lorsque, immédiatement après l'Annonciation, elle entreprend un voyage « en toute hâte », dit Saint Luc, pour se rendre chez Elisabeth. Il lui aurait été très doux de rester à Nazareth pour adorer, dans la solitude et le silence, le Verbe divin incarné dans son sein, mais l'Ange lui a annoncé la maternité imminente de la vieille cousine, et cela lui suffit pour se sentir obligée de se rendre chez elle et de lui offrir ses humbles services. On peut dire que le premier acte de la Vierge, dès qu'elle fut devenue Mère de Dieu, a été précisément un acte de charité envers le prochain. Dieu s'est donné à elle comme Fils, et Marie, qui s'est donnée à Lui en qualité de « servante », a voulu être aussi la « servante » du prochain. L'étroite union, qui existe entre la charité envers Dieu et celle qui a pour objet le prochain, est ici d'une singulière évidence. A cet acte d'amour sublime dans lequel Marie se donnait totalement au Seigneur, en prononçant son « fiat », correspond son acte de charité envers Elisabeth.

2. — A la naissance de Jésus, même état de choses : Marie contemple extasiée son divin Fils, mais cela ne l'empêche pas de L'offrir à l'adoration des pasteurs. Voici bien la suprême charité de Marie envers les hommes : leur donner son Jésus dès qu'Il lui est donné, à elle ; elle ne veut pas en jouir seule, mais tient à ce que toutes les créatures en jouissent. Et de même qu'elle L'offre aux pasteurs et aux mages qui sont venus L'adorer, ainsi L'offrira-t-elle un jour aux bourreaux

chargés de Le crucifier. Jésus est tout pour Marie, et dans sa grande charité, Marie n'hésite pas à L'immoler pour le salut des hommes. Peut-on imaginer charité plus grande, plus généreuse ? Après Jésus, personne n'a aimé les hommes plus que Marie. Un autre aspect de sa charité envers le prochain est sa grande délicatesse. Quand, après trois jours d'anxieuses recherches, elle retrouve Jésus au temple, la Vierge, qui avait tant souffert par Sa disparition imprévue, cacha sa douleur sous celle de Joseph : « Vois, ton père et moi, nous te cherchons angoissés » (Luc. II, 48). Sa délicate charité envers son époux, lui a fait ressentir si profondément sa douleur, qu'elle la fait passer avant sa propre souffrance qui, certes, fut beaucoup plus grande. Autre trait de la délicatesse de Marie : tandis que tous sont à la fête, aux noces de Cana, elle seule, si recueillie, s'aperçoit de l'embarras des époux du fait que le vin vient à manquer, et elle y pourvoit d'une manière si délicate que la chose passe inaperçue, même pour le maître du festin.

Marie nous enseigne que lorsque l'amour pour Dieu est vraiment total, il s'épanouit tout naturellement en un amour généreux pour le prochain, puisque dit Saint Thomas, celui qui aime Dieu, aime tout ce que Dieu aime. Ainsi donc, s'il nous faut reconnaître que nous sommes peu charitables dans nos rapports avec le prochain, peu obligeants et attentifs aux nécessités d'autrui, nous devons conclure que notre amour pour Dieu est encore très faible.

Colloque

« Avec quelle douceur et humilité de cœur, ô Marie, vous êtes-vous rendue chez Elisabeth ! Vous, la Souveraine, vous vous rendez auprès de la servante ; Vous, la Mère de Dieu, vous allez chez la mère du précurseur... Et avec quelle délicatesse vous avez voulu aider les époux, à Cana ! Vous

avez eu pitié de leur embarras, parce que vous êtes miséricordieuse et pleine de bonté. D'une source de tendresse, peut-il jaillir autre chose que de la tendresse ? Serait-il étrange qu'un cœur si plein de bonté produise de la bonté ? Si quelqu'un tient un fruit parfumé à la main pendant une demi-journée, n'en conservera-t-il pas le parfum pendant tout le reste du jour ? De quelles vertus, ô Marie, votre cœur n'aura-t-il pas été rempli par la Bonté infinie qui reposa en vous pendant neuf mois ? Je le sais, avant d'envahir votre sein, cette Bonté a rempli votre cœur, et même lorsqu'elle a quitté votre sein, elle ne s'est pas éloignée de votre âme » (cfr. St. Bernard).

O Vierge sainte, c'est justement cette charité, fruit de votre intime union à Dieu, que vous répandez sur tous les hommes, en daignant les accueillir dans cet ample embrassement de votre immense amour. Cette même charité, qui vous embrase tout entière d'amour pour l'Eternel, vous enflamme également d'amour pour les hommes, car vous les avez regardés, non en eux-mêmes mais en Dieu, les considérant comme ses créatures et ses enfants. Cette même charité qui vous a consacrée au service du Très-Haut, vous a vouée aussi au service de l'humanité et ainsi, vous avez aimé chaque créature et m'avez aimé, moi aussi, en dépit de ma misère.

Il est vrai, ô Marie, que dès le jour de mon baptême, le Saint-Esprit a répandu également en moi, sa charité, mais mon égoïsme en a arrêté le développement et moi, qui aime bien peu mon Dieu, aime aussi fort peu mon prochain. Voyez, ô Mère très aimante, combien mon cœur a besoin d'être dilaté dans la charité ! Réveillez et alimentez donc en moi cette vertu et faites qu'en me consacrant au service de Dieu, je puisse également servir le prochain avec douceur et humilité, promptitude et générosité.

15

LA PRIERE DE MARIE

PRESENCE DE DIEU — O Marie, qui avez été la fidèle adoratrice de Dieu, apprenez-moi à vivre dans une prière continuelle.

Méditation

1. — Pour comprendre tant soit peu la prière de Marie, il faut chercher à pénétrer dans le sanctuaire de son intime union avec Dieu. Personne n'a vécu dans une intimité plus grande avec le Seigneur. D'abord une intimité maternelle : qui pourra comprendre les rapports secrets de Marie avec le Verbe Incarné durant les mois où elle le porta dans son sein virginal ? Bien que rien ne la distinguât, extérieurement, des femmes de sa condition, elle mène, cependant, dans le secret de son cœur, la plus étroite vie d'union qui puisse exister entre Dieu et une pure créature. « *Omnis gloria ejus ab intus* » (Ps. XLIV, 15), toute la gloire, toute la grandeur de Marie est intérieure, dans ce vrai sanctuaire qui cache le Saint des Saints ; Marie est le ciboire vivant du Verbe Incarné, ciboire tout palpitant d'amour, tout plongé dans l'adoration. Portant en elle la « fournaise ardente de charité », Marie pourrait-elle n'en être pas tout embrasée ? Et plus elle s'enflamme d'amour, plus elle comprend le mystère d'amour qui s'accomplit en elle : personne, plus que Marie, n'a pénétré les secrets du Cœur du Christ, personne plus qu'elle n'a eu le sens de la divinité de Jésus, de ses grandeurs infinies. Personne non plus n'a senti, comme Marie, le besoin consumant de se donner tout à Lui, de se perdre en Lui comme une petite goutte dans l'immensité de l'océan. Telle est la prière incessante de Marie : adorer perpétuelle-

ment le Verbe fait chair qu'elle porte dans son sein : s'unir profondément au Christ ; s'abîmer continuellement en Lui et se transformer en Lui, par amour ; s'associer sans cesse aux hommages et aux louanges infinies qui montent du Cœur du Christ vers la Trinité, et offrir sans arrêt à la Trinité ces louanges, les seules dignes de la Majesté divine. Marie vit dans l'adoration de son Jésus et, en union avec Lui, dans l'adoration de la Trinité.

Il y a un moment de la journée durant lequel nous pouvons prendre part, nous aussi, de la manière la plus totale, à cette prière de Marie ; c'est le moment de la Communion eucharistique, lorsqu'il nous est donné de serrer dans notre cœur Jésus vivant et véritable. Comme nous avons besoin de la Vierge pour nous enseigner à profiter d'un si grand don, à nous abîmer avec elle dans son Jésus, devenu nôtre, jusqu'à nous transformer en Lui ! Comme nous avons besoin qu'elle nous apprenne à nous associer aux adorations qui, du Cœur de Jésus, montent vers la Trinité, et qu'elle offre avec nous au Père pour suppléer à nos déficiences !

2. — A Bethléem et à Nazareth, Marie vécut pendant trente ans avec Jésus dans la douce intimité familiale. Jésus est toujours pour elle le centre d'attraction, le centre de ses affections, de ses pensées, de ses soins. Marie se meut autour de Lui, Le regarde, cherchant toujours à découvrir de nouveaux moyens pour Lui faire plaisir, pour Le servir et L'aimer avec le plus grand dévouement. Sa volonté vibre à l'unisson de celle de Jésus, son cœur palpite en parfaite harmonie avec le Sien ; elle « partage les pensées du Christ, ses désirs cachés, de manière qu'on peut dire qu'elle vit la vie même de son Fils » (Pie X, Enc. *Ad diem illum*). Tout autant que la vie de Marie, sa prière continue à être *christocentrique,* mais le Christ la porte à la Trinité. Ce fut préci-

sément le mystère de l'Incarnation qui introduisit Marie dans la plénitude de la vie trinitaire ; ses relations toutes particulières avec les trois Personnes divines commencèrent quand l'Ange lui annonça qu'elle serait Mère du *Fils* du *Très-Haut*, par la vertu de l'*Esprit Saint*. Elle est la Fille bien-aimée du Père, l'Epouse du Saint-Esprit, la Mère du Verbe, et ces relations ne se bornèrent pas à la période où Marie porta en elle le Verbe Incarné, mais elles s'étendirent à toute sa vie. Voici Marie, le « temple de la Trinité » (Ste Cath. de Sienne), Marie qui, « après Jésus, sans doute à la distance qu'il y a de l'infini au fini, est la grande louange de gloire de la Sainte Trinité » (ET. I, 15).

En Marie, nous trouvons le modèle le plus parfait des âmes qui aspirent à l'intimité avec Dieu, et elle en est, en même temps, le guide le plus sûr. Elle nous mène vers Jésus et nous apprend à concentrer en Lui toutes nos affections, à nous donner totalement à Lui jusqu'à nous perdre et nous transformer en Lui ; mais, par Jésus, elle nous guide aussi vers la vie d'union avec la Trinité. Par la grâce qui l'investit, notre âme est également le temple de la Trinité, et Marie nous enseigne à vivre en ce temple comme de perpétuels adorateurs des Personnes divines qui y habitent. « Je n'ai à faire aucun effort, disait Sœur Elisabeth de la Trinité, pour pénétrer en ce mystère de l'inhabitation divine dans la Vierge Sainte ; il me semble y trouver le mouvement habituel de mon âme qui fut aussi le sien : adorer en moi le Dieu caché » (cfr. Lettres). Puisse-t-il nous être donné, à nous aussi, de vivre, sous la direction de Marie, en cette attitude d'incessante adoration de la Trinité qui habite dans notre âme.

Colloque

« Je m'imagine, ô Marie, ce que vous deviez éprouver lorsque, après l'Incarnation, vous possédiez en vous le Verbe

fait chair, le don de Dieu ! Dans quel silence, quelle adoration recueillie, deviez-vous vous abîmer au plus profond de votre âme, pour étreindre ce Dieu dont vous étiez la Mère ! Votre attitude, ô Vierge Sainte, durant les mois qui précédèrent la Nativité de Jésus, me semble être le modèle de l'âme intérieure et des êtres que Dieu a choisis pour vivre « au-dedans », plongés dans l'abîme insondable. Quelle paix, quel recueillement dans tout ce que vous faisiez ! Comme les choses les plus banales étaient divinisées par vous, puisqu'à travers tout, vous restiez l'adoratrice du don de Dieu ! » (cfr. ET. Lettres, II, 9).

« O Marie, vous êtes le trône de Dieu, l'ostensoir de son amour. Vous êtes l'ostensoir vivant de Jésus, et quand j'adore Jésus en vous, c'est vraiment une adoration du Saint Sacrement exposé, *adoratio in ostensorio*. O Marie, toute la théologie confirme ce beau nom : ostensoir du Christ ! Ostensoir du Christ à Bethléem, lors de la Présentation, à Cana, sur la Croix, dans l'Eucharistie, au ciel. Oui, même au ciel ; ne vous disons-nous pas : « Montrez-nous — *ostende* — Jésus, le fruit béni de votre sein ? »... O Marie, enseignez-moi à regarder, à aimer Jésus comme vous le regardez et L'aimez, enseignez-moi à Le désirer avec votre amour, à me donner à Lui, à être tout sien comme vous êtes toute sienne, à adorer Jésus avec vos propres sentiments. O très douce Mère apprenez-moi à trouver et à prier Jésus ; remplissez-moi de Jésus, transformez-moi en Lui. O Marie, introduisez-moi dans la contemplation de la vie, de l'œuvre et de la divinité de votre Fils. Soyez la voie qui me conduise à Jésus, le lien qui m'unisse à Lui et qui, avec Lui et en Lui, m'unisse à la Très Sainte Trinité » (cfr. Serv. de D. Ed. Poppe).

16

L'APOSTOLAT DE MARIE

PRESENCE DE DIEU — O Marie, Reine des Apôtres, faites-moi un cœur d'apôtre.

Méditation

1. — Marie est le modèle tant des âmes contemplatives que des âmes apostoliques. Bien plus, en unissant en elle-même la plus haute vie contemplative à la vie apostolique la plus élevée, elle nous apprend que la contemplation et l'apostolat, loin de s'opposer, s'appellent, se soutiennent, s'alimentent mutuellement. Lorsque la vie contemplative — comprise comme une recherche assidue de l'union à Dieu — est vraiment fervente, elle ne peut que faire monter dans l'âme l'ardente flamme de l'apostolat. Celui qui a expérimenté, dans un contact intime avec Dieu, l'ineffable réalité de son amour pour les hommes, ne peut s'empêcher de brûler du désir de les conquérir tous à cet amour. Il en fut de même — et de la manière la plus sublime — pour la Sainte Vierge qui, ayant goûté et pénétré l'amour de Dieu et en ayant été enflammée plus que tout autre créature, a désiré, plus que personne, conduire tous les hommes à Dieu. En effet, personne n'a collaboré davantage avec le Christ au salut du genre humain. Collaboration intime et profonde s'il en fut, puisque, par son sang, elle a fourni au Fils de Dieu cette chair et cette vie humaines qui ont donné la possibilité au Verbe éternel de se rendre semblable à nous, de souffrir et de mourir pour nous sur la croix. Collaboration de la plus haute valeur, si l'on considère que Marie ne fut pas inconsciemment la Mère du Sauveur, mais qu'elle-même consentit à le devenir tout en sachant, par les Ecritures, que le Messie

serait l'homme des douleurs, immolé pour la rédemption du monde. En acceptant, donc, de devenir la Mère du Sauveur, elle a accepté également de lier son sort au Sien, de s'associer à toutes ses souffrances. Donner le Rédempteur au monde, accepter de voir mourir dans les tourments son Fils bien-aimé, tel fut le sublime apostolat de Marie, jailli de son immense amour pour Dieu.

Plus l'amour pour Dieu est grand, plus est considérable et efficace l'apostolat qui en dérive. Et, d'autre part, tout œuvre d'apostolat non vivifiée par la charité est *nulle* : « Quand je distribuerais tous mes biens en aumônes, dit Saint Paul, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien » (I Cor. XIII, 3).

2. — Intimement associée à l'œuvre rédemptrice de Jésus, Marie a rempli une mission apostolique universelle, en vue du bien de toute l'humanité. Toutefois, l'apostolat de Marie ne fait pas de bruit, il n'est pas tapageur, mais s'effectue de la manière la plus humble, la plus cachée, la plus silencieuse. Elle donne le Rédempteur au monde, mais dans le secret de la nuit, dans une pauvre étable. Elle partage toute la vie de Jésus, mais dans l'effacement de la petite maison de Nazareth, se livrant aux humbles besognes domestiques, au sein des sacrifices et des difficultés d'une vie riche en circonstances exceptionnellement graves et pénibles. Et même lorsque Jésus — au cours des trois ans de sa vie apostolique — se présente en public pour accomplir la mission qui Lui est confiée par le Père, Marie demeure dans l'ombre tout en continuant à Le suivre et à prendre part à tous les événements. On ne la voit jamais paraître à côté de son Fils lorsqu'Il enseigne les foules, elle ne se prévaut jamais de son autorité maternelle pour s'introduire auprès de Lui ; et lorsqu'elle a besoin de Lui parler alors qu'Il instruit le peuple

dans une maison, elle attend humblement à l'extérieur (cfr. Matth. XII, 46). L'apostolat de Marie est tout intérieur : apostolat de la prière et, surtout, de l'immolation cachée par laquelle elle adhère avec grand amour à la volonté de Dieu qui lui demande de se séparer de son Fils après trente ans passés dans une douce intimité avec Lui, et de se retirer à l'écart, comme pour laisser aux Apôtres et aux foules cette place qui, en sa qualité de Mère, lui revient de droit auprès de Jésus. Ainsi, dans l'effacement et dans le silence, Marie participe à l'apostolat et aux souffrances de son Fils ; il n'est pas de douleur de Jésus que Marie ne ressente et ne revive en elle-même ; sa grande immolation consiste à Le voir, Lui, son Fils bien-aimé, persécuté, haï, voué à la mort, et finalement, crucifié au Calvaire. Son cœur de Mère en éprouve une amertume profonde, mais en même temps, elle accepte tout par *pur amour*, et offre tout pour le salut des âmes. C'est par son immolation cachée, vivifiée par l'*amour pur*, que Marie parvint aux cimes les plus élevées de l'apostolat. Et « le plus petit acte de pur amour, dit Saint Jean de la Croix, a plus de prix aux yeux de Dieu, il est plus profitable à l'Eglise... que toutes les autres œuvres réunies » (C. XXIX, p. 317).

Marie nous montre combien nous sommes loin de la vérité lorsque, sous l'emprise de l'urgence des œuvres, nous faisons uniquement consister notre apostolat dans l'activité extérieure, sous-estimant l'apostolat intérieur de l'amour, de la prière, de l'immolation, d'où dépend la fécondité de l'action extérieure.

Colloque

« O Marie, vous êtes notre vie, notre douceur et notre espérance ! Vous seule avez ôté l'universelle perfidie du monde, car vous seule avez engendré le Seigneur. Vous êtes

la Mère de miséricorde, la Mère qui nous lavez des souillures des péchés. Vous apaisez en leur berceau les petits êtres vagissants que nous sommes, vous nous nourrissez de lait et nous portez sur vos bras. Non seulement vous êtes Mère, mais vous avez encore voulu devenir le remède des malheureux...

« De plus, ô Marie, vous êtes devenue pour nous une mer d'amertume en raison de la compassion éprouvée pour votre Fils crucifié et pour nos âmes... Mais pourquoi, ô Marie, nous avez-vous tant aimés ? Pourquoi nous comblez-vous de votre amour ? Pourquoi nous comblez-vous de notre Dieu ? Pourquoi, je le demande, nous enivrez-vous de l'amour de votre Fils, alors que nous sommes incapables de vous rendre quoi que ce soit ? A quoi cela vous sert-il, ô amante des âmes, que nous vous aimions, ainsi que votre Fils, d'un grand amour ? Les choses célestes ne vous suffisent-elles pas ? Pourquoi cherchez-vous des cœurs terrestres, fétides et fangeux ? Prenez-nous, chasseuse des âmes, prenez-nous et recueillez-nous dans le sein de votre grâce. Qui peut échapper aux rayons de votre bonté ? Personne ne peut éviter le feu de votre amour, car le ciel et la terre sont pleins de vos bienfaits... et toujours et partout vous tendez les pièges de votre bonté. Nous ne pouvons raisonnablement fuir loin de vous, ô très douce Mère, mais nous nous reposons toujours dans le sein de votre douceur » (cfr. St. Bonaventure).

« O Marie, vous êtes plus mère que reine ! En méditant votre vie, si humble et si simple, telle que l'Evangile me la présente, je n'ai aucune crainte de m'approcher de vous. Je vous vois vivre dans la pauvreté et l'effacement, sans ravissements ni extases, sans le resplendissement des miracles, sans actions d'éclat. Et ainsi, vous me faites comprendre que je puis, moi aussi, suivre vos traces et monter le sentier escarpé de la sainteté en pratiquant les vertus cachées. Près de vous,

ô Marie, j'aime à rester petite et je découvre mieux la vanité des grandeurs humaines » (cfr. TEJ. NV, 23 août, p. 156 et Poésies).

O Marie, vous qui avez donné Jésus au monde dans le silence et l'effacement, vous qui, tout en passant inaperçue, avez pris part à toute sa vie, ses œuvres, sa passion, enseignez-moi le secret de l'apostolat intérieur fait de prières et d'immolation cachée, connue de Dieu seul.

17

L'ESPRIT SAINT (1)

PRESENCE DE DIEU — O Esprit Saint, apprenez-moi à Vous connaître, Vous désirer, Vous aimer, et me disposer à votre action.

Méditation

1. — L'approche de la Pentecôte nous invite à tourner notre esprit et notre cœur vers l'Esprit Saint ; nous voulons, avec son aide, Le connaître un peu plus pour L'aimer davantage, L'invoquer avec plus de ferveur et nous disposer de la meilleure manière à seconder son action dans nos âmes.

Le catéchisme nous enseigne qu'en Dieu il y a trois Personnes égales et distinctes : le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Le Père, se connaissant Lui-même, engendre éternellement son Verbe, Idée parfaite et substantielle dans laquelle le Père s'exprime et à laquelle Il communique toute sa bonté, son amabilité, sa nature et essence divine. Par leur bonté et beauté infinies, le Père et le Verbe s'aiment de toute éternité, et de cet amour qui Les lie L'un à L'autre, procède le Saint-Esprit. Comme le Verbe est engendré par le Père par voie

(1) Voir la note à la page 671.

de connaissance, ainsi l'Esprit Saint procède du Père et du Fils par voie d'amour. L'Esprit Saint est donc le terme, Il est l'effusion de l'amour réciproque du Père et du Fils, effusion tellement substantielle et parfaite qu'elle est une Personne, la Troisième Personne de la Très Sainte Trinité, dans laquelle le Père et le Fils, par la sublime fécondité de leur amour, transmettent leur nature et leur essence sans en être dépouillés. Et parce que l'Esprit Saint est l'effusion de l'amour divin, Il est appelé « Esprit », selon le sens latin du mot qui signifie respiration, souffle vital. De même qu'en nous la respiration est la manifestation de la vie, ainsi, en Dieu, l'Esprit Saint est l'expression, l'effusion de la vie et de l'amour du Père et du Fils — effusion substantielle, personnelle, qui est une *Personne*. C'est en ce sens que la troisième Personne de la Sainte Trinité est appelée « l'Esprit du Père et du Fils » ou encore « l'Esprit d'amour en Dieu », c'est-à-dire le « souffle » d'amour du Père et du Fils, le « souffle » de l'amour divin. Toujours en ce sens, les Saints Pères appellent l'Esprit Saint « *osculum Patris et Filii* », le baiser du Père et du Fils, « baiser très suave, mais très secret », selon la tendre expression de Saint Bernard.

Invoquons cet Esprit Saint, Esprit d'amour, afin qu'Il vienne allumer en nos cœurs la flamme de la charité.

2. — Selon notre concept humain, une personne est un être *complet, distinct* des autres êtres ; *subsistant,* qui existe en lui-même ; *intelligent* et donc libre, capable de vouloir, d'aimer, et dès lors *aimant*. Tout cela se vérifie de la manière la plus parfaite dans l'Esprit Saint ; Souffle de l'amour du Père et du Fils, Il est une Personne et une Personne divine. Il est un être *complet,* Il est tout entier Dieu et non une partie de Dieu ; bien qu'étant parfaitement égal aux deux autres Personnes divines, Il en est *distinct* ; Il est *subsistant*

en Lui-même, *connaissant, aimant*. Etant donc une Personne divine, nous pouvons avoir avec l'Esprit Saint des relations particulières, comme celles que nous avons avec le Père et le Fils. L'Eglise nous y invite en nous proposant les invocations si belles au Saint-Esprit, et particulièrement l'hymne « *Veni creator Spiritus* », où elle nous montre tous les titres que possède le divin Paraclet pour être invoqué par nous avec confiance. L'hymne commence en s'adressant au Saint-Esprit en tant qu'« Esprit créateur », nous rappelant qu'Il est un seul Dieu avec le Père et le Fils, qu'Il est notre Créateur ; ensuite, elle L'invoque comme notre Sanctificateur, c'est-à-dire comme Celui qui répand la grâce dans nos âmes : *imple superna gratia, quæ tu creasti pectora,* remplissez de la grâce céleste les cœurs que Vous avez créés. En effet, bien que toutes les œuvres externes de Dieu — telles que la création, la sanctification des âmes, etc. — soient communes aux trois Personnes divines, toutefois « par une certaine relation et comme une affinité qui existe entre les œuvres extérieures et le caractère propre de chaque Personne, (ces œuvres) sont attribuées plutôt à telle Personne qu'à telle autre » (Enc. *Divinum illud*). Ainsi, l'œuvre de la sanctification, qui est une œuvre d'amour, est attribuée particulièrement au Saint-Esprit qui est le souffle de l'amour divin. « L'Esprit Saint, enseigne Léon XIII, donne une impulsion forte et suave et met, pour ainsi dire, la dernière main à l'œuvre très élevée de notre prédestination éternelle » (*Divinum illud*). C'est précisément sous cet aspect particulier de Sanctificateur que l'Eglise nous invite à invoquer l'Esprit Saint. *Altissimi donum Dei — fons vivus, ignis et spiritalis unctio :* don du Dieu Très-Haut, don fait à nos âmes pour les conduire à la sainteté ; source vive de la grâce, feu, douceur spirituelle. Et encore : *septiformis munere, digitus paternae dexterae :* Dispensateur des sept dons par lesquels

Il perfectionnera notre vie spirituelle, doigt de la main du Père qui nous indiquera le chemin de la sainteté. Avec quel élan, quel amour et quel désir ne devons-nous donc pas invoquer l'Esprit Saint, l'Esprit Sanctificateur !

Colloque

« O Union merveilleuse au ciel, comme sur terre, lien merveilleusement secret et parfait de la nature divine, grâce auquel l'Esprit Saint, qui est le nœud d'amour, unit d'une manière ineffable les divines Personnes ! Oh ! comme la Sainte Trinité est formée d'une union parfaite ! Unité d'essence, de substance et d'amour. Et Vous en êtes le très doux nœud, ô Esprit Saint ! O divin Esprit, du lien dont Vous unissez et nouez éternellement, dans une union parfaite, le Père et le Fils, Vous parvenez aussi à unir l'âme à Dieu, à la ressemblance de cette union divine... Et Vous l'unissez en libérant si parfaitement ses facultés qu'elle ne veut et, jusqu'à un certain point, ne peut, grâce à cette union si étroite avec son Dieu, se rappeler, connaître ou vouloir autre chose que la divine charité. Oh ! qu'il serait heureux, celui qui, comme les élus dans le ciel, pourrait ne plus jamais se détacher d'un lien si étroitement exaltant !

« O Esprit Saint, Vous venez à nous par une amoureuse opération de grâce... et aussi comme une source qui se répand dans l'âme, et où celle-ci se plonge. Et comme deux fleuves qui, ayant la même embouchure, s'unissent au point que le moins important perd son nom et prend celui du plus grand, ainsi en est-il de Vous, ô Esprit divin, qui venez dans l'âme pour Vous unir à elle. Mais il faut que l'âme perde son nom et Vous l'abandonne, Esprit Saint, ce qu'elle fera en se transformant complètement en Vous.

« O Esprit Saint, je Vous vois descendre dans l'âme tel un soleil qui, ne trouvant aucun obstacle sur son passage,

illumine tout. Vous ressemblez à la flèche embrasée qui ne s'arrête jamais dans sa trajectoire avant de s'être enfoncée dans le sol. Ainsi, ô Esprit Saint, en descendant du ciel sur la flèche enflammée de votre divin amour, Vous ne Vous reposez pas dans les cœurs superbes, ni dans les esprits altiers, mais établissez votre demeure dans les âmes humbles et méprisables à leurs propres yeux » (Ste M.-Mad. de' Pazzi).

18

L'ESPRIT DU CHRIST

PRESENCE DE DIEU — **O Esprit Saint, qui dominez entièrement la très Sainte Ame de Jésus, daignez prendre la direction de ma pauvre âme.**

Méditation

1. — Dans la Sainte Ecriture, l'Esprit Saint est appelé « l'Esprit du Christ » (Rom. VIII, 9), expression lourde de sens. Le Christ est le Verbe Incarné ; bien que s'étant fait Homme, Il demeure toujours le Verbe, le Fils de Dieu, de qui, comme du Père, procède l'Esprit Saint, et c'est ce qui fait dire que l'Esprit Saint est l'Esprit du Christ, précisément parce que la Personne du Christ n'est autre que le Verbe. Mais en parlant du Christ, on n'entend pas désigner uniquement Dieu, mais surtout l'Homme, c'est-à-dire le Verbe *Incarné,* et même en ce sens on peut dire que l'Esprit Saint est l'Esprit du Christ. Nous savons, en effet, que le divin Paraclet, ainsi que le Père et le Fils, habitent dans toutes les âmes en état de grâce, et non seulement Il y habite, mais y réside avec complaisance. Plus est élevé le degré de grâce qu'Il trouve dans l'âme, plus Il s'y complaît, car là où la grâce est plus abondante, plus intense et lumineux est le reflet de la nature et de la bonté de Dieu.

C'est pour ce motif que le Saint-Esprit se complaisait immensément dans l'âme de la Sainte Vierge qui, déjà pleine de grâce, croissait toujours de plénitude en plénitude. Et cependant, la grâce possédée par Marie n'est qu'un pâle reflet de celle qui remplit l'âme de Jésus et que les théologiens appellent « infinie ».

Si Jésus possédait donc la grâce d'une manière infinie, on peut dire que l'Esprit Saint s'y complut infiniment et y demeura comme dans son temple de prédilection. C'est d'ailleurs ainsi que s'exprime l'Encyclique *Mystici Corporis*, en affirmant que le divin Paraclet « met ses délices à habiter dans l'âme du Rédempteur comme dans son temple préféré ». Et si l'on peut dire que l'Esprit Saint est nôtre parce qu'Il habite dans nos âmes sanctifiées par la grâce, c'est avec infiniment plus de raison qu'on peut certifier qu'Il l'est « du Christ », dont la sainte Ame possède la grâce dans une mesure incommensurable.

2. — L'Esprit Saint est l'Esprit du Christ et habite en Lui comme dans son temple préféré, pour porter continuellement son âme en Dieu, la diriger dans l'accomplissement de sa mission rédemptrice et la solliciter à adhérer à la volonté du Père céleste. Nous le voyons d'une façon concrète dans l'Evangile où Saint Luc, après avoir décrit le baptême de Jésus, où l'Esprit Saint « descendit sur Lui sous une forme corporelle, telle une colombe » (III, 22), ajoute : « Jésus, rempli de l'Esprit Saint, revint des bords du Jourdain et fut conduit par l'Esprit à travers le désert » (IV, 1). Voilà une déclaration explicite de la plénitude sans mesure avec laquelle l'Esprit Saint habitait dans l'âme de Jésus. Sans aucun doute, cette plénitude remonte au premier instant de la vie du Sauveur, et Dieu nous en donna une preuve sensible au moment de son baptême. Voilà également un

exemple frappant de ce que le Saint-Esprit opérait incessamment dans l'Ame de Jésus, inspirant toutes ses actions et Le portant à l'accomplissement de sa mission rédemptrice, selon ce que dit Saint Paul : « par l'Esprit éternel, le Christ s'est offert Lui-même sans tache à Dieu » (Hebr. IX, 14). Si nous voulons comprendre plus profondément cette action mystérieuse du divin Paraclet dans l'Ame de Jésus, il suffit de penser à ce qu'Il opère dans l'âme arrivée à l'union transformante. Saint Jean de la Croix enseigne qu'en cet état très élevé, l'Esprit Saint envahit l'âme désormais pleinement docile à sa motion ; Il la dirige et la meut dans toutes ses actions, la poussant incessamment vers Dieu par une parfaite adhésion à sa sainte volonté. L'Esprit Saint opérait bien davantage — parce que d'une manière immensément plus totale — dans l'Ame du Christ qui Lui était d'une extrême docilité et agissait sous son impulsion de la manière la plus parfaite. Le divin Esprit rencontre cette sublime créature qu'est l'Ame de Jésus : Il l'envahit, la dirige, la meut dans l'accomplissement de sa mission et la porte en Dieu avec un élan sans pareil, précisément parce qu'elle se trouve totalement sous l'impulsion de sa motion.

Colloque

« O Esprit Saint, votre clémence, votre ineffable amour a tenu le Fils de Dieu cloué au bois de la sainte Croix, car ni clous, ni cordes n'auraient pu Le lier sans le lien de la charité. Et lorsque le Christ retourna vers le Père lors de son Ascension, Vous, ô Esprit Saint, avez été envoyé dans le monde avec la puissance du Père, la sagesse du Fils et votre clémence, pour fortifier la voie de la doctrine que le Christ y traça... O Esprit Saint, venez dans mon cœur, attirez-le à Vous, vrai Dieu, par votre puissance ; accordez-moi la charité avec la crainte, gardez-moi de toute pensée

mauvaise, réchauffez-moi, enflammez-moi de votre très doux amour, afin que toute peine me paraisse légère. O Père Saint et mon doux Seigneur, aidez-moi maintenant dans toutes mes actions » (Ste Cath. de Sienne).

« O Jésus, je Vous offre mon pauvre amour, le posant dans les bras de votre ardent Esprit, dans la fournaise embrasée de votre amour. O mon Bien-Aimé, préparez-moi, par votre force divine, à la guerre spirituelle, avec les armes de votre Esprit, puisque ce n'est pas en moi, mais en votre seule bonté que je me confie. Tout ce qui n'est pas totalement vôtre, déracinez-le de moi par votre inestimable charité de manière que, grâce à votre doux amour, invitée et restaurée par la vive suavité de votre dilection, je n'aime que Vous. Les doux effluves de votre Esprit me rendent la vie brève et légère ; daignez coopérer Vous-même à mes œuvres, afin que mon âme vous glorifie éternellement ; que ma vie Vous soit consacrée, et que mon esprit exulte en Dieu, mon Sauveur ; alors, chaque pensée, chaque acte, Vous sera une louange et une action de grâces » (Ste Gertrude).

O Esprit Saint, qui avez travaillé avec tant de plénitude dans l'Ame très sainte de Jésus, daignez également opérer dans ma pauvre âme et la prendre entièrement sous votre direction, afin que chaque action, tant intérieure qu'extérieure, s'accomplisse selon vos inspirations, vos goûts, votre bon plaisir.

19

LE DOUX HOTE DE L'AME

PRESENCE DE DIEU — O Esprit Saint, qui daignez habiter en moi, aidez-moi à m'ouvrir totalement à votre action.

Méditation

1. — L'Encyclique « *Mystici Corporis* » affirme que « le Saint-Esprit est l'âme de l'Eglise ». Ame signifie principe de vie. Cette affirmation équivaut donc à dire que le divin Paraclet est Celui qui fait vivre l'Eglise. De même que l'âme est le principe de vie du corps, ainsi l'Esprit Saint est le principe de vie de l'Eglise, Corps Mystique du Christ (cfr. Enc. *Divinum illud munus*).

Nous avons vu que l'Esprit Saint demeurait dans l'Ame du Christ pour la diriger dans l'accomplissement de sa mission rédemptrice. Jésus aurait pu assumer cette mission tout seul mais Il a voulu pourtant y associer Son Eglise. Et puisque l'Eglise prolonge l'œuvre du Christ, elle a besoin de la même impulsion qui guidait Son Ame, il lui faut le Saint-Esprit. En vérité, Jésus nous a mérité son Esprit sur la Croix ; par sa mort, Il a expié, avant tout, le péché, obstacle à l'invasion du Saint-Esprit et, une fois remonté au ciel, Il L'a envoyé aux Apôtres, représentant toute l'Eglise. Maintenant encore, tandis qu'Il siège glorieusement à la droite du Père, intercédant sans cesse pour nous, Il envoie continuellement à l'Eglise l'Esprit Saint qu'Il lui a promis. Et voici que le divin Esprit opère dans l'Eglise ce qu'Il opérait dans la très sainte Ame du Christ : Il lui donne l'impulsion, la meut, la pousse à accomplir la volonté de Dieu, afin qu'elle remplisse sa mission c'est-à-dire qu'elle prolonge, à travers les siècles, l'œuvre rédemptrice du Sauveur. C'est justement pour cette

raison que les anciens Pères ont dit que l'Esprit Saint est l'âme de l'Eglise, et dans le « Credo », l'Eglise elle-même L'invoque : « *Dominum et vivificantem* ! ». Comme l'âme est principe de vie, ainsi l'Esprit Saint vivifie l'Eglise ; Il est l'Impulsion d'amour qui allume en elle le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, qui donne lumière et force aux Pasteurs, ferveur et élan aux Apôtres, courage et foi invincible aux Martyrs.

2. — L'Eglise étant la « Société » des fidèles, elle est constituée précisément par leur union ; ce sont les fidèles, c'est-à-dire nous-mêmes, qui formons l'Eglise. Dire que Jésus a mérité l'Esprit Saint pour son Eglise équivaut donc à dire qu'Il L'a mérité pour nous ; affirmer que Jésus, en même temps que le Père, a envoyé et continue à envoyer son Esprit à l'Eglise, c'est affirmer qu'Il nous L'a envoyé et continue à le faire. L'Encyclique « *Mystici Corporis* » s'exprime exactement en ce sens : « L'Esprit Saint » est communiqué à l'Eglise avec profusion, pour qu'elle-même et *chacun de ses membres* soient de jour en jour plus conformes à notre Rédempteur ». Ainsi donc, l'Esprit Saint exerce son influence non seulement dans le Corps de l'Eglise, mais aussi dans chaque âme où Il habite comme « doux Hôte ». Il est en nous pour envahir nos âmes, les sanctifier, les former à l'image du Christ, et nous pousser à prolonger sa mission rédemptrice ; Il est cet Elan d'amour qui nous sollicite à accomplir la sainte volonté de Dieu, nous oriente vers la glorification de la Très Sainte Trinité et nous porte en Dieu.

Mais si l'Esprit Saint est un Elan d'amour qui vient en nous pour nous sanctifier, nous porter en Dieu, comment se fait-il que nous ne devenions pas tous saints ? Voilà un mystère qui met en évidence notre redoutable responsabilité.

L'Esprit Saint, en même temps que le Père et le Fils, nous a créés libres et Il nous veut tels ; c'est pourquoi, en venant en nous, Il respecte notre liberté et ne la violente pas. Tout en désirant entrer dans notre âme et l'envahir, Il ne le fait que si nous Lui donnons libre accès. C'est le moment de rappeler le grand principe sur lequel Sainte Thérèse de Jésus aimait tant insister : « Dieu ne force pas notre volonté ; Il prend ce que nous Lui donnons. Mais Il ne se donne pas complètement, tant que nous ne nous sommes pas donnés à Lui d'une manière absolue » (Ch. XXX, p. 727). Si nous ne nous sanctifions pas, ce n'est pas parce que le Saint-Esprit ne le veut pas — Lui qui nous est envoyé et vient en nous précisément à cette fin — mais parce que nous ne donnons pas pleine liberté à son action. Voici le point où nous sommes en défaut : nous n'usons pas de notre liberté pour ouvrir entièrement notre âme à sa puissante et amoureuse invasion. Mais si notre volonté Lui ouvrait complètement les portes, l'Esprit Saint nous prendrait sous sa direction et, par Lui, nous deviendrions saints.

Colloque

« O Esprit Saint, Vous avez formé notre Rédempteur dans le sein très pur de la Vierge Marie ; Vous avez animé Jésus en Le guidant en tout ce qu'Il pensait, disait, faisait et souffrait durant sa vie terrestre, et dans le sacrifice qu'Il offrit Lui-même au Père pour nous sur la Croix. Et lorsque Jésus monta au ciel, Vous êtes venu sur la terre pour y établir le Corps mystique du Christ, qui est l'Eglise, et pour appliquer à ce Corps le fruit de la vie, du Sang de la Passion et de la mort du Christ. Sans cela, Jésus aurait souffert et serait mort inutilement. De plus, ô Esprit Saint, Vous descendez en nous dans le saint Baptême, pour former Jésus-Christ dans nos âmes, nous incorporer à Lui, nous

faire naître et vivre en Lui, nous appliquer les effets et les mérites de son Sang et de sa mort, pour nous animer, nous inspirer, nous pousser et diriger en tout ce que nous devons penser, dire, faire et souffrir pour Dieu. Que devrait donc être notre vie ? Oh ! elle devrait être toute sainte, toute divine, toute spirituelle, selon la parole de Jésus : « ce qui naît de l'Esprit est esprit » !

« O divin Esprit, je me donne tout entier à Vous. Prenez possession de mon âme, guidez-moi en tout, et faites que je vive comme un véritable enfant de Dieu, comme un membre non dégénéré de Jésus-Christ et comme une chose qui, née de Vous, Vous appartient totalement et doit être entièrement possédée, animée et conduite par Vous » (S. Jean Eudes).

« O Esprit Saint, âme de mon âme, je Vous adore. Eclairez-moi, guidez-moi, consolez-moi, dites-moi ce que je dois faire, donnez-moi vos ordres. Je Vous promets de me soumettre à tout ce que Vous désirez de moi et d'accepter tout ce que Vous permettrez qui m'arrive » (Card. Mercier).

20

LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT

Dimanche de Pentecôte

PRESENCE DE DIEU — Venez, Esprit Saint, remplissez mon cœur, allumez-y le feu de votre amour.

Méditation

1. — La Pentecôte est la plénitude du don de Dieu aux hommes. Le jour de Noël, Dieu nous donne son Fils Unique, le Christ Jésus, le Médiateur, le Pont qui unit l'humanité à la Divinité. Pendant la Semaine Sainte, Jésus, par sa Passion, se donne tout entier pour nous jusqu'à la mort de la Croix. Il nous lave, nous purifie, nous sanctifie avec son Sang.

A Pâques, le Christ ressuscite et sa Résurrection, comme aussi son Ascension au ciel, est le gage de la nôtre ; Il nous précède dans la maison du Père pour nous y préparer une place, car nous sommes entrés, en Lui et par Lui, pour faire partie de la Famille divine, nous sommes devenus enfants de Dieu, destinés à la béatitude éternelle. Mais le don de Dieu aux hommes ne s'arrête pas là et, monté au ciel, Jésus, en même temps que le Père, nous envoie son Esprit, l'Esprit Saint. Le Père et le Saint-Esprit nous ont aimés au point de nous donner le Verbe par l'Incarnation ; le Père et le Verbe nous ont aimés jusqu'à nous donner le Saint-Esprit. C'est toute la Trinité qui se donne à l'homme, qui se penche sur ce pauvre néant pour le racheter du péché, le sanctifier, l'introduire dans son intimité. Telle est l'excessive charité avec laquelle Dieu nous a aimés, et le don divin à nos âmes trouve justement son point culminant dans le don de l'Esprit Saint, qui est le Don par excellence: «*Donum Dei Altissimi*». L'Esprit Saint, lien en gage de l'amour mutuel du Père et du Fils, qui reçoit, scelle et couronne leur donation réciproque, est donné à nos âmes, par les mérites infinis de Jésus, afin qu'Il conduise à terme l'œuvre de notre sanctification. Par sa descente sur les Apôtres sous forme de langues de feu, l'Esprit Saint nous montre comment Lui, l'Esprit d'amour, nous est donné précisément pour nous transformer par sa charité, et, ainsi sanctifiés, nous conduire à Dieu.

2. — Le don de l'Esprit Saint n'est pas un don passager, mais permanent ; en effet, pour l'âme qui vit dans la charité, Il est le doux Hôte qui habite en elle. « Si quelqu'un M'aime, dit Jésus — et nous le lisons dans l'Evangile de la Messe (Jean, XIV, 23-31) du jour — Nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure ». Toutefois, cette inhabitation de la Trinité, et dès lors de l'Esprit Saint, dans

l'âme en état de grâce, est un don qui peut et veut croître, une donation continuelle. La première donation a été réalisée en nous au jour de notre baptême ; elle a été renouvelée ensuite, *confirmée* d'une façon toute spéciale par la Confirmation — le sacrement qui est un peu la Pentecôte de chaque âme chrétienne — et puis, progressivement, à chaque augmentation de charité, ce don se renouvelle et l'Esprit Saint, accompagné du Père et du Fils, se donne à l'âme d'une manière plus totale, plus profonde, plus envahissante. L'Evangile de la fête nous parle fort à propos de la charité qui est, tout à la fois, condition et conséquence de l'inhabitation de l'Esprit Saint dans nos âmes. Condition, car selon les paroles de Jésus Lui-même, les Personnes divines font uniquement leur demeure dans l'âme qui aime ; Conséquence, puisque « l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous fut donné » (Rom. V, 5). L'amour divin nous a entièrement devancés au saint Baptême, c'est-à-dire que sans aucun mérite de notre part, mais uniquement par les mérites de Jésus, l'Esprit Saint nous a été donné et qu'Il a répandu en nous la charité. Bien plus, chaque fois qu'en correspondant aux invitations divines, nous faisons de généreux actes de charité, Il renouvelle sa visite invisible à notre âme, en y répandant toujours une grâce nouvelle et une nouvelle charité. Notre vie surnaturelle se développe ainsi sous l'action du Saint-Esprit, elle est toute prise dans le courant vivifiant et transformant de son amour. Nous comprenons de cette manière comment la fête de la Pentecôte peut et doit représenter une nouvelle effusion du Saint-Esprit dans notre âme, une visite nouvelle par laquelle Il nous remplit de ses dons :

« *Veni, Creator Spiritus — mentes tuorum visita,*
imple superna gratia — quae tu creasti pectora »

Colloque

« O Esprit Saint, Amour substantiel du Père et du Fils, Amour incréé qui habitez dans les âmes justes, survenez en moi comme une nouvelle Pentecôte en m'apportant l'abondance de vos dons, de vos fruits, de votre grâce, et unissez à moi ce très doux Epoux de mon âme.

« Je me consacre entièrement à Vous ; envahissez-moi, prenez-moi, possédez-moi tout entière. Soyez la lumière pénétrante qui illumine mon intelligence, la motion suave qui attire et dirige ma volonté, l'énergie surnaturelle qui fait agir mon corps. Achevez en moi votre œuvre de sanctification, d'amour. Rendez-moi pure, transparente, simple, vraie, libre, paisible, douce, calme, sereine, même dans la souffrance, brûlante de charité envers Dieu et le prochain.

« *Accendat in nobis ignem sui amoris et flammam aeternae caritatis* » (MR), allumez en moi le feu de votre amour et la flamme de l'éternelle charité. Multipliez en moi ces saints transports d'amour qui me porteront rapidement à l'union transformante.

« Soumettez complètement à la Volonté divine non seulement ma volonté, mais toutes mes facultés et mes sens, afin que je ne sois plus dominée en rien par mon amour-propre, mais uniquement par votre divine motion, et que tout soit accompli par amour, dans l'amour, de manière qu'en travaillant je fasse tout par amour et qu'en souffrant, je supporte tout par amour. Faites que le surnaturel devienne l'atmosphère « naturelle » où se meuve mon âme.

« Rendez-moi docile, et toujours prête à suivre vos inspirations. Que je n'en néglige pas une seule et vous sois une petite épouse fidèle. Rendez-moi toujours plus recueillie, plus silencieuse, plus soumise à votre action divine, plus apte à recevoir vos touches délicates. Attirez-moi dans l'intime de

mon cœur où Vous résidez, ô doux Hôte divin, et enseignez-moi à « veiller continuellement dans la prière ».

« Venez, ô Esprit vivifiant, sur cette pauvre humanité, et renouvelez la face de la terre, présidez aux nouvelles organisations, donnez-nous votre paix, cette paix que le monde ne peut donner. Aidez votre Eglise, donnez-lui de saints prêtres, de fervents apôtres. Ménagez de suaves sollicitations aux âmes qui sont bonnes, un doux tourment aux âmes pécheresses, un rafraîchissement consolant aux âmes souffrantes, la force et le secours à celles qui sont tentées, la lumière à celles qui sont dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort » (Sr. Carmela du Saint-Esprit, carmélite déchaussée).

21

L'ACTION DE L'ESPRIT SAINT

PRESENCE DE DIEU — O Esprit Saint, révélez-moi votre action dans mon âme, enseignez-moi à la reconnaître et à la seconder.

Méditation

1. — De même que l'Esprit Saint demeurait dans la très sainte Ame de Jésus pour la porter en Dieu, ainsi demeure-t-Il également dans nos âmes. Mais, tandis qu'en Jésus Il trouvait une volonté pleinement docile qu'Il pouvait maîtriser sans restriction, Il trouve souvent en nous une volonté revêche qui Lui oppose de la résistance; Il s'arrête donc, parce qu'Il ne veut pas violenter notre liberté. Esprit d'*Amour*, Il attend que nous correspondions par *amour* à son œuvre, que nous ouvrions notre âme, librement, amoureusement, à son action sanctificatrice. Pour nous sanctifier, nous devons donc collaborer à l'œuvre de l'Esprit Saint ; mais, puisqu'il est impos-

sible de collaborer efficacement si nous ne savons pas comment agit le promoteur de l'œuvre à accomplir, il est donc urgent d'apprendre comment travaille en nous le divin Paraclet, promoteur de notre sanctification.

Il est important de savoir que l'Esprit Saint travaille *toujours* dans nos âmes, même durant les premières étapes de la vie spirituelle, ou plutôt, dès son début, bien qu'Il le fasse alors d'une façon plus cachée et, par conséquent, moins connue. Mais son action, très précieuse, n'en existe pas moins; elle consiste surtout à préparer et seconder nos initiatives pour acquérir la perfection. Sa première œuvre en nous, est de nous élever à l'état surnaturel en nous communiquant la grâce, sans laquelle nous ne pourrions rien faire pour arriver à la sainteté. La grâce nous vient de Dieu, toute la Sainte Trinité nous la donne. La création en est particulièrement attribuée au Père ; le Fils, par son Incarnation, sa passion et sa mort, nous l'a méritée, et l'Esprit Saint la répand dans nos âmes. C'est à Lui, en effet, l'Esprit d'Amour, que l'œuvre de notre sanctification est attribuée d'une manière toute spéciale. Lorsque nous avons reçu le Baptême, nous avons été justifiés « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit »; toutefois, la Sainte Ecriture attribue particulièrement cette œuvre de régénération et de filiation divine au Saint-Esprit. Jésus Lui-même nous a fait voir, dans le Baptême, une renaissance « par l'Esprit Saint » (Jean, III, 5), et Saint Paul affirme : « tous, nous avons été baptisés dans un seul Esprit » et « l'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu » (cfr. I or. XII, 13 ; Rom. VIII, 16). C'est donc l'Esprit Saint qui a préparé et disposé nos âmes à la vie surnaturelle en répandant en nous la grâce.

2. — En outre, pour nous rendre capables d'accomplir des

actions surnaturelles, l'Esprit Saint, en venant dans notre âme, a renforcé Ses puissances — intelligence et volonté — par les vertus infuses. Avant tout, Il répand en nous la charité et, en même temps, les autres vertus théologales: foi et espérance ; Il nous confère également les vertus morales. De cette sorte, nous devenons capables, par son intervention, de poser des actes surnaturels. Mais là ne se limite pas l'action du Saint-Esprit : comme un bon maître, Il continue à nous assister dans notre travail, nous sollicitant au bien et soutenant nos efforts. Avant tout, Il nous invite au bien par ses inspirations intérieures, et aussi par des moyens extérieurs, particulièrement la Sainte Ecriture et le magistère de l'Eglise. La Sainte Ecriture est la parole de Dieu, écrite par les hommes, sous la motion de l'Esprit Saint. C'est donc le divin Paraclet qui nous parle dans la Sainte Ecriture, en éclairant notre esprit de sa lumière, en poussant notre volonté par son Impulsion ; c'est pourquoi, méditer les textes sacrés, c'est en quelque sorte « aller à l'école » de l'Esprit Saint. En outre, le Saint-Esprit continue à nous instruire et à nous stimuler au bien par la parole vivante de l'Eglise, puisque tous ceux qui exposent aux fidèles la doctrine sacrée, étant mandatés, se trouvent sous son influence. Si nous écoutons les inspirations du Saint-Esprit, si nous nous décidons à répondre à ses invitations, Il se joint à nous et nous aide par la grâce actuelle, afin que nous puissions mener à bon terme nos actions vertueuses. Il est donc évident que, même lorsque la vie spirituelle en est à ses débuts et se concentre dans la correction des défauts et l'acquisition des vertus, l'activité de l'âme est entièrement imprégnée et soutenue par l'action du Saint-Esprit. Nous songeons trop peu à cette vérité ; c'est pourquoi, en pratique, nous tenons peu compte de l'œuvre continuelle du divin Esprit dans nos âmes. Il faut y penser, afin de ne pas laisser se perdre ses inspirations et

ses impulsions. « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis », disait Saint Paul, mais il pouvait ajouter : « sa grâce à mon égard n'a pas été stérile » (I Cor. XV, 10).

Colloque

« O Esprit Saint, Hôte divin de nos âmes, Vous êtes le plus noble et le plus digne de tous les hôtes ! Avec l'agilité de votre bonté et de votre amour pour nous, Vous Vous rendez rapidement auprès de toutes les âmes disposées à Vous recevoir. Et qui pourrait dire les effets merveilleux que Vous produisez là où Vous êtes reçu ? Vous parlez sans rien dire, et votre sublime silence est compris partout. Vous êtes toujours immobile et toujours en mouvement, et dans votre mobile immobilité, Vous Vous communiquez à tous. Vous êtes toujours en repos, et cependant Vous travaillez toujours, et dans votre repos, Vous opérez les œuvres les plus grandes, les plus dignes, les plus admirables. Vous êtes toujours en route sans jamais changer de place et partout Vous pénétrez, affermissez, conservez et, en même temps, détruisez tout. Votre immense science si pénétrante connaît tout, comprend tout, pénètre tout. Sans rien écouter, Vous entendez la parole la plus minime dite dans le plus secret des cœurs.

« O Esprit Saint, Vous Vous arrêtez partout où Vous n'êtes pas expulsé, parce que Vous Vous communiquez à tous, sauf aux pécheurs qui ne veulent pas sortir de la fange du péché, car Vous ne trouvez pas où Vous reposer en eux, ni ne pouvez souffrir cette puanteur pestilentielle qui émane du cœur qui veut obstinément persévérer dans le mal. Vous Vous arrêtez, au contraire, dans les créatures qui, par leur pureté, sont capables de recevoir la communication de vos dons. Et Vous Vous reposez en moi par communication, opération, sagesse, puissance, libéralité, bénignité, charité, amour, pureté, et en somme, par votre bonté même ; et en

répandant ces grâces dans votre créature, Vous la préparez Vous-même à Vous recevoir » (Ste M.-Mad. de' Pazzi).

22

LES INITIATIVES DE L'ESPRIT SAINT

PRESENCE DE DIEU — O Esprit Saint, venez diriger Vous-même mon âme dans la voie de la sainteté.

Méditation

1. — Quoique notre âme soit surnaturalisée par la grâce sanctifiante, nos puissances fortifiées par les vertus infuses et nos actions devancées et accompagnées par la grâce actuelle, notre comportement demeure cependant toujours humain, et dès lors incapable d'union parfaite à Dieu, c'est-à-dire de sainteté. En réalité, bien que notre intelligence soit renforcée par la vertu de foi, elle reste toujours inadéquate par rapport à l'Etre infini, toujours inapte à nous Le représenter tel qu'Il est. Tout en suivant les données de la révélation, par lesquelles nous savons que Dieu est un et trine, les idées que nous nous formons de la Très Sainte Trinité, des trois Personnes divines, des perfections de Dieu, sont toujours au-dessous de la réalité. Tant que nous sommes sur cette terre, nous connaissons Dieu « dans un miroir, d'une manière confuse » ; au ciel seulement « ce sera face à face » (I Cor. XIII, 12). Et ce n'est pas seulement par rapport à Dieu que notre connaissance est inadéquate ; elle l'est encore en ce qui concerne la sainteté. Nous ne connaissons les choses de Dieu que sous un certain angle, et il en va de même du chemin de la perfection. En effet, nous ne savons pas toujours discerner ce qui est le plus parfait et, très souvent, malgré notre bonne volonté, nous

nous trompons en tenant pour bon et saint ce qui ne l'est pas en réalité.

D'autre part, la pleine union à Dieu, autrement dit, la sainteté, exige une orientation parfaite vers Lui, selon le premier et le plus grand précepte de Jésus : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit » (Matth. XXII, 37) ; mais cette orientation parfaite dépasse nos forces, précisément parce que nous avons une connaissance trop imparfaite de Dieu et du chemin qui mène à Lui. Nous faudra-t-il donc renoncer à la sainteté ? Pas le moins du monde ! Dieu, qui nous veut saints, nous donne aussi la possibilité de le devenir : c'est justement à cette fin que l'Esprit Saint nous a été donné. « Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint » (Act. I, 8), a dit Jésus.

2. — L'Esprit Saint, qui « scrute tout, jusqu'aux profondeurs divines » (I Cor. II, 10) et, par conséquent, possède une science parfaite de la nature et des mystères divins, qui pénètre toutes choses et connaît donc à la perfection les délicatesses et les secrets de la plus haute vertu, comme aussi les besoins et les déficiences de nos âmes, vient nous prendre par la main pour nous guider vers la sainteté. Tant que nous avançons selon notre propre initiative, notre orientation vers Dieu demeure toujours imparfaite, incomplète, parce que nous agissons de *manière humaine ;* mais lorsqu'intervient l'Esprit Saint, Il opère comme Dieu, d'une *manière divine,* et c'est pourquoi Il nous attire et nous oriente complètement vers Lui. Lorsque nous agissons par nous-mêmes, nous devons toujours commencer par le travail de la pensée et ensuite, seulement, nous passons à la détermination de la volonté ; mais puisque notre pensée est tellement limitée, nous demeurons toujours, dans la pratique,

immensément au-dessous de ce que nous devrions faire pour Dieu. Au contraire, lorsque le Saint-Esprit intervient, Il agit directement sur la volonté en l'attirant à Lui, Il enflamme notre cœur et, par conséquent, éclaire notre esprit. Telle est la genèse de ce « sens de Dieu » qu'il nous est impossible d'exprimer, mais qui nous fait connaître et goûter Dieu et nous oriente vers Lui, plus que n'importe quel raisonnement personnel. Nous sentons alors que Dieu est « unique », que toutes les créatures sont infiniment distantes de Lui, qu'Il mérite tout notre amour et même, que tout cela n'est rien devant son amabilité infinie, et que n'importe quel sacrifice représente bien peu de choses pour un Dieu si grand. C'est ainsi que l'Esprit Saint nous met sur la voie de la sainteté. Il le fait encore en nous aidant à surmonter les difficultés pratiques. Très souvent, par exemple, nous nous trouvons aux prises avec un défaut que nous ne parvenons pas à vaincre, une vertu que nous ne réussissons pas à acquérir, une perplexité que nous ne pouvons résoudre ; mais, à un certain moment, sans que nous sachions comment, tout change ; nous voyons dans la clarté ce qui auparavant nous laissait dans le doute et nous parvenons à faire avec facilité ce qui, de prime abord, nous paraissait impossible. Cela aussi est le fruit de l'action de l'Esprit Saint dans notre âme. Voilà pourquoi ses initiatives nous sont tellement précieuses, et que nous devons les désirer et les implorer avec grande confiance.

Colloque

« O amour du Dieu éternel, sainte communication du Père tout-puissant et de son Fils bienheureux, Esprit Paraclet tout-puissant, consolateur très clément des affligés, pénétrez dans l'intimité de mon cœur par votre vertu très puissante ; réjouissez, par l'éclat de votre resplendissante lumière, les

coins ténébreux de cette demeure négligée qu'est mon âme et, en la visitant, fécondez, par l'abondance de votre rosée, ce qu'une longue aridité a étiolé et desséché. Blessez du dard de votre amour l'intime de l'être intérieur ; pénétrez au plus profond du cœur engourdi et embrasez-le de flammes salutaires ; réconfortez votre créature tout entière en illuminant du feu de la sainte ferveur, le plus profond de son esprit et de son corps.

« Je crois que chaque fois que Vous descendez dans mon âme, Vous y préparez la demeure du Père et du Fils. Bienheureux celui qui mérite de Vous avoir pour Hôte ! Par Vous, le Père et le Fils établissent en lui leur séjour. Venez donc, venez, ô très doux Consolateur de l'âme souffrante, Protecteur en toute circonstance et soutien dans la tribulation. Venez, purificateur des fautes, guérisseur des blessés. Venez, force des faibles, appui de ceux qui tombent ! Venez, maître des humbles, Vous qui terrassez les orgueilleux ! Venez, ô bon père des orphelins, juge clément des veuves ! Venez, espérance des pauvres, force des faibles ! Venez, étoile des navigateurs, port des naufragés ! Venez, ô Vous, l'unique beauté de chaque vivant, le salut des mourants !

« Venez, ô Saint-Esprit, venez et ayez pitié de moi ! Revêtez-moi de Vous-même et exaucez-moi favorablement, afin que, selon la multitude de vos miséricordes, ma petitesse plaise à votre grandeur et ma faiblesse à votre force, par Jésus-Christ, mon Sauveur, qui avec le Père, vit et règne en votre unité, dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il » (St. Augustin).

23

NOTRE COLLABORATION

PRESENCE DE DIEU — O Esprit Saint, rendez-moi docile à votre action et toujours prêt à me laisser guider et diriger par Vous.

Méditation

1. — Par rapport à la sainteté, nous sommes toujours de petits écoliers, des apprentis qui, ne possédant qu'une connaissance rudimentaire de l'art qu'ils apprennent, ont continuellement besoin de la direction et des suggestions de leur maître. Le Maître de sainteté est précisément l'Esprit Saint ; en parlant de Lui, Jésus a dit : « Il vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que Je vous ai dit » (Jean, XIV, 26). Il nous enseigne ce que nous devons faire pour aimer Dieu de toutes nos forces, Il nous suggère tout ce que nous ignorons, quant à Dieu, ou quant à la pratique de la perfection ; et Il ne se contente pas de nous enseigner, mais Il nous met en mesure d'accomplir le bien qu'Il nous montre. En effet, en agissant directement sur notre volonté, Il la fortifie, l'attire, la lance puissamment en Dieu, l'oriente parfaitement vers Lui. De cette manière, l'Esprit Saint « vient au secours de notre faiblesse » (Rom. VIII, 26), et comme celle-ci est « constitutionnelle », inhérente à notre nature humaine, nous avons continuellement besoin de Lui. Et, de fait, Il ne nous abandonne jamais, et enveloppe de son action toute notre vie spirituelle. Dès son début, nous l'avons vu, Il vient à notre aide en préparant et secondant nos initiatives personnelles ; mais ensuite, s'Il nous trouve dociles à Ses invitations, Il prend Lui-même l'initiative en nous. C'est pourquoi toute l'œuvre de notre sanctification se réduit, au fond, à une question de docilité au divin Paraclet. Il nous

faut, avant tout, être très attentifs et dociles à ses invitations : « *Utinam hodie vocem ejus audiatis : nolite obdurare corda vestra* » ; oh ! si vous avez entendu aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas votre cœur ! (Ps. 94, 7 et 8). Les invitations de l'Esprit Saint peuvent arriver jusqu'à nous à travers les paroles de la Sainte Ecriture, la prédication, les enseignements de l'Eglise, les diverses circonstances de la vie, les bonnes pensées, les saintes inspirations. Correspondons-y immédiatement, prouvons notre bonne volonté en les acceptant et en y obéissant promptement.

2. — Mais très souvent, hélas ! notre volonté est encore dure, indocile, revêche, parce que tellement attachée aux créatures et particulièrement à notre « moi » que nous aimons toujours avec trop de complaisance. Pour correspondre à l'action de l'Esprit Saint, il est donc requis, avant tout, de travailler assidûment à nous détacher de tout et de nous-mêmes. Le détachement nous libérera de bien des liens qui, semblables à des cordes, nous lient aux créatures, nous mettant dans l'impossibilité d'être suffisamment dociles et souples, pour être mus facilement par l'Esprit Saint. Rappelons qu'un mince fil — c'est-à-dire de petits attachements — suffit pour lier l'âme aux créatures : « Qu'importe que l'oiseau soit retenu par un fil léger ou une corde ? Le fil qui le retient a beau être léger, l'oiseau y reste attaché comme à la corde, et tant qu'il ne l'aura pas rompu, il ne pourra voler » (JC. MC. I, XI, p. 74). Le détachement brise le fil qui nous lie à la terre, et notre âme, ainsi libérée, peut suivre la moindre impulsion de l'Esprit Saint qui l'envahit et la dirige selon son bon plaisir.

Nous avons dit que le Saint-Esprit ne se contente pas de nous inviter au bien, mais qu'Il veut prendre en nous l'initiative, afin de nous pousser plus efficacement vers Dieu.

Toutefois, Il respecte notre liberté ; c'est pourquoi Il ne se rendra pas maître de notre volonté si nous ne sommes pas disposés à la lui donner librement. Nous pouvons encore mettre un autre obstacle à son action : l'Esprit Saint voudrait nous élever, nous porter vers Dieu, mais nous n'adhérons pas pleinement à son initiative, parce que nous manquons de générosité, et retardons ainsi l'œuvre divine par notre mesquinerie. Peut-être correspondons-nous partiellement à sa motion et donnons-nous quelque chose de ce qu'Il nous demande, mais nous ne parvenons pas à Lui donner le « tout ». Il est donc très nécessaire de cultiver l'esprit de « totalité », qui ne met pas de limites à notre donation ; il faut avoir un cœur large, généreux, afin de ne pas retarder l'œuvre de l'Esprit Saint qui veut nous porter, non seulement aux bonnes actions, mais aux actions généreuses, héroïques, saintes.

Colloque

« Mon Dieu miséricordieux, ma douceur et mon amour, envoyez du Paradis votre Esprit Saint et créez en moi un cœur et un esprit nouveau. Votre onction m'enseigne tout, parce que je Vous ai élu entre mille et Vous aime au-dessus de tout amour et plus que ma propre âme. O Esprit Saint, Dieu d'amour, recevez-moi dans votre très douce et miséricordieuse charité, afin que, durant tout le cours de ma vie, je Vous aie comme Maître, Précepteur et très doux Amant de mon cœur » (Ste Gertrude).

« O Esprit Saint, apprenez-moi à apprécier la moindre de vos inspirations. La plus petite en effet — ne fût-ce que de retenir une parole ou un regard — est plus précieuse que le monde entier, car c'est un appel, une invitation à entrer plus avant dans l'intimité divine si, en y correspondant fidèlement, je mérite de croître en grâce et en amour. O Esprit

Saint, faites-moi bien comprendre que la perfection consiste à répondre toujours « *Amen* » chaque fois que Vous me demandez quelque chose sous le couvert de l'obéissance ou par vos inspirations. Aidez-moi Vous-même à éviter la moindre infidélité, la plus petite hésitation, aidez-moi à ne rien Vous refuser, alors, votre lumière grandira toujours en moi et l'amour deviendra un insondable abîme. Mais, ô Esprit Saint, je sais bien que, pratiquement, je tomberai souvent, que je commettrai des fautes — ô mon Dieu ! pourvu qu'elles ne soient pas volontaires ! Cependant, Vous m'enseignez que, même en ce cas, je dois me reprendre immédiatement et me remettre tout de suite sous votre influence, par un acte d'amour. Vous ne voulez pas que je sois troublée, ni que je me laisse décourager par mes infidélités, car votre esprit est toute suavité. Oh ! combien est suave votre Esprit, ô Seigneur ! et « où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (II Cor. III, 17), la joie et la paix dans l'Esprit Saint » (cfr. Sr. Carmela du St. Esprit).

24

CONFORMITE AU CHRIST PAR L'ACTION DE L'ESPRIT SAINT

PRESENCE DE DIEU — O Esprit Saint, rendez-moi conforme à Jésus, faites de moi un « alter Christus ».

Méditation

1. — L'Esprit Saint nous a été donné pour nous sanctifier, mais par où nous conduira-t-Il à la sainteté ? L'Encyclique *Mystici Corporis* répond en disant que le divin Paraclet « est communiqué à l'Eglise... pour que chacun de ses membres soit de plus en plus conforme à notre Sauveur ». L'Esprit

Saint vient dans nos âmes pour nous conformer, nous assimiler au Christ ; tel est le but immédiat de son action en nous, telle est la voie par où Il nous conduira à la sainteté.

Tous les élus sont prédestinés par Dieu « à reproduire l'image de son Fils » (Rom. VIII, 29) ; nous serons saints dans la mesure de notre ressemblance au Christ. Et l'Esprit Saint nous a été donné précisément pour sculpter en nous les traits de cette divine ressemblance, en nous rendant « de plus en plus conformes à notre Sauveur ». Oh ! il faudrait qu'il n'y ait vraiment aucun jour où cette ressemblance n'augmente en nous ! Sœur Elisabeth de la Trinité avait été profondément impressionnée par cette vérité, et priait l'Esprit Saint de faire d'elle « une humanité de surcroît dans laquelle Jésus puisse renouveler tout son mystère » (cfr. ET. El.). Si Jésus est le modèle auquel nous devons tous être conformes, ce n'est pas présomption que d'aspirer à Lui devenir tellement semblables que notre vie soit un « prolongement » de la sienne et qu'Il puisse continuer en nous son incessante adoration et glorification du Père ainsi que la rédemption des hommes. Nous sommes incapables d'arriver à une ressemblance aussi parfaite avec le Christ, mais l'Esprit Saint est en nous pour la réaliser. Jésus est le Saint par excellence ; pour nous rendre semblables à Lui, l'Esprit Saint nous communique initialement la sainteté du Christ en répandant en nous la grâce qui doit, par la suite, tellement pénétrer notre être, notre activité, notre vie, qu'elle fasse de chacun de nous un « *alter Christus* ». Remarquons que la grâce répandue en nous par l'Esprit Saint est identique, dans sa nature, à celle qui sanctifie l'Ame de Jésus ; bien qu'elle nous soit donnée dans une mesure infiniment moindre, alors que le Christ la possède « sans mesure », c'est cependant le même germe, le même principe de sainteté. Voilà pourquoi le développement plénier de la grâce peut nous porter réellement à l'identifi-

cation avec le Christ, au point de faire de nous autant d'images de Jésus. Nous participerons, non seulement à la sainteté, mais aussi à l'œuvre du Christ, dans la mesure où nous serons transformés en Lui. Jésus renouvellera en nous son mystère : Il continuera, en nous, à glorifier la Très Sainte Trinité et à sauver les âmes.

2. — La norme de vie de Jésus a été la volonté du Père, et nous avons vu comment le Saint-Esprit Le guidait continuellement vers l'accomplissement de cette volonté. Pareillement, L'Esprit Saint veut nous guider toujours davantage dans la voie tracée par la volonté de Dieu. Pratiquement, en effet, « la sainteté consiste dans la seule conformité au vouloir divin » (Benoit XV), dans une conformité tellement entière qu'il n'y ait dans l'âme, comme l'enseigne Saint Jean de la Croix, « plus rien qui soit opposé à la volonté divine. Elle ne se meut en tout et pour tout que d'après la volonté divine » (JC. MC. I, XI, p. 72). Il n'est pas facile d'en arriver là, et nous n'y parviendrons jamais sans le secours du Saint-Esprit. De plus il ne faut pas oublier que la conformité au divin vouloir doit s'exprimer dans « un accomplissement continuel et exact des devoirs d'état » (1) ; or, être fidèle au devoir, en tout et partout, n'est pas peu de chose ! Il y faut de l'abnégation, de la générosité et une constance à toute épreuve. Regardons Jésus en Croix et nous comprendrons ce que peut exiger l'accomplissement parfait du devoir et de la volonté de Dieu. Telle est, toutefois, la route sur laquelle nous devons nous engager par notre bonne volonté, en renouvelant toujours nos efforts. Mais, en dépit de toute notre bonne volonté, nous sommes si faibles, si inconstants, si tenacement attachés à

(1) Benoît XV - A.A.S. 12 (1920) 173.

nous-mêmes, et nos forces sont si limitées que nous ne parvenons pas toujours à renoncer entièrement à notre volonté pour accomplir celle de Dieu, nous ne réussissons pas toujours à nous maintenir dans la ligne du parfait accomplissement de nos devoirs ; nous tombons souvent et ne savons pas même nous relever. Humilions-nous alors, servons-nous de ces chutes pour reconnaître toujours davantage notre impuissance, notre fragilité ; — humilions-nous, mais ne nous décourageons pas. Au lieu de pleurer sur nous-mêmes, tournons notre regard vers l'Esprit Saint, crions vers Lui, afin qu'Il vienne à notre secours, puis recommençons encore avec humilité et confiance. En nous voyant renouveler nos efforts, l'Esprit Saint viendra à notre rencontre, Il nous prendra par la main et nous conduira, en un instant, là où nous serions incapables d'arriver, même après un grand nombre d'années. Nous devons en être certains, puisque Jésus a mérité pour nous et nous envoie son Esprit « avec profusion » !

Colloque

« Mon bien-aimé Jésus, je désire suivre avec Vous la règle de l'amour, la règle de la volonté de Dieu, par laquelle je puisse renouveler et passer en Vous toute ma vie. Placez-la sous la garde de votre Saint-Esprit, afin qu'en tout temps je sois prête à l'observance de vos commandements et de tous mes devoirs. Je ne suis qu'une pauvre tige, plantée par Vous ; je ne suis rien, par moi-même, et moins que rien, mais Vous pouvez me faire fleurir dans l'abondance de votre Esprit. Que suis-je, mon Dieu, vie de mon âme ? Ah ! Que je suis éloignée de Vous ! Je suis comme un grain de poussière que le vent soulève et disperse. Or donc, en vertu de votre charité, puisse, par le souffle de l'Esprit Saint et au gré de votre providence, le vent violent de votre tout-puissant

amour me projeter en Vous avec tant de force, que je commence vraiment à mourir à moi-même pour vivre uniquement en Vous, mon doux amour. Faites que je me perde en Vous, que je m'y abandonne si complètement qu'il ne demeure, en moi, aucun vestige de moi-même, exactement comme il arrive à un grain de poussière invisible qui disparaît sans se faire remarquer. Transférez-moi ainsi totalement dans la douceur de votre amour, afin qu'en Vous, toute mon imperfection soit réduite à néant et que je n'aie plus aucune vie en dehors de Vous » (Ste Gertrude).

« O Feu consumant, Esprit d'amour, survenez en moi, afin qu'il se fasse en mon âme comme une Incarnation du Verbe ; que je Lui sois une humanité de surcroît, en laquelle il renouvelle tout son mystère » (ET. El).

25

LE CHEMIN DE LA CROIX

PRESENCE DE DIEU — O Esprit Saint, instruisez-moi sur la valeur de la souffrance, apprenez-moi à l'estimer et à l'aimer comme moyen de sanctification.

Méditation

1. — Il faut être bien convaincu que, si l'Esprit Saint travaille dans nos âmes pour nous assimiler au Christ, Il ne peut le faire qu'en nous faisant suivre le chemin de la croix. Jésus est le Crucifié ; il ne peut donc y avoir de conformité avec Lui que par la croix, et nous n'entrerons jamais dans les profondeurs de la vie spirituelle, si nous ne pénétrons dans le mystère de la croix. Sainte Thérèse de Jésus enseigne que même les grâces contemplatives les plus élevées sont données aux âmes précisément afin de les rendre plus capables de porter la croix. « Sa Majesté, dit la Sainte, ne

saurait nous faire une plus haute faveur que celle de nous donner une vie qui soit semblable à celle que son Fils bien-aimé a menée sur la terre. Aussi je regarde comme certain que ces faveurs ont pour but de fortifier notre faiblesse, *afin de pouvoir endurer à son exemple beaucoup de souffrances* » (Dem. VII chap. IV, p. 1052). La conformité à Jésus Crucifié a plus de valeur et d'importance que toutes les grâces mystiques ! Toute la vie spirituelle est dominée par la croix et, comme la croix se trouve au centre de l'histoire du monde, ainsi se trouve-t-elle également au centre de l'histoire de chaque âme. La croix nous a donné la vie ; elle imprimera en nous les traits de la plus parfaite ressemblance avec Jésus : plus nous participerons à sa croix, plus nous Lui serons semblables et coopérerons à l'œuvre de la Rédemption.

Pour arriver à la sainteté, la nécessité de la croix est évidente ; il n'y a pas moyen d'embrasser toujours et en toute circonstance la volonté de Dieu, sans renoncer à sa propre volonté. Impossible de se conformer en tout à Jésus, sans renoncer à ses propres satisfactions égoïstes. « Jésus-Christ, durant sa vie sur la terre, n'a jamais eu d'autre goût ni d'autre désir que de faire la volonté de son Père » (JC. MC. I, XIII, p. 110). Et tout cela signifie : détachement, croix, sacrifice, renoncement à soi-même : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il Me suive » (Matth. XVI, 24). Et c'est justement sur cette voie que le Saint-Esprit nous pousse et nous invite. Lorsque nous nous surprenons en quête du plus facile, du plus commode, du plus honorable, lorsque nous remarquons que nous donnons satisfaction à notre amour-propre, à notre vaine gloire, ou que nous constatons des attachements à notre volonté propre, disons-nous que tout cela est bien éloigné d'être inspiré par le

Saint-Esprit mais fait, au contraire, obstacle à son action en nous.

2. — En exerçant avec courage le renoncement, nous nous mettons sur le chemin de la conformité à Jésus Crucifié, mais ici aussi, nos initiatives ne sont pas proportionnées à la fin à atteindre ; les actes de mortification et de dépouillement que nous entreprenons sont incapables de nous dépouiller à fond du vieil homme, pour nous revêtir du Christ et du Christ Crucifié. Voilà pourquoi l'Esprit Saint, après nous avoir conduit sur le chemin de la croix par ses inspirations qui tendent à nous faire embrasser par amour pour Dieu ce qui est dur et pénible à la nature, Se charge Lui-même de compléter notre purification. Et Il le fait en nous soumettant à des épreuves extérieures et intérieures. « Notons-le bien, dit Saint Jean de la Croix, cette flamme, qui est l'Esprit Saint, fait des blessures à l'âme ; il détruit et consume les imperfections de ses habitudes mauvaises. Telle est l'opération par laquelle le Saint-Esprit dispose l'âme à l'union qui l'attend et à la transformation en Dieu par l'amour » (VF. I, p. 926). Il ne faut donc pas s'imaginer que l'action du Saint-Esprit en nous soit toujours consolante, bien au contraire ! Du reste, la souffrance est nécessaire, non seulement pour notre purification, mais encore pour nous associer à l'œuvre rédemptrice de Jésus. Plus nous avancerons dans le chemin de la croix, plus nous nous sanctifierons nous-mêmes et plus fécond sera l'apostolat que nous pourrons exercer dans l'Eglise. Il est donc évident que, pour nous sanctifier, l'Esprit Saint ne peut nous conduire par d'autre voie que celle de la croix. A nous de seconder sa direction en tâchant, avant tout, d'embrasser de bon cœur tout ce que nous rencontrons d'amer et de pénible dans notre vie de chaque jour. Nous négligeons souvent la croix des difficultés quotidiennes pour en aimer

une autre, bien éloignée, qui ne nous sera peut-être jamais envoyée ; il ne faut pas chercher la croix dans des souffrances extraordinaires que nous ne rencontrerons que bien rarement et peut-être jamais, mais dans le devoir, la vie, les difficultés, les sacrifices de chaque jour, de chaque moment. C'est ici que nous trouvons des richesses inépuisables ; il suffit de savoir les découvrir par la lumière de la foi. L'Esprit Saint nous aide à reconnaître et nous pousse à embrasser cette croix de chaque jour — embrasser et non subir, ce qui signifie : *accepter* et *offrir* activement en disant de tout cœur : « Oui, je la veux, même s'il me semble devoir en être accablé ! ».

Colloque

« O Esprit de vérité, faites-moi connaître votre Verbe, apprenez-moi à me rappeler tout ce qu'Il a dit ; illuminez-moi, guidez-moi, rendez-moi conforme à Jésus comme un « *alter Christus* », en me communiquant ses vertus, surtout sa patience, son humilité, son obéissance, donnez-moi de prendre part à son œuvre rédemptrice en me faisant comprendre et aimer la croix.

« O Esprit Saint, je me mets devant Vous comme un petit fruit vert, qui doit mûrir au soleil, comme un fétu de paille qui doit être brûlé par le feu, comme une goutte de rosée qui doit être absorbée par le soleil, comme une enfant ignorante qui doit être instruite. O Esprit Saint qui Vous répandez dans l'âme petite, pauvre, humble, je me présente à Vous en cette attitude, et c'est dans ces dispositions que je Vous invoque : « *Veni, Spiritus Sancte, sanctifica me* ». Mon désir de la sainteté est si grand ! Sanctifiez-moi Vous-même, hâtez-Vous de me rendre sainte et grande sainte, sans que je le sache, dans l'effacement de ma vie quotidienne.

« Je veux me jeter en Vous, ô Esprit Saint, Feu divin,

afin que Vous acheviez ma purification, détruisiez mon misérable « moi » et me transformiez toute en amour. C'est pourquoi je Vous supplie de *survenir en moi* et de me diriger selon votre bon plaisir : « *Dirige actos nostros in beneplacito tuo* ».

« O Feu consumant, Amour divin personnifié, enflammez-moi, brûlez-moi, consumez-moi, détruisez mon *moi,* transformez-moi toute en amour, faites-moi arriver au « rien » pour posséder le Tout, faites-moi parvenir au sommet du « Mont » où seule habite la gloire de Dieu, où tout est « paix et joie » de l'Esprit Saint ! Puissé-je atteindre ici-bas — à travers la souffrance et la contemplation amoureuse — l'union la plus intime avec la Très Sainte Trinité, en attendant d'aller la contempler sans voiles là-haut, au ciel, dans la paix, la joie, la sécurité du banquet perpétuel » (cfr. Sr. Carmela du Saint-Esprit).

26

LES DONS DU SAINT-ESPRIT

PRESENCE DE DIEU — O Esprit Saint, développez en moi vos dons, afin que je puisse recevoir vos motions divines.

Méditation

1. — Nous avons déjà vu qu'il est impossible d'arriver à une orientation parfaite vers Dieu et à la sainteté, sans le secours du Saint-Esprit. Ce secours n'est pas réservé à des âmes privilégiées, il est nécessaire à chaque chrétien. En effet, chaque âme reçoit, au saint baptême, en même temps que la grâce sanctifiante, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit. Les vertus infuses sont des principes surnaturels d'activité, par lesquels nous devenons capables d'agir d'une manière vertueuse, non seulement au point de vue humain, mais au point de vue surnaturel, de telle sorte que nous

devenons à même d'accomplir des actions méritoires et, par conséquent, de nous appliquer activement à l'obtention de la sainteté. Les dons du Saint-Esprit, par contre, sont des principes surnaturels qui nous rendent capables de recevoir le secours de l'Esprit Saint, de reconnaître ses inspirations et de les seconder. En d'autres termes, les dons sont des dispositions permanentes dont Dieu a enrichi nos facultés, afin que nous puissions recevoir et suivre l'impulsion de l'Esprit Saint. Saint Thomas les compare aux voiles de l'embarcation : de même que la barque, au moyen des voiles, peut être poussée par le vent, ainsi notre âme, grâce aux dons, a la capacité d'être mue et guidée par l'Esprit Saint. Si un marin tend les voiles à son embarcation, cela veut dire qu'il entend la faire avancer, non seulement à coups de rames, mais également grâce à la force du vent. Pareillement, si Dieu a répandu dans notre âme les dons de l'Esprit Saint, c'est qu'Il veut la faire avancer non seulement par l'exercice actif des vertus, mais encore par l'intervention du Saint-Esprit. Et, tandis que le marin peut bien hisser les voiles sur sa barque, mais non susciter le souffle du vent, Dieu, par contre, nous a non seulement gratifiés des dons du Saint-Esprit, mais Il a en outre, le pouvoir de les mettre en action quand et comme Il veut. Le fait même que Dieu a voulu insérer les dons dans notre organisme spirituel, est la preuve la plus évidente qu'Il veut intervenir dans l'œuvre de notre sanctification, qu'Il veut nous accorder le secours du Saint-Esprit.

2. — L'Encyclique « *Divinum illud munus* » déclare : « Le juste, qui vit déjà la vie de la grâce et opère à l'aide des vertus, a besoin de ces sept dons que l'on attribue proprement au Saint-Esprit. Grâce à eux, l'homme est, tout à la fois, plus souple et plus fort pour suivre avec plus de facilité et de promptitude l'instinct divin ». Ce « divin instinct », c'est

précisément l'inspiration et la motion du Saint-Esprit. Or, l'homme, par sa nature, — fût-elle douée de l'intelligence la plus pénétrante et de la meilleure bonne volonté —, est incapable de comprendre et de suivre cet instinct: « L'homme psychique, dit Saint Paul, n'accueille pas ce qui est l'Esprit de Dieu : c'est folie pour lui et il ne peut le connaître » (I Cor. II, 14). Voici que les dons du Saint-Esprit nous ont été donnés précisément pour nous rendre sensibles à « *l'instinct divin* » ; sans eux, nous ne pourrions pas recevoir les motions de l'Esprit Saint. Cela nous fait comprendre toujours davantage la grande valeur de ces dons et, dès lors, l'importance qu'ils se développent en nous dans toute leur plénitude. En effet, les dons que nous avons reçus en germe, au saint Baptême, sont destinés, comme la grâce sanctifiante et les vertus infuses, à croître et à se développer jusqu'à la mort. Et il est très consolant de penser que, étant donné la profonde unité de notre organisme surnaturel, la grâce, les vertus et les dons augmentent simultanément et parallèlement à la croissance de la charité. Si nous voulons que les dons se développent pleinement dans notre âme, nous devons nous exercer sans trêve à la charité ; à chaque progrès dans l'amour divin correspondra un nouveau développement des dons. Les dons sont les voiles de l'âme, mais ces voiles peuvent demeurer abaissées, alourdies par notre égoïsme, notre amour-propre, l'attachement à nous-mêmes et aux créatures. La charité, au contraire, les libère de toute entrave et les tend au souffle suave de l'Esprit Saint. Plus les voiles seront dépliées et enflées, plus elles seront capables aussi de recueillir la moindre impulsion du divin Paraclet.

Colloque

« Je Vous vois, ô Dieu, Père, Verbe et Esprit, et je sais que Vous cherchez votre créature, avec une souveraine

sagesse, une bonté éternelle, si bien qu'il semble que Vous n'ayez ni gloire, ni satisfaction aucune, sinon dans votre créature, qui cependant est si vile ; et votre Esprit est l'amour par lequel Vous cherchez à l'attirer. Et ce cœur qui reçoit l'Esprit est semblable à ce buisson que vit Moïse, et qui brûlait sans se consumer. Dans une suprême pureté, il brûle du désir que Dieu ne soit pas offensé, et il se consume du désir de Le voir honoré, bien qu'on ne le voie pas se consumer.

« Venez, venez, Saint-Esprit. Que vienne l'union du Père, le contentement du Verbe, la gloire des Anges. Vous êtes, ô Esprit de Vérité, la récompense des Saints, le rafraîchissement des âmes, la lumière des ténèbres, la richesse des pauvres, le trésor de ceux qui aiment, le rassasiement des affamés, la consolation des pèlerins et, en somme, Celui qui contient tous les trésors.

« O Esprit Saint, c'est avec une éternelle sagesse que Vous forcez doucement, mais sans les priver de leur liberté, les créatures raisonnables qui veulent recevoir vos dons. Vous frappez à tous les cœurs, mais Vous frappez doucement, en essayant que chacun se dispose à recevoir ces dons. Vous chantez suavement avec de douces larmes. Vous Vous réjouissez, mais Vous cherchez aussi avec ardeur à amener chacun à Vous recevoir. Que l'intelligence admire, que la volonté et la mémoire comprennent votre immense bonté, ô Esprit Saint, qui Vous répandez Vous-même avec tous vos dons dans l'âme ! O Esprit procédant du Père et du Verbe, Vous pénétrez les âmes d'une manière si suave que rares sont celles qui comprennent et estiment l'ineffable don. Et cependant, outre votre Bonté, Vous répandez en elles la Puissance du Père et la Sagesse du Fils, ce qui les rend à leur tour puissantes, et sages, et capables de Vous porter en elles comme un doux Hôte, de manière que Vous Vous plaisiez en elles et ne les quittiez plus » (Ste M.-Mad. de' Pazzi).

27

FETE DE LA SAINTE TRINITE

Premier dimanche après la Pentecôte

PRESENCE DE DIEU — Je Vous rends grâces, ô Dieu, une et véritable Trinité, une et souveraine Divinité, sainte et indivisible Unité. (B.R.)

Méditation

1. — Depuis l'Avent jusqu'à ce jour, l'Eglise nous a fait considérer les magnifiques manifestations de la miséricorde de Dieu envers les hommes : l'Incarnation, la Rédemption, la Pentecôte ; à présent, elle dirige notre regard vers la source de tous ces biens, la Très Sainte Trinité, dont tout provient. Spontanément jaillit des lèvres l'hymne de reconnaissance exprimé dans l'Introït de la Messe : « Bénie soit la Trinité Sainte et l'indivisible Unité ; nous Lui rendrons gloire car Elle a exercé envers nous sa miséricorde ». Miséricorde de Dieu le Père « qui a tellement aimé le monde qu'Il lui a donné son Fils unique » (cfr. Jean, III, 16) ; miséricorde de Dieu le Fils, qui s'est incarné et est mort en croix pour nous racheter ; miséricorde de l'Esprit Saint, qui a daigné descendre dans nos cœurs pour nous communiquer la charité de Dieu et nous faire participer à la vie divine. L'Eglise a inséré bien à propos, dans l'office du jour, la belle antienne d'inspiration paulinienne : « *Caritas Pater est, gratia Filius, communicatio Spiritus Sanctus, o beata Trinitas* ! » (cfr. II Cor. XIII, 13), c'est-à-dire que la charité du Père et la grâce du Fils nous sont communiquées par l'Esprit Saint qui les répand dans nos cœurs. L'œuvre merveilleuse de la Trinité en faveur de nos âmes ne pourrait être mieux synthétisée. L'Office divin et la Messe du jour sont donc un véritable hymne de louange et de reconnaissance envers la

Très Sainte Trinité, ils sont comme un « *Gloria Patri* » et un *Te Deum* prolongés. Et ces deux hymnes, l'un dans un abrégé succinct et l'autre dans sa majestueuse succession de louanges, sont vraiment les hymnes du jour, destinés à éveiller en nos cœurs un profond écho de louange, d'actions de grâces, d'adoration.

2. — Mais la fête d'aujourd'hui nous porte à louer et à magnifier la Sainte Trinité, non seulement à cause de la miséricorde immense qu'Elle a exercée envers les hommes, mais aussi et surtout en Elle-même et pour Elle-même. Tout d'abord, en raison de son Etre suprême qui n'a jamais eu de principe et ne connaîtra jamais de fin ; à cause ensuite de ses perfections infinies, de sa majesté, de sa beauté, et de sa bonté essentielles ; et aussi pour la sublime fécondité de vie par laquelle le Père engendre continuellement le Verbe, tandis que l'Esprit Saint procède du Père et du Verbe, sans toutefois que le Père ne soit antérieur, ni supérieur au Verbe, ni que le Père et le Verbe ne soient plus grands que l'Esprit Saint, ni placés avant Lui, les Personnes divines étant toutes trois coéternelles et égales entre Elles ; enfin, pour la Divinité et pour toutes les perfections et attributs divins qui sont uniques et identiques dans le Père comme dans le Fils et dans l'Esprit Saint. Que peut dire l'homme, devant un si sublime mystère ? Que peut-il en comprendre ? Rien ! Et cependant, ce que nous en savons est certain parce que le Fils de Dieu Lui-même « qui est dans le sein du Père, le lui fait connaître » (Jean, I, 18), mais le mystère est tellement sublime, il dépasse à ce point notre compréhension, que nous ne pouvons qu'incliner la tête et adorer en silence. « O abîme de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses décrets sont insondables et ses voies incompréhensibles ! » s'exclame Saint Paul

dans l'Epître du jour, (Rom. XI, 33-36) lui qui, ayant été « ravi jusqu'au troisième ciel », n'en a rien su ni pu dire sinon qu'il avait entendu « des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme de redire » (II Cor. XII, 2-4). Devant le sublime mystère de la Trinité, on sent réellement que la louange la plus belle est le silence, ce silence de l'âme qui adore en se reconnaissant incapable de célébrer ou de glorifier à son juste prix la Majesté divine.

Colloque

« O Trinité éternelle, Vous êtes une mer profonde dans laquelle plus je cherche, plus je trouve ; et plus je trouve, plus je cherche à Vous connaître. Vous rassasiez d'une manière insatiable, parce que l'âme, devant votre abîme, demeure toujours famélique ; et, affamée de Vous ô Trinité éternelle, elle désire voir votre clarté dans votre lumière. Comme le cerf altéré désire la source d'eau vive, ainsi mon âme désire sortir de ce corps ténébreux et Vous voir en vérité, tel que Vous êtes.

« O abîme ! O Déité éternelle ! O mer profonde ! Que pouviez-Vous me donner de plus que Vous-même ? Vous êtes un feu qui brûle toujours ; Vous consumez, sans être consumé ; c'est Vous qui consumez, par votre chaleur, tout amour-propre dans l'âme. Vous êtes un feu qui enlève toute froidure et illumine les esprits et, par votre clarté, Vous m'avez fait connaître votre Vérité. Cette clarté nourrit l'âme, jusqu'à ce qu'elle soit toute plongée en Vous, ô Mer pacifique, Trinité éternelle ! L'eau de cette mer n'est pas trouble ; c'est pourquoi elle ne suscite pas de crainte, mais donne la connaissance de la Vérité. Cette eau est transparente et manifeste les choses cachées ; il s'ensuit que là où abonde la clarté de votre foi, l'âme est quasi certaine de ce qu'elle croit.

« Vous êtes le Bien souverain et infini, heureux, incompréhensible, inestimable, qui surpasse tout autre bien ; la Beauté qui l'emporte sur tout autre beauté, la Sagesse qui dépasse toute sagesse, parce que Vous êtes la Sagesse même. Vêtement qui recouvrez ma nudité, nourriture des Anges qui Vous êtes donnée aux hommes par le feu de votre amour, réchauffez-nous de votre douceur, nourrissez-nous, affamés que nous sommes, car Vous êtes tout amour, toute douceur, sans aucune amertume. Revêtez-moi, ô Trinité éternelle, revêtez-moi de Vous-même, afin que je passe cette vie mortelle dans la véritable obéissance et dans la clarté de la foi très sainte dont Vous avez enivré mon âme » (Ste Cath. de Sienne).

28

LES VERTUS ET LES DONS

PRESENCE DE DIEU — Enseignez-moi, ô Esprit Saint, à me maintenir dans une attitude d'attention continuelle à vos inspirations, de perpétuelle dépendance de vos impulsions.

Méditation

1. — Saint Thomas enseigne que les dons du Saint-Esprit nous sont donnés comme aide des vertus : « *dona sunt in adjutorium virtutum* ». L'expression est très profonde : les dons nous sont donnés pour *aider* les vertus, *non* pour les remplacer. Cela veut dire que l'âme doit faire de son côté tout ce qu'elle peut en s'appliquant sérieusement à l'exercice des vertus, et alors l'Esprit Saint, par les dons, achèvera de son côté ce que l'âme ne peut faire. La première attitude pratique que l'âme doit donc prendre, afin que l'Esprit Saint daigne mettre en œuvre ses dons, est celle de s'engager, par

ses propres efforts, sur le chemin de la sainteté. Toute la tradition catholique pose comme point de départ cette activité et application personnelle, car « si l'âme cherche Dieu, son Bien-Aimé qui est Dieu, la cherche elle-même avec infiniment plus d'amour... Il l'attire, et la porte à précipiter ses pas » (JC. VF. III, p. 992). Et l'âme cherche Dieu par l'exercice assidu des vertus qui, bien qu'incapable de conduire au but, est cependant nécessaire pour prouver au Seigneur sa bonne volonté. De même que le marin désireux d'arriver au port, ne se contente pas d'attendre oisivement le souffle du vent, mais se met aussitôt à ramer avec vigueur, ainsi l'âme qui veut trouver le Seigneur, ne se laisse pas aller à la paresse, en attendant que Lui-même l'attire à Lui, mais elle s'applique à Le chercher avec ardeur par ses initiatives personnelles, à savoir, ses efforts pour vaincre ses défauts, se détacher des créatures, pratiquer les vertus, s'appliquer au recueillement intérieur, etc. C'est précisément dans ces efforts que le Saint-Esprit insérera son action en activant ses dons. Nous voyons ainsi combien est erronée l'attitude de certaines âmes qui demeurent trop passives dans leur vie spirituelle, ne prenant pas assez d'initiatives personnelles pour avancer dans le bien et aller à la rencontre de Dieu. Ces âmes perdent leur temps et s'exposent à des illusions faciles. Il est nécessaire de se mettre activement à l'œuvre, surtout aux débuts de la vie spirituelle : c'est ainsi seulement que nous pouvons espérer le secours de l'Esprit Saint.

2. — En général, dans la première période de la vie spirituelle, l'influence des dons du Saint-Esprit, tout en ne manquant jamais, est plutôt cachée et rare. C'est la raison pour laquelle, durant cette période, l'initiative de l'âme — c'est-à-dire l'exercice actif des vertus et de l'oraison — doit

naturellement prévaloir. Mais à mesure que la vie spirituelle se développe, à mesure que croît la charité, l'influence des dons augmente également. Bien plus, quand l'âme est fidèle, cette influence se fait graduellement plus forte et fréquente jusqu'à prendre le pas sur les initiatives de l'âme elle-même ; et ainsi, sous la direction de l'Esprit Saint, l'âme arrive à la sainteté.

Pour pouvoir profiter des dons du Saint-Esprit, il faut que l'âme s'habitue, dès le commencement de sa vie spirituelle, à être à la fois *active* et *passive*, c'est-à-dire que tout en prenant l'initiative, elle cherche, en même temps, à être attentive et docile aux inspirations de l'Esprit Saint. En effet, s'il y a des âmes trop passives, il en est aussi de trop actives qui font tout consister dans leurs plans de réforme spirituelle, leurs bonnes résolutions, leurs exercices, comme si la sainteté dépendait uniquement de leur habileté. Au fond, elles comptent trop sur leurs forces et trop peu sur le secours divin. Ces âmes courent le risque de ne pouvoir saisir les inspirations du Saint-Esprit, d'étouffer ses impulsions et, dès lors, de se fatiguer sans atteindre le but. Il faut qu'elles soient plus malléables et dociles ; que leur esprit soit plus souple pour reconnaître les inspirations intérieures du Saint-Esprit, que leur volonté soit plus docile pour les seconder. Il faut qu'elles s'abandonnent pour se laisser conduire, même par des voies obscures et inconnues, contraires à leurs goûts personnels. Nul ne peut être son propre maître de sainteté ; il n'y a qu'un seul Maître, c'est l'Esprit Saint ; il est toujours nécessaire d'aller à son école, de rester sous sa dépendance. C'est pourquoi, tout en travaillant activement à la correction des défauts et à l'acquisition des vertus, il faut toujours rester intérieurement attentif aux impulsions du Saint-Esprit, et c'est justement pour nous en rendre capables qu'Il nous a donné ses dons.

« Le Seigneur Yahvé éveille mon oreille pour que j'écoute comme les disciples, dit Isaïe. Le Seigneur Yahvé m'a ouvert l'oreille. Quant à moi, je n'ai pas résisté et je n'ai pas reculé en arrière » (L., 4 et 5). Telle doit être l'attitude intérieure d'une âme qui veut se laisser guider par L'Esprit Saint.

Colloque

« O Esprit Saint, Dieu d'Amour, lien d'amour de la Sainte Trinité, Vous reposez et trouvez vos délices parmi les enfants des hommes, dans la sainte chasteté qui, sous l'influence de votre force et de vos attraits, fleurit ici-bas comme la rose parmi les épines. Esprit Saint ! Amour ! Amour ! Dites-moi quel chemin conduit à un si délicieux séjour, où est le sentier de la vie qui mène à cette prairie fécondée par la divine rosée, où se désaltèrent les cœurs brûlés de soif. O Amour, Vous seul connaissez cette voie qui conduit à la vie et à la vérité. En Vous se consomme l'union pleine de délices qui unit entre elles les divines Personnes de la Trinité Sainte. Par Vous, ô Esprit Saint, les dons les plus précieux sont répandus sur nous. De Vous procèdent les germes féconds qui produisent les fruits de vie. De Vous émane le miel si doux des délices qui se trouvent uniquement en Dieu. Par Vous, les eaux fertilisantes des divines bénédictions, les dons de l'Esprit, si chers mais, hélas, si rares dans notre région, descendent sur nous.

« O Esprit Saint, Vous êtes la source vers laquelle je soupire, le désir de mon cœur. Océan débordant, absorbez cette petite goutte errante qui désire sortir d'elle-même pour entrer en Vous. Vous êtes la substance absolument unique de mon cœur et j'adhère à Vous de toute ma ferveur. Oh ! quelle aimable union ! Vraiment, cette familiarité avec Vous est plus précieuse que la vie elle-même,

votre parfum est comme un baume de propitiation et de paix.

« O Esprit Saint d'Amour, Vous êtes le baiser très suave de la Très Sainte Trinité qui unit le Père et le Fils. Vous êtes ce baiser béni que la royale divinité donna à l'humanité par le Fils de Dieu. O très doux baiser, étreignez-moi, pauvre grain de poussière, serrez-moi dans votre embrassement, jusqu'à ne plus former qu'une seule chose avec Dieu. Faites-moi expérimenter les délices qui sont en Vous, Dieu vivant ; ô mon très doux amour, puissé-je Vous embrasser et m'unir à Vous ! O Dieu d'amour, Vous êtes ma très chère possession, en dehors de laquelle je n'espère, ne veux et ne désire rien au ciel ni sur la terre » (Ste Gertrude).

29

L'ESPRIT SAINT ET LA PRIERE

PRESENCE DE DIEU — O Esprit Saint, esprit de piété, venez prier en moi, venez régler mes rapports filiaux avec notre Père Céleste.

Méditation

1. — Nos rapports avec Dieu sont essentiellement filiaux ; il faut donc que ce soient des rapports de pleine confiance, car nous ne sommes pas des étrangers mais « *domestici Dei* » (Eph. II, 19), nous appartenons à la famille de Dieu. C'est pourquoi notre prière devrait être l'expression des sentiments d'un enfant heureux de pouvoir s'entretenir cœur à cœur avec son père, et qui se jette dans ses bras avec un plein abandon. Mais, malheureusement, nous sommes aussi toujours de pauvres pécheurs, et la conscience de nos misères et infidélités vient paralyser cet élan filial, faisant naître dans l'âme une certaine crainte qui, spontanément, fait

monter souvent aux lèvres le cri de Pierre : « Eloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un pécheur ! » (Luc. V, 8). C'est surtout lorsque l'âme traverse des périodes obscures de luttes, de tentations, de difficultés, qui ont une tendance à la jeter dans l'agitation et le trouble, lui rendant impossible, malgré ses efforts, cet élan confiant du cœur qui submerge en Dieu toutes les préoccupations. Mais voici qu'un jour, durant l'oraison, l'âme se recueille sous l'influence d'une lumière nouvelle qui éclipse toute crainte ; ce n'est pas une pensée nouvelle, mais une persuasion inexpérimentée, intime, qui lui fait sentir profondément qu'elle est l'enfant de Dieu et que Dieu est son Père. Cela se produit sous l'influence du don de piété, mis en œuvre par l'Esprit Saint. Déjà Saint Paul disait aux premiers chrétiens : « vous n'avez point reçu un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba ! Père ! L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu » (Rom. VIII, 15 et 16). C'est donc l'Esprit Saint qui répand dans l'âme ce sentiment profond de piété filiale, de pleine confiance dans le Père céleste ; bien plus, avec des gémissements inénarrables, Il murmure Lui-même en nous: « Père! ». « Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Abba ! Père ! » (Gal. IV, 6). Ainsi, l'âme se sent transformée et ses rapports avec Dieu deviennent filiaux.

2. — La prière profonde est un commerce intime de l'âme avec Dieu. Mais qui pourra enseigner à l'homme, si grossier et matériel, la délicatesse requise pour s'entretenir intimement avec le Roi du ciel et de la terre ? Il n'y aura jamais de cérémonial ni de livre pieux capable de régler dignement les rapports intimes d'amitié entre le Créateur et la créature. Mais il est un Maître dont le talent est pleinement propor-

tionné au but et dont l'enseignement est à la portée de toute âme chrétienne. Ce Maître est l'Esprit Saint : « L'Esprit vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons que demander pour prier comme il faut ; mais l'Esprit Lui-même intercède pour nous par des gémissements ineffables » (Rom. VIII, 26). Réalité consolante, s'il en fut, pour l'âme qui a le sentiment de son impuissance, de son incapacité à traiter avec Dieu, et qui sent le besoin d'une prière proportionnée, tout à la fois, à la bonté infinie de ce Dieu qui nous a aimés jusqu'à se faire l'un des nôtres, et à la souveraine majesté, à la transcendance infinie du Très-Haut. Et voici que l'Esprit Saint fait alterner dans l'âme des sentiments de pleine confiance et de profonde adoration, d'amitié amoureuse et de reconnaissance de la suprême grandeur de Dieu. L'Esprit Saint répète en nous : « *Pater* », mais aussi : « *Tu solus sanctus, Tu solus Dominus, Tu solus Altissimus* ». Même lorsque nous sommes dans l'aridité, que notre cœur est froid et notre esprit enténébré, l'Esprit Saint prie en nous, et nous pouvons toujours offrir à Dieu sa prière. Cette prière est la plus vraie, la plus précieuse, une prière qui sera certainement exaucée, car l'Esprit Saint ne peut nous inspirer des sentiments et des désirs contraires au bon vouloir divin, mais « son intercession pour les saints correspond aux vues de Dieu » (Rom. VIII, 27).

Colloque

« Venez, ô Esprit Saint, et envoyez du ciel un rayon de votre lumière. Venez, père des pauvres ; venez, auteur de toute grâce ; venez, lumière des cœurs ! O parfait Consolateur, doux Hôte de l'âme, délicieux rafraîchissement, Vous êtes le repos dans le labeur, l'abri dans les ardeurs brûlantes, le réconfort dans la peine ! O lumière bienheureuse, remplissez jusqu'au plus intime de mon cœur ! Sans votre

puissant secours, il n'y a rien en moi qui soit bon, rien qui ne soit défectueux. Lavez ce qui est souillé, arrosez ce qui est desséché, guérissez ce qui est blessé. Assouplissez notre raideur, réchauffez notre froideur, guidez nos pas égarés. Venez, ô Esprit Saint, remplissez mon cœur, allumez-y le feu de votre amour et tout sera renouvelé en moi » (cfr. Séq. du St. Esprit).

« Venez, ô Esprit Saint, et daignez Vous faire mon Maître intérieur. Donnez-moi un véritable esprit filial envers le Père Céleste, une grande confiance en sa bonté paternelle, une adhésion totale, active et passive, à sa volonté, une reconnaissance immense pour ses grâces. Venez, et suggérez-moi tout, rappelez-moi tout ce que Jésus a dit, guidez-moi, prenez la direction de tout mon être, aidez ma faiblesse, suppléez à mes déficiences. Venez remplir en moi ma mission d'oraison continuelle, car que pourrait valoir ma prière si elle n'était inspirée et valorisée par Vous ? « Nul ne peut dire : „Jésus est Seigneur", que sous l'action de l'Esprit Saint » (I Cor. XII 3).

« O divin Esprit, priez donc en moi et pour moi. Je dois penser que c'est Vous qui priez et louez Dieu en moi, même quand la fatigue, l'aridité ou les distractions m'empêchent d'être attentif. Il faut que je demeure alors dans une humble attitude de prière, dans la confiance que Vous voudrez extraire de mon être cette louange, cette gloire que je veux donner à mon Dieu, mais dont je suis incapable » (Sr. Carmela du St. Esprit).

30

L'ESPRIT SAINT ET L'ACTIVITE

PRESENCE DE DIEU — O Esprit Saint, soyez l'inspirateur de mes actions, le régulateur de mon activité.

Méditation

1. — L'âme intérieure doit arriver à mettre graduellement toute sa vie — non seulement sa prière, mais aussi son activité — sous la direction du Saint-Esprit. Jésus Lui-même nous a dit qu'Il doit « *tout* nous enseigner et *tout* nous rappeler » (cfr. Jean, XIV, 26). Considérons en premier lieu cette activité qui est plus étroitement unie à notre vie spirituelle et consiste à tâcher de réaliser, au cours de la journée, les bons propos formulés dans la prière : ceux de notre retraite annuelle, de notre récollection mensuelle, de notre confession hebdomadaire. Les âmes en font quelquefois un travail presque exclusivement « moral » et trop peu « théologal », c'est-à-dire qu'elles cherchent à se corriger de leurs défauts et à s'exercer dans les vertus, avec l'intention de plaire à Dieu, il est vrai, mais en demeurant, pratiquement, détachées de Dieu. L'âme travaille seule, oubliant presque qu'il y a Quelqu'un en elle qui pourrait non seulement l'aider, mais travailler mieux qu'elle. Elle ressemble un peu au marin qui, tout occupé à ramer, ne prête aucune attention à la direction du vent, et ainsi n'en retire aucun secours. L'âme ne doit certes pas négliger son travail, mais l'accomplir d'une manière plus intérieure, plus *théologale,* c'est-à-dire plus dépendante de Dieu, de l'action de l'Esprit Saint. Plutôt que de viser directement à la correction d'un défaut ou à l'acquisition d'une vertu, il lui sera beaucoup plus utile de s'appliquer à la dépendance continuelle vis-à-vis

du Maître intérieur, passant à l'action après avoir écouté sa voix intime et silencieuse. Somme toute, il importe d'agir en se conformant en toutes choses au mouvement intérieur de la grâce, à l'inspiration du Saint-Esprit ; il s'agit de lâcher les rênes de notre vie intérieure et de les confier à la direction de l'Esprit Saint.

2. — Tant dans nos rapports avec le prochain, dans l'exécution de nos devoirs quotidiens, dans l'activité professionnelle, que dans les œuvres d'apostolat, nous devons nous laisser guider par l'Esprit Saint. C'est à Lui à prendre la direction de toute notre conduite. A cette fin, il est nécessaire avant tout de nous maintenir en contact avec Lui, même en pleine action. Quelques brefs moments d'arrêt nous aideront, de temps en temps, à renforcer ce contact ou à le rétablir lorsque l'excès d'activité ou les mouvements de nos passions l'auraient interrompu de l'une ou l'autre manière. « Je ne fais rien de moi-même, a dit Jésus, ce que le Père m'a enseigné, je le dis » (Jean, VIII, 28). Telle était la norme de la conduite de Jésus, telle doit être aussi la nôtre : agir dans une dépendance continuelle de Dieu qui nous suggère, par son Esprit, tout ce que nous devons faire. En ce domaine, cependant, il est bien nécessaire de savoir reconnaître les inspirations de l'Esprit Saint, des mouvements de la nature et des insinuations de l'esprit malin. Sans ce prudent jugement, nous nous exposerions trop facilement aux illusions et aux erreurs, en prenant pour inspiration divine ce qui, au contraire, est le fruit des impulsions plus ou moins inconscientes de notre nature défectueuse, de nos passions. Une norme facile et pratique pour reconnaître les véritables inspirations du Saint-Esprit est de voir si elles nous maintiennent, ou plutôt nous font entrer toujours davantage dans le plan de la volonté de

Dieu, c'est-à-dire dans la ligne des ordres des supérieurs, des lois auxquelles nous nous sommes soumis, des devoirs de notre état — ou si, au contraire, elles nous font sortir ou même seulement écarter de cette ligne. En ce dernier cas, il y aurait tout lieu de craindre, car l'Esprit Saint ne peut nous pousser qu'à l'accomplissement de la volonté de Dieu et, dès lors, ne peut rien nous inspirer de contraire à l'obéissance et à nos devoirs. Dans les cas douteux, il faut recourir au conseil d'une personne éclairée et prudente et si alors l'âme est vraiment conduite par l'Esprit Saint, elle sera docile à suivre l'avis d'autrui, même s'il est contraire au sien.

L'Esprit Saint, a dit Jésus, « demeure avec vous et il est en vous » (Jean, XIV, 17) ; quelle impardonnable folie ce serait donc que d'agir indépendamment de Celui qui « nous a été donné » (cfr. Rom. V, 5) précisément pour être notre guide, notre sanctificateur !

Colloque

« O Esprit Saint, Vous êtes le dispensateur des trésors qui sont dans le sein du Père ; Vous êtes le trésorier des conseils qui se tiennent entre le Père et le Verbe. Vous nous manifestez ce que nous devons faire pour plaire à la Trinité, et ces manifestations se font dans l'intime du cœur par vos inspirations, et dans la vie par la prédication et les conseils de vos ministres. Les portes du ciel sont toujours ouvertes pour envoyer ici-bas la grâce, mais nous n'ouvrons pas notre cœur pour la recevoir. Oh ! que vienne cette grâce, qu'elle vienne, ô Père éternel, qu'elle vienne, ô Verbe très pur, puisque Vous daignez nous envoyer votre très aimable Esprit, l'Esprit de bonté. O Esprit Saint, comme Vous êtes libéral pour nous, et bienheureux qui Vous accueille ! Vous nous apportez la puissance du Père, l'amour ardent du

Verbe ! » (cfr. Ste M.-Mad. de' Pazzi).

« O Seigneur, faites-moi connaître la route que je dois suivre pour arriver jusqu'à Vous, apprenez-moi à faire votre volonté, et que votre Esprit me guide dans la voie droite. Créez en moi, ô Seigneur, un cœur pur et répandez en moi votre Esprit, l'Esprit de droiture et de vérité. Puissé-je, ô mon Dieu, ne pas m'éloigner de votre présence, et ne m'enlevez pas votre Saint-Esprit, car sans Lui, je resterais privé de la vie et de la grâce. Soutenez-moi, ô Seigneur, par votre Esprit magnanime, sans lequel je ne pourrais rien faire » (cfr. Ps. 143 et 50).

O Esprit Saint, Esprit de vérité, qui instruisez intérieurement les âmes, rendez-moi attentif à vos enseignements, docile à vos inspirations.

31

MARIE, MEDIATRICE DE TOUTES LES GRACES

PRESENCE DE DIEU — O Marie, puisque Jésus a voulu venir à nous par votre intermédiaire, faites que par vous je puisse aller à Lui.

Méditation

1. — Le titre de « *Médiatrice de toutes les grâces* », que l'Eglise donne à Marie, est un peu la synthèse de ce que la Sainte Vierge est pour nous dans nos rapports avec son Fils bien-aimé : Médiatrice de grâce, Reine de miséricorde, trésorière de toutes les grâces que Jésus nous a méritées. « Par la communion des douleurs et de la volonté entre le Christ et Marie, enseigne Pie X, celle-ci a mérité de devenir la dispensatrice de tous les bienfaits que Jésus nous a acquis par son Sang » (Enc. *Ad diem illum*). Associée de la manière la plus intime et la plus profonde à la vie, à

l'œuvre et à la Passion de son Fils, Marie a coopéré avec Lui à notre Rédemption, si bien que la grâce, que Jésus seul pouvait nous mériter de *droit,* a été, quoique d'une façon secondaire et de pure *convenance,* méritée également par Marie. Marie a obtenu ainsi un véritable pouvoir sur tous les trésors surnaturels acquis par son Fils ; et puisqu'elle les a amassés en même temps que Lui, elle nous les dispense aussi avec Lui. « On peut affirmer, dit Léon XIII, que selon la volonté de Dieu, rien ne nous est donné sans passer par les mains de Marie. De même que personne ne peut approcher du Père tout-puissant sinon par le Fils, ainsi personne, pour ainsi dire, ne peut approcher du Christ sinon par sa Mère » (Enc. « *Octobri mense* »). A côté de Jésus, l'*unique Médiateur,* et après Lui, Marie est donc la Médiatrice ; et de même que Jésus intercède sans cesse au ciel auprès du Père en notre faveur, ainsi Marie intercède avec Lui pour nous, et nous obtient et dispense toutes les grâces dont nous avons besoin. L'Eglise applique à Marie, bien à propos, ce que Saint Paul dit de Jésus : « Approchons avec confiance du trône de la grâce, pour obtenir miséricorde et pardon ». Après Jésus, Marie est vraiment le « trône de la grâce » et elle peut tout nous obtenir de son Fils, elle, l'*omnipotentia supplex* toute-puissante dans sa prière de Mère.

2. — Marie est Médiatrice entre nous et son Fils pour une double raison : parce qu'elle nous *donne* Jésus et nous *porte* à Lui. L'Evangile nous la montre à diverses reprises dans l'attitude de celle qui porte Jésus aux hommes, et cette attitude est typiquement maternelle : Marie présente Jésus Enfant à l'adoration des pasteurs et des mages, elle porte Jésus au temple et le présente elle-même à Siméon ; par son intercession à Cana, Marie obtient le premier miracle de son Fils ; au Calvaire, elle reçoit entre ses bras le Corps inanimé

et martyrisé de son Fils bien-aimé, qu'elle offre à l'humanité comme le prix de sa rançon ; au Cénacle, Marie implore la plénitude de l'Esprit Saint sur les Apôtres et, depuis ce jour jusqu'à celui de son bienheureux trépas, elle soutient l'Eglise naissante par sa prière et son encouragement maternel. Là où est Marie, est aussi Jésus. Toute la raison de l'existence de Marie, toute sa mission est là : porter Jésus, Le donner au monde et aux âmes et, avec Lui, sa grâce, ses faveurs. Comme le dit Saint Bernard, Marie est vraiment l'aqueduc qui conduit à l'humanité l'eau vive de la grâce ; plus encore, elle porte Jésus, source de la grâce.

De plus, Marie conduit les hommes à Jésus ; elle nous enseigne la voie pour aller à son Fils, elle dispose nos âmes pour que nous Lui soyons agréables. Nous sommes de pauvres petits, incapables d'offrir à Dieu des dons présentables, mais Marie est la mère qui, avec délicatesse, arrange, embellit nos dons, nos actions, nos prières, nos sacrifices, et les offre, de ses propres mains, à son divin Fils. C'est notre cœur surtout qu'elle regarde en vraie Mère, et qu'elle veut former de manière à ce qu'il plaise à Jésus, c'est-à-dire un cœur pur, plein d'amour et de bonté, qui puisse battre à l'unisson de celui de son Fils. Remettons donc notre cœur dans les mains de Marie, afin qu'elle le remplisse « de grâce et de vérité de vie et de vertu ».

Colloque

« O ma Dame, très sainte Mère de Dieu et pleine de grâce, océan inépuisable des divines et secrètes largesses, et dispensatrice des dons et de tous les biens, Vous qui êtes pour tous, après la Trinité, la Dame par excellence et, après le Paraclet, notre autre Consolatrice, tout comme Vous êtes la Médiatrice du monde entier, après le Médiateur, voyez ma confiance et mon désir inspiré par Dieu. Ne méprisez pas un indigne, et

que les souillures de mes actions n'arrêtent pas le cours de votre miséricorde, ô Mère de Dieu, titre pour moi désirable entre tous ! » (Prière de saint Ephrem, le Diacre syrien, à la Mère de Dieu. - Trad. par le R.P. Hugueny, O.P.).

« O Marie, Dieu a placé en vous la plénitude de tous ses biens, pour nous faire comprendre que toute espérance, toute grâce, tout salut, nous vient de votre surabondance. Faites donc, ô Marie, que par vous nous ayons accès auprès de votre Fils, ô bénie, qui avez trouvé grâce, qui nous avez donné la vie, mère du salut ! Faites que grâce à vous nous accueille Celui qui, par vous, nous fut donné. Que votre pureté sans tache voile à ses yeux les fautes de notre malice ; que votre humilité, si agréable à Dieu, obtienne le pardon de notre orgueil ! Que votre immense charité couvre la multitude de nos péchés, et que votre glorieuse fécondité féconde nos bonnes œuvres !

« O Dame, notre Médiatrice et notre avocate, réconciliez-nous avec votre Fils, recommandez-nous, présentez-nous à Lui ! O bénie, par la grâce que Vous avez trouvée, les privilèges que vous avez mérités, la miséricorde que vous avez mise au monde, obtenez-nous que Jésus, qui par vous a daigné prendre part à notre infirmité et nos misères, nous fasse participer, par vous aussi, à sa gloire et à sa béatitude » (St. Bernard).

INTIMITE DIVINE

Méditations pour tous les jours de l'année

en six volumes brochés

Qui le désire peut se procurer, aux adresses ci-dessous, un protège-livre en vynil, s'adaptant aux six volumes brochés, ainsi qu'à « La voie de l'oraison ». Couleur au choix : vert ou bordeaux. Prix pour la Belgique : 20 F.

ou deux volumes reliés

vynil frappe or
(1er vol. : de décembre à mai
2d vol. : de juin à novembre).

IMPORTANT — Bien spécifier si l'on désire l'œuvre en deux volumes reliés ou en 6 volumes brochés.

Pour les commandes, s'adresser au

MONASTERE DES CARMELITES DECHAUSSEES
19 RUE DE NAZARETH — ALOST — (BELGIQUE)
C.C.P. 1603.37

DEPOT A PARIS : LIBRAIRIE DU CARMEL
27 RUE MADAME (VI)

T.R.P. BENJAMIN DE LA TRINITE O.C.D.

Premier Définiteur-Général de l'Ordre des Carmes Déchaussés à Rome

---

Le Révérend Père

GABRIEL DE SAINTE MARIE-MADELEINE

O.C.D.

Esquisse biographique

(traduit de l'italien)

..... Synthèse très remarquable de la doctrine d'un grand spirituel de notre époque. Les références constantes rendront de grands services. (« Revue des Communautés Religieuses », 1956, n° 1, janvier-février).

P. GABRIEL DE SAINTE MARIE-MADELEINE O.C.D.

LA VOIE DE L'ORAISON

Commentaire sur l'œuvre de Sainte Thérèse de Jésus : « L e c h e m i n d e l a P e r f e c t i o n »

(traduit de l'italien)

*
* *

Pour les commandes, s'adresser au

MONASTERE DES CARMELITES DECHAUSSEES
19 RUE DE NAZARETH — ALOST — (BELGIQUE)
C.C.P. 1603.37

DEPOT A PARIS : L I B R A I R I E D U C A R M E L
27 RUE MADAME (VI)

Imprimé en Belgique

S.A. Imprimerie L. Vanmelle, Gand